L'ŒUVRE
DE
RESTIF DE LA BRETONNE
TOME DEUXIÈME

LES CONTEMPORAINES

SUIVIES DE

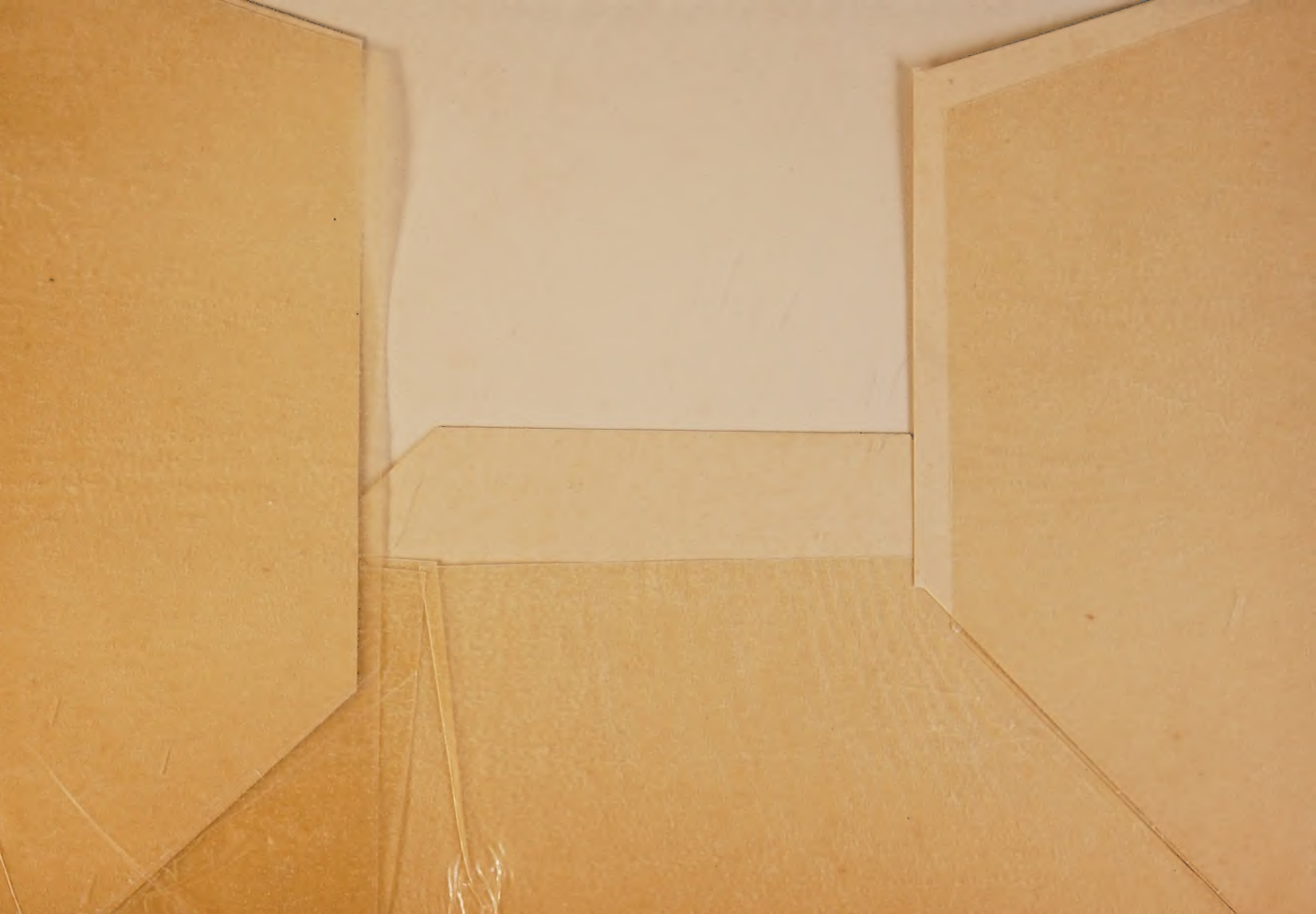
LES FRANÇAISES, LES PARISIENNES,
LE PALAIS-ROYAL,
L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES

Cuivres originaux
de GASTON GOOR

PARIS
M.CM.XXX

ÉDITIONS DU TRIANON

P.G.



I

LES CONTEMPORAINES

L'ŒUVRE
DE
RESTIF DE LA BRETONNE

TOME DEUXIÈME

LES CONTEMPORAINES

SUIVIES DE

LES FRANÇAISES, LES PARISIENNES, LE PALAIS-ROYAL, L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES

Texte et notes établis par HENRI BACHELIN

Cuivres originaux de GASTON GOOR.

PARIS
EDITIONS DU TRIANON
11, Rue de Cluny, 11
M. CM. XXX

LES CONTEMPORAINES

Les vingt Épouses des vingt associés

NOUVEAU MOYEN DE BANNIR L'ENNUI DU MÉNAGE

PARIS, séjour tout à la fois de délices et d'horreur, tout à la fois gouffre immonde où s'engloutissent les générations entières et temple auguste de la sainte Humanité! Paris, tu es l'asile de la Raison, de la vraie Philosophie, des Mœurs, aussi bien que la patrie du Goût et des Arts! O Paris! tu réunis tous les extrêmes. Mais le bien est dans ton enceinte encore plus facile à faire que le mal. Reçois mon hommage, ville immense! Jadis, les nations subjuguées de la rampante Asie élevèrent des temples et des autels à la ville de Rome ; Paris, tu les mérites mieux que cette destructrice superbe : elle enchaîna les peuples, et tu les éclaires, tu les égayes, tu les pares. Qui croirait, à entendre réciter ton nom dans les climats glacés du Nord où seul il donne l'idée de la joie, qu'il y a dans ton sein des cafards, des misanthropes, des hypocrites, des superstitieux, des tyrans, des fanatiques, des préjugistes, qui pensent qu'il est des hommes plus qu'hommes et des hommes moins que les brutes ? Oh ! qui le croi-

rait ? Semblable au soleil, ô Paris! tu lances au dehors ta lumière et ta bienfaisante chaleur, tandis qu'au dedans tu es obscure et peuplée de vils animaux (1). Cependant, n'es-tu pas le divin séjour de la liberté ? N'est-ce pas dans ton enceinte où, moi, pauvre homme, je coudoie hardiment le duc et pair, où j'ose respirer le même air et goûter dans le temple des Beaux-Arts les mêmes plaisirs que la souveraine ? Souveraine auguste, continue de consoler l'humanité ; tes plaisirs sont des bienfaits, ils augmentent, ils ennoblissent les nôtres ; goûte-les, ils ne font que des heureux : ah! respirer le même air que toi, c'est respirer le bonheur même. Ainsi, ô Paris ! tu m'agrandis à mes yeux, tu me consoles, et l'homme longtemps avili par les préjugés des sots se retrouve chez toi dans son originelle dignité ! Qu'entends-je chez le vil provincial ? Non chez le gentillâtre seulement, fier de ses vains titres, mais chez le Bourgillon sorti d'hier de la fange où rampent encore ceux qu'il méprise, qu'entends-je ? — Comment ? ce n'est que la fille d'un cordonnier, et cela se donne des airs d'être propre, d'avoir une coiffure! — Ils vont, et je l'ai entendu, jusqu'à dire : d'être jolie ! Infâmes, seuls êtres vils de la nature que vous dégradez, apostats, et de votre religion qui prêche l'égalité, et des lois de la nature, et du droit des gens, et des principes de la raison et du bon sens, infâmes ! cette fille n'est-elle pas fille d'un homme ? Est-elle fille d'un singe, d'un ours ou d'un chien ? O malheureux ! elle viendra peut-être (et je la désire malgré les maux dont elle serait accompagnée, je la désire pour vous punir), elle viendra peut-être, cette révolution terrible où l'homme utile sentira son importance et abusera de la connaissance qu'il en aura (et cette manière de penser serait plus naturelle qu'aucune de celles que la mode a mises en usage), où le laboureur dira au sei-

(1) Cette comparaison paraîtra aussi singulière que peu juste, mais mon ami avait sa physique dont on pourra prendre une idée juste vers le milieu du IIIe volume de *la Découverte australe*, qui paraît depuis quelque temps chez la dame libraire du présent ouvrage.

gneur : — Je te nourris, je suis plus que toi ; riche, grand, inutile au monde, sois-moi soumis ou meurs de faim ! — où le cordonnier rira au nez du petit-maître qui le priera de le chausser, et le forcera de lui dire : — Monseigneur le cordonnier, faites-moi des souliers, je vous en supplie, et je vous paierai bien. — Non, va nu pieds ; je ne travaille plus que pour celui qui peut me fournir du pain, des habits, de l'étoffe, du vin, etc. — Malheureux provinciaux, vils automates, insensés préjugistes, qui flétrissez les gens utiles, qui les forcez de languir dans l'isolement et le mépris, que je vous hais ! Vous haïr ? C'est trop vous honorer ; non : que je vous méprise ! Que vous me faites de pitié ! Qu'on ne croie pas que ce préjugé n'ait que des effets insensibles ! Voyez-le à Arras flétrir de Rugi. Le fainéant Toulousain, plus paresseux que l'Espagnol, sèche orgueilleusement de misère avec son titre de bourgeois, plutôt que de mettre la main à l'ouvrage pour s'alimenter lui-même et pour l'Etat. J'ai vu dans la bicoque de Noyers une famille riche abandonner, renoncer un de ses membres, parce que, pauvre, il s'était fait potier d'étain pour subsister ; ce fut une tache ineffaçable : il fut pour eux au-dessous des Siripères de l'Inde ; il fallait mourir orgueilleusement sur son fumier. Une autre bicoque — c'est Joigni, — porte ce préjugé destructeur plus loin encore. L'Oisiveté, ce vice abominable, l'Oisiveté, mère des vices, y est publiquement encensée ; elle y a un temple, des autels, des ministres ; c'est la déesse tutélaire, et quiconque ose la blasphémer par le moindre acte de travail est aussitôt flétri, dégradé, à moins que ce travail ne soit de ceux qui sont nuisibles à la société : l'avantageux avocat peut y exercer avec honneur ses talents cauteleux ; le tortueux procureur peut y égarer le facile campagnard dans l'inextricable labyrinthe de la chicane. Mais le trône de ce préjugé infamant semble établi chez le grossier Au... rois* : c'est là que le stupide bourgeois, malgré sa gourmandise, aime mieux se mettre à demi-ration, pendant neuf mois de l'année, que de faire une œuvre utile ; c'est là que, sous un

habit aussi sec que son corps exténué, il promène orgueilleusement sa misère autour de ces vignes que le malheureux vigneron cultive à crédit. Une fille d'artisan, exerçant elle-même une profession utile, vient-elle à passer devant leurs femmes ou leurs filles aigries par la misère, hommasses méchantes, elles envient son air riant, la fraîcheur de son teint, et l'apostrophent tout haut d'un : « Voyez donc c'te guenon, c'te salope ! Ça se réguingue ! eh ! ben, eh ! ben, ça ne fait pas gémir ? » Gémir, oui, malheureuses Tribades ! votre orgueil, votre basse fierté, votre insolente misère, votre infâme inutilité, votre infernal égoïsme !

O Paris ! tes citoyens paisibles et bonasses ne sont point dévorés de ces passions viles, et c'est dans ton sein qu'est établie la société, digne de l'âge d'or, dont je vais tracer le tableau.

Dans une rue qui joint celle de Saint-Martin demeurent plusieurs particuliers de différents états utiles dont voici l'énumération : un marchand-drapier, un mercier, un clincaillier, un coutelier, une marchande de modes, une maîtresse-couturière, une marchande-lingère, un marchand de vin, un boulanger, un boucher, un cordonnier, un tailleur, un chirurgien, un médecin, un procureur, un avocat, un huissier, un chapelier, un loueur de carrosses et un orfèvre-bijoutier : en tout, vingt familles. Ces citoyens ont fait une salutaire confédération contre le malheur et la corruption ; ils sont parvenus, par une institution sage, à se mettre au-dessus de tous les besoins de la vie, de tous les caprices du sort, en un mot, autant qu'il est possible, au-dessus des vicissitudes humaines.

Le premier d'entre eux qui eut cette idée, ce fut l'orfèvre-bijoutier, jeune homme alors de vingt-huit ans, qui avait voyagé en Allemagne où il avait vu la société des Hernheutes.*

Il recherchait en mariage une charmante personne, encore aujourd'hui une des plus jolies femmes de cette capitale, quoiqu'elle ait trois enfants, deux filles de seize et quinze ans, et un

garçon de douze ans environ ; mais un obstacle s'opposait à l'union de ces deux amants : Germirot (c'est le jeune homme), n'était pas riche ; pour la demoiselle c'était un assez bon parti dans son état : elle était fille d'orfèvre et se nommait mademoiselle Delorme. Les honnêtes parents de la fille et du garçon, voyant l'amour de leurs enfants, se consultèrent entre eux, et, le résultat de leur commune délibération, ce fut que Germinot n'était pas assez riche pour épouser mademoiselle Delorme, qu'il fallait qu'il s'attachât à certaine veuve de trente-deux ans au plus qui avait une fortune triple de celle de Pétronille Delorme, dont elle pouvait absolument disposer. Par le même sénatus-consulte on décida que mademoiselle Delorme épouserait le fils d'un riche libraire qui la recherchait. Cet arrêt fut signifié aux amants le même jour; et, comme ces parents ne voulaient point agir en despotes, ils en exposèrent les motifs. La plupart étaient pris dans le luxe actuel qui rend une fortune nécessaire lorsqu'on a une certaine éducation et un état honnête : ils représentèrent à Germinot combien il serait triste pour lui de voir un jour une épouse aimable et vertueuse dans la misère, et, non seulement elle, mais des enfants, innocentes victimes de l'inconsidération de leur père, etc. Germinot demanda la permission de répondre ; ses parents la lui refusèrent, mais ceux de la demoiselle dirent qu'il le fallait entendre. Alors, ce digne jeune homme, animé par l'amour et par le sentiment de ses propres forces, parla avec une fermeté mâle : il réfuta tous les sophismes qu'on venait d'établir ; il dit que cela ne regardait que des maris lâches, sans énergie, sans industrie, sans courage, que, pour lui, il trouvait mademoiselle Delorme trop riche encore, qu'il aurait voulu, avec son patrimoine, tout mince qu'il était, lui faire un sort et lui montrer par sa conduite pleine de tendresse et de dignité que l'homme est le soutien de la femme, et qu'elle n'a pas besoin d'apporter son dîner lorsqu'elle s'associe à un homme véritablement homme. Et, lui présentant la main, il lui dit : — Mademoiselle, je n'avance rien que je ne sois

en état de tenir. Je connais mon courage, ma tendresse, ma capacité ; je réponds du nécessaire pour vous et pour nos enfants ; quant au superflu, vous n'en désirez pas. — Et si tu meurs? dit le père Germinot avec attendrissement. — Si je trouve encore un moyen de parer à cet inconvénient-là, me donnera-t-on celle que j'aime? — Oui! s'écrièrent monsieur et madame Delorme. — J'y vais donc travailler ; et, dès que j'aurai absolument réussi, je viendrai réclamer la parole que vous me donnez en ce moment. — Et, prenant la main de Pétronille, il lui dit : — Mademoiselle, nous serons unis ; c'est un homme qui vous estime autant qu'il vous aime qui vous en répond ; comptez sur moi : je ne suis point un fanfaron, je veux parler par des effets.

On ne put s'empêcher d'applaudir à ce discours de Germinot, et sans autre précaution les parents de la demoiselle la lui auraient donnée ; mais Germinot père, homme franc et généreux, persista à dire qu'il ne voulait pas exposer la fille de ses amis, la fille qu'il estimait le plus, à partager la misère de son fils.

Dès le lendemain de la scène que je viens de rapporter, l'amoureux Germinot chercha à réaliser ses promesses. Il avait eu des camarades de collège qui l'avaient beaucoup aimé parce qu'il était naturellement obligeant ; chacun de ses camarades avait pris un état conforme à ses inclinations, ou s'était laissé guider par ses parents, ou enfin avait obéi à la nécessité. Germinot, qui avait déjà son plan dans sa tête, résolut de voir ceux de ses amis qui avaient le plus de bon sens et de ce nerf qui fait l'homme.

Le premier était un gros garçon de bonne humeur qui apprenait difficilement et n'oubliait rien, nommé Balduc : il s'informa de lui et le trouva maître-boucher, profession qu'il avait prise en succédant à son père pour ne pas réduire à rien le douaire de sa mère et les dots de ses sœurs par les pertes qui accompagnent toujours un changement d'état. Il faisait très bien ses affaires ; Germinot lui communiqua son projet, Balduc le goûta, et, comme il était garçon et son maître absolu, il donna sa parole.

Le second, que les deux premiers découvrirent ensemble, était d'un caractère froid, juste et solide : l'amitié de ses camarades (que je vais nommer), contribua beaucoup à le rendre bon ; car naturellement il était peu sensible, mais il avait de l'esprit et beaucoup de pénétration ; ils le trouvèrent médecin. Germinot lui exposa de même son projet. — Trouvez tous les membres qu'il faut pour votre association, leur dit Me Lafaye, et soyez sûrs qu'alors je serai des vôtres : le plan me paraît excellent et bien motivé ; je l'examinerai cependant. — Les deux amis demandèrent au troisième s'il savait la demeure de quelqu'un de leurs anciens camarades. — Je n'en connais qu'un à présent : c'est le jeune Rigal, vous savez, celui qui disséquait des hannetons. Il est chirurgien. Voyez-le : c'est un bon garçon.

Germinot et Balduc y allèrent en menant avec eux, un peu malgré lui, le docteur Lafaye. Ils trouvèrent Rigal anatomisant un pendu. Ils lui exposèrent le plan d'association et lui en montrèrent les avantages immenses. Le docteur, qui, en les expliquant, s'en pénétrait lui-même, parla avec cette chaleur propre aux gens flegmatiques lorsqu'ils sont convaincus. — Je ne puis m'égarer sur les pas du docteur, répondit Rigal. Allons, mes amis, unissons-nous et formons une société amie et heureuse au milieu de cette tourbe de méchants et d'envieux. Mais, à propos, j'ai soigné hier un de nos anciens camarades, Alexandre Bel ; il est marchand de vin ici, à deux pas ; il me paraît qu'il fait bien ses affaires et qu'il a conservé l'honnête façon de penser qu'il avait au collège. Voyons-le. — Ils y allèrent tous quatre. Bel les reçut avec transport et se félicita mille fois de voir réunis dans sa maison quatre de ses anciens camarades ; il leur servit de son meilleur vin, et ce fut en vidant d'excellent Romanée qu'on lui détailla le projet d'association. Bel ne fut pas difficile à persuader, et il indiqua la demeure d'un sixième ami, marchand-drapier, avec lequel il avait entretenu une liaison suivie depuis sa sortie du collège. On remit au lendemain à aller voir ce marchand, nommé Lequint,

et chacun se retira chez soi pour vaquer à ses occupations.

Mais Bel, aussi zélé pour l'association que Germinot lui-même depuis que ses amis lui en avaient détaillé les avantages, alla prévenir le drapier. Il lui exposa le plan, la manière de vivre que l'on adopterait, la communauté de biens, les avantages qu'on en espérait, etc. Il l'aurait persuadé ; mais il conseilla lui-même à Lequint d'attendre, pour se déterminer, la visite de leurs anciens camarades. Ils parurent le lendemain sur les deux heures de l'après-midi. Germinot parla le premier; ensuite, le docteur donna carrière à son éloquence et fut secondé par le chirurgien Rigal. — Je suis au fait, dit Lequint en interrompant ce dernier, et je vous approuve; mais je pense qu'il serait essentiel que nous eussions dans notre société un avocat et un procureur, non pour employer leur ministère, mais pour nous prémunir contre la chicane : notre ancien camarade Dhermilly est avocat, et Simonot, que nous appelions l'écrivain public, est procureur. Voyons-les.

On y alla sur-le-champ. Me Dhermilly écouta gravement le plan de Germinot; il y corrigea quelque chose et l'approuva. Pour Me Simonot, il était si charmé de revoir sept de ses anciens camarades qu'on ne pouvait captiver son attention pour la lecture du plan d'association, mais enfin Me Dhermilly obtint audience. Le procureur fit une foule d'observations qui occasionnèrent différents changements utiles. Pendant qu'on les faisait, il envoya chercher un autre ancien camarade, nommé Delatouche, qui était huissier, avec lequel on renouvela connaissance.

Celui-ci ne fut pas plus tôt au fait de la proposition de Germinot qu'il envoya chercher à son tour Jacques Wallon, maître-cordonnier, ancien camarade, avec charge d'amener avec lui Robert Lucot, maître-tailleur, et Philippe Amerville, maître-boulanger, tous trois anciens camarades de collège auxquels on proposa l'association. Ils l'acceptèrent avec plaisir. — Tandis que nous voici chez l'ami Simonot, dit Jacques Wallon, il faut que chacun de nous se rappelle quelqu'un de nos anciens camarades pour

qu'on les envoie chercher et que ce soit une chose décidée entre nous tous aujourd'hui. Pour moi, je sais la demeure de Duban : il est marchand-mercier. — Duban ! s'écrièrent tous les autres ; c'était le meilleur garçon du monde. — On l'envoya chercher. — Et moi, dit Lucot, je vous dirai que Thorel est coutelier ; il ne demeure pas fort loin. — On envoya chercher Thorel. — Et Tridon, s'écria Phillipe d'Arville, qui a épousé la lingère du coin de la rue Montmorency, une très jolie femme, ma foi ! Il faut le mettre des nôtres. — On envoya pareillement chercher Tridon.

Lorsque ces trois derniers furent arrivés, ils indiquèrent à leur tour la demeure d'un ancien camarade, marchand-clincaillier nommé Gizette ; celle d'un nommé Boyer, qui avait épousé une jeune couturière de la rue des Trois-Mores ; celle d'un aimable garçon, nommé Monclar, qui avait une boutique de modes qu'il tenait avec ses deux sœurs ; celle d'un chapelier, non marié, qui tenait sa boutique aussi avec sa sœur, très jolie personne, rue de l'Arbre-Sec : il se nommait Dugai. Enfin, on compléta le nombre de vingt par le choix d'un camarade, excellent garçon, dont on ignorait le genre de vie, nommé Robustel ; on le fit chercher, mais on ne trouva sa demeure que le surlendemain : il était loueur de carrosses et avait succédé à son père ; il avait trois sœurs fort jolies auxquelles il servait lui-même de père.

Lorsque les vingt amis se furent ainsi rassemblés, on indiqua un jour chez l'avocat Dhermilly pour faire une lecture du plan déjà lu, corrigé et approuvé par chacun des membres en particulier. Le procureur Simonot en avait fait transcrire vingt copies par ses clercs ; on en donna une à chacun et on prit huit jours pour l'examen. Il est inutile de rapporter ici les débats que la confection du règlement put occasionner. Il suffit de dire qu'il fut enfin généralement agréé pour le fond tel que Germinot l'avait d'abord conçu. On en revint à ses idées, et les changements que firent Dhermilly et Simonot ne concernèrent que la forme. Voici le règlement. Je crois nécessaire de mettre ce modèle utile sous les

yeux de l'honorable lecteur, avant d'exposer quels en sont aujourd'hui les effets.

Plan revu et corrigé, proposé par Germinot à ses dix-neuf anciens amis de collège, et par iceux accepté, pour établir entre eux une Association de biens, d'affaires, d'occupations et de plaisirs, dans la vue de se mettre au-dessus des revers trop ordinaires de la fortune, des grandes et des petites peines du mariage, et généralement de toutes les vicissitudes de la vie qui résultent de la constitution sociale.

Nous, soussignés, avons résolu de former entre nous une union de biens, de moyens, d'industrie et d'affections, afin de nous entr'aider, soulager, supporter et servir mutuellement, en santé comme en maladie, et même après la mort, dans nos personnes comme dans celles de nos femmes et nos enfants, à toujours, sans que rien puisse rompre ou dissoudre la présente union que nous jurons et promettons observer et garder dans les termes et avec les clauses ci-après énoncées, que nous avons consenties après une délibération, et dont chaque article peut et doit être regardé comme l'ouvrage de chacun de nous.

Au nom de la sainte Humanité, nous..... *(suivaient les vingt noms)*, tous frères, tous égaux, quoique de conditions différentes, voulons être unis, soumis, liés, obligés par le règlement suivant :

1er *Article. Communauté parfaite.*

Les vingt associés mettent en commun, dès ce moment, tout leur avoir sans aucune restriction ni réserve, n'ayant lesdits associés aucun égard au plus ou au moins de richesses d'aucun d'entre eux si cette inégalité se trouvait ; pareillement, toutes les successions qui écherront à un chacun des vingt associés profiteront à l'Association en corps ; pareillement, toutes dettes, même celles contractées antérieurement, seront acquittées par ladite Association.

2. *Egalité des épouses.*

Les épouses des associés seront parfaitement égales entre elles, régissant et administrant l'intérieur des maisons et du commerce des vingt associés, sous le vu néanmoins et l'inspection de deux associés nommés, lesquels deux associés ne pourront faire aucun changement ni emploi sans autorisation de l'assemblée générale. Et les épouses administreront tour à tour pendant le cours de l'année suivant le tableau qui en sera dressé, les semaines de l'année étant pour cet effet divisées sur ledit tableau, placé dans la salle des repas, en vingt parts égales.

3. *Enfants.*

Les enfants seront élevés à frais communs ; et l'on aura soin, autant qu'il sera possible, de les rendre capables et bien instruits. Ils s'uniront ensemble un jour par mariage sans aucun égard pour la profession des pères : c'est-à-dire que la fille du médecin, ou de l'avocat, pourra être demandée en mariage et donnée au fils du cordonnier ou du boulanger. Et ne seront astreints les enfants à suivre la profession de leur père ; mais, comme enfants communs de l'Association et non de tel et telle, ils seront placés à raison de leurs dispositions et capacité : de sorte que le fils du tailleur ou du boucher pourra devenir médecin ou avocat, et le fils du docteur n'être que tailleur, boulanger ou cordonnier, s'il est incapable d'autre chose. Sans donner, dans la présente Association, trop d'importance aux femmes, nous déclarons que leur parfaite égalité entre elles sera la base de celle de leurs enfants.

4. *Mises des femmes et des enfants.*

Les vingt épouses auront une parure égale, proportionnée cependant à leur goût et à leur genre de beauté, mais à peu près du même prix. Il en sera de même des enfants.

5. *Rapports des hommes entre eux.*

Tous les hommes seront pareillement égaux en importance, en crédit, en propriété. Mais chacun sera obligé de remplir les devoirs de son état envers ses coassociés ou confrères avec zèle et amitié ; d'autant que, dans la façon de penser de la société, ce seront les arts et métiers les plus utiles qui seront les plus considérés. Pourra chaque membre d'un état et profession différente, en laquelle il n'aura pas d'occupation actuelle et présente, aider à ses coassociés, et cette aide sera regardée comme une action belle et louable. On la préconisera à table devant les épouses et les enfants pour les pénétrer d'autant plus des saints principes de notre égalité parfaite.

6. *Fournitures.*

Ne seront néanmoins les ouvrages et marchandises de chaque associé fournis directement à ses coassociés, mais il y aura une des épouses, la même qui à son tour présidera au ménage, à laquelle chaque membre s'adressera pour avoir les choses qui lui seront nécessaires, à lui, à sa femme et à ses enfants. Ces demandes se feront à deux jours marqués par semaine, savoir : le mardi et le vendredi soir, publiquement et devant les vingt ménages assemblés, lesquelles demandes ne seront néanmoins faisables à volonté ni l'effet du caprice : au contraire, il sera réglé ce qu'on fournira à chacun, à proportion de ses enfants, par semaine, par mois et par an, en linge, chaussures, coiffures, et en habits. Et ceux qui, par le bon soin et la propreté, plutôt que par la tranquillité de leur profession, se trouveront moins user, en seront loués, sans que les autres soient blâmés d'user davantage. La femme qui présidera aux ménages à son tour aura inspection sur toutes les mères et les reprendrait si elles manquaient de soin et de propreté pour leur mari et leurs enfants.

6. *Devoirs de chaque membre.*

Chacun des membres remplira les devoirs de son état avec application et fidélité, par soi-même et par ses garçons, de la manière la plus avantageuse à la société. Ceux qui exerceront des métiers occupants et suffisants à l'emploi de leur temps n'en seront pas détournés et y vaqueront continuellement, sauf les heures et les jours de repos où ils se réjouiront tous ensemble, et les temps d'assemblée des associés. Mais ceux qui n'auront pas des professions qui les occupent tout à fait, etc., seront singulièrement chargés des affaires communes et y donneront leurs soins. Ils rendront compte de leur administration à l'assemblée générale.

8. *Habits des hommes.*

Chaque membre dans sa boutique ou dans son cabinet faisant les affaires de son état sera mis, conformément audit état, sans affectation aucune : mais, les jours de repos, aux assemblées des associés, aux divertissements, etc., tous les membres seront mis uniformément en noir, étoffe d'hiver ou d'été, suivant la saison.

9. *Mœurs.*

Les mœurs de l'Association seront honnêtes, décentes. Il ne s'y commettra aucun désordre avec les épouses les uns des autres ; mais chaque femme sera considérée, respectée par les autres associés et traitée avec les égards et la politesse que doivent avoir des frères envers des sœurs qu'ils chérissent. Il ne pourra y avoir aucune privauté entre les hommes et les femmes de leurs confrères, sans néanmoins qu'on prétende interdire les conversations honnêtes, de se donner le bras indifféremment à la promenade, etc., à moins que le mari ne voulût avoir sa femme, qui lui sera remise à la première parole. Le luxe sera interdit dans l'Association, mais non l'élégance et la propreté ; au contraire, chacun sera reçu à proposer les choses les plus agréables dont la dépense n'excédera pas

celle des habits ordinaires. Chacun des membres sera astreint à une probité rigoureuse envers le public, de sorte que l'Association fournisse toujours des ouvrages plus solides, de la besogne meilleure en tout genre que les marchands, ouvriers ou artistes ordinaires : l'avocat sera véridique ; le médecin, non conjectural ; le procureur, intègre, etc., afin qu'un chacun se loue des membres de l'Association, sans néanmoins connaître les liens qui unissent lesdits membres les uns aux autres, union dont on fera mystère et qui sera notre secret comme les *francs-maçons* ont le leur.

10. *Emploi du temps des épouses.*

Les épouses s'occuperont chacune en particulier dans leur maison avec leurs maris, lorsque les occupations de ceux-ci le demanderont. Les épouses des non-marchands et non-artisans aideront à leurs compagnes plus occupées ; de sorte que les femmes de commerce auront chacune une lieutenante dont l'autorité sera égale à la leur dans leur maison et réciproquement, (toujours sous l'inspection de celle qui aura la surintendance générale, laquelle nommera ces lieutenantes et les changera tous les mois). Aucune occupation ne sera vile entre les épouses. Cependant, l'Association n'entend pas les assujettir à des travaux contraires à la délicatesse des femmes bien nées ; au contraire, tout ce qui sera rude sera le lot des hommes, mais tout ce qui sera absolument malpropre sera fait par des femmes à gages, non demeurantes dans la maison, l'Association voulant que toutes les épouses jouissent d'une vie douce et agréable.

11. *Travail et récréation.*

En conséquence du précédent article, les ouvriers membres de l'Association cesseront leur travail à l'heure où les marchands fermeront leur boutique, et jamais on ne veillera après le souper ; seulement, des compagnons externes pourront continuer leur travail dans un endroit particulier qui leur sera affecté. L'heure de

fermer sera huit heures. On soupera et l'on prendra une récréation commune jusqu'à onze heures, tous ensemble, dans laquelle il n'y aura aucun jeu à l'argent. Les jeux de société seront préférés afin que les enfants puissent en être. Il y aura aussi, à la récréation, des lectures d'ouvrages nouveaux. Quant aux papiers publics, comme gazettes, journaux, etc., on y donnera une heure après le dîner, entre le repas et le café.

12. *Lever, repas et mets.*

On se lèvera à six heures, les hommes, en été, et à sept en hiver, les femmes, une heure plus tard. Tout le monde sera au déjeuner, en été à huit heures, en hiver à neuf. Les femmes auront du café, etc., si elles en veulent, les hommes, un morceau de pain avec du fruit, ou le déjeuner des femmes, les enfants, du lait cru avec du pain. On dînera en été à midi, en hiver à une heure. Le dîner sera composé d'un potage, qui sera au riz de deux jours l'un, du bouilli, d'une entrée et du dessert en fruits de la saison. Vin de Bourgogne, naturel et acheté par l'Association même sur les lieux. Le médecin sera chargé de ces achats conjointement avec le marchand de vin, dans la saison où il sera sans malades. Après la lecture faite des gazettes, chacun aura le café ou un petit verre de liqueur, à son choix. Mais les femmes ne prendront jamais de liqueurs, ni les enfants de café : ceux-ci ne boiront jamais que de l'eau. On soupera à huit heures : les mets seront le rôti, bœuf, veau ou mouton ; une fois par semaine, de la volaille ; avant de se mettre au lit, les hommes prendront, s'ils veulent, un petit verre de liqueur, les femmes, une limonade, une orange, etc. Les enfants seront tous au lit une heure avant les pères et mères, c'est-à-dire à dix heures ; et l'on aura cette heure-là pour s'entretenir avec plus de liberté. Les épouses surveilleront les enfants à cette occasion et verront à ce que rien ne leur manque. Lorsque les garçons seront grands les pères y auront l'œil.

13. *Études des garçons.*

Tous les garçons apprendront le latin dès l'enfance et auront pour répétiteur un ou plusieurs des coassociés. On les initiera dans toutes les sciences à leur portée ; on leur donnera des idées saines en physique, en morale et en religion. Ceux qui auront des dispositions seront poussés, promus aux états relevés ; les autres seront employés aux métiers et arts de nécessité : ainsi, chaque état sera individuel, et le fils ne sera jamais nécessairement ce qu'est son père, mais ce que demandera la trempe de son esprit. Il sera absolument interdit de forcer la vocation des enfants, c'est-à-dire de porter les incapables où ils ne doivent point aller. Le médecin, l'avocat, le chirurgien, etc., choisiront indifféremment ceux des enfants qui seront plus capables de leurs sciences et arts. Mais, au moyen de ce qu'aucun emploi ne sera vil, mais honoré dans la société à raison de son utilité, cet article ne devra jamais peiner les parents.

14. *Éducation des filles.*

Les filles seront élevées dans une égalité parfaite et instruites aux ouvrages de femmes, comme la couture, les modes, le linge, la dentelle, etc. Celles qui auraient de la disposition pour certains arts, comme la peinture, la gravure, la musique, etc., y seront appliquées ; toutes apprendront le dessin et, en langues étrangères, l'italien et l'anglais. Leur vie sera occupée sans être fatigante : l'art de se mettre avec goût leur sera enseigné comme important. Toutes apprendront dès l'enfance qu'elles sont destinées à être soumises à leur mari, et que la douceur et la chasteté sont des vertus également indispensables.

15. *Mariage.*

Les enfants des coassociés s'uniront ensemble autant qu'il sera possible. L'Association montera le ménage. La fille sera sans dot ;

les droits du mari consisteront dans une part égale, dans la société, à celle des autres membres. Les veufs et les veuves qui seront jeunes se remarieront, de l'aveu de l'Association, mais toujours à des étrangers, à moins que deux jeunes veufs ne s'unissent.

16. *Succession des enfants.*

Les enfants ne succéderont point directement à leurs pères et à leurs mères ; mais ils succéderont dans l'Association, indifféremment, et également, chacun dans l'état qu'il aura embrassé, sans le pouvoir changer que par une délibération de l'assemblée entière, et pour cause de la plus grande importance : le fils du médecin ou de l'avocat pourrait être cordonnier, boulanger, etc., ainsi qu'il a été dit, mais, l'état pris, on le gardera. Comme toutes les professions sont également honnêtes dans la société, cela n'aura aucun inconvénient ; la peine même ne sera pas une raison pour répugner à ces états, chaque membre en ayant à peu près une égale dans le sien : l'oisiveté, la paresse, l'indolence, seront des vices intolérés. Quant aux femmes, comme elles seront toutes égales entre elles, n'importera qui elles aient épousé.

17. *Gains et pécule.*

Il n'y aura aucun pécule, et personne ne pourra posséder exclusivement la plus légère portion du produit de son travail. En effet, si l'avocat, le médecin, le drapier, etc., gagnent davantage dans leurs professions, il faut considérer aussi qu'ils y ont plus d'agrément au dehors de la société, moins de peine corporelle, etc., et qu'ainsi tout est compensé.

18. *Affaires de l'Association.*

Comme il y aura une maîtresse de maison parmi les épouses, qui le seront tour à tour à commencer par l'aînée et ainsi de suite jusqu'à la plus jeune, dans le cours d'une seule année, de même il y aura parmi les hommes un syndic et un adjoint ; après quoi,

l'adjoint sortant de charge sera syndic. Chaque membre, indistinctement, exercera les charges tour à tour, à commencer aussi par l'aîné, et continuant jusqu'au plus jeune de la société qui ne sera adjoint que la cinquième année de la présente Association, et syndic trois mois plus tard. Mais l'avocat et le procureur seront en outre obligés de conseiller et diriger les syndic et adjoint, en soumettant néanmoins leurs conseils à l'avis général de l'Association. Les affaires se traiteront le soir, même devant les enfants, à moins qu'elles ne soient de nature à être secrètes ; mais ces cas seront infiniment rares, les enfants devant apprendre de bonne heure à être hommes et femmes.

19. *Imprudences, fautes, crimes.*

Si quelqu'un des membres fait une imprudence qui soit cause d'une perte considérable, on la supportera sans faire aucun reproche, que des remontrances amicales et en particulier. Si un membre commettait une faute répréhensible par la justice, toute la société s'emploiera comme s'il s'agissait d'un chacun d'icelle avec le même zèle et la même activité. Si (par malheur), c'était un crime, soit de quelque membre, soit d'un des enfants (dont préserve le Ciel), l'Association recevra cette peine avec résignation ; elle tâchera de pénétrer dans l'âme du coupable et de le consoler, si sa malice n'est pas complète et qu'il se repente. Elle emploiera tous les moyens possibles pour le sauver, comme un père ferait pour son fils ; et, si c'est un sujet gangrené, elle l'assistera jusqu'au dernier moment de secours, conseils et exhortations ; mais elle n'implorera pas de grâce : elle réservera toute sa tendresse et sa compassion fraternelle pour les père, mère, frères, sœurs ou enfants du malheureux, qui n'en deviendront que plus chers à la société.

20. *Domestiques, ouvriers.*

Toutes les personnes qui auront quelque rapport à l'Association,

comme les domestiques, ouvriers et autres gens à gages, seront traités avec douceur et obéiront à ceux des membres auxquels on les aura appliqués, pour tout ce qui sera de leur service particulier : ce qui n'empêchera pas que le tiers desdits domestiques ne soit, partout, soumis aux ordres du syndic, de l'adjoint et de la maîtresse de maison, pour les affaires communes ; de sorte que chacun laissera ses domestiques pour le service commun deux jours par semaine. Un tableau du nom des associés, en forme d'almanach de cabinet, sera affiché dans la salle commune des assemblées où le service commun sera inscrit jour par jour et où chacun le verra. Quant aux ouvriers, ils seront soumis uniquement à leur maître de profession, ainsi que les garçons de boutique, clercs, élèves, etc. Les enfants en état de rendre service seront employés de préférence au service commun, afin de les rompre de bonne heure aux affaires, mais on ne les enverra jamais dans des endroits suspects. Quant aux jeunes filles, elles ne sortiront jamais sans être accompagnées d'une des mères de famille de l'Association, n'importe laquelle.

21. *Querelles.*

Si les associés avaient entre eux quelque querelle, soit modérée, soit violente (ce qu'à Dieu ne plaise), la règle sera d'abord, et dans le premier moment, d'adoucir et séparer les parties; ensuite, on leur fera des remontrances, et l'on examinera soigneusement lequel a droit ; on réparera le tort à son égard sans obliger le coupable à des excuses humiliantes ; la société en corps réparera l'offense ; après quoi tous deux seront repris avec douceur d'avoir donné du scandale et sérieusement avertis d'éviter une récidive.

Ainsi fait et arrêté entre nous soussignés le présent règlement, pour être observé selon sa teneur, sans qu'on y puisse désobéir ni rien changer que d'un avis général, le 1er juillet 17... Signé, etc.

Germinot étant parvenu à rendre solide l'établissement dont

on vient de lire le code, il pria ses parents de se réunir avec ceux de Pétronille Delorme. Les deux familles s'assemblèrent chez ces derniers, et le jeune homme s'exprima de la sorte en s'adressant aux parents de sa maîtresse :

— La bonté que vous m'avez témoignée, monsieur et madame, votre noble désintéressement et la tendresse que m'inspire mademoiselle Delorme, n'ont fait que me convaincre plus fortement combien mon digne père et ma digne mère avaient raison dans les obstacles qu'ils apportaient à mon bonheur, qui pouvait exposer celui de votre aimable fille. Mais, si j'ai pourvu à tous ces obstacles, si je me suis mis, pour ainsi dire, hors de la portée du malheur, si j'ai assuré le sort de la moitié la plus précieuse de moi-même contre tous les revers, tous les accidents, j'espère qu'alors, mes respectables parents n'ayant plus d'inquiétude pour la plus méritante des filles, ils accepteront avec reconnaissance le don inestimable qu'on veut bien me faire. — Oui, mon fils, répondit Germinot père. — Et Pétronille est à toi, dit M. Delorme. — Voici des arrangements certains et déjà réalisés, reprit le jeune homme. — Il leur lut le règlement. Ensuite, il ajouta :

— Cette loi fondamentale de notre Association ayant été consentie, les plus riches ont fait une somme avec laquelle on a commencé à la réaliser. Nous avons pris à bail un bout entier de la rue..., et quinze d'entre nous y sont déjà établis. On n'a donné que quinze jours aux cinq autres pour s'y joindre, mariés ou non mariés, afin de mettre le règlement en vigueur. Cependant, les quinze l'exécutent déjà, et tout va le mieux du monde comme vous pouvez vous en assurer par vous-mêmes. Les mœurs et la fortune seront également assurées : car qu'est la fortune sans les mœurs ?

Ce discours du jeune homme fit une impression agréable sur les deux familles. On voulut cependant jouir du spectacle de l'Association. Germinot les y conduisit dès le même jour. Pétronille fut de cette visite, et, les épouses des associés déjà réunis ayant su

qu'elle devait être une compagne, elles lui firent un accueil de sœurs et mille compliments à Germinot. Le mariage s'accomplit quelques jours après, et la noce fut une fête générale pour l'Association.

Il s'agit à présent de mettre sous les yeux de l'honorable lecteur le tableau de la conduite des associés, dont le nombre se complétera dans la quinzaine. Tous se marièrent presque en même temps, et la plupart épousèrent les sœurs les uns des autres. Presque toutes ces jeunes épouses étaient jolies, ou du moins agréables. On sait combien la propreté, le bon goût et, par-dessus tout cela, le contentement d'esprit, donnent de grâce aux femmes. Une sorte de coiffure, d'habillement, de chaussure, etc., change absolument et rend appétissante une laideron que l'inculture aura laissée sans attraits.

D'ailleurs, un des principaux avantages de l'Association et de toute autre qui lui ressemblera, c'est de prévenir le dégoût, effet de l'habitude de voir toujours la même personne et de n'être familier qu'avec elle. Les associés ont pour amies, pour sœurs, pour compagnes, pour connaissances intimes, vingt femmes, de figure, de taille, d'humeur, de son de voix et de beauté différentes. Une observation qu'avait faite Germinot et que tout homme fera très aisément, c'est qu'une laideron, sœur, compagne, amie particulière de jolies personnes, a plus de prix que si elle était isolée ; il semble qu'elle participe à leurs attraits, à leur éclat, etc. Parmi les épouses des associés il y a de très jolies personnes ; cela compose deux fois le jour un cercle agréable qui s'anime, qui s'égaie et s'embellit lui-même : chaque mari voit sa femme dans ce cercle charmant sans trop la distinguer des autres ; et, lorsque dans le particulier il se retrouve seul avec une de ces jeunes beautés, il prête presque toujours à la sienne les charmes de la plus belle.

Les parties de promenades que font les associés, les jours de repos, sont charmantes : ce ne sont pas de ces parties ennuyeuses où souvent le mari et la femme, excédés l'un de l'autre, finissent

une partie de plaisir par se quereller ; la variété, l'enjouement, l'insouciance, ce doux charme de la vie, sont l'âme des amusements que prennent les associés. Qui pourrait faire naître de l'humeur entre deux époux dont les plaisirs ne dépendent ni de l'un ni de l'autre ? Si pourtant il en naissait, le levain n'aurait pas le temps de s'aigrir et de fermenter.

Mais, dira-t-on, vous supposez tous vos associés vertueux, sans doute, et faits différemment des autres hommes ? Ne peut-il pas naître, entre des hommes et des femmes qui se voient journellement, des passions criminelles et d'autant plus violentes que vos femmes seront plus aimables, que le poids des affaires accablera moins les hommes, etc?

Cette observation est juste ; ces incidents fâcheux peuvent arriver et sont effectivement arrivés dans l'Association. Avant d'achever le tableau de conduite, il est bon de mettre sous les yeux un de ces inconvénients terribles, inséparables des établissements humains les plus sages.*

Il était impossible que, dans un si grand nombre de personnages et de caractères différents, il ne s'en trouvât quelqu'un avec des vices, ou du moins avec des passions difficiles à dompter. La première année fut assez tranquille, on peut dire même : délicieuse. Chaque couple s'aimait en s'épousant, l'inclination ayant fait tous les mariages, et l'Association prévenait les petits sujets de querelles domestiques en en détruisant les causes, comme l'abandon et l'ennui, l'inconduite, la mauvaise tournure des affaires, le dégoût, suite de la proximité trop grande où sont les époux dans les ménages ordinaires, etc. ; mais, lorsque la première soif du plaisir, ou de la tendresse, fut un peu étanchée, quelques-uns des maris commencèrent à jeter un regard de curiosité, d'abord, puis, d'admiration, ensuite, de convoitise, sur les compagnes de leurs coassociés. Je ne dirai presque rien de ceux qui s'adressèrent à des femmes méritantes auprès desquelles la réussite était absolument impossible, et c'était justement les plus aimables ;

car, on ne saurait trop le répéter, les belles, lorsqu'elles ne sont pas gâtées par une mauvaise éducation, rendues folles par les flatteries, etc., doivent avoir le même degré de bonté que de beauté.

Me Simonot, le procureur, s'avisa le premier de trouver aimable une femme qui n'était pas la sienne : ce fut madame Germinot. Les complaisances, les égards, les louanges hyperboliques, furent le langage qu'employa sa passion. Il la rechercha ; il était mal, dans les parties de plaisir, lorsqu'il ne lui donnait pas la main ou qu'il n'était pas auprès d'elle. Toute la société s'aperçut de ce goût, et l'on en rit, mais il y jeta un levain dangereux. Germinot le sentit ; cependant il n'osa rien dire, au lieu qu'il aurait tonné si ç'eût été la femme d'un autre. Madame Simonot badinait la première de cette passion et persiflait très agréablement son mari, persuadée qu'il n'avait rien à espérer d'une femme telle que Pétronille Delorme ; mais, pour le punir, elle lui tint rigueur jusqu'à ce qu'il fût bien solidement revenu à elle, inclusivement.

La manière joviale dont Me Simonot avait soupiré, dont on l'avait badiné, etc., encouragea M. Balduc à l'imiter. Celle qui lui tourna la tête fut madame Lucot, femme du tailleur et sœur du drapier. Les charmes de sa figure, un air de noblesse et de distinction, exaltèrent l'imagination d'un homme qui n'avait rien vu de pareil dans les femmes de son état qu'il avait fréquentées durant sa jeunesse. Il en devint éperdu; et, s'il ne fut pas dangereux, c'est que la violence était impossible dans la société. Il alla jusqu'à perdre la raison, et l'on fut obligé d'avoir pour lui certaines complaisances, mais qui ne pouvaient blesser la décence ni l'honnêteté. Le bon Lucot, loin de se fâcher contre son coassocié, le consolait par des discours fort sages ; il lui disait un jour : — Que veux-tu que nous fassions tous si toi-même ne fais rien pour toi ! Notre société serait un brigandage et une infamie si ma femme t'écoutait de notre aveu ; si, secrètement, l'estimerais-tu ? Je t'avouerai que, quoique j'aime tendrement ma femme, si les lois du pays le permettaient je changerais volontiers avec toi,

pour le bien de la paix et par amitié pour mon frère, mon ami, mon associé ; mais le gouvernement nous punirait tous si nous nous avisions de faire de pareils échanges. Rentre donc en toi-même, frère Balduc ; prends pour mon épouse les sentiments d'un bon frère pour sa sœur, et ne troublons pas l'harmonie qui règne dans notre heureuse Association, à laquelle je sacrifierais tout à l'heure mon sang, ma vie, mon bonheur, mais non mon honneur, parce que ma honte rejaillirait sur elle.

Ce langage honnête et tendre fit impression sur un homme droit et simple comme Balduc ; il revint peu à peu à lui-même : madame Lucot se comporta comme une sœur complaisante, de l'avis de ses plus sages compagnes ; madame Germinot lui disait : — Pour haïr un homme qui nous aime, et se gendarmer comme les prudes, il faut avoir senti qu'il pouvait nous faire manquer de vertu : alors, j'en conviens, on peut haïr un tel homme ; car c'est un grand ennemi, mais vous n'êtes pas dans ce cas. — Ni vous, répondit en souriant madame Lucot. — Il est vrai, mais vous êtes celle qui avez le plus de mérite, je crois.

Enfin, pour ne pas multiplier ces exemples, les meilleurs sujets en femmes furent aimés par des hommes qui ne pouvaient s'empêcher d'adorer leur mérite et leurs charmes ; mais, au moyen de leur conduite pleine de sagesse, de prudence, de véritable amitié, ces passions ne firent que resserrer les liens d'une société que le dérèglement aurait dissoute. Chaque homme s'efforçait de montrer des qualités à celle qu'il adorait pour s'en faire estimer, au défaut d'un autre sentiment ; et ces qualités, toujours solides pour plaire à de pareilles femmes, tournaient à l'avantage de la société dont elles augmentaient les moyens.*

Le premier Amour

HÉLAS ! disait un jour un homme qui se promenait aux Tuileries avec un autre, je n'ai trouvé de véritablement aimable que la première femme que j'ai aimée ; quel démon ennemi de mon bonheur m'a empêché pendant trente ans de m'unir à elle ! — Parbleu ! dit le compagnon de celui qui gémissait, je serais curieux de savoir votre histoire ; il faudrait me la faire en nous promenant. Allons dîner à la Grille Chaillot. — Je le veux bien ; je vais envoyer mon laquais chez moi. Je ne vous ferai pas mon histoire, dit-il en revenant de la porte du jardin ; vous la lirez vous-même : la voici. Je l'ai écrite pour satisfaire mon cœur.

Lorsque j'eus entendu ce discours, je m'approchai des deux hommes, et, prenant cet air bénin que certaines gens me connaissent, je leur dis : — Messieurs, je suis seul comme un hibou ; je viens d'entendre que vous aviez une histoire intéressante à lire ; je suis avide d'histoires comme un général de victoires, Delaphare, d'applaudissements, L** de calomnies, et C** d'argent : admettez-moi dans votre compagnie ; peut-être n'en serez-vous pas fâchés. — Qui êtes-vous ? — Un pauvre diable, nommé Dulis.*

— Dulis ? vous êtes auteur ! — Hélas ! oui. — Venez, venez ; nous vous défrayerons. — Ce n'est pas ce que je désire ; réservez cette faveur pour T** ou pour quelque autre famélique : je ne veux qu'entendre votre histoire. — Arrivés à l'auberge, on commanda le dîner, et, en l'attendant, nous nous mîmes à lire le manuscrit. L'ami lisait mal, sans goût, sans grâce, ne sentant rien : j'assurai que je lisais beaucoup mieux, et j'en donnai la preuve ; l'histoire parut tout autre dans ma bouche.

Je n'avais que treize ans, et je commençais à étudier le rudiment chez un frère aîné, curé d'un gros bourg, lorsque je sentis, sinon le besoin, du moins le désir d'aimer. Je me plaisais, un jour d'une grande fête, à me tracer l'image d'une jeune fille telle que je l'aurais voulue : la taille, la figure, la démarche, le sourire, tout cela se composait dans mon imagination ; j'en faisais un simulacre charmant que j'adorais. J'avais à peine achevé mon idole, et je m'en occupais avec un plaisir infini dans le lieu saint, lorsqu'à l'instant de la communion je vis s'avancer au milieu du chœur une jeune personne plus belle que les anges, l'air modeste comme on l'a dans ces occasions, parée par les grâces naïves telles qu'on les connaît au village, ayant la forme de visage, l'air de douceur, le teint, le regard, la taille, la jambe fine, le pied mignon de la beauté que mon imagination venait de me présenter. Je fus saisi, enchanté, ravi ; j'adorai dès cet instant la belle Jeannette Rousseau,* fille du notaire. Après la messe, je questionnai adroitement la gouvernante de mon frère, et je sus le nom de ma jeune divinité. Elle avait environ seize ans, c'est-à-dire deux plus que moi : ainsi, elle était formée ; mais elle était encore dans le printemps des grâces, temps heureux où les jeunes filles ont cette fleur de beauté qui disparaît dès vingt ans pour être remplacée par quelque chose qui parle davantage aux sens, mais peut-être moins au cœur.

Depuis ce moment, Jeannette fut l'unique objet de mes pen-

sées, de mes désirs et, je puis dire, de ma tendresse. Exactement renfermé dans la maison d'un frère rigidement dévot, je n'avais occasion de voir Jeannette qu'à l'église ; j'étais d'ailleurs naturellement timide, et l'amour (je ne sais si c'est l'ordinaire), l'amour me rendit encore cent fois plus timide avec Jeannette qu'avec toute autre personne. Cependant, un feu secret s'embrasait dans mon sein, mais soigneusement caché, impénétrable à tous les yeux, me le cachant à moi-même (non, je n'aurais osé prononcer tout haut, quoique seul : j'adore Jeannette), je me consumais et j'éprouvais un tourment à peine supportable. A tout moment je soupirais, et, sans le prononcer, chaque soupir offrait à ma pensée le nom de Jeannette ; cette habitude devint si forte que, pendant vingt ans, je l'ai prononcé machinalement et en m'occupant d'autre chose, au lieu du nom de la personne dont je voulais parler.

Comment renfermer une flamme dès lors si vive qu'on ne pouvait toucher en ma présence à son objet sans tirer de mon âme une étincelle qui s'échappait par mes yeux et de toutes les fibres de mon visage ? Si quelqu'un devant moi s'avisait de nommer Jeannette Rousseau même indifféremment, je rougissais jusqu'aux oreilles, je perdais contenance ; je me serais trouvé mal si l'on m'eût observé ou qu'on eût essayé de me pénétrer. Cependant, je me taisais ; je serais plutôt mort que de parler. Un de mes plus respectables parents avait coutume de dire de moi que j'étais une fille modeste. Il avait raison ; j'aimais alors comme si j'eusse été fille. Mais il n'était pas possible qu'un feu si violent ne cherchât à se découvrir. Amants de Paris, pauvres amants à la glace, vous auriez parlé. A moi, dévoré d'une flamme inextinguible, la pudeur native me fermait la bouche. Un jour, on m'avait envoyé demander chez le père de Jeannette un instrument de jardinage. Je n'osai y aller seul ; je me fis accompagner par un de mes copensionnaires. Nous ne trouvâmes que Jeannette ; comme je m'applaudis alors de n'être pas seul! Je me cachai derrière mon camarade. Ce fut lui qui porta la parole ; il causait avec

Jeannette d'un air libre, enjoué ; que je le trouvais hardi de lui parler tandis que je n'osais lever les yeux sur elle ! C'est que je ne pouvais supporter le doux éclat des siens ; mais un coup d'œil rapide comme l'éclair me fit plus découvrir en elle de charmes que dix ans d'examen de la part de mon indifférent compagnon. Quelle idée elle dut prendre de moi ! J'en rougissais en m'en retournant.

Une autre fois, Jeannette était assise devant la porte de son oncle avec Agathe Stallin, sa cousine ; je ne la voyais pas d'abord, à cause de leur situation ; je n'apercevais que ses pieds et le bas de sa jupe, mais cette simple vue me fit sentir ma divinité. J'avançai un pas : je découvris Jeannette ; je m'arrêtai, interdit, honteux ; je rougis, je tremblai ; je retournai sur mes pas et n'osai passer devant une fille modeste, douce, timide elle-même, dont l'air enfantin, le regard humble et mignard, auraient encouragé tout autre que moi. Mais j'aimais à l'adoration ; mais je craignais plus que la mort qu'il n'y eût un seul point dans ma démarche, dans ma figure, dans mon ton, qui déplût à Jeannette ; je serais mort de honte et de douleur si la moindre chose lui avait paru choquante en moi : je préférais de me cacher à courir un risque aussi grand.

L'amour qui me tourmentait m'inspira, comme aux autres amants, le goût des vers. Je rimai; mais, si je me défiais des grâces de ma figure, je me défiais bien davantage encore de celles de mon esprit. Je gardai ce que j'écrivais ; cependant, je satisfaisais mon cœur par là ; le cahier où ces rimes étaient déposées me paraissait un trésor ; c'était mon cher confident ; je le baisais quelquefois en versant des larmes. Mais je cherchai encore un autre plaisir.

Vous rirez, Parisiens, mais tant pis pour vous ! Je vous le donnerais à deviner en dix mille. A midi, pour rendre service au sonneur occupé au travail des vignes, j'allais annoncer l'Angelus ; il n'y avait alors personne dans l'église : je m'agenouillais dans le banc de Jeannette, à sa place ; je baisais l'endroit où elle avait

coutume de s'asseoir, le pavé que foulaient ses pieds délicats. Mon cœur s'élançait vers le charmant objet de sa tendresse et lui portait l'hommage pur et flatteur d'un amour sans bornes. Je m'adressais à toute la nature pour la demander à la Divinité même : *Unam petii a Domino*, disais-je, *et hanc requiram omnibus diebus vitae meae.*

Mon imagination ardente s'allumait de plus en plus : je faisais des vers (hélas ! *incondita*) ; j'ignorais encore les règles. Je me créais une poésie française, car je n'avais lu aucun de nos poètes ; mon frère se serait bien gardé de le permettre ! Mais, en relisant les fruits de ma peine, je sentais que cela n'était pas agréable à l'oreille, tant il est vrai que les règles ne sont que la nature elle-même. Je les renfermais et n'osais en faire aucun usage. J'essayai de la prose : j'en fus plus content. D'après cette idée, et lorsque j'eus pendant six mois tourné en cent façons différentes une déclaration de mes sentiments, je l'écrivis sur un petit papier. Je le roulai, et, ayant remarqué au banc de la famille de Jeannette une petite cheville qui passait, je l'ôtai, et je mis en place mon petit rouleau. C'était justement devant l'endroit où s'asseyait ma jeune nymphe ; de sorte qu'elle ne pouvait s'empêcher d'y porter les yeux lorsqu'elle ne les avait pas sur son livre. La voici, cette lettre dont j'ai toujours conservé l'original :

Mademoiselle,

Depuis que je suis dans ce bourg, je nourris dans mon cœur le même sentiment ; et, ce sentiment que je n'avais jamais éprouvé, c'est une grande amitié qui me rend plus chère que tout au monde celle qui en est l'objet. Je n'ai pas besoin de vous la nommer ; où vous êtes, ce ne saurait être une autre que vous. Je puis vous assurer, mademoiselle, que ce sentiment n'est et ne saurait être un péché ; car, depuis que je l'ai, je me trouve plus porté à aimer Dieu, votre Père et le mien, mes parents, mon prochain et mon

devoir. Je ne sais pas de mots, mademoiselle, qui puissent rendre mes sentiments pour vous, tant ils sont tendres et tant je me trouverais heureux si quelqu'un pouvait me donner l'assurance que vous devez être mon épouse. C'est à quoi je pense à tout moment, surtout lorsque je vais en campagne ; en sortant de la maison, vous entrez dans ma pensée pour n'en plus sortir tout le long du chemin. Je ne vois que vous ; je me figure que j'ai le bonheur d'être uni avec vous. Je vous tiens les plus tendres discours, et je me figure ce que vous me répondez. Je tressaille quelquefois de plaisir, et je bondis au milieu de la campagne, croyant tout cela une vérité ; mais, hélas ! en me rapprochant du bourg, l'illusion se détruit. Je ne vous marque là, mademoiselle, que la moitié des choses qui se passent dans mon esprit à votre sujet, faute de place et de peur aussi que vous ne le trouviez mauvais. Si vous lisez ce papier, ne le laissez voir à personne.

Je suis, mademoiselle, votre, etc.

Cette lettre resta plus de quinze jours en place ; à la fin, un excès de timidité me fit me réjouir de ce qu'elle n'avait pas été aperçue, et je l'ôtai. Ce moyen de me découvrir à l'objet que j'adorais n'eut donc aucune suite, du moins relativement à moi.

Mais il faut que l'amour parle, ou de bouche, ou par écrit, ou par les yeux. Ce dernier langage fut entendu. Lorsque mon frère prêchait, on se tournait vers la nef. J'avais ainsi la vue naturellement portée sur Jeannette ; je m'enivrais du plaisir de la considérer, à moins que ses regards ne vinssent de mon côté ; alors, je baissais timidement la vue, mais jamais Jeannette ne levait les yeux qu'elle ne rencontrât les miens. Son charmant visage était un aimant ; son regard seul avait le pouvoir, par une force plus grande, de repousser au-dedans de moi mon âme qui s'était élancée jusqu'à elle. Si la modeste Jeannette, innocente comme on l'est au village, ne se douta pas que je l'adorasse, au moins elle vit que mon attention n'était que pour elle ; mais elle n'en

témoigna rien, sans doute. Ce furent d'autres personnes qui jugèrent de ma passion par mes regards. Deux dévotes, qui avaient passé l'âge de plaire et même celui d'aimer, furent très scandalisées que j'aimasse, à quinze ans, une charmante personne de dix-sept ; ce fut à leurs yeux un crime irrémissible : elles avertirent mon frère que, pendant ses longs prônes (qui ne paraissaient courts qu'à moi seul), j'avais toujours les yeux sur une jeune personne et que cela scandalisait plusieurs paroissiens. (Hélas ! je n'avais scandalisé que ces deux pies-grièches ; le reste des paroissiens s'embarrassait fort peu que je regardasse Jeannette Rousseau). Mon frère me fit à ce sujet une réprimande sévère. Cet homme aimait la vertu, on ne saurait en disconvenir ; mais, en la rendant minutieuse et revêche, il a toujours eu le talent, assez commun à ses pareils, de la faire haïr. Sa mercuriale se termina par une défense de le regarder lorsqu'il prêcherait. J'obéis à la lettre, et, la tête tournée à demi, je faisais passer mes regards entre deux petites colonnes pour aller tomber directement sur Jeannette, que je regardais seule.

Cependant, les dévotes se firent honneur de l'avis qu'elles avaient donné à leur pasteur à mon sujet, et le bruit en vint aux oreilles de Jeannette. Elle fut très surprise de se trouver mêlée, quoique indirectement, dans une défense pareille à celle qui m'avait été faite, et, lorsque ses parents lui demandèrent si je lui avais quelquefois parlé, elle les assura que, loin de lui avoir jamais dit un mot, je paraissais la fuir, que, lui étant arrivé deux fois de survenir dans une compagnie où je causais, je ne l'avais pas eu plus tôt aperçue que j'étais devenu muet, honteux, et que je n'avais pas tardé à disparaître. Le père de Jeannette en comprit assez par ce discours de sa fille, mais il n'eut garde de lui communiquer sa pensée : comme j'étais fort jeune, qu'il me croyait destiné à l'état ecclésiastique, il ne voulait pas qu'elle s'occupât de moi. Il lui dit donc : — Il est malheureux que vous n'ayez pas le bonheur de plaire à ce monsieur-là ! Il faut s'en consoler ; d'ail-

leurs, vous n'aurez pas longtemps à le voir ici : Monsieur le Curé va dans peu l'envoyer au séminaire, où il prendra le petit collet. — Jeannette fut attristée de ce discours de son père qui étouffait dans son cœur un goût naissant ; car c'est ici une vérité physique autant que morale : l'amour fait naître l'amour. Depuis ce moment, à peine avais-je le loisir de reposer mes regards sur ses jeunes appas, je rencontrais presque toujours ses yeux. Mais ces fréquentes œillades n'étaient guère propres à encourager un novice tel que j'étais ; Jeannette, en baissant ses beaux yeux et en les voilant par de longues paupières que la nature semblait avoir destinées à seconder sa modestie, prenait un air si sérieux que je n'avais garde d'avoir la moindre présomption. Mais mon sort va changer.

Un dimanche, après vêpres, il arriva que des bœufs gâtaient la haie du champ curial ; j'y courus pour faire des représentations aux bouviers et les engager à s'éloigner. En sortant du bourg je rencontrai Jeannette : un charme tel que Vénus doit l'avoir était répandu sur sa personne. Je tressaillis, j'hésitai, mais, enfin, il aurait été ridicule que je fusse retourné sur mes pas. Je la saluai en passant, mais sans la regarder : comment l'aurais-je pu ? Un nuage était devant mes yeux ; mon visage était en feu ; qu'aurait signifié cette rougeur, effet d'un mélange d'amour et de honte ? Je passai rapidement. Cette manière d'agir, qui sentait bien plus la grossièreté que la tendresse, dut la confirmer dans l'opinion que son père avait voulu lui faire prendre de moi. Elle continua sa route. Elle allait (mais je l'ignorais en ce moment), du côté d'une petite garenne un peu plus éloignée que le champ curial. Lorsque j'eus rempli l'objet de ma course, il me prit envie d'y aller aussi, car j'aimais passionnément cet endroit où j'avais souvent rêvé à mes amours. Je pris par le haut du côteau, tandis que Jeannette suivait le chemin du vallon, cachée à mes yeux par les haies qui bordaient le chemin. Arrivé dans la garenne, je m'avançai dans un fort de coudriers comme pour cueillir des

noisettes. Endroit charmant consacré par mes soupirs ! J'y étais à peine que j'entendis un mouvement à côté de moi. Je m'avançai, et je vis... Jeannette ! Le lieu, les pensées qui m'occupaient, car je ne songeais qu'à elle, l'impossibilité de fuir, et, plus que tout cela, cet amour violent concentré dans mon sein, suspendirent le cours de mes esprits : mes genoux se dérobèrent sous moi ; je m'appuyai contre un arbre en pensant : — Je meurs, mais elle me voit ! — Jeannette, effrayée, mais sensible comme on l'est à dix-huit ans, vint à moi. Je rouvris les yeux, soutenu dans ses beaux bras. Il est impossible d'exprimer ce que je sentis : tout ce que je puis dire, c'est qu'un sourire fut la première expression de mes sentiments. Je m'assis, car il m'était impossible de marcher. J'osai fixer enfin mon vainqueur : je regardai Jeannette, et, au lieu de ce vif éclat, de ces charmes éblouissants qui avaient coutume de me foudroyer, je ne vis que douceur et bonté. Elle ne parlait pas encore ; elle me croyait plus mal que je n'étais : je fis un effort pour me lever, avant d'avoir prononcé un mot. Elle me prit la main pour m'aider. Je ne chercherai pas à exprimer ce que je sentis : que le toucher est un sens délicat ! Toute mon âme passa dans l'heureuse main que tenait Jeannette : je crus sentir toute la sienne dans la main qui me touchait. La délicieuse sensation ! C'était une douceur, c'était une expression, un langage muet, c'était une jouissance complète. Un baiser, alors, un baiser ! il m'aurait coûté la vie. A peine pouvais-je supporter le tact de cette main qui touchait la mienne. La honte était presque disparue ; l'attouchement de Jeannette avait procuré une issue au feu dévorant que renfermait mon sein; ce n'était plus cette ardeur étouffante : je respirais plus librement. — Qu'avez-vous, monsieur ? me dit-elle. Mon Dieu, que vous m'avez inquiétée ! — Elle était pâle ; je le remarquai. — Je ne sais, lui répondis-je, mademoiselle, mais je n'ai pas été maître de moi, le cœur m'a battu ; mes forces m'ont abandonné. — Vous avez donc eu peur ? — Peur ? moi ! et de qui ? — De moi, ne sachant pas ce

que c'était. — Non, mademoiselle, je n'ai pas eu peur : c'est... un autre mouvement. Pardonnez l'état où vous m'avez vu et la peine que je vous ai donnée. Que j'en suis honteux ! Pour la première fois que j'ai l'honneur de vous parler... voilà. — Et je m'arrêtai. — Rassurez-vous, monsieur Nicolas ; vous pâlissez encore ! — Non, ne craignez rien, mademoiselle Jeannette. Ah ! quel nom charmant vous avez là ! — C'est le mien. — Oui, mademoiselle, mais il est si charmant à vous ! — Comme à une autre. — Si j'avais cru vous rencontrer ici, je n'aurais pas osé y venir. — Je ne sache pas avoir rien qui intimide. — Oh ! pardonnez-moi ! Si vous n'aviez rien qui m'interdît, d'où vient que n'oserais-je vous parler ? — Mais, dit-elle en souriant légèrement, vous me parlez, je crois, monsieur ? — Il est vrai, mais je ne vous dis point ce que je pense tous les jours. — Nouveau sourire de Jeannette. — Vous êtes encore malade ; remettez-vous, monsieur. — Tandis qu'elle me répondait, je m'encourageais moi-même : « Parlons-lui, pensais-je ; jamais peut-être cette occasion ne se présentera. » — Vous avez raison, dis-je tout haut : à la première fois que j'ai l'honneur de vous parler, vous dire... ce que... vous me faites penser tous les jours, ce serait être bien hardi, surtout à mon âge. Ah ! que je voudrais avoir dix ans de plus ! — Ils vous viendront, monsieur. — Oui, mais trop tard peut-être, et vous serez... — Je ne sais pas ce que je serai ; mais vous n'êtes plus un enfant. — Non, si j'en juge par mes sentiments... pour une personne... Mademoiselle... que j'aurais de choses à vous dire ! Mais rien ne veut sortir de ma bouche. — Je n'imagine pas ce que ce pourrait être. — Je le crois : vous m'en voudriez peut-être si vous le saviez. Mais, mademoiselle Jeannette, vous êtes... oh ! vous êtes à mes yeux un objet comme il n'en est pas dans tout le reste du monde. Je ne puis vous voir, penser à vous, sans éprouver un sentiment si tendre, si doux, et pourtant quelquefois si douloureux !... Si vous saviez tout ce que je pense à votre sujet depuis dix-huit mois que je suis ici ! — Tout ce que vous me dites-là m'étonne. Com-

Je m'avançai, et je vis..... Jeannette!

(P. 41)

ment puis-je vous causer un sentiment doux et douloureux ? Je ne vous ai jamais rien fait, ni même rien dit, qu'à présent. — Vous dire comment cela se fait, c'est ce que je ne puis. Mais je sens, en vous voyant, en pensant à vous, ce que je n'ai jamais senti en voyant toute autre jeune fille ou en pensant à toute autre personne. Vous êtes... ce que n'est aucune fille. Ce qui me surprend, c'est comment tous les partis les plus riches du monde ne viennent pas vous demander ; j'en tremble quelquefois. Un jour, je me figurais que j'étais roi, que j'étais venu à Courgis et que je vous voyais en entrant à l'église, que je vous choisissais pour reine et que je vous menais en triomphe dans tout le canton. — Vous me faisiez là un beau sort, monsieur ! — Croyez-moi, mademoiselle, je vous dois beaucoup ; si je suis paresseux à l'étude, je n'ai qu'à penser à vous pour être plein d'ardeur. Votre nom prononcé me fait tressaillir ; je ne sais que devenir dès que j'entends ce nom charmant. Je rougis, je baisse la vue ; je voudrais pouvoir me cacher à tous les regards par la crainte où je suis qu'on ne devine mes sentiments à mon émotion trop visible. Ah ! si je vous disais le reste ! — Je ne sais pas, monsieur, comment j'ai pu occasionner... — Eh ! ce n'est pas vous, mademoiselle, c'est votre beauté si touchante. Vous savez, le jour de Noël, il y a dix-huit mois, quand vous fîtes vos dévotions ?... Eh ! bien, quelques jours auparavant, je m'étais formé, pour l'aimer toute ma vie, l'image d'une fille tout comme vous ; je m'occupais encore de la même idée quand vous parûtes ; je fus frappé de la ressemblance ; je remerciai l'Etre Suprême qui réalisait ma chimère : je m'applaudis de vous avoir devinée sans vous avoir vue. Vous êtes la perfection même, puisque vous êtes précisément comme l'idée du beau que mon âme s'était formée sans le secours de mes sens. — Vos sentiments, monsieur, sont obligeants. — Oh ! je ne vous dis pas tout. — Je vous avouerai, cependant, que voilà des choses bien... fortes ! — Ce n'est rien, mademoiselle. — Vous me rendriez curieuse, mais vous avez affaire

sans doute ? — Non, mais qu'importerait ? — Le devoir doit être préféré à tout. — J'ai rempli les miens d'aujourd'hui. Lorsque je suis à l'église et que l'on prêche, mes regards ne peuvent vous quitter. — Je croyais m'être trompée, dit Jeannette en rougissant. — Non, mademoiselle, mon âme, tout entière dans mes yeux, n'est alors occupée que de vous. — La sœur Drouin s'en est aperçue. — Je n'ai pu m'empêcher, mademoiselle, de convenir tout bas qu'elle s'y connaissait. — Est-ce là tout? — J'en suis loin encore ! — Eh ! qu'y a-t-il donc ? — Je vous avais écrit ; ce petit rouleau de papier a été quinze jours à la place d'une petite cheville de votre banc. — C'était ce papier que j'ai vu si longtemps ! dit Jeannette en rougissant encore. Je vous avoue qu'il a piqué ma curiosité quand je ne l'y ai plus vu ; si vous l'eussiez remis... — Je l'ai repris par timidité. — Vous aviez raison, monsieur ; voilà d'étranges nouvelles que vous m'apprenez ! — Ce n'est pas sitôt tout ! — Encore autre chose ? dit Jeannette en rougissant plus qu'auparavant. — Oui, mademoiselle. Toutes les fois que j'allais sonner midi pour le père Vaillant, je me mettais à genoux à votre place, et je disais ce verset de psaume : « *Je n'en demande qu'Une au Seigneur, et je la chercherai tant que je respirerai.* — Cette prière n'était pas bien dévote. — Ah ! mademoiselle, quel bien plus grand pouvais-je demander ? — Votre salut. — Je ne le ferai... qu'avec vous. — Vous êtes trop honnête, monsieur. — Ce n'est pas tout. — Pour celui-là, mon esprit s'y perd ; car enfin... — Je vous aime si tendrement, (lui prenant la main et laissant couler quelques larmes), si tendrement, que je baisais la place où vous êtes assise, où vos pieds ont coutume de poser. Ah ! mademoiselle Jeannette, jamais je n'ai senti ce que je sens pour vous ! — Jeannette, dans un aimable embarras, rougit comme une cerise. — Je ne sais, monsieur, ce qui peut m'avoir... mérité de votre part... — Adorable Jeannette !... — Il n'y a que Dieu qui soit adorable... — Pardonnez l'expression ; elle m'est venue sans y penser. Me la pardonnez-vous ? — Oui, puisque c'est sans

y penser. — Ah ! c'est qu'elle exprime ce que je sens, ou il n'y a pas de mot pour le rendre. Mais, mademoiselle Jeannette, je ne cherche point à vous édifier ; la qualité de fille vous va trop bien. Vous m'êtes si chère que je donnerais pour vous ma vie. Que je serais heureux de faire quelque chose pour vous qui vous plût ! Mais je ne vous ai pas tout dit encore. — Eh ! bien, dites-le. — Pourrais-je me flatter que, si mes parents vous demandaient... — On dit que vous serez abbé. — Moi ? moi ? Jamais, jamais ! Ah ! Dieu ! abbé ! ...Il ne faudrait pas que je vous connusse. Daignez me répondre à ce que je disais : si mes parents vous demandaient un jour, quand j'aurai un état, que je serai homme, enfin ? — Monsieur, ils me feraient beaucoup d'honneur. — Mais, seriez-vous... favorablement disposée pour moi ? — Dites-moi votre dernière chose. — Tout à l'heure, quand je vous ai rencontrée, c'est le trouble, la joie, le plaisir, la crainte, l'amour, c'est tout cela qui s'est combattu dans mon âme et qui m'a mis dans la situation où vous m'avez vu. Quand j'ai passé auprès de vous en sortant du village, que j'ai détourné la tête, mon cœur était à vos pieds. Je sentais un frémissement de plaisir. Ah ! s'il n'eût pas été douloureux, il aurait été trop doux. — Mais d'où vient vous inspiré-je tant de crainte ? — Ce n'est pas vous : c'est votre regard modeste ; c'est votre pudeur qui siège sur votre visage. Ah ! tout mon bonheur dépend de vous ; jamais je n'aimerai que vous ; jamais je n'aurai de bonheur que par vous. Je ne saurais vous dire à quel point vous m'êtes chère. — Je crois le savoir par ce que vous m'avez dit. Ecoutez, monsieur, nous sommes jeunes, nous ne sommes que des enfants encore ; je crois qu'il serait mal de trop nous occuper de nos sentiments l'un pour l'autre : séparons-nous. Mais, sans nous en dire plus qu'auparavant afin de ne pas faire parler les langues, conservez vos sentiments, et, moi, je conserverai les miens. Si, dans un pays éloigné de celui-ci, vous aviez quelque chose à me faire savoir, vous pourriez peut-être m'écrire. Adieu, monsieur, voilà un peu longtemps que nous som-

mes ensemble ; prenez par le haut, et je vais m'en retourner par ici. — Vous me permettez de croire que je puis espérer ? — Croyez que jamais je n'écouterai d'autre personne de votre sexe, quelque chose qu'on ait à me dire. Adieu... — Mademoiselle, mes sentiments ne vous ont-ils pas offensée ? — Ils me déplairaient de la part de tout autre. — Ah ! Dieu ! si j'allais vous avoir déplu ! — Non, non. — Je puis vous aimer ? — A condition que nous ne nous parlerons plus. — Et vous ne m'oublierez pas ? — Allez, enfant. J'aurai peut-être meilleure mémoire que vous. — Que je vous aime ! — Pour vous répondre, il faudrait l'oser. — (A ses genoux) : Vous me quittez ! — Il le faut ; peut-être serez-vous grondé : c'est la seule chose qui m'inquiète. — Et vous ? — Moi ? Ma mère... Mais il faut bien que quelque chose tempère l'effet de tout ce que vous m'avez dit.

Ici le héros interrompit ma lecture pour nous dire : — J'étais si neuf que je ne comprenais pas tout ce que les réponses de Jeannette avaient d'obligeant. Je les regardais comme indifférentes, et je ne songeais qu'à la peine de la quitter.

— Adieu ! répéta-t-elle, adieu ! — Que j'ai de regret de vous quitter ! — Vous ne vous attendiez pas à me parler ? L'homme n'est jamais content. — Ah ! si du moins je pouvais croire que vous pensez comme moi, je supporterais tout. — Voilà donc ce qu'il vous faudrait ! Allez, monsieur, je ne suis pas injuste. Non, je ne *la* suis pas envers vous, et, s'il faut en dire encore davantage, jamais vous ne m'avez déplu. Adieu, pour le coup. Je vous veux trop de bien pour vous exposer à être grondé. — Un mot, un seul mot, et je suis content. Je vous aime. M'aimez-vous ? — Oui.

A ce mot elle s'élança hors du bosquet et prit le chemin du bourg. Je n'osai la suivre ; je la regardais, immobile et le cœur palpitant. — Elle m'aime ! Ah ! je suis trop heureux ! — Je m'en retournai par les hauts, bénissant à chaque pas cette heureuse journée. Mais, arrivé à la maison, je fus tancé pour m'être arrêté

si longtemps. Qu'eût-ce été si l'on eût su que j'avais entretenu Jeannette !

Les jours suivants, je me trouvai le plus heureux des hommes ; c'est même le seul temps de ma jeunesse où je l'ai été. Lorsqu'à l'église j'avais occasion de pouvoir jeter les yeux sur Jeannette, j'éprouvais un tressaillement délicieux ; si elle levait les siens de mon côté, les miens se baissaient plus lentement : c'est que le mouvement des yeux de Jeannette, quoique aussi modeste qu'autrefois, avait néanmoins quelque chose d'intelligence avec les miens, que je saisissais avant de baisser la vue. Si quelqu'un parlait de Jeannette Rousseau, je rougissais moins et j'éprouvais plus de plaisir : on la louait toujours, car à la beauté elle joignait toutes les qualités de son sexe. Quel plaisir de l'entendre louer et de me dire : « Elle m'aime ; je l'adore ; nous sommes liés d'intérêts ; cette fille charmante, si longtemps désirée, est d'accord avec moi : elle sera mon épouse ! » Je ne pourrais jamais rapporter ici tout ce que j'éprouvai durant quelques semaines ; ce fut une jouissance continuelle et délicieuse. Un jour surtout, (c'était le douzième), je rencontrai Jeannette dans la rue ; nous y étions seuls, mais nous pouvions être vus des maisons : de tout loin mes yeux se fixèrent sur les siens ; d'abord, elle les baissa par un instinct de modestie, ensuite, elle les leva par réflexion ; moi, je les baissai à mon tour, et je rougis par un instinct de timidité. Jeannette se trouva pour lors à côté de moi ; ce fut un aimant vainqueur : je saisis la main de Jeannette et la pressai rapidement, mais cette belle main, durant cet éclair de contact, eut le temps de me répondre. Dieu ! quelles délices ! J'étais ivre de plaisir en quittant Jeannette. Ah ! il est bien vrai que l'amour est un don de la nature, qui nous rend tous rois au moins une fois dans notre vie ! Avec quel monarque aurais-je voulu alors changer d'existence ? Ce fut le dernier jour où mon bonheur fut pur.

Dès le lendemain, un bruit sourd commença à circuler dans le village que le frère de Monsieur le Curé avait eu plus d'une

heure d'entretien dans la garenne avec la fille du notaire. En trois jours, ce bruit, d'abord faible et semblable au vent qui commence, devint un ouragan terrible, comme s'il se fût agi d'un crime d'Etat. Mon frère l'apprit. Il croyait facilement le mal ; il devint furieux contre moi et m'ordonna, après mille reproches, de me disposer à quitter sa paroisse, que je scandalisais, pour retourner chez mes parents. Il fallut obéir sans voir Jeannette, sans pouvoir au moins lui exprimer par un regard les dispositions dans lesquelles je partais. Sans doute, on usa envers elle d'une aussi grande rigueur.

Je quittai ce bourg, qui me sera cher à jamais puisque c'est là que j'ai reçu le complément de mon existence, où j'ai senti l'amour, où sa divine chaleur a dilaté mon âme. Hélas ! sans l'adorable Jeannette, peut-être ressemblerais-je aux autres hommes, à ces automates, vil fardeau de la terre où ils végètent.

De retour à la maison paternelle, je fus toujours rempli de Jeannette ; mais, obligé de me livrer aux occupations qui me furent prescrites, j'étais plus distrait que chez mon frère. On m'envoya quelques mois après dans une ville voisine. Il y en avait près de six que je n'avais vu Jeannette : malgré les amusements de la ville, l'élégance et la beauté des femmes, après la première nouveauté de ces objets, Jeannette m'occupa plus fortement qu'elle n'avait encore fait depuis que j'étais éloigné d'elle. N'y pouvant plus résister, je me souvins qu'elle m'avait permis de lui écrire. Il ne m'avait guère été possible de le faire chez mes parents, mais, à la ville, il m'était aisé de trouver des facilités pour lui faire tenir ma lettre. Je l'écrivis un soir en fondant en larmes ; je m'en ressouviens encore : la voici ; elle commence par des vers :

J'aurais pu t'oublier, et mon cœur infidèle
A faux t'aurait promis une flamme éternelle ?
Non, non, fille chérie, et tu ne le crois pas ;
C'est pour toujours qu'on aime en aimant tes appas.

L'ardeur que je montrai, cette soirée heureuse
Où je t'ouvris mon cœur, parut-elle douteuse ?
Ah ! charmante Jeannette, elle te persuada ;
Ce fut la vérité qui vers moi te guida.
Tu fus tendre à ton tour en croyant être aimée.

Va, si tu crus l'amour, il ne t'a pas trompée.
Je veux braver pour toi l'implacable fureur
De ce frère barbare, auteur de mon malheur :
Dans peu tu me verras, abjurant ma faiblesse,
Oser, même à ses yeux, te nommer ma maîtresse.

«J'ai composé ces vers, mademoiselle, peu de jours après vous avoir quittée de la manière que vous savez. Je n'ai pas voulu que rien de ce que je pense vous fût dérobé ; c'est ce qui fait que je vous les ai transcrits. Voilà six mois que nous sommes séparés, mademoiselle, mais cet instant est le premier où je puis vous écrire. Je n'aurais pu le faire chez mon père sans être découvert ; et, depuis que je suis ici, j'ai hésité si je ne ferais pas mieux de tâcher de vous voir. Rien ne m'est si facile, un dimanche ou une fête, que de partir le matin et d'être assez tôt de retour pour qu'on ne se doute pas ici de mon voyage. Mais, outre que je ne pourrais vous aborder si vous n'étiez pas prévenue par une lettre, je ne ferais que des voyages inutiles, à moins que je ne levasse le masque et que je ne me montrasse à tout le monde. Je le ferais bien s'il ne s'agissait que de moi, mais je vous exposerais : j'aimerais mieux exposer cent fois ma vie. Si je ne vous ai pas écrit de chez mon père, ce n'est pas qu'on ne vous y estime singulièrement, surtout ma mère, mais on dit que je ne suis pas encore en état d'être marié. Je crois qu'on a raison, parce qu'on ne connaît pas mon cœur : si on me mariait à présent avec vous, ayant l'esprit content, le cœur tranquille, et surtout le plaisir de travailler pour vous, je ferais des chefs-d'œuvre. Mais des parents ne goûteront jamais cette idée-là. Ma mère l'approuverait peut-être, mais elle

n'est pas la maîtresse ; et puis, mon frère le curé renverserait tout par un mot : il a trouvé le secret de se faire respecter et même craindre de mon père et de ma mère ; c'est un grand malheur dans les familles quand il s'y trouve des prêtres impérieux. Cependant, s'il n'y en avait pas eu dans la mienne, je ne vous aurais pas connue, mademoiselle : c'est ce qui me console. Mais j'ai perdu le fil de ce que je voulais dire : c'est que j'irai à Courgis les fêtes prochaines. J'arriverai, la première, pendant les vêpres; si vous m'accordez la grâce d'un moment d'entretien, il faut que j'indique le lieu, puisque je ne saurais avoir de réponse : je serai derrière la grange des dîmes ; comme il y a procession, je me ferai voir, pourvu que vous vous avanciez de mon côté ; dès que vous aurez jeté un coup d'œil sur moi, je me cacherai. J'espère qu'en sortant de l'église vous aurez la bonté de prendre votre chemin par l'endroit où je serai. Votre amant fidèle vous jurera de nouveau que jamais rien n'éteindra son amour. Ah ! au lieu de diminuer par l'absence, il est augmenté. Lorsque j'étais chez mon père, il n'est pas un endroit dans le verger, dans l'enclos, dans le petit bois, qui n'ait retenti de votre nom. Je ne me trouvais dans un état supportable que lorsque j'étais seul, occupé de vous : absente comme présente, vous avez fait tous mes plaisirs. Depuis que je suis à la ville, le tumulte m'avait d'abord étourdi ; mais votre charmante image a bientôt repris le dessus : tout entier à vous dans ce nouveau séjour, vous effacez tout ce que j'y vois d'aimable, et on ne me plaît qu'autant qu'on a quelque ressemblance avec vous, mon adorable Jeannette. Voilà ma situation présente, devenue telle que je ne saurais vivre sans vous voir, ne fût-ce qu'un instant. J'ai puisé dans vos yeux l'amour et la vie ; et ma vie et mon amour languissent également par l'absence de leur cause ; mais ils ne s'éteindront qu'ensemble : encore la vie finira-t-elle avant l'amour.

Je suis, etc...

R. d. l. B. »

Je fis partir cette lettre, le lendemain, par le commissionnaire du bourg ; mais j'eus l'imprudence de mettre tout uniment l'adresse : *A M^lle Jeannette Rousseau.* L'homme remit la lettre à la première personne de la maison, et ce fut au père lui-même. Le notaire, à la lecture d'un pareil écrit adressé à sa fille, envoyé par le commissionnaire public, fut très en colère contre moi. Il fut obligé de se plaindre à mon frère ; ne doutant pas que la commission ne fît bientôt le bruit de tout le village, il le prévint : la manière forte et menaçante dont il parla ne fit qu'aggraver mon tort aux yeux du pasteur. Je ne doute pas qu'il ne m'eût écrit, mais il n'en eut pas le temps ; dès le lendemain je partis, et je vins pour jouir de la vue de ma chère Jeannette. J'arrivai précisément à l'heure que j'avais dit : la procession était sortie ; je me fis voir à Jeannette. Mais quel triste pronostic pour moi ! Je la vis pâle, triste; au lieu du sourire charmant que j'attendais, je crus voir deux larmes dans ses yeux. Néanmoins, je n'en compris pas la véritable cause : elle pouvait avoir été fâchée de mon long silence ; elle pouvait avoir été touchée des marques de mon amour. Je flottais ainsi dans une incertitude qui devint cruelle lorsque je m'aperçus qu'on était sorti de l'église et que Jeannette n'avait point passé du côté où j'étais. J'attendis encore quelque temps ; enfin, impatienté, j'osai me montrer chez mon frère : mais quelle réception m'attendait ! La gouvernante, les larmes aux yeux, me dit de fuir et de m'en retourner. Je profitais de l'avis lorsque mon frère me rencontra face à face : sa colère, sa fureur, eurent pour moi l'effet de la foudre. Je sentis sa main plutôt que sa présence. Je m'échappai, honteux d'un traitement qui m'avilissait à mes propres yeux, et je gagnai la campagne, désespéré, sans avoir vu mon amante, sans avoir eu de nouvelles, presque certain qu'elle était dans les larmes. Seul, au milieu de la nuit, je faisais retentir les campagnes de mes cris. Quelle nuit cruelle ! Je regagnai la ville, où je n'arrivai que le matin. C'est que vingt fois j'étais retourné sur mes pas pour voir la demeure

de Jeannette et tâcher d'entendre le son de sa voix, de lui parler peut-être ; je me repentais de m'être éloigné, de ne m'être pas caché de mon frère. Il est impossible d'exprimer combien la nuit inspire de hardiesse et de résolutions téméraires à deux sortes de personnes : aux amants et aux malfaiteurs. Je l'ai senti par ce que j'éprouvai en cette occasion. Sous le voile de l'obscurité il semble que l'homme restitué dans la liberté de la nature ne connaisse plus de maître : il voit tout permis, tout légitime ; ce sentiment involontaire de retenue que nous inspire durant le jour la vue des autres hommes est nul alors ; on ne craint que les périls physiques. Qu'il est dangereux pour un libertin de passer une nuit libre ! S'il s'en fait une habitude, il finira par être un Cartouche. J'ai encore remarqué que les filles timides et modestes de nos campagnes ne peuvent se déterminer à faire l'amour que le soir : celle qui pendant le jour fuit le jeune homme qui l'accoste, dans l'obscurité reste privément assise seule à seul avec lui. Qu'on me pardonne ces réflexions ; mais, si j'étais effectivement resté ou que je fusse retourné d'abord, et que Jeannette eût paru, sans doute je portais atteinte à son innocence, et tous deux peut-être nous eussions pris des résolutions peu sages.

A présent, lecteur de cette aventure, vous vous attendez à des événements ; vous croyez qu'épris comme nous l'étions nous allons chercher à nous revoir, à nous rejoindre, que nous allons faire l'impossible pour nous réunir. Vous vous trompez ; j'ai bien quelque chose d'extraordinaire à vous apprendre, mais cela est loin de tout ce qui peut tomber sous vos idées. Nous étions alors en 1751, nous sommes en 1778 ; j'avais seize ans, j'en ai quarante-cinq [*sic*] ; et, depuis ce jour jusqu'à présent, je n'ai jamais revu Jeannette ; jamais personne, par une fatalité singulière, ne m'a prononcé son nom ; jamais je n'ai osé m'informer d'elle aux gens du pays, encore moins à mon frère qui est encore le pasteur sexagénaire de ce bourg. Et, cependant, il ne s'est pas écoulé un jour dans ma vie, même durant les égarements de ma jeunesse, où

je n'aie prononcé son nom, où je ne l'aie regrettée, où je n'aie soupiré en me ressouvenant de nos amours ; mille fois l'occasion de savoir ce qu'elle était devenue s'est à demi présentée, et jamais entièrement. Je me suis marié. J'ai été malheureux, et je devais l'être puisque je violais mes premiers serments ; j'ai été trompé, trahi.

Devenu libre en 1779, j'ai respiré enfin. Alors, comme après un songe pénible, j'ai rappelé mes premiers sentiments. Au mois d'octobre j'ai fait un voyage dans le bourg de mon frère, et je me suis informé de Jeannette. Elle était fille. Plus fidèle que moi à nos premiers engagements, elle a repoussé tous ceux qui se sont présentés pour les lui faire violer. A cette nouvelle, j'ai senti toute mon estime se renouveler. J'ai enfin osé parler à mon aîné, mais ç'a été pour me plaindre ; ç'a été pour lui reprocher tous les malheurs qui m'ont accablé et que Jeannette m'aurait fait éviter. L'étonnement de ce vieillard (il est mon aîné de vingt-cinq ans), ne saurait se décrire. — Quoi ! vous pensez encore de la sorte ? Vous l'avez toujours regrettée ? Eh ! que ne parliez-vous lorsque vous avez été raisonnable ? — Vous aviez flétri mon amour comme la fleur du lis se flétrit par un vent brûlant ; vous m'aviez avili. Mais je suis libre. Jeannette est fille ; je vais lui offrir à quarante-sept ans [*sic*], qu'elle accomplit, tout ce que je lui aurais offert lorsqu'elle en avait dix-huit. Si nous n'avons pu passer ensemble notre vie, du moins nous la finirons unis ; j'effacerai de mon souvenir des jours de douleur et d'amertume.

Mon frère ne me répondit rien. Nous dînâmes, et je sortis pour aller voir Jeannette. En arrivant chez elle, j'y trouvai mon frère. Jeannette habitait une chambre propre ; tout sur elle-même était d'une propreté recherchée : c'était encore son goût exquis d'autrefois. Je la reconnus sur-le-champ, mais elle me regarda avec indécision. — Est-ce lui, monsieur? dit-elle à mon frère. — Oui, mademoiselle. — Je m'avançai, la larme à l'œil, et lui pris une main sur laquelle je portai ma bouche. En levant les yeux je vis Jean-

nette en larmes. — Rassurez-vous, me dit-elle en me voyant prêt à parler : ce sont les restes de celles que vous m'avez fait répandre. A mon âge il est peut-être permis de s'expliquer aussi librement ; cependant, j'en fais excuse à Monsieur le Curé. — Je ne désapprouve pas votre franchise en cette occasion, mademoiselle ; mais je n'aurais jamais cru qu'avec tant d'amour on pût avoir tant d'innocence. L'amour peut donc n'être pas un vice ? — Vous vous en doutez à soixante-dix ans ! lui dis-je. Ah ! que l'ignorance des célibataires fait quelquefois de mal, quoiqu'ils soient des prêtres vertueux ! — Je rougis aussitôt de ce reproche trop dur, et j'en demandai pardon. J'appris en même temps que mon frère venait de prévenir Mlle Rousseau sur mon dessein de réaliser notre mariage. Elle fit quelques objections très sérieuses ; mais je les levai toutes, et j'eus le bonheur de la déterminer.

Nous fûmes mariés dix jours après. Il faut avouer qu'en revoyant cette église, cette place de Jeannette, cet autel où je recevais ses serments et où je lui faisais les miens, j'éprouvai une sorte d'ivresse. Je croyais revoir Jeannette à cet âge heureux où je commençai de l'aimer. Outre qu'elle est appétissante, qu'elle n'a ni rides, ni cheveux blancs, qu'elle est fraîche et d'une éblouissante blancheur, les deux extrêmes entre lesquels se trouvaient près de trente années venaient de se rapprocher et ne formaient plus qu'un point dans mon imagination ; les anciens faits m'étaient présents comme s'ils eussent été de la veille.

Enfin, pour mettre le comble à mes vœux, Jeannette vient, contre les apparences communes, de me donner un fils. Je n'avais qu'une fille de mon premier mariage : jugez combien je me trouve heureux de devoir l'héritier de mon nom à l'objet de mon premier amour !

Nous lûmes ce manuscrit tout d'une haleine avant le dîner. A l'instant où je l'achevais nous entendîmes rouler un carrosse d'où je vis sortir deux femmes ; l'une, très intéressante, quoique

encore pâle, et l'autre plus jeune et fort vive. C'étaient les épouses de ces messieurs. La première était Jeannette, la seconde, la fille du héros de l'histoire, et j'eus la satisfaction de dîner avec elles. J'ose dire que Jeannette est encore très bien ; sa voix, surtout, a une douceur qui touche l'âme, et j'en fus ému. En dînant son mari nous raconta comment, ayant très bien fait ses affaires malgré le dérangement de sa première épouse, il avait été enfin assez heureux pour partager sa fortune avec la seule personne qui pût y donner le prix. La tendre Jeannette ne put retenir ses larmes. — Il est bien doux, nous dit-elle, de s'entendre tenir un pareil langage au bout de trente ans d'amour et d'absence !

On m'a permis de publier cette histoire.

Quelqu'un demandera pourquoi je n'ai pas choisi une aventure arrivée à la ville pour *le premier Amour*. — Ma foi, je dirai tout bonnement que j'ai perdu mes peines à l'y chercher. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est la Nouvelle précédente : l'amour est si rare à Paris, depuis que les femmes ne veulent plus inspirer que des désirs, qu'il est impossible d'y trouver personne qui ait conservé ce qu'on peut appeler *le premier Amour*.

On a vu, par cette Nouvelle, que *le premier Amour* a encore plus de pouvoir sur les femmes que sur les hommes. J'en ai connu l'exemple le plus extraordinaire. Une fille dont les parents s'étaient ruinés donna dans le libertinage ; mais elle avait un amant, qui avait eu l'espérance de l'épouser : la famille de ce jeune homme, nommé Compain, voyant que la jeune Manette François n'était pas un parti pour lui, l'obligea de cesser de la voir. Manette, abandonnée à elle-même, manquant du nécessaire, fut remarquée par un homme riche qui lui offrit de l'entretenir ; elle accepta ses offres, mais elle lui tint rigueur quelque temps : elle cherchait l'objet de son premier amour ; elle eut de la peine à le trouver, parce qu'on l'avait éloigné. Lorsqu'elle l'eut

enfin découvert, elle lui dit : — Mon cher Compain, je me suis vendue ; mais tu es mon premier choix : je veux me donner à toi avant d'être à personne. — L'amant, désespéré, refusa d'abord, mais, pressé, il céda. Manette se livra ensuite à son caractère. Elle fit plus : elle devint libertine, sans en moins aimer Compain, à qui elle sacrifiait tout, mais auquel il lui fut impossible d'être jamais fidèle ; elle le trompait comme un barbon et l'adorait néanmoins, au point d'avoir manqué plus d'une fois, par la crainte de cesser de le voir, sa fortune, et jusqu'aux plus brillantes assurances.

Les deux Filles des deux Veufs

DEUX hommes d'une quarantaine d'années, anciens amis ou, si l'on veut, anciennes connaissances, perdirent leurs femmes en même temps et se trouvèrent veufs, avec ce sentiment de joie qu'on éprouve lorsqu'on est délivré d'un dur et long esclavage. Ils respiraient enfin. La première fois qu'ils se revirent après leur veuvage, ils se firent des compliments de condoléance, et, considérant leur habit de deuil, celui des deux qui avait plus facilement le don des larmes en répandit quelques-unes. L'autre crut qu'il était décent de l'imiter. — Hélas ! dit le premier, me voilà sans compagne. — J'ai perdu ma femme ! dit le second. — Elle avait ses défauts, reprit l'autre ; mais elle avait ses qualités. — C'est comme la mienne. — Elle m'a fait souvent donner au diable, mais fût-elle encore au monde ! — Madame Ruffier me rompait la tête par ses criailleries, mais je voudrais les entendre encore, dussent-elles me mettre en colère comme il arrivait tous les jours ! — Madame Hymète était jalouse; je ne pouvais regarder une femme sans qu'elle ne prît la mouche ; mais que ne suis-je encore dans le cas d'en souffrir ! La pauvre femme serait au monde. — Madame Ruffier buvait un peu ! —

Madame Hymète avait toujours quelque chose à dire à mon clerc : j'en ai bien renvoyé cinquante à cause d'elle! — Et madame Ruffier, donc, si je n'y avais pas eu l'œil ! Voilà l'inconvénient de nos états : les procureurs et les notaires sont obligés d'avoir chez eux des jeunes gens, et de la plus mauvaise espèce. — Oui, des faquins, des petits-maîtres ; la jeunesse est devenue d'une fatuité, d'une impudence ! — Ce sont les femmes qui les rendent comme ça ; madame Ruffier, quoiqu'elle aimât la bouteille, le jeu, la dépense, la mollesse, qu'elle fût acariâtre, emplâtre, malsaine et coche, avait aussi ce défaut-là, d'aimer les faquins. Elle ressemblait à toutes les femmes, et la mienne, sèche, véritable échalas, couleur de bois, sucée comme personne, faisait la belle dès qu'elle se trouvait avec cette jeunesse insolente : ses yeux ternes s'animaient, elle grasseyait, se redressait, se créait de la gorge comme par miracle, car je ne sais où diable elle l'allait prendre, faisait la sémillante et riait sans ouvrir la bouche de peur qu'on y vît les ravages du temps. — Nous avions là de vilaines guenons, monsieur Ruffier ! — Ma foi, vous l'avez dit, mon cher Hymète. — Nous sommes bien débarrassés ! — C'est un terrible fardeau qui m'est ôté ! — Ce qui me console, mon cher Ruffier, c'est que ma fille ne ressemble point du tout à sa mère. — Ah ! quand elle lui ressemblerait, madame Hymète était fort bien, étant fille. — Il est vrai, il est vrai. C'est comme mademoiselle Ruffier : n'a-t-elle pas des traits de sa mère ? Cependant, elle est charmante. — Trouvez-vous ? — Adorable. — Nos femmes n'étaient pas si mal quand nous les avons prises, hem ? — Vantez-vous-en ! C'étaient les plus jolies femmes de la rue des Bernardines, de tout le quartier, et de toute la robe. — Je ne crois pas, mon cher Ruffier, qu'il y eût femme d'avocat, de notaire ou de procureur qui les valût. — C'est vrai. Mais, mon cher camarade, resterons-nous veufs ? — Ma foi, ce serait le meilleur. — Le veuvage a ses inconvénients. — Il est certain ! — J'ai une très heureuse idée, mon cher Hymète, mais il faut la laisser mûrir.

Quant à présent, ne songeons qu'à nous amuser. — C'est bien dit, etc...

A la première entrevue, Me Hymète, le notaire, abordant Me Ruffier, le procureur, lui dit : — Et votre heureuse idée, est-elle mûre ? — Je crois qu'oui. — Voyons ? — La voici : c'est que nous avons chacun une fille ; cela fait deux jeunes personnes très aimables, bien élevées, innocentes, en un mot, ce qu'il faut à des veufs d'un âge mûr. Si nous faisions un échange ? Donnez-moi en mariage Mlle Hymète, je vous donnerai Mlle Ruffier, et nous serons tous deux heureux comme dans nos premières amours. — L'idée est excellente ! s'écria Me Hymète ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que je l'avais eue aussi, mais légèrement et sans trop m'y arrêter. Je ne crains qu'une chose : c'est que les petites personnes ne nous trouvent trop âgés pour elles. — Bon ! cela n'a pas encore de goût ! Je vous réponds de ma Sophie, quoique l'aînée de la vôtre. — Je vous répondrai donc aussi de ma Victoire : ce n'est qu'une enfant à laquelle je n'ai pas encore vu de volonté.

Les deux veufs, après cet accord qui les remplit de joie, se livrèrent aux amusements qu'ils étaient venus chercher, et, à leur retour chez eux, chacun mit la main à l'œuvre pour travailler à leur bonheur mutuel. Au sortir de table Me Ruffier prit la belle Sophie en particulier et lui dit : — Ma fille, vous avez dix-huit ans depuis huit jours ; il est temps de songer à vous établir. Je vous ai trouvé un mari honnête homme, dont la maison est faite, et qui vous aime. Je ne doute pas que vous ne soyez heureuse avec lui, car c'est un de mes confrères et, de plus, mon ami. — Mon cher papa, répondit Sophie, vous êtes bien pressé de m'éloigner de vous. Je suis trop jeune encore pour gouverner une maison ; daignez me continuer quelques années vos leçons, afin qu'un mari ne trouve pas en moi une femme à former et qu'il n'en prenne pas occasion pour me dominer et me traiter en enfant : c'est la grâce que je vous demande à genoux. — Relevez-vous,

mademoiselle ; c'est une chose décidée que rien ne peut m'engager à remettre. Mais, comme je vous aime, j'ai eu soin de vous choisir un mari dont la maison montée aille seule, un mari complaisant, raisonnable, et auprès duquel votre inexpérience sera un mérite, une grâce de plus, qui, loin de vous dominer, se fera un plaisir de vous faire régner sur sa maison et sur lui-même. — Vous le nommez ? demanda timidement Sophie. — C'est Me Hymète. — Me Hymète ! dit Sophie en pâlissant. — Vous voyez, reprit Me Ruffier, que c'est un excellent parti, un état honorable, avec une fortune presque immense. — Mais il a une fille, mon père ? — Oui, mais cette fille ne diminuera rien à la fortune de mon ami : il l'accorde sans dot à un homme dont elle est aimée, et les deux mariages se feront le même jour. Allez ! ma fille, et songez qu'il n'y a pas à délibérer : ma parole est donnée. — Sophie se retira dans un accablement difficile à exprimer. Elle aimait. Le maître-clerc, jeune homme de vingt-huit ans, beau, fait au tour, avait su gagner son cœur, et l'espoir d'obliger son père à faire ce mariage avait rendu la jeune personne très accommodante. Quant au clerc, outre que Sophie était adorable, il trouvait en elle un excellent parti : son amour était ainsi fondé sur les deux plus puissants motifs, l'amour et l'intérêt. En quittant son père, la belle fit appeler son amant et ne lui déguisa pas le malheur qui les menaçait. Ils tinrent conseil avec la femme de chambre de Sophie, qui lui tenait lieu de gouvernante depuis la mort de sa mère : il fut décidé par le trio qu'on mettrait à profit la liberté dont on jouissait encore, que Sophie tâcherait de gagner du temps, et que, le terme fatal arrivé, elle découvrirait sa situation à son père.

Passons chez Me Hymète.

Il ne fut pas si prompt que Me Ruffier ; il attendit au lendemain matin. L'aimable Victoire ne faisait que de se lever lorsqu'on l'avertit que son père la demandait. Elle parut devant lui dans un désordre charmant. — C'est pourtant dommage, dit le

notaire, de sacrifier tant d'attraits à un vieux procureur ! — Mais, songeant bientôt aux charmes de Sophie, il s'endurcit. — Ma chère fille, dit-il à Victoire, je veux vous marier : qu'en pensez-vous ? — Moi, cher papa ? Mais je ferai ce qu'il vous plaira, et vous êtes bien bon de me consulter ainsi. — L'établissement que je veux vous donner convient à tous égards : c'est un homme riche, estimé, en un mot, un de mes amis. — De votre âge, papa ? — Oui, à peu près. — La petite personne fit une grimace et répondit : — Je n'ai pas encore de goût pour le mariage. — Il n'est pas nécessaire que vous en ayez à présent : il suffira qu'il vous vienne après. — Il ne me viendra jamais, papa, en vérité ! — Vous croyez, ma fille ? — Ah ! mon Dieu ! non, papa. — Eh ! bien, vous vous marierez par obéissance, et vous n'en aurez que plus de mérite. Je le veux. — Me Hymète n'avait jamais parlé sur ce ton à sa fille, qu'il gâtait un peu du vivant de sa femme ; la petite personne sortit tout en larmes.

Elle alla prendre conseil de sa femme de chambre, qui l'avait été de sa mère, et qui lui servait aussi de gouvernante. Cette fille avait été gagnée par le maître-clerc et une forte récompense lui avait été assurée si, par son moyen, il pouvait se faire aimer de Mlle Hymète et parvenir à l'épouser : ainsi, les deux filles des deux veufs étaient précisément dans le même cas. Cependant, Me Hymète n'avait pas nommé le procureur ; ce qui n'empêcha pas que le résultat du conseil, aussi tenu à trois, ne fût exactement le même que chez Me Ruffier.

Les deux veufs se revirent le soir. Ils se déguisèrent mutuellement les obstacles qu'ils rencontraient dans l'accomplissement de leurs desseins, et tous deux s'assurèrent de nouveau de l'obéissance et du consentement de leurs filles. On travailla donc aux préparatifs du double mariage, et tout se trouva prêt en quelques semaines.

Ce fut alors que des ordres absolus furent donnés. Sophie feignit d'être malade. Victoire se révolta presque ouvertement contre

son père et fit le lutin, menaçant de cracher au visage du procureur, (que le notaire lui nomma enfin), s'il osait se présenter comme amant. Deux mois s'écoulèrent dans ces combats, au bout desquels Me Hymète, pressé de finir par Me Ruffier, fut obligé de lui avouer les vraies dispositions de sa fille. — Ce n'est que cela ? dit le procureur. Je m'en embarrasse peu. Terminons toujours, et faites parler toute votre autorité. Sophie vous attend : soyez ferme. — Me Hymète profita de ce conseil et fit à son retour de si étranges menaces à sa fille qu'il l'épouvanta : il profita de ce moment d'effroi pour lui présenter Me Ruffier, qu'elle reçut avec un respectueux dégoût.

Content de cette réussite, le procureur, de retour chez lui, fixa le jour à sa fille. Sophie, au désespoir, et voyant qu'il n'y avait plus à différer, se jeta aux genoux de son père et lui avoua qu'elle était... Sa rougeur dit le reste, et sa taille ne le confirma que trop visiblement. Le procureur entra dans une furie dont il y a peu d'exemples, son emportement fit évanouir Sophie deux fois. Ce qui le força de se retirer dans son cabinet, où il réfléchit sur cet incident qu'il était loin d'attendre de la part d'une fille telle que la sienne. Que faire ? Il lui passa mille idées par la tête. Enfin, il s'arrêta à celle qui lui parut la plus propre à satisfaire ses désirs. Ce fut de marier Sophie à Me Hymète malgré l'aveu qu'elle venait de lui faire. Voici le raisonnement de ce bon procureur : « Mon but n'est pas tant de faire le bonheur de ma fille que le mien : en la donnant, j'aurai Victoire, que j'adore ; et, quand une fois je l'aurai, la faute de Sophie ne cassera pas mon mariage. Il est vrai que peut-être elle sera malheureuse, mais ne l'a-t-elle pas mérité par sa faute ? D'ailleurs, Me Hymète ne craindra-t-il pas que je n'use de représailles envers sa fille ? Il ménagera la mienne par cette raison, et sa peine, s'il lui en fait subir une, sera fort douce. »

Cette résolution prise, Me Ruffier fit venir sa fille devant lui. — Je vous pardonnerai votre faute, lui dit-il, à une seule condi-

tion : choisissez d'épouser Me Hymète, ou d'être tout à l'heure renfermée pour le reste de vos jours dans une maison de Force, au pain et à l'eau. — Cette menace effraya la triste Sophie. Elle promit à son père tout ce qu'il voulut. Le procureur, satisfait, lui dit alors qu'il avait un moyen d'empêcher son mari futur de vivre mal avec elle, mais sans lui rien expliquer. Il travailla ensuite à sa vengeance contre son clerc, que sa fille avait nommé comme l'auteur de sa situation. Il le chassa de sa maison, intenta contre lui une accusation en infidélité dans les affaires qu'il lui avait confiées et le fit décréter.

Le jour suivant, Me Ruffier dit à Me Hymète que sa fille était prête à recevoir sa main. — Je n'ai encore pu vaincre la mienne comme je le voudrais, dit le notaire. Apprenez-moi les moyens que vous avez employés. — Le procureur lui raconta la scène qui s'était passée, en supprimant tout ce qui aurait pu blesser Me Hymète. Le notaire, de retour chez lui, fit à sa fille les mêmes menaces et parvint, comme le procureur, à la faire opter selon ses vues.

On avait eu grand soin que les jeunes personnes ne se vissent pas; mais, par un effet du hasard, il arriva qu'après leur consentement elles se rencontrèrent au Luxembourg. De tout loin que Sophie aperçut Mlle Hymète, elle la voulut éviter ; elle la regardait comme la fille d'un homme odieux, et dont elle-même devait être haïe comme belle-mère, quoiqu'elle le devînt malgré elle. Par le même sentiment, de tout loin que Victoire avait aperçu Mlle Ruffier, elle avait fait un détour, de sorte qu'en tournant autour de la foule elles se rencontrèrent nez à nez. Il fallut se saluer. Victoire, voyant à Sophie un air de tristesse profonde, en fut touchée ; elle s'arrêta pour lui dire : — Croyez, mademoiselle, que tout ce qui se fait est bien contre mon gré. — Pas tant peut-être, mademoiselle, que contre le mien. — En vérité, j'ai horreur de ce mariage ; mais, si vous le voulez, je ne vous en aimerai pas moins. — Ah ! mademoiselle, reprit Sophie, ce serait un moyen

d'adoucir mon désespoir, s'il pouvait l'être. Croyez, cependant, aussi, qu'un lien qui me rapproche de vous ne me fait pas horreur sous ce point de vue. — Enfin ! je serai donc votre belle-mère ! — Comment ! que dites-vous ? dit Sophie avec surprise. — Vous paraissez étonnée, et vous me surprenez moi-même, mademoiselle. Je serai votre belle-mère si je ne puis en empêcher ; mais j'ai encore une corde à mon arc. — Vous serez ma belle-mère ! Eh ! c'est moi, malheureusement, qui dois être la vôtre ! — Ah ! je commence à y comprendre quelque chose, dit Victoire en se recueillant : nos pères, ne pouvant nous épouser, se donnent mutuellement leurs filles ! — Quoi ! s'écria Sophie, vous serez aussi ma belle-mère ? Je m'attendais à être seule malheureuse. En ce cas, ma chère Victoire, renouvelons notre ancienne amitié, faisons-nous nos confidences et ne nous déguisons rien. J'ai les choses les plus étranges à vous dire. — Et moi aussi, ma chère Sophie ! Prenons les allées de côté.

Les deux belles commencèrent alors leurs confidences ; elles parlèrent de leurs amours ; elles touchèrent un mot de leurs faiblesses : dès qu'elles virent qu'elles étaient au pair, elles tranchèrent le mot. Toutes deux convinrent qu'elles n'étaient pas absolument éprises de leurs amants et que c'était l'envie de se soustraire au sort qui les menaçait qui les avait fait succomber. Elles s'avouèrent qu'elles étaient grosses et s'embrassèrent en versant des larmes. — Voilà, dit Victoire, où en a réduit deux filles faites pour être sages la folie de leurs pères. Car c'en est une bien grande ! Mais mon dernier renfort est ma faiblesse même : je vais en faire l'aveu pénible, s'il n'y a pas d'autre moyen d'échapper. — Hélas ! dit Sophie, je l'ai fait, et il ne m'a de rien servi. — Vous l'avez fait ? — Oui. — Et votre père ?... — Il prétend que j'épouse le vôtre dans cette situation. — Le mien pourrait bien en exiger autant ! Mais, en ce cas, comment ferons-nous, ma chère Sophie ? — Il faut nous secourir mutuellement, nous lier de l'amitié la plus étroite, et, si le malheur veut que nous

ne puissions éviter notre funeste sort, nous dérober au moins à la rage de ces deux hommes lorsqu'ils connaîtront la vérité. — J'ai encore quelque confiance dans mon aveu, dit Victoire ; s'il se pouvait qu'il fît changer mon père de résolution, ou qu'il l'embarrassât ! Il paraît que le vôtre ne donnera votre main qu'en recevant la mienne. — Essayez-en, ma chère amie. — Les deux jeunes personnes se quittèrent, un peu soulagées de s'être ouvert leur cœur et conservant encore un reste d'espérance.

En arrivant chez son père Victoire le trouva seul ; elle lui demanda un moment d'audience particulière. — Tout ce que vous pourrez me dire est assez inutile, répondit Me Hymète. — Je n'ai qu'une seule chose, mon père ; c'est la dernière absolument : ne me refusez pas, pour une dernière fois que je vous ferai des observations... — Voyant qu'il gardait le silence, elle se jeta à ses genoux en lui disant : — J'espère encore trouver un père, et celle qui vous a résisté, innocente, ose espérer de vous toucher, coupable... J'aime, et j'ai été faible. J'en porte les marques... — Epargnez-vous les frais d'une imposture aussi grossière, mademoiselle; d'ailleurs, j'en cours les risques avec mon ami. — Mon cher père, daignez m'en croire, et ne m'exposez pas à toute la fureur d'un homme qui se verra si cruellement trompé. — Tant pis pour vous, mademoiselle ! J'en suis en vérité fâché ; mais il n'y aura pas un retard d'une minute. — Vous me mettez au désespoir. Eh ! bien, apprenez... que Sophie... — Se tuera? Ce n'est plus la mode... — Est dans la même situation que moi. — Je vous crois très bien, mademoiselle, mais j'ai autre chose à faire que d'écouter vos sornettes ; ayez la bonté de vous retirer dans votre chambre et de me laisser libre. — Père cruel et barbare ! *Faut-il que tu nous sépares !...* Vous voyez que je sais rimer à propos. — Je vous permets les plaintes, les reproches, les larmes, etc.; mais ayez la bonté de m'obéir : car je vous jure qu'il le faut. Vous avez de l'esprit, Victoire ; si vous en employez la moitié à faire enrager votre mari, vous ne serez pas la plus à plaindre. —

En achevant ces mots, il la conduisit vers la porte et la remit à sa femme de chambre qui l'attendait.

Cette dernière ressource ayant manqué, il fallut se disposer à subir son sort. Victoire, cependant, fit savoir à Sophie tout ce qu'elle avait hasardé ; ce qui fut un modèle de conduite pour Mlle Ruffier.

Le soir après souper, ayant aussi obtenu un moment d'audience de son père, elle lui renouvela sa déclaration et ajouta que Victoire était dans le même cas. Mais la pauvre Sophie ignorait que Me Hymète avait vu Me Ruffier depuis l'entrevue avec sa fille et qu'ils avaient ri ensemble de la ruse prétendue de Victoire. Ainsi, loin que le secret révélé par Sophie eût l'effet qu'elle en attendait, cette confidence en produisit un tout contraire, surtout depuis que les deux pères savaient que les deux jeunes personnes avaient eu ensemble une conférence assez longue au Luxembourg, Ils prirent seulement des précautions pour qu'elles ne pussent se revoir jusqu'au jour du mariage, et encore moins leurs amants.

Le jour fatal arriva donc enfin. Les deux victimes parées furent traînées à l'autel après avoir été effrayées par les plus terribles menaces. Elles ne répondirent ni oui ni non ; mais qui ne dit mot consent, même dans la célébration de l'engagement le plus important de la vie. De retour à la maison, le tumulte de la noce ne put les dissiper : elles dévoraient leurs larmes. Cependant, il fallut bien se résigner, et, au bout de huit à dix jours de mariage, elles parurent assez tranquilles. On leur permit alors de se voir et même de passer ensemble tout le temps qu'elles voudraient. Elles ne se quittèrent presque plus.

Cependant, elles avançaient vers une autre catastrophe, qui, quoique avouée une fois et non crue, ne leur causait pas moins d'embarras : elles n'avaient pas désespéré d'en dérober la connaissance à leurs maris au moyen de leur liaison. Elles arrangèrent les choses avec beaucoup d'intelligence, surtout Victoire

qui, s'affectant moins que Sophie, avait plus de liberté d'esprit. Depuis qu'elles avaient paru prendre leur parti, leurs maris en usaient très bien avec elles ; on peut dire qu'elles en étaient adorées ; mais l'amour n'est qu'un surcroît de tourment de la part de ce qu'on hait : on leur accordait tout ce qu'elles demandaient, excepté une certaine liberté. Comme Sophie était la plus avancée, il fut résolu que Victoire ferait la malade pour obtenir que son amie passât auprès d'elle les jours et les nuits. Elle réussit parce qu'on avait gagné le chirurgien. La crise arriva dans cet intervalle. Victoire eut l'art d'éloigner le procureur à l'instant critique. Sophie mit au monde, chez son amie, un beau garçon qui fut envoyé en nourrice sans que personne se doutât de l'accouchement. Elle resta quelques jours au lit chez son digne père, (qui sans doute ferma les yeux), sous prétexte d'une indisposition occasionnée par les veilles auprès de sa belle-mère.

Cet heureux succès remplit d'espérance madame Ruffier (Victoire) ; comme il y avait au moins deux mois de différence, madame Hymète eut le temps de se rétablir. Dès qu'elle le fut entièrement, elle joua chez elle la même marotte que sa belle-fille-belle-mère. Victoire à son tour vint lui donner ses soins et accoucha d'une fille chez son père, qui s'en aperçut tout comme Me Ruffier l'avait fait pour Sophie : ce qui occasionna bien des réflexions au notaire. Cependant, il ne voulut pas éclater et faire le malheur de sa fille : il chercha seulement à se rassurer au sujet de sa femme. Heureusement, on avait pris des précautions exactes pour faire disparaître les traces de l'accouchement ; ce qu'on croira sans peine lorsque je dirai que le chirurgien-accoucheur est le même homme au sujet duquel on a vu une lettre du bon curé de ***, dans le *Journal des Beaux-Arts*, 1779 (1). Tranquillisé sur son

(1) *Cet homme, digne pendant de l'Hydroscope de Marseille, accouche d'une manière à ne laisser aucunes traces sur la mère et à faire disparaître l'enfant. Qu'un pareil artiste serait précieux dans tous les pays où les filles sont faibles, et honteuses de l'avoir été ! Voyez le Journal cité, au dernier mois de 1779.* (Joly).*

honneur, Me Hymète s'embarrassa très peu de l'accident de son gendre-beau-père.

Les deux belles avaient filé doux tant qu'elles avaient eu quelque chose à craindre pour leur réputation, sachant parfaitement, malgré leur jeunesse, que le monde pardonne les fautes secrètes et qu'il n'est inexorable que pour les fautes publiques et scandaleuses. Mais, lorsqu'elles se virent à l'abri de toute catastrophe désagréable, elles furent beaucoup moins faciles à conduire : elles prétendirent jouir d'une liberté absolue, et elles en jouirent. Les deux amants, qui tous deux avaient pris un état sans s'être encore mariés, furent admis chez elles en dépit des époux. On fit des parties à la maison de campagne, dont fort souvent ces derniers n'étaient pas, quoique la dépense qu'on y faisait fût énorme. Il fallut que les vieux maris dévorassent tout cela non sans se plaindre, mais en se plaignant en vain.

Les deux épouses redevinrent grosses. La joie qu'en eurent les vieux maris, les rendit plus indulgents : les deux belles accouchèrent, Sophie d'une fille, Victoire d'un garçon. Les deux fruits langoureux d'un hymen déplaisant ne vécurent pas. Les mères s'en consolèrent, mais elles eurent toutes deux en même temps la pensée de substituer les enfants sains et vigoureux des amants aux cacochymes que la mort leur enlevait. Tout le mal, c'est que les sexes avaient changé pour elles à leurs secondes couches. Cet inconvénient fut encore aisément levé : on mit le fils de Sophie à la place de celui que Victoire venait de perdre, et, lorsque la fille de Mme Hymète vint à mourir, on lui substitua adroitement celle de Mme Ruffier. Cela se fit en mettant les deux enfants en sevrage, et personne n'eut ce secret, que les deux mères.

Ce fut alors qu'elles commencèrent à respirer. Leurs amants, qui furent enfin instruits de l'échange, en ressentirent la joie qu'on peut imaginer, et, tous deux charmés de se voir pères, ils promirent de renoncer au mariage et d'accumuler sur la tête de ces deux enfants toute leur fortune à venir. Un fataliste, un pré-

jugiste, se diraient ici : — Aveugles mortels, qui ne voient pas que les rejetons du crime ne peuvent être que malheureux ! — Pour moi, qui ne crois pas à ces fariboles de malheur et de fatalité, je ne mentirai pas dans la vue de donner un but plus moral à cette historiette, et je raconterai les choses telles qu'elles sont arrivées.

Ce plan tracé, on travailla à l'exécuter : les deux épouses étaient parvenues à se rendre maîtresses dans leur maison ; elles menaient les deux vieillards par le bec. Jusque-là peut-être n'y avait-il pas grand mal ; mais l'inconduite d'une femme et la plus sainte des lois sociales violée sont des vices réels. A la vérité, ces deux femmes objectaient la contrainte employée à leur égard. Mais que de choses à leur répondre ! Elles se faisaient juges de leur propre cause : elles prenaient un dédommagement scandaleux et dont l'exemple est toujours très dangereux dans la société. Ainsi, par une criminelle audace, Sophie et Victoire vivaient avec leurs galants dans un commerce ignoré de leurs maris seuls ; mais le voile ne tardera pas à tomber, et tous les coupables vont être punis les uns par les autres : c'est un effet, non de la fatalité, mais des lois éternelles, toujours suspendues par un cheveu, comme un glaive tranchant, sur la tête criminelle de celui qui les viole. L'habitude du vice produit l'inconsidération. On s'observe moins, parce qu'il est gênant de toujours s'observer. Un jour, Victoire laissa traîner sur sa table la lettre suivante de son galant :

« Je viens de voir les enfants, chère amie, suivant l'ordre que tu m'en as donné : ils sont charmants tous deux, et l'on voit bien que ce sont les enfants de l'amour. Je crois qu'on pourrait les amener à Paris : ils accomplissent quatre ans, et je craindrais que leur esprit ne souffrît d'un plus long séjour au village. Ils sont très déliés, mais ils prennent une tournure paysanne dont j'ai observé qu'on se défait difficilement. Je ne crois pas que les deux ogres puissent y rien connaître ; ils croiront que ce sont leurs enfants, et vous aurez soin, madame Hymète et toi, de vous

récrier sur la belle venue de ces chers fruits de notre tendresse. Ils l'ont troublée, les barbares ! Le ciel les en a doublement punis ; nous possédons vos cœurs, et nous avons encore le plaisir de leur faire élever nos enfants. Ce n'est pas que nous ne fussions comblés d'avoir cette charge, et vous connaissez nos dispositions ; mais ne sera-t-il pas quelquefois plaisant de voir les deux loups-garous caresser celui ou celle qu'ils voudraient étouffer s'ils les connaissaient ? Je ne crois pas que l'échange nécessaire soit une privation ni pour l'une ni pour l'autre : ne vous voyez-vous pas tous les jours ? D'ailleurs, vous pouvez changer aussi souvent qu'il vous plaira et reprendre votre véritable enfant sous prétexte de le céder à votre amie : voilà mon sentiment. Adieu, femme adorée autant qu'adorable. Les bourreaux ont bien gagné ! Nous nous aimons, nous jouissons, et vous leur refusez tout... Pardonne, charmante Follette, ce petit trait vindicatif. Je suis tout à toi, corps et âme.

Marcadin, C. d. R. N. au C***.

Me Ruffier, le plus jaloux et le plus fougueux des deux vieillards, trouva cette lettre, adressée à son épouse, deux mois après qu'elle eut été écrite et lorsque le projet de prendre les enfants était déjà réalisé à la satisfaction de tout le monde ; car ni le procureur, ni le notaire, ne se doutaient de la supposition. A la vérité, l'enveloppe où était la suscription ne s'y trouvait plus, mais il y avait au bas de la première page : *Madame Ruffier*, comme aux lettres d'affaires. Son premier mouvement fut de tirer une vengeance cruelle de la tromperie qui lui avait été faite. Il roulait de noires pensées dans son esprit lorsque la petite Sophie vint le caresser en l'appelant son petit papa, suivant son usage.

Il fut prêt à la repousser avec un sentiment d'horreur ; mais il se ressouvint que cette enfant était celle de Sophie et réellement sa petite-fille. Sa fureur se calma tout à coup ; des larmes lui vinrent aux yeux, et cette âme dure éprouva un mouvement

de tendresse. — Perdrai-je ma petite fille ? — Ainsi l'infortuné, même après avoir découvert son malheur, ne put se livrer au plaisir de la vengeance : car, par l'arrangement auquel avaient été forcées les épouses, les enfants se trouvaient justement chez leurs grands-pères. Mais cette lettre fatale n'en empoisonna pas moins le reste de ses jours. Il se rappela, en ce moment, l'aveu de sa fille et l'avis qu'elle lui avait donné : ces tristes pensées l'occupèrent, elles le rendirent sombre et presque féroce. Souvent, il regardait avec fureur son fils prétendu, lorsqu'il venait à la maison ou qu'il allait manger chez Me Hymète, et il était tenté de le déchirer au lieu de le caresser. A la fin, il ne put supporter que son gendre-beau-père fût plus heureux que lui. Il eut la cruauté de le tirer d'erreur en lui montrant la lettre fatale. Me Hymète ne fut guère moins irrité que Me Ruffier, et il accusa celui-ci de leur malheur commun.

Après une vaine dispute et des reproches multipliés, Me Ruffier dit au notaire : — Il paraît que nous ne pouvions éviter notre destinée, et que nous étions taillés pour être deux fois ce que nous sommes. Nous avons fait une folie, j'en conviens : c'est moi qui le premier en ai eu l'idée, j'en conviens encore ; nous avons abusé de notre pouvoir sur deux jeunes personnes qui dépendaient de nous et que nous pouvions forcer à nous obéir : nous en sommes punis, tout est dans l'ordre. Envisageons cela d'un œil philosophique. D'autres maris que nous pourraient contribuer au bon ordre en punissant aussi leurs femmes, mais nous nous sommes privés de cet avantage par le singulier arrangement qui nous rend beaux-pères-gendres l'un de l'autre : qui punirions-vous ? Votre fille, et la mienne ; votre petite-fille, et mon petit-fils ? Je suis d'avis que nous ensevelissions notre découverte dans le secret le plus profond. — Vous avez raison quant à ce point, dit Me Hymète ; mais il faut néanmoins punir les deux galants. — Pour celui-là, d'accord. — Il faut tâcher de les surprendre ! — Cela ne sera pas fort difficile. — Les vieux maris donnèrent

des ordres en conséquence, et ne furent que trop fidèlement servis, pour que les deux épouses et leurs galants se trouvassent pris dans le même trébuchet.

On avait fait une partie carrée à la maison de campagne de l'un des amants. Les deux maris, qui en furent avertis à propos, feignirent une indisposition légère, et, ayant par là donné toute la sécurité possible à leurs femmes, ils se rendirent à cette maison de plaisir qui appartenait au galant de Sophie, accompagnés de cinq à six hommes résolus. Ils arrivèrent sur les dix heures du soir, et, se glissant à la faveur de l'obscurité, par le jardin, jusqu'auprès des fenêtres d'un salon, ils virent les deux couples à table, dans la double ivresse du vin et de la volupté ; mais la première n'était cependant qu'un faible accessoire de l'autre. Au moyen de leur position et de la manière légère dont le salon était construit, les maris entendaient tout ce que se disaient quatre personnes heureuses et dans une sécurité parfaite.

— Voilà un charmant souper ! dit l'amant de Victoire. — Délicieux ! répondit-elle : il ne manque ici que nos enfants pour être tout à fait en ménage. — Pour moi, dit Sophie, quoi que vous en disiez, je ne me trouve pas heureuse ; car, enfin, ne sommes-nous pas criminelles ? — Criminelles ! s'écria son amant ; il faut avouer que vous êtes bien ingénieuse à vous tourmenter ! C'est votre unique défaut, ma chère Sophie ; sans lui, vous seriez trop parfaite ; charmante, tendre, spirituelle, pleine de cette véritable honnêteté dont vous croyez toujours manquer. — Il est vrai, interrompit Victoire, qu'elle est toujours gémissante, au point qu'elle m'attriste souvent moi-même. Mais où est le mal que nous faisons ? Voilà nos véritables époux, les pères de nos enfants, les maris que nous avions choisis, auxquels nous nous étions données ; on nous a, pour ainsi dire, arrachées de leurs bras pour nous livrer à des hommes... odieux et qui pouvaient prétendre à tout notre respect s'ils avaient voulu. — Je n'ai qu'un mot à te répondre, dit Sophie. A quelle fille honnête proposerais-tu de

nous imiter ? — A toutes. — Ainsi tu leur dirais : « Cédez à un amant ; faites un enfant avec lui ; épousez ensuite un autre homme par force, je le veux, et continuez de favoriser votre amant : substituez... » Ah ! Victoire ! que de choses honteuses, criminelles ! — Fais-la donc taire ! dit l'amant de Victoire à son ami. Nous n'avons pas fait une partie de plaisir qu'elle ne l'ait attristée avec de pareilles réflexions. — Elle m'ôte toute ma gaieté, dit Victoire ; car je crois qu'elle a raison. Mais est-il temps d'y penser ? Le sort en est jeté, et, puisque l'honneur est perdu, conservons du moins l'amour. — L'honneur perdu ! s'écria l'amant de Sophie. Vous allez, madame, encore plus loin que ma chère compagne ; elle est timide, timorée ; j'adore jusqu'à ses remords ; mais, vous, belle Victoire, vous raisonnez le repentir ; vous nous croyez capables de vous avoir ôté l'honneur. Nous sommes donc bien vils ? Quoi ! je t'ai déshonorée, ma Sophie, moi qui t'honore du fond de mon âme, et qui suis pénétré de respect pour toi ? Ah ! Sophie ! nous avons violé quelques lois de la société, j'en conviens ; mais l'injustice qu'on a faite nous y a forcés ; le meurtre est un crime justement puni par la loi ; cependant, s'il est commis à son corps défendant, la loi se tait ; elle ferme les yeux et ne punit pas : c'est là le cas où nous nous trouvons. — Excellent raisonnement ! s'écria l'amant de Victoire. Je ne crois pas, charmantes amies, qu'il y ait rien à répliquer à cela. J'aime mon ami pour la dialectique : c'est un trésor, et je ne saurais dire combien je me félicite de notre liaison. — Son raisonnement me paraît assez solide, dit Victoire. — Ce n'est qu'un sophisme, reprit Sophie ; d'ailleurs, je ne m'arrête jamais à ce qui peut convaincre mon esprit lorsqu'il s'agit d'aller contre les mœurs ; c'est bien assez d'être entraînée par mon cœur et par les circonstances, sans chercher encore à me gâter l'esprit par de fausses maximes ! Ma chère Victoire, nous étions faites pour faire des femmes honnêtes. — Nous le sommes, ma chère, lui dit son amie en l'embrassant. Avons-nous manqué, même en idée, à nos véritables époux ? Ne les rendons-

nous pas heureux par notre tendresse, notre fidélité, le dévouement absolu que nous avons pour eux ? — Il est réciproque, dirent les deux hommes. — Oui, mais... nous sommes obligées de cacher notre conduite et nos sentiments. Il nous manque la douceur inexprimable de pouvoir avouer notre félicité à la face de nos concitoyens. Infortunées ! nous sommes obligées de la cacher à nos meilleurs amis, à nos pères, surtout. Qu'il faut aimer pour tout sacrifier à l'amour ! — Que nous aurions été heureux, s'écria l'amant de Sophie, sans les barbares qui nous ont séparés !... Mais à quoi songeons-nous de nous appesantir là-dessus ? Rappelons la joie, la tendresse, l'amour, et même un petit grain de folie. — En même temps il entonna une chanson poissarde :

Ah ! sais-tu ben qu'c'est d'main, ma chère,
Que j'nous marions nous deux Thomas ?
Si c'garçon savait ç'qui n'sait pas,
C'mariage-là ne s'f'rait p't'êt'guère,
Car j't'avoûrons sans vanité
Que j'n'ons pas not' verginité.

Oh ! si c'n'est qu'ça, c'est bagatelle ;
Ç'a n'doit pas t'boul'verser l'esprit ;
Comben de d'moiselle', à Paris,
Qu'on mari'sans êt'e Pucelle,
Et qui n'ont pas, je l'gaj'rais ben,
Leû z'honneur aussi grand que l'tien !

Tout ça n'me guérit pas d'mon doute ;
J'n'en som'pas moins dans l'embarras ;
Ma mèr'm'a fait saigner trois fouas,
Tout ça gni a fait que d'l'iau tout'claire,
On z'a ben d'la peine à détruir'
C'qu'on z'a fait avec tant d'plaisir.

Au bout d'tout ça, quoi donc qu'tu risque ?
Y hasarde toujou's l'paquet :
Ton mari n'est qu'un paltoquet,
Qui n'sait p't'êt pas l'arithmétique :
Et, quand ben même il la sarait,
Tout s'ra dit quand l'mariag' s'ra fait.

Ah ! tu m'remets dans mon tranquille :
Grand merci de ton amiquié !
Je m'sens pus ligère d'moiquié.
Oh ! dame ! com' tu z'es zhabile !
On n'peut pas conseiller com'ça
A moins qu'd'avoir passé par là.

Ces couplets un peu gaillards firent sourire Sophie elle-même ; ils achevèrent de bannir la mélancolie, et les deux couples, ayant chassé les scrupules que rappelait sans cesse la conscience timorée de Mme Hymète, commencèrent à se donner des preuves de leur tendresse réciproque.

C'était où les attendaient les vieux maris. Ils se précipitèrent dans le salon ; les hommes qui les accompagnaient saisirent les deux galants, qu'ils lièrent, tandis que les deux épouses s'évanouissaient de frayeur, suivant l'usage. On emporta les deux hommes, et, par l'ordre des maris, on les alla plonger dans un vivier jusqu'à la bouche. C'était en automne, et il commençait à faire très frais, surtout la nuit. On les y laissa, tenus par quatre hommes, et les pères-maris revinrent avec le reste de leur escorte au secours de leurs filles-femmes. Elles ne reprirent leurs sens que pour tomber dans le désespoir : elles étaient accablées de honte et de douleur.

— Ne craignez rien, leur dit Me Ruffier, vous êtes assez punies ; et nous n'avons pas tout à fait oublié que vous êtes nos filles, quoique vous soyez des épouses infidèles. Nous vous pardonne-

rons, au premier titre, à condition d'une conduite exemplaire à l'avenir. Mais justifiez notre indulgence. Croyez que, si nous étions à recommencer, nous vous donnerions à vos amants : nous avons été trop malheureux pour ne pas savoir à nos dépens que, dans une union où les plaisirs sont communs, il ne suffit pas que l'une des parties soit propre à en inspirer le désir. Quant à vous, Sophie, nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris qu'avec des sentiments comme ceux que vous avez montrés, votre conduite ait été aussi coupable que celle de votre amie. Faites un pas de plus, et soyez digne de vous-même. — En même temps chacun des deux maris tendit la main à sa femme ; elles tombèrent à leurs genoux et leur demandèrent pardon, et en leur faisant la promesse de se mieux conduire.

La scène paraissait finie. Mais les deux galants, qui tremblaient dans le vivier, parvinrent à gagner les hommes qui les y retenaient ; ils en furent retirés. Ils s'habillèrent à la hâte et coururent au salon, la fureur dans les yeux, à l'instant où les quatre époux, à demi-réconciliés, allaient en sortir pour retourner à Paris. Ils se jetèrent sur les deux vieillards, les dépouillèrent, les lièrent et leur firent subir le même traitement qu'ils venaient d'éprouver, sans égard aux prières et aux larmes des deux épouses. « Chacun à son tour » était leur refrain. Les hommes amenés par les maris étant divisés, les uns pour, les autres contre, ils ne furent d'aucun secours. Après cette vengeance, les amants voulurent rentrer dans le salon ; mais les deux épouses, indignées, refusèrent de les y suivre : elles délièrent chacune son mari et regagnèrent Paris avec eux. Cette aventure fut également fatale aux quatre héros : les jeunes hommes, saisis par le froid, après avoir eu très chaud et beaucoup mangé, eurent une maladie longue et dangereuse, dont l'un d'eux est mort, (c'est l'amant de Sophie). Les deux vieillards, après avoir beaucoup souffert, moururent, l'un, d'un catarrhe et, l'autre, d'un rhumatisme.

Aujourd'hui, les deux veuves, pénétrées d'effroi, vivent reti-

rées avec leurs enfants, et elles ont constamment refusé de voir le survivant des quatre. Elles se sont jetées dans la dévotion, et Sophie, surtout, mène une vie exemplaire.

Honorable lecteur, je connais un homme de cinquante-cinq ans, laid, l'œil éraillé, qui vient d'épouser une fille de quinze : il s'en prétend adoré, parce qu'il l'adore. Le croyez-vous ?..... Ni moi non plus.

La Matrone de Paris

A Dieu ne plaise que je veuille ressembler à ces mauvais plaisants toujours acharnés contre les femmes ! Il est des hypocrites d'amour dans les deux sexes, et, pour montrer que je ne prétends pas épargner le mien, je vais, avant de commencer cette Nouvelle, citer un trait qui nous met encore plus bas que le conte de Pétrone ne met les femmes (1).

« Le poète Colletet fut si affligé de la mort de sa première femme que, deux heures après qu'elle fut expirée, il se retira dans un cabinet pour se livrer à son chagrin ; mais sa servante, jeune fille assez jolie et sur laquelle il avait jeté un dévolu du vivant de la défunte, étant venue lui demander s'il n'avait rien à lui ordonner, l'accablement où il était ne l'empêcha pas de vouloir saisir l'occasion aux cheveux ; soit que la servante se crût obligée de contribuer, autant qu'elle le pouvait, à la consolation de son maître, soit qu'elle eût quelque autre motif puissant pour ne pas faire la renchérie, elle céda volontiers. Le désolé veuf était si pressé de ses besoins qu'il ne prit pas le temps de fermer à la clef la porte

(1) *La Matrone d'Ephèse.*

de son cabinet. Tandis qu'il travaillait efficacement à calmer son extrême affliction, deux parents de la défunte, qui venaient pour lui offrir un autre asile que sa triste maison, parurent tout-à-coup sur le lieu de la scène, et, surpris de ce qu'ils voyaient, ils s'écrièrent : — A quoi pensez-vous donc, monsieur ? Il n'y a que deux heures que votre femme est morte ! — Hélas ! messieurs, répondit le pauvre Colletet, ma douleur est si vive que je ne sais ce que je fais ! » *

La jolie Fruitière

Dans une place, au bas d'un pont de Paris, était une vieille fruitière, toujours la mieux fournie de tout ce que produisait la saison. Cette femme était mère d'une fille dont le nez en l'air, la mine éveillée, la taille charmante, la démarche aisée, fixaient les regards de tout le monde, hommes et femmes : on ne pouvait s'empêcher de la regarder. Ce n'était cependant pas une beauté. Elle avait le visage arrondi comme tous les nez retroussés, l'œil noir et rond, le teint brun ; elle était un peu marquée de petite vérole, et, cependant, si appétissante qu'il n'est guère de beauté complète à qui on ne l'eût préférée. Cette nymphe de Pomone s'appelait Claudon Faullin.

Dès l'âge de quatorze ans, la jeune Claudon, auparavant machurée, surtout en hiver lorsqu'elle faisait griller des marrons, commença de se débarbouiller et de se tenir propre ; elle avait de jolis déshabillés justes de toile à carreaux rouge-brun, un tablier noir de burat, des bas de laine fine à coins rouges, de jolis souliers de peau de chèvre décolletés à talons bas, tels enfin que la mode les fait aujourd'hui porter aux catins et aux petites-maîtresses, avec des boucles à pierres. Elle était faite au tour, mais elle n'oubliait pas de se serrer à s'étouffer, de sorte que sa taille paraissait un prodige de finesse.

Tant d'appas donnèrent particulièrement dans l'œil à tous les recruteurs de la place ; ils crurent que Claudon serait aussi facile que la Petite Regrattière, et ils la regardaient à peu près comme à eux. En conséquence, ils lui faisaient des politesses et lui marquaient des égards. Si par hasard elle s'endormait lorsqu'elle avait été trop matin soit à la Halle, soit au Port-aux-fruits, ils écartaient les polissons qui cherchaient à escamoter quelques poires ou quelques marrons. Ils avaient soin, lorsque Claudon était éveillée, de lui faire valoir ces petits services, et, pour récompense, ils demandaient un baiser ; mais Claudon s'en défendait en fille qui ne veut pas céder, et messieurs les recruteurs en étaient pour les peines qu'ils avaient prises. Ils en furent étonnés ; mais, comme les gens de cette espèce ne manquent guère les filles de celle de Claudon, ils présumèrent qu'il y avait quelque raison secrète qui les empêchait d'être écoutés. Un jour, l'un d'eux s'approcha de Claudon et lui fit part des doutes qu'on avait sur son compte. — Ou vous avez un amant que vous aimez et auquel vous voulez être fidèle, ou vous avez un richard qui vous paie ; peut-être même est-ce un homme d'autorité que vous ne pouvez désobliger : car il est impossible qu'une fille de votre encolure et de votre poil soit sans amant. — Vous vous trompez dans toutes vos idées, mon cher monsieur La-France, répondit Claudon. Je n'ai que quinze ans, et je ne pense non plus aux hommes qu'à ma première chemise. Quant à ce que vous dites d'un richard, je vous trouve fort impertinent, et, si vous n'aviez pas l'honneur d'être militaire, je vous aurais confirmé d'un bon soufflet quand ce propos-là est sorti de votre bouche. — Le recruteur voulut plaisanter, mais Claudon prit un air sérieux qui lui imposa, et, malgré son nez retroussé, sa brune chevelure et son œil agaçant, elle lui montra qu'avec un peu de fermeté on pouvait être sage.

La résistance de Claudon, loin de rebuter les recruteurs, les piqua, au contraire ; ils se firent un point d'honneur de la soumettre. On sait assez que ces farauds de régiment, que la néces-

sité oblige d'envoyer à Paris pour y faire de très mauvais soldats, ne bornent pas leurs talents à cet emploi : ils ont l'œil sur toutes les nouvelles débarquées qui viennent pour servir ou travailler à Paris, et, pour peu qu'elles aient de mauvaises dispositions, ils s'en emparent et les plongent dans la prostitution ; ils ont succédé, dans l'infâme commerce du soutenage, aux Gardes-Françaises, parmi lesquels leur commandant et les autres officiers de ce corps, qui commence à devenir honorable pour le soldat, ont établi une règle sage et susceptible d'une plus grande perfection. Il est impossible de calculer le mal que le libertinage des recruteurs cause dans la capitale. Ils attirent à eux jusqu'à des filles et des femmes de marchands, éblouies par leur uniforme d'officier et la bonne mine de quelques-uns d'entre eux. Il semble qu'il serait facile de régler les mœurs de ces gens-là en ne chargeant du recrutage que les soldats les plus méritants par les mœurs, sans être ni cagots ni cafards, et en imprimant une sorte de flétrissure aux libertins. En effet, il est honteux pour la nation et pour l'art militaire que ce soit encore l'espoir du libertinage et de la débauche qui détermine la jeunesse à s'engager, au lieu qu'elle ne devrait y être excitée que par une sorte d'héroïsme qui seul peut faire de bons soldats. Mais qu'arrive-t-il ? Le jour de leur engagement, les recrues sont menées par les recruteurs aux guinguettes, souvent avec des malheureuses corrompues, ou du moins dans les endroits où ils doivent en trouver, et ce jour, si sacré chez les Romains, si honorable, puisqu'il approchait chaque enrôlé du chef de l'Etat pour prêter le serment qu'on nommait sacrement *(sacramentum)*, n'est parmi nous consacré qu'à de crapuleuses orgies qui achèvent d'anéantir dans les jeunes gens tout sentiment d'honneur et même de probité. Enfin, on ne devrait jamais accorder aux enfants de Paris aucun congé de semestre, à moins que ces congés ne fussent pour quinze jours, y compris le temps du voyage. Que font les Semestres à Paris ? Sur trente, il n'y en a pas deux qui travaillent ; ils passent le

temps dans la débauche ; dès le lendemain de leur arrivée ils se marient avec une prostituée qui les paie, et cependant avec laquelle ils mangent tout ce qu'ils peuvent voler chez leurs parents : sous prétexte qu'ils sont soldats, ils ne s'occupent qu'à duper, ou à gruger, tous les jeunes gens de leur connaissance ; ils ne paient nulle part, et cependant ordonnent la dépense partout où ils se trouvent avec des *bourgeois*, qu'ils accoutument à toute la scélératesse qui règne encore dans les troupes et qui fut beaucoup plus grande autrefois, lorsque la licence était l'appât présenté aux soldats. Il n'y a plus qu'un moyen d'avoir des troupes invincibles qui feront trembler l'ennemi : c'est d'établir qu'il faudra de l'honneur pour être soldat ; c'est de remettre l'avancement militaire sur le pied qu'il était chez les Romains ; c'est de marier les soldats et de leur faire un établissement de vétérance au lieu de leur donner les Invalides ; ce n'était pas ce qu'il fallait à des Français, ni à des Anglais, que des hôpitaux, mais bien le plan qu'on a paru vouloir adopter, de les renvoyer dans leurs provinces avec une portion de paie qu'on peut rendre plus considérable à proportion de leur rang dans les troupes. Les Invalides et Chelsea sont de beaux monuments, mais la véritable utilité publique consiste à remettre les citoyens dans leurs familles avec la petite récompense que leur donnera l'Etat. Le but de Louis XIV fut, à la vérité, d'élever l'âme des guerriers en leur montrant un palais pour retraite ; mais on est détrompé aujourd'hui, et l'on sait qu'il n'est pas au pouvoir du Monarque, quelque riche qu'il soit, d'en faire autre chose qu'un hôpital... Mais de quoi, diable! me mêlé-je à propos d'une petite fruitière qui n'a pas eu la folie d'écouter les gentillesses grenadières d'un recruteur ? Je fais la digression la moins amenée qui fut jamais, la plus mal placée, la plus ridicule. Revenons à nos poires, à nos raisins et à nos marrons.

Les recruteurs se firent donc un point d'honneur de soumettre Claudon. Ils employèrent pour cela tous les moyens de leur res-

sort, qui ne sont pas fort délicats. Après les petits soins à leur manière, ils eurent recours à un autre expédient : ils s'accordèrent avec quelques-uns de leurs camarades du Quai de la Ferraille qui, déguisés en bourgeois, devaient venir insulter Claudon à sa place afin que ceux de son voisinage pussent prendre sa défense. Ce beau plan s'exécuta comme il avait été conçu. Un jour que Claudon achevait d'arranger les fruits qu'elle avait achetés à la Halle et au Port, deux grands vauriens s'approchèrent comme pour en marchander. La jolie fruitière, qui les prit pour de mauvais garnements qui n'avaient envie que de plaisanter, leur répondit d'un ton sec et laconique ; les vauriens s'en formalisèrent, et l'un d'eux la qualifia par les épithètes qu'il aurait bien voulu lui faire mériter. Claudon n'était pas élevée d'une manière à être endurante ; un des vauriens s'étant approché d'elle en ricanant pour lui faire un attouchement libre, elle le repoussa par un soufflet qui n'était pas de main morte. Le recruteur déguisé le lui rendit avec quelques coups de pied. C'était le signal que ses camarades attendaient ; ils vinrent se jeter sur lui avec une apparente fureur et, feignant de le maltraiter, ils l'éloignèrent de l'échoppe aux fruits et l'entraînèrent fort loin. Mais Claudon ne fut pas plus touchée de ce service que des autres qu'on lui avait déjà rendus. Cependant, les recruteurs tirèrent un avantage de leur conduite ; en voyant cet esclandre, le peuple marchand des boutiques avait dit : « Ce sont les recruteurs qui se battent pour la jolie fruitière », et ce mot porta coup à la réputation de Claudon. Elle l'apprit, et, par une sorte de philosophie qui tenait autant à son caractère qu'à son état, elle s'en battit l'œil (c'est son expression), méprisa ceux qui la méprisaient et resta sage.

Les recruteurs n'ayant pas réussi par ce moyen, ils en complotèrent un autre, car ils voulaient absolument l'avoir ; ce fut de gagner sa mère et d'autres fruitières pour les engager à faire une partie de Porcherons. Ils espéraient de faire boire Claudon

ainsi que ses compagnes et d'en profiter en revenant. Pour cet effet, ils firent leur cour à la mère Faullin qui en fut très flattée, attendu qu'ils parlaient aux marchandes de la place, à la parfumeuse, à la mercière, à la chapelière, etc. La partie se lia pour la première fois qu'il y aurait des recrues, et, afin que la fête ne fût pas trop retardée, ils s'arrangèrent avec ceux du Quai de la Ferraille, qui devaient leur confier leurs néophytes pour les mener divertir, à charge de la pareille. Un lundi, à la suite de trois fêtes, (car les fêtes de suite sont à Paris la source de mille désordres), où le manque d'argent à la troisième avait fait recruter de jeunes libertins, les dames fruitières-orangères de la place furent averties de se tenir prêtes à une heure. Claudon fut singulièrement invitée : elle promit, afin de ne pas donner de défiance. A l'heure marquée, toute la cohue partit, à l'exception de Claudon qui, prenant un air sérieux, dit aux recruteurs : — Voudriez-vous donc que je monte en fiacre au milieu de mon quartier, où je suis connue, avec des officiers et des nouveaux engagés ? Il n'y a pas de bon sens : partez ; je sais où vous allez, et j'irai vous joindre seule. — On fut obligé de se rendre, car elle déclara qu'elle ne voulait avoir la compagnie de personne. Lorsque tout le monde fut parti, Claudon se mit à sa place et envoya la fille de boutique de sa mère aux Porcherons pour dire qu'elle s'était trouvée mal et qu'elle ne pouvait pas venir. Et, afin que cette fille ne la trahît pas, elle lui permit d'être de la fête jusqu'au soir. Les recruteurs, en voyant arriver celle qu'envoyait Claudon, ne furent pas la dupe de son stratagème. Mais ils étaient en train de se divertir, et ils continuèrent. Le lendemain, ils entourèrent la jolie fruitière pour lui faire des reproches. — En vérité de Dieu, leur dit-elle, je me suis trouvée mal à la seule idée qu'une fille de mon âge allait s'attabler avec une troupe de soldats et, qui plus est, de libertins prêts à l'être, qui, n'ayant encore rien vu, se croient tout permis ! Vous n'y pensez pas, messieurs. C'est bon pour ma mère, qui est une femme au-dessus de la critique, et pour nos

voisines : mais, moi, je ne donne pas dans ce godan-là ; je n'ai pas de goût pour la soldatesque, voyez-vous, tout en en faisant le cas qu'elle mérite comme militaire ; j'ai envie d'être honnête fille et de marcher toujours tête levée pour me marier un jour avec mon pareil ; et je ne prétends pas que jamais personne le montre au doigt en lui disant : « Pierre ou Jacques », comme il s'appellera, « j'ai eu ta femme avant toi ». Personne ne m'aura, ni avant, ni après, que de la bonne manière. Ainsi, tout ce que vous ferez sera inutile, je vous en avertis ; car je vois bien votre but, mais bernicle ! Est sage qui veut, et je veux l'être en dépit de tous messieurs les recruteurs. Je ne ressemblerai pas à la jolie marchande de sel, dà! que vous suiviez, sauf respect, comme une chienne chaude : qu'est-ce qui lui est arrivé ? Elle vous a servi de risée après vous avoir servi à autre chose ; et puis, elle a fait un enfant ; et puis, Dieu sait ce qu'elle est à présent sur le pavé de Paris, où elle fait chit-chit, ou sa sœur pour elle, à ce qu'on dit, car je ne l'ai pas vue. Voilà, pour le sûr, la fin qu'on a avec vous autres enjôleurs.

Cette sage réponse n'ôta cependant pas aux recruteurs l'espérance de la réduire ; ils étaient piqués au jeu, et, contre leur usage, ils employèrent la ruse. Ils firent déguiser le plus agréable d'entre eux en garçon-brasseur, profession qu'il avait exercée. En passant, un jour, avec un beau cheval à son haquet, il vint marchander des fruits à Claudon et lui dit des douceurs. Il paya quelques belles pêches le prix qu'elle voulut et remonta sur son cheval. Quelques jours après, il repassa, mais sans rien conduire ; il donna quelques instants à la jolie fruitière pour lui exprimer ses tendres sentiments, tels que sait les exprimer un garçon brasseur. Il termina par acheter quatre livres du plus beau raisin qu'il alla manger avec ses camarades. Le dimanche suivant, il vint faire sa cour et parler mariage. — Vous êtes joli garçon, lui répondit Claudon, et je n'aurais pas d'opposition à faire à ma mère si elle me parlait de vous : ainsi, faut vous adresser à la mère Faullin ; vous

verrez ce qu'elle vous dira. — Le trompeur n'eut garde d'y manquer : la bonne femme le trouva fort à son gré, lui promit sa fille s'il avait un établissement, et, le soir même, elle demanda le sentiment de Claudon. — Le vôtre sera le mien, répondit la jolie fruitière, mais il m'a l'air un peu damoiseau ; il faut l'éprouver. — La mère y consentit. Le garçon-brasseur, agréé de la mère, devint assidu tous les soirs, lorsqu'on était rentré ; le plus souvent il restait seul avec Claudon, parce que la mère se couchait ; il tâcha de devenir entreprenant, mais peu à peu, de peur d'effaroucher Claudon, à laquelle il tâchait d'inspirer de l'amour. Quand il crut y avoir réussi, parce que la jeune fille, pour l'éprouver, se montrait plus tendre qu'elle ne l'était réellement, il tâcha d'amener l'heure du berger. Il faut en convenir : peut-être aurait-il réussi dans son criminel projet ; il avait plu ; on le croyait un parti convenable ; il avait montré de fausses lettres d'un prétendu père qui devait l'établir maître-brasseur à Paris en le mariant ; Claudon, qui les avait lues dans la journée, à qui elles étaient avantageuses, le prétendu père marquant beaucoup d'empressement à la voir sa bru, était enchantée de la perspective qu'elle avait devant les yeux ; elle était réellement touchée ; cependant elle résistait par vertu et malgré les instances de son futur qui lui disait : — Vous ne m'aimez pas ! — Elle se défendait de ses entreprises, mais ce n'était pas sans éprouver quelque tentation de lui céder. Dans ce moment de crise quelqu'un frappa quatre coups à la porte de l'allée. — C'est moi sûrement, dit le garçon-brasseur ; j'ai donné parole à un de mes amis. Je vais descendre un instant, car je ne saurais vous quitter si tôt. — Il descendit, en effet, assez précipitamment. Claudon, qui était bien aise de tout savoir, eut heureusement dans l'idée de le suivre doucement pour entendre ce qu'on allait lui dire. Elle arriva presque aussitôt que lui au bas de l'escalier où elle se tint appuyée sur la rampe, à cinq ou six marches. — C'est toi, Provence ? dit le garçon-brasseur. Parbleu! tu as frappé bien mal à propos : je la tenais. —

Tu ne finis rien, répondit le recruteur ; on a mis cette affaire-là en mauvaises mains, et je l'aurais déjà si on m'avait choisi. — Attendez à demain. Je vous en rendrai bon compte. — A la bonne heure ! mais sur-le-champ découvre-toi, nous serons à la porte. Tu nous feras entrer, et nous la complimenterons comme il convient. — Cela vaut fait. A demain : je crois coucher là-haut. Je remonte pour ne pas lui donner de soupçons : les lettres que Picardie m'a écrites ont fait merveille. — Il remonta, et, comme son camarade lui disait encore quelques mots, Claudon eut le temps de le précéder. Dès qu'elle fut rentrée, elle ferma doucement la porte et alla se coucher dans son cabinet qui était tout au fond de l'appartement. Elle laissa frapper le garçon-brasseur tant qu'il voulut, et, lorsque sa mère s'éveilla, elle la pria de ne pas s'embarrasser, que ce n'était rien.

Le lendemain, elle parut à sa place à l'ordinaire. Le garçon-brasseur ne tarda pas à s'y montrer. Claudon, en le voyant, se mit à rire. — Convenez, lui dit-elle, monsieur le recruteur, que je sais aussi bien jouer mon rôle que vous : je vous connais ; je sais toutes vos menées, et vous devez me tenir quitte, car je vous ai rendu la monnaie de votre pièce, pas tout à fait comme vous l'attendiez, mais comme il le fallait. J'espère que messieurs les recruteurs se rebuteront, car il n'y a pas de fille au monde qui soit moins portée pour cette engeance-là que Claudon Faullin. — Le brasseur voulut parler pour sa justification, mais Claudon se mit à rire et ne l'écouta pas.

Ce fut après cette attaque que la jolie fruitière en essuya une autre d'une espèce beaucoup plus dangereuse. Un laquais de bonne maison en devint amoureux. Il voulut rendre des soins, mais Claudon, qui le crut un recruteur, l'éconduisit dès le premier mot. Ce garçon, qui la trouvait charmante, en perdit le repos ; il paraissait si accablé devant son maître, qui l'aimait fort, que ce seigneur lui demanda le sujet de sa tristesse. — C'est l'amour, répondit le laquais. — L'amour ! Tu es beau garçon ; si tu n'aspires

pas trop haut, il est aisé de te satisfaire. — Hélas ! monsieur, ce n'est qu'une fruitière. — Il désigna Claudon, vanta ses grâces, sa beauté, sa taille, sa sagesse, etc. Le maître fut curieux de connaître une fruitière assez jolie pour enflammer à ce point son favori, et assez cruelle pour le désespérer. A sa première sortie il fit prendre à son cocher la route qui passait devant la boutique de Claudon. Il fit arrêter et appela cette fille pour se faire montrer ses plus beaux fruits. Elle lui parut charmante ; il acheta deux ou trois corbeilles de ce qu'elle avait de mieux et lui laissa son adresse pour les apporter elle-même à son hôtel. Le seigneur avait promis à son domestique de s'intéresser pour lui ; mais, au retour, il lui déclara qu'il avait résolu de prendre la jolie fruitière pour lui-même, que cette fille méritait un sort et qu'il voulait le lui faire. Il fallut céder de bonne grâce. Claudon ne manqua pas d'arriver à l'heure qui lui avait été marquée. Elle mit les fruits à l'office et croyait s'en retourner, lorsqu'on vint lui dire de monter, que le maître de la maison voulait la payer lui-même. Elle se présenta hardiment ; les femmes de son état ne sont pas honteuses. Le seigneur lui dit qu'elle était charmante, qu'il voulait faire sa fortune. — Grand merci, monseigneur ; je suis contente de mon sort, mais, fussé-je une pauvre revendeuse à inventaire qui crie par les rues des pommes à six pour un liard, je ne voudrais pas que personne me fasse ma fortune. — Vous êtes une folle, jolie Claudon, et je veux vous forcer à être heureuse. — Il fit en même temps un signal, (car les ordres étaient donnés), et deux femmes emmenèrent Claudon dans un bel appartement où elles lui dirent qu'elle allait rester. Mais ce n'était pas une petite affaire que de la retenir, et les deux femmes furent obligées d'appeler des hommes à leur secours. On la contint en lui déclarant que tous ses efforts seraient inutiles. Comme elle était raisonnable, elle se calma, s'assit et dit qu'elle souperait même, comme on l'en pressait, à condition qu'elle s'enfermerait seule dans sa chambre quand elle voudrait. On y consentit, et Claudon tint parole.

Elle attendait l'instant où celui qui la retenait viendrait auprès d'elle, et ce fut pour cette occasion qu'elle réserva toute sa fermeté. Son parti pris, elle causa, elle rit même, elle mangea ; elle demanda la liberté de se promener dans le jardin. Tout lui fut accordé, mais elle était bien accompagnée. Elle fit quelques tentatives pour s'évader, mais, s'apercevant qu'il n'était pas possible d'y réussir, elle cessa d'y penser. Elle vécut ainsi environ un mois. On avait eu soin d'empêcher la réclamation de sa mère en lui faisant envisager la chose du bon côté ; on l'avait assurée qu'on voulait faire une demoiselle de sa fille et l'établir ensuite avantageusement. Quelques louis qu'on lui remettait de temps en temps de la part du seigneur la rendaient très contente ; elle demandait seulement à voir sa fille, mais on lui répondait que cela ne se pouvait pas encore.

Ce fut au bout d'un mois que Claudon vit son ravisseur. Il lui parla de la manière la plus honnête. Claudon, voyant un homme décoré, prit un ton de modération qui la rendit encore plus attrayante. Elle lui représenta qu'il avait tort de la retenir chez lui malgré elle, qu'elle était libre, que jamais il n'obtiendrait rien d'elle, surtout étant prisonnière, parce que, dit-elle sagement, ce serait manquer tout à la fois de cœur et d'honneur. — Je sais bien, ajouta-t-elle, que vous êtes un grand et que je suis une petite ; mais, au fond, vous êtes homme comme je suis femme, et jamais homme n'aura de moi par la force ce qui ne doit être donné que par l'amitié. J'ai mon honneur comme vous avez le vôtre ; à vous, c'est d'avoir des charges, des commandements de troupes ou de villes, de remporter des victoires ou de faire de grandes actions. A moi, c'est de vendre en conscience mes fruits à tout un chacun et de garder mon honneur de fille pour moi-même, et mon honneur de femme, quand je serai mariée, pour mon mari. Il y a, dans mon état, de pauvres filles et femmes dont tout l'avoir ne consiste qu'en trois livres ou quatre francs pour acheter des fruits le matin, au Port-aux-Tuiles ; elles les

crient dans la journée et gagnent une quinzaine de sous, quelquefois moins, quelquefois plus, car il y a des pertes ; ces femmes-là sont si misérables qu'elles n'ont guère de sentiment d'honneur, et si, pourtant : il y en a qui en ont, car j'en connais, et celles-là ne sont pas à mépriser à cause de leur état ; car elles débitent et font valoir le travail du paysan, le produit de ses vergers et de ses vignes que le bourgeois ne viendrait pas chercher au bateau ; elles le colportent par la ville à un chacun, qui par là le trouve à sa portée ; elles ne sont pas vicieuses parce qu'elles sont fruitières : c'est par leur petit gain ; car elles sont si pauvres que le besoin les rend prêtes à tout. Je ne suis pas de celles-là, monseigneur : ma mère roule sur une somme assez forte qui nous met en état de supporter des pertes, de faire des crédits et d'avoir ce qu'il y a de plus beau : ainsi, je ne serais pas excusable de devenir une malheureuse comme il y en a tant, puisque je n'ai besoin de rien et que je ne souhaite aucune braverie ; je me trouve aussi belle, comme me voilà, qu'avec toutes les parures que vous me faites offrir : peut-être même suis-je mieux ; je ne serais pas la première grisette jolie en déshabillé juste qui n'a eu l'air que d'un paquet en robe de demoiselle. Je vous prie donc de me laisser en aller chez ma mère qui a besoin de moi. N'ayez pas peur, quand je serai sortie de chez vous, que je fasse du bruit d'y être restée malgré moi ; je le cacherai plutôt, et, s'il n'y a que moi qui le sache, personne n'en parlera de la vie. Vous êtes noble, je vous respecte comme tel ; je ne vous en veux pas, et tant s'en faut, de ce que vous me trouvez agréable ; vous me faites honneur jusque-là, et je tâcherai que vous ne passiez pas outre, car, si vous y parveniez, ce serait ma faute. Quant à votre domestique qui m'a parlé, je n'en veux point pour mari ; j'aime mieux un ouvrier ou un petit marchand proportionné à mon état. — Vous êtes une fille étrange et je vous admire, lui répondit le seigneur ; mais je vous adorerais si vous répondiez à ma tendresse. — Je m'en tiens à votre admiration, monseigneur ; car, si je répondais

à ce que vous appelez votre tendresse, je serais bientôt une créature comme toutes celles de mon état qui répondent à la tendresse des seigneurs. Je vous aimerais bien autant qu'un autre si vous étiez pour moi comme je le veux ; mais, comme je ne saurais être pour vous qu'une maîtresse et une catin, je tâcherai de ne jamais mériter ces beaux noms-là ; et je vous considère trop, monseigneur, pour rendre jamais catin une fille que vous logez et nourrissez dans votre hôtel depuis un mois. — Je vous jure, Claudon, de vous respecter, de vous honorer, si vous consentez à devenir mon amie. — Je serais une folle, monseigneur. Vous m'honorez cent fois plus à présent que si je faisais ce que vous voulez ; il n'y aurait qu'à perdre pour moi à changer. Oh ! que nenni !

Le seigneur en était enchanté. Il aurait voulu pour tout au monde l'attacher à lui, faire sa fortune, sans doute parce que sa résistance le piquait. Il la garda une année entière sans lui faire de violence et en n'employant que les bons procédés ; mais il ne réussit pas. Au bout de l'année il lui fit un beau présent, qu'elle refusa. — Vous ne sortirez qu'en l'acceptant, lui dit-il. — Elle le prit donc, et, voyant toutes les portes ouvertes, elle salua le seigneur d'un air enjoué, lui protesta qu'elle ne lui en voulait pas, et partit.

Une conduite si modérée de la part d'une fille de cette classe, et qui n'avait encore que dix-sept à dix-huit ans, marquait dans Claudon une vertu réellement solide : elle n'avait pas même été tentée de succomber aux offres brillantes qu'on lui faisait ; c'était la raison de sa tranquillité, de son peu de rancune et de sa gaieté continuelle. A son retour chez sa mère, elle lui remit le présent, que la bonne femme reçut en faisant à sa fille mille questions. Claudon lui raconta ce qui s'était passé, sans lui rien taire. — Ah ! ma chère enfant ! lui dit la vieille Faullin, que je t'estime de t'être comportée comme ça ! Tu ne seras que fruitière comme ta mère, mais il en faut, et une revendeuse à l'inventaire est, selon

mon petit jugement, plus nécessaire au monde qu'une de ces belles entretenues que je vois passer en carrosse et qui ne font œuvre de leurs dix doigts, parce qu'elles ont un autre gagne-pain. Ça dépense et ça fait dépenser, voilà tout ; c'est comme les crocs d'académie de jeu, ça vit sur le tiers et le quart : fi ! les vilaines ! Reste fruitière et marie-toi à un bon garçon quand il en viendra un. Ton père me battait, et ça n'a pas empêché que je l'aie aimé, car je le pleure encore ; on boit l'eau-de-vie ensemble le matin, chacun va ensuite à son travail, on mange la soupe quand elle est faite, et le soir on se retrouve avec le petit profit de la journée, n'est-ce pas, donc, Claudon ? — La bonne Faullin n'était pas un génie, et, si son mari l'avait souvent battue, ce n'était pas pour ses ruses ; c'était pour tout le contraire. Claudon le savait bien : aussi conduisait-elle le commerce depuis qu'elle était grande fille. Elle le trouva en pauvre état lorsqu'elle le reprit ; mais, en moins de huit jours, elle le remit sur l'ancien pied. Messieurs les recruteurs l'avaient perdue de vue pendant son absence, ils avaient changé et n'avaient pu se donner des renseignements à son sujet les uns aux autres ; ils la laissèrent tranquille. D'ailleurs, elle avait alors une protection puissante dans la personne du seigneur qui l'avait retenue chez lui...*

Les Filles de modes

La classe des filles de modes est très nombreuse, et elles ont en général une mauvaise réputation. Mais elle est injuste à l'égard des véritables marchandes de modes, qui ne souffrent pas plus de libertines chez elles que les autres maîtresses des professions exercées par des femmes. J'en connais beaucoup de véritablement exemplaires et dont la maison est un modèle pour l'ordre, la décence et le travail. Les raisons pour lesquelles la voix de l'aveugle populace a calomnié celles qui exercent cette profes-

sion ne sont pas en petit nombre : d'abord, les femmes du commun, telles que les poissardes, les fruitières, etc., les ont regardées de mauvais œil par cette espèce de jalousie qu'a toujours le pauvre en voyant la parure des riches. En second lieu, les filles de modes, à raison de leur plus grande élégance, ont été plus recherchées par les corrupteurs pour être entretenues, et elles ont plus souvent donné le scandale de passer d'un état laborieux à un état déshonorant. En troisième lieu, certaines corruptrices de profession, pour donner un ragoût plus piquant aux libertins blasés, lèvent quelquefois une boutique de modes et y tiennent des filles publiques ; mais ces malheureuses, dont il a toujours été facile de reconnaître les laboratoires, ne sont pas de vraies marchandes : leurs tiroirs sont vides, elles ne travaillent pas, et enfin la sage administration présente a supprimé ce scandale : toute boutique consacrée à l'ouvrage est le temple du travail et de l'occupation ; elle doit être respectée comme telle, et on ne doit pas souffrir que le libertinage en usurpe les apparences.

Le travail des modes n'est pas à mépriser en France, où il fait une branche utile de commerce ; mais, à ne le considérer que comme l'art de parer et d'embellir, il est infiniment estimable : quoi qu'en disent de prétendus philosophistes, il n'est pas indifférent de plaire, il ne l'est pas d'être mis avec goût ; les grâces sont les compagnes de la beauté, et la beauté est le plus précieux des biens, après la vertu, car elle suppose tous les avantages corporels. Aussi, tout ce qui contribue à la parure a-t-il toujours eu beaucoup d'importance chez toutes les nations malgré les clabauderies des moralistes, qui n'ont jamais parlé à ce sujet qu'avec passion. Il est des gens tristes par caractère qui se fâchent contre tout ce qui plaît aux sens : ce sont des êtres bien malheureusement constitués et très communs dans les provinces, parce que ce caractère est toujours un effet du manque de politesse et d'urbanité. Mais on ne peut soutenir sans une révoltante absurdité qu'un goût général soit un abus de la raison, une folie ; les hommes

ne sont jamais fous universellement : ceux de leurs usages qui paraissent quelquefois absolument ridicules ont eu des motifs sages qui nous les feraient admirer si nous les connaissions. Je m'arrête, et je vais conter ; nous sommes dans un siècle où les hommes n'aiment pas qu'on moralise, même pour leur prouver qu'ils sont plus estimables que certaines gens ne veulent le leur persuader, et que ces modes si critiquées, si variées, ne rendent pas nos femmes dignes de mépris, mais plus aimables, en un mot, qu'elles n'y perdent rien, et qu'elles y gagnent toujours quelque chose. J'ai observé (on en rira, mais je l'ai observé, je m'en suis convaincu), que, depuis l'invention des polonaises, des lévites, etc., des différentes coiffures en cheveux qui ont aujourd'hui tant de grâce, les maris étaient plus tendres, plus complaisants. Que ne puis-je dire : et les femmes plus fidèles ! Mais mes observations ne m'ont rien appris là-dessus : tout ce que j'ai pu voir, c'est que les maris supportent plus aisément les caprices d'une épouse en lévite que d'une femme mise à l'antique et dont l'ensemble ne ressemble pas mal à une ruche à miel. C'est déjà un grand point que d'avoir mis la patience du côté des hommes. Si la parure pouvait mettre du côté des femmes l'amour de l'occupation, la douceur et quelques autres vertus, il n'y aurait pas de philosophie qui la valût.

Les jolies Couturières

Le luxe des habits est-il un mal ? est-il un bien ? La question est une des plus difficiles à résoudre, car on ne peut répondre alternativement le oui, avec le judicieux auteur de la *Théorie du luxe* (M. Dumont, censeur royal), et le non avec le souverain patriote de la Toscane. En France, dans notre siècle, partout et dans quelque temps que ce soit où l'amour du devoir, le zèle de l'utilité publique, sont anéantis, où les hommes n'ont plus de motifs purs

qui les excitent au travail, bannir le luxe, c'est ôter son énergie à la nation. La plupart de nos jeunes gens n'ont aujourd'hui d'émulation que par la vue du luxe des riches ; ils désirent la fortune par le motif peu honnête, mais utile, de se procurer les choses qui les tentent. Le luxe de la capitale, ces femmes mises avec tant d'élégance, ces voitures somptueuses et commodes, ces plaisirs multipliés qu'on y goûte, sont autant d'appâts qui portent la jeunesse à l'occupation. A la vérité, il s'en trouve, dans le nombre de nos jeunes gens, que ce luxe perd : ils veulent jouir avant de travailler ; ils se ruinent et se plongent, ou dans la misère, ou dans le crime ; mais ceux qui agissent ainsi ne sont que des sujets bornés qui ont la vue fausse et qui n'auraient que difficilement réussi, même sans le piège des plaisirs. De nos jours, le luxe est substitué à l'amour du bien public, à l'honneur, au patriotisme ; nous l'ôter, c'est tout perdre. Mais, nous l'ôter, c'est l'impossible. Cependant, le luxe a d'horribles inconvénients : il emploie des bras nécessaires à la facilité de notre subsistance, il excite une émulation de dépense entre les citoyens qui renverse la fortune de la plupart de ceux qui s'y livrent. Le tableau que fait des inconvénients du luxe l'auguste souverain de la Toscane est effrayant, autant que bien senti... Mais il y a une différence entre ses États et la vaste monarchie française. La prohibition du luxe est chez lui un chef-d'œuvre de sagesse ; en France, il faut laisser les choses comme elles sont ; notre luxe, outre les avantages exposés, est un objet de commerce et d'exportation. La dépense qu'il occasionne ne sort pas de l'État comme il peut arriver à Florence : elle anime nos manufactures, perfectionne nos étoffes, et, si elle ruine des particuliers, elle enrichit la nation.

Je ne me rends cependant pas l'apologiste du luxe : que de maux particuliers il occasionne ! Semblable à ces dogmes atroces de la religion des Brachmanes, il empoisonne tous les instants de la vie des trois quarts des bourgeois bornés dans leurs moyens ; il nécessite des faillites dont le funeste effet retombe sur une

foule de malheureux ouvriers. Enfin, le luxe actuel des femmes les rend cruelles envers les infortunées qu'elles emploient à la façon de leurs habits ; elles en changent si souvent, les étoffes sont si chères, de si peu de durée, soit par leur tissu, soit par la mode, que les dépenses seraient insoutenables si les femmes ne réduisaient pas le prix des façons si bas qu'il n'est plus possible aux ouvrières de vivre. Ces ouvrières elles-mêmes ont leur luxe, qui est devenu indispensable, nécessaire, pour avoir de l'ouvrage : on en refuserait à une fille mal vêtue ; le mépris d'ailleurs accompagne les habits mesquins, et, vivre méprisé, ce n'est pas exister : c'est languir. Tout le monde n'a pas le courage qu'a eu pendant sa vie le rédacteur de ces Nouvelles, d'aller constamment mal vêtu, dévorant le mépris de la part de ceux qui ne le connaissaient pas, essuyant le persiflage amer de la part de ceux dont il était connu, mais rien ne fut capable de le faire changer ; il brava jusqu'au mépris de ses confrères, qui le regardaient dédaigneusement lorsqu'ils le rencontraient ; il ne fut pas plus sensible aux reproches des femmes, quoiqu'il les adorât comme il convient à tout honnête homme, et ce fut sans doute le chef-d'œuvre du courage ; car qui peut résister quand la beauté désire ? Il resta donc toujours mis comme il l'aurait été s'il eût suivi la profession honorable de son père et labouré la terre, notre mère nourrice, ou conduit ses troupeaux. Douces occupations qu'il a toujours regrettées, mais pour lesquelles, quand on n'est pas riche, il faut l'habitude et la force qu'elle procure. Son digne père, par d'excellents motifs, et parce que dans son enfance il était d'une bonté chancelante, le força de séjourner dans les villes, séjour du luxe et de la misère, des lumières et de la superstition, de la plus saine philosophie et du vice crapuleux.

Les instruments du luxe sont d'autant plus misérables dans les grandes villes que la somptuosité y est plus commune. Les ouvrières surtout, qui se jettent en foule dans cette partie d'occupation, ne tardent pas à se nuire et à travailler à vil prix pour

se procurer de l'occupation ; mais il serait à désirer que l'administration vînt au secours de ces infortunées en fixant à un taux raisonnable le prix de leur travail. Les choses en sont parvenues au point que les maîtresses-couturières surtout restent pauvres, quoiqu'elles ne paient que dix à douze sous par jour à leurs ouvrières ; mais il est prouvé que l'habillement indispensable, joint à la nourriture, pour chaque individu-femelle, au logement et à quelques autres dépenses de nécessité, monte à près de vingt sous. Comment donc feront les filles-couturières ? Elles n'ont d'autres ressources que celle des sujets de leur sexe employées à l'Opéra pour six cents livres de gages ; il faut, ou qu'elles se vendent, ou qu'elles aillent nues, ou qu'elles épuisent leur tempérament en se nourrissant de fruits incapables de soutenir dans nos climats froids où ils n'ont pas la succulence des nourritures végétales des pays chauds ; si elles veulent se procurer de la viande de porc telle qu'on la vend à Paris, outre que le goût en est désagréable, l'apprêt n'en est pas sain, il n'en est pas propre ; un abus, jamais corrigé, comme celui du farlatage du vin, rend cette nourriture aussi dangereuse que l'usage de la première des boissons. Il n'est pas de peines assez sévères contre ces deux sortes de marchands de bouche, auxquels on pourrait joindre les pâtissiers. Il serait à désirer qu'un physicien éclairé, au lieu de faire du pain de pommes de terre, s'occupât des moyens de rendre salubres les aliments qui existent et de faciliter ainsi la subsistance des pauvres ouvrières surtout : car les hommes ont des gargotes où la nourriture est infiniment préférable à tout ce que vendent les charcutiers et les pâtissiers, qu'on peut regarder comme de vrais empoisonneurs publics de la partie la plus utile de la Nation, de celle où sont les ouvrières et les ouvriers à qui leurs occupations ôtent la faculté de se préparer leurs aliments. Ces moyens de subsistance rendus faciles restueraient [*sic*] sur les mœurs ; la corruption serait moins générale, parce que plus de filles la pourraient éviter.

La jolie Agréministe

Un honnête habitant du pays de Caux, en Normandie, avait plusieurs enfants qui le surchargeaient par leur nombre. Comme il n'avait pas assez de bien pour les établir avantageusement dans leur patrie et qu'ils étaient d'une figure aimable, il prit le parti d'en envoyer quelques-uns chercher fortune dans les grandes villes, comme Rouen et Paris. Deux garçons s'arrêtèrent dans la capitale de leur province, tandis qu'un troisième poussa jusqu'à Paris. Ce dernier trouva une place avantageuse chez un seigneur qui le fit son secrétaire. Dorville (c'est son nom), s'aperçut bientôt que la capitale de la France est le vrai séjour de la beauté, qu'elle y est adorée et que la fortune l'y prévient assez souvent. Une de ses sœurs était charmante ; l'ambition le détermina à la demander à ses parents : non qu'il formât le coupable dessein de la produire, mais il crut que sa beauté lui ferait trouver un parti avantageux qui lui servirait d'appui à lui-même. Il écrivit donc au bonhomme Dorville, son père, qu'il se trouvait dans une passe assez belle pour se charger de Javote, sa quatrième sœur, et qu'il espérait, avec le temps, lui procurer un établissement avantageux. Les bonnes gens, père, mère, frères et sœurs, furent transportés de joie à la lecture de cette lettre ; on équipa Javote le mieux qu'il fut possible, on la mit dans le coche avec le plus d'argent qu'on put lui donner, et, après lui avoir recommandé de conserver l'honneur comme le plus précieux trésor, on la laissa partir, chargée des bénédictions de son bon père et de sa bonne mère, arrosée des larmes de ses frères et sœurs qui lui recommandèrent de bien aimer Dorville et de suivre en tout ses conseils.

Javote fut fort triste en route. Elle avait dans le coche une assez mauvaise compagnie : deux filles qui allaient à Paris dans

l'intention de se perdre, un sous-lieutenant, un enseigne, une sage-femme, deux jeunes Cordeliers et trois grosses Cauchoises dont les maris conduisaient, l'un, des bœufs, l'autre, des cochons, le troisième, de la volaille. Tous ces gens-là parlaient conformément à leur caractère et à leurs intentions. Les deux filles et les deux militaires s'informaient de la vie de Paris dans la classe où elles comptaient entrer, et on leur en donnait un avant-goût. La sage-femme entretenait les deux jeunes moines des difficultés de son art dont elle leur expliquait toutes les parties. Les trois Cauchoises se mêlaient quelquefois à cette conversation et détaillaient énergiquement tout ce qui leur était arrivé dans leur gésine. Javote seule gardait le silence. Un des Cordeliers en eut pitié, car il la crut très mortifiée de n'être pas remarquée de l'honorable compagnie. — Mademoiselle va sans doute à Paris ? — Oui, mon très révérend Père, dit Javote avec révérence. — A ce mot ingénu, toute la troupe fit un éclat de rire. — Je ne suis encore que Frère, répondit le Cordelier ; mais une jeune personne telle que vous n'est pas obligée de s'y connaître. — Je vous appellerai comme il vous plaira, reprit Javote. — En ce cas, le terme le plus convenable sera : mon très cher Frère. Qu'allez-vous faire à Paris ? — Je vais, mon très cher Frère, auprès d'un mien frère qui m'a demandée, et qui est le secrétaire d'écriture d'un gros, gros monsieur de Paris, qu'on appelle monseigneur le duc de ***, qui, je crois, est Intendant, fermier-général, ou ministre du roi, je ne sais lequel on m'a dit, car le mien frère a parlé de tout ça dans sa lettre ; et je m'en vais à Paris pour être, je crois, la femme de chambre de ce gros monsieur-là. — Ce furent ici de nouveaux éclats de rire. L'ignorance et la simplicité de la jolie Javote parurent si complètes qu'on résolut de s'en amuser le reste du chemin. Ce terme avait une signification très étendue dans le vocabulaire du sous-lieutenant et de l'enseigne, ainsi que dans celui des deux coureuses qui les assortissaient ; elle était un peu plus restreinte dans celui des deux moines, encore davantage dans celui de la

sage-femme ; et, quant aux trois Cauchoises, elles l'entendaient d'une manière très innocente, comparée au reste de la société.

Chacun se mêla de faire des questions à la jeune Cauchoise, et elle y répondait toujours avec une piquante naïveté. A la dînée un des militaires, au sortir de table, tâcha de l'égarer dans une des chambres de l'auberge, et, brusquant l'exécution de ses criminels desseins, il l'obligea de crier. Les Cauchoises et la sage-femme prêtèrent l'oreille, tandis que l'autre militaire tâchait de distraire l'attention par des contes insipides dont il riait le plus bruyamment qu'il lui était possible. Une des Cauchoises entendant redoubler les cris, elle dit à l'une de ses compagnes : — Mais, ma voisine, qu'est-ce qu'on fait donc à notre nice ? Allons-y un peu voir. — Malgré l'obstacle qu'y voulait apporter le petit officier, une des femmes l'étendit sur trois chaises d'un revers de main et courut, accompagnée de ses deux commères, à la chambre d'où partaient les cris. Il était temps. La pauvre Javote, épuisée, était aux abois. Une des commères prit l'officier par l'échine, l'enleva à la hauteur de sa tête et le jeta sur un lit les quatre fers en l'air : ce fut son expression. Les deux autres souffletèrent Javote en la traitant de petite vilaine ; et elles l'allaient exclure du coche et de l'honneur de leur compagnie si la troisième, un peu plus raisonnable, ne leur avait fait comprendre que ce n'était pas de son gré. — Bon ! bon ! ce n'est pas de son gré. Nous en a-t-on fait autant, à nous autres ? — La raisonnable Cauchoise leur observa que Javote était jeune, jolie, délicate, blanche et toute neuve, au lieu qu'elles étaient trois grosses tripières, noircies par le soleil, et qui n'avaient rien d'attrayant. La compagnie, qui était accourue, et le débusqué lui-même, éclatèrent de rire. Les commères, sans se démonter ni rougir, convinrent de la valeur de l'observation, et ce ne fut pas le seul acte raisonnable qu'elles firent : elles déclarèrent qu'elles prenaient l'imbécile sous leur protection et que le premier qui s'y frotterait serait repassé de la bonne manière. Ce fut ainsi que se passa la première dînée.

Le reste de la route, et les couchées même, furent sans malencontre. Javote coucha entre deux commères, et la troisième avec la sage-femme ; les deux coureuses s'arrangèrent avec les deux militaires, et le reste de la compagnie se comporta à peu près décemment. On arriva le troisième jour. Le frère de Javote vint au-devant du coche dans une des voitures du duc, ce qui en imposa aux railleurs, et les trois Cauchoises, en lui remettant sa sœur, lui rendirent un compte fidèle de l'incongruité dont elles l'avaient préservée.

Dorville, frappé du peu d'usage de sa sœur, ne voulut pas la montrer encore à ses connaissances ; il sentit qu'il fallait auparavant la décrasser, afin qu'elle n'eût pas ensuite à rougir devant ceux qui l'auraient vue dans son innocence. Il connaissait une bonne femme, honnête et sûre, qui lui parut ce qu'il fallait dans les commencements à Javote. Il la conduisit chez cette femme qu'il pria d'occuper sa sœur, de la former peu à peu aux manières de Paris, et surtout de lui faire perdre insensiblement sa naïveté cauchoise. Cette bonne femme était agréministe ; elle avait chez elle de jeunes ouvrières, fort éveillées, qui devaient en peu de temps aguerrir l'innocente Javote. Ce n'était cependant pas l'idée qu'en avait la bonne femme ; on se déguisait devant elle, mais, dès qu'elle avait le dos tourné, les propos les plus libres, et dignes d'un Corps de garde, trottaient sur les langues déliées de la petite troupe femelle. Ce n'est pas tout ; chacune de ces jeunes filles avait un galant : on savait quand la bonne agréministe devait aller porter de l'ouvrage chez ses marchands ou chez ses pratiques bourgeoises à qui elle fournissait de l'agrément de la première main ; la bonne femme le disait la veille, et on se réglait en conséquence. Dès qu'elle était partie, les galants arrivaient à petit bruit, à cause du voisinage ; une jolie collation se trouvait servie, où toutes étaient invitées, n'eussent-elles pas eu d'amant ; mais toutes étaient pourvues, excepté Javote.

Malgré la conduite que la jeune Cauchoise avait tenue dans

le coche de terre, elle était rien moins qu'imbécile ; elle avait beaucoup de bon sens sous une enveloppe de nigauderie enfantine renforcée par une extrême timidité. Elle eut donc assez de lumières pour trouver la conduite de ses compagnes fort mauvaise. Elle ne fut que des deux ou trois premières collations ; ensuite, elle refusa net d'en prendre sa part, quelque instance qu'on lui en fît. Ses compagnes tremblèrent qu'elle ne les découvrît à leur maîtresse, mais Javote n'en fit rien ; et, lorsqu'ensuite elles l'en remercièrent, elle leur déclara qu'elle avait la plus grande horreur de leur conduite, mais qu'elle ne savait ce que c'était que de les trahir ; qu'elle leur donnait un mois pour quitter ce mauvais train qui ne pouvait que les perdre, à ce qui lui semblait ; sans quoi, ce terme expiré, en leur présence elle découvrirait tout à la maîtresse agréministe. Rien ne put la faire changer de résolution. Ses compagnes, étourdies de la fermeté avec laquelle elle venait de leur parler, feignirent de l'approuver ; elles admirèrent sa discrétion d'attendre un mois, mais elles ne l'enivrèrent de louanges que pour tramer plus sûrement sa perte.

On sait que Javote était charmante. Ses compagnes étaient jolies, et on leur était fort attaché : elles prièrent leurs galants, dans le cas où ils voudraient continuer la délicieuse vie qu'ils menaient, de trouver un joli homme, bien fait, bien scélérat, bien petit-maître, qui mît la prude Javote à la raison en s'en faisant adorer. Tous étaient intéressés au succès ; ils y travaillèrent avec une inconcevable ardeur. Ils trouvèrent, dans leurs amis de bal, le plus beau, le plus efféminé, le plus sot, le plus lâche, le plus avantageux de tous les petits-maîtres du Tiers-Etat, un véritable faquin dans toute la force du terme.

Ce galant fut amené par les autres un jour que la bonne agréministe était allée au faubourg Saint-Laurent, à plus d'une lieue et demie de chez elle. La collation fut magnifique et, surtout, fournie de ce qui était le plus au goût de Javote : pour la première fois il y eut des liqueurs fines. On s'était aperçu, à une petite

fête qu'avait donnée la maîtresse, que Javote les aimait. Chacun eut sa chacune ; le fat, devenu en apparence le plus modeste des hommes, paraissait ne pas songer à partager les plaisirs des autres ; il s'oubliait auprès de la jolie Cauchoise qui refusait constamment de se mettre à table. — Que je ne vous prive pas de la collation, monsieur ! lui dit-elle enfin. — Je préfère de causer avec vous. — Je vous en prie ! — Faisons mieux : mettez-vous à table, sans tirer à conséquence ; il y a d'excellentes choses. — Non, non. — Eh ! bien, permettez que je reste auprès de vous. Cet agrément vous attache ? Il est vrai qu'il est joli ! — Tandis qu'il parlait, on lui apporta une assiette chargée. Il goûta de ce qu'on lui donnait, et il fit tant qu'il parvint à en faire accepter quelques bouchées à Javote. Elle y prit goût. Après qu'elle eut mangé à peu près de tout, on lui fit avaler quelques verres de vin muscat, puis des liqueurs ; on la porta ensuite à table comme par force ; on l'étourdit à force de caresses ; on la fit boire ; elle perdit une partie de sa raison sans presque s'en apercevoir. Le petit-maître quitta pour lors son rôle modeste ; il la lutina et parvint... à la mettre au niveau de ses compagnes.

La faute faite, on tâcha d'étourdir l'infortunée Javote à force de liqueurs, et on lui fit si bien perdre la raison qu'elle ne sut plus ce qu'elle faisait. On ne la ménagea pas dans cette triste situation ; elle fut avilie par tous ces libertins qui la firent servir de jouet au plus grossier badinage, tandis que le fat prenait sur elle les libertés les plus indécentes. Enfin, l'heure à laquelle la maîtresse devait revenir avertit tout ce monde de se séparer. On mit Javote au lit, et, au retour de la bonne agréministe, on lui dit qu'elle s'était trouvée mal.

Le lendemain, Javote ne se ressouvenait qu'en gros de ce qui lui était arrivé la veille, surtout pour ce qui regardait les libertés qu'on avait prises sur elle. Mais, dans une courte absence d'une heure que fit la maîtresse dans la matinée, ses compagnes eurent soin de l'en instruire avec toute l'effronterie qu'ont ordinaire-

ment des filles corrompues lorsqu'elles sont seules entre elles. Javote ne se convainquit que trop aisément de la vérité de ce qu'on lui reprochait ; à l'aide de ce qu'on lui disait elle se rappela insensiblement tout ce qui lui était arrivé. Elle en fut au désespoir. La honte la fit rougir et baisser ses beaux yeux, ce qui ne fit qu'enhardir davantage ses impudentes compagnes qui lui firent essuyer les railleries les plus piquantes. — Ah ! ah ! mademoiselle Javote, vous faisiez fi sur d'honnêtes filles qui n'ont qu'un amant, et, dans la même soirée, vous avez passé par les mains d'une demi-douzaine ! Vous y viendrez, faire la bégueule et nous menacer ! — Comment donc ! elle les agaçait. — Ah ! c'était par innocence ! Elle n'y entendait pas finesse. — Oh ! elle n'était pas novice. Quelle commère! — Pour moi, je prends son parti : quand on n'a jamais goûté d'une chose, elle paraît beaucoup meilleure ; c'est pour ça qu'elle était insatiable. — Hum ! la chienne d'hypocrite ! Si je ne lui avais pas arraché mon amoureux, elle le tiendrait encore. Et puis, ça fait la petite bouche ! « Fi donc, mesdemoiselles ! Je ne vous donne qu'un mois ; après quoi, je parlerai, si vous ne changez pas ! » C'est la drôlesse qui a changé. Comme tu as fait la dévergondée, hier ! Va, tu seras la plus fière coureuse de Paris dans quelque temps, ma pauvre Javote ! Pauvre chiffon ! Comme on te chiffonnait hier pendant que tu étais s[aou]le comme une petite gueuse! etc., etc. — Javote ne répondait que par ses larmes à tous ces insultants propos. Il faut ici dévoiler un secret aux gens du monde qui ne s'en doutent pas : c'est que, dans tous les endroits où des êtres humains, mâles ou femelles, sont rassemblés en grand nombre pour travailler, ils se corrompent, surtout lorsque la profession qu'ils exercent leur permet de se parler beaucoup. Tous les compagnons réunis nécessairement, comme les orfèvres, les chapeliers, les imprimeurs, les tailleurs, les perruquiers, les filandiers, etc., etc., valent beaucoup moins que s'ils vivaient et travaillaient en particulier. C'est aussi la raison de la corruption des soldats et de certains états

qu'il est inutile de nommer : tous ces gens-là prennent ensemble un esprit d'insouciance et de libertinage ; au lieu que l'ouvrier qui travaille chez lui, à côté de sa femme, au sein de sa famille, est plus citoyen, meilleur époux, meilleur père, plus laborieux, etc. Mais, si l'inconvénient des laboratoires communs est grand à l'égard des hommes, il l'est encore davantage pour les filles : la corruption des ouvrières réunies en grand nombre, comme couturières, polisseuses, filles de modes, raccommodeuses de dentelles, gazières, etc., etc., ne peut être aisément conçue, à moins que ces filles ne soient extraordinairement surveillées par une maîtresse prudente ; encore ne peut-elle souvent prévenir toutes les échappées en discours et en actions. Il suffit souvent, pour perdre une fille à jamais, de la mettre quelque temps avec des compagnes toutes bien élevées, toutes décentes, mais au milieu desquelles il survient une jeune aventurière.

L'infortunée Javote était au désespoir ; elle était si honteuse des railleries qu'elle essuyait, si confuse de son égarement de la veille, qu'elle aurait mieux aimé être anéantie que d'en supporter plus longtemps la confusion. Elle sortit.

Dans le nombre des hommes (ils étaient six, outre le petit-maître), qui avaient humilié Javote la veille, il y avait un Gascon, natif de Pézenas, dont la négricante et ridicule figure avait quelque chose de plaisant qui le faisait quelquefois supporter. Javote l'avait charmé ; il revint le lendemain rôder autour de la maison et jusque dans l'escalier. Il y était quand Javote en larmes sortit de la chambre où travaillaient ses compagnes. Elle descendait avec précipitation sans trop savoir où elle allait. — C'est vous, charmante Javote ! lui dit le Gascon demi-mulâtre. Ah ! que je suis charmé de vous trouver ! Si vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vais vous apprendre le complot qu'on a eu la barbarie de former et d'exécuter hier contre vous. Si vous avez un instant, suivez un honnête homme qui vous veut du bien et qui peut vous donner les moyens de triompher de vos ennemies,

même après votre malheur. Je vous le répète : je suis le plus honnête homme du monde ; j'ai des principes de probité ; je ne demande rien de vous : au contraire. Je vous mépriserais si vous m'accordiez quelque chose. Pouvez-vous me donner un quart d'heure ? — Hélas ! monsieur, vous me paraissez si honnête que je vais vous dire la vérité. Je sors de chez ma maîtresse pour n'y rentrer jamais. — En ce cas, belle Javote, je suis tout à votre service. Parlez. J'ai une petite maison de campagne toute proche d'ici ; je vais vous y conduire ; vous y serez respectée comme moi-même, et je vous servirai de père ; j'exige que vous m'en donniez le nom. Venez, chère fille, venez chez votre pépère.

Javote, qui eût mieux aimé mourir que de rentrer chez ses compagnes, suivit le Gascon : une demi-heure de marche les fit arriver dans sa petite maison où, tout en lui jurant qu'il ne voulait point de faveurs, il l'amena au point de lui tout accorder. La jolie agréministe avait affaire à un homme qui savait étourdir une jeune victime sur l'infamie de la conduite qu'il tenait avec elle. Il la garda huit jours ; il se rassasia d'elle, fit venir à dîner plusieurs de ses amis pour les rendre témoins de sa bonne fortune, et, lorsqu'il en fut las, il feignit qu'il lui venait des scrupules, qu'un plus long séjour pourrait faire tort à sa réputation. Il s'efforça de mettre Javote au-dessus de la critique de ses compagnes en lui révélant la turpitude de chacune d'entre elles ; il l'aguerrit, lui suggéra des reparties ; de sorte qu'après avoir ajouté l'effronterie et la dureté du front au goût du libertinage il la ramena lui-même chez sa maîtresse.

Avant d'entrer, il fit demander la bonne agréministe dans un cabaret voisin où Javote était cachée. Ce fut là qu'il fit à cette femme un roman, très bien imaginé, pour excuser Javote sans inculper ses compagnes. La maîtresse de Javote consentit à pardonner, mais elle était un peu embarrassée pour le frère, à qui elle avait été moins annoncer l'évasion de sa sœur que lui en demander des nouvelles. Dorville, au désespoir, avait tout em-

ployé pour découvrir Javote, mais qui se fût avisé de l'aller chercher où elle était ? Il la croyait enlevée malgré elle par quelque libertin. Ce fut ce que dit au Gascon la bonne agréministe. — Eh ! bien, lui dit-il, laissez-le dans son erreur ; ne me nommez pas ; dites qu'un libertin l'avait enlevée, qu'elle s'est échappée et qu'elle est revenue chez vous. — La bonne femme trouva ce conseil excellent : comme elle n'aimait à voir souffrir personne, elle ne trouva pas de mal à faire un mensonge qui rendrait tout le monde content. Elle n'avait pas assez de lumières pour sentir que la faiblesse, qui épargne une punition au vice, le rend audacieux et bientôt intolérable. Javote parut alors, et, quoiqu'à son air la maîtresse vît bien qu'elle n'était pas innocente, (car elle faisait en sa présence mille caresses au Gascon-mulâtre), elle la reprit pour tâcher de la ramener et ne pas l'abandonner à une perte certaine; la source de corruption qui était chez elle lui était absolument inconnue : elle croyait Javote sauvée dès qu'elle l'aurait remise dans cet heureux asile. Content de sa réussite, le Gascon s'en retourna en se promettant de ravoir la jolie Cauchoise dès que l'envie lui en serait revenue.

Il était fort tard lorsque Javote arriva. La bonne agréministe eut une excellente idée en rentrant chez elle : ce fut de dire à ses filles que leur compagne revenait de chez son frère. Cependant, Javote lui avoua presque tout ce qui s'était passé. Dès le lendemain matin la maîtresse alla prévenir Dorville. Après lui avoir dit qu'on avait enlevé sa sœur, qu'on l'avait ramenée et laissée à sa porte, elle ajouta qu'elle avait pris le parti, pour sauver la réputation de M^lle^ Dorville, de dire qu'elle venait de chez son frère et qu'elle le priait de ne la pas démentir. Dorville approuva et loua la sagesse de la bonne dame, et promit à ses vives instances de ne pas maltraiter sa sœur, puisqu'elle était sans doute innocente.

Mais, tandis que la maîtresse était chez le frère de Javote, celle-ci se trouvait à la merci de ses compagnes. Toutes gardèrent

d'abord un profond silence. Enfin, la plus hardie, la plus fourbe, la plus adroite au persiflage, levant le nez de sur son métier, dit à Javote : — Je vous félicite de votre retour, mademoiselle ; vous avez dû bien vous amuser chez monsieur votre frère. — Apparemment ! répondit Javote un peu interdite. — Je suis surprise que mademoiselle n'y soit pas restée, reprit une autre. C'était à la campagne sans doute, car son teint est un peu bruni. — Sans doute, c'était à la campagne, chez monsieur son frère, à *****. (Celle-ci dit justement le nom de l'endroit où Javote avait été avec le Gascon). — C'est une fort jolie maison. Je m'y suis trouvée un dimanche avec monsieur ***, qui l'avait avant le frère de Mademoiselle. — Qui l'avait ! qui l'a encore : M*** l'aura prêtée à M. Dorville pour promener mademoiselle. — Cela se peut, à moins que mademoiselle n'y ait été avec M*** ; ce qui, je crois, est la vérité, dit celle qui avait coutume de recevoir l'hommage du Gascon. — Cela serait fort mal à M^lle^ Javote. Elle pourrait se contenter de celui qui l'a si bien régalée l'autre jour. Mademoiselle méprisait les honnêtes filles qui n'ont qu'une inclination, et la voilà qui est à qui la veut avoir. — Je vous écoute, leur dit alors Javote, avec tout le mépris que vous méritez. J'ai été avec M*** ou avec mon frère, cela doit vous être indifférent. Je sais ce que vous êtes et ce que je suis ; mais vous êtes beaucoup plus méprisables que moi. — Toutes éclatèrent de rire et se mirent à faire une huée à la pauvre Javote qui, forte et vigoureuse comme elle l'était, se leva furieuse en leur disant : — Malheureuses, vous allez me le payer ! — Elle donna un soufflet à sa plus proche voisine, renversa l'autre de sa chaise, arracha la coiffure à celle-ci, terrassa celle-là, en un mot, elle les arrangea toutes de manière à s'en faire craindre. Le bruit attira tout le voisinage ; mais les battues se montrèrent à la fenêtre en riant et dirent qu'on jouait. La tranquillité se rétablit parce qu'on fit des excuses à la terrible Javote qui avait perdu sa douceur et sa modestie avec son innocence. Tout était calme lorsque la maîtresse arriva.

Dans la journée il vint à la maison une femme plus que suspecte, pour de l'ouvrage qu'elle avait donné à faire. C'était une de ces marchandes de modes qu'on ne devrait pas tolérer, qui n'ont une boutique que pour leur servir de contenance et qui sont de véritables appareilleuses. La beauté de Javote la frappa ; elle lui proposa en particulier de venir chez elle, mais elle ne parla pas si bas qu'une des agréministes ne l'entendît. Quand cette femme fut partie, et dans un moment où la maîtresse était occupée, toutes les filles se mirent à faire l'éloge de cette femme et à vanter le bonheur des ouvrières qu'elle avait chez elle. Javote écouta ces discours trompeurs avec attention : la prétendue marchande lui avait laissé son adresse ; elle se proposa de l'aller voir et de quitter une maison où elle n'avait que des ennemies.

Le lendemain, sa maîtresse lui donna douze francs pour une petite emplette, car ces filles sortaient tour à tour pour les commissions afin de s'apprendre à acheter. Javote la pria d'y ajouter douze aûtres livres pour retirer une robe qu'elle avait mise en gage durant son absence. Elle profita de l'occasion pour aller chez sa marchande qui demeurait rue des Prouvaires, et elle en fut reçue avec les plus vives démonstrations d'amitié. On lui proposa de rester sur-le-champ. Javote objecta la commission dont elle était chargée. On leva la difficulté en envoyant l'achat qu'elle devait faire par une des filles de boutique qui eut ordre de ne pas dire où était Javote. Les choses ainsi arrangées, on la garda. La journée se passa au travail de la manière la plus agréable ; car ce n'était qu'un jeu. Le soir, aux lumières, il entra un homme bien mis qui demanda des rubans. On mit un flambeau dans la main de Javote, et on lui dit d'aller montrer les rubans au premier. Elle avait vu presque toutes ses compagnes en faire autant dans la journée ; ainsi, elle ne fut pas surprise. Lorsqu'elle fut entrée, elle ouvrit les armoires vitrées et en tira des corbeilles. L'homme lui prouva bientôt qu'il ne cherchait pas des rubans. Javote se défendit. L'homme n'en tint compte : il appela ; une

de ses compagnes fut envoyée à son secours. Celle-ci comprit, par les plaintes de Javote, qu'elle n'était réellement pas au fait de l'emploi des filles dans cette maison. Elle en fut charmée et se proposa de s'en emparer. Elle lui dit à l'oreille que, si elle restait, elle était perdue, qu'elle sortît par l'allée pour aller l'attendre au coin de la rue de Vannes, dans la première allée. Javote suivit ce conseil : la fille descendit avec l'homme, et, tandis qu'elle racontait, en riant aux éclats, la manière dont Javote venait de s'expliquer avec elle, la jeune agréministe s'éloignait. — Mais où est-elle ? dit la maîtresse. — On la chercha. Celle qui savait où la trouver l'alla rejoindre et la conduisit chez sa mère, rue du Bout-du-Monde, où elle la cacha en l'assurant que, dès le lendemain, elles deviendraient inséparables.

Javote, ainsi échappée, était fort contente de sa nouvelle amie. Elle soupa très bien avec la vieille mère qui lui fit mille caresses, et, le lendemain, sa compagne vint la joindre. On déjeuna copieusement avec du pâté, du vin, des liqueurs, et on tâcha d'étourdir Javote qu'on avait habillée en robe de soie sous prétexte d'aller faire un tour de promenade. On sortit en effet, et on se promena une partie de la journée. La perfide compagne montra Javote, sans que celle-ci s'en doutât, à ses meilleures connaissances pour les avertir qu'elle avait du nouveau. Un des plus aimables les accompagna et parvint, à l'aide de l'ivresse, à triompher de Javote qui tantôt se défendait, et tantôt se livrait, suivant qu'elle était emportée par les sens ou retenue par le souvenir de ses anciens principes. Cette jouissance parut piquante au libertin ; il promit à la conductrice de revenir le surlendemain. Ce fut le soir de ce même jour que l'infortunée Javote fut aperçue par un homme vertueux, connu sous le nom de *Hibou* parmi ses connaissances, parce qu'il ne paraissait que le soir comme les oiseaux de nuit.

Cet homme, que des raisons particulières obligeaient de suivre à la piste les abus dont cette grande ville fourmille, aperçut, dans la rue Plâtrière, une jeune personne bien mise qui lui paraissait

Gaston Goor

L'homme lui prouva bientôt qu'il ne cherchait pas des rubans.
(P 109)

prise de vin, mais qu'une compagne plus âgée tâchait de préserver des écarts de sa situation. Il la suivit pas à pas, dans l'intention de lui être utile. A l'entrée de la rue Tiquetonne ces deux femmes entrèrent dans un café ; elles se firent servir de la liqueur arabique sans sucre, et, après en avoir pris chacune deux tasses, elles sortirent. Le *Hibou* continua de les suivre, curieux de savoir ce qu'étaient des femmes, honnêtement mises, qui se conduisaient d'une manière aussi étrange, car la jeune personne ivre avait un teint frais, la plus belle peau, un air honteux, etc. Lorsqu'elles furent sorties, le *Hibou* se trouva par hasard à côté d'une femme âgée qui connaissait la plus jeune des deux femmes. Cette vieille, en l'apercevant ivre, s'écria involontairement : — Ah ! mon Dieu ! M^lle^ Javote ! — Vous connaissez cette jeune personne, madame ? — Hélas ! oui, monsieur. Elle était chez moi. Je suis agréministe ; son frère me l'avait confiée, et elle était devenue la plus habile de mes ouvrières ; mais elle a disparu depuis trois jours. — Eh ! pourquoi ? — Cette ville-ci est bien dangereuse, monsieur ! Javote est du pays de Caux ; ses parents, qui sont honnêtes, l'ont envoyée à Paris auprès de son frère, qui l'a mise chez moi parce qu'elle était trop novice. Elle s'est toujours bien comportée jusqu'à il y a environ aujourd'hui douze jours, qu'un homme de Pézenas, qui n'est ni beau, ni riche, ni bon, en fit la connaissance chez moi en mon absence. Il sut si bien employer ces manières gasconnes qui plaisent aux filles sans expérience qu'il s'est emparé de son esprit en deux visites, au point... Je n'ose achever : elle a découché pendant huit jours. A son retour, avant-hier, je lui en témoignai ma surprise ; comme elle n'a pas encore toute honte bue, elle rougit et se mit à pleurer. Je tâchai de la consoler. « Il n'y a plus de remède, me dit-elle, je suis perdue puisque j'ai manqué à l'honneur. » Elle se désespérait si fort, en m'avouant ses fautes, que je me vis obligée de la consoler. « Non, me répondit-elle enfin, je suis perdue, et je m'abandonne à mon sort. » Je la voulus raffermir, mais tout fut inutile ; le lendemain

elle m'emprunta douze livres sous prétexte d'aller retirer une robe qu'elle avait mise en gage, et, depuis ce moment, je ne l'ai vue qu'à cet instant. Bon Dieu ! en quel état la voilà ! Je crois qu'elle a bu, elle qui était une fille si sobre, si décente ! Mon Dieu, je n'ose l'aborder en pleine rue ! — Le *Hibou* dit à cette femme qu'il allait joindre Javote. Il s'approcha effectivement de cette fille et de sa compagne. La dernière lui sourit. Il comprit que c'était la corruptrice. Pour Javote, elle le repoussait dès qu'il l'approchait, et il ne put lui parler. Il accompagna les deux femmes dans une maison effroyable de la rue du Bout-du-Monde, où elles entrèrent. Cette maison était immense et peuplée de rempailleuses de chaises, de crieuses de vieux chapeaux, d'Auvergnats marchands de peaux de lapins, brocanteurs, etc. On l'introduisit dans une salle obscure au premier sur le derrière, où il compta huit lits : cela ressemblait assez bien à un hôpital. La conductrice dit deux mots à l'oreille de Javote, qui vint aussitôt lui appuyer sur la parole une bouche fort jolie, mais qui avait le goût de toutes les liqueurs de Gosset. Il la pria de s'asseoir en disant qu'il lui voulait parler. Elle se coucha plus qu'à demi sur un des lits dans une attitude plutôt révoltante que voluptueuse. Dans ce moment, le *Hibou* entrevit un spectre se lever à son séant : c'était une vieille femme qui n'avait que les os, avec une bouche si affreusement grande qu'on l'aurait prise pour celle d'un crocodile si elle avait été garnie de dents. — Manon, dit-elle à la conductrice de Javote, y pensez-vous, d'amener un honnête homme dans un endroit pareil à celui-ci ? C'est bon pour les goujats ! Conduisez monsieur au premier avec cette charmante enfant. En vérité, monsieur, elle n'est pas de chez moi : c'est une petite bourgeoise très honnête, qui a des chagrins, et qui ne pourrait souffrir l'approche d'un homme, fût-ce un prince, si elle ne s'étourdissait pas avec quelques liqueurs. C'est un conseil que je lui ai donné. Allons, Manon, conduisez monsieur au premier. Allez, Sophie (Javote) ; monsieur m'a l'air du plus galant homme que

vous puissiez jamais connaître, et il me semble, à l'air dont il vous regarde, qu'il va vous donner d'excellents avis sur votre conduite. — Le *Hibou* suivit Manon et Sophie-Javote dans l'appartement où l'exécrable vieille le faisait conduire. Il était assez propre. Le *Hibou* tâcha de gagner la confiance de Javote par d'honnêtes procédés. Elle commençait à se dégriser, et elle n'y fut pas insensible. Il eut la patience de rester avec elle jusqu'au parfait retour de sa raison.

Ce fut alors que le *Hibou* employa les raisonnements les plus forts et les plus pathétiques pour l'engager à quitter ce maudit repaire, la détestable vieille et sa dangereuse fille. Il parvint à l'y déterminer. Ils sortirent sans être vus, et le *Hibou* la conduisit sur-le-champ dans le faubourg Saint-Antoine, chez d'honnêtes gens qui travaillaient de son état et où il eut soin qu'elle fût retenue, mais sans le savoir, comme en chartre privée. Elle fut gardée à vue. Il s'intéressa vivement pour elle, car elle est charmante, et, au moyen de quelques dépenses qu'il fit, on la surveilla exactement. On fit plus : on la ramena peu à peu par de bonnes façons ; on lui paya son ouvrage le double de ce qu'il l'est ordinairement ; on vanta sa capacité, qui est réelle ; on lui fit des histoires que suggéra son libérateur, qui diminuèrent son désespoir et l'abandon d'elle-même où elle était tombée ; on la fit rire ; tout respira la joie honnête, le contentement et l'innocence autour d'elle ; enfin, son libérateur écrivit du bien d'elle à ses parents. On a caché à Javote leur première réponse, parce qu'elle était fulminante, et on lui a montré la seconde, où il n'était pas question de la première.

Le *Hibou* a ensuite vu son frère qu'il a engagé à la traiter doucement. Il a ajouté les instructions solides, lorsqu'il en a été temps, et voici quel a été le fruit qu'elle en a tiré.

Javote, effrayée de l'abîme où elle était déjà plus qu'à demi tombée, est devenue beaucoup plus solidement vertueuse qu'une autre. Lorsqu'elle fut assez fortifiée, son sauveur la prit un soir

avec lui sous prétexte de faire une promenade : il la conduisit dans la rue Saint-Honoré, dans le quartier de la Comédie-Italienne et dans celui de la Comédie-Française ; son but était de lui faire voir les malheureuses au nombre desquelles sa séductrice l'avait déjà mise ; il lui fit remarquer, sans affectation, leur conduite avec les hommes, les mépris qu'elles essuyaient, la frayeur que leur causait l'apparence d'une patrouille ; il la mit à portée d'entendre les plaintes de quelques-unes, déjà un peu sur le retour, qui mouraient de faim et de misère et maudissaient leur sort. Le *Hibou* alla jusqu'à parler à une de ces infortunées qu'il avait vue brillante dix années auparavant et qui était alors réduite à la plus honteuse des fonctions. Elle regretta de n'être pas restée la dernière des servantes dans une maison honnête ; elle fit une peinture effrayante de sa situation, en buvant une bouteille de bière que le *Hibou* paya dans une tabagie. Cet endroit crapuleux révolta Javote ; il la dégoûta, l'épouvanta même. Elle pressa son conducteur d'en sortir. C'était ce qu'il demandait ; mais il n'eut garde, en sortant, de lui dire : — Voilà de quelle situation je vous ai préservée. — Il lui laissa faire cette réflexion elle-même. Il continua de prendre soin d'elle de la manière la plus affectueuse et la plus désintéressée; Javote, formée par ses soins et par le malheur, devint aimable, (elle n'était que jolie auparavant), au point de se faire chérir de toute la maison où elle demeurait. Il n'y avait personne dans le voisinage qui ne l'aimât à cause de sa douceur, de sa modestie, de son empressement à obliger ; ses louanges étaient dans toutes les bouches, et il semblait que le sort voulût la dédommager de ce qui lui était arrivé de réel en la préservant de ce monstre chimérique qui attaque toujours la beauté : la calomnie.

Ce fut alors que son protecteur lui fit envisager adroitement combien le bonheur que la vertu procure est au-dessus de toutes les jouissances amères et trompeuses du vice. Personne ne pouvait en faire mieux la comparaison que Javote ; et c'est ainsi que

les écarts mêmes peuvent servir à purifier la vertu lorsqu'une main habile sait en tirer parti : l'habitude du vice, toujours si dangereuse, se change en horreur, et on ne s'en souvient plus qu'en frissonnant.*

La jolie Gazière

Parmi cette foule d'arts et de métiers que le luxe des grandes villes emploie à la parure, il n'en est pas qui paraisse plus futile que celui de faire la gaze. Si l'on considère ce frêle tissu, il n'a guère que la solidité de la toile d'araignée ; il ne peut supporter un blanchissage, et, lorsqu'il a paré quelques instants la beauté coquette qui veut plutôt montrer que voiler ses appâts, il n'est plus propre qu'à servir de jouet aux enfants. Cependant, une multitude de bras sont occupés de ce travail ; on y voit des garçons, des jeunes filles, des gens de tous les âges, mais le gain que procure aux ouvriers cette étoffe légère est aussi peu solide qu'elle-même ; ceux ou celles qui fabriquent ce qui doit orner le sein des belles et de ces filles richement soldées pour le crime languissent dans la misère. C'est le plus pauvre des métiers que celui qui pare l'opulence. Il résulte, du trop petit gain des gazières, qu'elles sont presque toutes libertines ou prêtes à l'être dès qu'il se présente un tentateur ; il ne reste de matériellement sages parmi elles que les sujets d'une repoussante laideur. Ce n'est pas la médisance qui me fait tenir ce langage : loin de moi ce motif coupable ! Je ne prétends, en exposant aux yeux du public la misère où croupissent certaines professions, qu'engager à augmenter leur salaire et à ne pas souffrir qu'elles deviennent, par leur pénurie de moyens, des pépinières de prostituées ou d'entretenues : je n'écris qu'en faveur des mœurs. Il n'y a que les aveugles et les fanatiques qui ne le verront pas.

La jolie Parfumeuse

FEMMES que la laideur afflige, consolez-vous ! Il y a longtemps que je l'ai senti, mais je n'avais pas encore osé vous le dire : le regard atrabilaire du puriste me retenait ; mais je l'ose enfin. Consolez-vous ! Il est un moyen pour plaire, sûr, infaillible, qui jamais ne manque son effet, de ranimer les désirs du mari, de réchauffer le cœur de l'amant : c'est l'élégance, la propreté de la chaussure. S'il est des cœurs de bois qui ne m'entendent pas, vous n'en trouverez aucun cependant qui soit insensible à ce charme séducteur. Il agit plus ou moins vivement sur les hommes, mais il agit toujours. Rien de plus repoussant que le contraire. Une jolie femme, ainsi négligée, perd tout le prix de sa beauté ; elle devient un véritable préservatif contre l'amour.

« Vous aimez les petits pieds. » C'est ce que m'a dit plusieurs fois une femme aimable. Cela se peut : mais il serait égoïste et malhonnête de ma part de ramener sans cesse l'imagination de mes honorables lecteurs sur cette partie, sans un motif d'utilité. Je dois tout à la fois l'exposer et me justifier.

Je suis observateur-né ; je l'étais avant d'écrire ; je l'étais machi-

nalement avant de raisonner : je l'étais à dix ans. J'observai, dès cet âge, que les filles de mon village les plus proprement chaussées me plaisaient davantage ; j'ai senti, depuis, que ce sentiment avait sa source dans une grande passion pour la propreté. Le pied est la partie du corps la moins propre, qu'on marche à nu ou chaussé. Dans l'homme, et même dans les animaux, comme le cheval, le taureau, le mouton, etc., ceux qui ont le pied délicat, le mieux fait, ont par cela seul plus de grâces, plus de légèreté. Dans notre espèce surtout, lorsque cette partie est agréable et bien faite, elle donne à tout l'ensemble une certaine élégance qui ravit ; dans les femmes comme dans les hommes, mais particulièrement dans les femmes, le bon goût et la propreté dans la chaussure annoncent une propreté naturelle, qualité la plus précieuse de toutes celles d'agrément, et une des plus importantes de celles d'utilité.

Devenu Parisien, par mon séjour dans la capitale j'ai eu l'occasion d'observer davantage, surtout avec ces chers amis que j'ai perdus trop tôt et dont j'ai peint le caractère avec tant de vérité dans le 1er volume de *la Malédiction paternelle.* Nous nous exercions quelquefois à deviner la figure, et même le caractère des femmes que nous voyions à la promenade, par l'élégance de leur chaussure; et Regnault*, le plus voluptueux de nous tous, ne s'y trompait jamais. Une femme chaussée avec goût était toujours propre, quelquefois coquette, un peu fière, un peu dédaigneuse, et, cependant, portée pour les hommes, soit par tempérament, soit par disposition à la tendresse. Les femmes de mauvais goût dans leur chaussure avaient rarement de bonnes qualités ; elles étaient laides, maussades, médisantes, sales, non soigneuses, etc. etc. Nous faisions encore d'autres observations : par exemple, quand nous avions trouvé une jolie femme (ce qui était pour nous la véritable merveille du monde et le chef-d'œuvre de la nature), nous observions tous les hommes qui la rencontraient, et voici ce qui arrivait. L'homme regardait d'abord le visage : la femme

passait ; l'homme se retournait toujours ; son premier coup d'œil était sur sa chaussure, sa jambe, son pied ; il regardait ensuite la taille, le chignon ; quelquefois cependant cela se faisait dans un ordre inverse. Nous raisonnions là-dessus, et le philosophe Loiseau nous exposait les idées par où j'ai commencé. Regnault et Lemoine racontaient différents traits, ou qui leur étaient arrivés, ou dont ils avaient été témoins : la délicate Mme W***, qu'aimait Regnault, avait le pied mignon et un goût exquis de propreté dans sa chaussure : elle servait de preuve aux assertions de Loiseau*, car elle était la propreté même. Julie était dans le même cas, et Lemoine nous avouait que, lorsque le cœur et les sens étaient assoupis, cela suffisait pour les réveiller. Il nous racontait le trait d'un mari qui n'aimait sa femme que par les pieds, et il nous citait des traits surprenants de passion qu'il ne me conviendrait pas de rapporter. Quant à moi, je leur racontais avec complaisance combien je fus frappé des grâces de la chaussure de l'aimable Jeannette Rousseau, l'héroïne du *Premier amour*. Elle seule avait ce goût dans son village, mais, aussi, elle seule portait la propreté, l'élégance, la délicatesse des sentiments à un aussi haut degré. Madame Berryat, cette femme de médecin qui était le phénomène de la propreté sur elle et qui faisait laver la monnaie qu'on lui rapportait du marché, avait un goût exquis dans sa chaussure, couleur blanche, talon mince, élevé, pour donner plus de finesse à sa jambe et plus de volupté à sa marche ; car cela est permis aux femmes qui veulent conserver le cœur de leurs maris (1). Il est inconcevable combien la chaussure des femmes est un point important de leur parure et combien elle fait d'impression sur certains hommes. Une jeune dame de la rue Saint-Séverin voyait tous les jours, à la messe de onze heures où elle allait régulièrement, un homme de quarante ans qui l'exa-

(1) *La couleur de la chaussure doit être le noir ou le blanc ; toutes les autres sans exception (si ce n'est le rose), sont de mauvais goût.*

minait beaucoup et qui dès qu'elle sortait se levait pour la suivre. Comme il était assez mal mis, elle y fit d'abord peu d'attention ; ensuite, elle eut de l'inquiétude, surtout un dimanche à la fin de décembre 1781, qu'elle sortait de vêpres ; elle l'aperçut de l'autre côté de la rue sur la porte d'une allée : il accourut dès qu'il la vit passer et semblait la dévorer des yeux, mais elle remarqua qu'il se baissait un peu. Elle était suivie de son domestique, et une femme qui la servait l'attendait à la porte ; elle leur recommanda d'observer ce qu'allait devenir cet homme. Il disparut dès que l'objet de son admiration fut rentré. La jeune dame se rappela que ce même homme l'avait suivie, six mois auparavant qu'elle était avec sa mère et sa sœur, comme elles allaient à Sainte-Geneviève. Enfin, le jour que la reine vint à Paris, elle aperçut le même homme, couvert d'une éternelle redingote bleue*, qui passait dans la rue et qui jeta sur elle un coup d'œil rapide. Il disparut sur-le-champ. Mais, le même jour, elle reçut la lettre suivante :

Madame,

Je me suis aperçu que mon assiduité à vous admirer vous avait frappée. Je vous prie de ne la pas mal interpréter. Je vous trouve charmante, mais ce n'est pas l'amour qui me fait suivre vos pas aux heures où je sais que vous sortez. Je suis passionné pour les talons hauts, et, depuis la nouvelle mode, vous êtes la seule qui les portiez à mon goût. J'ai un plaisir infini à voir combien ils vous donnent de grâces et de noblesse. Pardonnez la liberté que je prends de vous écrire ; c'est que vous m'avez paru inquiète, et je dois vous rassurer.

Je suis avec respect, etc.

Cette jeune dame porte effectivement des talons prodigieusement élevés, ce qui lui va infiniment bien.

Est-ce donc une ridicule affectation d'insister sur une chose aussi utile au bonheur que la conservation du goût, de la ten-

dresse, de l'attachement de deux époux l'un pour l'autre ? Ah ! la chaîne est assez rude. Cherchons les moyens de l'alléger. Indiquons aux femmes ce qui peut les rendre plus agréables. La coquette en abusera : tant pis ! Mais l'épouse vertueuse s'en servira, et cela suffit. Quoi ! je me tairais dans un ouvrage comme celui-ci lorsque je vois les femmes, aveugles sur leurs vrais intérêts, rapprocher leur parure de la nôtre, abaisser leurs talons, tandis que les petits-maîtres élèvent les leurs, porter des chapeaux, négliger la grâce de leur taille, lorsque je vois les papiers publics applaudir à ce délire philosophique et si dangereux pour les mœurs ! Non ! non ! Je dirai aux femmes : « Ressembler aux hommes par la chaussure, par la coiffure, par le négligé, c'est profaner votre parure ; c'est lui ôter son sexe, éteindre le penchant de la nature et risquer d'y substituer le vice affreux, et que je n'ose nommer, des Grecs et des Romains. La ressemblance des habillements était sa principale cause ; je ne l'ai pas lu, je l'ai senti un jour de Carnaval que je trouvai un petit garçon de quinze ans joli comme une fille, et qui en avait pris l'habit. Il m'inspira un sentiment si vif que j'en fus alarmé : le petit espiègle s'en aperçut et me détrompa ; mes sentiments rentrèrent alors dans l'ordre naturel. Mais, à cette occasion, il me vint des réflexions qui ne furent pas perdues et qui se confirmèrent en voyant à une fenêtre un jeune homme et une jeune femme coiffés en cheveux l'un comme l'autre ; je ne sus pendant deux minutes lequel j'aimerais le mieux. Je le répéterai donc sans cesse : il y a du péril pour les mœurs à souffrir que les parures des deux sexes se ressemblent : il faut qu'elles tranchent absolument, que rien, s'il est possible, ne soit semblable. L'homme, obligé d'agir, aura tout ce qui est plus expéditif dans l'habillement. La femme aura le contraire, comme cela existe. Il faut qu'elle ait encore tout ce qui plaît, tout ce qui charme, quoique cela ne soit pas sans quelques inconvénients ; mais les avantages immenses qui en résultent les anéantissent. Que les femmes se chaussent et se coiffent très haut ;

qu'elles aient des paniers si elles veulent ; qu'elles recherchent les modes qui donnent plus de grâce à leur taille ; qu'elles aient de la magnificence, tout cela leur est permis, tout cela est même louable pour elles. Eh ! quelle raison peut empêcher la femelle de l'homme de se parer, d'embellir la nature entière dont elle est la reine ? L'économie. Il est certain qu'il ne faut pas qu'une femme aille au-delà des moyens de son mari ; mais le vêtement d'une femme fait partie des dépenses nécessaires, et, entre se gracieusement et maussadement vêtir, il n'y a pas, sur cent écus, trois livres de différence. Laissons criailler et les cagots, et ces vieillards qui, ayant été des sots toute leur vie, ajoutent le radotage à la satire dans leur vieillesse, et disons à la femme : « Reine de la nature, prends tout ce qu'elle a produit de plus beau ; il est fait pour toi ; c'est pour ta parure que le suc brillant et pur du caillou forme le diamant, que des sucs métalliques rougissent le rubis, verdissent l'émeraude, bleuissent le saphir ; c'est pour toi que les fleurs ont un éclat si vif. Cueille-les, ou les fais imiter, qu'importe ? Tout est fait pour toi dans le monde, jusqu'au cœur du premier des êtres, de l'homme, le roi de la nature et le chef-d'œuvre de la Divinité. »

Les petites Marchandes du boulevard de cordons de montres et tabatières, d'épingles, d'éventails, de bouquets, de bonnets montés, de poudre et pommade, de gaufres, de plaisirs, etc., de fruits, de fromages et d'œufs rouges.

LA PETITE MERCIÈRE

IL y avait, sur les boulevards, une jolie marchande qui portait avec elle, dans une boîte, un petit assortiment de cordons de montres, de tabatières, de fausses perles, d'épingles à brillants, d'étuis et d'autre menue mercerie. Elle était d'une très jolie figure, mais de la plus petite taille. Tout le monde l'aimait, et on se faisait un plaisir d'acheter de ses marchandises pour lui procurer quelque profit. En peu de temps elle fit assez bien ses affaires ; elle se mit proprement, et, comme elle était jolie, il lui arriva deux choses fort naturelles : elle vendit plus que toutes les autres, et sa gentillesse lui donna des amants. Il suivit de là que sa gentillesse, ses amants, et ses petits succès dans le commerce, excitèrent contre elle la jalousie de ses camarades qui résolurent de la décrier ou de la battre. Le dernier était le plus facile pour des femmes de leur classe. Elles mirent de leur complot trois ou quatre de ces pauvres Israélites qui vendent sur les boulevards des cannes, de la bijouterie

commune, des mouchoirs, des bas, des mousselines, et jusqu'à de la dentelle. Ces derniers n'y entrèrent cependant qu'avec répugnance. La petite marchande, que la figure et la stature faisaient appeler *Mignonne*, était cependant obligeante à leur égard ; lorsqu'elle avait vendu ses marchandises, elle allait à eux et les débarrassait des leurs sans presque rien garder pour elle du profit. Il n'en fut pas moins décidé par le conseil des jalouses qu'on ferait passer Mignonne pour une fille de mauvaise vie et qu'après l'avoir décriée on l'attendrait un soir à l'entrée de la rue Charlot pour la rosser de façon qu'elle n'osât plus revenir au boulevard.

Les jalouses commencèrent par exécuter leur projet de diffamation. Elles montrèrent Mignonne au doigt ; elles dirent qu'elle avait couché avec deux hommes à la fois, qu'elle était corrompue. Les Juifs appuyaient ces calomnies, et elles commençaient à prendre dans l'esprit de tout le monde qui vient ordinairement aux beaux cafés du boulevard ; il n'y eut que le comte de ***, petit homme que la nature semblait avoir proportionné à Mignonne, qui ne changea point pour elle et qui soutint constamment son honnêteté. Mais, les jalouses l'ayant appris, elles débitèrent tout bas que le comte était un de ses amants, qu'elle le trompait et qu'il avait la bonté de croire qu'il était le seul. Le comte ignorait ces discours et qu'on assurait qu'il allait coucher deux fois par semaine avec Mignonne.

Lorsque la diffamation fut au degré où les jalouses la voulaient, qu'elles s'aperçurent que les dames surtout regardaient avec mépris la jolie petite mercière, elles présumèrent qu'il était temps de frapper le dernier coup en la battant. — Personne ne prendra son parti, pensèrent-elles ; quand on saurait que c'est nous, on croira que c'est à cause que nous ne voulons pas qu'une libertine vienne se mêler dans notre compagnie. — Et ça est ! s'écria une pie-grièche parfumeuse, autrefois fille du monde. Croyez-vous qu'elle serait comme elle est si elle était sage ? Ah ! mon Dieu ! Nous ne disons rien que de vrai. — Elle a raison ! s'écrièrent toutes

les autres. — La chose fut donc résolue, unanimement en apparence.

Mais, dans les basses conditions, le remords est plus fréquent que dans les hautes et parmi ce qu'on nomme les honnêtes gens : c'est que ceux-ci font le mal avec leur esprit autant qu'avec leur cœur, au lieu que le cœur seul est gâté parmi les gens du commun ; ils font le mal par boutades, par goût, par instinct, mais le raisonnement ne vient jamais changer le mal en bien dans leur esprit ; tout ce qui peut arriver de pis, c'est qu'à force de calomnier ils parviennent à ne croire que médire. Heureusement pour Mignonne que sept de ses jalouses, les plus jeunes, les plus jolies, à l'instant où les vieilles et les harpies eurent fait passer la résolution de la battre et même de lui déchirer le visage, eurent horreur d'une pareille action. Elles n'osèrent cependant le témoigner ; mais, comme de concert, elles se retirèrent les premières et se réunirent à quelque distance. — Je crois qu'on veut nous faire faire une vilaine chose, dit une petite épinglière. Mignonne ne nous a jamais fait de mal, au contraire. — Ni à moi, que je sache, dit une petite éventailliste. — C'est une bonne fille, dit une jolie bouquetière. — Je le crois de même, dit une petite vendeuse de bonnets montés. — Pour moi, si j'en veux à quelqu'un, ce n'est pas à elle, mais plutôt à celle qui veut la faire battre, qui est une gueuse. Elle vend comme moi de la pommade, des savonnettes, de la poudre, des odeurs et des cure-dents ; mais ce n'est pas la jalousie qui me fait parler. Mignonne vaut cent millions de fois mieux qu'elle. Mignonne est honnête fille ; l'autre a raccroché, et, si elle ne raccroche plus, c'est qu'elle est trop laide. — Je vous assure, mes amies, dit une jolie gaufrière, que Mignonne est très honnête fille et qu'elle ne couche avec personne. Je loge tout à côté d'elle, et j'en suis bien sûre. — Une jolie fruitière se hâta de prendre la parole. — Faut pourtant dire qu'elle est un petit peu coquette ; mais qu'est-ce que cela nous fait ? Elle ne nous prendra pas nos amoureux ni nos pratiques. La battra qui

voudra ; ça ne sera pas moi, toujours, et je l'avertirais bien plutôt. — Oui ! s'écrièrent toutes ces filles ensemble. Il la faut avertir : car c'est indigne de battre une fille, et une fille comme ça qui n'a pas plus de défense qu'une enfant.

En conséquence, les sept petites marchandes se proposèrent de soutenir Mignonne contre ses ennemies. Pour cet effet, elles députèrent la gaufrière pour aller avertir le comte dès qu'il paraîtrait au boulevard. Les six autres firent en même temps préparer un bon dîner chez la belle traiteuse Guénégaud, auquel chacune avait invité son amant.

Cependant, la députée ayant aperçu le comte qui cherchait Mignonne des yeux, elle l'aborda. — Je crois qu'elle n'est pas encore arrivée, monsieur le comte, mais elle ne tardera pas. Je vous dirai, en attendant, que je crois qu'elle a du chagrin. Et je m'en vais vous expliquer ça. Il y a ici des marchandes qui lui en veulent à cause qu'elle réussit mieux qu'elles. Elles l'ont décriée, la faisant passer pour coucher avec des libertins, et même avec vous. Nous nous sommes liguées sept contre la ligue des méchantes, et nous allons dîner toutes ensemble chez la belle traiteuse, avec Mignonne que nous allons inviter et quelques bons garçons, nos amoureux, pour voir comme nous riverons le clou à ces langues de vipères-là. Voulez-vous être de notre dîner, monsieur le comte ? Vous nous donnerez vos conseils. Venez ; plus on est de fous, plus on rit... Mais, tenez, voilà Mignonne qui arrive. Venez-vous ? — Oui, j'irai ; dès que vous êtes amies de Mignonne, vous êtes les miennes, et je veux employer tout mon crédit à lui donner du soutien. Je m'apercevais bien, depuis quelque temps, qu'elle était décriée, mais je ne savais pas d'où cela venait. Qui sont ses ennemies ? — Vous allez voir ses amies en dînant avec nous ; et on vous nommera ses envieuses pour que vous les connaissiez. Appelez Mignonne. — Le comte l'appela. — Nous t'invitons à dîner, lui dit la gaufrière, avec monsieur le comte qui le veut bien. Ne tardez pas, tout doit être prêt ; je m'en vais pré-

venir mes camarades. — Mignonne, surprise de cette invitation, ne savait que répondre. Le comte l'instruisit en gros, et la relation que cette affaire lui donnait avec elle augmenta son attachement et son goût. Mignonne ne pouvait revenir de son étonnement ; elle ne faisait de mal à personne, et elle s'apercevait, depuis quelque temps, que tout le monde lui en voulait. La conduite des sept plus aimables boulevardières à son égard la flatta néanmoins, et, voyant que le comte lui témoignait beaucoup de bonne volonté, elle le pria d'être du dîner pour voir ce qui allait en résulter, car elle n'était pas sans crainte. Il lui dit qu'il avait déjà promis. Ainsi tous deux se rendirent chez la belle traiteuse où ils trouvèrent le dîner préparé. Les sept jeunes marchandes embrassèrent Mignonne avec les démonstrations de la plus vive amitié. On se mit à table, on causa d'abord très bruyamment de l'affaire de Mignonne qu'on instruisit de tout le complot. Le comte assura qu'il n'était pas difficile de le faire échouer. Ensuite, il remercia les jeunes boulevardières de leur bonne volonté pour Mignonne et pour lui, déclarant qu'il les prenait toutes les huit sous sa protection et qu'il voulait payer le régal. — Je ne vous cache pas, ajouta-t-il, que j'aime cette jolie enfant ; mais elle est sage, et je n'ai pas encore attaqué sa vertu : c'est un fait certain. — Eh ! quand elle vous aimerait, et que... vous m'entendez... Pourvu que vous fussiez le seul, qu'est-ce que ça ferait ? dit l'épinglière. — Mais cela n'est pas, répondit le comte. Je ne suis pas riche ; je ne puis me marier, par cette raison, d'une manière avantageuse dans ma condition. Encore moins épouserais-je une fille comme Mignonne : ce serait me déshonorer aux yeux du monde ; mais je l'aime tendrement ; si elle trouve un parti, je ferai quelque chose pour elle, et, afin que son mari futur ne puisse jamais lui rien reprocher à mon sujet, il ne faut pas que je la voie chez moi, ou ailleurs en particulier ; mais, devant tout le monde, je ne me refuserai pas ce plaisir-là. — Que je suis fâchée que vous soyez comte ! lui dit Mignonne, la larme à l'œil. Je serais peut-être un

jour votre femme, car je vous aime de tout mon cœur ; je ne vous l'ai jamais dit, mais je le fais aujourd'hui devant mes bonnes amies et devant leurs honnêtes amoureux afin que vous le sachiez, et eux aussi. Je ne veux point de parti : conservez-moi vos bontés ; je ferai pour vous tout ce qu'il vous plaira Je n'en fais pas la fine, et, quoique je sois sage, oui, je ferai tout pour vous : mais vous êtes le seul homme qui le soyez et qui le serez jamais pour moi.

A ce discours, toutes ses amies, qui n'étaient pas des Lucrèces, se levèrent pour l'embrasser. — Oui, oui, tu feras bien d'aimer un honnête homme. — Le comte remercia Mignonne en l'assurant qu'il n'abuserait pas de sa prévention pour lui.

La bonne chère, le vin, la présence de leurs galants, avaient mis le cœur sur la main à toutes ces filles. Le comte, curieux de savoir leurs aventures, vit que c'était là le moment de les faire parler. Il leur proposa de raconter leurs histoires pour l'édification de Mignonne qui sans doute y trouverait à profiter. — Ah ! je le crois, dit l'épinglière ; allez ! il verra comment est-ce qu'il faut se conduire quand un brave homme nous aime et qu'il a des bontés pour nous. Et, pour vous prouver ça, c'est que je m'en vais commencer, moi, à vous faire ma petite confidence, qui sera drôlette ; car, telle que vous me voyez, j'ai quelqu'un qui m'aime fort et qui en agit bien avec moi, comme vous allez voir... Le cœur sur la main, en cette bonne compagnie d'amis, je ne cacherai rien.

LA PETITE ÉPINGLIÈRE

« Je suis assez gentille ; ça parle tout seul, il n'y a qu'à me voir. Tout en vendant des épingles sur le boulevard, il se trouva qu'un jour un monsieur bien joli me dit comme ça : — La jolie marchande, ne vous nommez-vous pas la jolie Suzette du boulevard ? — Oui-dà, monsieur. — Un de mes amis m'a dit comme ça que vous étiez rétive en diable. Je voudrais bien voir ça. — Quand il vous plaira, monsieur : en fait de ça, je suis toute prête. — En

fait de quoi donc, la belle ? — En fait de rétiverie. — Ah ! j'entends ! mais je n'entendais pas comme ça. — Et il se mit à rire. — Vous êtes, ma foi, gentille ! — Croyez-vous ça, monsieur ? — D'honneur ; et, si vous voulez être ma bonne amie, je suis tout prêt à bien vous aimer. — Savoir comment, monsieur? — En bonne amitié d'amant pour sa maîtresse ; car, en fait de pour ce qui est de mariage, je ne donne pas là-dedans, et, je crois, ni vous non plus, la belle? — C'est selon. Qu'est-ce que vous êtes, vous, monsieur ? — Qu'est-ce que je suis ? Mais un joli garçon, comme vous voyez, la belle :

Par un dimanch' qui z'était fête,
Moi qui cherchais d'un tête-à-tête
J'trouv'aux Porch'rons t'un'bell'enfant.
C'était joufflu, c'était z'avenant :
Sarpéguienn', moi qu'aim' c'qu'est friand
Et qui fait qui'faut z'être honnête,
Je vous troussis t'un compliment :
Vantez-vous-en !

— La chanson est jolie, lui fis-je, mais elle ne répond pas à ma question. — Eh ! bien, puisque vous voulez le savoir :

J'li fis voir clair dans ma tendresse.
J'vis qu'ell'en riait ; v'là que j'me r'dresse :
V'là qu'a'm'fait mettre à son écot ;
V'là qu'je m'réchauffe à son fagot ;
Moi qui n'me mouch' pas d'l'œil d'un sot,
J'vis qu'all'aimait la politesse :
J'en vins tun peu pus en avant :
Vantez-vous-en !

— Mais ce n'est pas là ce que je vous demande ! Répondez-moi donc. Etes-vous au-dessus de moi ? Etes-vous mon égal ?

Je m'arrangerai en conséquence. — Vous avez soif, à ce qu'il me paraît ! Je vais vous en verser :

I'prit zun'soif à mon aminte ;
J'voulus que c'te soif fût zéteinte :
J'lli verse un coup... C'qu'est d'singulier,
A c'premier coup za s'fit prier !
Pardin'j'eus mon tour au dergnier.
A'm'dit : — J'sommes à la grand'pinte ;
J'lli dis :— Je l'voi' ben, mon enfant :
Vantez-vous-en !

— Vous êtes en vérité insupportable, et vous ferez ce que vous voudrez ; je ne m'en inquiète non plus que de mon premier pet. Ne voulez-vous donc pas le dire ? — Ma foi, si fait, me fit-il. Je suis le coureur de monsieur le marquis de ***. — Un coureur faire tant de façons ! Touche-là ; nous sommes égaux, et je ne t'en aimerai que mieux, si tu le mérites.

— Tout' fille qui fait la nitouche,
Qu'on ne dirait pas qui z'y touche,
Ça n'a pas d'faim z'en commençant,
Mais l'appétit vient en mangeant.
Pardin', Suzon, profite's-en,
Car tout ça qui z'est su'sa bouche
Ne tient pas cont'un régalant :
Vantez-vous-en.

La chanson est finie, mademoiselle Suzette, et je vais vous parler raisonnablement. — A la bonne heure, comme ça ! — Je suis le coureur de monsieur le marquis, comme j'ai dit, mais vous sentez bien qu'un coureur ne se marie pas : comment diable pourrait-il courir s'il était chargé de cinq à six enfants ? Là, je vous le demande, mademoiselle Suzette. — C'est un peu vrai, dà ! lui fis-je ; mais vous ne les porterez pas sur votre dos ? — Je vous

en fais la jugesse : si je ne les porte pas sur mon dos, je les porterai dans ma tête, et, quand on a la tête pesante, l'on court mal. Tenez, soyons amant et maîtresse, ça vaut mieux : je vous aimerai bien. — Tope ! Je vous aimerai bien aussi, mais à la condition, que, tout comme vous ne voulez pas épouser de crainte de charge de corps et d'esprit, moi, de même... suffit... Que je n'aurai pas de charge non plus. — Je verrons ça. — Oui, je verrons ça, bien dit. — En attendant, ne me voulez-vous pas aimer tout seul, et de préférence ? — Tout seul ? Ah ! si je vous aime, ça sera bien tout seul ; je ne suis pas un cœur d'hôpital, ni une demoiselle Chitchit. Fi donc ! Vous me dites-là une sottise, monsieur ! — Non pas, dà, me fit-il, mais c'est la crainte qui me fait parler ; car vous me plaisez, et je n'aimerai que vous ; les femmes de chambre et les cuisinières, fussent-elles des Vénus... — Pour vous abréger ça, nous convînmes que nous nous aimerions. Mais, dame ! c'est que, dès la seconde fois, il me fit des cadeaux qui n'étaient pas d'un coureur ; c'est lui qui m'a montée, comme vous voyez, qui m'a mise, fournie de marchandises de mon négoce, logée, meublée. Et puis, quand tout ça a été fait, savez-vous ce qu'il était ?

— Mais, dit le comte, le coureur du marquis de ***. — C'était bien le marquis lui-même ! Dame ! c'est que j'ai été bien étonnée, mais je ne me suis pas démontée. Je lui ai parlé comme il faut, et il a été si content qu'il m'a donné, en sa place, cet amoureux que vous me voyez, qui est un de ses vaissaux. — Un de ses vassaux, dit le comte. — Oui, un de ses gens, sans être laquais, ni cocher, ni coureur, ni cuisinier ; et il nous fera notre établissement. C'est un honnête homme : n'est-ce pas, donc, monsieur Sainjean ? — Oui, sûrement, mademoiselle Suzette ; car il est bien sûr qu'il m'a dit que tout s'était honnêtement passé entre vous deux. — Comment donc, honnêtement ! Mais encore plus qu'honnêtement. Il faudrait avoir vu comme ça s'est passé pour le savoir !

Le comte sourit, en serrant la main de Mignonne.

LA PETITE ÉVENTAILLISTE

« Ah ! bien donc, si c'est là tout, s'écria une des plus jolies compagnes de Suzon, j'ai bien une autre histoire que ça à vous conter ! C'est moi qui ai été attrapée, mais attrapée comme on ne l'est pas, par un stratagème dont on ne se serait jamais défié.

Il y a deux ans, quand je commençais à vendre des éventails, je voyais toujours derrière moi un monsieur d'un certain âge qui me disait : — La jolie taille ! qu'elle est bien faite ! qu'elle est jolie ! — Moi, je me retourne à la fin, et je le regardai de mauvaise humeur, à cause que ça m'impatientait. Voilà qu'au bout de quelque temps je ne le revis plus. Mais, en place, il me vint une grande vieille dame qui m'achetait toujours quelque chose et qui me faisait mettre à côté d'elle au café, et qui me payait ce que je voulais en bavaroises ou autre chose. Voilà que, quand nous fûmes bien connaissances, à ce que je croyais, moi, qu'elle me dit : — Mais, mon enfant, ton commerce ne te rapporte guère ! Je veux prendre soin de toi; je veux t'aider. Tiens, voilà six francs. Comment es-tu logée ? — Dans la rue Saintonge, chez la crémière, dans un trou au premier sur le derrière où l'on ne voit pas clair à midi. — Ah ! ma pauvre enfant ! Je veux te mettre mieux que cela : je te logerai chez moi, gratis ; tu auras une jolie chambre à côté de la mienne. Quitte ton trou dès aujourd'hui ; je ne saurais souffrir que ma petite amie soit si mal. — Je remerciai la bonne dame, et je fus bien contente. — Tu es sage, qu'elle continua ; je le sais : c'est ce qui me donne de l'estime pour toi. Viens, tu mangeras avec moi sans qu'il t'en coûte rien ; je ne demeure qu'à deux pas, dans la rue Charlot. Me voilà bien plus contente ! — J'eus du bonheur cette soirée-là ; je vendis tous mes plus vilains éventails à six ou dix sous de gain. Le soir, j'allai faire prendre ce que j'avais chez la crémière, et, comme elle me faisait payer d'avance, je n'eus rien à faire qu'à lui rendre sa clef. — Où que tu vas donc, la Marianne, me dit-elle, que tu me quittes ? Dans

quelque *** ? Car tu es faite pour ça ! — Moi, je ne lui répondis rien, car elle est en gueule comme personne, et je donnai mon paquet à la cuisinière de ma grande vieille. — C'est donc là la sacristine ? se mit à dire la crémière ; elle en a bien la mine, ma foi. — J'étais toute honteuse de ce qu'elle disait ça à cette pauvre cuisinière, qui me dit : — Laissez-la dire et ne lui répondez pas : c'est une femme grossière, et c'est le regret de ce que vous quittez un trou qu'elle ne pourra louer à personne. — Ça me parut assez juste, et je m'en allai. Quand je fus arrivée chez la grande vieille dame, elle me donna une jolie chambre comme elle me l'avait promis : nous soupîmes ensemble fort bien, et je m'en allai coucher dans un bon lit qu'elle me dit qu'il était à moi. Tout alla bien. Le lendemain, après un bon déjeuner en chocolat fait exprès par Chéradame, apothicaire du faubourg Saint-Honoré qui le fait, dame ! excellent, j'allai au boulevard faire mon petit commerce. Et ma bonne vieille dame m'avait dit auparavant que de sortir : — Ah ! çà, tu viendras dîner, ma petite Marianne ? Ce n'est pas loin ; viens, et ne manque pas, car je t'attendrai. — Et, moi, je dis : — Oui, madame. — Je vins donc dîner à l'heure. L'après-midi, la grande vieille dame vint au boulevard et me régala de ce que je voulus au café : nous bûmes du punch au rhum et au rach, des deux façons. Le soir, me voilà bien contente de me savoir un bon souper qui ne me coûtait rien, et un bon lit ! J'étais bien joyeuse en m'en allant. Je fus bien reçue ; ma vieille grande dame m'embrassa, me caressa. On servit des pigeons aux petits pois que j'avais dit que j'aimais au café. Je soupai bien ; je bus un peu trop, mais c'est que le vin était si bon !... Voilà que le souper est fini. — Ah ! çà, petit Chaperon rouge, me dit ma grande vieille, je t'aime tant que je veux que tu couches avec moi. Si tu as trop chaud dans la nuit, tu iras dans ton lit. — Moi, qui me voyais si bien aimée, je ne pouvais pas lui refuser ça. Si bien que je me couchis avec elle... Je ne vous le cacherai pas : je fus prise ni plus ni moins que le petit Chaperon rouge, et le

loup me mangea, car, ma grande vieille, c'était l'homme qui me faisait d'abord tant de compliments.

Je fus bien fâchée, quand je vis ça ; mais il me fit tant de bien, tant de présents, que je lui pardonnai, vu qu'il ne recommencera plus et qu'il m'a promis de me marier avec monsieur Delépine que voilà, et qui sait bien que ce n'est pas de ma faute.

Le comte éclata de rire, et la petite bouquetière, se mit à chanter la ronde célèbre :

Je n'eus jamais laissé faire
Un autre que le curé, etc.

Tout le monde répéta le refrain à chaque couplet, ensuite elle raconta son histoire.

LA PETITE BOUQUETIÈRE

« C'est moi qui vous aurais des aventures, quand je vais à la portière des carrosses porter des bouquets aux messieurs, si je n'étais pas ce que je suis ! Dame ! c'est qu'en montant sur le montoir l'un vous prend la joue, l'autre le menton, l'autre un peu plus bas ; et, quand vous avez ça joli, c'est des compliments, des « La belle enfant ! » des « Veux-tu ci, veux-tu ça? » des « Je voudrais bien ci, je voudrais bien ça ». Mais, moi, je ne les écoute seulement pas, et je tâche de vendre mes bouquets le plus que je peux, des trois livres, des quelquefois six francs, c'est selon ; et, aux dames, six sous, douze sous : encore faut-il qu'ils soient beaux. Un jour que j'avais de belles roses dans la primeur, voilà qu'un domestique vint me trouver où ce que j'étais à ma place tout vis-à-vis le cabaret de Bellevue. — La belle enfant, combien ces roses pour mon maître ? — Vingt-quatre sous pour votre maîtresse, vingt-quatre francs pour votre maître. — Il se mit à rire. — Apportez-en. — Voilà, moi, que je prends mes plus belles, et que je m'en vais au carrosse, où il n'y avait qu'un jeune monsieur qui m'avait tout l'air d'un libertin ; mais c'était le

plus joli libertin qui fut jamais en fait de ce qui est de libertinage ; enfin, un joli jeune homme, un peu moqueur, très insolent, hardi comme trente pages et plus fourrageur qu'un abbé de condition. Son laquais lui parlait de moi, et le maître riait. — Entrez dans le carrosse, ma belle bouquetière, que je choisisse à mon aise. Et puis, c'est qu'en restant sur le montoir votre jambe fine ferait arrêter tous les passants. — Comment donc que vous savez ça, monsieur ? Vous ne la voyez pas ! — Oh ! je l'ai vue. — J'entrai et je m'asseyai à côté de lui, et il prit mes roses. — Je prends tout, mais je n'ai pas d'argent sur moi : faut venir à la maison ou hôtel. — Oh ! que non, monsieur ! Je vous ferai bien crédit. — Non, non. — Et, pendant qu'il disait ça, voilà que le chien de cocher, qui avait le mot, vous allait ventre à terre par la rue du Calvaire et la rue Saint-Louis, si bien que je ne pouvais descendre. Ça fut comme ça jusqu'à la rue Cerisaie, où ce que le carrosse entra tout de go dans une grande cour. On fermit la porte, et le monsieur descendit en me disant de descendre. Moi, qui n'avais pas peur, je lui pris sa main et je sautai à terre. — Montons, me dit-il. — Je ne me fis pas tirer l'oreille. Voilà que, quand je furent dans son cabinet, il me dit : — Ah ! çà, me dit-il, il ne s'agit pas de ça, la jolie bouquetière : c'est que je suis amoureux de toi. — Bien de l'honneur, monsieur le marquis. — J'aime tes réponses et ton air délibéré : tu es réellement piquante. — Vous croyez peut-être rire, mais je suis piquante en diable si vous en essayez. — Il voulut m'embrasser. Je me laissai faire ; une embrassade n'insulte pas une fille. Il recommença. Je voulais voir où ce qu'irait cette baisure-là. Il mit la main sous mon fichu. Ça n'était pas grand' chose encore, et, tout en riant, moi qui ai la pogne forte, je lui fis faire la pirouette sur les deux talons, et je vous l'étalai sur un sofa qui se trouvait à l'autre bout de la chambre. — Diable ! comme tu es forte ! Mais il ne s'agit pas de ça ; je t'aime : voilà dix louis. — Pour mes bouquets ? Ils sont bien payés : grand merci, monsieur le marquis. — Non, ce n'est pas pour ta rose.

— Moi qui ai été à la Comédie italienne, où ce que j'ai vu la Fée-Grugelle, j'entendis ce que ça voulait dire. Les spectacles forment bien l'esprit d'une fille. — Oh ! c'est trop, monsieur le marquis ! Cette fleur-là, je ne la vends que quinze francs. — Comment ! que quinze francs ! — Encore, je ne les touche pas : c'est le curé. — Il se mit à rire : — Je suis marié, ma chère. — Vrai ? — Bien vrai. — A quelque vieille dame ? — Non, parbleu ! à une jeune et jolie personne, mais tu es si gentille que tu me rends infidèle à la beauté même. — C'est bien de l'honneur que ça me fait ! Où ce qu'elle demeure donc, madame la marquise ? — Dans cette autre aile de l'hôtel. — Je voudrais bien la voir pour voir si j'ai tant de mérite que vous dites à vous rendre infidèle. — Quelle idée as-tu là ? — Je veux voir ce que je vaux, moi. — J'y consens, à condition que, si ma femme est jolie, tu me donneras ta rose ? — Pour rien ? — Non, parbleu ! Mais qu'as-tu besoin de voir ma femme ? — Et il voulut encore mettre la main sous mon fichu. Dame ! moi qui commençais à me fâcher, je vous l'étendis de travers sur les fauteuils. — Tu veux donc absolument voir ma femme ? — Oui, monsieur ; sans quoi, rien. — Il faut te satisfaire. Suis-moi par ce petit escalier. — Je le suivis dans un petit corridor qui me mena jusqu'à la porte du cabinet de la marquise, qui était assise sur un sofa, belle comme une fée ; elle lisait. — Qu'elle est belle! dis-je tout bas au marquis. Ah ! ça me fait bien de l'honneur! — Je vis que ça lui faisait plaisir, de ce que je louais sa femme ; car il me disait : — N'est-ce pas, qu'elle est belle? — Moi, je lui fis signe qu'il me la laissît encore voir. Mais il me tirait par la jupe, si bien qu'il fit du bruit. La marquise leva les yeux de sur son livre, et elle dit : — Qu'est-ce ? — Moi, voyant que le marquis m'avait quitté la jupe, je rentre en répondant : — Madame la marquise, c'est moi. — Elle me regarda, bien surprise. Son mari, encore plus étonné, restait là. — Qui êtes-vous ? Que voulez-vous, ma fille ? — Je m'en vais vous le dire, madame. J'ai demandé une grâce à monsieur le marquis, votre époux, que

je suis venue trouver ici. Il m'a dit, comme ça : « Ma fille, vous êtes jeune, assez gentille : si je vous oblige, on dira que vous êtes ma maîtresse ; tenez, ma femme est bonne ; venez par ici chez elle, demandez-lui sa protection en vous réclamant de moi ; ça vaudra mieux. — Ah ! ma fille, de tout mon cœur ! Où est monsieur le marquis ? Ce trait est charmant de sa part ! — Le marquis est entré. — Je vous recommande cette jeune fille, a-t-il dit à la marquise ; il s'agit de la marier avec un de nos gens qu'elle aime et qui voulait abuser de son innocence. Je l'aurais chassé ; mais Victoire (il savait mon nom), m'a parlé pour lui ; je le garde à condition qu'il épousera cette fille et qu'il en agira bien avec elle. — Vous êtes le plus généreux des hommes et le plus aimable des maris. Je prends cette jeune fille sous ma protection, et, si elle veut du service, je serai sa répondante. — Je remerciai bien madame la marquise de sa bonté, lui disant que j'avais un petit commerce de fleurs. Si bien qu'elle me dit de continuer. Et je sortis de l'hôtel ; mais, quand je fus dehors, je trouvai les dix louis dans ma poche, dont je me suis bien servie. Et madame la marquise me fit reconduire par son premier laquais, monsieur La Garenne que voilà, qui me recherche, sur la confidence que je lui ai faite de tout ce qui s'était passé. Depuis ce temps-là j'ai une bonne protectionneuse, sans compter que monsieur le marquis ne me veut pas de mal ; car il m'a dit, en me revoyant après : — Tu es bien fine, Victoire ! — Et vous encore plus fin, monsieur le marquis. — Et il chantait :

Si dans le sein de la Victoire
Je désirais m'ensevelir,
C'est moins pour vivre dans l'histoire
Que pour mourir dans le plaisir.

C'était là un joli compliment ! Mais je m'en tiens à ce que j'ai.

LA PETITE POUDRIÈRE-POMMARDIÈRE

« Je suis honnête fille, mais je ne l'ai pas toujours été : c'est un malheur, et c'est un bonheur que je me sois retirée du vice. Je suis fille d'une blanchisseuse de la rue Perdue. J'avais tant de peine dans ma jeunesse que ça faisait pitié. Aussi, quand je passais chargée de linge pour aller au bateau, ceux qui me rencontraient me disaient : — Mon Dieu, quel dommage ! La jolie enfant ! — Moi, qui entendais ça, je disais : — On me plaint bien, mais personne ne m'en retire. — Mais voilà qu'un jour, comme je descendais les Grands-Degrés, une femme du Faubourg Saint-Marceau, qu'on appelait la Moucharde et que je ne connaissais pas, me regarda beaucoup. — Mon Dieu, mon enfant, à votre âge, porter des charges comme ça ! Si vous voulez venir avec moi, vous en aurez de plus douces. — Je lui dis que je ne demandais pas mieux si ma mère le voulait. — Ah ! vous avez une mère ? — Tout le monde n'en a-t-il pas, madame ? — Vous lui êtes utile : elle ne voudra pas ; cependant, vous manquez votre bonheur, car vous êtes d'une jolie figure. — Parlez-lui, madame. — Où est-elle ? — Elle est toute seule chez nous. — Je lui montrai notre porte ; elle monta, et j'allai faire mon voyage, mais je revins sur-le-champ pour voir ce qui se passait. Je trouvai la Moucharde assise, et ma mère qui lui parlait à demi-mots quand elle me vit. — Allons, Javote, puisque tu veux bien aller avec madame, tu iras. Tu n'as qu'à te chausser et à mettre ton casaquin d'indienne ; elle va t'emmener ; j'aime mieux ton bonheur que ton service. Contente bien madame. — Je m'habillai, et, quand je fus prête, je descendis avec la Moucharde qui m'emmena chez elle, rue Fromenteau, où elle me mit dans une belle chambre où l'on me déshabilla toute nue ; on me fourra dans un lit de cuivre plein d'eau où l'on me coucha ; on me laissa bien tremper et, quand je le fus, on me décrassa ; et puis, on m'habilla

tout en mousseline et en gaze, avec des rubans, une frisure, des petits souliers tout d'or, des boucles d'oreilles, des bracelets, des bas de soie et un bonnet de fleurs. Quand je fus bien belle on me mit devant un miroir. — Regardez-vous, ma fille ! me dit la Moucharde. — Je me voulus regarder, sans me voir, quoique la glace fût grande à tout le trumeau ; c'est que je ne me reconnaissais pas, tant j'étais belle et bien décrassée. — Où çà donc que je suis ? — Tenez, vous voilà. — Allons donc ! Cette belle demoiselle-là ? Vous vous gaussez de moi ! — Non pas, voyez-vous, ma chère Zaïre ! — Haïre ! Je ne m'étonne pas de quoi je ne me reconnais pas ! C'est que vous me prenez pour une autre. Je suis Javote Poinot, la fille à la mère Marion, la blanchisseuse. — Je sais bien que vous êtes Javote ; mais je vous donne le beau nom de Zaïre parce que votre nom n'irait plus à une aussi jolie fille. — C'est donc moi, Javote, ça ? — C'est vous-même. Javote Poinot et Zaïre, c'est la même chose. — Ma foi ! je suis jolie ; ah ! je suis jolie ! — Vous serez tous les jours ainsi. — Et quoi que je ferai ? — Rien que de doux. — C'est vrai, car, si j'égayais le linge avec ça, je m'abîmerais. — Vous êtes demoiselle, et vous ne vous occuperez plus qu'en demoiselle. On va vous donner un maître de danse. — Gardez-vous-en bien, dit tout bas un homme que je ne voyais pas ; je suis si las des femmes d'esprit et des actrices de l'Opéra que je veux une maîtresse qui ne sache ni lire, ni écrire, ni chanter, ni danser, ni même parler. Elle est comme je la veux, et vous serez bien payée. — Je m'admirais pendant qu'il disait ça. Je voulus me retourner pour voir qui c'était, et je ne vis plus personne. — Tout ce que vous allez avoir à faire, me dit la Moucharde, c'est d'amuser un gros monsieur de mes amis qui vient passer ici quelque temps tous les jours ; ne voulez-vous pas bien ? — Je dis que oui. Si bien que le monsieur vint tout de suite... Je ne vous parlerai pas de ça ; ce n'est pas le plus beau de ma vie, quoique je n'y entendais pas malice. Ça dura quelque temps ; et puis, après, j'en eus deux, trois, jusqu'à un jour qui m'en vint

un qu'on me recommanda bien. C'était un jeune homme qui venait de servir sur mer, qui dit qu'il voulait dépenser cinquante louis avec une jolie fille avant que de se mettre à rien faire. On me l'amena dans ma chambre ; j'avais entendu le discours, si bien que j'étais bien contente; mais, quand il fut vers moi, qu'il m'eut regardée, le voilà qui se mit à rougir, à changer de couleur. Il me dit : — Qui es-tu, ma petite ? me dit-il. On m'avait bien recommandé de ne pas nommer mes parents ni ma rue. Je lui dis que j'étais du faubourg Saint-Marceau. — Ah ! tant mieux ! Tu es gentille, et je me divertirai bien avec toi. Mais c'est que tu ressembles comme deux gouttes d'eau à ma sœur Javote Poinot que ma mère dit qu'elle ne sait ce qu'elle est devenue. — Moi, qui m'entendais nommer par mon frère le soldat, j'avais bien envie de lui sauter au cou, mais je n'osai, à cause qu'on m'avait défendu de me faire connaître. Je dis que j'allais revenir, et j'allai trouver la Moucharde. — Ecoutez donc ! écoutez donc ! C'est mon frère. — Qu'est-ce que ça me fait ? me dit-elle. — Il va être bien content de me voir demoiselle !... — Garde-toi bien de te faire connaître ! Il te tuerait, et moi aussi, et ta mère aussi ! — Je fus tout étonnée. — Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais là ? Retourne le trouver et, sur les yeux de ta tête, ne lui dis rien. — Je rentrai. Mais mon frère, qui, en me voyant sortir, s'était méfié de quelque tour, m'avait suivie sur la pointe du pied et m'avait écoutée. — C'est donc toi, Javote ? me fit-il. Je suis ton frère, et tu es ma sœur ! Ma sœur en cet endroit-ci ! Il faut que tu me dises la vérité de tout ce que tu as fait. — Moi, qui me vis reconnue, je ne lui cachai rien. — S'il n'y a que ça, encore, encore... me dit-il. — Non, il n'y a que ça, mon frère. — As-tu ici tes nippes ? — Oui, quelque peu. — Prends tout ; fais ton paquet ; je t'emmène, et, si la Moucharde souffle un mot, je la fends en deux avec mon sabre. — J'allai chercher mes habits, et je dis tout à la Moucharde qui se mit à trembler. Elle me rendit l'argent que lui avait donné mon frère ; elle me donna tout ce qui m'apparte-

nait ; elle fit mon compte et me donna ce qu'elle dit qu'elle me devait. Mais mon frère voulut voir le compte, et il dit qu'elle me volait ; il lui en fit donner dix fois davantage. Il m'emmena chez lui, dans sa chambre, où qu'il m'a gardée jusqu'à présent, m'ayant acheté ce que j'ai pour faire mon petit commerce au boulevard et dans les cafés. Il m'était défendu de parler à homme qui vive sous peine d'être hachée. J'ai obéi jusqu'au moment où il m'a lui-même trouvé un parti, que voilà : monsieur Marseille que j'aime bien et que j'épouserai quand il plaira à mon frère. Je gagne assez bien ma vie avec mon petit commerce de poudre, de savonnettes, de pommades, d'eau pour les dents, pour le teint. J'ai trouvé des gens qui m'ont reconnue, mais j'ai si bien démenti leurs yeux qu'ils m'ont crue de préférence.

— Je suis charmé que votre frère se soit trouvé là, dit le comte ; sans lui, vous étiez une fille perdue. — Je le crois bien ! Car j'en avais déjà tout l'air, puisqu'un jour une dame en carrosse le dit en me voyant passer ; c'était une actrice de la Comédie-française. — De quoi se mêlait-elle? — Ah ! monsieur le comte ! dit la gaufrière, elles ont ce droit-là. Elles sont sages, au moins en partie.*

LA PETITE VENDEUSE DE FRUITS

« Je suis de la rue des Boulangers, et je vendais des fruits au coin de celle Saint-Victor quand un maître-tailleur offrit à ma mère de me montrer son métier. Ma mère dit qu'elle le voulait bien. Et, moi, j'allai chez le tailleur, qui demeurait rue de la Harpe. — Tu es gentille, Nicole, me dit-il ; je suis veuf et jeune encore ; sois bien sage, et j'aurai soin de toi. — Je lui dis que je serais bien sage, et il m'embrassa : ce qui me fit plaisir. Voilà que je me mets à apprendre à coudre ; c'était le maître tout seul qui voulait me montrer, si bien qu'au bout de quatre jours je fis une culotte.

J'étais dans la chambre de mon maître où je coupais les étoffes,

et je le voyais faire. — Tu vois bien, Nicole, me disait-il ; je suis payé douze francs de façon de cet habit-là ; eh ! bien, l'étoffe est à vingt francs l'aune, c'est du Louvier, ou du Pagnon superbe ; je compte une aune et demie de plus, que je mets dans mon greffe, sans compter ce que je prends encore sur les autres fournitures. Tu vois que mon gain n'est pas mince quand je fournis tout. Si on me donne l'étoffe, c'est encore mieux : je gâterais plutôt l'habit que de ne pas avoir mes deux aunes ; les marchands de drap savent ça, et ils arrangent les choses en conséquence. Les boutons, le fil, le bougran, la doublure, la ouate, tout ça me produit cent pour cent ; aussi, je suis riche, et, si tu veux être ma maîtresse, tu ne manqueras pas. — Quoi que c'est que ça, votre maîtresse ? Est-ce que vous me ferez l'amour pour m'épouser ? — T'épouser ! non pas ; mais... — Il me détailla ça au plus juste. Je ne dis rien, mais je ne m'en souciai pas trop, de coucher avec un homme qui ne voulait pas être mon mari.

Mon maître avait de feu sa femme, qui avait été bien coquette, deux fils et une fille. L'aîné, qu'on avait fait tailleur, était chez un fripier de la rue du Roule ; le cadet était abbé ; quant à la fille, elle était en pension à Chaillot. C'était une jolie enfant d'environ seize ans, et on disait qu'elle ressemblait à sa mère ; et c'était comme si on eût dit que monsieur Renifflet en avait dû porter de belles. Le premier dimanche que je fus à la maison les deux fils y vinrent. L'aîné, en me voyant, fit une mine de mécontentement ; le cadet se mit à rire et vint m'embrasser en me disant : — C'est donc là vous, Nicole ? N'allez pas faire comme Marie ; une nuit que mon père se trompa de chambre et qu'il alla vers son lit, elle manqua de lui faire sauter un œil de la tête. Mais vous êtes bien gentille. — A quoi t'amuses-tu là, l'abbé ? lui dit son frère ; va-t-en un peu savoir si mon père nous mènera aujourd'hui à Chaillot. Voilà plus de quinze jours que je n'ai vu Henriette. — L'abbé y alla. Quand il fut parti, l'aîné me dit : — Vous êtes gentille, Nicole. Il faut nous entendre ensemble ; mon père

ne cherchera qu'à vous tromper ; moi, je serai plus solide ; il faut voir si vous préférez le père ou le fils. D'abord, moi, si vous êtes bien sage, je vous épouserai un jour. — Je lui répondis que je voulais bien et que je l'aimerais mieux que son père, qui voulait que je fusse sa femme sans l'épouser. Il se mit à rire. — Il ne faut pas l'être, entendez-vous ? — Je lui promis bien que non. Le frère cadet revint, et, moi, je m'en fus me mettre à ma toilette, car le tailleur m'avait fait faire une robe tout exprès pour aller voir sa fille. Et, pendant que j'y étais, l'abbé vint vers moi. — Ah ! çà, Nicole, ne vous engagez pas avec mon frère ; ce ne sera jamais qu'un tailleur comme mon père ; moi, j'aurai un bénéfice, qui est déjà sûr, par la protection d'un homme qui veut que je l'appelle mon père à cause qu'il était le bon ami de ma mère quand je vins au monde ; vous serez ma gouvernante, et vous aurez tout à souhait ; car vous me plaisez plus qu'aucune fille que j'aie vue dans ma vie, et vous êtes quasi aussi jolie que ma sœur, qui vous aimera bien ; car elle me dit qu'elle demeurera avec moi quand je serai chanoine, et son protecteur, qui l'appelle aussi sa fille, lui dit qu'elle sera plus honorablement chez un ecclésiastique que chez un tailleur, père ou frère ; car qu'est-ce que c'est qu'un marchand fripier ? — Je trouvai l'abbé bien raisonnable, et je lui dis que oui. Son père l'appela, et son frère vint auprès de moi. — Vous allez être tout à fait demoiselle, mademoiselle Nicole, me dit-il. Ah ! ça vous va bien. Attendez, je vais vous aider à arranger ça. Que vous êtes bien faite ! Mais il fallait vous chausser avant que de vous lacer. Mais tenez, asseyez-vous ; je vais vous mettre ces jolis souliers-là. — Je m'asseyai, et il me chaussa aussi doucement que s'il eût été de la manique. Son père entra comme il bouclait le dernier. — Que faites-vous donc là, mon fils ? — Je chausse Nicole, qui m'en a prié parce qu'elle n'y avait pas songé avant que de se lacer. — Allez, allez vous préparer ; c'est mon ouvrage, ça. Vous êtes innocente, ma chère Nicole, et il ne faut pas vous laisser toucher à ces libertins-là.

Voyez un peu, ils ne pouvaient souffrir les filles que j'ai eues ; ils étaient toujours à leur faire des niches, et les voilà fous de celle-ci. Ah! il faut un peu leur faire sentir leur conduite passée. — Mais, ça ne me regarde pas, moi, monsieur, ce qu'ils ont fait aux autres ; je ne m'embarrasse que de moi ! — C'est bien, c'est bien, Nicole ; vous êtes sans rancune ; ça marque que vous m'aimez puisque vous excusez mes enfants. Allons, je suis charmé de votre bon caractère. Aussi, j'aurai soin de vous, et vous serez ni plus ni moins qu'un de mes enfants. — Je serai donc bien, dis-je en moi-même. Car le père et les enfants me promettent plus de beurre que de pain. — Voilà que nous partons pour aller à Chaillot où était mademoiselle Henriette Renifflet. Dès que je la vis, elle me gagna le cœur; c'est aussi la plus jolie fille qu'on puisse voir. Elle me regarda, et elle dit à son frère aîné : — En voilà donc encore une ? — Son frère lui parla à l'oreille quelques moments, et, aussitôt, elle changea de mine, et elle vint vers moi. — Nicole, me dit-elle, soyons bonnes amies ; il ne tiendra qu'à vous. — Si ça ne tiendra qu'à moi, mademoiselle, je vous réponds que ça sera ; car, rien qu'à vous voir, je vous aime de tout mon cœur. — En ce cas, ma fille, tu suivras donc mes avis ? — De tout mon cœur, mademoiselle. — Il faut être bien sage, résister à mon père, et pourtant faire en sorte qu'il ne te renvoie pas. Pour ça, il faut lui dire qu'il devrait me reprendre à la maison, que deux jeunes filles se tiennent compagnie. Il te dira que je ne l'ai jamais voulu, que je suis fière, et que je rougis d'être fille d'un tailleur : c'est bien la vérité, mais tu me conviens si fort que, pour être avec toi et te soutenir contre les attaques de mon père, j'en ferai le sacrifice. Ne t'embarrasse pas. J'ai un bon protecteur qui prendra soin de toi si tu te comportes comme il faut, sans compter mon amitié que tu auras. — Le père s'étant approché de nous, je lui dis tout de suite que mademoiselle sa fille voudrait bien demeurer avec lui. Il fit la grimace et dit que ça ne se pouvait pas encore. Je lui dis moi-même que ça serait mieux à cause de

ma réputation. Il me regarda, et j'entendis qu'il disait entre ses dents : — Dès que ça a une robe, un bonnet monté, et un peu de frisure, ça a une réputation ! Je l'ai faite trop vite demoiselle. — Il revint au bout d'un moment, et il me dit à l'oreille que ça nous gênerait. — A quoi donc ? lui fis-je. — Si tu es ma maîtresse, me dit-il. — Je ne suis et ne serai jamais que votre ouvrière ; j'ai trop de reconnaissance pour me faire la maîtresse d'un homme qui m'a prise chez lui par charité. — Tu es une fine mouche, Nicole, et je vois que ma fille t'a déjà parlé. — Mademoiselle m'a parlé d'être chez vous. — Eh ! bien, elle n'y sera pas, dit-il ; et, toi, si tu ne veux pas être ma maîtresse, je te remettrai où ce que je t'ai prise. — Henriette s'était cachée, et elle avait tout entendu. Quand elle vit que son père me quittait tout en colère, elle vint m'embrasser. — Tu es une bonne fille ; mais, s'il te renvoie, il en prendra une autre ; il faut lui donner quelque espérance. — Je promis tout ce qu'elle voulut, car je l'aimais déjà de tout mon cœur. Si bien que, la première fois que son père me reparla en nous en revenant, je fis un peu semblant d'entrer dans ce qu'il me disait.

Nous voilà donc de retour. Je me couchai bien tranquillement, et je m'endormis. Mais voilà qu'au milieu de mon somme je me sentis réveillée par quelqu'un. — Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ? me mis-je à faire en criant. — Paix ! paix ! C'est moi ! — Qui, qui, vous ? — C'est Renifflet l'abbé. — Comment donc, monsieur l'abbé ! Qu'est-ce que c'est que ces façons-là ? Voulez-vous bien vous retirer, et tout de suite encore ! Votre père, votre frère et votre sœur le sauront, je vous en assure. Pour qui me prenez-vous, petit libertin ! — On s'éloigna de moi. — Voyez donc un peu ! disais-je toute courroucée. — Nicole ! — Vous n'êtes pas encore en allé ? — Et je criais de toutes mes forces. — Nicole ! ce n'est pas l'abbé qui te parle. — Que ça soit qui ça voudra, allez-vous-en toujours, ou bien je vais ouvrir la fenêtre et crier par la rue. — Je suis Renifflet l'aîné, qui t'aime de tout mon cœur, et

qui t'épousera. — Comment, monsieur Renifflet, vous qui m'avez parlé ce matin, ou hier, si sagement, vous venez dans ma chambre la nuit, dans mon lit ! Ah ! si mademoiselle votre sœur savait ça, elle en aurait bien du chagrin ! Allez-vous-en, je vous en prie ; si votre père venait, qu'est-ce qu'il dirait ? — Je t'aime ! laisse-moi, je t'en prie. — Non ! non ! allez-vous-en, ou je vous dévisage. — Et je me mis à le dévisager. — Ah ! que je suis content, dit enfin une voix que je reconnus pour celle du père Renifflet ; j'ai voulu t'éprouver, mais je vois que tu es sage. Allons, allons, je t'en récompenserai. J'ai entendu tout ce que mes fils t'ont dit, et je voulais voir si tu étais sage ; mais, puisque tu l'es, je t'en récompenserai. Baise-moi, que je m'en aille. — Je ne vous baiserai pas, monsieur, et vous me faites là une vilaine épreuve de nuit. — Çà, faisons la paix, me dit-il. — Il n'y a point d'autre paix à faire que de me laisser ; nous la ferons demain. — Il ne me répondit pas, et je le croyais parti. N'entendant plus rien, je me levai pour aller pousser le verrou à la porte ; mais, dès que je fus par terre, il me prit dans ses bras et me rejeta sur le lit, ce qui me fit une si grande frayeur que j'en ai eu depuis la jaunisse que vous voyez, mais qui est bien diminuée. Je me mis à crier comme une aiguë, mais il ne me lâchait toujours pas, quand voilà que le fils aîné et l'abbé, qui avaient couché à la maison, arrivèrent chacun avec leur chandelle. — Qu'est-ce ? qu'est-ce donc ? dit Renifflet l'aîné. — Comment ! mon père ! s'écria l'abbé en éclatant de rire. Eh ! qu'est-ce que vous faites donc là ? — Le vilain tailleur fut bien penaud. — Qui vous rend si hardis que d'oser?... dit-il. — Ma foi, mon père, nous avions une clef de votre étage ; nous avons cru qu'on vous assassinait... — Retirez-vous ! — Non pas, s'il vous plaît, dit l'aîné ; vous me paraissez dans une situation dangereuse. — Et il vint auprès de lui. Son père lui donna un soufflet, et puis ils sortirent tous les trois de ma chambre après que l'abbé eut allumé ma veilleuse. Quand ils furent partis, je me levai, m'habillai, et j'attendis comme ça le jour.

Dès qu'il fut venu, je descendis. Je trouvai le fils aîné à la porte, qui me dit d'aller vers sa sœur si je n'aimais mieux qu'il me louât une petite chambre. Je le remerciai, et j'allai vers sa sœur. — Que veux-tu que je fasse pour toi ? me dit-elle ; parle. — Me garder auprès de vous. — De tout mon cœur, si ce n'était pas braver mon père ; mais souhaite toute autre chose. — Eh ! bien, j'étais plus heureuse, fruitière; pouvez-vous me procurer de quoi m'élever une boutique un peu assortie ? — Oui ! mon protecteur fera tout ce que je lui demanderai. En attendant, reste ici; il doit venir me voir ce matin. — Je restai ; le protecteur vint ; il me vit ; il me voulut du bien ; il m'emmena sur le boulevard, vis-à-vis une maison qu'il y a, et il me fit arranger une boutique où que j'ai tout ce qu'il y a de meilleur. Je revois de temps en temps l'abbé Renifflet, le fripier Renifflet, mais jamais le tailleur, qui ne sait pas où je suis. Le fripier qui voulait se marier avec moi m'aime toujours bien, ainsi que l'abbé, mais tout ça n'est rien au prix d'Henriette qui m'appelle sa chère amie. Voilà toutes mes aventures. Si j'en ai de meilleures, je vous le dirai dans dix ans d'ici.

— Soit, dit le comte. Je suis fort content de vos histoires, de votre compagnie, et surtout de la bonne volonté que vous témoignez à ma Mignonne ; je vous en marquerai ma reconnaissance. Je vous ai toutes admirées, quoique j'aie préféré Mignonne ; car, un jour que vous étiez toutes les huit en même temps occupées de votre commerce, je me promenai plus de deux heures de l'une à l'autre en vous examinant. Chacune de vous avait des grâces particulières qui me tentaient. Enfin, je vins à Mignonne, la première qui m'avait frappé ; je la regardai plus longtemps que vous toutes, et je dis enfin : toutes sont jolies, mais Mignonne l'emporte. Notre dîner a été charmant ; je vous dois un des plus agréables moments de ma vie. La nuit est venue sans que nous nous en soyons aperçus. Je vais renouer avec Mignonne, qui n'a que moi, et je vous laisse, mesdames, aux tendres soins de vos amoureux.

— Et moi donc, qui n'en ai pas ! dit la gaufrière. — Venez avec nous, la belle ! Je vous remettrai chez vous en passant, ou bien vous coucherez avec Mignonne. — On se sépara aussitôt, avec promesse d'accabler le lendemain de ridicules les vieilles et laides ennemies de Mignonne. Ce qui fut exécuté de la manière la plus avantageuse par l'aimable petite mercière. Le comte se trouva au boulevard ; les petites marchandes, à l'exception de l'éventailliste, que sa grande vieille avait retenue, se rangèrent sur la même ligne devant la porte du plus célèbre des cafés, Mignonne au milieu, le comte derrière elle, pour attendre de pied ferme les vieilles envieuses. Celles-ci arrivèrent ; mais, voyant le joli bataillon sous les armes, elles n'osèrent approcher. Le comte mit toute l'assemblée au fait de ce qui se passait, et il ajouta : — Toutes sont honnêtes, toutes sont jolies ; mais Mignonne l'emporte ; et c'est pourquoi ces vilaines lui en veulent. — On fit des huées aux mégères, qui furent si honteuses qu'elles désertent tous les endroits où se montrent Mignonne et ses compagnes.

La petite Oublieuse

IL y a soixante ans environ qu'il y avait encore à Paris des crieurs nocturnes. On les appelait *les Oublieurs.* Ils vendaient des oublies en faisant jouer à une petite loterie comme on en voit encore quelquefois sur les quais. Mais on ne sait pas à qui ces gens-là pouvaient vendre pendant la nuit. Nos pères, bonnes gens à tous égards, avaient pour eux une sorte de considération, parce qu'une allusion superstitieuse à leur nom d'*Oublieurs* leur faisait faire une fonction singulière, celle de troubler le repos des citoyens, aux heures les plus silencieuses de la nuit, en criant d'une voix sépulcrale :

Réveillez-vous, gens qui dormez !
Priez Dieu pour les trépassés,
Oubliés, oubliés !

Une police plus sage que celle de nos ancêtres abolit au commencement du siècle ces crieurs nocturnes après l'assassinat de l'un d'entre eux par des libertins de qualité, qui couraient les rues la nuit, à peu près comme les grands garçons le font encore

dans les villages, commettant différents désordres, suivant cet axiome du sage : « Qui veut faire le mal aime les ténèbres ». A ces oublieurs ont succédé les marchandes de plaisir qu'on entend de tous côtés dans les rues de Paris.

La jolie Poissarde, la jolie Gargotière, la jolie Tripière, la nouvelle Débarquée, la jolie Danseuse de Guinguette.

DANS le temps que je commençais à écrire, je travaillais beaucoup depuis le matin jusqu'à deux heures dans mon lit en hiver par deux raisons : pour être plus tranquille et pour ne point faire de feu. Ma misère était profonde, mais j'avais un trésor : c'était une ardeur infatigable pour le travail et le désir du seul nécessaire. L'après-dîner j'allais chez mon imprimeur composer moi-même à la casse les formes de mon ouvrage du matin. Tout mon temps était rempli ; j'étais pauvre, mais content. Il y eut néanmoins quelques intervalles où, n'ayant rien à imprimer, et ma tête épuisée se trouvant le soir incapable d'aucune espèce d'application, je me promenais quelques heures, ou bien, quand je pouvais arracher vingt sous du libraire Edme Rapenot*, mon débiteur, j'allais au spectacle. Un jour que j'avais un écu, j'allais aux Italiens voir pour la première fois *le Déserteur* et *Cailleau*, quand je rencontrai dans la rue des Prouvaires la fille d'un musicien ou d'un chantre, jolie

brune au nez en l'air, qui avait été ma voisine. — Vous voilà, ma'm'selle ? — Et vous donc ! Que faites-vous dans ces quartiers-ci ? — Je ne vous cherchais pas, mais je suis ravi de vous trouver. — Et, moi, je n'en suis pas fâchée. — Où allez-vous ? — Allons aux Porcherons*. — — Le mot me surprit. L'endroit n'était pas noble. Mais Manette Prudhomme était si jolie que je me trouvai trop heureux d'aller avec elle. J'ignorais... Hélas ! qu'est-ce, à Paris, que la vertu d'une fille indépendante ? Nous allâmes à pied ; un fiacre m'aurait tout d'un coup enlevé plus du tiers de mon écu. Nous arrivons, et, l'endroit choisi par Manette, ce fut le Grand Salon. Je l'avouerai à ma honte, je n'avais jamais vu cet endroit célèbre. Il était rempli de catins, de poissardes, de cochers, de postillons, de laquais, de coureurs, de soldats français et suisses, d'espions, de souteneurs, etc., etc., etc. Ma figure était neuve pour toute cette honorable compagnie comme elle l'était elle-même pour moi. Je regardais, j'étais regardé. Un garçon vint. — Que souhaite mademoiselle pour goûter ? — De la volaille. — Diable ! lui dis-je, mes fonds sont trop bas. — A combien vont-ils ? — Je n'ai qu'un écu. — Nous aurons du reste. — A la bonne heure ! — Un canard, dit-elle au garçon, et que cela soit du bon, ou je te cogne. — J'allais de surprises en surprises avec ma compagne, et je ne savais ce que ce langage signifiait de sa part. Nous fûmes très bien servis, et on nous dit qu'il y en avait pour dix-huit sous. C'était en vérité pour rien, et je suis sûr que, sans la connaissance, il y en aurait eu au moins pour mes trois livres. Manette me dit alors : — Il ne faut pas que ça vous étonne. Je danse ici, et, comme je suis une des bonnes danseuses, on m'y considère ; j'amène qui je veux avec moi, et on me sert au prix coûtant. Nous allons avoir du vin à douze dont vous me direz votre avis : c'est d'un vin particulier, et qui n'incommode jamais ; j'en bois peu, mais je veux qu'il soit bon ; ainsi, voilà toute notre dépense ici : dix-huit et douze, c'est trente ; deux sous de pain, et six liards de fromage, il n'y aura pas un

denier de plus ; ainsi, soyez tranquille. Je vous préviens que, dès qu'on verra que j'aurai mangé, les farauds les mieux tournés de la salle viendront me prendre pour danser ; mais vous ne vous ennuierez pas : je vois d'ici plusieurs de mes amies à qui je rends le réciproque dans l'occasion ; elles viendront vous tenir compagnie. Tenez, je vais vous les montrer. Voyez-vous cette jolie fille qui a de si belles couleurs, et qui est mise en poissarde avec tant de goût ? Là, ce casaquin de perles à fond blanc avec de belles fleurs ? — Je la vois. — C'est la fille d'une bonne poissarde de la Halle qui fournit ici. Elle a eu des aventures, et elle en aura encore, car elle n'a que dix-huit ans. — Mais elle est seule ! — Elle vient apporter du poisson ; c'est sa mère qui fournit le guinguetier du Grand Salon, et elle reste souvent avec moi pour danser. Mais elle a des adorateurs, quand elle veut les souffrir. Elle a de l'inclination pour un beau coureur qui est ici toutes les fois qu'il peut, et elle ne parle qu'à lui : encore se tient-elle sur la réserve, et il ne la mène pas pisser, je vous assure, ni lui, ni personne. — Qu'est-ce que cette expression que vous employez ? — Elle signifie qu'on va ici derrière dans de petits cabinets, comme sous prétexte de..., et que là on n'est pas bégueule. — Ah ! je comprends. — Vous voyez bien cette autre grande blonde qui est si belle femme ? Eh ! bien, c'est la fille d'une tripière ; elle a deux filles de cette taille et de cette figure, et deux garçons qui viennent ici fort souvent avec leurs sœurs, dont le plus petit a cinq pieds huit pouces. Elle aime aussi la danse, c'est une bonne fille qui aurait des amoureux plus qu'il n'y a de jours dans l'an si elle voulait ; mais elle est honnête, et elle se divertit à son goût sans s'embarrasser des hommes. Elle est toujours bien mise, car elle gagne ce qu'elle veut à son commerce le matin, et elle vient ici le soir. — Elle est charmante ! — Ah ! çà, tournez-vous par ici. Tenez, mes amies voient que je vous les montre, et elles me saluent : saluez-les aussi. Regardez, à présent, cette petite blonde délicate qui est avec une jolie dame : c'est la fille d'une gargo-

tière qui avait été auparavant une bonne bourgeoise ; mais, des malheurs l'ayant ruinée, elle se mit à donner à manger à quatre et à six sous par repas aux tailleurs et aux autres ouvriers de petit gain. C'est la plus douce enfant qui soit au monde ; mais cette dame qui est avec elle l'a dérangée et lui a fait quitter sa mère. Elle est, elle, fille d'un porteur d'eau, et elle a épousé un M. Delixe, qui a été abbé et qui est à présent, je crois, faiseur de livres comme vous. — La petite blonde est charmante. C'est elle que je préférerais des trois que vous m'avez montrées. — Je crois que j'ai encore aperçu quelque part une de mes connaissances. Ah ! la voilà ! c'est ma chérie à moi. On l'appelle ici la Bourbonnaise, ou *la Nouvelle débarquée*, parce qu'elle l'est en effet : c'est une fille bien aimable; c'est dommage qu'à son arrivée à Paris elle soit tombée en de mauvaises mains ; je vous conterai son histoire, ou elle vous la contera. Elle travaille dans les modes, et j'ai été sa voisine dans le temps que je travaillais, moi, aux décorations pour la Comédie-Italienne. Elle a eu des malheurs, et il lui en a coûté cher. Mais elle prend son parti. Ah ! çà, on va bientôt venir me prendre pour danser ; laquelle voulez-vous que j'aille prier des quatre pour vous tenir compagnie pendant mon absence? — La jolie poissarde : son coureur n'aurait qu'à venir; je ne pourrais plus avoir le plaisir de causer avec elle. — C'est bien pensé.

Manette se leva et fut à son amie lui dire : — Dès que je serai priée pour danser, tu iras tenir compagnie à ce monsieur. Il est si honnête, comme bien tu penses ! Je ne voudrais pas t'exposer avec un homme de l'espèce de ceux qui viennent ici. Mais, lui, il n'y a jamais été, et il n'y reviendra jamais ; tu peux compter là-dessus, à moins que je ne l'y ramène. — Ces derniers mots déterminèrent la jolie poissarde : elle promit. — Ainsi, je compte sur toi, Victoire ? — Oui, ma fiye. — Manette revint auprès de moi. — Vous l'aurez, me dit-elle ; faites-vous passer pour ce que vous êtes, quelqu'un de comme il faut et d'honnête, en mépri-

sant tous ces drôles que voilà ; vous ne risquez rien ; elle ne les aime pas et ne les traite entre nous que de m...ux.

Dès que Manette eut cessé de me parler et qu'elle se fut retournée pour regarder la danse, plusieurs farauds se levèrent pour la prier. Le plus prompt l'aborda et lui fit sa demande, qu'elle accepta, pour quand la contredanse finirait. Deux ou trois autres vinrent la retenir ensuite ; et, à chaque invitation, les farauds me faisaient une inclination profonde : — Avec la permission de monsieur. — Je la donnais par une autre inclination. Enfin Manette alla danser. Elle en pétillait et n'était pas moins désirée par l'honorable assistance. C'était en effet la Terpsichore du Grand Salon ; toutes les tables furent abandonnées pour la voir danser le menuet, et, quand elle en fut aux contredanses, on fit asseoir tout le monde pour qu'elle pût être vue plus aisément. Je la regardai avec un véritable plaisir ; et, quelqu'un s'étant par hasard placé de façon à m'empêcher de la voir, elle s'en aperçut et le fit déranger sans qu'il osât murmurer ; car chacun lui dit : — C'est la compagnie de ma'm'selle; il est ben juste qu'il la voye danser. — Cette attention me fit plaisir.

Je n'avais cependant pas lieu de m'ennuyer. Dès que Manette fut à la danse la jolie poissarde vint à côté de moi. — Bon'jou', monsieur. — Je vous salue, mademoiselle Victoire. — Manette vous a donc dit mon nom ? — Oui, et que vous me feriez l'honneur de me tenir compagnie. — Regardez-la donc danser ! C'est l'admiration ! — Elle est faite au tour ! Si son chien de nez n'était pas si retroussé, qu'elle fût un peu moins brune, elle serait charmante. — Elle n'en est que plus piquante, avec ces petits défauts-là. — C'est vrai, car tout le monde le dit. C'est une bonne fiye. — Certainement! Elle a été ma voisine, et voilà d'où vient notre connaissance. — Vous n'êtes donc pas son amoureux ? — Mon Dieu, non ! Nous nous sommes rencontrés aujourd'hui par hasard dans la rue des Prouvaires, et... — Dans la rue des Prouvaires ! ah ! la chienne ! Ell' m'avait promis qu'ell' ne le verrait plus ! Mais

elle ne l'a pas vu aujourd'hui ; car, à ce matin, il a passé par la halle, où i'm'a vue, et il m'a dit qu'il allait en campagne. C'est un croc-de-billard, qui la fait chanter, et qui ne lui laissera pas le sou. I'veut qu'ell'soit femme du monde pour lui en fournir davantage, mais, moi, je lui ai dit : « Quiens ! Manette, si tu prends ce commerce-là, tu es une fiye tondue ! Tu es jolie, bien faite, ne t'abandonne pas à ça, et, puisqu'i'le faut, fais p'utôt une connaissance honnête. » Je croyais, en vous voyant avec elle, que c'était fait. Cette fiye-là n'est plus r'connaissable depuis qu'elle a travaillé aux décorations de la Comédie-Italienne. Ell's'est gâtée là avec tous ces gens de théâtre ; elle y a fait connaissance d'un fils de famiye qui l'a entretenue dix-huit mois ; elle était mise, dame !... Ce ne sont plus que des chiffons qu'elle a aujourd'hui en comparaison ; mais ell' n'a pas su l'ménager ; elle a voulu trancher de l'actrice, et elle lui a fait manger, sans profit pour elle, plus de soixante mille francs. Quoiqu'il l'aimât bien, il a été obligé de la quitter pour s'en r'tourner dans son pays. I'lui écrit encore ; mais les dépenses faites mal à propos l'ont arriéré ; i'lui faut des années pour se remettre. Pendant ce temps-là Manette va se perdre avec son malheureux croc ; tâchez de l'en dégoûter si vous pouvez. Dites que vous le connaissez, que c'est un gueux. Je vas vous dire qué'qu'une d'ses aventures. Il a deux femmes qu'il soutient dans la Nouvelle Halle ; il bat l'une comme plâtre et lui fait donner dix-huit francs par semaine ; l'autre lui donne un louis : c'est une prêteuse su'gages qui a besoin d'lui quasi tous les jours pour faire peur aux sots. Elle a été femme de mauvais lieu par son corps ; elle l'est à présent par celui des pauvres malheureuses qu'elle peut tirer de chez leu's parents, soit crieuses de pommes, soit basses poissardes ; on n'en trouverait pas à présent deux jolies dans tout Paris ; dès qu'il y en a une nouvelle un peu passable, ell'va la prendre, lui promet monts et merveilles pour s'en servir et la renvoyer avec qué'ques nippes au bout de six mois, un an, selon ; ces pauvres petites malheureuses vont

ensuite chez d'autres femmes, ou ben ell's se mettent à elles. Le croc les connaît toutes ; il les soutient et tire de chacune. Il a voulu mettre Manette chez cette femme, et c'est pour ça qu'il la cultive en même temps qu'il lui tire tout ce qu'ell'gagne. Parlez-lui, et dites-lui que vous savez ça. Tenez, voyez-vous cette jolie fiye que voilà là-bas, qu'on appelle la Bourbonnaise ? Sans moi, il l'empaumait un des premiers jours de son arrivée à Paris ; mais je la pris à part et j'en empêchai. Ell' n'a pourtant pas tout à fait échappé : car c'en fut un autre qui vint la prendre où elle était logée, de la part d'une libertine qu'elle avait connue sage en province : tant il est vrai qu'on ne peut pas éviter son sort quand on a tant fait que de s'exposer ! — Je serais bien curieux de savoir votre histoire à vous-même, lui dis-je ; car Manette m'en a dit deux mots. — Hélas ! chacune a sa faiblesse, monsieur, et j'ai aussi la mienne. Mais j'ai de la confiance en vous, sur ce que m'a dit Manette que vous étiez, et je vais profiter de sa danse, et du moment de liberté où je suis, ajouta-t-elle en regardant par toute la salle si son coureur n'était pas arrivé, pour vous conter mon histoire ; car j'en ai déjà une à mon âge.

LA JOLIE POISSARDE

« Je n'ai encore que dix-huit ans et demi. Ma mère est une des plus fortes poissonnières de la Halle. Elle m'a fait bien élever : j'ai appris à lire, à compter, à danser et à faire les ouvrages d'aiguille, mais je n'ai de goût pour aucun, et je préfère le commerce de ma mère que je fais depuis deux ans. Dès que je fus à sa place, un peu de figure que le bon Dieu m'a donnée me fit remarquer des hommes, libertins et autres. Je me tiens toujours propre, comme vous voyez, et j'ai une fille qui fait le plus sale de mon ouvrage. Je n'avais que seize ans quand un joli garçon me fit demander en mariage. C'était le fils d'un chasse-marée dont le père était fort à son aise. Ma mère agréa la recherche, et, à moi,

elle ne me fit pas d'peine, si bien que le jeune homme eut la permission de me parler. Car il était à Paris pour y prendre un état. Je le vis donc, et je le trouvai aussi aimable qu'il me trouvait. Il venait causer avec moi, à ma place, à ses moments perdus, et on voyait qu'il m'aimait beaucoup.

Un jour, que nous riions ensemble, il vint à passer un carrosse où était un seigneur. Il s'arrêta. Un laquais descendit, qui parla à son maître et vint ensuite à mon amant lui dire que M. le D*** le demandait. Il y alla. — Mon ami, lui dit le seigneur, vous me paraissez joli garçon : n'êtes-vous pas de Barfleur ? — Oui, monseigneur. — Vous êtes un de mes vassaux ; je vous ai reconnu, et je veux vous faire du bien. Venez me voir demain dans la matinée. — Voilà tout ce qui fut dit. Le lendemain, il y alla, et le seigneur lui proposa d'entrer chez lui en promettant de l'avancer. Mon amant y entra, et, comme il n'y avait pas d'autre emploi, il le fit son coureur et s'en servit pour envoyer chez les dames quand il invitait ou qu'il avait d'autres commissions. Ce fut surtout chez une vieille duchesse qui le prit si fort en amitié qu'elle le voulut avoir. Le D*** le lui céda, et mon amant alla chez elle parce qu'elle promit de lui faire sa fortune. Il venait toujours me voir et me promettait que jamais il n'en aurait d'autre que moi ; de mon côté, je lui promettais la même chose.

Tout allait assez bien, quand on me fit faire des propositions, entre autres le seigneur qui avait attiré mon amant chez lui pour le donner à cette vieille duchesse. Mais je refusai tout ; ce qui prouva à mon amant, qui le sut, qu'il pouvait compter sur moi. On s'adressa aussi à ma mère, mais elle répondit qu'elle aimait mieux manger un morceau de pain avec honneur que d'être riche en étant maq...lle, et sa fille put...n.

Or, faut vous dire que nous avions pour nous aider une autre poissarde, peu avancée et peu rangée, car elle buvait, qui avait deux filles très jolies que vous verrez peut-être ici aujourd'hui. Cette femme entendait tout ce qu'on proposait pour moi. Elle

aurait bien voulu pouvoir arranger ses filles et les montrer ; mais elle n'avait pas de quoi. Imaginez qu'elle ne possédait depuis quinze ans, pour tout bien, que quinze francs ; elle les employait deux fois par semaine à acheter du poisson, elle vivait sur le profit, remettait les quinze francs en bourse et buvait le reste avec son mari. Mais, dans l'envie qu'elle avait d'habiller ses filles et de les montrer, elle persécuta ma mère pour lui prêter de l'argent. — Oui, pour boire et te saouler ! lui répondit ma mère. Oh ! que non. — Voyant qu'elle ne pouvait rien de ce côté-là, elle vint à moi. J'avais de petites épargnes ; elle me dit que ses filles étaient toutes nues ; je fus touchée, et je lui donnai, plutôt que je ne lui prêtai, deux louis et demi que j'avais amassés des petits profits que me laisse faire ma mère. La Plantard habilla ses deux filles, et, quand elles furent ragoûtantes, elle les amena auprès de moi pour m'aider. Elle leur avait fait leur leçon ; ainsi, quand on venait à ma place pour me regarder sous l'nez, elles souriaient et faisaient des petites mines. Elles eurent bientôt trouvé chaland, parce qu'elles étaient gentilles et qu'elles avaient cet air de jeunesse ; leur malheureuse mère les vendit, et, à présent, elles se vendent elles-mêmes.

J'eus cet exemple sous les yeux, et il me donna encore plus de répugnance pour le vice ; car j'ai vu ces deux pauvres petites misérables-là ici avec des libertins qui en faisaient leur jour bien vilainement, et, elles, elles s'affichaient en leur disant des sottises des Halles. Mais elles ne se sont pas contentées de se perd'e, elles ont encore voulu me jouer un vilain tour et me rend'e comme elles parce que je leur faisais des remontrances, quand je les trouvais ici, où je viens tous les jours apporter le poisson que j'y débite.

Une fois, donc, qu'elles se divertissaient ici, elles firent écarter leurs farauds quand elles me virent entrer, et une d'elles, la plus jeune, la plus petite et la plus jolie, vint me prier de leur donner l'honneur de ma compagnie. Comme je les aimais assez, je ne voulus pas refuser. Je me mis avec elles sans crainte que ça me

fît tort, attendu qu'on sait que nous employons leur mère. Quand nous eûmes un peu causé, voilà qu'il y vint un faraud, mais poliment, en me demandant excuse et permission de s'asseoir. Je le permis et il se comporta décemment. Au bout d'un quart d'heure il en vint un autre tout de même, toujours poliment, et enfin un troisième. Ils se comportèrent bien et ils me parlèrent avec une réserve qui tenait du respect. A huit heures je me levai pour m'en aller. — Nous nous en allons aussi, me dirent les deux petites poissardes ; car nous voulons profiter de vos bons conseils. — Nous sortîmes tous six ensemble. Mlle Manette était ici, tenez, ce soir-là. Il y avait un fiacre à la porte, où nous montâmes tous six ; de sorte que nous fûmes deux sur les genoux des hommes, la petite Plantard et moi. Je croyais qu'on me ramenait chez nous, et je ne songeais pas à regarder les rues. Nous nous arrêtâmes, à la fin, dans la rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur. — Mais ce n'est pas ici notre rue ! fis-je en descendant. — Si fait, si fait, me dit un des hommes qui m'emportait comme une plume dans la maison. C'était au rez-de-chaussée, au fond d'une seconde cour, où je me trouvai avec cinq ou six gueuses, sans compter celles qui m'avaient amenée. J'étais toute surprise. On commença à rire, à m'entourer. — Voici la jolie poissarde si renommée ; la voici, la voici ! — Il y avait là un monsieur qui paraissait comme il faut. C'était le premier maître du coureur que vous allez sûrement voir aujourd'hui ; car l'heure approche. — Je vous ai demandée à votre mère, me dit-il, mais, si vous voulez, nous n'aurons que faire d'elle ; et je vous promets de vous donner tout ce que vous me demanderez. — Je ne veux rien, lui répondis-je, que m'en aller ; il est tard, et ma mère sera inquiète de moi. — Oui, me dit une vilaine femme ; mais on ne sort pas d'ici comme on y est entrée, et je sais de vos nouvelles, ma petite sucrée ! Vous venez du Grand Salon avec deux de mes filles, et ça ne serait pas votre compagnie si vous étiez une vestale ! — Vestale ou non, vilaine guenippe, lui répondis-je, je n'en sortirai pas moins, car

je ne veux pas rester ici. — Mes deux anciennes camarades vinrent me prendre par les deux mains, et elles me firent entrer malgré moi en me disant : — Mon Dieu, Victoire, tu l'écoutes ! Est-ce qu'elle sait ce qu'elle dit ? Viens, viens. Tiens, la Cloche est ici (c'était une poissarde que je connaissais) ; elle va aller dire à ta mère que tu soupes en ville. — Je refusai. — Ça nous fera manquer un beau souper, car on ne le paie que par rapport à toi. — Tant pis ! je n'en veux point. — Et je voulus sortir ; mais les portes étaient fermées. — Tu ne sortiras pas que tu n'aies mangé un morceau avec nous ; et, quand le souper sera en train, tu t'en iras, me dit la jeune Plantard. — J'aimai mieux en passer par là que de faire du bruit inutilement. Je me mis à table avec cinq à six femmes, et autant d'hommes. Le monsieur comme il faut se mit à côté de moi pour me servir, et il choisit ce qu'il y avait de meilleur. Tout alla bien et fort décemment. On buvait, on mangeait. Je n'avais guère bu que deux verres de vin que je me sentis tout étourdie : la tête me tournait ; je voulus me lever ; je retombai assise. — Ce n'est rien ! ce n'est rien ! me dit la Cloche, cette autre poissarde de ma connaissance. — On me donna un verre de liqueur pour me remettre. J'eus la simplicité de le boire, et je me trouvai encore plus mal, car je perdis connaissance. On fit de moi ce que l'on voulut, et, le lendemain, je me trouvai chez le seigneur, dans une belle chambre, un beau lit, et le reste. Il vint auprès de moi, mais je le reçus comme un chien ; car je pris le ton de nos poissardes les plus grossières pour lui dire des injures et le dégoûter de moi. — Je vous croyais plus douce et mieux apprise, me dit-il. — Je ne lui répondis que par de nouvelles injures, et je me mis dans une si grande colère qu'il fut obligé de se retirer. Je voulus tout casser, tout briser, si on ne me laissait retourner chez ma mère. Je ne voulus ni déjeuner, ni dîner. Vers le soir, voyant que je ne voulais rien prendre, on fit entrer auprès de moi le coureur de la duchesse, mon amant, qu'on avait chargé de m'adoucir. Nous ne savions pas qu'on nous écoutait. Il me

montra tout son chagrin et me déclara que le D*** voulait que je fusse sa maîtresse. Je lui répondis doucement selon mon ton naturel ; je lui racontai ce que j'avais fait pour dégoûter le D*** de ma personne. Il m'approuva et me jura que, quoi qu'on m'eût fait la nuit, comme ce n'était pas ma faute, il ne m'en épouserait pas moins. Après ça, je lui demandai conseil. Il me dit de continuer à faire la méchante, mais qu'il fallait manger et faire bien la résolue. Il me quitta quand on lui fit le signal de se retirer. On me servit à manger sans me rien dire ; on ne s'étonnait plus de mes injures, et toutes les nuits j'eus un sommeil profond qui m'appesantissait pendant le jour. Enfin, un matin, en m'éveillant, je me trouvai couchée avec un homme. Je fis un cri perçant, et je sautai du lit. Mais quelle fut ma surprise en voyant mon amant lui-même ! Je me radoucis, pensant bien que ce n'était pas à lui que je devais en vouloir, et je me mis à pleurer. Il m'embrassa plusieurs fois et me confirma dans l'idée que j'avais, qu'il lui avait été ordonné de faire ce qu'il avait fait. Nous nous habillâmes tous deux, et, au sortir du lit, je trouvai toutes les portes ouvertes ; personne ne s'opposa plus à ma sortie : de sorte que je revins chez ma mère, au bout de quinze jours, en donnant le bras à mon amant.

Ma mère était désolée. Je lui contai tout ce qui s'était passé. Mais je ne savais pas grand'chose. Mon amant en savait davantage. Mais il nous dit : « A quoi servira le bruit? Que Mlle Victoire continue tranquillement son commerce avec vous, et jamais je n'aurai d'autre femme qu'elle. On m'a fait des promesses qu'on me tient journellement ; je lui ferai un assez bon parti pour réparer son malheur... » Mais, tenez, le voici. Voici mon cher amant! Il lui est défendu d'aller chez nous, et il ne lui est permis de me voir qu'ici : nous ne pouvons nous épouser que quand on nous le permettra. La raison, je m'en doute : on veut, en cas de plainte de ma part, me faire passer pour une coureuse.

— Bonsoir, ma chère Victoire ! — Vous venez plus tard que

de coutume ! — J'ai été retenu : je vais vous conter ça. — Je vous laisse, monsieur, me dit-elle, mais je vais vous envoyer Marguerite (la jolie tripière) ; c'est une bonne fille ; causez avec elle en attendant votre dame, que voilà qui brille, faut voir !... Tenez, elle nous rit. — Elle la salua de la tête et m'amena la jolie tripière.

— Vous perdrez au change, me dit cette grande fille. Victoire est amusante ; elle a de l'esprit : moi, je n'ai rien de tout ça. — Vous êtes charmante, lui répondis-je, et je n'ai jamais vu une aussi belle blonde que vous. — Vous avez bien de la bonté ! Mais, pour être ce que vous dites, je n'en suis pas plus heureuse, et je viens ici bien malgré moi tous les jours, je vous assure ! Victoire, cette jolie fille qui vous quitte, m'a dit un mot à votre sujet, et que vous n'étiez pas l'amant de Manette : est-ce vrai ? — Non : elle est mon ancienne voisine, et nous ne sommes que connaissances. — En ce cas, je ne risque rien de vous parler à cœur ouvert, ce que je n'oserais pas si vous étiez un homme à avoir pour maîtresse une fille comme elle. Ce n'est pas que je la méprise : au contraire, c'est mon amie ; elle est bonne fille, mais, comme elle a été entretenue, elle n'est pas scrupuleuse. Nous la voyons, la poissarde, cette petite jolie blonde que vous voyez là-bas, et moi, à cause de son caractère : il n'en fut jamais un meilleur. C'est dommage qu'elle ne se fasse scrupule de rien avec les hommes, pourvu qu'ils soient honnêtes, pourtant ; car elle ne souffre pas que tous les gens que vous voyez ici lui fassent société ; elle danse avec eux, et puis, c'est tout. Mais, sur ce que m'a dit Victoire, je m'en vas vous conter l'histoire de la petite blonde que je viens de vous montrer ; elle viendra vers vous après moi ; car Manette va encore danser plus de dix contredanses, et autant de menuets, à moins que Victoire n'en danse pour la délasser ; car je vois qu'on la prie.

LA JOLIE GARGOTIÈRE

« La petite blonde s'appelle Julie : elle est fille d'une gargotière de la place Maubert qui était une femme comme il faut et assez jolie. Elle n'a que cette fille, qui avait environ douze ans quand elle fit le gargot. Pour s'épargner une servante, quoique sa fille fût jolie comme vous le voyez, elle la fit porter les dîners chez les garçons, dans les mauvais lieux, partout. Et, pour qu'on ne lui fît rien, elle la mit avec de vilains habits sales, déchirés, et si gras qu'on ne pouvait la toucher. Ceux qui la connaissaient pour la fille de madame Gaunet en étaient tous scandalisés, mais elle avait ses raisons. Bien plus, elle ne voulait pas qu'elle l'appelât sa mère, mais madame; et, elle, elle l'appelait la petite. Ça dura comme ça environ deux ans jusqu'à ce que, Julie ayant quatorze à quinze ans, elle fût honteuse de se voir toujours sale. Sa mère s'en aperçut, et elle lui dit : — Ma chère Julie, mon enfant, crois-tu que j'aie oublié que je suis ta mère et que tu es ma fille en agissant comme j'ai fait ? Non, non ; mais nous n'avions pas de quoi payer une servante ; je faisais la cuisine ; il fallait que tu la portasses, ou moi ; moi, c'était imposible, puisque j'avais affaire ici : il fallait donc que ce fût toi. Or, tu es jeune, assez gentille ; en t'envoyant je t'aurais exposée ; les hommes ne se gênent pas avec une petite souillon d'auberge pourvu qu'ils puissent trouver un endroit pour la toucher. Ils t'auraient d'abord dit des douceurs que tu aurais écoutées avec plaisir et qui t'auraient séduite. Ainsi, ma chère fille, voilà mes raisons ; et puis, voici ce que j'ai à te dire. Tu vas encore continuer quelque temps comme ça, pendant lequel je te montrerai la cuisine ; dès que tu la sauras, ce sera moi qui porterai, et tu resteras à la maison. Nous sommes deux bonnes amies plutôt que la mère et la fille à présent, et nous nous arrangerons de notre mieux pour qu'il ne nous arrive pas de tort, ni à l'une ni à l'autre. Tiens, j'ai demeuré dans la rue de

Bourbon, faubourg Saint-Germain, avant notre désastre, à un bel appartement au second : il y avait au-dessus de moi un garçon à qui l'on apportait de l'auberge ; dès qu'une fille était passable, il la trompait, de gré ou de force, et puis il l'apaisait avec quelque argent. La maîtresse de l'auberge ne disait rien, ou peu de chose, parce que c'était une bonne pratique ; elle ne prévenait pas seulement ses filles, depuis qu'en ayant prévenu une, qui le dit au jeune homme, il voulut changer d'auberge. Il semble, ma chère enfant, que les filles de notre sorte n'aient ni honneur, ni décence à conserver. Eh ! bien, ma chère Julie, es-tu contente de ce que je te dis ? — Oui, ma chère maman, répondit Julie ; mais, en attendant, si j'étais un peu moins sale ? — Tu es jolie ; je tremble ! — Ma chère maman, un peu moins ! — La mère se laissa gagner ; elle appropria sa fille. Julie, qui se trouva une agréble figure, avait tantôt une chose, tantôt une autre. La coiffure, le petit déshabillé propre, tout cela ne fit pas grand effet sur un libertin de leurs pratiques qui ne lui avait jamais rien dit ; mais, ayant obtenu de sa mère de ne plus porter de souliers ferrés ni de gros bas, elle se chaussa bien, quoique en cuir ; elle avait le pied mignon ; le libertin fit attention à cela, et, dès la première fois qu'elle vint chez lui ... Il était fort, Julie était sans crainte ; il se jeta sur elle et cueillit sa fleur. Comme il ne lui avait rien dit et que sa mère l'avait prévenue, dans leurs conversations, qu'on lui dirait des douceurs, elle crut que ce n'était rien ; elle dit seulement au libertin que c'était bien mal de lui faire des vilenies comme ça. Mais elle revint le lendemain ; il lui en fit autant ; et, comme c'était un homme riche, il lui donna un louis. Julie ne savait si elle devait le montrer à sa mère ; la crainte qu'elle ne la fît remettre en souillon si elle lui en parlait l'empêcha de rien dire, et elle continua. L'homme lui donnait souvent de l'argent et lui recommandait de ne rien souffrir de la part des autres chez qui elle allait ; mais, comme elle devenait de plus en plus gentille, elle fut encore attaquée. Un jeune homme lui dit des douceurs,

et Julie le repoussa. Mais, une autre fois, enflammé par la gentillesse de la petite gargotière, il ferma la porte, et, sans lui rien dire, il la traita comme faisait l'autre homme. Julie se défendit un peu ; mais elle céda enfin, (c'est d'elle-même que je tiens tout ça), et dit au jeune homme qu'elle trouvait ça moins dangereux que les douceurs, ce qui le fit bien rire. Il lui donna six francs qu'elle prit et continua sans parler à sa mère. Enfin, elle en eut cinq à six dans le même goût, et cela continuerait peut-être encore ; mais, les libertins s'étant trouvés trois ensemble, ils se dirent leur bonne fortune et furent très surpris que ce fût avec la même ; ils la regardèrent comme une petite gueuse ; ils la surprirent tous trois chez un d'eux, et ils la fouettèrent pour la punir. Ils ne s'en tinrent pas là : ils avertirent la mère. La gargotière fut si surprise qu'elle ne pouvait pas le croire. Elle appela sa fille devant eux. Julie, se voyant découverte, avoua tout à sa mère devant les quatre hommes, qui furent bien étonnés en voyant son innocence ; ils se mordirent les pouces, car vous voyez comme elle est jolie, et chacun se promit de l'avoir à soi. Mais la mère ne la laissa plus porter. Le premier qui l'avait eue, et qui croyait être le seul, en fut étonné ; il chercha à lui parler, et il en vint à bout. Il l'a enlevée et l'a gardée trois mois, mais, ayant su toute l'histoire, il l'a quittée. Elle a à présent un vieux marchand qui l'entretient, et elle a pris si bien les hommes en horreur qu'elle lui est fidèle, mais au point qu'elle répondrait en lui jetant la bouteille à la tête à un homme qui lui ferait des propositions. Elle vient ici pour danser, et son vieux, qui l'a souvent épiée, la vient chercher tous les soirs. Il en est fou, et elle l'aime comme son père ; elle ne lui ferait pas la moindre peine volontairement. Elle l'a engagé à rendre service à sa mère. Elle l'appelle son papa, et, quand sa mère lui dit quelque chose, elle répond : — C'est mon père, et mon vrai père, celui-là, puisqu'il me donne de quoi vivre pour à présent et pour le reste de mes jours. »

Comme la jolie tripière m'achevait l'histoire de la jolie gargo-

tière, Manette vint auprès de nous. — Je suis un peu fatiguée, me dit-elle ; avons-nous du vin ? Eh mais ! vous ne buvez pas ! Que dites-vous de mes bonnes amies ? — Elles sont très aimables, et mademoiselle vient de me conter une histoire intéressante. — La sienne ? — Non, celle de la jolie blonde que vous voyez. — Elle s'aperçoit que vous la montrez. Elle sourit. Mais elle a son vieux à côté d'elle. Il vient d'arriver... La voici... Ah ! ma chère Julie, que je suis charmée de te voir ! Tiens, Marguerite vient de conter ton histoire à mon ami : en es-tu fâchée ? — Point du tout ! Je voudrais que tout le monde la sût. Mais, puisqu'elle a conté mon histoire, je vais vous conter la sienne, moi. Va-t-en auprès de monsieur Montgin (son vieux), et tiens-lui compagnie ; quand on aura pris Manette pour danser, nous jaserons. — Dans le même instant on vint prier Manette. La poissarde était de cette contredanse, et on voulait en mettre Julie, mais elle dit qu'elle avait affaire avec moi. Ce mot augmenta la considération que tous les riboteurs me marquaient déjà ; car, à chaque contredanse que Manette avait dansée, elle avait envoyé demander ma permission, que je donnais en Sultan ; Julie fit prendre la Bourbonnaise à sa place en chargeant de lui dire que c'était de sa part et qu'elle lui succéderait. Dès que nous fûmes libres, Julie commença l'histoire de son amie.

LA JOLIE TRIPIÈRE

« Cette grande fille qui vous quitte est la meilleure personne qui soit au monde. Sa mère est tripière, et elle la remplace quelquefois, quoiqu'elle ait à présent de quoi vivre. Elle a une sœur qui est presque aussi bien qu'elle, et deux frères qui sont les plus beaux hommes de Paris ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils sont bruns tous deux et que les sœurs sont très blondes. Vous les verrez tous quatre aujourd'hui, car ils ne manquent jamais

de venir chercher leurs sœurs quand elles sont ici, et l'aînée vient avec eux lorsque sa sœur l'a devancée.

Marguerite, qui est celle qui vous a tenu compagnie, est la mieux en un sens ; elle est plus blonde et plus blanche que sa sœur qui a un peu trop de son sur le visage, mais il y en a qui disent que ça la rend plus piquante. Un jour que les deux sœurs et leurs frères étaient sur le boulevard du Temple, prêts à entrer chez Nicolet, une belle dame de grande condition, (car on dit que c'est une duchesse, mais Marguerite, elle, n'en parle jamais), une grande dame, donc, les aperçut tous quatre. Elle fit arrêter et leur envoya demander s'ils étaient les maris et les femmes, ou les amants et les maîtresses. L'aîné des garçons alla répondre lui-même : — Madame, nous sommes les deux frères et les deux sœurs. — La dame en parut contente, et elle lui demanda qui ils étaient et leur demeure. Le garçon dit tout cela. Ensuite, la dame le pria de faire approcher ses sœurs. Il fut les chercher. La dame leur fit des caresses, et elle embrassa deux ou trois fois la cadette (celle-ci), en lui disant des douceurs. Marguerite était bien contente de voir une belle dame la caresser et porter la bonté jusqu'à regarder si elle avait une montre ; voyant qu'elle n'en avait pas, elle lui donna la sienne en lui disant : — Voilà pour vous souvenir qu'une dame vous a parlé aujourd'hui sur le boulevard et qu'elle vous a trouvée la plus jolie personne du monde. — Marguerite la remercia en lui baisant la main ; mais la dame la baisa sur la bouche et sur la gorge en lui disant : — Mon Dieu, que vous êtes une belle fille ! Votre sœur est charmante, mais vous l'emportez. Allez vous divertir honnêtement, ma belle fille : j'espère que demain j'aurai le plaisir d'aller vous voir, à moins que vous ne voulussiez vous trouver ici, ou ailleurs ? —Marguerite lui répondit bonnement : — Madame, j'irai demain au Grand Salon des Porcherons pour y danser. — Eh ! bien, je vous verrai là, ma belle fille ; à demain. — La dame continua sa route, et les deux sœurs avec leurs deux frères entrèrent à l'Ambigu-Comique.

Le lendemain, Marguerite et sa sœur Babet-Louise ne manquèrent pas de venir au Grand Salon sur les quatre heures. Les frères étaient occupés pour jusqu'à huit heures à leur profession, et ils ne devaient arriver qu'à huit et demie. A cinq il arriva un carrosse d'où sortit un joli petit jeune homme, mis comme un marquis, qui se promena dans la salle où il aperçut Marguerite et Babet-Louise. Il courut à elles. — Eh ! bonjour, mes belles filles. Je suis charmé de votre exactitude. — Nous n'avons pas l'honneur de vous connaître, monsieur. — J'étais hier dans le carrosse de la duchesse quand elle vous a parlé sur le boulevard, et je viens de sa part, ou, plutôt, c'est de la mienne qu'elle vous a parlé. Je vis mademoiselle, (montrant Marguerite) ; elle me parut charmante, et je pressai la duchesse ma sœur de faire appeler votre frère pour m'informer de vous. — Ah ! madame la duchesse est votre sœur ? — Oui, ma belle fille. Je veux me régaler avec vous, et je n'ai pas voulu dîner exprès ; on va nous servir dès que je l'aurai ordonné. Mais pourquoi venez-vous ici de préférence ? — C'est pour danser. — Ah ! mes belles, que je voudrais bien vous voir danser ! — Cela ne tardera pas. — En effet, on vint prier Marguerite ; mais elle dit qu'on prît sa sœur et que, pour elle, c'était avec ce monsieur (montrant le prétendu frère de la duchesse), qu'elle allait danser. Ce qui fit beaucoup de plaisir au jeune monsieur. On dansa. Marguerite avait les grâces que vous lui voyez ; il n'y a ici que Manette qui la surpasse ; encore n'est-ce pas toujours. On dansa jusqu'à huit heures et demie que les frères arrivèrent. Après la danse on en vint au fricot et on se régala le mieux du monde. Le frère de la duchesse, sur les dix heures, emmena toute la compagnie dans son carrosse ; il fit descendre Babet-Louise et les deux frères proche leur demeure, et il mena, dit-il, Marguerite à la duchesse qui voulait la voir. Elle avait bien envie de refuser, mais les frères et la sœur lui dirent de faire ce qu'on lui demandait. On entra par une petite porte qui donne sur le boulevard Richelieu, et on arriva chez la du-

chesse qui n'était pas encore sortie de table, à ce qu'on dit. On alla pourtant l'avertir, son frère lui-même. Elle ne se fit pas longtemps attendre et revint seule, sans son frère, qui ne reparut pas ; elle fut charmée de voir Marguerite, et elle lui fit mille caresses, lui disant qu'elle voulait la garder cette nuit. Marguerite ne savait que dire; mais, comme c'était une femme, elle y consentit enfin. La duchesse la fit coucher avec elle, l'embrassa et lui fit faire des promesses ; après quoi, elles s'endormirent. Il n'en fut pas davantage.

Le lendemain, la duchesse elle-même la ramena, dans son carrosse, à sa mère à qui elle la demanda. La bonne femme le voulait bien ; mais Marguerite ne voulut pas demeurer chez une si grande dame ; elle consentit seulement que tous les soirs le frère de la duchesse la menât chez sa sœur. C'est que la jolie tripière trouvait ce frère à son gré : jamais elle n'avait pu souffrir d'autres hommes que ses frères, qui sont si beaux garçons qu'ils lui faisaient mépriser tous les autres ; mais le frère de la duchesse lui avait plu. C'est pourquoi, le lendemain, quand il vint la prendre au Grand Salon pour l'emmener chez sa sœur et qu'il se fut mis un peu à fêter Marguerite, il la trouva très complaisante. Il lui demanda si elle voulait être sa maîtresse. Elle, qui ne demandait pas mieux, rougit au lieu de répondre. Il la caressa beaucoup et lui dit : — Ma sœur est bien heureuse de coucher avec vous. Je voudrais bien être à sa place, ou être femme comme elle. — Plût à Dieu ! lui dit Marguerite. — Comment ! plût à Dieu ! vous voudriez que je fusse la duchesse ? — Oui, je vous assure ; je vous en aimerais mieux. D'ailleurs, mon cœur ne serait pas partagé comme il l'est, car j'aime bien madame la duchesse à cause de sa bonté. — Ah ! mon ange ! lui dit le prétendu frère. Tu me ravis ! Eh ! bien, je suis la duchesse elle-même ; je vais t'en convaincre en entrant, et sans te quitter. — En effet, elle l'en convainquit.

Depuis ce moment Marguerite va tous les soirs chez cette dame, mais elle a perdu son enjouement ; on la voit triste, rêveuse, et

elle est obligée de chercher à se dissiper. La duchesse la fait quelquefois mettre en homme ; elles vont ensemble se promener et font les tapageurs ; elles lutinent toutes les filles d'ici. Dans les commencements on se fâchait, mais, à présent qu'on les sait des femmes, on en rit. J'ai été de leurs parties, Manette aussi, la poissarde aussi, et la Bourbonnaise aussi : on s'y divertit bien ; jamais d'hommes, mais on y fait mille choses qui me déplaisent, ainsi qu'à toutes nous autres, même à Marguerite ; et c'est, je crois, la raison de sa tristesse, ou peut-être est-elle jalouse de la duchesse comme cette dame l'est d'elle ; car elle est fâchée quand elle fait plus de caresses à une autre qu'à elle. Pour moi, j'ai conseillé à Marguerite de prendre plutôt un homme, pourvu qu'il fût en état de lui faire un sort, que de passer son temps avec une femme. On dit qu'elle lui a promis des rentes, et qu'elle lui en a déjà fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle avance les deux frères et qu'elle a offert de doter sa sœur quand elle se mariera. C'est ce qui lui attache Marguerite, qui aime, on ne saurait dire combien, sa sœur et ses deux frères.

A présent, continua la jolie gargotière, je vous laisse pour retourner auprès de mon papa, et je vais vous envoyer la jolie Bourbonnaise. Dites-lui qu'elle vous raconte son arrivée à Paris ; cela vous amusera en attendant que Manette soit lasse de danser. Nous ne nous en allons jamais trop tard, et la soirée s'avance. Je ne vous dis pas adieu, car nous sortirons tous ensemble. »

Elle me laissa et retourna auprès de son vieillard. Elle parla un peu à la Bourbonnaise avant de me l'envoyer, de sorte que je restai seul environ six ou sept minutes. Je les employai à considérer ce qui se passait autour de moi. A la table voisine étaient trois sergents des gardes-suisses avec deux fort belles femmes ; derrière moi, un coureur, deux autres hommes de livrée et trois femmes de chambre, à ce qu'il me parut. Devant moi, encore des gens de livrée ; mais les femmes me parurent des filles. Plus loin, il y avait sept personnes de différent sexe ; mais la quatrième

femme, qui était assise au bout de la table, ne paraissait pas de leur compagnie : elle portait ses regards de tous côtés et souriait à tous les hommes qui entraient seuls. Je m'aperçus dans la suite qu'elle trouva chaland. J'observai ensuite plusieurs autres jeunes filles qui étaient dans le même cas, mais toutes n'eurent pas le bonheur de trouver compagnie. Tandis que j'examinais ce qui m'environnait, j'entendis du bruit à la table des gardes-suisses. La plus belle des femmes avait quitté la table, et elle était passée dans une petite cour sur le derrière. Aucun des trois hommes ne l'avait accompagnée ; mais un sergent aux gardes-françaises avait été la joindre adroitement, sur un coup d'œil. Un des trois hommes avait été voir ce qu'elle faisait, par un carreau ouvert, et il l'avait redit à celui de ses camarades que cette femme intéressait. A son retour, elle reçut un violent soufflet, qui était la cause du tumulte que j'entendais. Elle s'assit, en pleurant, sans répondre un mot. « Ces sortes de femmes de contrebande, pensai-je, sont plus soumises à leur mari que les femmes légitimes. Que de bruit pour un pareil soufflet s'il avait été donné à une épouse, à une femme à dot surtout ! Procès, séparation, etc. Ici, elle souffre et pleure. » A la vérité, quand le souffleteur ne la regardait pas, elle grinçait des dents de rage. En ce moment, Manette me voyant seul, elle quitta sa danse en mettant à sa place une petite fille de sa connaissance pour un moment, et elle vint tout en colère contre ses amies. Aussitôt, la Bourbonnaise accourut. — Ne te fâche pas, Manette, lui dit-elle; c'est que Marguerite me prévenait au sujet de monsieur ; comme je n'ai pas l'honneur de le connaître, il fallait bien savoir ce que j'aurais à lui dire. Ainsi, retourne à ta danse, et je te réponds de ne pas le quitter que tu ne reviennes. S'il me vient quelqu'un avant ce temps-là, ils resteront à ma table en m'attendant. — Manette me fit beaucoup d'excuses et s'en retourna danser. — Ne vous gênez pas s'il vous vient quelqu'un, dis-je à la jolie Bourbonnaise ; je m'amuse d'une autre façon, quand je suis seul, à voir tout ce qui m'entoure. —

Il est vrai que c'est ici un monde particulier, me répondit-elle ; c'est un grand tableau mouvant qui offre des scènes variées et successives. — Mademoiselle s'exprime fort bien, lui dis-je : on dit que vous êtes du Bourbonnais, et tout nouvellement à Paris ? — Je vais vous conter ça, car on dit que vous pouvez en faire un bon usage et me rendre une héroïne ; c'est une chose que j'ai toujours désirée, et je me consolerai de mon malheur s'il fait un peu parler de moi, d'une manière qui me soit avantageuse.

LA JOLIE BOURBONNAISE OU LA NOUVELLE DÉBARQUÉE

« Je suis de Moulins. J'avais appris les modes dans ma ville, et j'y avais les plus belles pratiques. Il y avait dans ce temps-là un jeune homme, nommé Boutdarc, qui me faisait la cour et qui parvint à m'inspirer de tendres sentiments. Il se comporta fort bien à mon égard et me marqua la plus grande considération. Ce jeune homme vint à Paris, et je fus deux années sans en entendre parler. Au bout de deux ans il écrivit à un de ses amis que, si M^lle^ Lenclos voulait venir à Paris, il lui procurerait une place excellente dans une bonne maison ; il cita le nom d'une marquise, marquait à quoi se monteraient les gages et tout le reste. J'étais fort bien à Moulins, mais j'aimais ce jeune homme ; je crus qu'il m'aimait toujours de même et qu'il ne me mandait que pour m'épouser. Je partis donc, et, à mon arrivée, j'envoyai chez M. Boutdarc, dont j'avais l'adresse, pour le prier de venir me prendre au coche où je l'attendais. Au lieu de lui, ce fut un de ses amis qui parut : il se nommait Devimes. Il me dit que, M. Boutdarc étant à Versailles pour huit jours, il me rendrait à sa place tous les services dont j'aurais besoin. Il me conduisit rue Saint-Julien-le-Pauvre, dans une chambre garnie qui était la sienne, mais il ne m'en dit rien d'abord et me laissa là pour aller chercher notre souper. Il ne revint qu'au bout de deux grandes heures. Il me fit beaucoup d'excuses d'avoir été si longtemps.

Le souper fut assez bon. Il était plus de onze heures lorsqu'il fut achevé. M. Devimes le prolongeait le plus qu'il pouvait. Enfin, il finit, et, comme je bâillais et que je paraissais très fatiguée, il me dit : — J'ai encore de nouvelles excuses à vous faire : c'est qu'il faut que je reste ici la nuit ; j'ai été si pressé que je n'ai pu vous chercher une chambre ; et celle-ci est la mienne. — Je fus réellement chagrine de ce qu'il me disait là ; mais que faire ? — Je me coucherai toute habillée, lui dis-je. — Non, répondit-il, je ne le souffrirai pas ; c'est moi qui coucherai dans ce fauteuil : ç'a été ma résolution en vous amenant ici. Déshabillez-vous, je vous en prie. — Je refusai ; il me pressa tant que je le fis, à quelque chose près. Mais j'avais un terrible crève-cœur de me voir à la merci d'un inconnu. Que faire ? Cependant, je ne connaissais pas du tout Paris, ni comme il fallait s'y prendre pour se loger ; à la vérité, je pensais qu'il y avait, comme partout, des auberges, mais j'ignorais où et comment il fallait s'y présenter.

J'étais si fatiguée que je m'endormis. Il ne m'arriva rien, que je sache, durant la nuit. Le lendemain, qui était dimanche, Devimes parut fort gai. Il fit venir à déjeuner et me proposa une partie de promenade avec un de ses amis et une demoiselle que ce jeune homme, disait-il, devait bientôt épouser. J'acceptai, ajoutant qu'il fallait voir tout de suite à me loger, afin que je ne le gênasse pas la nuit prochaine comme celle qu'il venait de passer. — Il est inutile, me répondit-il, de louer une chambre dont il faudrait payer le demi-mois ; vous coucherez avec la demoiselle de mon ami. — Je l'avouerai : je me contentai de cette réponse quoique je ne connusse pas la demoiselle. Sur les onze heures, l'ami vint avec une jeune personne de quinze ans qui avait un petit air éveillé,mais qui cependant me parut bonne fille. Elle m'embrassa, me fit des compliments sur ma figure et me dit qu'elle serait charmée d'être mon amie. Je fus très contente d'elle, quoique son air chiffonné, sa mise colifichette et son langage, m'eussent d'abord un peu effarouchée.

Nous partîmes aussitôt, nous proposant d'aller dîner à la Courtille après avoir aiguisé notre appétit. Notre promenade fut très agréable, mais elle ne me donna pas une haute idée de la sagesse de ma compagne. Car il nous arriva une scène singulière. Après le dîner nous étions allés nous promener au pied de la Butte Montmartre, et nous nous assîmes à l'ombre dans une luzerne coupée dont les tas n'étaient pas encore enlevés. La jeune fille et son amant allèrent s'asseoir au pied d'un tas, et nous restâmes à un autre, Devimes et moi. Nous causions ; de temps en temps il s'émancipait un peu, mais je savais le réprimer. Dans ce moment deux hommes, que nous n'avions pas vus et qui étaient cachés au pied du même tas que ma compagne et son amant, se levèrent, et nous les vîmes dans la situation la plus indécente. Devimes et moi, nous allâmes cependant à leur secours, et nous forçâmes les paysans à s'éloigner. M^lle^ Zéphire ne fut pas du tout honteuse que je l'eusse surprise, et, moi, dans mon intérieur, je l'excusais un peu, disant : — Ils vont être mariés. — Nous achevâmes ensuite notre promenade fort tranquillement. Nous revînmes chez Devimes pour y souper, et, de là, je devais aller coucher avec M^lle^ Zéphire. Mais, pendant que les deux hommes descendirent pour faire apporter, l'un, du vin, l'autre, les viandes, etc., je me trouvai seule avec Zéphire, qui me questionna sur mon séjour à Paris et sur ce que j'y venais faire. Je le lui dis sans déguisement ; je lui parlai de M. Boutdarc, de la place qu'il devait me procurer, de l'espérance que j'avais qu'il m'épouserait, m'ayant aimée, et moi l'aimant de même. Zéphire m'écoutait avec surprise, et elle allait me répondre quand son amant rentra. — Monsieur Férit, lui dit-elle, mademoiselle n'est pas ici sur le pied que vous croyez. — Elle répéta mon histoire en deux mots. Férit parut surpris et cependant garda le silence. Son ami rentra, et nous soupâmes. Mais, à l'heure du départ, Devimes dit à Zéphire, comme s'il se fût rappelé d'un oubli [*sic*] : — Avez-vous prévenu votre mère que mademoiselle coucherait avec vous ? — Oui,

monsieur, lui répondit-elle. — Il lui marcha sur le pied, et je m'en aperçus. Je vis bien qu'il avait de mauvais desseins, et je résolus de ne pas quitter Zéphire. En effet, je partis avec elle, malgré Devimes qui leva enfin le masque ; mais je prétextai que je ne voulais pas l'incommoder. Il nous accompagna jusque chez la mère de Zéphire.

Cette jeune fille fut très grondée par sa mère qui jurait comme une charretière : j'en fus scandalisée ; elle me regarda ensuite et demanda qui j'étais. — C'est une jeune fille, une nouvelle débarquée, que j'amène pour coucher avec moi. — Coucher avec vous ! Est-ce que vous ne savez pas que vous avez quelqu'un ce soir ? — Eh ! bien, mademoiselle couchera seule dans mon lit, et, moi, dans la belle chambre d'à côté. — Tout cela ne faisait pas le compte de Devimes, qui voulait parler ; mais la mère de Zéphire le rembarra en lui disant je ne sais combien d'injures qui auraient dû m'éclairer si j'avais connu le monde. Pendant ce temps-là Zéphire m'emmenait ; elle me mit dans sa chambre où elle me dit de m'enfermer, et qu'elle me parlerait le lendemain, me recommandant de n'ouvrir qu'à elle. — Au reste, ajouta-t-elle, si quelque chose vous inquiétait, frappez à cette cloison : je vous entendrai ; et voilà une porte par laquelle je viendrai à vous. — Je me couchai donc et m'endormis.

Vers les deux heures je m'éveillai ; j'entendis parler dans la chambre où était Zéphire ; c'était elle-même, et une autre voix que je reconnus bientôt pour celle d'un homme. Je ne savais ce que cela voulait dire; mais, enfin, je me tranquillisai de mon mieux et je tâchai de m'endormir. J'étais un peu assoupie quand je sentis une main qui cherchait ma gorge. Je fis un cri et j'appelai Zéphire à mon secours ; mais elle ne venait pas. Je sautai du lit, et, m'étant débarrassée de l'homme, je trouvai la porte de communication par laquelle je me glissai dans la chambre où était Zéphire. — Qui est-ce? qui est-ce? me dit-elle. — C'est moi, ma bonne amie ; on vient de me toucher dans mon lit, une main

froide. — Guidée par sa voix, j'allai au lit ; je le trouvai, j'y montai, et j'embrassai Zéphire deux ou trois fois. — Qu'est-ce donc que cette fille-là ? dit une voix d'homme couché avec elle. — Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je. — Ne craignez rien, ma chère amie, me répondit Zéphire ; nous sommes ici des femmes du monde, et nous faisons notre métier : mais, ma chère Lenclos, ne crains rien : je périrais plutôt que de souffrir qu'une fille qui veut être honnête soit insultée en ma compagnie ; c'est moi qui t'ai amenée ici : en allant avec toi, je t'ai crue à peu près comme moi ; tu m'as détrompée à notre retour, et voilà pourquoi je ne t'ai pas laissée avec Devimes dont je sais les desseins ; ainsi, reste tranquille dans un autre lit que voici à côté du mien. — Non, ma chère Zéphire, répondis-je comme une folle ; permettez que je sois à côté de vous. — Mais vous nous gênerez, dit l'homme. — Non, mon cher monsieur, (car j'avais en vérité perdu la tête : aussi l'homme se mit-il à rire). — Comme il vous plaira. — Zéphire laissa un peu calmer ma frayeur ; ensuite, elle se leva. Je me levai avec elle ; nous trouvâmes du feu, et nous allumâmes un flambeau avec lequel elle me reconduisit dans ma chambre. Elle vit par où on était entré ; elle chercha partout et trouva Devimes caché derrière une tapisserie. Il se mit à rire quand elle l'eut découvert, mais elle le força à sortir. Nous fermâmes bien toutes les portes, même celle qui donnait dans la chambre de Zéphire, après qu'elle y fut repassée ; je m'habillai, et je restai assise sur mon lit. Ce fut de là que j'entendis le libertin, couché avec Zéphire, se livrer à sa passion avec des expressions...

Le lendemain j'étais dans un terrible embarras. Je voyais que j'étais dans un mauvais lieu ; je ne connaissais personne ; celui sur qui je comptais, ou était hors de Paris pour deux jours encore, ou peut-être me trompait ; je n'osais retourner chez Devimes pour cherchez mes hardes : que faire ? Me fier à Zéphire ? Mais les filles de cette classe n'ont aucune qualité ; ce sont des monstres qui de l'humanité n'ont que les vices. Je me crus

perdue de façon ou d'autre, et j'étais au désespoir, prête à m'enfuir, sans savoir où aller. Enfin, Zéphire vint dans ma chambre.

— L'homme que j'avais est parti, me dit-elle. — Ah! Dieu! quel homme ! — C'est un des plus raisonnables que j'aie jamais vus. Si, par malheur, j'avais été avec quelques-uns comme j'en connais, votre frayeur vous aurait mise à leur discrétion. Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous dire. Ma chère Lenclos, je suis une fille, comme vous voyez, mais j'abhorre mon état. Malheureusement, je ne sais pas faire un point ; je ne sais rien, rien d'honnête. Ah ! ma chère enfant, évitez cet état funeste, et, si vous le pouvez un jour, tâchez de m'aider à en sortir. J'y suis depuis l'âge de dix ans, c'est-à-dire avant celui de raison. M. Férit, que vous avez vu hier avec moi, n'est pas riche, sans quoi il m'en aurait tirée, car il m'aime véritablement. Fiez-vous à moi, ma chère fille. Je vais vous mener chez M. Férit ; soyez sûre de lui comme de moi ; nous vous avons prise hier en amitié ; son amour pour moi, quoique dans mon malheureux état, et son honneur, vous garantiront de toute crainte ; d'ailleurs, il vous cédera sa chambre et son lit jusqu'au retour de M. Boutdarc qui est aussi son ami ; et, s'il est vrai que ce jeune homme, qui est dans une très bonne passe, soit disposé pour vous, je pense que vous n'aurez pas à vous repentir de votre voyage. Allons d'abord chez mon ami ; nous irons de là tous trois chez Devimes prendre votre paquet. Ne craignez rien ; aimez Zéphire : elle est bonne fille ; elle serait digne d'être honnête si elle le pouvait. Mais il faut espérer qu'elle le pourra ; du moins elle l'espère. — Je me sentis persuadée. Je sortis secrètement avec Zéphire qui se glissa sans que sa mère l'aperçût, et nous nous rendîmes chez son M. Férit qui nous reçut bien. Zéphire lui parla. — Tu es toujours la même, lui dit-il, toujours cette fille qui m'étonne ! Ah ! quand pourrai-je ?... — Il nous conduisit chez Devimes que Zéphire traita fort mal. Pour moi, je ne prononçai pas une parole. Nous retournâmes avec

mes paquets chez M. Férit, où Zéphire ne me laissa qu'après avoir déjeuné.

Je me trouvai seule tout le jour. Férit était à ses occupations. Il revint le soir avec un fort bon souper et Zéphire qui voulut coucher avec moi. Je pense qu'il y avait un peu de jalousie dans son fait. Comme le lit était grand, nous nous y mîmes tous trois. J'étais contre le mur et Zéphire au milieu. J'eus lieu de m'apercevoir que cette bonne fille n'avait pas tort d'être défiante. Cependant, le lendemain, que je passai seule en partie avec M. Férit, je n'eus aucun lieu de me plaindre de lui : ce jeune homme me raconta l'histoire de sa liaison avec Zéphire qui, avant sa connaissance, ne se doutait pas qu'elle était dans un état infâme ; il me confia qu'il travaillait à se procurer une somme pour mettre sa maîtresse en apprentissage de modes à l'insu de la mère de cette jeune infortunée, et il me pria, si je me trouvais en passe, de le seconder quand je serais placée, m'assurant que j'aurais en elle la meilleure amie qu'il fût possible de trouver. Le soir, Zéphire vint encore coucher avec nous.

Le lendemain était le jour de l'arrivée de Boutdarc. Il parut sur les trois heures. M. Férit, qui en fut averti, alla lui annoncer mon arrivée. Il parut surpris. Ensuite, il demanda si je venais pour rester à Paris. — Vous devez le savoir, lui dit M. Férit, puisque vous l'avez mandée. — Moi ? — Elle a votre lettre. — Ah ! parbleu ! il faut que je voie cela ! — Il accompagna M. Férit. En route il lut dit : — Il faut avouer que je ne sais quelle idée prendre de cette fille. Quand je lui aurais écrit, devait-elle venir sur une lettre de ma part ? Mais je ne lui ai pas écrit, je vous assure. — En entrant il me salua avec assez d'indifférence. J'avais l'air inquiet, du linge sale tel que je l'avais dans la voiture publique ; je n'avais pas voulu m'arranger. Il me demanda sa lettre. Je la lui donnai. — C'est l'écriture de Devimes, me dit-il froidement. Il m'a entendu parler de vous, et il aura tâché de vous attirer à Paris. — Ce mot, qui m'ôtait toutes mes espérances, me mit au

désespoir, et je ne pus retenir mes larmes. — Il ne faut pas vous désoler, me dit Boutdarc d'un air protecteur. Je vais d'abord vous chercher une chambre. Mais cela est inutile : j'en ai deux ; vous en occuperez une où vous serez absolument en votre particulier. Ma domestique aura ordre de vous obéir, et vous serez maîtresse chez moi. — Je pensai qu'il reprenait son ancien projet de m'épouser, et j'en fus flattée. Nous partîmes ensemble en fiacre avec mes paquets ; il me conduisit chez lui.

Hélas ! A quoi la jeunesse s'expose en venant à Paris ! J'en fis une triste expérience. Mon amant, que j'avais connu honnête en province, s'y était corrompu ; il était devenu un libertin par système, et il voulait me perdre avec lui. A notre arrivée je trouvai un appartement assez mesquin avec la vieille sorcière que Boutdarc appelait sa domestique. C'était seulement une faiseuse de ménages. Il me mit dans ma chambre, qui était un petit cabinet sans cheminée et où je ne vis pas de lit. Nous étions seuls. Il me prit sur ses genoux et me fit quelques caresses fort libres. Je le repoussai, mais avec modération. Il fit venir à souper de l'auberge. C'était du mouton rôti, si dur qu'on ne pouvait le manger. Boutdarc expédia très bien sa portion et une partie de la mienne ; nous bûmes chacun un verre de vin, exécrable parce qu'il était naturel, assurait Boutdarc ; après quoi il me dit de me coucher. Je lui demandai où. — Là, (me montrant le lit). — Mais c'est votre chambre ! — Croyez-vous que nous ferons deux lits ? Je n'en ai qu'un, et je n'entends pas que tu sois venue ici me chercher en vain. — Surprise de ce langage extraordinaire, je lui parlai sensément, et je lui dis que je voyais bien qu'il voulait m'éprouver. — Pardieu, non ! N'as-tu pas couché la première nuit avec Devimes et hier au b** ? Je te fais beaucoup d'honneur de vouloir m'exposer aujourd'hui avec toi ! — Je fus étourdie de ce discours brutal. Je me levai, et je lui dis : — Monsieur, je n'ai rien à me reprocher. M. Devimes ne m'a certainement pas touchée, ni personne chez M^lle^ Zéphire que je ne connais-

sais pas pour ce qu'elle était, mais qui a agi avec moi comme la plus honnête fille. Vous me serrez le cœur par ce langage barbare que vous venez de me tenir. — Va, va, la Bourbonnaise, il faut t'aguerrir! me dit-il en ricanant d'une manière affreuse. — En même temps il voulut mettre la main sous mon fichu. — Je vois, monsieur, que je vous embarrasse ; je vais me retirer, et je deviendrai ce que je pourrai, car je n'ose vous prier de me ramener chez M. Férit. — Pardieu, non ; car tu coucheras ici, avec moi, la Bourbonnaise, je t'assure ! Je veux bien être le troisième ou centième, m'importe. — En vérité, monsieur, il n'en sera rien. — Il vint pour se jeter sur moi. Je me défendis si bien qu'il fut obligé de renoncer à son dessein brutal, non sans me dire je ne sais combien de vilaines injures que je ne méritais pas. J'étais au désespoir et mon sort m'effrayait. Voyant qu'il ne pouvait me vaincre et que j'étais forte, il se coucha. Je passai dans mon cabinet où il n'était pas possible de m'enfermer, et je m'assis sur mes paquets, non pour dormir, mais pour pleurer. J'eus deux ou trois assauts à essuyer durant la nuit.

Le lendemain je voulus m'en aller. Il y consentit, mais comme un enragé. Il sortit et m'enferma. Au bout d'une heure il revint et parut plus calme. Il m'offrit à déjeuner. Je refusai, mais, voyant que les yeux lui roulaient dans la tête, j'acceptai. Comme nous commencions, on frappa. C'était une femme assez bien mise qui dit qu'elle venait de la part de M. Férit. — C'est mon ami, dit Boutdarc ; que souhaite madame ? — M. Férit m'a parlé d'une jeune demoiselle de province qui travaille en modes ; j'ai besoin d'une fille ; si elle veut, c'est une affaire faite. — De quoi se mêle M. Férit ? répondit mon brutal ; mademoiselle reste ici. — Non pas, monsieur, lui dis-je, et, puisque madame veut bien me prendre, j'accepte sa proposition à l'instant. — Boutdarc jura contre moi de fort vilains mots et me dit de sortir sur-le-champ de chez lui avec mes paquets. — J'ai amené une voiture, mademoiselle, me dit la dame. — Boutdarc feignit alors de se radoucir et dit

que, puisque je ne pouvais le souffrir, je n'avais qu'à partir, mais qu'il me priait de lui permettre de me rendre visite. Je le permis, me proposant de m'en débarrasser le plus tôt que je pourrais. Nous partîmes. La femme me conduisit dans la rue des Poulies, dans une boutique de modes où je trouvai trois ouvrières qui avaient l'air de filles, surtout une grosse, assez jolie, et une petite fort laide ; la troisième était un bijou pour la gentillesse. — Voici une nouvelle compagne que je vous amène, dit la Dubreuil à ses filles. — Elles me regardèrent effrontément, me dirent avec froideur : — Ma'm'selle, voilà vot'e place, — et ne me parlèrent plus. Elles jouaient plutôt qu'elles ne travaillaient. Pour moi, je me mis sérieusement à l'ouvrage, que la grosse me tira plusieurs fois des mains en se moquant de moi. — Ma'm'selle n'a pas tort, dit la cuisinière, vilaine femme, trapue, de la plus mauvaise mine ; ça fait un meilleur effet ; l'occupation est un mérite de plus : ça fait illusion. — Je n'entendis pas ce que cela voulait dire. Ces filles frappaient aux vitres lorsqu'il passait des vieillards opulents ou des libertins de leur connaissance. Plusieurs ne daignaient pas les regarder ; d'autres leur souriaient. Il en entra un fort âgé qui monta au magasin avec la jolie. Il me regarda beaucoup, mais la petite l'emmena presque malgré lui. Nous dînâmes fort mesquinement ; mais, un jeune homme étant venu au dessert, mes compagnes lui firent payer de la pâtisserie, et dont elles se bourrèrent. Il demanda mon nom à la maîtresse. — Ell's'nomme la Bourbonnaise, répondit-elle ; c'est une bonne fille, qui n'est ici que d'aujourd'hui. — A-t-elle travaillé ailleurs ? — Elle n'est à Paris que depuis trois jours. — C'est du neuf ; à moins... Car, enfin, une nouvelle débarquée ne serait pas venue ici d'un plein saut. — Je vous conterai ça. C'est une aventure que son arrivée et sa venue chez moi, où elle est absolument libre et où elle fera ce qu'elle voudra ; car elle travaille comme les fées. — A quel ouvrage? — Aux modes. — J'attendais autre chose. — Vous voilà, vous autres hommes ! dit-elle en lui donnant un coup sur l'épaule. —

Il vint ensuite pour m'embrasser. Je le repoussai. — Ma'm's'elle la Bourbonnaise est une vestale ! — Je ne répondis rien, et j'allai me mettre à l'ouvrage.

Je ne faisais que de m'asseoir quand j'aperçus Zéphire qui passait en tenant M. Férit sous le bras. Ils regardaient les boutiques comme s'ils eussent cherché. Ils m'aperçurent. Ils entrèrent avec précipitation. — Oh ! ma chère amie, me dit Zéphire, que je suis charmée de te trouver dès le premier jour ! Il faut sortir d'ici. — Pourquoi ? C'est monsieur qui m'y a placée (montrant Férit). — Point du tout, mademoiselle. Je n'en savais pas un mot. C'est une tromperie de Boutdarc qui vous joue le plus abominable des tours : vous êtes dans un mauvais lieu. Si vous aviez le malheur de prendre volontairement ce parti, il vaudrait mieux vous mettre avec Zéphire qui vous ferait éviter mille inconvénients, entre autres la perte de votre santé. — Je l'interrompis. — Oh ! quel monstre que ce Boutdarc ! Je me confie à vous, dis-je à Zéphire, et à votre ami, et voici ce que j'ai à vous proposer : je sais travailler, à ce qu'on dit, même ici, comme les fées ; nous nous mettrons en chambre, mademoiselle et moi ; je lui montrerai. Dans les commencements elle ne fera que me procurer de l'ouvrage. — Zéphire me sauta au cou. — Oh ! la bonne fille ! Ah ! Férit ! voilà mon bonheur ; cette chère Bourbonnaise va le faire ! — La Dubreuil, qui nous observait mais sans nous entendre, vint alors dans la boutique. Je lui dis que j'étais bien surprise qu'elle fût venue de la part de M. Férit. Je lui demandai si elle le connaissait. — Sûrement, me répondit-elle. Je l'ai vu ce matin, et il m'a parlé. — Voilà son meilleur ami, qui le nie. — Je n'ai pas vu M. Férit ce matin, monsieur ? — Non, madame. — C'est qu'il n'a pas voulu en convenir. — C'est moi-même ; je suis M. Férit, et je ne vous ai jamais parlé qu'à cet instant. Pour vous avoir vue, c'est autre chose. — La Dubreuil fut confondue. Je lui dis que je sortais de chez elle. — Comme il vous plaira, me répondit-elle avec une grimace. M. Férit alla chercher une voiture ; lorsque nous ne

fûmes plus que des femmes, la Dubreuil me dit de grosses injures et se découvrit elle-même pour ce qu'elle était. Il vint en ce moment trois hommes chez elle, et elle eut l'impudence de m'offrir ; Zéphire était couverte de sa calèche et paraissait sur les épines, dans la crainte d'être reconnue, car il y avait là un homme qu'elle avait vu chez sa mère. Heureusement Férit ne fut que quelques minutes ; il amena la voiture, et nous y mîmes mes paquets.

Zéphire n'avait pas eu tort de craindre ; car elle fut reconnue en montant dans le fiacre, et la Dubreuil, qui crut que j'allais chez la mère de cette fille, jura qu'elle ne m'aurait pas donné mes paquets si elle avait su que je ne faisais que changer de bouzin (ce fut son mot). Nous partîmes aux hurlements qu'elle poussait, criant qu'on nous arrêtât. Mais le cocher fouetta si fort que ses chevaux nous emportèrent avec rapidité.

Nous arrivâmes chez Férit, et, le même soir, nous fûmes installées dans une chambre particulière. A la brune, Zéphire et son ami m'avaient laissée seule pour aller faire une opération qui leur réussit : celle d'enlever les hardes de Zéphire et tout ce qu'elle possédait ; ce qui fut d'autant plus facile qu'elle n'était sortie avec Férit que parce que sa mère était absente pour la journée. Nous soupâmes tranquillement tous trois ; car j'avais pris de la confiance en Zéphire, et son ami me paraissait un bon garçon qui n'avait guère que des vices de complaisance. Nous couchâmes ensemble, Zéphire et moi, et je dormis enfin sans inquiétude. En soupant, Férit nous raconta des aventures de nouvelles débarquées sans connaissances qui se perdaient en arrivant à Paris. Il y a toujours, à l'arrivée des voitures publiques, des hommes perdus, souteneurs de mauvais lieux, à l'affût des arrivantes qui viennent pour servir ; et, si elles sont jolies, ils les retiennent, ou les font retenir, par des salopes bien mises qui tâchent de les retenir. Il nous raconta l'histoire de deux sœurs dont l'aînée fut trompée comme ça en arrivant à Paris. Quand on l'eut corrompue, elle manda sa sœur cadette, fut la recevoir à l'arrivée du coche,

et, le même soir, elle la fit coucher avec un homme déguisé en femme qui l'avait bien payée. Cette cadette en fut si désespérée qu'elle se jeta par la fenêtre.

Je ne sais comment vous peindre le mérite de cette Zéphire, de cette fille perdue. Non, jamais il ne fut de vertu comme celle de cette prostituée quand je lui eus dit ce que c'était que notre vertu de femme. Elle fut d'une sévérité qui était mon admiration ; Férit lui-même fut borné au sentiment. Comme il l'aimait beaucoup, il se soumit. D'un autre côté, ma compagne s'appliquait à l'ouvrage avec une ardeur étonnante ; elle me donnait des pratiques qui étaient des filles comme elle avait été ; Férit avait la bonté de leur aller montrer de notre ouvrage et de les engager à nous en donner ; car Zéphire ne sortait pas fort librement, à cause de sa mère. Il me mena souvent, au lieu d'elle, et, quand nous eûmes suffisamment de pratiques, je rendis l'ouvrage seule. Zéphire me surpassait en tout, même au travail, et surtout en vertu. Car il faut vous dire que je fis une inclination d'un voisin, fort joli homme, avec lequel j'eus une faiblesse. Zéphire en pleura de regret, m'assurant que je m'en repentirais.

Je crois que j'aurais suivi ses conseils, mais je la perdis en ce temps-là, et ce fut mon malheur. Cette charmante, cette adorable fille, la vertu même, quoiqu'elle eût été prostituée par sa mère dès l'âge de dix ans, voulut prouver à Férit qu'elle n'était pas sage avec lui par indifférence ; dans un malheur qui arriva à ce bon garçon, elle se donna tant de peine pour le servir qu'elle amassa une fluxion de poitrine qui la mit au tombeau en huit jours. Elle mourut sur le cœur de son amant. Ah ! Dieu, quel désespoir ! Si vous aviez vu ce pauvre infortuné, il vous aurait déchiré le cœur. Il voulut se tuer ; je le sauvai de lui-même par mes caresses plutôt que par mes discours. Il alla se rétablir dans son pays. Revenons à moi.

Me voilà donc seule. L'amant que j'avais pris était un misérable, qui me vola et me réduisit à être la maîtresse d'un inten-

dant de maison. Je n'avais plus d'ouvrage depuis la mort de Zéphire. Je n'osais aller chez mes pratiques, qui m'appelaient la Bourbonnaise et qui me faisaient insulter par les hommes qui se trouvaient chez elles. Le maître de l'intendant me vit un jour avec lui ; je lui plus, et il voulut m'avoir. Je ne demandais pas mieux. Je quittai le domestique pour le supérieur. Il m'a beaucoup donné pendant six mois qu'il m'a eue : il vient de me quitter pour se marier. J'ai placé mon argent et ce que j'ai tiré de mes bijoux : je m'en suis fait deux mille huit cents livres de rentes. Je viens ici depuis ce temps-là, et, comme les libertins et les farauds m'y voient tous les jours, ils me connaissent et m'appellent la Bourbonnaise. Ils ont fait à mon sujet la chanson que vous avez entendue ; mais c'est assez mal à propos, car pas un d'eux ne m'a touché autre chose que la main, pour danser : c'est une vérité dont vous pouvez être sûr. Je veux être sage à présent, et, si je trouvais un bon garçon qui ne fût pas débauché, qui eût de l'esprit, je lui offrirais de l'épouser. »

Je répondis à la Bourbonnaise qu'elle trouverait aisément si elle avait quelqu'un de prudent qui fît les informations. Manette revint auprès de nous comme je disais ces mots. — Bon ! te marier ! lui dit-elle ; tu es donc lasse d'être heureuse ? Puisque tu as de quoi vivre, divertis-toi, et sois une volontaire de Cypris. — Ce n'est pas mon goût, répondit la Bourbonnaise.

Manette, à qui cet entretien ne plaisait pas, nous proposa de nous réunir à ses trois autres amies et de ne faire qu'une table. Elle alla le proposer, et tous vinrent auprès de nous, ce qui fit une compagnie nombreuse ; car tous ceux qu'on attendait étaient arrivés. Il y avait la poissarde et son coureur, la grande blonde, sa sœur et ses deux frères ; la petite blonde et son vieillard ; la Bourbonnaise, qui était venue seule parce qu'elle savait trouver compagnie, Manette et moi : en tout onze personnes. Je m'aperçus que les frères de la grande blonde faisaient la cour à la petite blonde et à la Bourbonnaise, et je leur dis à l'oreille que je croyais

qu'ils ne pouvaient mieux choisir, que ces filles avaient de bonnes dispositions.

Mais, tandis que nous ne songions qu'à nous amuser, nous entendîmes un grand remuement dans tout le salon : c'était la visite de l'inspecteur des soldats, qui se nommait alors Durocher ; sa fonction était de faire retirer tous les militaires des deux Gardes Française et Suisse à leurs casernes, de renvoyer chez eux les Semestres et les recruteurs, d'examiner s'il n'y avait pas quelques soldats sans congé ou sans uniforme pour s'en saisir, et, par surérogation, d'arrêter toutes les filles qui n'étaient là que pour chercher un chaland ou qui n'avaient pas de compagnie. Aussi, dès qu'elles l'aperçurent de la porte, plusieurs allèrent-elles se mettre à des tables où elles prièrent de les souffrir. Celles qui ne purent trouver des gens complaisants furent chassées et mises entre les mains de la Garde de Paris, en sortant. L'inspecteur vint à nous et nous regarda. Comme on ne m'avait pas prévenu, je le regardai avec humeur. Il ne me connaissait pas, et le titre seul d'inconnu me rendit respectable pour cet homme à qui la physionomie de tous les vauriens était familière. Il salua Manette et ses compagnes qui lui sourirent. Elles me dirent ensuite ce qu'il était, et j'observai sa police avec plus d'attention. Elle était réellement admirable, et Durocher était un homme estimable dans son état.

Nous partîmes un instant après. Manette, que je reconduisis à la porte de ses parents, me donna rendez-vous au jeudi suivant aux Tuileries pour aller encore au Grand-Salon ; mais j'y manquai : je ne la revis que deux ans après, et par hasard.

Elle m'apprit qu'elle allait se marier avec le garçon du Grand-Salon, à qui son maître cédait cette guinguette etc. ; que la jolie poissarde venait de finir avec son coureur, la jolie tripière avec un compagnon imprimeur, la jolie gargotière avec un des frères de la tripière, et la Bourbonnaise avec l'autre. Je lui promis que j'écrirais son histoire ainsi que celles de ses amies, et je la priai

de les engager à passer chez mon dessinateur pour lui fournir les différentes attitudes de l'estampe. Elle les y détermina, et elles vinrent toutes cinq chez cet artiste, qui disposa le tableau comme on l'a vu au commencement de la Nouvelle. — Vous serez à croquer, mesdames, leur dit-il. — En effet, il a fait un grand tableau de ce même sujet, dont il espère tirer parti.

Honorable lecteur, je ne rougis pas de faire un rôle dans cette Nouvelle. J'étais jeune alors ; elle me rappelle un temps où j'étais heureux et pauvre ; je suis encore pauvre, mais je ne suis plus heureux.

Oh ! vous qui vous plaignez que je vous historie, du moins vous ne direz pas que j'ai violé le précepte : *Quod tibi fieri non vis alteri ne feceris.*

Les jolies Crieuses de cerises, prunes, abricots, figues, mûres, raisins, oranges, citrons, cerneaux et noix vertes ; de pommes, poires cuites et mouron ; de pois ramés, ou la petite Ecosseuse ; de vieux chapeaux.

Il y avait au bas de la Montagne, à l'entrée de la rue des Noyers*, une jolie fille qui criait des fruits crus ou cuits suivant la saison, mais particulièrement des oranges et des noix vertes : c'était une belle brune, plus propre que ses compagnes ; elle avait une croix et des boucles d'oreilles d'or, un déshabiller bien fait pour son état, et elle paraissait ne pas manquer de goût dans le choix des couleurs qui lui allaient le mieux. Elle avait surtout la jambe la mieux faite qu'il soit possible de voir, de belles couleurs et la peau fort blanche. Sa figure plut à un garçon-boucher qui lui fit des propositions. Mais Marie-Louise lui répondit qu'elle ne l'écouterait qu'en proposition de mariage, et elle préféra de crier ses fruits. Cependant, son amoureux continuait à lui faire la cour ; il obtint d'elle qu'ils iraient ensemble, les dimanches d'été, soit à la Glacière, soit à la Maison-Blanche, pour y faire un goûter. Marie-Louise, qui ne voulait pas avoir l'air d'une gueuse, se requinquait ce

jour-là : c'était le moyen d'être plus jolie, plus aimée de son galant, et de faire peut-être une autre conquète.

Ce fut ce qui manqua d'arriver. Un homme comme il faut passant un jour dans sa voiture sur le Nouveau Boulevard, il aperçut Marie-Louise tenant par-dessous le bras le garçon-boucher ; elle était en joli déshabiller de toile à carreaux rouges, avec un grand tablier de taffetas noir à poches, la jupe de six doigts plus courte que le tablier et laissant voir jusqu'au mollet une jambe admirable, couverte d'un bas de laine blanche très fine, à coins rouges. L'homme comme il faut admira la jolie poissarde, car elle avait le costume ; sa gaîté, son rire agréable, sa démarche, plus lubrique que voluptueuse sans que Marie-Louise le fît exprès, tout cela en faisait un objet très piquant. Il dit à son cocher de la suivre. Elle prenait tout le long du Boulevard pour se promener, car le terme de la course était le Petit-Gentilly : cette guinguette n'est pas noble ; on y voit la Joie en guenilles faire danser la Misère, mais elle était du goût de Marie-Louise, qui trouvait là de ses camarades, des crieuses de pommes cuites, de petits pois, de vieux chapeaux, etc. Au milieu du chemin, la jolie fille, voyant toujours le même carrosse, s'arrêta et dit en riant : — Pardi ! je voudrais ben avoir un carrosse comme ça, moi, pour promener mes grâces ! Qu'en dis-tu, Pierre Aubin ? — Il est à votre service, ma belle, dit l'homme au carrosse, et vous pouvez y monter. — Oh ! c'que j'en dis, monsieur, c'n'est pas que j'l'dise. — Sérieusement, je vous offre de vous mener. — Elle donna un coup de coude à son amoureux, qui fit la grimace. — Ça n'est pas de r'fus si Pierre Aubin en est, dit exprès Marie-Louise pour le faire fumer. — Je l'entends ainsi, reprit l'homme comme il faut ; je ne voudrais pas vous séparer de ce qui vous est cher. — Allons ! je monte, moi ; Pierre Aubin, monte-t'i'tu, toi ? — Pourquoi donc que j'n mont'rais pas ? Quand ça s'rait l'carrosse du guiable, j'n'ai pas peur. — Non, mon ami, c'est le carrosse d'un honnête homme. — Futissiez-vous Cartouche, j'n'ai pas peur, dà, voyez-vous ?

J'sis garçon-boucher, et j'en assomme, dà. — Soit, mon ami. Comment vous appelez-vous, ma jolie fille ? — Marie-Louise, à votre service, monsieur. — Où allez-vous, Marie-Louise? — Mais à la Glacière, ici tout cont'e, à deux pas, boire un p'tit coup avec trois de mes camarades qui sont d'vant, et s'couer le cotillon : c'n'est pas qu'j'aime le vin : j'en bois pa'c'qu'i faut en boire ; car, du reste, j'aimons à garder not'e raison, voyez-vous. — C'est bien penser. Je serai de votre goûter si vous voulez, et je paierai l'écot. — Oh ! j'avons d'l'argent dans not'e poche, dit le garçon-boucher. — Je n'en doute pas, mon ami ; on ne va pas sans argent avec une jolie fille, mais elle voudra bien accepter que je la régale aujourd'hui, ainsi que vous. — Ben d'l'honneur, monsieu, et j'accepte, moi, pa'c'que vous m'paraissez un brave homme. — Il fallut que le garçon-boucher, quoique de fort mauvaise humeur, acceptât aussi. On descendit au Pavillon Chinois, cabaret favori de Marie-Louise ; on choisit un endroit très agréable, dans un jardin grillé, d'où on pouvait tout voir sans être vu, et M. de B***, l'homme comme il faut, commanda un joli régal. Pendant qu'on le préparait, Marie-Louise alla joindre ses trois compagnes à qui elle apprit qu'on la régalait : un beau Monsieu. C'étaient des éveillées qui ne demandaient qu'à rire et à bâfrer. M. de B***, voyant trois jolies filles proprement mises, les accueillit et les mit du régal. Marie-Louise voulait danser ; elle fut priée dans le moment. — Volontiers, dit-elle, mais, quand j'aurai dansé aveuq Monsieu qui m'régale, et mon amoureux creuve-là, j'verrons. Je n'les laisserons pas là bayer aux corneilles pendant que j'nous trémousserons et qu'j'aurons du plaisir ; c'est la justice, j'crais, mons Cadet Desrosiers ? C'ment s'porte vot'e frère ? C'est un bon garçon. A-t-i'toujours l'entorse qui s'donnit l'aut'e jour en dansant sans violon avec la grande Marie-Jeanne, la blanchisseuse, la cont'edanse de la fricassée ? C'est qu'i vous fignolait, dam' ! Il y allait de tête et d'queue ! I'vous faisait des pas-de-ribodon qui l'enlevionl c'm'un pantin, dà ! — En finissant ce

Gaston Goor

Pardi ! je voudrais ben avoir un carrosse comme çà .

P. 189

propos, et sans attendre la réponse, Marie-Louise alla prendre sa place pour la contredanse, entraînant avec elle M. de B***. Elle était connue dans cette maison où on lui passait tout ; ainsi, elle commanda aux violons : — Ah ! çà, vous aut'es, n'allez pas râcler quand vous avez des gens d'condition. Queû contredanse voulez-vous, monsieu? — Celle qu'on allait danser : il ne faut pas changer ce qui leur fait plaisir. — Allons donc ! Vous êtes bon homme, et j'aime ça. — M. de B*** dansa la contredanse avec elle, avec beaucoup de précision et de grâce. — Dites donc, monsieu ? I'm'paraît qu'si vous aviez dansé la danse du frère à Cadet Desrosiers, vous n'a'riez pas pris d'entorse, dà ? C'est qu'c'est un maladroit ! — Le garçon-boucher dansa ensuite avec Marie-Louise une autre contredanse : ce fut la fricassée ; et il faut convenir qu'elle n'allait pas mal à ce gros bouvier que sa danseuse traitait à peu près comme un ours. Elle dansa une troisième contredanse avec Cadet. — Car j'sais la politesse, dit-elle à M. de B*** en lui en demandant la permission. — A chacune des contredanses où elle l'avait quitté, elle lui avait donné une de ses camarades avec laquelle il dansait, et Marie-Louise, en fille qui sait vivre, lui faisait mille petites politesses en dansant. Après la troisième contredanse elle se retira en remerciant M. de B*** de sa complaisance. Il renouvela très vivement l'invitation aux trois jeunes filles, bonnes amies de Marie-Louise. Elles étaient à peu près de son âge, entre seize et dix-huit ans. L'une s'appelait Manon, la marchande de pommes cuites ; c'était une jolie blonde, qui paraissait moins grossière que ses compagnes ; elle avait une physionomie douce, et sa mise était propre : c'était un casaquin blanc avec une jupe de taffetas cramoisi ; la seconde se nommait Marianne, la crieuse de vieux chapeaux : c'était une grande fille qui avait de beaux yeux, mais trop hardis ; elle était bien faite ; elle avait un son de voix argentin, mais trop perçant pour être agréable ; son costume était un casaquin juste, à courtes basques, d'une indienne blanche à petites mouches rouges, qui lui allait

à merveille, avec un tablier de burat vert. La troisième était une jolie petite brune qui ne paraissait que quinze ans et que ses compagnes n'appelaient pas autrement que la petite Ecosseuse, parce qu'elle n'était avec elles que pendant le temps des petits pois ; dans les autres saisons de l'année elle restait avec sa mère qui était marchande de chiffons. Celle-ci avait l'air très éveillé et des yeux perçants dont le regard plein de mignardise était d'autant plus intéressant que le son de voix de cette enfant était encore plus doux ; on l'appelait Sophie la Marone. — Ah ! çà, leur dit Marie-Louise, me v'la dansée, et j'sis contente ; mais, malgré la politesse de monsieur, retournez à vos tab'es. — Pourquoi? Elles seront des nôtres, si vous le permettez. — Si je l'permets ! P'us on est d'fous, p'us on rit ! Mais c'est que j'n'voulons pas faire comme les soldats, voyez-vous, qui appelont tous leurs camarades pour boire un coup quand un bourgeois les régale. — Quant à moi, la compagnie de vos jeunes amies me fera plaisir, et vous m'obligerez de les engager à rester. — Les v'là tout engagées, et a'n'demandent pas mieux. Pas vrai, donc, la Manon, la Marianne, la Marone? — Pisque Monsieu l'veut ben, répondit la dernière. — En ce cas, il faut aller demander la permission à ceux avec qui vous êtes. — Ah ! ben oui, la permission ! — C'est ma tante. — C'est ma cousine la marchande à la toilette. — C'est ma mère, répondirent-elles toutes ensemble, et a n'demand'ront pas mieux que d'tout avaler. — On entra donc dans le jardin particulier dont M. de B*** ferma la grille ; il dit à ses domestiques de se faire donner quelque chose à leur goût et de se placer à portée de l'entendre s'il les appelait. Il fit servir, et le régal commença.

Les jeunes filles mangèrent d'abord avec appétit ; elles s'encourageaient mutuellement. Lorsqu'elles eurent satisfait à ce premier besoin, elles furent sensibles à celui de rire, de chanter, de s'amuser. M. de B***, qui ne s'occupait qu'à les servir, fut charmé de connaître la portée de leurs voix ; il leur demanda les plus jolies

chansons qu'elles savaient. Marie-Louise dit qu'elle était enrouée et qu'elle priait qu'on la dispensât de chanter. Sophie, qui en brûlait d'envie, toussa, comme pour s'essayer. — Eh ! ben, chante à ma place, toi, la Sophie, lui dit la jolie crieuse de cerneaux. — Je l'veux ben, mais à condition que ça n't'en empêchera pas ; car t'en sais de jolies. — Eh ! ben, j'verrons, si monsieu l'veut, après qu't'aras chanté. — Sophie, après un instant de rêverie commença la chanson suivante :

Je suis une fille d'honneur,
Ainsi comme l'était ma mère ;
J'ai pris naissance d'un malheur
Qui fait que j'ignore mon père :
Et je n'ai point d'autre bien,
Que ma vielle,
Mais avec elle
Je ne manque de rien.

— Oh ! pour celle-là, lui dit Marie-Louise, tu n'pouvais pas mieux choisir pour dire la vérité ; car on dit qu't'es bâtarde. — Et qu'est qu'ça fait? interrompit la Marianne. Aga, chante, Sophie. — Ah ! ben, non, pisque Marie-Louise m'apostrophe. — Si fait, si fait ! — Eh ! ben, quien, dis-en eune autre. — Laqueule ? — Pardi, *En r'venant de Saint-Denis.*

— En revenant de Saint-Denis
Où l'on boit à grande mesure,
J'allais pour regagner Paris
Un peu poussé de nourriture.
J'étais gai comme un pinson, [sic]
Chantant la mère Gaudichon ;
Cupidon me mit dans la tête
Tant soit peu d'amour malhonnête.

En mon chemin je rencontrai
Une aimable religieuse.

— C'est vieux comme ces rues ! interrompit la Manon ; n'chante pas ça, Sophie ! T'en sais tant de si jolies qui valont mieux ! *Le Malheureux Lisande*, par exemple ? — Ah ! ben, oui, eune belle drogue ! s'écria Marianne. Chante-nous p'utôt une henriette, Sophie. — Quien, Sophie, chante nous c'tair italien de c't'Italienne qui tune, tu m'entends ben, qui d'mande : *Vot'e chien n'mord-i-pas* ? — J'sais, j'sais :

Il m'a démis la luette,
Ah ! ah ! qui me la remettra ?
Il m'a jetée sur un sofa,
Puis il m'a dit : « Nicette,
Oh ! çà ! »
Oui-dà !
Oh ! çà !

Je voulais dire, non :
Oui, oui !
J'ai voulu me reprendre,
S'il eût voulu m'attendre,
Après avoir dit, oui :
Mais j'avais le cœur si saisi,
Que je n'ai pas pu faire un cri.

Il m'a démis la luette,
Ah ! ah ! qui me la remettra ?
Il m'a fait devenir muette !
Fillette,
Cet accident-là m'apprendra
Qu'il faut que l'on se méfie

De tout ce que l'on entendra ;
Qu'est-ce que signifie
Cela ?
Oh ! çà,
Oui-dà !

Laissera-t-on toujeur' seulette
Nicette
Dans le malheur où la voilà ?
La luette ! la luette !
Ah ! qu'il me la remette
Tout comme il l'entendra !
Ah ! ah ! quand est-ce qu'il reviendra ?

— Celle-là peut passer, dit M. de B*** ; l'air en est agréable, et Sophie, pour une fille qui ne sait pas la musique, la chante fort bien, quoiqu'elle fasse quelques fautes dans les paroles. — C'est pourtant moi, monsieu, dit la jolie marchande de noix vertes, qui en ai eu l'idée ! — Vous êtes une charmante fille, Marie-Louise. — A toi, à c't'heure, la Marianne ; chante nous ça comme tu cries tes vieux chapeaux. (Elle la contrefait : Cha-peaux-à vendre ! de vieux-cha-peaux). — Et toi, donc, quand tu cries tes cerneaux le soir, à l'heure des chauves-souris ! « Mes beaux Cerne-aux ! Si vous êtes belle, montez en haut ! » Et t'y montes, dà, où qu'n'on t'tapône, dam', qu'i n'y manque rien ! — C'est que j'sommes jolie. — Et dis li donc d'ses nouas-va-artes, la Marianne, dit la Manon. — Ah ! ben oui, pa'le donc, toi, avec tes Pommes cuihites au fou-our ! — Mes nouas-vârtes ! mes belles nouas-vârôrtes ! — Chapeaux à vendre ! des vieux châ-pe-aûx ! — Pommes cui-hites au fou-oûr. — Pouas râmés, pouas écossés ! dit Sophie la Marone qui, les voyant toutes crier et se contrefaire mutuellement, voulut aussi les imiter. M. de B*** riait aux larmes, quoiqu'il craignît un peu que le badinage ne dégénérât en querelle,

comme cela n'arrive que trop souvent parmi les femmes de cette classe ; mais il avait l'élite des marchandes de prunes, cerneaux, raisins, oranges, etc., de poires et pommes cuites, de vieux chapeaux, et des écosseuses, tant pour la figure que pour le caractère ; elles se tinrent dans les bornes du badinage quoique le garçon-boucher fît de son mieux pour les agacer. — Tu souff'es ça, Marie-Louise, disait-il à sa maîtresse, et t'as un nez ! — Oui-dà, et un joli, j'm'en vante. — Répons-li, la Marianne, disait-il à l'autre... A toi, la Manon ! Tu vois qu'a s'deshanche pou'te contrefaire... Et toi, la Sophie, tu n'dis rien ? Quien, v'là qu'a t'appelle bâtarde, et ta mère p..... ! — Mais il ne réussit pas, soit que la présence de M. de B*** imposât à ces filles, soit qu'effectivement elles fussent d'une douceur peu commune...*

— Vous êtes des filles charmantes toutes quatre, leur dit-il ; vous devez avoir eu des aventures : que chacune raconte la sienne pendant que la digestion se fera. Il nous revient encore une matelote, du goujon frit, etc., des petits pâtés, pour ôter le goût du poisson, outre le dessert. Mais je crois qu'il faut suspendre un peu et tuer le temps, en attendant que l'appétit revienne, — C'est ben dit, s'écria Marie-Louise. — Toutes les autres furent du même avis. Mais pas une ne voulait commencer. M. de B*** proposa de tirer au sort avec un jeu de domino. On y consentit. Marie-Louise amena le plus haut point, ensuite, la Manon ; la Sophie la suivait, et, la dernière, ce fut la Marianne.

— C'est donc moi qui vas c'mencer, dit Marie-Louise, à conter mes p'tites fredaines ; mais, pour cause, je n'veux pas qu'Pierre Aubin soit là pendant. Va voir dans l'grand jardin si j'y suis ; tu r'viendras quand j'dirai : « Il est coû. » I'n'faut pas qu'les garçons sachiont tout, dà. — Pierre Aubin fut obligé de sortir, et sa maîtresse prit la parole en ces termes.

LA JOLIE CRIEUSE DE CERNEAUX

« J'vends des cerneaux, des nouas vertes, queuqu'fois des groseilles, des bigarreaux, des prunes, des figues, des mûres, du raisin. Mais, mon p'us fort, c'est les cerneaux. J'ai eune p'tite avance par-devant moi, qui m'vient d'Dieu et d'grâces, car illia queuqu'années que j'n'avais pas l'sou : j'n'avais que c'tour, et pis ci, et pis ça, qui f'sait courir l's hommes après moi. Dans l'temps que j'n'avais pas encore aucune avance, eun soir que j'vendais des nouas vertes vers la mi-septembre, dans l'quartier Saint-Honoré, c'était eun dimanche, bon jour, bonne œuvre, j'voyais toujours derrière moi l'même visage : c'était un monsieu, comme d'vot'âge, mais mis en noir, des j'veux longs, qui m'suivissit du d'puis les trois heures jusqu'à sept, comme l'jour tombe, qui m'abordit en m'disant comme ça : « Bonsoir donc, la jolie crieuse de nouas vertes ! — Bonsoir, monsieur. — Vous êtes b'n aimable ! — C'est tant mieux, monsieur, j'en plairons p'utôt. — Vous m'plaisez à moi, et, si vous voulez être ma maîtresse, j'vous f'rai du bien. — Eh ! queu bien ? — J'vous donnerai douze francs par semaine. — En vérité d'Guieû ? — J'vous l'promets. — Et, moi, qu'est que j'vous donnerai pour ça ? — Rien ; je n'demande qu'à êt'e vot'amoureux. — V's entendez ben qu'moi, qui n'gagnais tant seulement pas eun écu par semaine, que j'fus ben contente. J'li disis que j'voulais ben. I'm'disit qu'j'allions souper ensemble. Je l'voulus ben aussi. J'm'régalis. J'restis tard, car illiavait tant d'bonnes choses ! Et pis du vin, hhoûpp ! mais pas meilleur que ç'lui-là d'aujourd'hui, pourtant. V'là qu'en sortant d'l'endroit i'm'disit où c'que j'allais. J'li disis : — Chez nous. — Mais n's'ra-t-on pas couché ? — Oh ! qu'non ! — Allons ! J'vais vous y conduire. — I'm'y conduisit, et, quand j'fume' à la porte et qu'on m'eut répondu, i' m'donnit sa montre en m'disant : — V'là pour vous, Marie-Louise, et, en la regardant, vous vous souviendrez

d'moi ; mais vous n'la monterez pas que j'n'vous aie montré demain, car vous la gâteriez. — J'l'embrassis, tant j'étais aise, et, l'lendemain, i'n'manquit pas de r'venir. I'm'donnit mes douze francs, et, du d'puis, i'm'les donnait toutes les s'maines ; et j'ai la mont'e que v'là, dà ; et ces poires que v'là à mes oreilles, et ces bouquets à mes souliers, qui ont coûté trente-six livres, dà. Mais, quand il a vu l'garçon-boucher, i's'est fâché, et, moi qui veux faire eune fin, j'l'ai laissé s'fâcher. »

— Tu n'contes pas tout à fait ben ça, lui dit la Manon, car, ou tu nous mens, ou tu m'as menti, à moi. — T'es ben bête, la Manon, pour eune grand'fille ! Est-que tu veux que j'dise des sottises devant eun monsieu respectable comme est monsieu qui a chevaux, laquais et carrosse ? Mais, à toi, qui fais tant la raisonneuse ! Conte nous eun peu tes bons tours. — Oui — dà, et je s'rai eun peu p'us vrairidique que toi.

LA JOLIE CRIEUSE DE POIRES ET POMMES CUITES

« Mon commerce n'est pas des p'us lucratifs, mais, quand on a eun peu d'figure dans eun pays comme c'pays-ci, on trouve toujours queuqu'aubaine ; et, la preuve, c'est c'qu'a conté Marie-Louise, la crieuse de cerneaux. Quant à c'qu'est d'moi, eun jour que j'vendais su'l'Ptit-Pont, à la place d'ma mère, j'fus r'mouchée par eun grand gaillard ben bâti qui m'disit que j'étais jolie fille. Je n'li répondis pas. I'vint m'marchander des pommes de reinette. Il en mettit deux devant son estomac. — Les vôt'es sont pu'belles que ça ! — Qu'en savez-vous ? — Je les vois. — En effectivement, mon fichu était dérangé. Je l'rarrangis et j'li vendis des pommes. — Parlez donc, la belle ! Savez-vous qu'mon maît'e aime les blondes, et qu'si vous équiez habillée, t'nez, comme c'te dam'-là qui passe, vous seriez eune des pus jolies filles d'Paris ? — Dites à vo'te maître qui m'donne sa bourse. — Oui-dà, j'li dirai, et dès tout à l'heure. — J'crois qu'ill alit ;

car j'le r'voyis, au bout de pas eune demi-heure, qui était grimpé derrière eun carrosse. — Si vous voulez venir, monsieu vous envoie sa voiture. — Où donc v'nir ? — Cheus une couturière, qui va vous prendre la m'sure, cheus eune lingère, cheus eune marchande de modes, cheu l'cordognier. — J'app'lis ma mère qui buvait sa goutte au p'tit trou, et j'li dis d'garder sa place, que j'allais en ville. Et j'montis dans la voiture du carrosse. Et a'm'crillit : — Où ç'donc qu'tu vas, Manon ? Manon, où qu'tu vas donc en carrosse ? — Je lui faisis signe d'la main, et pis, fouette cocher ! D'abord, j'descendis cheus la couturière, où qu'a m'prit la m'sure ; et pis cheus la lingère, où que j'c'mandis tout par douzaines... de c'linge-là, tenez ; et pis, cheus la marchande de modes, où que j'choisissis des bonnets, et pis, cheus l'cordognier, où que j'me c'mandis tout c'que j'voulus et tout ça pour ben vite, car l'monsieu était pressé, et moi qui n'l'étais pas mal. Mais je r'tournis cheus toutes ouvrières pour tout déc'mander, or eune robe, et, l'reste, je l'fis faire à mon usage d'la condition de mon état, dont en v'là eun des deshabillers, dà, qui est eun des p'us moind'es, n'sachant pas que j'serais en si bonne compagnie. Et, quand tout ça fut fait, j'allis l'prendre, et je l'mettis cheus nous dans une belle grand'c'mode que j'envoyis d'mander au monsieur pa'ma mère, qui parlit à son laquais, mais c'est tout d'même, car j'l'eus. Et v'là que je m'faisis brave avec la robe ; eune coîfeuse, dame ! la pu'habile, me coîfit ; j'avais des j'veux, t'nez, ces j'veux-là, qui n'sont pas chiens, comme vous voyez, all'en fit tout c'qu'a voulut. J'm'étais décrassée, débarbouillée, d'pis *Pater* jusqu'à *Amen*. Quand j'fus prête, l'laquais venit : dam' ! c'est qu'i'm'cherchait en m'voyant. — Parlez donc ! li fis-je, est-qu'vous n'me r'connaissez p'us? — Non, par ma foi ! Ah ! que vous êtes ben ! — Et il était tout aussi aise que si les violons d'la noce avaient été pour lui. I'me m'nit cheus l'monsieu, que j'trouvis en robe de chambre dans eune belle chamb'e d'où c'qu'i m'fit passer dans eune aut'e p'us p'tite où

qui m'disit : — Vous êtes charmante ! — Et, dame ! i'n'me manquit pas, car i's'mit à mes genoux, et pis, i'm'baisit les mains, et pis, i'm'embrassit, et pi, i'm'serrit dans ses bras, et pis, i'm'fit l'embrasser. Dame ! tu ris, la Sophie ! A ma place, qu'est-qu' t'a'rais fait ? N'm'avait-i'pas donné c'que j'avais ? I'fallait ben lui rend'e la monnaie d'sa pièce ! — Et pis ? dis la p'tite écosseuse, — Ah ! tu s'rais aussi savante que moi, la bonne pièce ! — I'faut qu'tu sois la p'us sincère de moi et d'toi, lui dit Marie-Louise : ainsi parle, ou j'parlerai ! — Dame ! i'n'en fut pourtant rien c'jour là. Mais, l'surlendemain, que j'v'nis aveuq'mon joli déshabiller en façon d'celui-ci, de toile de perse, qui m'va si ben !... Tu m'l'as vu, la Marie-Louise? I'm'trouvit si jolie, si jolie !... Quien ! j'avais mon battant l'œil de dentelle, et mes j'veux en joli chignon sans poudre, c'me aujourd'hui, mais eun peu mieux, avec l'fin toupet qui m'avançait su'l'front. Ah ! i'n'en pouvait p'us ! Si ben qu'i m'promettit de m'faire épouser son laquais, c'grand, tu sais ben ? Dame ! c'est eun bel homme. Et j'l'épouserai, dà, car i'm'l'a encore dit hier. Ainsi, j'vas tout de bon quitter l'commerce. — Mais dis donc tout, chienne ! lui dit la Marie-Louise. — C'est assez, interrompit M. de B*** ; elle ne le dit pas, mais elle le fait entendre. — Ah ! monsieu, vous êtes ben bon, lui répondit la jolie crieuse de pommes cuites en lui faisant une révérence ; n'on voit ben quand on est aveuq'des gens d'esprit. A toi, la Marone. Mais qu'est-qu't'as eu ? Tu n'es pas encore engevée ? — Bon, dit Marie-Louise ; all'est amoureuse c'me une chatte, et a court après tous les hommes. — C'est bon pour toi, la Marie-Louise ! J't'ai compté six amoureux dans une semaine. Tu sais ben, c'soir dans la rue de Bièvre, que l'tireur de bois flotté t'étouffait dans eune allée ? Et c'te fois qu't'étais au Port Saint-Bernard à c'cabaret où qu'illia eun acacia, avec c'grenadier aux Gardes qui t'faisait fumer sa pipe ? — C'ment, p'tite chienne, est-qu'tu m'as vue ? — Si j't'ai vue ! et attendue jusqu'au soir. Oh ! c'm'i't'embrassait en r'venant ! Il était, sauf respect... ben pansé ! — Dam' ! j'l'avais

fait boire pou'qu'i m'laissât tranquille. Mais voyons donc tes farces, p'tite jaseuse. Moi, j'n'en ai point ; mais j'sais celles des autres. »

LA PETITE ÉCOSSEUSE

« J'n'ai pas d'père : i'faut pourtant qu'j'en aye eun queuqu' part. Ma mère vendait des marrons quand a'm'fit, et on m'appela la p'tite marone. Du d'puis que je n'vais p'us à l'école, j'écosse des pois l'été pour la friquière d'not'e rue, à huit sous par jour. C'n'est pas trop, mais ma mère gagne sa vie à garder des femmes en couches ; c'qui fait qu'l'hiver j'apprends un peu à coudre, ou ben, dans d'autres temps, j'épluche des lentilles ou des pois ronds chez la grainetière.

Dans l'temps que j'écosse ben des hommes m'en ont voulu conter, mais i's n'me plaisaient pas, si c'n'est eun certain charcutier qui f'sait l'amour à la jolie m'nuisière de not'e quarquier, qui m'plaisait assez. I'm'trouvit eun jour que j'étais dans l'escalier de sa maîtresse et i'm'embrassit. Je m'mi' à crier, et sa maîtresse v'nit, qui m'dit : « P'tite salope ! » et m'appela p'tite coureuse de garçons. V'là c'qui m'en a donné le r'nom. Il y avait aussi eun vieux dans not'escalier, qui m'donnait toujou's quéqu' chose pour m'embrasser, mais i'm'déplaisait ; je m'dépêchais ben vite d'lui tend'e l'bec pou'm'en débarrasser. Mais, si j'n'ai pas eu d'histoire, j'en a'rai bientôt si la personne veut.

— Comment donc cela ? dit M. de B***. — Aveuq'vous-même, monsieu ; car vous m'plaisez p'us qu'le charcutier. — Moi ? — Vous. — Eh ! bien, ma fille, volontiers. Mais il faut auparavant que je soigne votre éducation et que vous consentiez que je vous mette dans une pension de jeunes demoiselles à Passy. — Ah ! d'tout mon cœur. Pisque' j'n'ai pas d'père, vous l'ferez, vous, et j'vous aimerai tout comme si vous l'équiez. — C'est bien, ma fille. Je parlerai à votre mère, et tout s'arrangera. — A'n'est pas

malheureuse, dà ! dit Marie-Louise. La p'tite rusée ! j't'attraperons l'goujon pou'qu' tu l'gobes ! — T'as ton boucher. — J'verrons, j'verrons, reprit Marie-Louise en se donnant des grâces de poissarde aussi expressives que la pantomime des danses des nègres. A toi, la Marianne. T'as eune histoire, toi, j'crois ! — Oui, j'en ai eune, et j'vas la conter, comme vous les vôt'es, en ne m'montrant que d'la ceinture en haut. — Vas-tu pas faire la pe'tit' bouche ? — Non, mais toutes vérités n'sont pas bonnes à dire. — Mais, répondit Marie-Louise, si j'rappelions Pierre Aubin ? — A'n'sa'rait durer sans lui ! s'écria la Marone. — Non pas, non pas ! reprit la Marianne. I'n'a pas entendu vos fredaines ; je n'veux pas qu'il entende les miennes non p'us.

LA JOLIE CRIEUSE DE VIEUX CHAPEAUX

« Je crie des vieux chapeaux d'pis l'âge d'onze ans, qu'ma mère m'menait aveuq'elle. Jusqu'à quinze, qu'j'allais en souliers plats ferrés, en casaquin sale et mal fait, personne ne m'dit p'us haut qu'mon nom ; mais, eun jour que j'passais par la rue des Grands-Degrés, j'vis la jolie m'nuisière du coin si propre, si pimpante, qu'ça m'fit honte : elle avait eun p'tit casaquin juste à la polonaise, si ben fait que j'n'avais jamais rien vu d'si agréable. J'me t'nis à la r'garder p'us d'eune heure, examinant tout c'qu'all' avait d'la tête aux pieds. « J'en peux avoir tout autant, pensais-je, car c'n'est que d'la toile. » A'me r'marqua et a'me d'manda pourquoi que j'la r'gardais. — C'est que j'vous trouve jolie et que j'voudrais êt'e habillée comme vous. Qu'est-qu'est vot'e couturière ? — Moi-même ; jamais eune ouvrière n'attrape not'e goût comme nous-mêmes, me répondit-elle. — Je m'en alla' pensive là-dessus, mais, dès l'lendemain, j'me c'mandis eun casaquin à p'tites basques, avec la jupe, le corset tout court, tout comme elle ; je m'fis faire des souliers à son cordognier qu'a' m'avait dit, et je me tins l'p'us prop'e que j'pus tout en f'sant

mon commerce. I'gniavait pas huit jours qu'j'étais comme ça que tous l's hommes c'mencirent à m'r'garder. — Quiens, vois donc, c'te jolie crieuse de vieux chapeaux ! — I'faut qu'vous sachiez qu'il y a eun marchand chap'lier en vieux, pas loin du P'tit-Châtelet, qui est joli garçon, tout jeune, eun peu libertin, et qui a fait eun p'tit tour ed'passe passe qui fait qu'les filles d'son état n'veulent pas d'lui. J'en étais amoureuse ben depuis deux ans ; quand j'dis amoureuse, c'est que je l'trouvais joli garçon ; mais je m'trouvais, moi, si crotte-au-cu que j'n'osais le r'garder quand j'passais d'vant la porte d'sa boutique. Mais, quand j'fus eun peu r'lichée et qu'j'entendis qu'n'on m'app'lait la jolie crieuse de vieux chapeaux, j'passa'tous les jours dans sa rue, et, quand j'étais vis-à-vis sa boutique, j'criais d'eune voix pus douce mon cri ordinaire ; ça fut queuqu'fois sans réussir, mais, à la fin, eun jour, i's'trouvit su' la porte. — All'est jolie! fit-i' en me r'gardant. — J'li sourissit. — Et all'est gracieuse, de d'pus, s'mit-i'à dire. — I'v'na vers moi et m'mit la main sous l'menton en m'disant : — Vous êtes, ma foi, jolie, la belle enfant! — J'rougissis ; car l'cœur m'toquait d'aise de c'qu'i'm'parlait. I'm'embrassa, et je le r'poussa doucement en li disant : — Vous d'vriez ben m'laisser, monsieu Lachaise (I's'nomme comme ça). — Non pardieu pas ! Vous êtes trop jolie ! — Et i'me m'na dans sa boutique. Je m'défendis de c'qui m'voulait faire, et j'li dis en sortant : — Vous êtes ben méchant, allez ! sans m'fâcher p'us fort. — L'lendemain, je m'mis su'mon pus brave, et j'passis encore par sa rue. J'étais coiffée comme me v'là, ben chaussée, en souliers de peau d'chèvre, en escarpins ben pointus, comme la m'nuisière, à talons minces, en un mot, tout comme elle. Il y r'garda, car i'disit à eun d'ses garçons : — All'est ben chaussée, dà ! — I'v'na encore m'embrasser. J'le r'çus poliment, mais je m'défendis comme d'eun quelqu'un qui m'plaisait. I'm'dit des gaudrioles, et j'li répondis que d'un jeune homme comme lui je n'attendais qu'des choses honnêtes, c'qui l'rendit p'us sérieux. Enfin, à force d'aller, il est

d'venu mon amoureux c'me je l'souhaitais ; si ben qu'eun jour i'm'dit : — J'vous réponds, Marianne, qu'si vous aviez seulement eun petit mariage pour contenter ma mère, que j'n'arais jamais d'aut'e femme que vous. — J'en parla à ma mère, qui m'dit : — Oui dà, j't'en donnerai, eun p'tit mariage; mais aide-toi, je t'aiderai. Ça f'rait eun joli parti, dà, qu'monsieu Lachaise, et tu s'rais eun jour marchande-chapl'ière en boutique. — Dès l'lendemain a'me m'na chez un vieux monsieu d'sa connaissance, à qui qu'a conta d'mon mariage. Et c'monsieu eut tant d'bonté qui m'promit deux mille écus, à eune condition qui metta et qui n'dit qu'à ma mère. Je n'sais pas c'que c'est qu'c'te condition : tout c'que j'entendis, c'est qu'ma mère s'mit à rire en li répondant : — Si c'n'est qu'ça, j'en fais mon affaire, et i'n'est pas nécessaire qu'a' l'sache. — Quand j'ai r'passé dans la rue de monsieu Lachaise, ma mère étant aveu'moi, il est v'nu. — Qu'est-qu'voulez donc à ma fille, monsieu ? — Ah ! madame, vous êtes la mère de ma'm'selle? — Sûrement, que j'la suis ! et à vot'e service, monsieu, car vous ête' eun joli garçon. Ma fille m'a parlé qu'vous lui aviez parlé d'queuqu'chose ? — Il est vrai, madame, et ma'm'selle sait ben c'que j'li ai dit. — A'm'l'a r'dit. — Ainsi, vous l'savez. Donnez-vous la peine d'entrer, madame. — Et moi, r'prit ma mère, j'vous y réponds, qu'les temps sont durs : je n'puis faire pou'l'présent qu'deux mille écus pour marier ma fille. — Monsieur Lachaise dit qu'ça s'rait suffisant pou'sa mère ; et i'nous fit ben des politesses. V'là où qu'c'en est ; j'compte que j'serai ma'me Lachaise dans trois s'maines. Je suis v'nue ici aujourd'hui aveu'ma cousine la marchande à la toilette et mes amies, pa'c'qu'illi doit v'nir. Queulle heure est-i' ? — Mais bientôt sept heures. — J'vas donc r'joindre ma compagnie. »

Toutes les autres se levèrent en même temps, et elles reconduisirent la Marianne auprès de sa cousine qui la gronda de ce qu'elle avait été si longtemps : mais celle-ci lui répondit si vertement que la pauvre cousine, qui l'aimait beaucoup parce qu'elle était

jolie, fut prête à lui demander excuse. Les choses se passèrent à peu près de même pour les deux autres. Ces sortes de gens sont d'un raboteux, d'une grossièreté, d'une aigreur, d'une âpreté qui rebute les personnes qui ne sont pas accoutumées à leurs mœurs, et quelquefois ceux qui les voient tous les jours. La misère aigrit; elle fait haïr l'aménité presque autant que les gens polis détestent la rudesse et le manque d'éducation. Pour la petite Marone, elle ne fut pas grondée par sa mère qui la gâtait ; au contraire, elle lui demanda si elle s'était bien divertie. La petite lui conta ses espérances. La mère en parut enchantée et vint avec Sophie auprès de M. de B***, qui se promenait seul en ce moment dans le petit jardin. Elle lui offrit sa fille, sans autre condition que le plaisir de la voir de temps en temps. L'honnête homme accepta en lui exposant ses vues à l'égard de cette jolie enfant qui heureusement n'avait encore eu aucune aventure essentielle, mais dont le langage, et peut-être le cœur, étaient également corrompus. Il se promit en même temps de veiller à faire faire les mariages des trois autres qui avaient eu l'honneur de manger avec lui et qui lui avaient appris à connaître la dernière classe du peuple des grandes villes. C'est la plus viciée de toutes ; à peine y trouve-t-on un sentiment honnête : ce sont des êtres si avilis par les autres hommes que tout, en eux, jusqu'à leur orgueil, — car ils en ont, — a de la bassesse et de la turpitude. Presque toutes les prostituées grossières sont de cette classe, et elles continuent dans cet excès de dégradation à voir des parents aussi misérables qu'elles et qui tirent plutôt vanité qu'ils ne rougissent du libertinage de leurs filles. Mais cette partie du peuple n'est pas le peuple. Il ne faut pas le juger par elle ; tout ce qu'on peut en conclure, c'est que l'espèce humaine, dans les grandes villes, est susceptible de ce dernier degré d'avilissement où l'on ne rougit plus du vice, pas même du crime. Il y a cependant quelques exceptions, comme on le verra par la Nouvelle suivante.

P. S. — M. de B*** a rempli tout ce qu'il s'était proposé. Marie-Louise est femme du boucher depuis peu de temps, et il les a établis d'une manière qui leur promet du succès dans leur commerce.

La Manon a épousé le laquais, qui a quitté son maître et s'est fait recevoir maître-paumier.

La Marianne est femme de Lachaise ; mais ce n'est pas le vieillard dont l'indécente proposition à la mère avait été de lui procurer le plaisir de la voir secrètement lorsqu'elle serait avec son mari, le soir de ses noces, qui a fourni la dot : M. de B*** a sauvé ce crime à la mère et cette souillure à la fille.

Quant à la petite Marone, elle devient un très bon sujet ; elle est d'une charmante figure, et M. de B*** se propose de la marier à son secrétaire, jeune homme de mérite. Il veille aussi à ce que les trois autres soient des femmes honnêtes. Il les en a sérieusement averties, ainsi que les hommes qui les ont épousées. Il s'est montré, depuis la partie de la Glacière, sous un jour capable de leur imposer. Elles le craignent à cause de son pouvoir, mais elles le chérissent pour ses bienfaits. Heureux usage des richesses !...

La jolie Fournalière

Aut'efois, j'étais porteuse de pain cheus les boulangers ; mais c'était un méquier ben rude et qui n'rapportait guère, avec ben des sottises d'la part des cusignières ; mais les laquais m'équiont p'us polis, et, queuquefois, les maît'es. Je m'souviens qu'eun jour qu'j'allais cheux un monsieu d'la rue Saint-D'nis qui me r'gardait toujours sous l'nez avec ses lunettes, i'm'glissit dans la main un écu d'six francs avec un papier, en m'disant si j'savais lire. J'dis qu'oui : c'était une chanson, que j'm'en vais vous chanter su'l'air : *O ma tendre Musette !*

Gentille boulangère,
Qui, des dons de Cérès,
Sais d'une main légère
Nous donner du pain frais,
Des biens que tu nous livre'
Doit-on se réjouir ?
Si ta main nous fait vivre,
Tes yeux nous font mourir.

De ta peau douce et fine
J'admire la fraîcheur ;
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur :
On aime la tournure
Des petits pains au lait
Que la simple nature
A mis dans ton corset.

De ces pains, ma mignonne,
L'amour a toujours soin ;
Si tu ne les lui donne'
Permets-en le larcin ;
Mais tu ne veux m'entendre :
Tu ris de mes hélas !
Quand on vend du pain tendre,
Pourquoi ne l'être pas ?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pétri !
Pourrait-il, jeune Agathe,
N'être pas attendri ?
Ne sois plus si sévère,
Sois sensible à l'amour
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four.

J'trouve c'te chanson-là ben jolie, et l'écu de six francs encore p'us. J'avais quinze ans et demi, n'sachant rien de rien, et j'étais si ben aise, si ben aise, que c'n'est rien qu'de l'dire. Mais, l'lendemain, n'v'là-t-i'pas que l'monsieu aux lunettes m'mit tout de d'suite la main sous l'fichu ! Dam ! moi, j'li donna su'sa face eun moule de gant, comme dit la chanson. I's'fâcha, moi de d'même,

si ben que j'm'en alla toute décoiffée. Je n'voulus p'us de ç'commerce-là, à cause que la boulangère me gronda, disant que j'li avais fait perdre eune bonne pratique pour eun chien d'honneur d'salope comme moi. Moi, j'n'aima pas ça, et j'li dis qu'mon honneur valait ben l'sien, avec son monsieu Simon qui mettait tous les jours la pelée su'la tête d'son mari. A'm'battit ; j'li rendis, si ben qu'a fit sa plainte, et pas eun boulanger ne m'voulut p'us pour porteuse de pain.

Moi, je n'savais pus qu'faire, quand j'entendis dire qu'la crieuse d'fourneaux et d'pots d'chamb'e était morte. J'prenis sa place. Eun jour, j'crie des fourneaux, l'aut'e, des pots d'chamb'e. Ces deux commerces n'sont pas ben lucratifs, mais j'n'ai pas à m'en plaindre. Guieu merci, j'ai toujours ben vendu, surtout des fourneaux, qui est la marchandise la plus dure, en c'qu'il y a moins d'gain, mais c'est, je n'm'en cache pas, qu'les garçons-horlogers d'la place Dauphine n'achetiont qu'à moi, et i'm'appeliont, comptant

Que, pour, en ramasser,
I'gniavait qu'à s'baisser.

Mais j'savais lieu' donner la monnaie d'leu's pièces. J'vendais aussi des creusets aux orfèvres, mais j'ai quitté ces pratiques-là de d'puis que j'connais M. Chamberri. C'n'est pas ça l'pus fin d'mon histoire. C'est qu'par eun beau jour que j'passais par la rue Neuve-Saint-Eustache criant assez joliment : « Voulez-vous des pots-de-chamb'e, Madame ? » v'là que, quand j'fus au milieu d'la rue vis-à-vis de c'te maison en allée qui n'a pas d'porte cochère et où c'qu'il y a de grands stores, eune vieille dame, qui avait un visage comme de plât'e, m'appelit par sa fenêtre : — La jeune fille, montez par ici ! — Moi, v'là que j'monte sans y entend'e pas p'us d'malice qu'à rien du tout. Mais j'voyais les laquais des portes cochères qu'équiont là, qui s'mettiont à rire. Quand j'fus en haut, v'là qu'la dame me fit aider à décharger par son domes-

tique, qui était bel et bien eun sacristain, mais savoir d'où : all' examine mes pots-de-chamb'e, et a'm'paye trois tout juste, deux grands pots, eune cuvette à bidet. J'étais ben contente. J'disis qu'on m' rechargeât. — Un moment, m'dit la dame. — Et elle appelit Zaïre, Sophie, Palmyre, Diane, Cythérée, Orfanis. Moi, j'croyais qu'c'était des chiens, et je m'disais : « Combien donc qu'all'en a? I'vaudrait mieux nourrir du pauv'e monde!... » quand je voyis entrer six chiffons de d'moisillons qu'équiont habillées en d'shabillers d'soie passée, et seulement pour la frime, car on leus voyait tripe' et boyaux. — N'est-elle pas jolie ? leus dit l'visage de plat'e ? — *Zaïre* : Elle a la peau rude. — *Sophie* : Le regard dur. — *Palmyre* : Le pied gros. — *Diane* : La taille épaisse. — *Cythérée* : La gorge trop haute. — *Orfanis* : La jambe forte. — *Le visage de plât'e* : Vous ne savez ce que vous dites. Elle est charmante ! Sa peau est belle, mais un peu hâlée ; son regard n'est qu'indifférent ; son pied, quoique dans un gros soulier plat, est bien fait ; sa taille fine est cachée sous cette camisole double et triple, et sa jambe (a'm'troussa), loin d'être mal, est d'une admirable proportion. Ma fille, vous faites un métier trop rude : si vous en voulez un plus doux. je vous l'offre, et je vous mettrai comme cette enfant-là. Innocentine ! Innocentine ! approchez. — Me voilà, madame, dit eune jolie petite fille qui était parée comme eune châsse. — Et qu'est-que j'frai ? lui fis-je ; car j'voyais ben c'que c'était. — Rien, que de vous divertir avec des messieurs qui viennent ici à table, au jeu, etc. — J'vous entends, et au lit. Pas d'ça, que j'dis. J'serais tout d'abord mettue comme la petite que v'là, la pauve innocente, et pis, après, comme ces chiffons ? Oh ! *gue non*, madame ! R'chargez-moi, l'garçon ! B'n'obligée, Jocrisse. Aguieu, ma'me la marchande de plaisir pas des Dames. — Et j'coulis dans l'escalier, t'nant ma hotte dans mes bras, et, quand j'fus en bas, j'priyis eun laquais de me r'charger ; et pis j'vous engeulis la vilaine. — Palle donc, la maquignonne : t'as donc b'soin d'te r'monter? On t'en souhaite, d'honnêtes filles !

C'n'est pas une chaussure pou'ton pied ; t'aurais bentôt fait d'l'avachir ! C'chien nayé, voyez donc, qui veut m'faire changer mon m'quier pou'l'sien ! L'mien est eun m'quier d'honnête fille, entends-tu, la gueuse ? et l'quien mène à l'hôpital. Aguieu donc, mangeuse de viande crue, déboutonneuse d'hauts d'chausses, videuse d'gousset, caq'à maquereaux, chaudière à cerv'lats, paillasse à soldats aux Gardes, trois fois vilaine, avec tes d'moiselles-chiffon qui feriont ben mieux d'laver encore l's écuelles comme quand ell's étaient servantes de cabaret, mais a'lavent aut'e chose à c't'heure. — J'en arais dit ben davantage ; mais j'entrevoyis d'loin M. Chamberri, qui m'avait déjà parlé honnêtement, et j'm'en allis quant et quant lui... »*

Les Journalières

LA FEMME DE CROCHETEUR. — LA BLANCHISSEUSE DE BATEAU. — LA BOBELINEUSE ET AFFICHEUSE. — LA FAISEUSE DE MÉNAGES.

QUATRE femmes, amies et voisines, demeuraient à l'extrémité de la rue de la Bûcherie, du côté du Grand Egout. Elles étaient camarades dès l'enfance, et leur intimité subsista lorsqu'elles furent devenues femmes. Toutes quatre étaient jolies et moins grossières que leur condition ne l'annonce.

La première était fille d'un gros Auvergnat scieur de bois à brûler ; c'était une brune éveillée, ayant de beaux yeux, faite au tour. Elle fut d'abord couturière pour hommes à la journée; mais sa tante, qui servait deux vieilles filles fort riches, trouvant sa nièce trop exposée dans les maisons où elle allait travailler, la mit gouvernante d'enfants chez une veuve, sur le quai Saint-Bernard. Son père la maria presque malgré elle à un gros garçon crocheteur, qui gagnait, le fort comportant le faible, ses six francs par jour. Ce fut ce qui détermina le père Delarbre à lui donner sa fille Colombette.

La seconde était née dans la blanchisserie ; mais sa mère était une pauvre femme à la journée qui lavait au bateau, et son père était garçon-charretier de bois. La fille se mit de la profession de sa mère. Jacquette, la Blanchisseuse de bateau, était une jolie blonde, grande, bien faite, douce : elle donna dans l'œil à un tireur de bois flotté, qui la demanda et l'obtint parce qu'il parut au père un excellent parti à cause de la grande perche, des liens et des broutilles qu'il apportait chaque jour du chantier outre son salaire. Ces raisons, bien exposées à la jolie Jacquette, la déterminèrent aussi, malgré le désagrément de se voir tous les jours un homme fait comme un « nayé ».

La troisième se nommait Nanette : elle était d'une délicatesse de figure et de complexion qui faisait dire à ses compagnes que son père, ancien maître et juré bobelineur, terme honnête qui pourtant ne signifie qu'un savetier, n'était pas son père, mais qu'elle avait été faite par quelque seigneur du temps que sa mère était propre et jolie. Nannette blanchissait des blondes et des bas de soie à la journée chez une raccommodeuse de dentelles de la rue des Rats ; mais aucun petit-maître ne la tenta, quoiqu'elle en vît tous les jours chez les demoiselles Hamé. Elle s'enmouracha d'un soldat aux Gardes, nommé Lalande, maître-afficheur, qui faisait assez bien ses affaires, joli homme surtout, et point libertin ; et, comme le père de Nannette, avec toute la dignité d'un maître-bobelineur carreleur de souliers, refusa son consentement à moins que Lalande n'eût fini son temps dans le service, Nannette alla demeurer avec son galant et en eut une fille si jolie que c'est un vrai bijou. Le bobelineur ne se laissa pas toucher à cela ; au contraire, il déclara qu'il consentirait encore moins au mariage, quoiqu'il reçût sa fille chez lui quand elle voulait y venir, qu'il bût volontiers chopine, et pinte même, avec Lalande, ainsi que M^me^ la bobelineuse, sa femme. Il ne s'expliqua pas d'abord, mais il prouva par la suite que ce n'était pas un sot qui s'asseyait sur son escabelle. La conduite de Nanette ne

l'empêcha pas d'être bonne amie avec ses trois camarades d'école, qui l'approuvaient d'aimer Lalande parce qu'il était beau garçon et qu'il l'aimait bien.

Marie-Jeanne, la quatrième, n'avait aucun métier ; elle se louait au jour le jour pour toute sorte de travail ou d'occupation : dans l'été, pour écosser des pois ; dans l'hiver, elle grillait des marrons, vendait du hareng frais, etc., pour les marchandes de la Place Maubert, et, comme elle était fidèle, jamais elle ne manquait une journée. Marie-Jeanne était jolie sous la livrée de l'indigence ; ses cheveux châtains dorés étaient très beaux, et elle ne les négligeait pas. Quoique la plus pauvre des quatre amies parce qu'elle était fille d'une veuve, elle ne fut pas la moins aimée de ses quatre camarades ; les trois autres l'aidaient de tout leur pouvoir afin qu'elle se maintînt sage ; car Nannette, qui vivait avec son soldat, se regardait comme son épouse et ne s'en croyait pas moins honnête femme. Ce qui leur rendait encore Marie-Jeanne plus chère, c'est que, dans sa première enfance, du vivant de son père, marchand de chaux de la rue des Trois-Portes, elle devait être au-dessus de ses camarades, mais elle n'en était pas plus fière ; elle les recherchait, leur faisait part des fruits de son déjeuner, de son goûter ; elle n'avait rien à elle : ce que ces bonnes filles n'oublièrent pas ensuite, quand Marie-Jeanne fut la plus à plaindre. Elles lui procurèrent des ménages à faire, non chez des garçons, mais chez de bonnes vieilles demoiselles, ce qui fit trouver un bon parti à Marie-Jeanne ; elle plut à un frotteur bien en pratiques qui la demanda en mariage. La jeune faiseuse de ménages était alors orpheline, mais elle n'agit pas pour cela à sa tête ; elle consulta ses trois amies et déclara au frotteur qu'elle en passerait par ce qu'elles décideraient. La décision fut en sa faveur, et il épousa la jeune orpheline.

Les quatre amies ainsi mariées ou à peu près, elles se trouvèrent heureuses dans leur état. Leurs maris furent d'abord laborieux, doux ; ils les aimèrent et furent aimés. Elles étaient mises

proprement, et on les remarquait dans le quartier par leur bonne grâce. Jusque-là, tout allait bien : mais rien n'est stable dans le monde, et l'état le moins élevé n'est pas à l'abri des ouragans.

Un jour de fête, les quatre camarades étaient allées se promener avec leurs maris du côté de la Gare. Il y avait une joûte sur l'eau, du côté de la Râpée, qui attirait beaucoup de monde. — Passons l'eau, mes amies, dit Nannette Lalande, pour voir un peu ça comme les autres. — Passons, passons ! répondit en chœur toute la compagnie. — Arrivées de l'autre bord, les femmes cherchèrent à se placer. Elles parvinrent à un groupe de jeunes gens au-dessus du commun qui, voyant quatre femmes appétissantes sous le costume de poissardes, se promirent de s'en amuser : ils leur firent place devant eux, leur aidèrent à monter sur les gradins et se tinrent au-dessous d'elles. Les maris voulaient approcher, mais les jeunes gens, qui prétendaient s'emparer des quatre amies qu'ils croyaient aussi libres dans leurs manières et dans leurs propos que les poissardes, n'eurent pas la même complaisance pour des hommes très du commun. Ils les empêchèrent d'avancer. A la vérité leurs femmes les appelaient ; mais les jeunes gens, qui avaient cédé des places payées, leur firent entendre que cela ne se pouvait pas. Les maris, alors, voyant leurs femmes bien placées, en furent charmés, et ils allèrent chercher à mieux voir ailleurs.

Lorsque les jeunes gens se furent un peu familiarisés avec les quatre femmes, ils commencèrent à vouloir prendre des libertés. — Quiens ! dis donc, Jacquette, c'monsieu'qui m'prend la jambe ! J'crais qu'i' veut rire ! Finissez donc, l'homme à la frisure évaporée ! J'sis chatouilleuse là ! — Quoi qu'i't'fait donc, Colombette ? répondit Marie-Jeanne. Est c'qu'tu n'peu'pas li donner su'l'museau ? Haye ! voulez-vous ben fini'donc, vous !... — Tu n'vois pas, dit Nannette, qu'i'r'grette sa place ? I'veut t'la r'prendre ! Cède-la li. — J'vous donnerai un r'vers de gant, dà, monsieu ! s'écria Jacquette. — Allons-nous-en, dirent-elles toutes

quatre ; pisqu'les messieus n'sont pas p'us polis qu'ça, je n'lieus voulons pas avoir d'obligation. — Elles descendirent aussitôt, fendirent la presse et sortirent. Mais elles ne trouvèrent pas leurs maris, et les jeunes gens les avaient suivies.

— Nous vous faisons excuse, les belles, leur dirent-ils ; nous ne vous croyions pas si faciles à effaroucher ; nous sommes très fâchés de vous avoir privées du spectacle de la joûte, mais nous vous offrons de vous en dédommager en vous promettant plus de réserve. En vérité, vous êtes charmantes, et vous méritez mieux que les amoureux avec qui vous êtes venues. — Nos amoureux ! C'sont ben nos maris, dà ! — Quoi ! vous êtes mariées ? — Et ben mariées, en face de notre mère Saint'Eglise ! — C'est autre chose. Elles sont réellement jolies, Comte. Il faut leur donner à goûter. — De tout mon cœur, marquis. Qu'en pensent le vicomte et le baron ? — Mais nous sommes du même avis : il faut les régaler d'une matelote. C'est ici où on les fait excellentes. — Ah ! quiens, dis donc, c'sont des marquis, ça, dà ! — Des marquis ! — Oui, c't'i-là dit comme ça : Marquis ; il a répondu : Comte. Et c'ti-là est l'Vicomte, c'aut'ilà, l'Baron. — Dame ! c'est d'grand's gens. — Mesdames, dit le marquis, voudriez-vous accepter un petit régal ? — Je n'nous régalons qu'avec nos hommes, monsieu, répondit Colombette. — Qu'à cela ne tienne ! Nous allons les faire chercher. Nous ne voulons pas que vous conserviez une mauvaise opinion de nous. — Ah ! si nos hommes sont de la tablée, dit Jacquette, à la bonne heure ! — Et Lalande aussi en s'ra, n'est-ce pas ? donc, Marie-Jeanne ? dit Nannette. — Et mon homme ? J'veux qu'i'soit à mes côtés. — Tout cela sera, mesdames. Que font messieurs vos maris ? — L'mien, répondit Colombette, est porteur à crochets pour tous les libraires d'la rue Saint-Jacques. — L'mien à moi, dit Jacquette, tire les trains d'l'i'au pou'l'chauffage de tout Paris. — L'mien, ou qui l's'ra, colle cont'e les murs tout c'qu'illia à vend'e à Paris ; et, d'pus, il est soldat aux Gardes. — L'mien, dit Marie-Jeanne, est peint'e en carreaux d'chambre

frottée. — C'est-à-dire, reprit en riant le marquis, que les maris de ces dames sont : l'un, crocheteur, l'autre, tireur de bois flotté, celui-là est afficheur, et celui-ci frotteur d'appartements. — Dis-donc, Marie-Jeanne, s'écria Colombette en mettant ses deux poings sur ses hanches, il est, ma foi ! sorcier, dà, monsieu l'marquis. — Oui, ou ben l'guiable li a dit ! — Ah ! quiens, Jacquette ! V'là ton homme. — Et l'quien, donc ! Et l'mien ! — I's'tenont par la queue comme des hannetons... Aguieu, messieurs ! — Vous ne nous quitterez pas ; et c'est nous qui voulons inviter vos maris que nos domestiques viennent d'avertir. — En ver'té d'Guieu ! Quiens, Marie-Jeanne, v'là les laquais qui l's'am'nont. Eh ! ben, n'sont-i's pas t'i'nos maît'es, donc ? J'verrons c'qu'i's décideront de c'régal-là ! — Vos maris sont vos maîtres, mesdames ? leur dit le baron. — Oui-dà, monsieu, répondit Jacquette, comme à toute honnête femme, et j'les sommes, dà, jusqu'à Nannette que v'là, quoiqu'a'n'soit encore mariée que d'sous la ch'minée : mais, dam' ! c'est qu'ça vaut fait aveuc elle et aveuc Lalande, qui est un bon garçon et honnête, voyez-vous. — Comment ! Vous n'êtes pas mariée, jolie Nannette ? — Mon père n'veut pas, mais je l'sommes dans le cœur, et ça quient. — Les maris abordèrent leurs femmes en ce moment ; et Lalande fut bien surpris de reconnaître dans les jeunes gens qui courtisaient sa femme et celles de ses amis un officier de sa compagnie. Il le salua respectueusement et dit à ses trois camarades qui faisaient déjà grise mine : — Gnia pas d'risque, mes amis. Illia ici d'l'honneur, v'là eun d'mes officiers, et n'ayez pas d'peur, c'est moi qui vous en réponds. — Oui, dit le marquis en riant ; Lalande sera notre caution.

Le régal fut accepté en conséquence, et, pendant qu'on servait, on s'arrangea dans un des cabinets du jardin. On mangea, on but, c'est-à-dire les huit invités ; car les quatre gentilshommes avaient dîné trop tard pour avoir de l'appétit à goûter. Lorsque ces derniers s'aperçurent que les dames avaient mangé, ils les

prièrent de leur raconter l'histoire de leurs amours et de leur ménage. — Il n'est pas possible, ajouta le marquis, que des femmes aussi jolies que vous l'êtes, mesdames, soient devenues tout uniment les femmes de gens de leur état, ou l'on vous a donc bien tenues renfermées jusqu'à votre mariage.

— Ah ! mon guieu, non ! dit Colombette ; et mon histoire à moi n's'ra pas longue.

« Mon père était scieu'de bois ; ma mère était cuisignière chez eun procureur, ma tante, cuisignière cheus deux bonnes vieilles d'moiselles ; ma mère m'laissa orpheline à neuf ans ; ma tante m'prit pour l'aider jusqu'à quinze ; à quinze, a'm'fit apprendre la couture pour hommes, et j'travailla en journée, où c'que j'gagnais dix à douze sous par jour. A dix-huit ans ma tante n'fut pas contente d'mon méquier à cause que j'li dis qu'illi avait d'mes pratiques qui m'voulionl taponner ; a'm'mit chez Mme de Chaumont pour avoir soin des enfants, dont j'eus soin trois ans. A vingt-un mon père m'dit qui m'voulait marier à un bon garçon, (c'était mon homme que v'là), qui gagnait ben sa vie. Moi, je n'me souciais pas de m'marier si vite ; mais mon père le voulut, et ça s'fit. Quand ça fut fait, j vis qu'mon père n'avait pas tort, car j'ai eun bon mari qui m'aime comme ses deux yeux et qui veut que j'sois mise propre comme vous m'voyez. Je n'ai point eu d'aventures; personne n'a songé à moi, et je n'songe à personne. Je m'quiens tranquille dans mon p'tit ménage sans m'embarrasser d'aut'e chose que d'mon homme, que j'soigne et rac'mmode l'sachant faire, et de mes bonnes amies que v'là ; car i'faut vous dire que j'sommes amies dès l'enfance, ayant été ensemb'e à l'école aux sœurs d'la paroisse. Et, la première fois que j'fus à l'école, j'vis Nannette, qui était là toute seule, assise, avec sa p'tite mine délicate et douce. Tout ç'que l's aut'es ils disaient pou'la malice, a'n'l'écoutait pas ; moi, toute nouvelle, j'la r'gardais et j'disais : « J'vou'rais ben qu'a'voulû' êt'e ma camarade. » Pendant que j'disais ça, v'là Jacquette et Marie-Jeanne qui

entrent et qui vont s'mett'e auprès d'Nannette. — Ah ! vous v'là, mes bonn'amies ! lieu dit Marie-Jeanne ; voulez-vous d'mon déjeuner ? — Oui, oui, donne, donne. — Moi, j'les r'gardais, non pas par gourmandise, mais c'est qu'leur bonne amiquié m'faisait plaisir. Les v'là qu'a'voyent que j'les r'garde. — Connais-tu c'te fille-là, Marie-Jeanne ? — Mon Guieu, non, mais all'est ben sage. D'puis qu'all'est arrivée a'n'a pas soufflé ; parlons-li. — Oui, parlons-li. — Nannette vint auprès de moi. — Bonjou'donc, la camarade ! V'nez à not'e banc, v'nez ! — Moi, j'y alla. Les v'là qu'a m'disent si j'veux êt'e camarade avec elles. Moi, j'dis : « Je l'veux ben ». Et je m'tins auprès d'elles tout cont'e, et j'étuguiai ben ma l'çon comme elles. V'là qu'au bout d'queuqu'temps, eun jour qu'on avait fait ben du bruit dans l'école pendant qu'la sœur parlait à du monde, a'dit en rentrant : — Qu'est-qu'a fait c'bruit qu'j'ai entendu ? — V'là eune petite méchante fille d'une herbière d'la place qui dit comme ça : — C'est Colombette, Nannette, Jacquette et Marie-Jeanne. — V'nez çà, dit la sœur ; vous a'rez l'fouet. » Moi, je m'mis à pleurer : — C'n'est pas moi, ma sœur. — Ma sœur, lui dit Marie-Jeanne, en vérité, c'n'est pas Colombette. — Qui qu'c'est donc ? — C'est moi. — Eh ! ben, vous a'rez l'fouet en lieu d'elle. — N'la croyez pas, ma sœur, dit Jacquette ; vous savez ben comme j'sis : ignia que moi qui ai fait tout l'bruit. — Et v'là qu'a s'trousse la cote pour avoir l'fouet. Mais Nannette la r'pousse vers sa place en li disant : — Je n'veux pas qu'ma bonne amie ait l'fouet pour moi ; j'ai fait l'bruit, ma sœur, et a m'disiont de m'taire tant seulement. — Et v'là qu'all' allait avoir le fouet, quand nous avons dit toutes quatre : — C'est moi !... C'est moi !... C'est moi ! — La sœur s'mit à rire. — Eh ! ben, vous l'a'rez toutes quatre. — Nous v'là qu'nous n'disons rien. La sœur lève le martinet, mais a'n'frappe pas : a'l'pose su'la table, et pis all'appelle la petite fille d'eune marchande de marée et de carpes, qu'on appelle ma'me Morin, qui était tout enfant. — Ma p'tite, i'faut me dire qu'est-qu'a fait l'bruit tout-à-l'heure,

si tu l'sais. — La p'tite s'mit à rire et a'montra celle-là qui nous avait accusées, et deux d'ses camarades ben mauvais sujets. — Et celles-ci n'ont rien dit? — Non, rien, ma sœur. — Ah! dame! c'est que la sœur vous les a corrigées, que rien n'y a manqué. Et a nous a dit, à nous : — Soyez toujours ben sages et bonnes amies. — V'là pour l'école. Et, quand nous gniavons p'us été, nous avons toujous continué à êt'e camarades, et j'disions que, si quéqu'une de nous était dans la peine, les aut'es la souquiendront. Et, tant qu'j'ai été avec ma tante, j'n'avais pas grand pouvoir, mais j'faisais c'que j'pouvais. C'était Nannette qui gagnait la p'us et qu'ainsi aidait la pus ses camarades. Me v'là à la fin. que j'devins gouvernante d'enfants. J'allais les promener, j'les l'vais, j'les couchais. Dame ! i'fallait voir, en c'temps-là, comme j'parlais français ! Mais, du d'puis, mon mari et mes camarades m'ont dit qu'i'fallait que j'parle tout comme eux, et j'm'y suis r'habituée. J'étais ben arrangée, non pas tout à fait en d'moiselle, mais proprement, avec le tablier blanc ; tout l'monde me trouvait jolie, et on m'disait comme ça : — Ah ! la jolie gouvernante ! Ma foi, j'voudrais lui avoir fait ces enfants-là ! — Il y avait surtout un p'tit Abbé, que j'trouvais toujours su'l'pont de la Tournelle, qui m'suivait dans l'Ile Saint Louis et qui causait avec les enfants. Eun jour i'm'dit : — Ma'm'selle, j'ai l'petit collet, mais ça n'fait de rien. Si vous voulez être à moi, je vous aime de tout mon cœur. — J'li dis que j'avais mon père et qui n'avait qu'à li parler. I'm'dit que ça ne s'pouvait pas, attendu qui n'voulait m'avoir que d'moi, qu'il était riche et que j'serais ben hureuse. J'l'envoya paît'e, et j'li défendis de m'rapprocher. J'dis ça à mon père, qui m'dit : — J'y mettrai ord'e. — Et, l'ord'e qu'il y mit, c'est qu'i' m'fit la femme de mon mari.

« V'là que, quand j'fus mariée, eun jour qu'j'allais, comme me v'là, pour acheter c'te jolie toile rouge-là, t'nez, qui m'fait mon déshabiller, j'entendis su'l'pont des p'tits mots derrière-moi. J'me r'tourne. Est-que c'n'était pas l'abbé ! — Vous êtes mariée,

ma'm'selle ? — Oui-dà, monsieu. — Vous savez c'que j'vous ai dit ? — Quoi que c'est donc ? J'ai la mémoire courte. — J'ai un bénéfice, et j'vous l'offre. — J'suis mariée. — Et c'est ben l'mieux, mignonne. — Et i'm'prenait la main, que je r'tira. — Pas si mignonne, monsieu l'abbé, surtout pour vous, car je n'veux pas d'vos offres. — Vous avez tort, la belle. Comben qu'il y a qu'vous êtes mariée ? — Six mois bentôt, monsieu l'abbé. — Ah ! c'est ça ! Je vous r'trouverai dans queuqu'temps. — Et pis i'm'parla de choses et d'autres, juque chez l'marchand où qu'i' voulait m'payer la toile. Mais, dame ! je n'voulus pas de c'présent là, dà ! J'ai eun mari en état de m'nourri'et d'm'vêti', monsieu ! J'avais mon argent, et j'n'avais qu'faire d'la sienne. Quand j'fus r'venue j'dis à mon mari : — Jacques, qu'est-qu't'a'rais dit si j't'avais rapporté ton argent avec la marchandise ? — Comment ça donc, ma p'tite femme ? — Dame ! c'est eun monsieu qui m'la voulait payer. — Qu'est-qu'tu li as dit ? — Qu'j'avais un bon mari en état de m'vêti'. — Jacques fut si content qu'i m'embrassa d'tout son cœur. Et puis v'là toute mon histoire. »

— Oh ! que non : c'n'est pas tout, dit Jacques, le mari de Colombette, car on li a ben fait d'aut'es off'es ! L'abbé, eun aut'e monsieu, ben riche, et pis eun aute ; et, quand il'ont vu qu'i'n'pouvions rien avoir d'elle, est-qu'i'n'se sont pas adressés à moi pou' que j'lieu vendis ma femme ! Ah ! c'est que j'vous les ai r'menés ! J'lieu ai dit que j'vendais mon temps, ma force, ma sueur, mais qu'mon honneur, et celle-là d'ma femme, que j'ne les vendrais pas à eun roi. Et j'lieu ai fait signe, avec mon bidet, de m'laisser. — C'est bien, maitre Jacques, dit le marquis. Et la belle Jacquette, que nous dira-t-elle ?

— I'faut donc que vous sachiez toutes les histoires ? Vous êtes ben hureux d'êt'e l'officier de Lalande ; car, sans ça, vous n'sauriez rien ; mais les amis d'nos amis sont nos amis.

« C'n'est pas la peine d'vous parler des c'mencements, pisqu' Colombette les a dits. Un jour que j'passais chargée d'linge par

la rue des Lavanguières, eun monsieu, qui sortait d'chez Noël le gargotier où c'qu'i'v'nait de c'mander son dîner, m'dit : — All'est jolie ! Queû dommage qu'ça porte la hotte, eun minois comme ça ! — Moi, je n'répondis rien. I'm'suivit. — Vous êtes charmante. Si vous voulez, ma belle, j'vous ferai un sort. — Moi, impatientée, j'li dis : — Queû sort donc ? A manger à la gargote à quat'e sous? — Ah ! ma belle, vous m'raillez : ça n'est pas ben ! Si je m'fais apporter d'chez Noël, c'est que je n'suis pas difficile et qu'étant seul on vit c'm'on veut ; mais j'suis avocat, et je puis vous l'prouver : je jouis de quéque réputation, et la réputation fait l'profit dans mon état. Je puis vous faire dame si vous voulez. — T'nez, monsieu l'avocat : v'lez-vous que j'vous dise ma pensée? — Volonquiers, ma belle. — C'est qu'i'faut prendre eune de vos pareilles pour la faire dame et laisser les blanchisseuses blanchisseuses ; car il en faut, et ça s'rait ben dur pou'des dames, qui n'y sont pas accoutumées, d'aller à la rivière l'hiver laver vos chemises, et vous iriez souvent en saligots ; ainsi, qu'chacun s'quienne où c'qu'il est. Vous êtes avocat : pêchez cheus les avocats, les procureu's, les notaires, les c'mmissaires, les guerfiers, les heursiers, qui sont d'pratique ; ça vous a des filles pimpantes qui s'mouront d'envie d'avoir d's amoureux ; et, nous, j'resterons pou' les porteux d'eau, les gens d'rivière, les tireux d'bois, qu'i' faut ben qu'ayont des femmes. Ainsi, bonjou. — V'là qu'l'avocat m'dit : — C'est ben parler, ma jolie fille, et vous m'surpernez. J'voudrais tout à c't'heure qu'vous m'voulissiez pour mari, j'vous épous'rais. — J'dis qu'non. L'soir, j'dis ça à mon père, qui dit à ma mère : — Jacqueline, dit-i', n'on c'mence à godelurioter ta fille ; i'la faut marier, dit-i', de d'crainte d'accident. Illia Bénigne l'tireux, dit-i', qui fait eun bon garçon, fort, rangé, dit-i' ; il la li faut donner, dit-i'. — Ma mère dit oui ; moi, je n'dis pas non, et j'furent mariés comme nous v'là.

« Du depuis, est-que l'avocat n'm'a pas rencontrée ! — Ah ! vous v'là, m'dit-i'. Vous n'avez pus cette maudite hotte qui cache

vot'e jolie taille. — Laissez donc monsieu : j'suis mariée. J'n'ai p'us affaire de rien. — Vous êtes mariée ! Ah ! l'heureux mortel qu'est vot'e mari ! — C'est un honnête homme, eun bon travailleur : v'là toutes ses qualités. — Ce sont les bonnes. J'ai pour vous les meilleurs sentiments, et, si j'puis vous être utile, n'm'épargnez pas. — Ça n'est pas d' refus dans l'occasion, monsieu. — Ces paroles-là lui firent venir l'iau à la bouche. I'm'demanda ma d'meure, et j'la lui donna. I'sut c'qu'était mon mari, et, par eun beau matin, i'v'nit m'conter florette, par-ci, par-là, tati, tata, qu'i m'aimerait bien, si j'voulais çi, si j'voulais ça, qu'i'm'donnerait ci, qui m'donnerait ça. Moi, j'm'impatientais, mais je n'disais rien. L'voilà qui vient pou' m'embrasser. Dame, j'vous l'étendis d'son long su'l'banc, qui s'démettit l'bras. — J'ai l'bras cassé ! j'ai l'bras cassé ! — Vous l'méritez. — On n'tue pas les gens. Vous vous j'tez su'moi ! — Que l'bras m'fait mal ! — I'l'fallut m'ner cheux l'chérugien, qui lui r'mettit l'bras et l'renvoya manchot. C'était not'e chérugien. — Ma foi ! m'dit-i', Jacquette, si c'est c'me ça qu'vous les ac'modez, on n's'y frot'ra pas ! — C'est c'que j'demande. »

« V'là toutes mes histoires à moi. »

— Nous en sommes fort contents, dirent les jeunes gens qui régalaient. A vous, jolie Nannette. Vos amours nous intéressent. Voyons un peu comme tout cela s'est passé. — Je n'devrais pas parler, moi, répondit Nannette. — Si fait, si fait, lui dirent ses trois amies. Nous t'connaissons, et nous savons ben qu't'es p'us honnête femme avant l'saqueurment qu'ben d'autres après, surtout parmi les dames d'Paris. — Lalande lui dit qu'il ne fallait pas r'fuser son officier. — J'vas donc vous conter ça, dit-elle en rougissant; aussi ben, j'n'apprendrai rien à mes amies, qui savent tout, ni à leurs maris.

« J'suis la fille d'un maître-bobelineux. — Je ne connais pas ce métier-là, dit le baron. — Ni moi ! s'écria le vicomte. — Ma foi ! ni moi, dirent les deux autres. — Nannette sourit. — Qu'importe?

Mon père m'a défendu d'en jamais donner l'explication ; ainsi je n'la donnerai pas, par obéissance. — C'est bien, dit le marquis. — Oui, dit le comte, voilà bien les femmes. Elles ne disent pas un mot défendu par leur père, mais elles se marient malgré lui. — J'a'rais tort en ça, reprit Nannette, si c'n'était pas à Lalande. — On approuva fort cette réponse, et elle continua son récit.

« Mon père, ancien juré d'sa c'munauté, quand jurande y avait, a toujou'eu beaucoup d'hauteur et d'gloire, mais c'est mon père, et puis, ignia pas d'mal à ça : i'm'disait tous les jours : — Nannette, ma fille, j'ai vu cheus Nicolet, où c'que monsieu Taconet joue, qu'un sav'quier est eun homme respectab'e, même en g'nille, et quigna souvent des gens c'm'i'faut qui voulont avoir leu's filles en mariage ; par quoi j'entends qu'vous n'ayez d'amour pou l'mariage que quand ça s'ra eun queuqu'un c'm'i' faut ! Sans quoi j'm'oppose. Entendez-vous ça, ma fille ? J'm'oppose à vot'e mariage comme monsieu Taconet à tous ceux-là d'ses filles, qui sont toutes ben jolies, ma foi ! — Mais, mon père, c'est pou'rire, cheus Nicolet, et ses filles n'sont pas ses filles : c'sont des act'ices, qui jouent ça pour rire. — Taisez-vous, ma fille ; vote père sait mieux ça qu'vous, et il a eu l'honneur d'boire pinte avec M. Taconet, et d'la payer : c'est eun honneur, ça ! Eun homme qui joue d'vant tout c'qu'i'illia d'grand : les filles entretenues, les seigneurs, les commis, l'gué' à pied et même les éch'vins de la ville, faubourgs et banlieu'd'Paris ; l'm'a dit qu'all' équiont ses filles et qu'il les avait toutes faites derrière la coulisse afin qu'a'fussiont p'us prop'e' à l'état d'leu profession thiâtrale. Et, quand eun homme comme ça pa'le, on peut l'craire, j'crais ! — D'après ça, mon père voulait que j'n'eus qu'eun quéqu'un c'm'i'faut ; mais i'n's'en présentit pas, si c'n'est Lalande. Eun jour qu'j'équions nous trois, Colombette, Jacquette et moi, allées voir Marie-Jeanne qu'était ben dans l'chagrin, à cause qu'a' n'avait pas d'pratiques c'm'illi en fallait, et que j'li en cherchions

toutes, v'là qu'en nous en r'venant pa' l' Port-aux-Tuiles j'entendions par derrièe nous eun gueurnadier qui disait : — V'là, ma foi ! quat'e jolies filles ! Heun ! qu'j'aimerais ben c't'ellà qui a l'casaquin blanc moucheté d'rouge ! — C'était moi. — Écoute donc, quiens, m'dit Colombette, c't'homme, quoi qu'i' dit d'toi, Nannette ? — J'me r'tourna. — Bon ! eun homme ! C'est un soldat aux Gardes ! — Est-qu'un soldat aux Gardes n'est pas eun homme, donc, la belle? m'fit-i' en m'parlant. — Ah ! mon Guieu, monsieu, n'nous parlez pas, lui dit Jacquette ; n'on nous va prendre pou' c' que je n'sommes pas, dà ! — Eun soldat n'est pas fait pour déshonorer peursonne, dit Colombette ; mais je n'sommes pas d'la compagnie d'monsieu pou' qu'i' nous pa'le. — C'est ben dit, ma'm'selle, dit poliment Lalande ; mais, si j'avais l'honneur d'êt'e connu d'vous c'me je ne l'suis pas, vous voiriez que j'suis eun honnête garçon au service du roi, et qui a des sentiments ; j'servirai ma maîtresse c'me mon roi : il est l'unique, n's'ra l'unique. Eun Dieu, eun roi, eune maîtresse, c'est ma d'vise à moi, et, si ma'm'selle, (me montrant), v'lait essayer d'm'aimer eun peu, all'verrait que j'suis eun garçon d'honneur, c'm'y convient qu'fait un gueurnadier d'la Coronelle. — L'marchait à côté d'moi ; moi, j'le r'gardais un peu en d'sous. — Il est ben gentil ! pensais-je en moi-même. — Quand j'furent vers not'e rue, Jacquette lui dit : — Monsieu l'gueurnadier, vous êtes ben honnête garçon, mais voici not'e rue ; et, à cause du monde, quittez-nous. — Très volonquiers, mais non avec plaisir, car je vous trouve la p'us aimable compagnie que j'aie jamais eue ; mais c'est pou'ça qu'i' n'faut pas vous faire peine. J'm'en vas pa' la rue de Bièv'e. — V'là c'm'i' nous quitta. — I't'en veut, Nannette, m'dit Jacquette. — I'badinait, lui fis-je. — Moi, je n'crais pas, dit Colombette, et il est ben joli garçon ; c'est eun bel homme ; moi, j'l'aimerais ben pou' Nannette. — Eun soldat ! dit Jacquette. Et toi, Marie-Jeanne, qu'est-qu't'en dis ? — Mais rien ; il est ben honnête, mais j'ai vu qu'Nannette lui plaisait ben. Bon ! laissons ça, lieu

fis-je, et n'parlons pas d'eun homme que j'ne r'verrons p'têt'e jamais. — Ça en resta là.

« Le dimanche d'après, v'là que j'fûmes nous promener. Il y avait l'amoureux d'Colombette, ç'lui-là d'Jacquette, et puis eun dont Marie-Jeanne n'a pas voulu, à cause qu'il était faignant. Moi, j'avais aveuc moi mon père et ma mère. Et, quand j'furent au pont, v'là eun monsieu qui nous salue ; j n'le r'connaissais quasi pas ; ça n'fut qu'à sa parole et à son visage. J'dis à Colombette : — C'est c'monsieu l'gueurnaguier. — Mon père entendit ça; et v'là qu'i' salue Lalande, qu'i' lui fait politesse, si ben que M. l'gueurnaguier s'invita d'êt'e d'la partie. Mon père y tope. — Ben d'l'honneur, monsieu ! d'tout mon cœur. T'nez, donnez l'bras à ma femme ; ça la ravigot'ra de s'voir eun beau bel homme comme vous, et pis, all'aime le mirlitaire. J'ai servi trois ans, et, si je n'suis pas parti, c'è' à cause que je n' grandissais pas; car j'n'ai jamais été guère p'us haut qu'vous m'voyez. — Lalande donna poliment l'bras à ma mère ; mon père prit l'mien et marcha toujours à côté du soldat, si fier de s'voir avec eun homme de cette taille qu'i' n's'en sentait pas. J'vous d'mande si Lalande était ben content ! On s'rafraîchit à la Maison-Blanche. Lalande s'mit ent'e ma mère et moi, me r'gardant, m'disant des p'tits mots, buvant mon rest', si ben qu'mon père vit qu'il était amoureux. Le v'là qui vous prit eun air ben p'us fier; i'mit son p'tit chapeau su' l'coin de son oreille, et i'r'gardait tout l'monde d'la guinguette du haut d'sa grandeur. Moi, j'n'en étais pas fâchée, et, d'temps à aut'e, j'écoutais quéque' p'tits mots que m'disait Lalande. I'm'pria à danser. Dame! c'est qu'i'vous dansa, faut voir ! Mon père en gonflait d'joie. J'nous en r'venons ; mon père m'dit : — Nannette, prends l'bras d'monsieu : il a m'né la mère, i'ramèn'ra la fille. — Cette conduite donna des espérances à Lalande ; i'm'fit sa déclaration amoureuse. Et moi, qui croyais qu'ça f'rait ben plaisir à mon père, j'lui répondis qu'i'm'fesait ben d'l'honneur. — Mais y a-t-il du plaisir, ma'm'selle ? m'fit-i'.

— Je n'disais rien. I'm'pressa tant, i'm'pressa tant, que j'lui dis qu'voui. I'fut ben content. I'nous ram'na jusque cheus nous, où qu'i'nous donna d'la liqueur qu'il alla chercher cheus l'épicier du coin des Grands-D'grés, qui l'a bonne. En s'en allant i'd'manda la permission d'm'embrasser, et mon père la lui donna.

« V'là donc la connaissance faite. Dame ! moi, j'l'aima comme i'm'aima. I'm'demanda ; mon père allait m'accorder, j'en suis sûre, quand i'se r'trouva d'c'chien d'Nicolet, d'son Taconet, et d'tout ça. V'là qu'i's'passe la main su' l' menton et qu'i' dit : — Faut voir ; ma fille est jolie ; faut voir. — Si ben qu'i's'passa un long temps sans décision. Lalande allait toutes les semaines s'r'commander à mes bonn'amies, qui l'aimaient ben et qui m'parlionT pour lui. Moi, je l'dis à mon père, qui me r'bouisa. A la fin, v'là que Lalande m'guetta pou' m' parler seule : i'me m'na promener. Si ben qu'i'm'dit tant d'choses, qu'ça f'rait not'e mariage, et ci, et ça, que je m'laissa gagner.

« La chose faite, j'en fus fâchée, à cause que ça n'est pas ben ; mais j'en étais aise à cause de Lalande. I's'fit un établissement et s'mit afficheux ; c'qui lui permit, en payant son service. Le v'là qu'i'gagne c'm'à c't'heure. I'vint dire ça à mon père, qui n'voulut toujours pas. V'là moi que j'pleura quand Lalande fut parti ; et mon père, lui, se t'nait toujous p'us fier. Moi, j'sentais queuqu'chose ; me v'là que je l'dis à ma mère. Ma mère l'dit à mon père, qui voulut m'battre, disant que j'lui ôtais l'honneur. Moi, voyant ça, j'm'enfuya cheux Lalande, qui m reçut, dame ! c'm'eun amant qui aime ben sa maîtresse et la femme que j'étais ; car Lalande lui vint dire, offrant d'm'épouser. Mon père dit : — Non, mais je n'vous en veux pas à vous, Lalande, et si peu qu'mettez-vous là : mangez la soupe aveuc nous. — Lalande accepta deux ou trois cuillerées et vint ben vite m'dire ça, et, l'soir, i'm'mena cheus mon père qui lui dit : — J'la r'çois à cause de vous, Lalande ; qu'a soupe aveuc nous. — Et Lalande, qu avait pris un moigneau à la rue d'la Huchette, vous l'tira d'sous

sa r'dingote, avec deux bonnes bouteilles de vin d'cheus M. Laurens d'la rue d'Saint-Jean-d'Beauvais, qui est eun des Douze, et i'vous mit ça su'la tab'e, c'qui fit rire mon père. On mangea; i'm'parla, mais i'm'dit : vous, i'me l'dit encore. Mais j'sais d'hier qu'i's'adoucit et qu'i' dit comme ça qui gnia Nicolet ni Taconet qu'y quiennent, qu'il aime Lalande d'tout son cœur, et qu'i' s'ra son gendre queuqu'jour. V'là toute mon histoire aussi, à moi. »

— Quoi ! dit le baron, pas un pauvre petit amoureux avec cette jolie figure-là ? — Non, pas eun qui vaille qu'j'en pa'le, ne les ayant pas tant seulement écoutés. Qu'est que j'ar'ais entendu ! J'aime mon p'tit homme, et eune fortune dans eun équipage ne m'tenterait pas p'us qu'la boue des rues. — On la loua; Lalande lui sauta au cou ; ensuite le marquis regarda Marie-Jeanne comme pour lui dire : — C'est votre tour.

« Je n'me f'rai pas prier, dit-elle, pou' vous conter ma p'tite histoire. Mon père était l'marchand d'chaux d'Champigny qui d'meurait au coin d'la rue des Trois-Portes. I'faisait assez ben ses affaires, et nous équions à note aise, quand i'vint à mourir. Ma mère continua l'commerce ; mais all'eut tant d'chagrin d'la mort d'mon père qu'alle en a mouru aussi dans les six mois. Si ben que m'voilà orpheline à l'âge de douze ans et d'mi. On m'donna pou' tuteur mon onque, marchand d'chevaux dans not'e même rue, qui mange tout, et qui mourissit après qu'j'avais seize ans. M'v'là ben embarrassée ! J'pleurais tous les jours mon père et ma mère, et même mon onque cheus qui j'avais du pain et l'couvert ; je n'savais que d'venir. Mais v'là qu'Jacquette et Colombette m'cherchaient et a'passaient dix fois dans la journée par ma rue, me d'mandant. Moi, j'étais au loin, que j'ramassais des broutilles autour des chantiers, su'l'port, à l'Ile Louvier, pou'les vend'e en p'tits fagots à'deux sous, et mes amies ne m'trouvaient pas. V'là pourtant qu'eun jour que je r'venais avec un p'tit fagot que j'n'avais pu vendre, qu'Nannette m'voit. A'court après moi. — Mon Guieu ! Marie-Jeanne, queu méquier qu'tu fais donc là !

— Je m'mis à pleurer. — V'là qu'Nannette s'jette à mon cou, m'embrasse trois fois, et qu'a'm'dit, pleurante tout de d'même : — O ma chère camarade, que j'suis ben, ben aise d't'avoir rencontrée, et comme ça p'utôt qu'mieux ! Car ça mont'e qu't'es toujou's honnête fille; et Colombette et Jacquette vont êt'e ben ben aise aussi d'te voir. Viens cheux nous, d'abord, manger eune bonne soupe aux choux : all'est ben bonne, et queuqu'chose après ; et puis j'verrons ; mais tu n'feras pus c'méquier-là. — J'n'osais pas aller aveuc elle, mais a m'y portit. J'fus ben reçue d'sa mère, que Guieu bénisse, ainsi qu'son père, qui sont d'bonnes gens.

Ici Nannette en larmes sauta au cou d'son amie. — Oui, oui, i'sont d'bonnes gens. Sans c'maudit Nicolet et ç'chien d'Taconet, j'serais mariée ; mais je la s'rai bentôt, et mes amies n's'ront p'us honteuses d'moi dans la rue. — Est-que je l'sommes, dis donc ! s'écria Colombette. Va, va, Nannette, t'as eun honnête homme, et, si nos maris n'rougissont pas d'lui, je n'rougissons pas d'toi, dà !... Mais conte, conte, Marie-Jeanne. —

« V'là qu'après l'dîner Nannette courut, sans m'dire rien, chercher Colombette et Jacquette. — J'ai Marie-Jeanne, j'ai Marie-Jeanne ! All'est cheus nous, où qu'a'dîne. — T'as Marie-Jeanne ! O mon Guieu ! T'as toujou's du bonheur, toi. Allons, allons-y, Jacquette. — Allons vite, répondit ma pauve bonne amie Jacquette, qui m'a donné mon homme, ou autant vaut, car j'l'ai connu dans eune maison voù qu'a m'avait fait avoir l'ménage à faire. — Comment qu' all' est ? dit Colombette. — Vous allez voir. Ah ! mon Guieu ! qu'j'ai eu peur des vauriens d'la ville, car, dame ! all'est jolie, Marie-Jeanne. — Oh ! moi, dit Jacquette, j'la connais : a'n'est pas capabe d'ça, mais ben d'mouri' d' chagrin et d' faim, car all' è' honteuse. A'n'a donc pas songé à nous ? — Tu sais ben, r'prit Jacquette, comme all' è' honteuse. — Je l'crais ! dit Nannette ; a'n'osait pas v'ni'cheus nous ; mais mon père et ma mère l'ont si ben reçue qu'all' a mangé. — Les v'là qu' all' entrent toutes trois dans la chambre et qu'a m'voyent

en gu'nilles. C'est qu'a'vous ont fait eun cri ! C'est qu'a'sont v'nues su'moi, qu'a' m'ont embrassée, et puis a sont sorties comme deux folles ; et puis, pendant qu'moi je n'me doutais de rien, a'sont revenues, l'eune avec eune chemise blanche, eun cotillon, des bas, l'autre, avec eun casaquin, eun bonnet rond, eun tablier ; a'm'ont mise nue comme la main, et puis, a'm'ont r'habillée de leu's hardes en m'embrassant p'us d'mille fois. Et, quand j'ai été prête, v'là qu'la mère d'Nannette s'est mise à dire : — Est-qu'a n'ara rien d'ma fille, donc ? — Et all'est tout aussitôt allée à son ormoire, d'où qu'all'a aveigné un bonnet rond, un fichu ; et puis, a' s'est baissée d'sous, d'où qu'all' a tiré des souliers aveuc les bouques, et sa fille lui a sauté au cou en lui disant : — O la bonne mère ! ô la bonne mère à moi ! — Et mes deux aut'e'amies li disiont tout d'même : — O la bonne mère Nanon ! ô la bonne mère Nanon ! — Et l'père, qui voyait ça, en a été si ben aise qu'il en pleurait quasi, et qu'il a dit : — J'vou'rais qu'i'm'en eût coûté ma selle, mon baquet, mon tire-pied, mon alène, mon marteau, tout c'que j' possède, pou'qu'mon ami monsieu Taconet fût espectateur de l'espectaque d'cette scène-là.

« Quand tout ça fut fait, mes bonnes amies, qu'voilà, qu'j'aim'rai jusqu'à la mort, m'dirent c'ment que j'gagnerais ma vie, dont j'fus ben contente ; car dès l'lendemain j'eus deux pratiques, deux bonnes vieilles d'moiselles d'la rue de Bièv'e, là, dans la maison où c'qu'est l'Mont-de-Piété, qui m'donnèrent ben des p'tites choses, out'e mon salaire. Et pis, après, d'aut'es, aussi bonnes, jusqu'à la connaissance que j'fis cheus M^me^ Lefebvre, femme d'eun architecte, la meilleure dame qui sai' au monde, qui vous aimait son mari !... Ça m'a fait eun bon exemp'e !... là où c'est que j'fis la connaissance d'mon pauve homme, qui y frottait. Dès qu'i'm'eut dit queuques mots d'amiquié, j'en avertis ben vite mon amie Jacquette, qui m'avait donné la maison qu'a' blanchissait. — O mon enfant ! qu'a'm'dit, c'est eun bon et brave garçon, ben rangé ! oh ! p'ût à Guieu ! — A'l'dit à Colombette et

à Nannette ; les v'là toutes trois qu'a'guettent mon amoureux quan' i' sortirait d'la maison. V'là qu'i'sort ; v'la qu'a'l'abordent ; i'connaissait Jacquette. — Bonsoir donc, ma'm'selle Jacquette. — Bonsoir, monsieu Lerond. — Vou' êtes là aveuc de ben jolies filles, aussi jolies qu'vous. — Vous ête' ben poli, monsieu Lerond, j'ai encore eune amie qui est pou' l' moins p'us jolie encore. — Ça ne s'peut pas ! — Oh ! que si, monsieu Lerond ; c'est Marie-Jeanne. — Ah ! ça est vrai, qu'all'est jolie ! et ben douce ! — Vous l'avez dit ! et bon sujet. T'nez, d'mandez à Colombette et à Nannette. — Les v'là toutes deux qu'a's'mettont à dire du bien d'moi. I'les écouta, et pis, i'dit : — J'vous croi' en tout ; car vous mettez la preuve au bout du discours. Si Marie-Jeanne n'était pas tout ça qu'vous dites, vous ne l'aimeriez pas tant. Ainsi, à qui faut-i' s'adresser, que j'la d'mande ? — A mon père, dit Nannette, car a'n'a personne ; son père et sa mère sont morts, et son onque aussi, qui lui a tout mangé. — V'là qu'i' n'y manqua pas dès l'lendemain ; i' me d'manda au père d'Nannette, qui n'écouta pas ses idées d'Nicolet et qui m'accorda, m'servit d'père pendant qu'mes trois bonn'amies m'servaient de mère et m'habillèrent. C'est à elles que j'dois mon bonheur et mon homme. Les chères amies ! — Marie-Jeanne embrassa les trois autres jolies femmes qui le lui rendirent au double. Toutes quatre étaient en larmes ; ce qui toucha les quatre jeunes seigneurs au point de leur en faire verser à eux-mêmes.

— Eh ! bien, mes amis, dit le marquis au comte, au baron et au vicomte, êtes-vous mécontents de notre petit goûter ? — Non ; nous n'avons jamais eu tant de plaisir. — Et un si pur, reprit le marquis. — Nous vous demandons pardon des propos libres, dit le vicomte ; vous êtes plus respectables que des marquises, des comtesses et des baronnes, qui n'ont pas vos mœurs.

Les quatre seigneurs ramenèrent dans leurs voitures les quatre amies, mais sans les séparer de leurs hommes. Après les avoir

quittées : — Parbleu, dirent-ils, il faut faire trouver ces quatre femmes avec quatre autres que nous connaissons ; le contraste nous divertira.

On se donna cet amusement ; les quatre dames, menées par les quatre hommes, arrivèrent un jour au même endroit où ils avaient régalé les quatre honnêtes femmes des plus basses conditions de la société, mais non les moins utiles. Colombette, Jacquette, Nannette, alors mariée, et Marie-Jeanne, qu'on avait prévenues, étaient à une table, mises sur leur beau. Les jeunes gens de qualité, après avoir choisi un endroit agréable, feignirent d'apercevoir les quatre femmes, qu'ils se proposaient de faire connaître aux dames ; ils les montrèrent. Colombette chantait : — Ecoutez donc ! dit la marquise ; voilà une grisette dont le son de voix est très agréable.* — Ces femmes sont réellement singulières ! dit la marquise. — Singulières ! s'écria la comtesse ; elles valent au moins la bonne compagnie. — Vous rectifiez mon jugement. — Elles ont un air de santé, dit la comtesse. — Et de satisfaction, ajouta la baronne. — Elles vous plaisent, mesdames ? Eh ! bien, nous les connaissons beaucoup, dit le marquis. — Beaucoup, messieurs ! s'écria la comtesse. J'aurais été bien surprise qu'elles eussent été des femmes du peuple. — Nous allons leur parler ; vous les entretiendrez ensuite si vous le jugez à propos. — Ils coururent à la table des quatre femmes, les saluèrent comme des connaissances et vinrent ensuite demander aux dames si elles voulaient avoir une compagnie très amusante. Elles regardèrent les quatre femmes, surtout Nannette ; elles lui trouvèrent un air de condition et crurent que c'était une dame déguisée ; elles acceptèrent avec empressement. Le marquis leur présenta Colombette, Jacquette, Nannette et Marie-Jeanne en les nommant. Ensuite, il raconta lui-même leurs histoires. Tout cela parut aux dames très bien imaginé ; la vieille et sage vicomtesse était la seule qui soupçonnât la vérité toute simple. On pria ensuite Nannette de raconter comment s'était fait son mariage.

— Vous l'savez, monsieu, dit-elle au marquis, pisqu'vous l'avez fait. Dès que vous eûte' la bonté de parler à mon père, i'dit comme ça : — V'là c'que j'attendais ! C'est tout comme cheus monsieu Nicolet, et, après m'êt'e fait un peu prier, j'consentirai à tout c'que veut monsieu l'marquis. — Il a consenti effectivement, et, comme il est bon, les larmes lui sont venues aux yeux. — Ma pauvre fille, j't'ai eun peu tourmentée, n'est-ce pas ? Mais, va, ça n'a fait qu'souffler l'feu d'l'amiquié, ou, comme on dit cheus monsieu Nicolet, d'l'amour. Ton homme n't'en aime que mieux, et M. Taconet m'l'avait ben dit en buvant bouteille au cabaret du Point d'vue, vis-à-vis l'jardin d'monsieu d'Soubise. Ainsi, j'vous consens, à cause d'monsieu l'marquis; mais je n'vous arais pas encore d'sitôt consentis sans lui, quoique j'aime Lalande comme mon sang, et p'têt'e mieux. »

— Admirable ! s'écria la marquise. Madame joue son rôle à merveille. — Alors les jeunes gens détrompèrent absolument les dames. On servit le souper, et la marquise fit mettre à côté d'elle Nannette ; la baronne prit Colombette ; la comtesse voulut avoir Marie-Jeanne, et la vicomtesse eut Jacquette. Elles les servirent, mangèrent avec elles, les firent parler, louèrent leurs bons sentiments, en rirent, mais n'en profitèrent pas.

On assure que les quatre jeunes seigneurs ont tenté la vertu des quatre femmes, mais qu'ils ont échoué. Cependant, leur vertu n'est pas arrivée au port, comme on va bientôt le voir, puisqu'elles ont encore aujourd'hui jeunesse et beauté.

En effet, le marquis s'est épris de Nannette, qu'il a enlevée sans pouvoir en triompher. Le baron a fait à Marie-Jeanne deux mille écus de rente et n'a obtenu autre chose que de la reconnaissance. Le comte a comblé Jacquette de présents, mais il n'a pu la séduire. Quant au vicomte, le plus vertueux des quatre, il a fait du bien à Colombette, sans tenter sa vertu.

Mais voici la terrible épreuve annoncée...

Un jour que les jeunes seigneurs étaient avec les dames, ils se

mirent à vanter la sagesse des quatre femmes. Les éloges qu'ils leur donnèrent parurent outrés à la comtesse et à la baronne, qui les prirent pour une satire de leur conduite. Elles résolurent d'ôter à leurs amants un sujet si peu noble de comparaison en faisant succomber des femmes qui leur paraissaient au fond assez peu scrupuleuses, à les juger d'après leurs chansons. Elles ignoraient que, parmi le peuple, le vocabulaire est fort libre, même où la vertu est la plus sévère (1). Pour réussir dans ce coupable dessein la comtesse de R*** dit au comte de Burcy : — Regardez-vous comme de la vertu l'espèce d'éloignement qu'ont toutes les femmes pour les hommes qui ne sont pas de leur condition ? Surtout les femmes brutes comme celles-ci ? Nous nous engageons à les rendre, non seulement de facile composition, mais des libertines, en employant à leur séduction nos laquais et les vôtres. — Parbleu, dit le marquis, c'est une épreuve qu'il faut faire. — Les trois autres y consentirent ; mais le vicomte de Thou*** ne s'y prêta que parce qu'il espérait que les quatre femmes triompheraient de l'épreuve.

Les deux dames ne s'en fièrent qu'à leurs domestiques, faquins depuis longtemps corrompus par elles-mêmes. Elles les endoc-

(1) *Une femme d'ouvrier imprimeur, que j'ai fort connue, jeune et d'une charmante figure, était si libre en propos qu'ils donnaient d'elle la plus mauvaise opinion. Un commis qui la vit un jour chez moi la crut aussi facile que ses discours l'annonçaient. Il aspirait à se trouver seul avec elle. Je m'en aperçus, et, voulant, pour mon propre honneur, qu'il fût efficacement détrompé, je sortis et fis en sorte que le mari m'accompagnât ; mais nous n'allâmes pas loin : nous restâmes sur le carré. Nous n'attendîmes guère ; au bout de quelques minutes, nous entendîmes la femme parler haut, quoiqu'en riant ; un instant après un soufflet partit, une chaise se renversa; nous rentrâmes, et nous trouvâmes le commis par terre, rendant le sang par le nez. Mme Mauger, c'est le nom de la femme, nous dit en riant : — Monsieu'qui voulait m'prendre ma jarretière comme si j'étais eune jeune mariée ! Dam' ! j'lui ai donné un soufflet qui n'était pas d'main morte : d'mandez-lui. — Le mari se mit à rire. — Vous avez mal jugé ma femme, monsieur, dit-il au commis ; je n'vous en veux pas, j'la connais, et les attaques qu'on lui a faites n'm'ont jamais mortifié, mais bien ceux qui les ont hasardées. N'vous y frottez plus, car, une seconde fois, ça s'rait encore pis...*

trinèrent et leur promirent une récompense s'ils réussissaient à séduire les quatre amies en s'en faisant aimer. L'article de la récompense était assez inutile. N'était-ce pas assez, pour des oisifs comme des laquais d'ostentation, que de leur présenter l'appât du mal à faire ? Ils avaient en outre de jolies femmes à séduire ; la récompense promise était un troisième motif : il en fallait les deux tiers moins pour déterminer de pareilles gens à toutes les infamies dont est capable la valetaille de Paris qui appartient à des maîtres libertins, car il ne faut pas être injuste : il est d'estimables domestiques, dignes de servir les bons maîtres qui leur ont donné des mœurs ou qui leur ont conservé l'innocence villageoise.

Les laquais des deux dames n'eurent pas de peine à faire la connaissance des quatre femmes et de leurs maris. Le prétexte fut des services que leurs maîtresses firent rendre aux quatre ménages. La familiarité s'introduisit peu à peu ; les gens de bas étage se lient facilement avec leurs égaux. Lorsque la connaissance fut complète, les laquais s'efforcèrent de rendre les maris moins laborieux, moins rangés : ils leur présentèrent l'appât du jeu après des parties de table. On sait combien le jeu est séduisant pour des hommes de peine, qu'il repose de leurs travaux en les divertissant. Cet amusement dangereux est la destruction de bien des ménages, l'occasion de la perte d'une foule de jeunes gens qu'il plonge dans l'improbité, qu'il rend filous, escrocs, souteneurs, et qu'il conduit souvent par des routes indirectes à l'échafaud. Ce moyen réussit aux laquais : le crocheteur, le tireur de bois, l'afficheur, le frotteur, journellement régalés, exaltés par le vin, trouvèrent un plaisir insurmontable à jouer la partie lorsque leurs estomacs surchargés les rendaient incapables de travailler. La passion du jeu s'alluma, elle *flagra* dans ces âmes jusqu'alors innocentes et neuves ; les domestiques perdaient, les hommes de peine, régalés, se trouvaient encore le soir l'argent de leur journée, et au delà. Au bout d'un mois de cette vie, tous

quatre perdirent leurs pratiques et se trouvèrent inutiles. Les laquais eurent soin de remplir leurs moments par le plaisir. On se lia plus intimement que jamais ; on leur fit connaître les billards, où l'oisiveté, la crapule, la filouterie, trouvent un amusement, du feu et des bancs pour dormir. Les laquais, habiles à ce jeu comme presque toute la livrée, tinrent le billard, firent parier les quatre hommes contre la galerie, les firent gagner et leur montrèrent une ressource assurée et durable dans cette nouvelle espèce de gain. Le seul Lalande eut des remords. Plus éclairé que ses camarades, il ne se fit pas une illusion aussi complète, mais il était entraîné ; d'ailleurs il n'avait plus de pratiques ; les imprimeurs, les procureurs, et les spectacles l'avaient changé, à cause de son inexactitude ; le crocheteur était dans le même cas : tous ses libraires avaient pris d'autres porteurs ; le tireur de bois était charmé, lui, de ne plus faire son rude métier et se promettait bien de ne jamais le reprendre ; quant au frotteur, il était celui dont les pratiques étaient les plus difficiles à recouvrer : il perdit absolument l'idée de se remettre au travail.

Ce fut à cette époque, et d'après les nouvelles dispositions connues des quatre hommes, que les laquais corrupteurs leur tinrent ce langage : — Ne vous trouvez-vous pas mieux de cette vie-ci que de la vôtre ? Il ne tient qu'à vous de vous l'assurer pour toujours ; des maris qui ont d'aussi jolies femmes que nous les avez doivent en profiter : vos femmes sont pour faire votre fortune ; elles n'ont pour ça qu'à écouter les propositions de quatre seigneurs que vous connaissez bien. Mais, comme elles sont un peu scrupuleuses, il faut nous les laisser apprivoiser afin que les entreteneurs aient moins de peine à réussir et que votre fortune soit plus assurée. — Ce discours fut tenu dans un moment où les quatre maris étaient presque ivres. Ces quatre infortunés, excités par le vin, déjà corrompus par la fréquentation des vauriens qui peuplent les académies et les billards, consentirent bruyamment à l'infâme proposition et forcèrent Lalande, malgré sa répugnance,

à parler comme eux. Les laquais proposèrent de mettre à l'avenir les dames des parties de table. On y consentit.

De sang-froid, le lendemain matin, les maris furent effrayés de leur promesse ; mais, les laquais étant venus les prendre, l'oisiveté, l'espoir de la bonne chère et du jeu, plus séduisant encore, triompha de leur honnête indécision. On partit ; chacun emmena sa femme. La partie fut plus amusante que jamais ; les femmes, qui ne savaient pas ce qu'on leur préparait, qui ne se doutaient pas de l'inconduite de leurs maris furent charmantes. Les laquais leur firent entendre que le marquis, le comte, le vicomte et le baron, prenaient soin de leurs maris, et que le sort le plus heureux leur était assuré si elles voulaient ; qu'il ne s'agissait que de profiter des bonnes intentions des quatre seigneurs en se divertissant. Ils n'en dirent pas davantage ; ils se proposaient, d'après les ordres de la comtesse, de les mener au libertinage par la même route que leurs maris avant de leur déclarer ce qu'on attendait de leur complaisance.

Il y eut donc journellement des parties. Les quatre femmes furent d'abord sans défiance ; mais, les laquais s'étant un peu émancipés, elles eurent des doutes : Nannette, qui avait été la plus pressée par un laquais, dit à ses camarades de se méfier. Elle consulta son mari, qui, moins corrompu que les autres, baissa la tête sans répondre. Colombette consulta aussi le sien, mais le crocheteur lui montra des dispositions si révoltantes qu'elle les crut un badinage : elle en rit. Jacquette et Marie-Jeanne agirent comme elle, et leurs maris comme celui de Colombette. Les laquais, informés qu'elles avaient reçu les propositions en riant, rendirent compte à la comtesse et à la baronne des dispositions où ils croyaient les quatre femmes.

Ce fut alors que les deux dames, prenant un air de satisfaction et de triomphe, annoncèrent à leurs galants qu'il ne tiendrait qu'à eux de voir le terme de la vertu de leurs quatre grisettes. Le marquis et le comte en furent charmés ; les deux autres furent

curieux de voir comment la vertu sans fard des quatre femmes se démentirait. Ils se mirent volontiers de la partie, qui ne fut différée que jusqu'au surlendemain.

L'endroit choisi fut le Bois de Boulogne. Les quatre dames devaient être dans une chambre séparée par une mince cloison de celle où les quatre femmes seraient avec les jeunes gens. On arriva. Les maris avaient amené leur femme. Les laquais s'emparèrent des premiers, lorsque les jeunes gens parurent, et les emmenèrent chez un autre traiteur, où se trouva un régal copieux, avec des filles de la rue du Pélican au même nombre que les hommes, maris et laquais. Le repas commença sur-le-champ. Les filles avaient le mot; elles agacèrent les hommes. Il est inutile de décrire le reste. Une autre scène se passait ailleurs.

Les jeunes gens retinrent les femmes, qui voulaient suivre leurs maris, en les assurant qu'elles auraient la compagnie des quatre dames qu'elles avaient déjà vues et que c'était pour cette raison que les laquais de ces dames emmenaient leurs maris. On servit néanmoins sur-le-champ. Les jeunes gens avaient réservé leur estomac pour ce repas ; ils mangèrent, ils burent et en agirent du reste avec une réserve rassurante. Les dames étaient convenues d'un signal pour se faire entendre des jeunes gens. Surprises de la conduite de ceux-ci, elles se firent entendre. Le comte y alla. — Quoi ! c'est ainsi que vous vous comportez avec des femmes de cette espèce, et dont vous connaissez les dispositions ! dit la comtesse. Il faut bannir votre sotte réserve, ou nous nous moquerons publiquement de vous. — Le comte vint rendre cette exhortation à ses complices. De ce moment commença l'attaque ; d'abord, avec le ton de la politesse, enfin, avec celui de l'insolence qui ne ménage rien. Les quatre femmes, surprises, ne savaient que penser, mais, enfin, Nannette se leva, renversa le comte qui s'opposait à son passage, et alla pour sortir. Colombette la seconda et renversa la table. Jacquette enfonça la porte fermée en dehors par un des laquais. Marie-Jeanne, retenue par le

marquis, en se débattant enfonça une planche de la cloison qui séparait cette chambre de celle des dames et fut très surprise en les voyant. Les quatre femmes se réunirent alors auprès des dames ; elles accablèrent les jeunes seigneurs de reproches et se mirent sous la protection des premières, qui ne purent la leur refuser.

Le vicomte et le baron étaient charmés de la vertu des femmes ; ils les en louèrent, et, devant les six autres intéressés, ils leur dévoilèrent tout le complot. Le premier de ces deux seigneurs avait envoyé chercher les maris dès le commencement de la catastrophe, de sorte que ces quatre malheureux entendirent d'un cabinet voisin la conjuration faite contre leur honneur. Lalande leur dit alors . — Mes amis, r'prenons chacun not'e état. Vous voyez ben qu'on n'voulait qu'nous gourrer et qu'je l'serions si j'n'avions pas d'aussi honnêtes femmes. O mes amis! i'vaut mieux avoir d'la peine et viv'e pou'd'aussi aimables compagnonnes d'not'e sort que d'bombancer aveuc les vauriens et les laquais! J'r'arons nos pratiques si j'voulons nous ben ranger, ou j'en f'rons d'aut'es. R'emm'nons nos femmes ; aimons-les ben, et nles quittons p'us qu' pou' l' travail : a'sont des trésors, ces pauv'es femmes, et a'méritont d'avoir d'honnêtes gens pou'maris. — Ce discours fit pleurer les quatre hommes qui, voyant sortir leurs femmes, coururent à elles, leur demandèrent pardon, l'obtinrent et les remmenèrent.

Arrivés chez eux, ils se livrèrent d'abord au plaisir de se voir échappés au danger. Le lendemain, l'ivresse dura encore ; mais, dès le troisième jour, ces infortunés, qui avaient goûté des amusements dangereux et piquants du jeu, de la fainéantise, sentirent l'ennui ; la répugnance pour les travaux de leur état, la honte de les reprendre, furent un autre inconvénient qui manqua de les replonger dans le désordre. Leurs femmes s'en aperçurent ; elles tinrent conseil entre elles sur ce qu'il y avait à faire dans cette occasion. — Nos pauvres maris sont perdus! s'ecria douloureuse-

ment Colombette. — Je n'ai presque pas d'espérance, dit Marie-Jeanne. — Jacquette s'exprima comme elles. — Pour moi, dit Nannette, j'ai p'u'd'courage : i'n's'agit qu'd'ôter la honte du r'travail à nos pauves hommes ; et, pour ça, sa's'vous c'qu'i'faut faire ? C'est qu'queuque personne de bon sens, et qu'i'respect-t'ront, fasse la louange du travail d'van'eux. J'ai r'marqué que c'te bonne dame, qui est p'tite et vieille, mais qui paraît si bonne, (c'est, j'crai, la vicomtesse), a tant plein d'esprit. J'l'irai prier d'nous faire l'plaisir d'faire un bon discours d'van'eux, sans qu'i' s'doutiont qu'c'est pour eux. — Nannette s'adressa effectivement à la vicomtesse qui, charmée de ce que lui dit la gentille afficheuse, vint chez elle, le même soir, à l'heure où les quatre maris et leurs quatre femmes étaient réunis pour y souper.

— Que je suis charmée de me trouver parmi vous ! dit la bonne vicomtesse. La compagnie de gens de votre sorte, lorsqu'ils ont des mœurs, est la plus honorable à mes yeux. Que sont les autres hommes, comparés à ceux qui s'occupent des travaux les plus nécessaires ? Le laboureur est l'homme le plus noble de l'Etat ; ensuite, le vigneron. Après eux, ce sont les hommes qui exercent les travaux les plus rudes : le crocheteur, par exemple, qui est si nécessaire dans les grandes villes ; le tireur de bois, couvert de boue, tout mouillé, tout transi, n'est-il pas mille fois plus intéressant qu'un petit-maître musqué, inutile fardeau de la terre ? Les autres états sont estimables à proportion de leur utilité : vous n'en exercez que de tels, mes bons amis. Ah ! soyez glorieux de vos professions ! Exercez-les avec courage, avec fierté ; elles vous donnent une vraie noblesse, celle de l'utilité, de la nécessité. Que sont auprès de vous, ces vils croqs d'académies, ces inutiles de billard, qui font toute leur vie un métier qui ne produit rien, un métier d'enfants qui jouent à cache-cache ! Mes chers amis, je viens vous féliciter de la reprise de vos occupations. — Voilà ce que dit à peu près la vicomtesse. Elle enflamma ces hommes grossiers de l'amour du travail en l'honorant en eux.

Le vicomte a eu soin de soutenir et de faire occuper les maris ; quant aux femmes, leur vertu n'avait pas même été ébranlée. Elles pardonnèrent l'écart de raison de leurs hommes et firent une telle impression sur les dames elles-mêmes, (la vicomtesse était déjà pour elles, et la marquise très bien disposée,) que la comtesse et la baronne sont devenues les plus fermes appuis de leur vertu par des bienfaits non dangereux.

Ce fut ainsi que se termina l'ouragan furieux qui pensa renverser le bonheur des quatre ménages. Ah ! combien resteraient dans l'innocence si la corruptrice opulence ne venait pas verser sur de paisibles époux le poison de son or, l'appât d'une aisance aussi dangereuse pour les mœurs que préjudiciable à la société, d'une aisance criminelle qui enlève d'utiles travailleurs pour en faire des frelons parasites, vermine immonde et destructive de la nation qu'ils nourrissaient auparavant !

*La Femme de laboureur**

C'est ici, je puis le dire, la femme par excellence, c'est-à-dire celle qui remplit tous ses devoirs à l'égard de la patrie, de son mari, de ses enfants, de ses domestiques, en un mot : envers tout ce qui a quelque rapport à elle.

Barbare Ferlet, jeune blonde de la plus charmante figure, avait pour sœur aînée Elisabeth, qui paraissait aussi bonne, aussi tranquille, que Barbare était vive, malicieuse, espiègle, et même un peu méchante. Ces deux sœurs avaient, l'une seize ans, l'autre vingt-deux, lorsqu'un incendie ruina leur père et priva ce respectable mortel de meubles antiques et de quelques titres qui annonçaient l'ancienne aisance de sa famille. Elisabeth, auparavant recherchée par un bon parti, en fut abandonnée ; elle s'en consola : elle estimait Claude Mairat, pauvre journalier de rivière qui n'osait aspirer à elle auparavant, mais qui, la voyant pauvre, prit sur lui de venir adresser ce discours au bon Nicolas Ferlet.

— Monsieur (car votre pauvreté de n'empêchera jamais de

vous qualifier ainsi), vous voilà ruiné. M. Charuat, qui recherchait mademoiselle votre fille Babet, s'est retiré ; et, moi, j'ai pensé que, dans votre situation, veuf, âgé, il vous fallait plutôt un gendre domestique qu'un gendre monsieur : par ainsi, je me viens offrir pour être votre gendre et votre obéissant fils en tout ce qu'il vous plaira de me commander ; car j'ai votre fille aînée au cœur depuis que je me connais. Je vous prie donc de me la donner afin que je vous serve suivant mon inclination, et que je la rende heureuse par une amitié plus forte que jamais garçon n'en a eue pour fille, laquelle rejaillira sur son père, le plus honnête et le plus digne père du canton, et peut-être du monde tout entier. Et je me promets d'être bon frère à l'égard de mademoiselle Barbare, votre fille cadette, laquelle j'obligerai et servirai mieux même que si elle était sortie du même ventre que moi. — Le père Ferlet entendant ainsi parler ce brave garçon dont l'air était encore plus expressif que les paroles, il en fut touché et lui répondit : — Claude, mon garçon, ta demande est de conséquence, et ces choses-là ne se décident pas en un jour; ainsi, laisse-moi me consulter moi-même, et sache pourtant que ton discours m'a fait plaisir, par le bon cœur que j'y ai vu.

Nicolas Ferlet interrogea sa fille aînée, qui fit modestement entendre à son père que Mairat était l'homme qu'il leur fallait ; pour Barbare, devant laquelle on parlait, elle dit qu'elle ne voudrait pas d'un garçon de rivière, mais que, si un bon laboureur se présentait, quelque peine qu'il y eût à craindre par la suite, elle le préférerait. Son père, qui l'aimait avec une sorte de prédilection (car la beauté fut toujours la première divinité qu'ont encensée les mortels), loua ses sentiments et fit l'éloge du labourage. Cependant, il donna Babet au bon Mairat, qui tint parole, et qui, par son travail, soulagea le vieillard Ferlet dans sa pauvreté.

Quelque temps après cet heureux mariage où les deux conjoints n'étaient riches qu'en vertus, Charuat, surnommé La

Ramée, ancien amant de Babet, rechercha Barbare. Le vieillard Ferlet en fut enchanté.

— Ma fille, dit-il à sa cadette, voilà un excellent parti. En se retirant, il nous avait marqué du mépris ; mais, en revenant à nous, il nous remet comme il nous avait pris d'abord : il est riche, d'ailleurs ; il est facteur général des marchands de bois et peut devenir adjudicataire un jour ; il est entendu, laborieux et sobre. — Je suis votre fille, répondit Barbare, et je vous dois la soumission ; cependant, me permettez-vous de vous parler comme si j'étais votre sœur ? — Comme si tu était ma sœur ! Volontiers, ma fille, et de plus, tu es mon amie : parle, mon enfant ! — Je vous dirai donc, avec le respect que je vous dois, mon père, que La Ramée est de tous les garçons à marier celui que je prendrais le dernier. Comment ! il a pu quitter ma sœur, une fille parfaite et qui en donne la preuve à présent que la voilà femme, et, ça, parce que vous et elle aviez plus besoin de lui qu'auparavant ? Vous voudriez que je le prenne, moi? Vous voyez bien ce qui me l'amène : c'est que je suis un peu gentille. Ce garçon-là, mon père, cède malgré lui à une passion qui le maîtrise, mais je serais malheureuse, étant sa femme, dès qu'il serait rassasié de moi ; car il n'aurait plus que le regret de son intérêt blessé; et, vous, il vous regarderait avec mépris. Vous verriez, mon cher pauvre père, comme il vous regarderait ! Je suis donc d'avis, si vous y consentez, que je refuse, comme il a refusé ma sœur le dernier jour que vous lui en avez parlé. J'attendrai, en vous servant, en aidant ma sœur dans son ménage, qu'il se trouve pour moi un bon mari, sans reproche, et pour vous un bon gendre comme mon beau-frère.

Le vieillard Ferlet avait les larmes aux yeux en écoutant le discours d'une fille alors de dix-huit ans. — O la mal nommée, lui dit-il, que tu as bon sens à ton âge ! On dirait que tu as eu l'éducation de nos nobles ancêtres. Mais il ne faut pas refuser La Ramée avec hauteur : au contraire, je lui dirai que tu ne veux

pas te marier ; ça vaudra mieux. — Comme il vous plaira, mon père ; car vous êtes toute bonté de vous rendre à ce que je veux. — C'est que la raison le veut aussi, et que je la respecte dans ma fille comme je la respectais dans la vertueuse Barbare Alliot, ta digne mère.

La Ramée ne manqua pas de venir pour renouveler sa proposition, mais le père Ferlet lui fit la réponse convenue, et cet homme orgueilleux autant qu'intéressé montra son mauvais caractère dans sa réponse. — Tu avais raison, ma fille, dit ensuite le vieillard à Barbare, et je vois que tu es sage et prudente. — Ce refus ne plut pas moins à Babet; car, quoique cette bonne sœur désirât l'avantage de sa cadette autant que le sien propre, elle était piquée contre Charuat, et elle fut bien aise de ce qu'on lui faisait comme il avait fait lui-même. Enfin, Mairat ne devait pas aimer un homme qui lui eût enlevé une maîtresse chérie, une femme qui lui faisait son bonheur, sans l'incendie qui avait ruiné le bonhomme Ferlet ; aussi félicita-t-il Barbare et lui promit-il de lui trouver un mari digne d'elle, dût-il l'aller chercher au bout du monde. Il n'alla pas si loin.

A deux lieues d'Accolai, (1) patrie de ces bonnes gens, demeurait un homme tel que l'Ecriture nous peint les patriarches, un homme digne de ce beau nom : il cultivait la terre; mais, doué d'une capacité au-dessus de celles de paysans ordinaires, cet homme respectable savait joindre au labourage toutes les autres occupations champêtres capables d'enrichir par le plus noble des moyens et par le premier des arts. Ce laboureur était resté veuf à trente-quatre ans, chargé d'une famille nombreuse : il avait sept enfants d'un premier mariage. Il apprit par Mairat la

(1) *Village ainsi nommé parce que deux petites rivières s'y accolent, l'Yonne et la Cure ; elles se mêlent à Crevan, un quart de lieue plus bas, et donnent aussi le nom de ce dernier village, les eaux y croissant par la jonction des deux courants. Les gens du pays qui se piquent de savoir parler nomment ce village Cravan.**

réponse de Barbare à la demande de La Ramée, et il fut émerveillé, comme tout le canton, d'une si grande noblesse dans une fille très jeune et qu'on avait regardée comme étourdie. Il ne l'avait jamais vue. Un jour de foire à Vermanton, gros bourg voisin d'Accolai, Edme Rameau (c'est le nom du veuf), s'y trouvant pour ses affaires, il entendit parler de la jolie Barbare, dont on racontait le refus.

Un homme dit qu'il venait de la voir avec son père et sa sœur et cita l'auberge où ils étaient. Edme Rameau y alla pour saluer le père qu'il connaissait et voir la fille pour qui son cœur s'intéressait, quoiqu'elle fût une inconnue. Il trouva le père, la fille, Mairat et son épouse, qui allaient faire un dîner frugal. Le père Ferlet estimait Edme Rameau : il le salua le premier avec effusion de cœur. — Voilà le plus honnête homme de nos cantons, dit-il à ses enfants. Bonjour à monsieur Rameau ! — Serviteur très humble à monsieur Ferlet. Voilà votre chère famille ? — Oui ; voilà mon gendre, ma fille aînée, ma fille cadette. — Mademoiselle Barbare, la mal nommée, dit Edme Rameau.

— Oui, monsieur, la mal nommée ; mais c'est le nom de sa mère, qui était aussi la mal nommée, car la mère et la fille ont toujours fait deux bonnes et douces créatures : une me fit un bien heureux mari, un bien heureux père ; l'autre adoucit mon veuvage et ma vieillesse, et jamais il ne fut de meilleures filles que les deux miennes. — Bon, mon père ! s'écria le gendre ; car j'allais être jaloux contre ma petite sœur ; et, soit dit sans vous déplaire, ma femme la vaut bien. — Ah ! mon gendre, s'écria le père Ferlet la larme à l'œil, que cette louange de ta femme me fait plaisir dans ta bouche ! — Mairat se mit à rire en regardant Barbare. — Vous ne m'en voulez pas, chère sœurette ? — Du bien que vous dites de ma bonne et chère sœur ? O Mairat ! vous n'en sauriez dire autant que j'en pense. — Heureuse famille ! dit Edme Rameau. Permettez-vous, monsieur, dit-il au père Ferlet, que je fasse mettre mon dîner avec le vôtre ? — C'est bien

de l'honneur, monsieur Rameau. — Il me restera... J'ai apporté des côtelettes de porc frais, des œufs, du beurre, du pain : on n'aura que du vin à nous fournir. — Il fit mettre ses côtelettes dans la poêle ; elles furent cuites en peu de temps. Une omelette copieuse les accompagna; il tira de son sac un excellent pain de ménage et quelques fruits secs, des noix, des raisins passés au four, des noisettes, et la table se trouva garnie. Le père Ferlet et sa famille avaient apporté du goujon pêché par Mairat, (car celui-ci était de concert avec le laboureur) : ce fut un régal pour Edme Rameau, qui demeurait loin des rivières ; tout le monde fut content et eut à choisir dans ce qu'il aimait le mieux. Le vin de Vermanton est un des meilleurs de la Basse-Bourgogne et a grand marché ; les hommes burent, quoique avec modération, mais avec cette altération que donne l'air vif d'un pays montueux et sec. Tous trois aimaient le vin, et tous trois en craignaient également l'abus.

Lorsque le vin eut porté dans l'âme du vieillard cette joie douce et délicieuse qui précède l'ivresse, Edme Rameau, qui admirait de plus en plus Barbare Ferlet, dit avec un sourire : — Avant de voir cette aimable personne, j'avais comme un dessein ; mais, plus je la vois, et plus je sens qu'il faut en changer, — Ah ! quel est ce dessein ? dit Mairat. — Mademoiselle Barbare est trop belle, avec la famille dont elle sort ; car je connais votre origine, père Ferlet : votre famille est comme la mienne, non déshonorée, (l'honnête homme est toujours honorable,) mais appauvrie et réduite au travail. — A ce mot le vieillard se leva, transporté. — Vous me rappelez mon ancienne noblesse, dit-il ; c'est un doux et cher ressouvenir ; mais le travail est le dernier appui de l'honneur et de la noblesse. Bon Rameau, ne travaillez-vous pas ? — Oui, et, comme notre premier père, à labourer la terre à la sueur de mon front, mais j'en bénis Dieu, car c'est le premier des arts : je suis laboureur, comme vous savez. — Barbare rougit et devint charmante. Sa sœur, qui s'en aperçut, l'embrassa pour tâcher

de dérober cette rougeur aux hommes et dit à l'oreille de sa sœur : — C'est bien ce qu'il te faudrait, le plus honnête homme du canton ; mais il est trop riche pour nous.

— Mais, reprit le vieillard Ferlet, monsieur Rameau, vous aviez dit, ce me semble, quelque chose au sujet de ma Barbare ? — J'ai dit, ou voulu dire, que votre fille cadette est faite pour relever votre famille ; car, si un prince la voyait, il deviendrait son serviteur ; et, quant à moi, j'avais entendu dire d'elle tant de bien que je la désirais rencontrer, et j'étais même aujourd'hui venu à Vermanton dans le dessein de pousser jusqu'à votre pays pour la voir, quand j'ai appris qu'elle était ici avec son digne père et sa bien renommée sœur dont tout mari qui épousera mademoiselle Barbare s'honorera, ainsi que votre honnête gendre que voici, et que j'estime comme fait tout le monde. — Vous me comblez de joie dans mes derniers jours, dit le vieillard Ferlet, par toutes ces agréables choses que vous me dites, et à ma famille, dont Dieu vous en veuille bénir comme je vous en bénis, monsieur Rameau ; mais qu'est-ce donc que vous vouliez dire de ma Barbare ? — Que je ne suis pas digne d'elle. — Un honnête homme pas digne de ma fille ? Descendant des plus honnêtes gens du canton, dont les ancêtres nobles comme les miens ! Et qui donc le sera ? — Je suis veuf, j'ai sept enfants, et je ferais tort à mademoiselle Barbare, qui peut trouver un riche garçon, même un gentilhomme, avec sa beauté ; et puis, en me voyant la rechercher, on croira que ce n'est que cette beauté qui me tente ; mais, moi, je sais ce que je pensais auparavant : c'était son mérite, et la sage réponse qu'elle a faite à la recherche de La Ramée, qui m'avait donné de l'admiration pour elle et me la faisait désirer témérairement avant de l'avoir vue. — Témérairement ! s'écria le vieillard Ferlet. C'est à Barbare à nous dire si c'est témérairement. — Mais la jeune fille, au lieu de répondre à son père, rougit si prodigieusement et parut dans une telle confusion qu'il ne l'osa presser. C'est qu'Edme Rameau était le plus bel homme

du canton, outre son mérite personnel et sa réputation de probité égale à celle d'excellent laboureur. — Je vois, reprit cet honnête homme, que mademoiselle Barbare pense comme moi : ainsi, j'ôterai cette pensée de mon esprit. — Si c'est quelque chose qui ne vous soit pas honorable que vous croyez voir dans ma pensée, monsieur, répondit modestement Barbare, vous vous trompez. — Ce peu de mots remplit de joie le laboureur, et le père Ferlet s'écria : — Voilà répondu comme je m'y attendais de la part de ma chère enfant. — Si j'osais croire, reprit Edme Rameau, que ma recherche ne fût pas désagréable à l'aimable Barbare, je ne m'en désisterais pas. — Non, non, répondit le père Ferlet. — Non, dit Mairat en serrant la main de Rameau. — Non, dit Babet, monsieur Edme, non : je vous en puis bien répondre. — Pour Barbare, elle était rouge comme la lune pleine lorsqu'au sortir de l'horizon elle se montre entre deux petits nuages bleuâtres qui voilent son lever. — En ce cas, reprit Edme Rameau, et voyant que je suis accueilli de la famille, je demande au père Ferlet permission d'aller lui faire ma visite, n'étant pas ici en lieu convenable pour une chose aussi honorable pour moi, et aussi sérieuse.

On ne songea plus qu'à manger et à se réjouir en se disant mille choses agréables, et, le repas fini, Edme Rameau reconduisit la famille Ferlet jusqu'au bateau qui passe la Cure ; là, on fixa le jour de sa démarche au dimanche suivant. C'était le jeudi : on n'avait que trois jours d'attente.

Barbare était pensive et rêveuse en chemin. Son père lui dit : — Est-ce que cette honorable proposition d'Edme Rameau te fait peine, ma fille ? — Non, mon père, mais de fille à femme la différence est si grande que j'en suis étonnée ; et puis, c'est une chose si sérieuse et de si grande importance qu'on n'y saurait par trop penser. — Mais la demande en elle-même te répugne-t-elle ? — Non, mon père ; je me rappelle que vous m'avez dit que vous descendez de gentilshommes, et, le premier état après la noblesse, c'est le laboureur : il me rapprochera de notre ancienne

condition. — Bon, ma fille ! Ta réponse est belle et vraie : Dieu te bénisse, car tu as les bons sentiments !

Barbare, seule avec sa sœur aînée, s'expliqua plus librement. Sur la demande que lui fit Babet, si Edme Rameau lui plaisait, elle répondit : — Je le trouve si bel homme que je regarde cette occasion comme une récompense de ma tendresse pour mon père ; certainement, je l'aimerai, quoiqu'il soit veuf avec sept enfants ; car je les traiterai bien, et ils m'aimeront, ne voulant point être belle-mère avec eux, mais sœur avec les grandes filles et mère avec les petites ; quant aux garçons, je me tiendrai avec eux dans la réserve, ne me mêlant que de les réconcilier à leur père s'il arrivait qu'ils l'eussent fâché ; et, quant à mes autres devoirs, j'espère que je les remplirai tous, travaillant, soignant le ménage, sans vilenie, sans prodigalité, quoique dans une maison riche, tâchant de ne pas faire de honte à mon mari par la première et de ne pas l'inquiéter par la seconde. Pour ça faire, je vais m'étudier d'après toi, ma sœur, avec plus d'attention que jamais ; car, quand la mère manque, la sœur aînée la remplace, et on la doit imiter et respecter comme celle qu'elle représente. — Babet attendrie versa des larmes au souvenir de sa bonne mère, et, regardant Barbare, elle lui dit : — Si je remplace notre bonne mère par mon aînesse, tu me la remplaces par le nom et par la ressemblance ; et je te respecte comme cette digne femme et mère. — Je te dois le même respect comme étant le portrait vivant de mon bon père, répondit Barbare en embrassant sa sœur et mêlant ainsi ses larmes aux siennes. — Leur père et Mairat entrèrent à cet instant. — Voilà de bonnes sœurs, dit le vieillard à son gendre. Mais vous pleurez ? — Oui, mon père, dit Babet ; c'est au ressouvenir de ma digne et bonne mère, dont Barbare est le portrait et le porte-nom : c'est ce que je lui disais. — Le vieillard resta immobile à ce mot qui renouvelait sa douleur, et ses larmes coulèrent. — Ah ! infortunée ! s'écria Barbare. Je fais pleurer mon père ! — Et bénie sois-tu, bonne fille, répondit Nicolas Ferlet, de me causer ce

tendre et marital regret de la meilleure des femmes et des mères qui me fut si chère ! Car c'est ta ressemblance et son nom que je retrouve dans ta sœur Barbare qui me la rend plus chérie. En t'aimant, toi, mon aînée, c'est moi-même que j'aime, mais c'est ta pauvre mère dans ta sœur ; et voilà pourquoi elle fut toujours la plus mignardonnée de vous deux par moi. — O mon père ! dit la bonne Mairat, que vous me rendez chère ma sœur, et que vous augmentez le regret que j'aurai de m'en séparer si tôt par son heureux mariage ! Car elle est bien disposée pour Edme Rameau ; elle m'a ouvert son bon cœur comme femme, comme belle-mère, et, en ces deux qualités, elle a de bons sentiments. — Dieu en soit loué, mes filles ! et de ce que, quoique homme veuf, Edme Rameau est pourtant le meilleur parti de tous les environs, vu qu'il possède le plus beau domaine du pays, même plus beau que Courtenai dont était sa bisaïeule ; sans compter que de son côté il est de bonne famille, et bien apparenté à gentilshommes et à présidents. — Mon père, dit alors Barbare, ce que vous m'apprenez-là me fait plaisir, car je suis un peu haute et fière : je vois que le bon Dieu me tolère puisqu'il m'envoie un mari dont la personne et la famille me faciliteront l'obéissance que la femme doit à son mari comme l'Eglise la doit à Jésus, ainsi que je l'ai lu dans mes Heures, à l'épître des mariages.

Le dimanche matin, un instant avant la grand'messe, Barbare étant encore à sa toilette, et le père Ferlet avec Mairat soignant le déjeuner préparé par Babet, arriva Edme Rameau sur un beau cheval nommé Flamand, bon et fidèle animal qui paraissait comme doué de raison. Le maître et le cheval furent accueillis avec transport par le vieillard qui aimait passionnément les chevaux. Il n'y avait plus d'écurie depuis l'incendie ruineux du père Ferlet, lequel, voyant la beauté, la douceur et l'instinct du bon cheval, le fit entrer dans la maison et le plaça auprès de son lit qui lui servit de râtelier. — Mairat, dit le bon homme à son gendre, fais toujours boire un coup au maître ; quant à moi, je

vais un peu soigner son beau compagnon de voyage ; car, *qui aime le cheval aime le maître*, est un proverbe aussi vrai que celui du chien. — Et il donna du son mêlé d'avoine à Flamand qui paraissait regarder son maître avec complaisance. Après quoi le vieillard appela ses deux filles et vint se mettre à table. — Comment vous portez-vous, mon ami ? dit-il à Edme Rameau. — Comme vous êtes bon et poli, digne et vénérable homme ! Et, prenant la main de Mairat : Voyez comme ce digne homme sait lire au fond des cœurs ! Il sait combien je dois considérer ce bel animal, mon ancien domestique, l'ornement de ma charrue et la monture la plus douce qui soit au monde ; et il le soigne d'abord, sachant qu'en effet, à la maison, en arrivant des travaux, Flamand et ses camarades sont rafraîchis avant leur maître. Mais voilà M^lle^ Barbare. Permettez-vous que je la salue du nom de ma future, très cher père ? — Oui, mon ami, saluez-la comme telle. — Et Edme Rameau l'embrassa sur les deux joues, en lui disant : — Je vous salue, de la permission de votre honorable père, comme ma future compagne et l'associée de tout ce que Dieu me réserve, peines et plaisirs. Soyez bénie, aimable fille qui ne dédaignez pas un homme déjà veuf et père, et qui n'en a que plus besoin d'une aide à cause de ses ouvrages, mais qui n'eût jamais pensé à en prendre une s'il vous avait connue mariée. Et voilà ma demande faite, monsieur Ferlet, monsieur Mairat, mon ami, madame Mairat, ma bonne sœur. — Et acceptée pour moi, pour ma fille, pour mon gendre et pour sa femme, répondit le père Ferlet. — Et il versa une pleine tasse à chacun de ses enfants et à lui-même, disant :

— Buvons à notre heureuse alliance ! — Et tous répétèrent : A notre heureuse alliance ! (1) — On fit un court déjeuner ; car le troisième coup de la grand'messe, qui est toujours dans la manche

(1) *Lecteur, je suis paysan, et voilà ce que j'ai vu, non à votre théâtre italien, où tout est factice, mais au village ; aussi les auteurs allemands me ravissent : ils peignent la nature telle que je l'ai vue.*

du curé parce que c'est lui qui en donne le signal, était prêt à sonner, et le père Ferlet ne voulait pas arriver scandaleusement à l'église le dernier. Edme Rameau accompagna Barbare, ce qui est une marque de mariage, et se plaça dans le banc des femmes à côté d'elle, tandis que le vieillard et Mairat se mirent à leur place ordinaire dans le chœur. La piété de Barbare fut un nouveau charme aux yeux de son futur, et le pasteur, dont Edme Rameau était connu, étant monté en chaire pour son prône, ses regards se portèrent sur le banc des Ferlet : il y vit un homme, qu'il estimait, à côté de Barbare ; le vénérable ministre des autels en fut comblé de joie, car il était allié de la famille Ferlet, et il fut charmé de ce qu'elle allait être un peu relevée ; il fit un petit discours où il se félicita indirectement du bonheur d'une de ses ouailles, dont il exalta le mérite, la beauté même, et surtout la douce piété filiale et divine. Le service fini, on s'en revint à la maison. Edme Rameau rédigea les articles du contrat, qui furent avantageux à la future sans nuire aux enfants du premier lit. On dîna ensuite : ce fut Barbare qui servit, ce qu'elle fit de la meilleure grâce du monde. Au sortir de table, on alla porter les bans au pasteur. — Je vous félicite, monsieur Rameau, dit ce digne homme au futur, d'avoir su si bien choisir, car Barbare est pleine de mérite, plus même que ne lui en croit son honnête père, et il lui en croit beaucoup ! Mais je l'ai étudiée : vous aurez un trésor ; laissez-la faire d'elle-même, d'abord, et venez m'en dire des nouvelles quand il en sera temps. — Ce discours fit une favorable impression sur l'esprit du prétendu : il était vrai, et jamais il n'y eut à en rabattre.

Le mariage se fit au bout de trois semaines. Edme Rameau avait amené tous ses enfants et s'en retourna le soir du même jour avec sa nouvelle épouse.

Le lendemain, Barbare, qui sera désormais la femme Rameau, se leva femme, mère de famille, gouvernante d'une maison où il y avait journellement vingt-deux personnes, savoir : son mari, elle avec les enfants, treize domestiques ou servantes.

En se levant, elle fit une courte prière ; puis, vive comme elle était, elle mit la main à l'œuvre, sans précipitation, mais avec autant d'adresse que de grâce. Son mari feignit de ne rien voir ; il la laissa faire : la fille aînée guidait seulement sa belle-mère pour trouver la place où tout était serré. Barbare était bonne cuisinière de village ; elle tenait cette science de sa mère et de sa sœur : le déjeuner-dîner des gens fut excellent. Le mari voulut y goûter, mais en cachette : il en fut surpris et crut que la dépense allait doubler ; cependant, il ne dit rien. Il observa seulement où en étaient les saloirs de porc, les œufs de réserve, les fruits secs, le vin de râpé, car il faut que la boisson des paysans leur gratte le gosier pour qu'ils la sentent passer, les fromages desséchés, en un mot, toutes les provisions de campagne. Le dîner des gens fait et chacun d'eux reparti à ses occupations, Barbare fut entendre la messe avec ses belles-filles, au nombre de cinq : elle ne partit qu'à la cloche et ne resta pas un instant après l'*Ite, missa est*. Elle revint avec vivacité, s'occupa du ménage, rendit tout de la plus grande propreté ; ensuite, elle songea au dîner de la famille. Dans ces premiers jours on se régalait : il y avait du gibier, des poulets et d'autres choses d'extraordinaire ; le pasteur, le maître d'école et quelques autres notables étaient invités. Tout se trouva prêt quand ils arrivèrent, et une odeur délicieuse avertissait par l'odorat que le goût allait être satisfait : les convives ne pouvaient se lasser de louer les mets ; le mari était enchanté, mais il se disait en lui-même : « Nous ne ferons pas toujours si bonne chère ; ma femme me paraît docile, je lui recommanderai le ménage ; cependant, je suis ravi qu'elle sache la cuisine : il y a bien des occasions où cela fait plaisir. »

Les jours d'invitation passés, Barbare n'eut plus tant à faire : un plat, mais bon, composait tout le dîner. Le mari, se voyant à son petit couvert, dit à sa ménagère : — Ma femme, notre ordinaire est fort bon, meilleur que je ne l'eus jamais : croyez-vous que notre provision y suffise? Je tue par an quatre porcs de cent-

vingt, dix de mes plus vieilles brebis aux vendanges et l'hiver ; je prenais cinq livres de bœuf ou vache par semaine ; j'ai cent cinquante ou deux cents poules ; je vendais, par semaine, en été, douze douzaines d'œufs, et il en restait pour la maison, ce qui me fournissait de sel, d'épices et de toutes les autres denrées dont on a besoin dans un ménage. Mes vingt-quatre vaches me rapportaient neuf francs par marché, c'est dix-huit francs par semaine, outre ce qu'on prend pour notre consommation journalière. Mes noyers me fournissent d'huile pour la salade de toute l'année, de noix pour les goûters et les desserts de l'hiver de tout le monde, et j'en vendais encore pour cent écus par an. Quant à mon blé et à mon vin, je n'en parle pas : chacun mange ici à sa faim, et c'est moi qui suis le blatier et le sommelier. — Mon homme, répondit Barbare, dans un mois je vous montrerai ce qui sera mon courant; je vous l'aurais montré plus tôt, sans les dépenses de nos invitations. — Soit, ma chère femme.

Au bout d'un mois, et six semaines après le mariage, la jeune mère de famille montra son courant à son mari. Mais il faut dire qu'elle était arrivée dans la belle saison, tant pour le jardinage que pour les poules et le laitage. Edme Rameau l'observa d'un air curieux : il y vit un tiers d'augmentation de recette sur le menu produit de la basse-cour et un tiers de ménage sur sa dépense. Il crut se tromper : il calcula plusieurs fois. Enfin, il demanda comment cela se faisait et pria sa femme de voir si elle n'oubliait rien. Elle l'en assura, et il s'en convainquit. — Mon mari, lui dit-elle alors, il ne faut pas que vous en vouliez à vos deux filles aînées d'avoir moins su ménager que moi : ce n'est pas qu'elles manquent de mérite : elles en ont beaucoup ! Nanette et Marie seront bonnes femmes un jour, mais, quand on est deux ou trois à gouverner, l'une veut ceci, l'autre veut cela, et cette contrariété augmente la dépense : l'ouvrage même ne se fait pas aussi bien, parce qu'on s'attend l'une sur l'autre ; votre linge était mal en ordre : je l'y remets, ainsi que tout le reste, parce

que je me regarde comme seule chargée de tout : si on m'aide, tant mieux, mais je ne m'y attends pas ; chez nous, je laissais faire ma sœur Babet, et je ne me mêlais que de mon ouvrage de couture ; mais elle, qui m'aime véritablement, me faisait faire le ménage seule, sous ses yeux, pendant une semaine, de temps en temps, et je me suis comme ça formée, ne faisant jamais avec elle, mais seule, et sachant que j'étais alors chargée de tout. Il fallait que le manger fût bon et frugal, mon père n'étant pas riche et étant accoutumé à l'accommodage de ma bonne mère, qui était excellent et ménager : c'est pourquoi ma sœur s'était appliquée à faire comme notre mère : elle m'a bien montré, surtout dans les derniers temps. Je tâche de faire beaucoup avec peu, comme ma mère et ma sœur ; mais observez que le plus fort de mon ménage vient du parti que je tire de votre jardin : il était presque inculte et n'avait que des choses inutiles ; à présent, il abonde en épinards, en choux, en salades, en cerfeuil, en pourpier, en bettes ; j'emploie jusqu'aux feuilles tendres des navets : je fais ainsi à vos gens, et même pour nous, de copieuses omelettes qu'ils trouvent excellentes et où cependant je ne mets que la moitié des œufs que me disent vos filles : ce ménage me fait donner aux gens et à vous un plat d'épinards ou une salade de plus. Vos filles me disent qu'on ne mangeait autrefois chez vous que deux ou trois salades par an : vous en avez aujourd'hui tous les jours ; et j'entends que vos gens, qui aiment beaucoup le vinaigre, en sont charmés ; votre huile se ménage aussi beaucoup par ce goût naturel du vinaigre qu'ont les paysans. Je le fais moi-même avec le clairet éventé laissé sur vos lies et un peu de râpé que j'y mêle toutes les semaines : une salade et un plat qui change, qui excite l'appétit, et vos garçons de charrue sortent de table rafraîchis et bien rassasiés, Votre jardin, mon mari, est vaste ; j'ai engagé les garçons de charrue à y travailler avec nous au retour des champs ; ils bêchent, et nous faisons le reste, vos enfants et moi : c'est un amusement ; je vais le garnir de groseilliers, de fraisiers,

de framboisiers, dans les endroits ombragés par les murs et où il ne vient rien, de cerisiers, de pruniers, de pommiers ; il n'y aura pas un pouce de terrain inutile, et il vous rapportera plus lui seul que vingt arpents de blé. Le jardin de mon père n'avait qu'un de vos petits carrés, et il nous a nourris de bonne chère dans nos années de pauvreté ; les épinards surtout sont d'un rapport étonnant ; l'oseille garnira les plates-bandes, au lieu de thym et de buis inutiles ; les groseilliers y seront disposés d'espace en espace, les pommiers nains entre eux. Votre cour même sera plantée, en laissant la voie libre aux charrettes. Vous êtes jeune : mettez des noyers des deux côtés de l'avenue de votre domaine. Mais cela vous regarde seul ; pour moi, je ne m'occuperai que du jardin : pas un légume n'y manquera ; j'en régalerai souvent vos gens pour les encourager à y travailler. Vous me direz les légumes que vous préférez, et vous pouvez être sûr qu'ils y abonderont toujours. J'augmente vos poules du double par le couvage de cette année ; j'ai le talent de les élever, et vous perdrez peu de poussins. Vos brebis doubleront aussi : je sais élever les agneaux ; nous avions des brebis en petit nombre, n'ayant pas de place, mais elles nous ont été bien utiles. Ici, vous avez de la place et des pâturages : un berger en conduit aussi bien trois cents que cent cinquante. Voilà une mare : j'y ferai faire, sous votre bon plaisir, un treillage qui la sépare en deux ; la partie d'en bas me servira pour élever des oies et des canards ; outre la provision que cela fait, j'en tirerai d'excellents lits de plume, dont j'espère donner un beau trousseau à chacun des enfants que vous marierez. Tout cela ne vous coûtera rien, par votre emplacement isolé ; votre grange nourrira tout cela par ce qui s'échappe au battage ou au vannage ; votre pré enclos que voilà vous nourrira pendant six mois, après la coupe des foins, le double de vaches que vous avez ; en hiver, vos pailles suffiront. Ces animaux augmenteront vos engrais. Vous avez un colombier qui sert à mettre des javelles : mettons-y des pigeons pattus qui n'incommoderont pas

le paysan : cela vivra des graines de vesces que vous semez dans vos chaumes-jachères pour les donner en vert aux chevaux : je vous réponds, avec tout cela, que votre dépense journalière ne sera plus prise sur le produit de vos terres. Je n'ai rien à dire au sujet des cochons ; l'usage où vous êtes d'avoir ici une truie portante est si excellent que vous vendez des porcs au lieu d'en acheter ; il est rare d'en avoir une aussi bonne que la vôtre, qui porte régulièrement douze petits par ventrée ; mais on l'avait trop négligée avant notre mariage : elle était maigre, épuisée, et elle ne vous donnait que des avortons ; voyez les derniers : ils promettent d'être d'une très belle venue. Ainsi, mon mari, tout ira bien, et d'autant mieux que le soin de toutes ces choses est pour moi une occupation de goût, et plutôt un plaisir qu'une occupation.

Edme Rameau fut enchanté de ces détails, qui ne furent pas donnés en un jour, mais qu'il ne fallait pas séparer ici. Cet honnête laboureur jouit alors du bonheur le plus doux pour un mari sensé, d'avoir toute confiance en sa femme pour les détails intérieurs et de n'avoir à s'occuper que des affaires du dehors. Il amassait comme c'est le devoir de l'homme, il apportait à la maison ; et il était sûr de confier en de bonnes mains le fruit de ses travaux qui était économisé, conservé par Barbare, comme c'est le devoir de la femme.

Considérée comme ménagère, la jolie laboureuse était un modèle : active, entendue, laborieuse, n'aimant que les occupations lucratives, ses amusements mêmes étaient de rapport ; mais ce n'est pas en cela qu'elle fut plus admirable et plus digne d'être citée pour modèle à tout son sexe : c'est comme épouse, comme mère, comme belle-mère.

Comme épouse, Barbare avait toutes les qualités, tous les sentiments convenables. Elle regardait son mari comme son chef, son guide, son maître et son père. Elle était loin de ce dangereux et criminel système d'égalité qui ne peut être préconisé que par

les libertines des villes ; elle se croyait dépendante, et elle était soumise, non en esclave, mais en fille. Jamais femme n'aima autant son mari. Elle lui avait consacré toutes ses affections, tous ses désirs : elle ne voyait que lui d'homme dans le monde.

Deux points fondamentaux dirigeaient sa conduite à l'égard de ce cher mari : son agrément et sa conversation. Le second ne l'occupait pas plus que le premier. Le laboureur était obligé au travail le plus rude, le plus continuel ; ainsi, les soins que Barbare en prenait faisaient partie des occupations journalières ; elle les proportionnait au genre de travail, à la saison, à l'état de la santé de son mari ; c'était son étude la plus chère, son occupation favorite, celle qui lui causait le plus de plaisir : elle n'en avait pas davantage dans les bras de son mari qu'à s'occuper de ce qui pouvait le lui conserver, prévenir ses incommodités ou les adoucir. En arrivant chez lui, Edme Rameau était un roi, un dieu, au-devant de qui tout volait : les soins les plus empressés l'accueillaient, en été dans un lieu frais, en hiver auprès du feu ; des chaussures chaudes, un bonnet fourré, un siège mollet, un grand verre de vin chaud, lui étaient présentés avant de l'embrasser, et, de tout loin qu'il avait été entendu, Barbare s'était écriée : — Mes enfants, voilà votre père ! Sa place ! vite, vite, ôtez-vous ! — On le laissait chauffer tranquille, ce père, ce mari si aimé, tandis que l'on achevait de servir le souper : la table était approchée auprès de lui, et on attendait qu'il se retournât pour commencer ; ce n'était pas comme ici : *Madame est servie*; là, madame servait son chef laborieux ; elle attendait respectueusement, tendrement, qu'il fût en état de manger, et, alors, elle se plaçait à côté de lui à la seconde place, lui présentait ce qui pouvait lui plaire et goûtait l'inexprimable plaisir de le voir content, nageant dans la joie par les attentions cordiales et délicates qu'on lui marquait. Lorsqu'il avait mangé, ainsi que toute la famille, on desservait, la ménagère avait l'œil sur ce qui pouvait être resservi ; elle présidait elle-même à la nourriture de ces animaux utiles commen-

saux de leurs maîtres, et, tout cela fait, elle revenait prendre sa place à côté de son mari. Cependant, toute la famille, enfants et domestiques, avait formé un cercle autour de la vaste cheminée à l'antique. On y jetait deux javelles de sarment de vigne, une grosse bourrée de branchage de chêne, et quelques bâtons de charbonnage : tout cela faisait un feu clair, et qu'on peut nommer de reculée, afin que le grand cercle fût également échauffé. C'est tandis que la famille goûtait ce plaisir, si grand en hiver, surtout pour des paysans légèrement vêtus de toile, que le père de famille faisait le plus beau rôle : il parlait, racontait des histoires, donnait des instructions ; il était écouté avec une attention avide, et sa femme donnait l'exemple. Edme Rameau avait de l'esprit ; il avait vu Paris où il avait été clerc de procureur ; il savait mille choses intéressantes pour des enfants et de pauvres paysans qui n'avaient jamais quitté leur village. Barbare avait lu ; souvent son mari la priait de parler : elle le faisait avec grâce et modestie, ne disant que des choses de bon exemple, soit de ses lectures, soit de sa feue mère, soit de sa bonne sœur, imitant en cela son mari qui racontait souvent les bons exemples qu'il avait eus de son respectable père et de sa bonne mère : comment il les avait respectés vivants et regrettés morts, comment il avait servi de père à ses deux sœurs, etc. Ces soirées d'hiver, quel qu'eût été le sujet de la conversation, étaient toujours terminées par la lecture d'un chapitre de la *Bible* gauloise, héréditaire dans la famille Rameau. Dans l'Avent, le père de famille chantait des noëls que la famille répétait en chœur ; et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que c'était un gros volume in-8°, imprimé à Paris, et dont les cantiques étaient beaucoup plus raisonnables que ceux de la *Grande Bible des noëls.** Après la lecture du chapitre de la Bible, le père de famille se mettait à genoux et récitait en français le *Pater, le Credo,* une petite prière pour demander une bonne nuit, et le psaume *Nunc dimittis servum.* Il souhaitait ensuite le bonsoir et se mettait au lit, que son épouse avait bas-

siné elle-même durant la prière, se tenant agenouillée au pied du reposoir. Dans tous les temps de veillée d'hiver, excepté celui des noëls, les garçons préparaient les échalas pendant la conversation, et les filles taillaient le chanvre ou filaient. La mère de famille donnait l'exemple : cette partie de la soirée était destinée à repasser tout ce qui appartenait à son mari pour voir s'il n'y avait rien à y faire, et elle racommodait en écoutant.

Dans l'été, lorsque son mari était occupé aux rudes travaux de la fauchaison ou de la récolte des grains, Barbare lui tenait les rafraîchissements prêts, du linge à changer s'il était en sueur. Au premier bruit que faisaient les chevaux en rentrant, comme elle savait que son mari soignait ces utiles animaux de préférence à lui-même, elle courait au-devant de lui, avec un grand gobelet d'argent plein de vin, et elle l'obligeait à l'avaler, avant de prendre aucun soin des animaux. — Comme vous avez chaud, mon mari ! Buvez bien vite! Un homme comme vous est si précieux que nous ne devons tous songer qu'à vous conserver. — Elle veillait ensuite avec sollicitude à ce qu'il ne se refroidît pas ; elle revenait auprès de lui s'il ne montait pas assez tôt : elle essuyait la sueur de son front, de son dos ; elle l'obligeait à prendre une chemise, une veste, et, quand il était calme, elle lui donnait les choses rafraîchissantes qu'il aimait. Car elle était parvenue, au bout de quelques années de mariage, à avoir chez elle de tout ce qui peut flatter le goût en laitage, en fruits, comme fraises, framboises, groseilles, melons, poires, abricots, mûres, pommes, châtaignes, beaux raisins, fruits à cuire.

Elle avait aussi la coutume, étant bonne pâtissière de campagne, de régaler son monde, et surtout son mari et sa famille, en pâtisseries, les deux jours de la semaine où elle cuisait le pain : c'étaient des tartes aux épinards, si délicieux qu'on ne pouvait s'en lasser ; elle en faisait aux poireaux pour les gens parce que le paysan grossier aime les choses fortes ; elle faisait des fouaces très minces, avec du beurre et de la pâte-levée tandis que le four

chauffait, et elle envoyait cela tout brûlant par les servantes aux hommes qui travaillaient : régal dont ils étaient si avides que, lorsque les journaliers étaient introuvables pour les travaux de vignes, on accourait chez Edme Rameau pour être régalé. C'est ainsi que cette digne mère de famille, par son entente, par sa conduite en tout, faisait le bonheur et le profit de son mari.

Comme mère, la conduite de Barbare Ferlet, femme Rameau, fut si digne d'éloges et si exemplaire qu'on peut la regarder comme un chef-d'œuvre. Elle eut un fils dès la première année de son mariage, qui fut nommé Nicolas-Edme ; son frère aîné, Edme-Nicolas, fut son parrain au nom du père Nicolas Ferlet, et Nanette Rameau, sœur aînée, sa marraine. Cet enfant était d'une rare beauté ; il faisait l'admiration de tout le monde, mais ses dispositions ne furent pas également heureuses : il était opiniâtre, pétulant, inventif pour détruire ; il prenait tout ce qu'il pouvait à la maison pour le donner à ses camarades d'enfance. Barbare le corrigeait avec une sorte de sévérité à cause des enfants du premier lit, ce qui allait au point que souvent ceux-ci intercédaient pour le petit coupable, qui les payait d'ingratitude ; mais tel était leur faible à tous pour cet enfant, à cause de sa gentillesse, qu'ils le chérissaient, même lorsqu'ils se brouillaient avec sa mère, et qu'ils lui passaient tout. Barbare gémissait d'avoir un enfant d'un pareil caractère. Un jour qu'elle en versait des larmes dans le sein de son digne père, le vieillard Ferlet, qui était venu la voir : — Ma fille, lui dit cet honnête homme, je vais observer votre fils pendant ces deux jours de fête que je dois rester avec vous, et, avant de partir, je vous dirai ce qu'il est, sans vous flatter, afin que vous et son père y portiez remède.

Le vieillard, durant les deux fêtes, eut toujours avec lui le petit Nicolas, dont il gagna l'amitié par du sucre et des châtaignes. Il le mit à différentes épreuves pour connaître le fond de son caractère : l'enfant n'était pas facile à pénétrer. Dès le second jour, après que toute la famille se fut retirée, le père Ferlet dit

à son gendre et à sa fille : — Mes enfants, vous me voyez rayonnant de joie. Je connais l'enfant comme je connais la mère : écoutez-moi tous deux. Nicolas est vif ; il tient de vous, ma fille, et de votre mère : il a l'enfance que vous avez eue, et, si vous avez été bonne fille, et si vous êtes bonne femme... L'est-elle, mon gendre ? — Excellente, et au delà, s'il se pouvait, mon père. — L'enfant est spirituel, et pourtant naïf ; il est haut, non de dureté, mais de dignité ; impatient, comme vous le fûtes, à l'humiliation, à la domination ; il se croit, à son âge, autant que le roi, et n'entend rien souffrir des autres, pas même de vous, son père, de vous, sa mère : je l'ai éprouvé de toutes façons, et demain je l'éprouverai devant vous. C'est tout ce que j'ai à vous dire ce soir : demain, au déjeuner d'adieu, je vous ferai voir le reste. — Barbare se jeta au cou de son mari, puis aux genoux de son père, en disant au premier : — Ah ! il ne pouvait rien sortir que de bon d'un homme comme vous, mon mari ! — et au second : — Vous rendez à votre fille la joie et le bonheur ; car ils étaient quasi venus à rien par la peine que me faisait cet enfant à mesure qu'il grandissait.

Le lendemain, au déjeuner d'adieu, le père Ferlet appela Nicolas qu'on venait de faire lever : il accourut auprès de son grand-père. — Nicolas, mon fils, j'entends que vous soyez soumis, obéissant à votre père, à votre mère, qui est ma fille, sinon, je vous châtierai comme ce chien quand on l'a dressé à la chasse du vol. — Nicolas le regarda noir, et, quoique joli, l'enfant devint laid par la colère et la noirceur de son regard : il tourna le dos sans répondre ; mais il brisa son petit cheval, son petit chariot, il jeta ses quilles et sa boule au feu ; son ménage de terre fut mis en poudre ; ensuite il s'assit le dos tourné. — Nicolas, lui dit son grand-père, c'est pour t'éprouver, ce que je t'ai dit : crois-tu donc qu'un grand-papa qui t'a fait tant d'amitié hier voulût te traiter comme un chien de chasse ? Oh ! je te croyais de l'esprit. Ton père en a, ta mère en a, et tu n'en as pas ! Oh ! oh ! de qui tiens-tu ? — Nicolas

se retourna : — Moi, je ne suis pas une bête comme le chien de chasse. — Non ; mais tu n'as pas autant d'esprit que je croyais, car tu aurais entendu la raillerie. C'était pour rire : j'aime trop ta mère, qui est ma fille, pour ne pas t'aimer à la folie. Viens. — L'enfant ne courut pas : il se précipita, la larme à l'œil, dans les bras de son grand-père. — Ce n'est pas tout : je veux te réconcilier avec ta maman, qui avait du chagrin à ton sujet : j'ai dit hier au soir à ta mère, à ton père, que tu serais bon sujet, que tu les aimais bien et que tu n'étais qu'un enfant, et trop vif : ils m'ont cru ; ils vont t'embrasser tous deux. — En effet, sa mère lui tendit les bras. L'enfant alla d'abord à son père, devant lequel il fallait passer, et reçut ses caresses qui consistèrent dans un serrement de main ; puis, regardant sa mère, il lui dit une chose au-dessus de son âge (il avait huit ans) : — Baisez mes sœurs (il en avait deux); mais, moi, ne me baisez pas : condamnez-moi à faire ce que vous voudrez, je vais vous bien obéir. — C'est encore là sa mère, dit tout bas le vieillard ; enfant, elle ne pouvait souffrir les caresses ; elle les repoussait même de notre part. Nicolas, ton père t'aime; mais, s'il était en danger et qu'il fallût, supposons, mettre ta main dans le feu pour le sauver, le ferais-tu, là, s'il le fallait? — Oui, oui, grand-papa. — Nous allons voir si tu dis vrai, car ta mère a grand besoin de ton petit secours ; si tu aimes ta mère, il faut le prouver. — L'enfant ne répondit rien, mais il s'avança du côté de la cheminée, et, tandis qu'on se faisait des signes, ne se doutant pas de son action, il se mettait la main au feu. Ce fut la mère qui s'en aperçut la première. Elle fit un cri perçant, s'élança sur l'enfant et le retira, la main déjà endommagée. Elle s'évanouit. Le père, l'aïeul, surpris, ne songèrent d'abord qu'à le secourir. — Attendez, attendez, dit le petit garçon, je vais brûler l'autre pour la faire revenir ; car celle-là me fait trop mal. — Son aïeul fut obligé de quitter sa fille et de se jeter sur l'enfant. La mère reprit ses esprits, et son premier mouvement fut de baiser la main douloureuse de son fils. Elle se leva

ensuite, vive comme l'éclair, et fut chercher du beurre frais dont elle la couvrit : elle l'enveloppa ; elle voulait retenir l'enfant dans son giron. — Laissez-moi, maman, lui dit-il ; et soyez sûre que vous serez bientôt sauvée, car je souffre bien ! — Et il riait. — Je vais courir pour moins sentir, à moins qu'il ne le faille. — O mon cher enfant ! s'écria la mère, mon pauvre enfant envers qui j'ai été injuste ! mon pauvre enfant, mon cher enfant ! — Ne jugeons pas trop tôt les enfants, dit alors le père Ferlet ; mais, auparavant, essayons tous les moyens ; et si, pas un ne réussit, attendons encore : il est des hommes qui ne sont faits qu'entre trente et trente-cinq ans : les juger plus tôt, c'est manger un excellent fruit encore vert et faire d'après cela le procès de l'arbre. Il est des hommes, et souvent ce sont des grands hommes, qu'il faut qui soient cuits par le feu de l'adversité, pour ainsi dire, avant d'être dans toute leur bonté, mais le vôtre n'ira pas si loin. Adieu, mon gendre ; adieu, ma fille ; soignez la main de votre enfant, et songez que c'est un caractère généreux ; traitez-le en homme avant le temps, et vous verrez qu'il le deviendra, et qu'il surpassera peut-être vos espérances. (1)

Barbare eut six autres enfants : les deux filles et quatre garçons, qui rendirent Edme Rameau père de quatorze enfants ; la mère éleva les filles avec la plus grande attention, leur apprenant ce qu'elle savait, l'économie, la propreté, le soin entendu, le respect pour le premier sexe, leur inculquant de bonne heure, par son exemple et par celui des femmes qui tenaient une conduite opposée, que, le seul moyen d'être heureuse en ménage, c'est d'être soumise à son mari, de le chérir, de le rendre si content qu'il soit forcé de sentir le besoin qu'il a de sa femme.

Sa tendresse était extrême pour tous ses enfants, surtout pour

(1) *Cet enfant porte encore aujourd'hui, à 48 ans, la marque à la main droite de son dévouement : l'ongle brûlé de l'annulaire droit n'est revenu que séparé en deux parties dans sa longueur. Voyez, à ce sujet, le* M. Nicolas.

Nicolas et pour sa fille Barbare, la plus jolie ; mais ces deux privilégiés étaient précisément ceux pour qui elle montrait le moins d'indulgence : cependant, s'il leur arrivait quelque peine, ah ! comme son cœur maternel la partageait. (1)

Jamais belle-mère ne posséda les vertus de ce titre scabreux à un aussi haut degré que Barbare Ferlet. A peine mariée, elle se vit jalousée de ses grandes belles-filles qui tâchèrent de mettre leurs frères contre elle : l'un, Edme-Nicolas, était abbé; le respect qu'il conservait pour la mémoire de sa mère le rendit injuste envers Barbare ; il crut les calomnies de ses sœurs. Elles tournaient à mal jusqu'à la tendresse d'une épouse pour son mari ; elles la peignaient comme l'effet d'un penchant à la lubricité. Il faut avouer que la dévotion, dont ces filles faisaient profession, est une chose bien dangereuse. Elle empoisonne tout, et les scélérats ne sont pas pires, dans leur genre, que les dévots ; l'honnête homme, l'honnête femme, ne sont ni dévots affectés, ni méchants, suivant cette maxime admirable de Cong-fut-sée : « Il vaut autant ne pas atteindre à la vertu que de l'outrer. » Barbare souffrit l'injustice de ses belles-filles sans murmure ; jamais elle ne se plaignit à son mari des propos qui lui revenaient. Elle maria l'aînée comme sa fille et son amie; la seconde voulut aller à Paris auprès d'une tante paternelle : Barbare se dépouilla pour elle ; elle épuisa toutes ses petites épargnes et la préféra ainsi à ses propres enfants. Le séminariste ne recevait d'elle que des bienfaits : elle engagea son mari à faire étudier le cadet, quoique l'aïeul maternel de ce garçon s'y opposât. Elle veilla ensuite à l'établissement des autres filles, travailla douze ans unique-

(1) *Mon intention était de mettre, dans cette* Nouvelle, *des traits frappants de tendresse maternelle, de soumission d'épouse ; mais je m'aperçois que je répéterais ce qui est infiniment mieux exprimé par lettres dans la* Paysanne pervertie, *que je viens de publier : on y voit une mère digne de l'admiration et du respect de tout ce qui porte le nom d'homme. Cet ouvrage a* 120 *figures, le* Paysan perverti, *dont il est le complément, en ayant* 82.

ment pour elles afin qu'elles eussent un bon trousseau : elle en fut payée d'ingratitude, et, cependant, jusqu'à la fin de ses jours, elle a respecté le prêtre comme son mari même.

Son Nicolas eut la petite vérole à douze ans et devint aussi laid qu'il avait été beau. Quand il fut rétabli, sa tendre mère, qui l'avait veillé vingt nuits de suite, le voyant triste de sa laideur, lui tint ce discours au-dessus d'une femme, même de la ville, où elles sont si savantes et si philosophes ! — Quoi ! un garçon, presque un homme, songe à la beauté comme une femme ? Ah ! mon fils, quelle faiblesse ! quelle enfance ! Sachez que votre laideur accidentelle sera un avantage, non seulement pour vous, mais pour l'honnête fille que vous aurez un jour pour compagne : la beauté du sang n'y perdra rien, et elle aura un mari moins damoiseau, moins occupé de lui-même, et plus admiratif pour elle ; car, mon fils, le bon sens m'a seul appris une chose : c'est qu'il faut, pour le bonheur, que le mari et la femme s'admirent. Celle-ci doit être étonnée des qualités, de la science de son mari, celui-là, enchanté des grâces de sa femme : si la femme est savante et le mari beau, il n'y a plus d'admiration, plus de bonheur. Votre père vous destine à vivre à la ville : quel malheur, si vous étiez resté avec votre beauté efféminée! Elle aurait été un piège pour vous-même et pour les autres, un appât de corruption : je vous aime mieux, mon fils, avec cette figure mâle qui ne tentera pas les coquettes, mais qui n'inspirera jamais de répugnance à la fille sensée, aimable, sage, et telle qu'il vous la faudra. — Lorsque Nicolas eut seize ans, sa mère s'aperçut que ce jeune homme était d'un tempérament brûlant. Elle s'applaudit encore plus de sa laideur, mais elle lui donna de sages avis : elle remplit son cœur d'un amour honnête pour une de ses cousines, jeune fille aimable, innocente comme les filles des honnêtes laboureurs le sont aux villages éloignés de la corruption des villes. Elle n'employa que ce moyen, persuadée qu'un amour vertueux est la sauvegarde la plus sûre contre un tempérament précoce. Mais, le jeune homme

ayant été mis à la ville, il se trouva loin des regards surveillants de sa mère. Cependant, les bons principes qu'il en avait reçus le soutinrent quelque temps. Ce n'est pas ici son histoire. Il a rempli la destinée que lui avait prédite son aïeul Ferlet.

Barbare ne s'est jamais démentie : elle a toujours eu les mêmes attentions pour son mari ; elles étaient portées si loin que, lorsqu'il revenait un peu tard dans la nuit, elle envoyait les domestiques au-devant de lui de peur qu'il ne fût attaqué. Il tâchait de la rassurer à son arrivée, mais elle ne pouvait commander à son inquiétude que son imagination vive portait au delà des bornes de la raison.

Cette digne épouse et mère eut sa part des peines de la vie : ses enfants égalaient en nombre ceux du premier lit ; ils furent réduits à trois garçons et deux filles : deux de ses fils lui furent enlevés, l'un, âgé de quinze ans, à Paris où il prenait un état ; l'autre, qui servait (et celui-ci était du plus grand mérite, de la plus aimable figure), fut tué dans le Hanovre à l'âge de dix-sept ans. Le premier était tendrement aimé du père Rameau qui avait pour lui une sorte de prédilection à cause de la bonhomie, naïve et touchante, qui faisait le fond de son caractère : cette bonhomie, d'ailleurs, retraçait à Edme Rameau le souvenir d'un grand-oncle dont il avait été chéri. Il disait, en parlant de son second fils : —Voilà mon bon oncle : c'est son caractère ; Dieu me l'a rendu dans cet enfant. — Qu'on juge, d'après cette idée, combien il le pleura ! La mère Rameau voyait la douleur de son mari, et elle la partageait comme épouse et comme mère. Mais, à la mort du troisième fils, dans lequel on avait mis de grandes espérances que sans doute il eût réalisées, ce fut, non une douleur de tendresse comme à la mort du premier, mais un désespoir, un abattement, un découragement. L'aîné des fils n'était pas alors estimé ce qu'il valait : le quatrième et le cadet étaient trop jeunes pour être connus ; le père et la mère furent plongés dans un chagrin qui pensa leur être funeste.

Edme Rameau était à peine remis de cette violente secousse qu'il eut un autre chagrin causé par son fils Nicolas. Ce jeune homme avait les passions fougueuses. Il avait aimé une de ses cousines germaines jusqu'au mariage de celle-ci ; et cette passion, dirigée, favorisée par sa mère, n'avait porté aucune atteinte à ses mœurs. Il fut ensuite mis à la ville où il aima une jolie vigneronne. Il fut envoyé à la capitale ; là, maître de ses actions, son sang déjà bouillant s'alluma ; il se perdait s'il n'eût aimé ; mais il aima une aventurière, une jeune Anglaise, peut-être sans mœurs ; il la demanda pour femme à son père. Edme Rameau, bien informé, s'y refusa ; le fils, emporté par sa passion, excita la colère paternelle, augmenta la douleur de la perte de son frère et s'attira les plus terribles menaces. Tous ces chagrins réunis avancèrent peut-être les jours d'Edme Rameau.

Barbare Ferlet devint veuve à l'âge de cinquante ans et en vécut encore seize, pendant lesquels elle pleura son époux et porta le deuil. C'est la conduite de cette respectable femme qui a pénétré ses fils de respect pour le sexe de leur mère, surtout Nicolas, qui a toujours considéré les femmes comme les images de la Divinité à l'égard des hommes. C'est d'après ces éclaircissements que l'on doit juger les ouvrages qu'il a publiés et dont quelques femmes ont été blessées ; et, s'il a soutenu avec force la nécessité de la soumission des épouses à leurs maris, c'est qu'il est persuadé qu'elles n'ont que ce moyen d'être heureuses. Sa tendre mère ne vit pas les succès de son fils, mais elle en fut dédommagée par le respect du fils aîné du premier lit qui lui rendit enfin la justice qu'elle méritait. Cette digne femme avait été heureuse jusqu'à la mort de son mari : les chagrins l'assaillirent ensuite, et la douleur que lui causa le mariage de sa fille Barbare avec un homme qui ne lui convenait pas l'a conduite au tombeau. — Ah ! si j'avais mon soutien, mon protecteur, mon digne mari, s'écriait-elle, ma fille n'aurait pas osé me donner ce crève-cœur ! — Elle est morte dans les bras de son cher fils Nicolas,

qui lui avait sacrifié sa passion pour l'Anglaise ; il fit tout pour sauver sa mère : il n'y réussit pas, et il la pleure encore.

Lecteur, on parle souvent de ceux qu'on aime ; on les présente sous différents points de vue. Voyez la *Vie de mon père*, et le *Monsieur Nicolas* lorsqu'il paraîtra. Un M. Milran, de Cherbourg, a été étonné de trouver de la variété dans certains récits : il ne connaît pas le cœur humain !

Les Femmes de garnison

JAMAIS on n'a tant parlé morale, décence, convenance, pudeur, que dans notre siècle, et jamais peut-être on ne s'est autant éloigné de tout cela. Il y a longtemps que les mœurs de nos militaires choquent tous les gens sensés par leur contrariété avec la profession des armes, avec sa destination, son caractère et les dispositions qui devraient être propres à ceux qui l'exercent. Que sont nos officiers ? Des sybarites, des libertins, des danseurs, des acteurs, des gens dont le principe est d'être sans principes, des damoiseaux, des efféminés proprets jusqu'au ridicule, des canaux de corruption partout où on leur donne entrée, des persifleurs, non seulement des autres hommes, des femmes mêmes dont ils feignent d'être les chevaliers, mais de toute action honnête. Quelques-uns ont des vertus : c'est une exception ; et ces vertus, quelquefois sublimes, éblouissent sur la corruption générale au lieu d'en éclairer la turpitude. Un libertin, un efféminé, un lâche duelliste, un acteur, un chanteur, un damoiseau, un propret, doit être un mauvais officier. Que sont nos soldats ? Des êtres grossiers qui ont grossièrement tous les défauts de leurs officiers et, de plus, la sale

et crapuleuse débauche. On a porté la loi qui défend au soldat de se marier. Je ne l'examinerai pas : le législateur a eu ses raisons ; mais il fallait une autre loi avec celle-là. Trois ou quatre malheureuses suivent un régiment de six cents soldats à qui le mariage est interdit !... Je laisse au sens commun à suivre les conséquences. Les officiers, de leur côté, restent célibataires par différentes raisons, dont quelques-unes sont assez bonnes. Qu'en résulte-t-il ? Qu'on le demande aux Flamands qui ont vu les dernières guerres. (1) Mais, surtout, qu'on le demande aux gens sensés qui habitent les villes de garnison. Un régiment est un foyer de corruption qui dénature absolument les mœurs d'une ville et de ses environs, qui en fait la pépinière des prostituées de la capitale. Les femmes des premiers de la ville y deviennent toutes des catins dont l'inconduite contagieuse s'étend, se propage, et avec elle une infâme maladie qui ravage l'intérieur des familles. Quand un régiment change de garnison, il indique à celui qui le remplace les femmes du corps qu'il a faites ou qu'il a trouvées, avec la peinture fidèle de leur caractère, leurs faiblesses et le

(1) *J'ai connu, dans ma jeunesse, un garçon de famille que des circonstances malheureuses avaient réduit à la fâcheuse condition de Tartare d'officier pendant les dernièrs guerres de Flandre. Les récits qu'il m'a faits excitent encore en moi le frissonnement de l'horreur. Des filles de bons fermiers étaient obligées de se soumettre aux caprices révoltants d'un officier sans mœurs, et de là elles passaient à ses Tartares qui assouvissaient leur lubricité sur ces infortunées. Celui qui me racontait ces infamies a souvent eu la commission d'en aller chercher, et on les amenait de force. Une se sauva, un jour, dans un blé ; elle y fut découverte par les fourrageurs qui firent cercle autour d'elle ; l'officier eut l'honneur, et tout le détachement lui succéda. Le Tartare qui m'a raconté ce trait la reconduisit chez ces parents, demi-morte. Comme elle était riche, à la fin de la guerre il la demanda en mariage. Ses parents s'y refusèrent. — Elle aurait fait de bon cœur ce qu'elle a fait de force, lui répondirent-ils, qu'elle serait encore trop bonne pour un Français ; nous ne voulons pas de cette nation-là chez nous. — Quel crime que celui de déshonorer sa patrie et son pays ! On sait bien que les commandants puniraient ces abominations s'ils en étaient instruits. Mais la séduction, dans les villes de garnison, est encore cent fois pire. Ce ne sont plus ici les corps qui sont violés : ce sont les volontés qui sont prostituées, des mères de famille qui sont avilies, transformées en femmes publiques !*

parti qu'on peut en tirer. Ces femmes reçoivent les nouveaux venus sur le même pied qu'étaient les anciens : ce sont des veuves qui convolent à de secondes noces. Ceci est si connu qu'il en est devenu trivial. Il faut des mœurs ; les bonnes mœurs sont ce qui fait fleurir les Etats. Eh ! comment souffre-t-on que les militaires y portent une atteinte si funeste ? Que ne remédie-t-on efficacement à cet étrange abus ? Messieurs les ecclésiastiques, au lieu de déclamer contre les incrédules qui sont les prosélytes de leurs mauvais exemples, devraient bien plutôt s'élever contre ces abus réels, mais la passion décide de tout dans ce siécle. Le Janséniste ne voit rien de pis que le Moliniste, le Moliniste, rien de si dangereux que le Janséniste ; le pauvre philosophe qui n'a jamais causé que des révolutions avantageuses et tranquilles paraît un monstre à tous les deux : on s'attache à des misères, et on laisse couler à grands flots les fleuves de corruption. O insensés ! Mais quels remèdes ? dira-t-on. Je n'en vois aucun entre les mains des moralistes ; mais j'en sais deux efficaces dans celles du gouvernement : 1° le mariage ordonné à tous les officiers ; 2° ou son équivalent tel que l'expose le projet du *Pornographe*. Chez les anciens, les soldats de profession, pour la plupart célibataires, ne portaient pas la corruption dans les familles : l'adultère était un crime qui les faisait frissonner d'horreur ; mais, pour l'ordinaire, ils avaient une courtisane à laquelle ils se tenaient. Dira-t-on que notre religion s'oppose à cet usage ? Elle désapprouve encore davantage l'adultère. *De deux maux choisir le moindre* est une maxime sage que les hommes ont à la bouche depuis qu'ils savent parler. Le plus pressé est d'empêcher la corruption des mères de famille : voilà ce qu'il importe de faire ; le reste est peu de chose. C'est ce que vont prouver les deux héroïnes de cette *Nouvelle*.

Le corps de l'A*** fut envoyé, il y a quelques années, en garnison à B***. Les officiers du régiment de ***, en recevant

les nouveaux venus, leur donnèrent la liste de ce qu'on nomme les femmes de la garnison. Cet écrit était à peu près conçu ainsi : (1)

« Mme la Gouverneuse. Elle a quarante-cinq ans : il faut lui en donner vingt-cinq ; car il est essentiel d'en être accueilli pour avoir entrée partout. On ne dit rien de ses aventures ; si elle en a, c'est en souveraine qui favorise qui bon lui semble.

« L'Intendante est une jeune personne fort aimable, bien élevée : on ne lui a vu personne encore ; mais elle est si vive que cela ne peut tarder.

« La Présidente n'a que vingt-huit ans : elle a déjà eu dix ou douze aventures. Il faut un bel homme, recherché dans sa mise, léger dans ses propos, qui déchire agréablement les autres femmes et qui raconte avec grâce ses bonnes fortunes ; le charme auquel la Présidente cède le plus volontiers, c'est un grand nom ; ainsi, que celui qui doit la prendre ne soit pas moins que de la première noblesse ; s'il pouvait descendre, de droite ou de gauche, des Lusignan, de Coucy, des Montmorency, des Châtillon, etc., il serait sûr du succès. La raison, c'est que la Présidente est fille d'un traitant, mais elle est riche, et on ne perd pas son temps avec elle pour l'intérêt et le plaisir.

« La Présidente ***, moins jolie, est une conquête plus flatteuse : elle est de bonne maison ; elle a deux frères dans le service ; c'est pourquoi celui qui s'attache à elle doit toujours avoir de bons procédés ; d'ailleurs, elle est tendre et fidèle pendant tout le séjour : ce qui n'empêche pas qu'elle ne devienne aussi tendre et aussi fidèle pour le remplacement. Il lui faut un homme de son caractère ; c'est à quoi il ne faut pas manquer.

« La Conseillère *** est la plus jolie personne de la ville, mais c'est une Lucrèce qui a déjà été violée six fois par six régiments. Il faut un homme hardi qui ne s'embarrasse pas des défenses, des « Je vais appeler », même du cordon de la sonnette, quelque

(1) *Je le tiens d'un officier de ce corps.*

fort qu'il soit tiré : il ne répond à rien ; ce que la dame aime mieux que de mettre sa femme de chambre dans sa confidence.

« La Receveuse des *** est une brune piquante, très agréable, très facile, sachant le monde. Il faut lui donner un Enseigne ou un Lieutenant à former.

« La Subdéléguée est d'une fierté qui lui va : elle veut de la dignité ; il lui faut le Colonel, ou le Major, ou le Lieutenant-Colonel ; le titre fait tout, eût-on quatre-vingts ans.

« Les Elues, au nombre de quatre, savoir, l'Elue ***, l'Elue ***, l'Elue ***, l'Elue ***, sont assez agréables, surtout l'Élue *** : mais il faut quelqu'un qui ait quitté ou feint de quitter pour elle la Présidente ou les autres dames de la première volée ; ses camarades sont de bonnes pâtes de femmes dont on peut tirer parti de toutes les manières ; elles s'en accommodent.

« La Lieutenante-générale de ***, qui passe toujours l'hiver à B***, est une femme très dangereuse. Elle est belle, c'est ce qui la rend fière ; mais elle joint la hauteur à la méchanceté. Elle a fait une action infâme dont un officier du corps qui nous a précédés a tenu la note suivante :

Première Femme de Garnison

— Les femmes de ce quartier d'hiver sont jolies et rien moins qu'intraitables avec les officiers. Je suis dans un âge où l'on vole sans réflexion au devant des plaisirs ; peu touché néanmoins des liaisons dont le libertinage fait l'unique agrément, j'ai voulu que le cœur eût quelque part à mes intrigues amoureuses. Je n'aime pas longtemps, à la vérité, mais j'aime de bonne foi. Enfin, après quelques aventures sans conséquence, je m'attachai d'une manière plus solide. La lieutenante-générale de *** est une petite brune très piquante qui joint à beaucoup de pétulance l'esprit d'une provinciale qui n'a pas été trop bien élevée. Elle a l'œil vif, de la gorge, de l'enjouement, et montra du goût pour moi ou pour

le plaisir. Je ne la vis pas non plus avec indifférence ; ainsi, dès que nous nous connûmes, nous nous embarquâmes. Le temps que je ne pouvais lui donner, je le passais soit au jeu, soit à la chasse ; souvent même elle partageait avec moi, et la chasse, et le jeu. Quand j'étais de tiers à l'ombre avec elle, j'étais sûr, quoi que je fisse, de gagner ; elle avait de la délicatesse, et, sachant qu'un officier n'a jamais trop d'argent, elle voulait que sa perte me tînt lieu de ce qu'elle n'osait me donner ouvertement. Je lui en savais bon gré, mais je lui rendais en bijoux ce que je lui gagnais aux cartes. Notre intelligence allait le mieux du monde. Son mari était à Paris, à la poursuite d'un procès qu'il avait contre le Président au présidial de cette ville.

Dubourg, mon lieutenant-colonel, brave homme, bon ami, mais plus propre à conduire les travaux d'un siège qu'à réduire une femme dans les règles de la galanterie, s'était mis au rang des adorateurs de la lieutenante-générale. J'étais le préféré, mais je n'étais pas le seul amant ; elle était, pour ainsi dire, le rendez-vous des cœurs de toute la ville : c'était la Volière de M^me^ d'Ussé. (1)

Dubourg, tel que je viens de le dépeindre, parla dès qu'il en trouva l'occasion et le fit d'une manière très significative. La lieutenante, soit par amour pour moi, soit par indifférence pour lui, ne l'écouta que pour le bien gronder ; très expresses défenses lui furent faites de hasarder jamais de pareils discours. Il ne se le tint pas pour dit, et, la parole lui étant ôtée, les lorgneries et les petits soins allèrent leur train ; elle en fut importunée ; elle le maltraita de plus belle et le poussa d'une manière si hautaine qu'elle le réduisit à lui faire des menaces. Menacer une femme qui se croit jolie ! Outre que ce procédé n'est pas d'un galant homme ni d'un homme honnête, c'est un crime irrémissible de lèse-galanterie. Aussi la lieutenante jura-t-elle de l'en faire repentir.

(1) *Voyez la II^e^ Allégorie de J.-B. Rousseau.*

Elle me crut intéressé à servir sa vengeance ; elle m'exposa ses sujets de plaintes contre Dubourg, m'exagéra l'étendue de ses torts et finit par me demander si je l'aimais. — Si je vous aime, madame ! lui répondis-je ; en douteriez-vous ? — Et j'allais débiter une belle tirade de tendres protestations. — Laissez de vaines paroles, interrompit-elle vivement ; c'est par des actions que vous allez me prouver si je vous suis chère. Dubourg me déplaît ; il m'a offensée : défaites-moi de lui. — Je suis son inférieur, répondis-je ; mais, quand il serait le mien, la juridiction militaire ne s'étend pas jusqu'à l'amour, et je ne serais pas en droit d'exiger de lui de ne vous point aimer, de ne point vous le dire, et de ne point aller chez vous. — Je vois que vous ne m'entendez pas, répliqua-t-elle brusquement, ou que vous faites semblant de ne me pas entendre. Battez-vous contre lui ; tuez-le, ou ne lui donnez la vie qu'à condition qu'il ne paraîtra jamais devant mes yeux. — Quoi ! madame ! lui dis-je, vous exigez que je me coupe la gorge avec mon meilleur ami parce qu'il vous aime et que vous le haïssez ? C'est tout ce que je pourrais faire s'il m'avait enlevé votre cœur. — Ainsi donc, reprit-elle, vous ne voulez rien faire pour une personne qui a tout fait pour vous ? Voilà ce que c'est que d'avoir des bontés pour... de certains fats... qui font les braves et les matamores en parlant de leurs prouesses imaginaires, et dont la couardise se montre dans toute sa turpitude lorsqu'on leur demande une faible preuve de leur courage. Va, lâche, je trouverai quelqu'un qui me vengera de Dubourg et de toi. — Je soutins cette longue phrase en vrai héros de tragédie et lui laissai jeter son feu sans lui répondre. Je l'avais sincèrement aimée : ce trait m'ouvrit les yeux ; je compris qu'une intrigue de garnison ne pouvait pas être un véritable attachement. Je pris le parti que me dictait la raison, et je quittai la lieutenante en me promettant bien de ne jamais revoir une si pernicieuse créature.

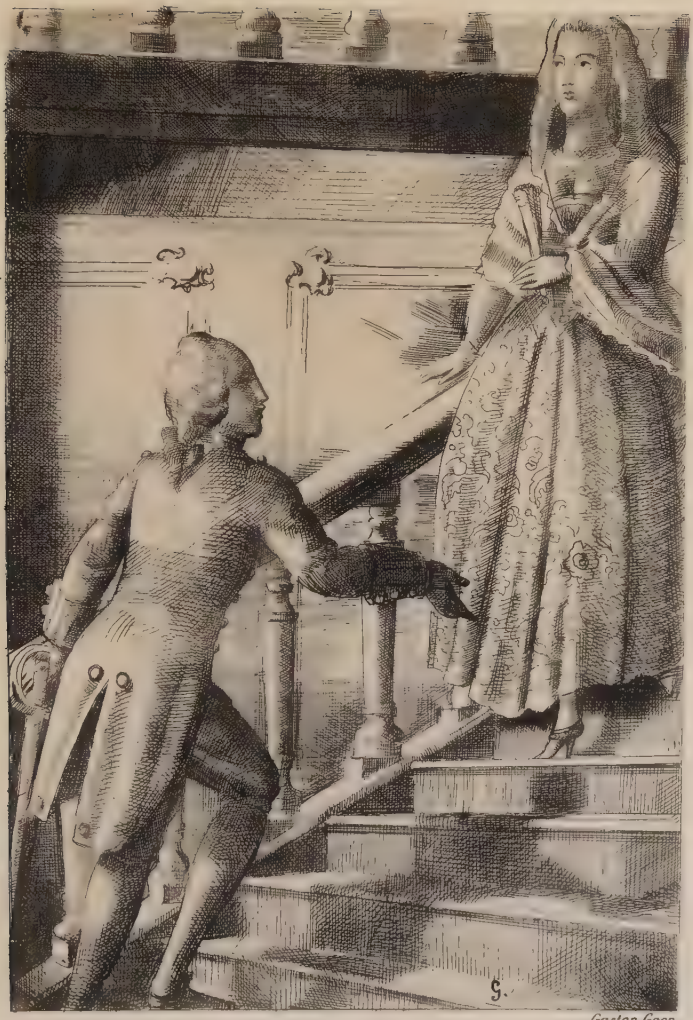
La saison avançait ; je croyais partir dans huit ou dix jours,

et qu'ainsi je n'aurais pas de peine à l'éviter pendant si peu de temps. Mais les choses tournèrent d'une tout autre manière.

Dubourg, qui ne savait rien de cette conversation, (car je n'avais pas jugé à propos de lui en faire part), continuait de lorgner la lieutenante-générale partout où il pouvait la trouver. Il fut bien étonné de s'apercevoir qu'on lui rendait coup d'œil pour coup d'œil. Charmé de sa bonne fortune, il s'approcha de la lieutenante et s'enhardit jusqu'à parler encore une fois. Ce ne fut plus cette tigresse qui avait voulu le dévisager : à toutes ses rigueurs succéda l'accueil le plus obligeant. Dubourg crut qu'il devait profiter d'un caprice peut-être passager ; il devint pressant et demanda, en habile homme, une conversation plus particulière. Il l'obtint, et on lui fixa l'heure d'un rendez-vous pour le lendemain.

Jugez de l'impatience avec laquelle l'amoureux Dubourg passa la nuit ! Idées agréables, songes légers, avant-goût des plaisirs, tout concourait à lui procurer des moments aussi délicieux que l'attente en est pénible et tumultueuse. Ce ne fut pas tout : ce vrai militaire, le plus négligé de tous les hommes (1) et qui se souciait le moins de l'élégance, voulait aller en poste à Paris pour y passer la nuit chez un baigneur ; mais, ayant fait réflexion que la fatigue du cheval anéantirait plus qu'il n'aurait acquis, il se contenta de se poudrer, de se parfumer jusqu'aux yeux, et l'habillement guerrier fit place à la parure efféminée d'un petit-maître. Le jour s'écoula dans les occupations de cette ridicule toilette. Quatre heures sonnèrent ; c'était l'instant du rendez-vous. Dubourg y vole. Il trouva la lieutenante dans l'équipage d'une personne qui va sortir ; le mantelet et l'écharpe étaient mis, elle demandait ses gants et son manchon. Cela fut d'un mauvais augure. — Monsieur, lui dit-elle en descendant l'escalier, vous m'acquerreriez à trop bon marché s'il ne vous en coûtait que

(1) *Un vrai militaire est toujours négligé dans son vêtir ; cela est vrai.*



Gaston Coor

Il trouva la lieutenante dans l'équipage d'une personne qui va sortir.
P. 278

deux mois de persévérance. Mon cœur se met à un plus haut prix ; pour en devenir le maître, il faut vous en rendre digne. — Qu'exigez-vous de moi, madame, pour un si grand bonheur ? reprit-il. — La vie du chevalier d'Iran, répliqua-t-elle. Immolez-le à mon ressentiment de manière ou d'autre, et je suis à vous. — Dubourg, combattu entre l'honneur et le désir de la possession d'une belle femme qu'il adorait, hésita et ne répondit point. Le combat fut court, mais violent : la vertu triompha. — J'étais bien fou, lui dit-il, de me laisser tromper par le faux radoucissement d'une coquette ! J'estime fort vos bonnes grâces ; mais, si l'on ne peut les mériter que par un assassinat, je ne suis point votre homme : pourvoyez-vous ailleurs. — Et, lui faisant une profonde révérence, il se retira, non sans pousser un soupir et sans la regarder encore.

Deux soldats de ma propre compagnie se trouvèrent de meilleure composition. Vingt pistoles données ou promises à chacun d'eux leur firent entreprendre de m'assassiner lorsque je serais à la chasse. Malheureusement, le jour qu'ils avaient choisi pour commettre leur crime le gibier avait donné ; j'avais tiré jusqu'à mon dernier coup ; je revenais accablé de lassitude et chargé de perdrix. J'étais seul, m'étant écarté de ma compagnie, et je passais dans un petit bois, à deux cents pas de la maison d'un de mes amis de ce pays-là, lorsqu'un des deux coquins me lâcha son coup de fusil à bout portant : ma gibecière en amortit l'effet ; et, tandis que je tournais la tête du côté d'où venait l'attaque, l'autre me déchargea le sien dans l'épaule et me la rompit. Je tombai, noyé dans mon sang ; ils me crurent mort et se retirèrent tranquillement à la ville. En effet, il s'en fallait de bien peu qu'ils n'eussent exécuté les ordres d'une femme cruelle et vindicative.

Mon ami, qui avait chassé avec moi, s'en revenait chez lui ; il me trouva luttant entre la vie et la mort. Il était presque nuit, et d'abord il eut quelque peine à me reconnaître. Enfin, m'ayant regardé de plus près : — Quoi ! mon cher d'Iran, s'écria-t-il, c'est

vous ? — Je n'étais pas en état de lui répondre ; j'avais perdu connaissance. Il envoya son valet chercher du secours et me fit porter dans sa maison, où l'on eut beaucoup de peine à me déshabiller ; mes membres étaient roidis, mes mouvements douloureux, mon habit et mon linge hachés dans ma blessure. Le chirurgien la jugea mortelle. Lorsque j'eus repris connaissance, je voulais qu'on me transportât à la ville. Mon ami s'y opposa, me pria de rester chez lui jusqu'à ma guérison et m'assura que j'y serais traité comme un frère.

J'avais lié une véritable amitié avec lui : j'acceptai son offre sans beaucoup de difficulté. La cure fut longue, et bien m'en prit que le chirurgien qui me pansait fût habile homme. Enfin, je guéris. Il ne me fallait plus que dix ou douze jours pour me mettre en état de souffrir le cheval. Le régiment était parti ; j'avais mandé mon accident à M. de Ch***, et j'en avais obtenu un congé de six semaines, qui était sur le point d'expirer.

Un jour, raisonnant ensemble, mon ami et moi, sur le malheur qui m'était arrivé, il me dit qu'il avait cru d'abord qu'on voulait me voler, mais que, m'ayant trouvé mes habits et mon argent, il avait changé d'idée. — Je me doute, lui répondis-je, d'où vient le coup ; mais, puisque j'en suis réchappé, il est inutile de faire éclater la chose.

Dubourg m'était venu voir ; il m'avait conté tout ce que je viens d'écrire de la lieutenante-générale ; il avait ajouté qu'elle n'avait pu si bien se déguiser, lorsque le bruit de mon accident se répandit, qu'elle n'eût laissé paraître une maligne joie. Ce récit avait fortifié mes soupçons, ou plutôt les avait confirmés. Mais quelle vengeance tirer d'une femme ? Je l'avais aimée, j'en avais été aimé : quelque indigne que son procédé la rendît d'aucun ménagement, je respectai mon choix, et j'eus la délicatesse de dissuader Dubourg que ce fût elle qui m'eût fait assassiner. Je me contentai de lui recommander d'avoir l'œil sur deux cavaliers que je lui désignai, lui faisant entendre obscurément qu'ils en

voulaient à leurs officiers et qu'ils seraient dangereux dans une action. J'ai appris dans la suite que je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures et qu'ils avaient été punis.

(Nota en rouge) : « Il faut que celui qu'on chargera de cette femme la châtie : ce serait déjà fait si elle était venue à B*** durant notre séjour.

« La Mairesse. C'est une grosse réjouie, d'assez bonne famille, son mari étant Maire perpétuel et fort riche. Il n'y a que du plaisir avec cette femme. Elle rit des infidélités, excuse l'infidèle, lui pardonne et le reprend, s'il revient. Elle appelle son amant « mon enfant », et tous ses amants sont des enfants gâtés.

« Une riche bourgeoise, Mme Desgrions. C'est une libertine que les sous-lieutenants peuvent peloter en attendant partie.

« Sa belle-sœur, Mme Devillemotte, est une femme estimable autant que belle. Elle mérite des égards, et celui de la troupe qui lui manquerait devrait être réprimandé par tous ses camarades. Elle est d'un attachement solide, et elle ne change d'amant que lorsque le régiment change de garnison.

« La femme d'un célèbre avocat, Mme Hardouin, est une bégueule, mais elle vaut son prix ; quand une fois un militaire l'a soumise, ce qui arrive deux ou trois fois par garnison, elle le traite fort bien et fait la cruelle pour tout le monde jusqu'à ne pas coucher avec son mari. Elle n'est pas trop à ménager, mais on peut la laisser aux romanesques ; elle les confirmera d'abord dans leurs idées pour ne les en désabuser que mieux ensuite.

« La femme du P. G. Elle a quarante-cinq à cinquante ans, elle a eu le triple d'aventures. Elle est encore appétissante, d'ailleurs ; elle a de l'usage et sait le monde : c'est ce qu'il faut aux débutants, qu'elle aime à former, surtout quand ils sortent des Pages : c'est un ragoût pour elle.

« Mme de Crusselles. C'est la femme d'un vieux gentilhomme qui n'a jamais servi ; elle a vingt-deux ans, et elle est fort bien.

Il faut s'adresser à sa femme de chambre, qui vous introduit dans le boudoir quand sa maîtresse est couchée avec son vieux mari. La maîtresse le quitte sous prétexte de se trouver mal et vient se trouver bien avec son galant. Il lui faut des jeunes gens déjà bien formés.

« La femme d'un riche apothicaire. C'est une beauté, mais elle est intéressée ; il lui faut quelqu'un qui fasse de la dépense. Elle est alors fidèle : on peut l'avoir à deux si l'on n'est pas assez riche.

« Mme du Flamel. C'est la plus aimable et la plus vertueuse femme de la ville. Elle n'a jamais aimé, sans doute, puisqu'il ne s'est encore trouvé personne digne d'elle, mais ses grands yeux bleus inspirent la tendresse. Plusieurs officiers l'ont attaquée en vain ; c'étaient les moins faits pour réussir, à raison de leurs mœurs. »

Un jeune capitaine, bel homme, honnête, délicat, sensible, va leur succéder : mais la séduira-t-il ?

Seconde femme de garnison

Mme du Flamel avait épousé un homme de quarante ans, encore bel homme ; c'était un magistrat estimé, riche, cultivant les sciences, aimant les arts, et bon appréciateur du mérite. Valfrède Constance de Ramons l'avait préféré à de plus jeunes amants parce qu'il lui avait paru plus sensé. Elle était sans amour, mais elle avait beaucoup d'estime et un tendre attachement pour son mari. Quand le baron de B*** l'aima, elle n'avait pas encore eu d'enfants, et elle conservait toute la fraîcheur d'une jeune fille de vingt-et-un ans, qui était son âge. C'était une belle brune, mais dont l'œil noir était plein de douceur à cause de sa modestie; ses couleurs étaient bien fondues, la forme de son visage, ronde et pleine, mais petite ; elle avait la bouche si mignonne que c'était un prodige, le nez bien fait, la gorge haute, et les plus belles

mains qu'il soit possible d'imaginer ; sa taille était fort mince et courte, quoique Mme du Flamel fût grande, ce qui lui donnait un air plus enfantin. Elle avait le tour le plus agréable, la jambe bien, et le pied peut-être encore mieux. C'était une femme vraiment provocante.

Le baron de Biaudos, capitaine de dragons au régiment d'A***, s'était lié avec le mari de Mme du Flamel par conformité de goûts. C'était un grand jeune homme, d'une taille bien prise, d'une belle figure, ayant des mœurs et ne voyant à la capitale, au lieu des libertins, que des gens de lettres les plus estimables. Tout le corps pensa, d'après les notions qu'on avait du caractère de Mme Du Flamel, qu'elle convenait parfaitement au baron. Mais, quand on en parla au jeune capitaine, il déclara que, s'il se liait avec cette femme estimable, c'était plutôt pour conserver sa vertu que pour l'attaquer. Il le pensait, mais il se trompait comme beaucoup d'autres en pareille occasion. Ses dispositions connues augmentèrent la confiance du mari ; la dame elle-même, qui en fut informée, regarda le baron comme un être au-dessus de l'humanité : elle lui donna sa confiance ; ils eurent de fréquents, de longs entretiens ; ils s'ouvrirent leurs belles âmes, et, comme l'amour trouve son compte à tout cela, au bout de huit jours d'intimité, ou peut-être avant, le baron était éperdument amoureux.

Lorsqu'il s'en aperçut, il ne s'en désola pas ; au contraire, il se proposa d'en être encore plus respectueux. Tout cela est fort bien dans les premiers jours d'une inclination. Pour peu qu'on ait l'âme honnête, l'amour ne se montre que sous les traits de la vertu, mais c'est l'effet de l'ivresse ; tout change bientôt, et l'amour platonique reste avec le désir d'une grossière jouissance, parce que cette jouissance prétendue grossière est le but de la nature. Le baron sentant qu'il était amoureux, il le dit ; et cet aveu fut d'autant plus dangereux que la manière dont il le fit ne révolta pas.

— Je vous apprendrai une nouvelle, madame, dit-il un matin

à Mme du Flamel : c'est que je suis amoureux. — Comment, amoureux ? — Oui, amoureux de vous. J'en suis, en vérité, charmé. Ce sentiment, si tendre dans mon cœur, me donne occasion de vous prouver la vérité de ce que je vous disais avant-hier : que le véritable amour est le gardien de la vertu, qu'il est possible d'adorer une jolie femme sans rien prétendre qui puisse donner atteinte à la pratique de ses devoirs. Ce qui m'enchante, c'est, madame, que j'aurai trouvé en vous une personne qui saura sentir le prix de cette conduite. Combien est-il de femmes à qui je déplairais par là ? J'en connais beaucoup, je pourrais dire toutes, à l'exception de vous. Ainsi, vous voilà prévenue que j'ai de l'amour, mais du plus tendre, du plus dévoué : oui, je vous adore. Observez ma conduite d'après cela : c'est le motif de mon aveu ; si je n'avais pas des vues aussi pures que votre belle âme, je ne vous préviendrais pas : je cacherais mes sentiments pour tâcher d'endormir votre vertu ; mais loin de là ! Je veux l'éveiller, et, quoique je ne sois pas fort dangereux, parler de façon, à celle que j'adore, qu'elle se tienne sur ses gardes. — Mme du Flamel fut un peu surprise d'entendre une déclaration, Elle devint sérieuse ; mais quel reproche faire à l'homme qui s'exprimait comme le baron venait de le faire ? Elle se contenta de garder le silence pour laisser tomber un pareil discours.

Depuis ce moment, le baron vit plus assidûment que jamais la belle Constance, mais il ne lui parla plus de son amour. Il s'aperçut qu'il l'adorait, qu'il y allait de son bonheur d'être payé de retour, mais qu'il en mourrait si, par quelque imprudence, il était privé de sa vue. Plus il se convainquit de la solidité de la vertu de sa maîtresse, plus il l'aimait, et plus il devenait circonspect.

Une partie de l'hiver se passa de la sorte. La discrétion du baron avait ramené la confiance dans l'âme de Mme du Flamel ; elle l'estimait d'autant plus qu'elle voyait toute sa conduite, car il ne la quittait que pour ses devoirs, et, tout le reste du temps, il le passait avec elle et son mari. Ce dernier avait du baron les

mêmes idées que son épouse, et il se félicitait en lui-même de ce que le sort avait amené cet officier dans une ville où il était d'usage consacré que chaque femme eût un militaire pour Sigisbée ; il regardait la venue du baron comme une grâce du ciel et ce jeune officier comme un ange protecteur pour la vertu de sa femme. Ainsi, M. de B*** était reçu à bras ouverts par les maîtres ; son arrivée répandait la joie sur le visage des domestiques ; il apportait la félicité à toute la maison.

Cependant, il n'avait aucune preuve que Mme du Flamel eût de l'amour pour lui ; et il en avait tant pour elle que ce sentiment, de la part de Constance, était essentiel à son bonheur. L'amour ne se paie que par de l'amour. Il montrait de temps en temps le sien, mais, aussitôt, le rire s'éteignait sur le visage de la belle Constance : elle prenait un air grave, qui tenait de la froideur. Le baron, pour ramener la gaîté, la confiance, sur ce visage charmant, était obligé de changer d'entretien et d'effacer par quelque trait de vertu l'impression défavorable de l'amour. — Quoi ! je ne serais pas aimé de la seule femme dont j'aie encore désiré de l'être ? pensait-il. Ah ! j'ai bien peu de mérite ! Qu'elle aime et qu'elle conserve sa vertu, c'est mon désir ; mais qu'elle m'aime ; que je sois payé de retour par cette femme estimable, que je voie briller sa vertu d'un nouveau lustre en résistant à l'amant aimé, je n'en veux pas davantage ! — C'est ainsi qu'il pensait réellement, mais il se trompait lui-même. Dès qu'un amant sait qu'il est aimé, il veut des faveurs ; et, dès qu'il a eu des faveurs, son amour diminue : malheur alors au plus constant des deux !

Quelques semaines s'écoulèrent dans une situation très heureuse. Mme du Flamel, croyant être sûre du caractère de son amant, le traitait avec une confiance qui n'avait d'autres bornes que celles de la décence et de la modestie naturelles à son sexe. Il excitait une rougeur aimable lorsqu'il arrivait ; le baron voyait le contentement briller sur le visage de sa vertueuse amie ; on lui montrait le siège le plus proche de soi ; on lui parlait avec ce

ton de la confiance, de l'intimité, de la bonhomie, qui marque la véritable intimité ; on prenait ses avis, on l'aurait écouté parler une journée entière sans l'interrompre, que par quelques mots d'approbation. — Je suis aimé, pensait le jeune capitaine ; ne pourrais-je pas établir entre elle et moi cette charmante communication de sentiments dans laquelle consiste le véritable bonheur de l'amour ? Si je parlais ?

Un jour que la confiance de Mme du Flamel paraissait plus entière que de coutume, le baron, en lui parlant, hasarda de lui prendre une main. Constance la lui laissa ; l'amant, enchanté, savourant ce tact délicieux, retint cette belle main plus d'une heure dans les siennes. — Il est temps de parler, se disait-il en lui-même ; ce moment est décisif. — Il parla enfin. — Je vous adore, dit-il, madame. Vous connaissez la pureté de mes sentiments ; je suis heureux par mon seul amour pour vous ; mais, si j'osais croire, si je pouvais me persuader... espérer... que vous partagez mes sentiments, je ne serais plus un mortel : je serais un dieu. Plus vous êtes vertueuse, plus je serai heureux ; mon âme, par l'amour, serait unie à la vertu même sans que la vertu en souffrît. — Après ce beau galimatias, le baron attendit un instant la réponse de Constance. Elle n'en fit pas, mais elle tenait ses beaux yeux baissés. — Daignez me répondre, insista le baron. — Rien encore. — Quoi ! pas un mot à votre tendre ami ? — Non, monsieur, vous ne l'êtes pas comme je le croyais. — Je ne le suis pas ! Et comment pouvez-vous le penser ? — Un véritable ami ne demande pas à son amie qu'elle fasse une action répréhensible. J'ai un mari vertueux, que je chéris. Et un autre homme, qui fait profession d'être l'ami de mon époux et le mien, me demande les sentiments que je dois exclusivement à mon mari ! Ah ! monsieur le baron ! je sens avec regret que vous diminuez l'estime que j'avais pour vous. — Dès le commencement de cette réponse, elle avait retiré sa main de celle du baron. — Pardon, lui dit-il en voulant la reprendre : je ne vous demande plus rien. Soyez

ce que vous voulez être. Ayez pour moi les sentiments qui s'accorderont avec votre vertu, et je suis content. — Mme du Flamel retira de nouveau sa main. — Je sens trop, répondit-elle, qu'une femme, pour être loin du danger, ne doit pas se laisser approcher trop près par les hommes, même les plus honnêtes. Nous sommes trop seuls, monsieur, je crois qu'il faut éviter le tête-à-tête. — En même temps elle se leva et sonna sa femme de chambre, qu'elle retint auprès d'elle sous prétexte d'ouvrage qu'elle avait à lui montrer à faire pour sa parure.

Le lendemain, le baron ne put avoir de tête-à-tête. Huit jours consécutifs s'écoulèrent sans que Mme du Flamel se relâchât de sa réserve. Le jeune officier en était au désespoir, et, l'ayant enfin trouvée seule un moment, il la supplia de reprendre sa première manière d'agir avec lui. — Jamais ! répondit Constance. Il faudra même cesser de nous voir. — Le baron parut foudroyé de ces paroles. — Tout ce que je vois, reprit Constance, me prouve la nécessité de ce parti, que cependant je ne prendrai pas la première, la prudence me défendant de nous exposer, vous et moi, aux discours que cette rupture occasionnerait. D'ailleurs, mon mari vous aime ; et, quoique je ne puisse pas en dire autant de vous à son égard, il n'en est pas moins vrai qu'il trouve avec un homme de votre mérite un plaisir dont je serais bien fâchée de le priver. Mais, pour des entretiens particuliers, jamais !

Le baron se soumit. Il y avait longtemps qu'il se proposait de faire une épreuve des sentiments que Mme du Flamel avait pour lui : l'occasion ne pouvait pas être plus favorable ; il éprouvait une vraie douleur, et il n'y avait que peu d'effort à faire pour en augmenter les effets aux yeux de la cruelle Constance. Le reste de la journée, le baron parut concentré ; il parla peu, mais d'un ton plein de douceur et de résignation. Le lendemain, il ne vint pas. On en eut de l'inquiétude chez M. et Mme du Flamel. Le surlendemain, voyant qu'il ne paraissait pas, on envoya chez lui. Le domestique de M. du Flamel trouva le jeune capitaine

au lit, ayant l'air d'être dévoré par une fièvre brûlante. Il vint apporter ces tristes nouvelles à son maître et à sa maîtresse.

Mais, en le renvoyant, le baron l'avait fait suivre par son propre domestique, qui avait ordre de saluer de sa part M. et Mme du Flamel, de les remercier de leur attention à savoir de ses nouvelles et de feindre qu'il venait pour les tranquilliser. Ce domestique était fort intelligent et très attaché à son maître. Il devait tout observer et, d'après les dispositions de Mme du Flamel, lui avouer, comme en confidence, ce qu'il avait entendu dire à son maître, qui se croyait seul. Le valet du baron arriva presque aussitôt que celui de M. du Flamel ; il le trouva occupé à rendre compte de ce qu'il venait de voir. On fut charmé de l'arrivée d'un homme appartenant au malade et dont on connaissait la capacité. On l'interrogea. Il répondit tristement, mais avec la plus grande retenue. On insista. — Mon maître m'envoie pour vous dire que sa maladie n'est rien. — Mais est-elle dangereuse ? — Je n'ose m'expliquer, mais je le pense. — Ah ! ciel ! Je veux l'aller voir ! dit le mari. — Dans ce moment, il vint quelqu'un à M. du Flamel qui, après s'être instruit parfaitement de ce qui regardait son ami, laissa le domestique avec sa femme. Ce fut alors que Mme du Flamel le questionna timidement, mais d'un air qui marquait tant d'intérêt que le domestique vit bien qu'il pouvait parler. — Ah ! madame, la maladie de mon maître a une cause ! — Quelle est-elle, mon pauvre Picard ? — Mais cette cause est si belle que je ne saurais lui vouloir du mal. — Que voulez-vous dire ? — Madame, c'est qu'il meurt de regret de vous avoir offensée ; c'est ce que j'ai compris dans un moment où il venait de m'envoyer quelque part ; je suis resté plus longtemps qu'il ne pensait, et j'ai entendu qu'il disait : « Non, belle Constance, non, je ne vous parlerai plus de mes sentiments, mais rendez-moi votre confiance, votre intimité ! Rendez-les moi, je vous en conjure, ou je ne survivrai pas à mon malheur ! » Mme du Flamel ne put retenir ses larmes à ce récit. Elle dit au domestique d'assurer son

maître qu'elle avait pour lui la plus grande estime, qui, loin d'être diminuée, augmentait sans cesse, qu'elle le priait de se rétablir et qu'elle lui prouverait alors combien elle était son amie. Le garçon, très satisfait, courut porter cette bonne nouvelle à son maître.

Il semble qu'il devait être content ; mais, outre que Mme du Flamel n'avait parlé que vaguement, qu'il n'était pas sûr que ce fût de l'amour qu'elle eût pour lui, et qu'au contraire elle pouvait avoir parlé par commisération, par simple humanité, il résolut de pousser l'épreuve beaucoup plus loin. Il écrivit le lendemain un billet, d'une écriture tremblante et mal assurée :

Billet du baron à Mme du Flamel.

Madame,

Le chagrin de vous avoir indisposée contre moi me met au tombeau. Je ne croyais pas moi-même que je serais si sensible. Mon domestique m'a rapporté hier deux mots charmants de votre part. Mais la réflexion a tout empoisonné ; je l'en crois l'inventeur, sur quelque chose qui me sera échappé dans le délire. Daignez m'assurer vous-même que j'ai encore votre précieuse estime.

*Le baron de B***.*

Mme du Flamel lut ce billet avec émotion, avec plaisir, mais jamais elle ne put prendre sur elle d'y répondre par écrit. Ce fut encore de bouche qu'elle chargea le laquais du baron de lui témoigner tout l'intérêt qu'elle prenait à son rétablissement. Pour ne paraître pas instruit, ce garçon se contenta de demander une réponse par écrit, mais il n'insista pas.

Le lendemain, on apprit que le baron allait plus mal ; son laquais vint le dire, les larmes aux yeux. M. du Flamel alla le voir pour la seconde fois, et ce fut lui qui effraya sa femme. Il lui dit que le baron était dans le plus grand danger. Comment faire ? La belle dame fut très tentée d'écrire la lettre la plus tendre en

se disant à elle-même que c'était seulement pour sauver la vie d'un homme estimable, mais la vraie vertu ne se rassure pas aisément. Assise à son secrétaire, la plume à la main, jamais elle ne put trouver le premier mot. Elle différa. Le jour suivant, on parla d'administrer le baron. Certainement, c'était aller trop loin, et rien ne peut excuser cette espèce de sacrilège qui eut lieu, la vérité de l'histoire oblige à le dire (1). A cette triste nouvelle, Mme du Flamel sentit enfin son cœur ; elle fut au désespoir. Elle alla trouver son mari, se jeta dans ses bras et lui avoua qu'elle était la cause de la mort de leur ami. Elle lui détailla ce qui s'était passé entre eux et lui demanda s'il n'était pas à propos qu'elle allât voir le baron pour tâcher de le sauver. Son mari l'approuva ; il l'en pressa même.

Elle se rendit aussitôt chez son amant. Elle trouva le rusé domestique fondant en larmes ; il l'introduisit auprès de son maître. — Je viens, mon cher baron, dit Constance, vous ouvrir mon cœur et, s'il en est temps encore, sauver une vie précieuse à vos amis, surtout à moi. Vous m'aimez. Ah ! si je ne vous avais pas aimé moi-même, vous aurais-je évité ? — Vous m'aimez, belle Constance ? — Mon désespoir vous le dit. — Le prétendu mourant prit la main de Mme du Flamel et y colla ses lèvres. Puis, lui embrassant la taille de l'autre bras, il la tint penchée sur lui sans qu'elle pensât à s'en défendre. — Je vous adore, lui disait-il. Vous me sauvez la vie si vous m'aimez. — Oui, oui, je vous aime, je vous aime plus que ma vie. Guérissez-vous ; rendez-nous notre ami ! — Cependant les caresses de l'amant étaient brûlantes. Sa bouche chercha celle de Constance, toujours penchée sur lui et trop innocente pour être soupçonneuse. Enfin, il l'enleva dans ses bras et parut se préparer à consommer un

(1) *Je le tiens de M. le comte de ***, gendre de M. le comte de M—on, qui m'a donné le sujet de cette* Nouvelle, *et qui était un des officiers de la garnison de B*** où cette histoire est arrivée et sue de tout le monde.*

odieux attentat. Mais le baron, malgré ce qu'il vient de faire, était vertueux. Il comprit que la femme estimable qu'il tenait à sa disposition était la dupe de sa maladie, et d'un cœur trop tendre, qu'elle souffrait tout pour lui sauver la vie. Après s'être assuré qu'elle ne se fût presque pas défendue, il s'arrêta de lui-même, et, ne la tenant plus que d'un bras passé autour de sa taille, il lui dit :

— Ange céleste, femme incomparable ! Vous venez de me rendre toute l'estime, tout le respect que j'avais pour le sexe des grâces : je les avais perdus en voyant des femmes trop différentes de vous. Je suis convaincu que vous m'avez aimé véritablement sans cesser d'être vertueuse. Que je périsse si jamais j'attaque votre vertu ! Soyez ma sœur, belle Constance, ma sœur chérie, adorée, respectée. Si j'ai de l'amour, il ne vous blessera plus : il sera sanctifié par d'autres sentiments non moins forts. Vous me sauvez la vie, (il voulut lui laisser cette idée), vous êtes ma charmante maman autant que ma sœur ; je verrai en vous ce que j'ai de plus cher au monde. O Constance ! femme divine, quel délicieux sentiment j'éprouve en ce moment pour vous ! Mais vous pouvez le partager sans manquer à votre devoir. — Quoi ! je puis espérer que vous en reviendrez ? lui dit naïvement la belle du Flamel. — Soyez-en sûre ; votre chère présence et vos sentiments m'ont rendu la vie, parce que tels sont les miens pour vous que votre âme m'anime plus que la mienne.

M^me^ du Flamel fut enchantée d'avoir fait cette cure merveilleuse, et elle devint en ce moment aussi heureuse que son jeune officier. Il ne la retint pas aussi longtenps qu'il l'aurait voulu, de peur de nuire à sa réputation, mais il l'assura qu'il avait encore besoin d'une de ses visites, au moins, pour assurer sa guérison. Elle la lui promit de bon cœur pour le lendemain.

A son retour chez elle, son mari lui demanda comment se trouvait le baron. — Déjà mieux, lui répondit-elle, transportée de

joie ; mais il faudra que je le revoie encore. — Cela parut tout naturel au mari.

Les deux visites de Mme du Flamel ayant enfin parfaitement rétabli le jeune capitaine, il revint chez son ami. La première fois qu'il y reparut fut un jour de fête dans la maison. Mais, la gaîté la plus flatteuse, ce fut celle de la maîtresse : elle parut si vraie que le baron ne put douter qu'il ne fût tendrement aimé. — Je suis heureux, lui dit-il, madame ; j'ai obtenu tout ce que je désirais. C'est à présent que je veux réellement être le gardien de votre vertu. Je vous aime à jamais. En quittant ce pays je m'engagerai à y revenir tous les ans pour vous ; et, si jamais je me marie, ce sera votre choix que j'épouserai.

Cette promesse, dans tous les points, flatta infiniment Mme du Flamel. Elle continua de voir le baron tout le temps du semestre. Quand il partit, ce fut une douleur inexprimable des deux côtés, même de la part du mari, à qui le capitaine ne cacha rien, la veille de son départ. Mme du Flamel ne reçut plus aucun homme chez elle. Un an après, elle revit le baron : ils s'aimaient plus tendrement encore. Deux mois après son départ, M. du Flamel mourut d'un accident. Le baron accourut pour consoler la jeune veuve. Il eut la délicatesse de ne lui pas dire un mot de son amour pendant tout le temps de son deuil ; mais, lorsqu'il fut achevé, le jeune officier montra toute sa passion à celle qu'il estimait autant qu'il l'adorait et lui offrit sa main. — Je l'accepte, lui répondit-elle, par bien des raisons ; mais, une des plus fortes, c'est qu'en mourant mon mari m'a recommandé ce second mariage.

La veille, le baron découvrit à sa future toute sa supercherie. — Je ne veux pas d'une estime non méritée, lui dit-il ; et je veux en même temps vous prouver qu'il n'est pas de ruses que les hommes n'emploient pour tromper une femme. Vous étiez la dupe de la mienne si je n'avais pas aimé votre vertu plus que votre beauté ; d'ailleurs, votre chute aurait eu une source si belle ! Il vaut pourtant mieux qu'elle n'ait pas eu lieu. — Je ne saurais

vous en vouloir, répondit Constance, puisque c'est volontairement que vous m'avez respectée. Vous m'ôtez une illusion flatteuse pour me donner une réalité plus flatteuse encore. Je croyais vous avoir sauvé la vie, et c'est vous qui avez sauvé ma vertu.

Ces deux époux sont très heureux : ils vivent à présent dans cette capitale, et ils ont aujourd'hui cinq enfants, dont l'aînée, âgée de neuf ans, est le portrait de sa mère.

La dédaigneuse Provinciale

EN France, dans un siècle où la vraie philosophie éclaire toutes les classes de la société, dans un pays, en un mot, où la religion qu'on professe est une loi de fraternité, d'égalité, d'entre-support, croirait-on qu'il existe dans les provinces des femmes dédaigneuses, plus entêtées des prétendues prérogatives de leur noblesse qu'une Allemande à soixante-douze quartiers ? Il s'y trouve des mères qui n'inculquent à leurs filles, je l'ai mille fois entendu, que le mépris des classes utiles, qui regardent comme des bêtes de somme destinées au travail les êtres qui les nourrissent, qui, odieusement imbues des maximes tyranniques des anciens Francs envers les Gaulois, nos ancêtres, éteignent dans le cœur de jeunes monstres, qu'on appelle gentilshommes de campagne, toute idée d'humanité. Dangereuse erreur ! Car ces gentilshommes deviennent seigneurs de terres, lieutenants, capitaines, colonels, et, dans tous ces postes, ils ne montrent le plus souvent que ce révoltant égoïsme ennemi de toute vertu. J'étudie la nature partout, honorable lecteur, pour vous faire part ensuite de ce que j'ai rassemblé. C'est aux audiences du Parlement que je vais souvent m'instruire

de la tyrannie des petits seigneurs, même sous le roi patriote qui vient d'anéantir les restes de la servitude afin qu'il fût dit que, dès sa jeunesse, il a donné aux autres souverains l'exemple de toutes les vertus : heureux et tendre époux, heureux et tendre père, roi citoyen, souverain patriote, plein d'ardeur pour la gloire de la nation dont il est le chef, il excite tout à la fois l'admiration et l'envie, même parmi ses sujets : qui ne voudrait pas avoir une pareille épouse (1), de pareils enfants, des frères comme les siens, une pareille famille ? J'ai entendu plaider dernièrement à la Tournelle une cause qui m'eût révolté si la sagesse des juges n'eût remis le calme dans mon âme. Un comte et un chevalier chassaient sur la terre d'un vassal non noble, à côté de son jardin ; une compagnie de perdrix, tirée par ces deux hommes, vola par-dessus le jardin. Les deux chasseurs y entrèrent en forçant la clôture, et, voyant des jardiniers travailler, ils leur demandent arrogamment les perdrix tuées. — Aucune n'est tombée, messieurs, répond celui qu'ils attaquaient. — Tu en as menti, coquin ! dirent-ils à cet homme. Rends la perdrix, ou je te.... cent coups de bourrade. — Je n'en ai pas ramassé, je vous jure. — Ah ! gueux ! — Et les bras se lèvent. Le maître accourt : — Messieurs ! ne le maltraitez pas ! Il n'a rien ramassé. — Tais-toi ! — le prenant au collet. — Messieurs, je vous prie d'observer que je suis chez moi, que vous y êtes entrés en forçant ma clôture. — Nous avons droit de chasser chez toi, sur toi et jusque dans ta basse-cour. — Ce droit-là n'existe pas, je vous en assure. — Il raisonne !... Retire-toi, ou... — Un le couche en joue. Le maître du jardin, dans un premier mouvement de crainte, détourne le canon avec la main ; le gentilhomme s'efforce de le rajuster, secoue l'homme, lui déchire son gilet, espèce de camisole ; son camarade, l'autre

(1) *Un homme avait grossièrement offensé la reine ; sa mère, récemment veuve, et n'ayant que ce fils, demanda sa grâce ; la Reine la promit et fut deux heures entières à obtenir de son auguste époux le droit d'être généreuse. C'est qu'un bon mari pardonne ses injures et est inflexible pour celles faites à sa femme.*

gentilhomme, couche en joue l'homme qui se défend chez lui, en lui criant de lâcher son ami par lequel il était tenu. L'épouse de l'homme arrive : cent ans plus tôt, ces deux scélérats l'eussent tuée ; aujourd'hui, le meurtre d'une femme commence à effrayer un gentilhomme de campagne : ils plaisantèrent, lâchèrent le mari, forcèrent de nouveau la clôture et se retirèrent, reconduits par l'homme qui leur répétait sans cesse le cri de son droit sacré : — Messieurs, messieurs, je suis chez moi. Quelle violence ! Je suis chez moi. — Il s'est plaint à la justice, et le premier Sénat du royaume a rendu l'arrêt le plus juste par des défenses de récidiver, des dommages-intérêts de deux mille écus, impression et affiche de la sentence.

Combien d'autres causes on entend tous les jours, qui montrent encore mieux à quel point la noblesse de campagne est insolente, agreste, tyrannique, injuste, digne en un mot d'être efficacement réprimée ! Cela vient particulièrement de l'éducation que donnent les mères. Combien n'ai-je pas vu de ces dames de paroisse montrer une morgue dédaigneuse, ne jeter sur tout ce qui les environne que le regard d'une avilissante propriété ! Grâce au père commun des hommes, ma jeunesse n'a point été flétrie par ce genre d'esclavage : je suis né dans un village libre en quelque sorte, où jamais la vue n'est affligée par la présence d'un maître, où la chasse est libre à qui sait porter un fusil, où l'on possède des bois communaux, où le peuple tient des assemblées pour élire ses syndics, ses collecteurs, ses pâtres publics, pour nommer son maître d'école, disposer du revenu public, etc. Village heureux, si la simplicité de ses habitants ne les assujettissait pas à la triste nécessité d'avoir pour officiers de justice des hommes d'un bourg voisin où les sentiments et le caractère sont d'une corruption effrayante ! Mais je m'écarte de mon sujet. Il est besoin d'une réforme dans les mœurs de notre noblesse campagnarde. Si les monastères de religieuses, où les filles de cette classe sont élevées, étaient capables de donner la moindre vertu, on pourrait

y établir une éducation convenable pour ces jeunes filles ; mais qu'attendre de religieuses qui ont renoncé au monde, qui dédaignent le monde, c'est-à-dire leur patrie, qui n'apprennent rien à leurs élèves de ce qui doit leur servir dans le monde ? Il suffirait cependant qu'elles leur apprissent la religion, qui enseigne que tous les hommes sont frères, qu'elles les pénétrassent de cette utile vérité qui est la base du code chrétien.

En général, les provinciales, femmes de gentilshommes, ou seulement de riches bourgeois qui ont des places lucratives ou de judicature, sont imbues des maximes les plus fausses, qui sont devenues en elles un sentiment inné ; elles regardent comme une honte la moindre familiarité avec les citoyens moins favorisés par la fortune ; s'ils lèvent les yeux sur elles, s'ils se donnent le moindre plaisir, s'ils veulent soutenir un moment la dignité d'hommes, c'est une insolence impardonnable aux yeux de ces gentilles femmes et de ces riches bourgeoises. Sur quoi donc est fondé ce préjugé parmi les chrétiens ? En serions-nous réduits, dans le XVIII^e^ siècle, au centre des lumières et de la philosophie, à établir les raisons de l'égalité des hommes, que c'est au physique que ces femmes regardent les autres femmes et les autres hommes comme au-dessous d'elles ? Non, je ne les établirai pas : dans un siècle où tant de gens paraissent vouloir défendre la religion, qui n'est pas attaquée, les vrais philosophes n'en veulent qu'aux abus : c'est à la religion seule que j'en appelle. Quoi! viles égoïstes, stupides provinciales, vous conservez vos idées de distinction, et je vous vois dans les temples chrétiens remplir les devoirs du culte public ! Mais que dis-je ? C'est là qu'elles ont singulièrement établi le théâtre des distinctions ; c'est là qu'éclate le mépris pour les utiles citoyens ; c'est là que des ministres prévaricateurs distribuent de coupables droits honorifiques. Si ces droits sont établis sur des actes, ces actes sont nuls, injurieux à la religion : ce sont des actes apostatiques, puisqu'ils vont contre le premier précepte de la religion, qui défend les distinctions,

qui en fait un crime punissable : « *Que celui qui voudra être le premier soit le dernier. — N'appelez personne votre seigneur, parce que vous n'avez qu'un Seigneur, votre père, parce que vous n'avez qu'un père, votre maître, parce que vous n'avez qu'un maître.* » Voilà les principes fondamentaux de la religion, d'où résulte la fraternité, son objet principal. Et des femmelettes viendront étaler leur morgue insolente aux pieds des autels ? Ministres, faites chasser ces profanatrices ! Et vous, magistrats, soutenez les ministres ; faites rentrer vos épouses et les femmes des autres gens riches dans la modestie qui convient à toute femme qui n'est pas une prostituée.

Quand ces *Nouvelles* parurent pour la première fois par quatre volumes, une provinciale, marquise, en acheta un exemplaire ; quelque temps après le même libraire lui porta la suite. — Je n'en veux pas. Je comptais trouver les histoires des dames de la cour, et je n'ai vu que des laveuses d'écuelles. — Ce fut l'expression distinguée de cette femme de distinction. Il ne fallait l'entretenir que des duchesses ! Me préserve le ciel d'avoir jamais la pensée de n'écrire que pour les grands ! Ce sont des êtres qu'aucune morale ne peut toucher, qu'aucune loi ne peut contraindre ; les richesses leur donnent trop de passions et trop de moyens de les satisfaire pour qu'ils aient des mœurs ; quant aux lois, ils les éludent ou les font taire ; mais j'écris pour les classes que l'élévation, la noblesse, une immense propriété, n'enivrent pas ; elles seules sont capables de m'entendre...

La Baillive et la Procureuse fiscale, ou l'Innocence du bon vieux temps

DANS le temps où je demeurais au château de mon père, tous les ans, à l'automme, il venait une foule de garçons et de filles des montagnes du Morvan pour faire les vendanges ; car, quoique le Morvan soit au milieu de la Bourgogne*, vous savez qu'il n'y a pas de vignes,* parce qu'il est trop frais ; on ne fait de bon vin que dans la Haute, au delà de Dijon, et dans la Basse, aux environs d'Auxerre. Les filles du Morvan sont pour la plupart grandes, fortes, bien faites et sages, mais si libres en paroles qu'on les prendrait pour des libertines. Les garçons n'ont pas tant d'agréments dans la figure ; on leur voit, pour l'ordinaire, des cheveux crépus, mais ils sont forts, bonasses, et ne manquent pas d'esprit. J'avais quinze ans et je sortais du couvent, lorsque je vis pour la première fois cet essaim de vendangeurs et de vendangeuses : mon père, qui m'avait mise à la tête de sa maison, me fit lever dès le matin et me chargea de veiller les coupeurs et les coupeuses, tandis qu'il conduirait les hotteurs et qu'il présiderait aux pressoirs. Cependant, comme je n'étais pas au fait, il me donna pour me guider deux femmes

qu'il estimait beaucoup : l'épouse de son bailli et celle de son procureur fiscal.

Lorsque nous fûmes dans les vignes, les vendangeurs s'arrangèrent d'eux-mêmes, un garçon, puis une fille, chacun ayant soin, à ce qu'il me parut, de se mettre le voisin de celle qu'il préférait. On commença de travailler en silence, et fort vivement, parce que la matinée était très fraîche ; mais, lorsqu'un beau soleil, qui, sur les dix heures, succéda au brouillard, eut échauffé tous ces travailleurs, ils se livrèrent à la gaieté. Heureusement pour moi que j'étais innocente comme eux, car j'aurais été bien scandalisée de leurs propos ! Imaginez-vous que les garçons commencèrent à plaisanter avec les filles, en s'adressant à pleine voix aux plus éloignées, et qu'ils s'exprimaient dans un style que je n'aurais pu vous caractériser avant d'avoir lu Rabelais, que mon mari m'a donné, il y a quelques mois, pour que je connaisse toute notre littérature. Ils nommaient par le mot propre ce que les honnêtes gens, et même les paysans de nos quartiers, ne se permettent jamais de désigner. J'étais surprise, mais c'était de leurs expressions que je ne comprenais pas. Il fut question de moi, et, si je fus louée, ce ne fut pas avec plus de ménagements que les autres. Je m'aperçus que mes deux guides, la baillive et la procureuse fiscale, faisaient adroitement tout ce qu'elles pouvaient, en me parlant beaucoup, pour m'empêcher d'entendre. — Je ne sais, en vérité, de quoi ils rient entre eux, ni ce qu'ils disent de moi, leur répondis-je. Je ne crois pas avoir rien fait qui puisse les fâcher. — Ils vous louent, me dit la baillive, mais à leur manière. Ces bonnes gens sont d'un pays de montagnes où les habitations sont écartées, et leur innocence est la même que dans l'ancien temps de la reine de Navarre, à ce que dit M. le bailli, ou même quelque deux cents ans plus tôt ; ils nomment tout par son nom et ne trouvent de mal à rien. Ce soir, toute cette bande, garçons et filles, coucheront ensemble dans les greniers à foin du château ; mais ne craignez pas qu'aucune de

ces grandes et jolies filles manque de sagesse. Elles ont l'innocence de la nature jointe à de très bons principes de leurs mères, qui, pour être conçus dans un seul mot : « Il faut être sage », sans autre explication, n'en sont pas moins exactement suivis. Si mademoiselle le permet, je vais les engager à changer le ton de leurs entretiens. — J'y consentis, et elle alla parler aux plus raisonnables. Mais, comme ils ne la connaissaient pas, ils la crurent une femme de chambre et ne firent que rire de ses discours ; ils allèrent plus loin encore : comme elle était fort belle femme, ils lui tinrent des propos si singuliers qu'elle fut obligée de les laisser. Nous nous éloignâmes afin de ne pas les entendre ; nous nous tînmes seulement à portée de voir toute notre bande travailler, afin de surveiller les paresseux. Car il arrive souvent que ceux-ci, voyant les plus diligents commencer une autre treille, laissent un quart ou un tiers de la leur et recommencent avec les autres. La journée s'écoula dans cette occupation tumultueuse où je vous assure qu'on ne s'ennuie pas, car c'est une variété de scènes continuelles et singulières. Je ne doute pas que, si nous avions pu rester à portée de ne rien perdre de la conversation, nous n'eussions entendu bien des choses plaisantes : cette jeunesse naïve est plus spirituelle que celle de ce pays, sans doute abrutie par les travaux de la vigne, les plus pénibles de tous. La baillive leur gardait une bonne remontrance pour le soir, devant mon père, son mari, et le procureur fiscal ; mais, tout le monde s'étant rassemblé à dîner, cette jeunesse naïve montra tant d'innocence, malgré les propos qui lui échappaient encore, qu'elle changea de résolution. Elle leur promit à tous que, s'ils étaient plus retenus dans leurs discours, elle leur ferait, le soir, une histoire intéressante, mêlée de contes capables de les guérir de mille craintes superstitieuses qu'on a dans les campagnes. — Pour avoir des contes ce soir à la veillée, dirent-ils tous, nous ferons tout ce que vous voudrez, car nous passerions les jours et les nuits à en entendre. — Elle les assura qu'elle tiendrait sa promesse s'ils

tenaient la leur. Ainsi, dans l'après-dîner, il ne se dit rien d'indécent, car, dès qu'un garçon lâchait un mot, tous les autres le faisaient taire par des signes muets, ou des coups...

L'Huissière
ou la femme adultère avec ses maris

Quel excès la corruption des mœurs est parvenue ! Mais les exclamations sont inutiles : il faut rechercher les causes et tâcher de les prévenir. Si nous réfléchissons sur l'historique de la dépravation actuelle, de l'adultère, de la violation des devoirs des époux, nous aurons malheureusement à inculper les noms les plus respectés. Molière a le premier jeté un vernis de ridicule sur la juste réserve que des maris sensés prescrivent à leurs femmes. Cet homme, si bon moraliste dans d'autres occasions, cet homme si justement jaloux de sa femme, s'étourdissait lui-même par des plaisanteries sur les jaloux. Mais, depuis lui, quelle foule de faquins ont fait des pièces immorales où l'on ne retrouve absolument que les mauvaises mœurs introduites au théâtre par Molière ! Quelle foule de romanciers ont suivi les traces de ce père de la Comédie Française ! Jusqu'à Prévôt, jusqu'à Riccoboni, qui osèrent mettre des mœurs raisonnables dans leurs immortels ouvrages, tous les romans français sans exception méritaient la censure amère qu'en faisaient les moralistes. Richardson ouvrit une carrière nouvelle :

il prit en Angleterre ; il serait alors tombé en France ; Prévôt le traduisit. Je suis venu ensuite, honorable lecteur : jamais m'avez-vous vu insinuer l'adultère, encourager la coquetterie des mœurs ? Non, non ! ma morale naturelle, pure sans purisme, mais sans corruption, vous a toujours présenté des modèles vrais, exemplaires non parfaits, parce qu'il n'est pas dans la vérité, mais toujours possibles. Ainsi, je n'ai pas, comme les enthousiastes, condamné tous les plaisirs, mais j'ai tâché de vous inspirer l'horreur de l'adultère. Honorable lecteur, je ne vous ai pas dit que l'amour physique fût un crime, et je vous ai toujours dit que l'amour moral est une vertu. C'est que j'ai juré de vous dire la vérité. Non, l'amour physique n'est point un crime, non ! C'est la plus belle faculté des êtres vivants, mais faculté sainte, sacrée, respectable, dont l'abus est le plus affreux des crimes. Vertueux Epictète, toi, dont les savants et profonds ouvrages m'ont tant de fois consolé de la médiocrité des miens, ô digne auteur! respectable moraliste, tu te rencontres, sans nous connaître, dans les mêmes idées que moi. Laisse les atomes de la littérature s'étonner comment tu montres une sorte d'indulgence pour un jeune homme qui court apaiser l'effervescence des sens chez une courtisane. Je ne dirai cependant pas, comme toi, qu'il sortira de là sans souillure. Ah ! il en sortira souillé. Ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'exprimer. Tu détruirais par là une salutaire frayeur ; quand il serait vrai qu'il pût en sortir sans erreurs, sans préjugés, il n'en serait pas moins à plaindre : il en sortirait corrompu, méprisant le sexe de sa mère et toute vertu. Mais le commerce de toutes les femmes est moins dangereux que le crime solitaire : voilà ce qui est une éternelle vérité. Le jeune homme est en effervescence ; la nature le domine, le presse, ne lui laisse aucune trêve : il n'ira pas chez la courtisane. Que fera-t-il? — Il se mâtera ! — Il augmentera l'effervescence ! Il se mâtera ! Cela serait bon pour un saint, mais ils sont trop rares. Que fera-t-il ? L'homme borné dans ses vues n'en sait rien. Je vais le dire : il tombera dans un criminel

et dangereux onanisme, ou il corrompra un mariage, ou, souillant son propre sang... Je m'arrête en frémissant, mais je l'ai vu. O toi qui oses condamner Epictète dans ta follicule légère, regarde, regarde et frémis ! Je ne te parle pas des dangers physiques : le plus souvent les songes les préviennent ; je ne te parle que des moraux. Hé ! je sais comme toi que le courtisanisme est une sorte d'onanisme ; je sais comme toi que des dangers physiques épouvantables l'accompagnent. Mais, et j'ose le dire, c'est ici l'affaire du gouvernement, image de la divinité même, à tirer le bien du mal en réglant la prostitution, en lui ôtant ses dangers physiques et presque tous ses dangers moraux, en l'empêchant de ressembler à l'onanisme, en l'empêchant d'être stérile, ruineuse, propagatrice de l'infâme syphilis ! Et les moyens d'y parvenir, de conserver la santé de la jeunesse, ses mœurs, la pureté des mariages, d'ôter de sous les yeux de nos garçons, de nos filles, un scandale abominable, journalier, ces moyens, un citoyen que je connais comme moi-même les a exposés, détaillés, proposés, dans un livre intitulé *le Pornographe*. Voyez-le, honorable lecteur : il vous convaincra.

Respectable Epictète, c'est avec douleur que je me suis aperçu que je ne me rencontrais pas avec toi dans cette idée. Je veux bien croire, avec Montaigne, que les femmes ont fait des braves gens dans les temps de la chevalerie et des carrousels, mais, aujourd'hui, il ne pourrait s'empêcher de rire et de plier les épaules quand il verrait de petites mijaurées abîmées de luxe, d'oisiveté, de mollesse et de minauderies étudiées, se persuader bêtement, d'après la lecture de quelques mauvais contes ou de quelques mauvais vers, qu'il ne tient qu'à elles de donner de grands hommes à l'Etat. Je ne sais pas comment l'amour se faisait autrefois, mais j'entends dire aujourd'hui de tous côtés que les bonnes fortunes sont à si bon marché que ce n'est pas la peine d'être un héros pour en avoir. Ce discours, trop vrai dans le fond, peut faire mépriser les femmes : il est par là même dangereux. Ce J.-J.

trop vanté avait dit auparavant, et avec sagesse : « Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer les amants que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets, dans les choses serviles et communes : dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît : cet empire est beau et vaut bien la peine d'être acheté ». La différence entre vous deux, c'est que J.-J. a dit ce qui est quelquefois, et, toi, ce qui est généralement; mais, par là, J.-J. encourage les femmes à être vertueuses, toi, tu les décourages et les avilis. (1)

(1) *Voilà un exemple de critique honnête et modérée.*

[*Déclaration*]

HONORABLE lecteur, je suis parvenu à la moitié de cette dernière Suite des *Contemporaines ;* sur 272 nouvelles et 444 histoires, il ne me reste plus à publier que 45 nouvelles*; sur XLII volumes, je n'en ai plus que VI à faire paraître en deux livraisons, une de deux volumes, et la dernière de quatre. Je ne saurais vous exprimer combien cette tâche m'a été pénible. Contrarié par tous les obstacles possibles, je touche enfin le terme. O mon lecteur ! vous lisez à vos heures de loisir ces nouvelles isolées comme une jeunesse mange le sucre. Mais, et le sucre, et ces nouvelles, vous ne les avez que par les sueurs et les veilles de malheureux condamnés à de pénibles et mortels travaux. Vous ignorez, ô mon lecteur ! ce que souffre l'auteur qui travaille, qui corrige, dont la tête est bourrelée de soins, de peines, d'inquiétudes, qui doit voir cent choses, en composant des nouvelles telles que les miennes. Oh ! si vous saviez dans quel état il faut que soient et l'âme, et l'imagination, et le corps, pour faire ces ouvrages qui vous amusent, vous auriez pitié de l'auteur. Vous connaissez, par ses ouvrages au moins, un homme estimable, sensible, dont le

talent sublime fait depuis tant d'années couler délicieusement vos larmes. Darnaud? savez-vous ce que lui coûte un de ces ouvrages qui vous font tant de plaisir?... O Darnaud!* sensible ami de la vertu, n'attends ta récompense que de la postérité !

Nous vivons sous un gouvernement sage, éclairé, bon : voilà ce qui nous soutient dans nos pénibles travaux. Le chef auguste de la magistrature et de la librairie est en même temps un citoyen affable autant que vertueux ; ses bontés paternelles encouragent les vrais littérateurs ; ils savent qu'ils ont en lui plutôt un père qu'un juge. Nous perdons le jeune magistrat qui formait la liaison entre les gens de lettres et leur chef ; nos regrets le suivront jusqu'aux pieds des Pyrénées où il va faire chérir l'empire de Louis Auguste ; mais nous tournons ensuite nos regards vers le digne successeur que notre père lui donne, et nous les bénissons tous deux. O N*** ! je vous loue quand vous partez ; ma louange est sincère, et elle vous prouve, ô L** de V*** !* la pureté de mon hommage.

Mon lecteur, ne croyez pas que je me plaigne du travail et de la peine. Non ! Je suis né pauvre et pour travailler; je suis le huitième de quatorze enfants qui tous ont vécu longtemps sous les yeux de leur vénérable père. Quand on est le huitième de quatorze enfants vivants, l'on est destiné au travail. J'ai toute ma vie aimé le travail et la peine. Dans ma jeunesse je disais, d'après mon père : « Il faut que la jeunesse vive durement : elle ne sait ce que la vieillesse lui réserve ! » Et j'ai durement vécu; maintes fois je me suis refusé le nécessaire, en disant : « Et, si un jour je ne l'avais pas, comment ferais-je ? » Je vais pauvrement vêtu, parce qu'un malheur peut me réduire à être pauvrement vêtu. Je dis à ma famille : « Vivons pauvrement : nous n'avons rien encore d'assuré, que l'asile de la mort. » Ne croyez pas non plus, honorable lecteur, que ces pensées m'attristent. Non, non, je ne le suis que des complots des méchants. J'ai la faiblesse de les craindre, je l'avoue. Mais les dignes magistrats, protecteurs de

l'innocence, me rassurent contre les embûches du mal intentionné. Mon âme s'étend en songeant à eux ; elle se dilate, elle s'agrandit, et je m'écrie : « Vous êtes des dieux, vous qui jugez la terre ! »

O religion chrétienne que j'ai peinte si touchante et si belle dans *la Paysanne pervertie* ! Soutien du pauvre, consolateur de l'affligé, de l'opprimé, du souffrant, avec quelle vérité n'ai-je pas quelquefois révélé, dans ces *Nouvelles*, la conduite de ces dignes pasteurs, tes premiers ministres ! Aussi, mon honorable lecteur, la plus saine partie du public est-elle pour moi ; si j'ai des détracteurs, j'ai des enthousiastes. Avec quel empressement affectueux ne me suis-je pas vu recherché par des militaires respectables, par des femmes dont la vertu est célèbre et dont le nom cité serait un éloge ! Tous ces honnêtes gens dans les deux sexes ont loué la morale que je prêche dans *les Contemporaines*. Tous m'ont dit qu'ils m'aimaient comme l'apôtre de la bonne morale, que tous mes ouvrages la respiraient, qu'il était impossible de voir autrement ce que je présentais que du côté des bonnes mœurs. Quel intérêt aurait-on eu à me flatter ? Aucun : on ne me connaissait pas. Ne m'a-t-on recherché qu'une fois et par curiosité ? Non : on a voulu continuer ma connaissance ; on m'a plus souvent invité que je n'ai pu y répondre.

Public respectable, je vous dis ici la vérité. Je vous la dis, ô magistrats que j'honore, vous dont le ministère sacré est d'imiter Dieu même en protégeant le citoyen innocent ! Aussi, je vous bénis tous les jours de ma vie ; je bénis le gouvernement doux, équitable, de notre auguste monarque qui a donné à ses enfants des pères publics aussi bons que lui-même. La postérité conservera le souvenir de ces temps, de ce règne, de ce siècle fécond en événements intéressants, glorieux ; on demandera comment tous les arts florissaient, comment les lettres librement cultivées ont produit tant de chefs-d'œuvre. Et l'on répondra : — C'est qu'ils avaient un roi sage et bon, de bons et sages magistrats. —O siècle égal aux beaux siècles d'Athènes et de Rome, je te bénis ! Je

me félicite d'être né, d'avoir vécu dans ces temps heureux que je peindrai mieux encore dans un autre ouvrage. Que tes détracteurs sont vils ! Qu'ils sont lâches, ces éternels et livides *Laudatores temporis acti !* Ils ignorent, les insensés qu'ils sont, que le monde recommence pour chaque homme qui vient au monde ; on y entre par le chaos, c'est notre berceau ; l'âge d'or suit, ensuite, l'âge d'argent, puis, l'âge d'airain, enfin, celui du fer. Parvenu à la vieillesse, le vieillard imbécile (1), comme il en est tant (car l'imbécile jeune l'est doublement étant vieux, comme l'homme bon, sensible, honnête, rend ses vertus plus respectables en vieillissant), le vieillard, étonné de ne plus trouver le même charme aux usages dont il est las, de n'avoir plus cette ivresse qui embellit tout, fronde tout en disant que tout est changé. Hé ! c'est toi seul et tes pareils, qui êtes changés : le monde est le même ! Cependant, il est des siècles tels que le nôtre où les grands événements, plus serrés, frappent davantage d'admiration. Je bénis mon siècle ; je bénis mon roi, ses dignes ministres, les bons et vertueux magistrats. Qui fronde les pères de son peuple est un enfant rebelle et mauvais sujet.

La Femme de médecin ou le Bain particulier

De toutes les qualités extérieures qui peuvent rendre une femme aimable, la propreté est la première, et tel est son pouvoir qu'elle rend désirable la laide même. Mais il ne suffit pas de cette propreté extérieure, si commune dans les villes, qui recouvre quelquefois la négligence la plus repoussante.Je vais offrir, dans madame De J***, femme d'un médecin très connu,

(1) *Un jour, un jeune homme poussait un vieillard qui n'avançait pas. Une femme lui dit : — Ne voyez-vous pas que c'est un vieillard? — Oui, madame, mais je vous garantis que, jeune, il n'allait pas plus vite. Je voudrais que vous vissiez mon père à quatre-vingts ans : il me devancerait.*

distingué par ses lumières et par son expérience, un modèle que les femmes riches devraient imiter en tout, et que celles qui sont moins fortunées pourraient suivre, quoique de loin.

Honorable lecteur, je n'écris pas une de ces *Nouvelles* sans avoir en vue votre utilité, votre plaisir, votre bonheur. Si de nombreux détracteurs me calomnient, ma conscience ne me reprochant rien, je les laisse clabauder, et je me couvre de mon patriotisme comme d'un voile propre à me préserver des blessures des moucherons, des cousins, et même des guêpes et des frelons. Je vous amasse péniblement le miel de l'amusement et de l'instruction, tandis que de vils célibataires, d'infâmes corrupteurs d'un sexe digne de votre tendresse, de votre estime, font contre moi de continuels et coupables efforts. Ils n'ont pas encore réussi, et je touche au terme de la carrière immense que j'ai parcourue, non pour faire des volumes, ô mon lecteur ! mais afin de vous présenter tous les moyens d'être heureux par la femme, et à celle-ci de l'être par vous, afin de mettre sous vos yeux tous les éclats de la société, en un mot, pour faire un livre unique dans son genre. Si vous saviez, ô mon honorable lecteur ! combien d'obstacles j'ai eu à surmonter, combien de dégoûts il m'a fallu dévorer, combien il a fallu que j'essuyasse d'embarras, de privations, celle du nécessaire même, pour parvenir à faire les avances de ces douze derniers volumes, vous en seriez effrayé ! Mais j'aurai presque tout surmonté lorsque vous lirez cet épanchement de mon cœur. J'aurai du moins entièrement achevé le plus difficile, la rédaction de toutes mes *Nouvelles*, qui se montent à CCLXXII, quelques efforts que j'aie faits pour les réduire. Loin qu'en multipliant les *Nouvelles* et les volumes j'aie contribué à mon profit ou à celui de mes libraires, j'y ai mis obstacle, en rendant le livre plus dispendieux ; ainsi, du côté de l'intérêt, j'ai perdu ; mais j'ai tout sacrifié, quoique pauvre, à l'idée de donner un cours entier des moyens à prendre et des écueils à éviter dans le mariage, un ouvrage unique, sans exemple, et qui sera un monument du cou-

rage, de la constance d'un Français à suivre une vue aussi avantageuse à son siècle.

L'aimable Apothicaire ou l'Epouse plus jolie femme que fille

J'ai eu deux exemples frappants de ce phénomène, outre une multitude d'autres moins marqués. Mais il faut avouer que ce n'est guère que dans la Capitale ou les villes de la première grandeur qu'il peut exister. Par quelle fatalité tous les habitants des campagnes et ceux des petites villes anéantissent-ils les charmes de leur compagne ? Est-ce par brutalité ? Serait-ce un effet de l'honnêteté de ces femmes qui, une fois mariées, ne veulent plus chercher à plaire ? Mais elles doivent au moins être agréables à leurs maris. J'ai tâché d'examiner les causes de l'insouciance des femmes de province, et de la propreté, de l'élégance plus recherchée des femmes de Paris.

En province, toutes mes recherches n'ont abouti qu'à une découverte assez simple : dans les petites villes, c'est la paresse des femmes, qui, froides et sans tempérament, se concentrent dans leurs maris ; d'ailleurs, dans un séjour où toutes les démarches sont éclairées, où les maris sont maîtres absolus, l'inconduite parisienne est impossible sans perdre la réputation, et l'épouse la moins vertueuse se garde bien d'y donner, à moins qu'elle n'y soit forcée par un tempérament impétueux, assez rare en France. Dans les campagnes une autre cause se joint à celle des villes : les travaux y sont rudes ; ils y absorbent le mari, et la femme, qui les partage, n'a rien moins que le temps de se parer ; les fêtes même, elle a tant d'occupation pour son ménage et sa famille qu'elle se fagote à la hâte avec ses plus beaux habits au lieu de s'habiller. Les jeunes filles, outre un certain sentiment coquet

qui leur est naturel pour trouver un mari, ont plus de temps, fussent-elles servantes ; elles n'ont pas encore, comme la femme mariée, cet accablement des peines d'un époux qui fait que souvent une femme rougirait d'être fringante tandis qu'il est harassé. La preuve de ce que j'avance, c'est que les femmes sans enfants sont presque aussi élégantes que les filles, même chez les paysans. Je n'ai trouvé que très peu de ces brutaux qui, sans être jaloux, veulent anéantir les attraits de leurs femmes ; et j'ai observé que ces derniers avaient épousé une sorte de coquette qui, fille, leur avait souvent donné de la jalousie, uniquement dans la vue de la punir et de l'humilier quand elle serait leur femme. Il faut avouer que c'est un ferme propos qu'ils tiennent toujours très rigoureusement.

A Paris et dans quelques grandes villes, c'est autre chose : les femmes ne s'y marient que pour être libres, et dans leur manière de se mettre, et dans leur conduite. Le mariage n'est pas un esclavage pour elles : c'est une émancipation ; elles sont persuadées que leurs maris n'ont aucun droit de commandement ; elles ne s'en tiennent pas même au système de l'égalité : les femmes ne sont pas capables de cette modération ; elles prétendent que tout leur est dû et qu'elles n'ont aucun devoir. Aussi, lorsqu'on demande quelquefois, en voyant une femme qui déteste son mari : « Mais pourquoi le prenait-elle ? » — « Elle était gênée chez ses parents : elle s'est mariée pour être sa maîtresse », vous dit-on.

Quant aux femmes en boutique, elles ont d'excellentes raisons pour outrer la coquetterie, Il faut avoir l'air propre dans son comptoir pour attirer les chalands ; si l'on est dans la bijouterie, il faut être magnifique ; si l'on est dans la draperie ou la mercerie, avoir l'air cossu (1) ; si dans les modes, l'air élégant et petite-

(1) *Cette expression figurée, très familière à Paris, n'y est plus en usage au propre ; on disait autrefois : des pois bien cossus, lorsque les gousses ou cosses étaient bien remplies, comme de huit ou dix pois.*

maîtresse pour donner aux dames de la confiance dans son goût, etc. J'ai connu, au Palais-Royal, une petite grisette charmante qui vendait de la bijouterie ; quelques petites aventures la rendirent un parti pour un marchand, qui l'épousa. On prit deux boutiques dans une rue voisine de celle Saint-Honoré ; on en fit une seule, vaste, superbe ; on y mit des boiseries, des sculptures ; chaque carreau de l'ouverture en verre de Bohême valait six francs ; on le garnit de toutes sortes de marchandises, bijoux, gazes, dentelles précieuses. La jolie personne avait l'air, non d'une marchande, mais d'une duchesse, d'une divinité, le matin, à onze heures, lorsqu'elle arrivait dans son comptoir ; dentelles, mousselines, diamants, elle avait ce qu'il y a de plus rare et de plus cher. Cela ne dura que deux ans, malgré la somme considérable qu'elle avait apportée, parce que toute la maison était montée de façon à manger le triple du produit. On avait cru éblouir le public, attirer la foule et faire une fortune rapide ; et l'on avait réglé sa dépense, non d'après le réel, mais d'après les espérances.

Il faut assigner une cause extérieure à l'insubordination des femmes à Paris ; car il serait injuste d'accuser le second sexe d'une corruption et d'une méchanceté qu'il n'a pas. Représentons-nous donc la Capitale comme la réunion d'une infinité d'hommes de tous les pays, qui, n'étant pas connus, s'y montrent sous le dehors de la liberté, de la galanterie. Par ce moyen il se trouve presque toujours trois hommes pour une femme, et, comme toutes ne sont pas jolies, qu'à peine le tiers est supportable parmi celles qui datent de quatorze à quarante ans, il arrive que chaque femme passable est au moins guettée, désirée, par douze hommes. Cela n'est pas effectif pour toutes ; mais toutes celles qui ont de la figure, quelle que soit leur condition, reçoivent, dans mille occasions journalières, des compliments qui les flattent et les enorgueillissent si elles n'ont pas un grand fond de raison et de philosophie. Un être si désiré, si loué, si flatté, se soumettra-t-il volontiers à un seul maître, tandis que plusieurs se présentent jour-

nellement dans l'attitude d'esclaves ? Ce n'est donc pas la faute des femmes, à Paris, et dans les grandes villes, si elles sortent de la dépendance naturelle : c'est l'effet des circonstances ; et, comme les femmes des grandes villes donnent le ton à tout leur sexe, celles de province, ou de la campagne même, qui jouissent de l'aisance et qui connaissent Paris, Lyon, Bordeaux, etc., prennent la même façon de voir et de penser que les femmes des grandes villes.

[*Déclaration*]

Le Palais a souvent fourni des sujets dans cet immense recueil, qui ne l'est que par nécessité : un volume, une nouvelle de moins, l'ouvrage ne serait pas complet : c'est malgré moi que je le porte à XLII Parties, qui cependant doivent se relier en XXI tomes, comme on le voit par la suite des chiffres qui continuent de deux en deux volumes. Cette collection, par son étendue et les dépenses excessives, le ralentissement que la vente doit nécessairement éprouver par un effet de l'inconstance française qui veut du changement, même dans ce qui l'amuse, ruine l'auteur au lieu de l'enrichir, mais il supporte courageusement les privations : il ne voit que l'avenir. Un jour, les libraires, débarrassés de la dépense nécessaire des estampes, imprimeront avec moins d'avances et profiteront longtemps de mon travail. Je ne serai plus ; mais je ne leur envie pas la récolte de ce que je sème. Il est si doux d'obliger que je regarde comme deux fois heureux celui qui peut le faire encore après sa mort.*

Les Arietteuses

OPÉRA COMIQUE ET DRAMATIQUE

LES Français ont-ils une musique ? Le plus éloquent des paradoxistes a prétendu que non ; cette négative équivalait à celle qui nous refuserait la faculté d'exprimer nos passions. Toutes les nations, toutes les langues, ont un accent, une musique. Il fallait que J.-J. fût, ou de mauvaise humeur, ou de mauvaise foi, ou tous les deux, pour nous refuser un accent et une expression musicale. — Mais quel est cette expression pour les Français ? C'est le vaudeville*, dans toutes ses nuances, qui sont infinies. L'ariette*, telle qu'elle est au théâtre dit Italien, est un genre bâtard, contraire à notre accent, à notre vrai goût, à notre véritable expression musicale. Les Lulli, les Rameau, les Philidor, les Gossec, les Grétry, les Piccini, les Sacchini, etc., ont tous également contrarié notre langue et notre expression ; ils nous ont donné des chants qui ne chantent pas ; oui, les ariettes répétées par toutes les bouches, les ariettes de M. Grétry qu'on croit trouver charmantes, contrarient la langue ; elles sont ennuyantes, fastidieuses pour l'homme qui sent véritablement et qui ne s'est pas formé une sensibilité

factice d'après la voix enchanteresse de la jeune beauté qui les chante. J'ai longtemps réfléchi cette idée avant de l'imprimer ; ce n'est qu'après m'être longtemps consulté, qu'après avoir examiné, analysé le charme des ariettes, que j'ose assurer que nous n'avons que le vaudeville qui corresponde avec notre accent. Je ne dis rien de la musique théâtrale du chevalier Gluck ; son beau chœur d'*Armide :* « *Un seul, un seul !* » m'a transporté en me faisant frémir. Il existe une musique dramatique comme il existe une déclamation théâtrale, c'est-à-dire un ton élevé, soutenu, nécessaire pour guinder l'homme au-dessus de lui-même ; mais, à quelques légères différences près, la musique dramatique est la même pour toutes les langues parce que ce n'est pas un ton naturel, comme le ton oratoire n'est pas celui du discours familier : c'est un ton particulier pour les choses qui doivent produire de grands effets. Mais l'ariette ne convient jamais aux drames, quels qu'ils soient : elle y fait contre-sens, elle y choque la raison, et il faut avoir le goût dépravé pour trouver du plaisir à ce qui choque la raison. La musique des Anciens était une sorte de vaudeville, ou comme nos vaudevilles rapides et terribles lorsqu'il fallait effrayer ; on en connaît de pareils ; ils avaient nos vaudevilles gais, comiques, plaisants, satiriques. Ils n'ont jamais connu la ridicule psalmodie des Lulli, des Charpentier, des Campra, des Mouret, des Rameau etc., les colifichets ronflants ou difficiles des Philidor, des Grétry, etc., dont le mérite consiste à faire sentir, à travers mille difficultés qui énervent le sentiment, la souplesse et la voix de telle actrice ou de tel acteur. Bannissons à jamais du théâtre, et la psalmodie, et l'ariette, et le gazouillis imité des oiseaux, pour n'y laisser subsister que le chant accentué, sans roulades ni cadences ridicules ; reléguons les grands airs, les jolies ariettes, au Concert spirituel où les iront entendre ceux dont les oreilles solennelles veulent une musique d'apparat, ou remplie de petits tons difficultueux qui ne sont pas sans grâce dans les gosiers féminins, mais insupportables autant qu'indécents lors-

qu'on les fait exécuter par des hommes. On se plaint que nous n'avons rien de mâle dans notre siècle. Eh ! l'on ôte l'expression mâle à nos chants ; nos guerriers chantent, comme Michu, de jolis airs efféminés, et leurs âmes énervées ressemblent à ce que leurs voix expriment. Je pose en fait qu'un homme qu'on obligerait à parler pendant deux ans d'un ton flûté, comme les femmes, serait à ce terme plus efféminé qu'elles. Jetons hors de la patrie les musiciens corrupteurs. Ils font plus de mal qu'on ne pense, et les Spartiates n'étaient pas des fous quand ils réprimandèrent Timothée pour avoir corrompu la musique (1).

Il faut cependant convenir que la musique n'est pas seulement l'accent d'une langue, qu'elle peut et doit exprimer d'autres choses que les passions de l'âme, telles qu'une tempête, le bruit d'un orage, le ramage des oiseaux ; mais je soutiens que c'est la musique instrumentale seule qui doit peindre ces choses à l'imagination, que c'est un monstrueux abus de l'art que de faire chanter un homme ou une femme comme une tempête mugit, comme la foudre roule et gronde, ou comme les oiseaux gazouillent. Pour chanter en être raisonnable, l'homme ou la femme ne peut suivre que l'accent de sa passion qui l'agite ; ces roulades, ces cadences, que fait au théâtre arietteur le joli gosier des demoiselles Laruette, Mandeville, Colombe, Billioni, Lefebvre, Fayel, etc., sont des invraisemblances qui révoltent l'esprit sensé et ne peuvent plaire qu'aux musiciens qui les ont faites ou aux efféminés de Paris. Si vous voulez absolument de ces beautés factices, j'y consens, mais ôtez-les de la musique dramatique. A présent, je vais parler comme tout le monde.

Notre siècle a vu la perfection du genre ariette de la part des auteurs, de celle des musiciens, et par le jeu des acteurs. Mais

(1) *L'air charmant de* Ma'l'b'rough *est un vaudeville ; est-il possible de rien entendre de plus touchant que la romance du petit page chantée sur cet air dans* Figaro ?

Sedaine, Marmontel, et Piis surtout, ont à l'envi bien mérité du public par des pièces charmantes, dans trois genres différents. Le premier a varié infiniment ses tableaux ; mais, n'eût-il fait que la scène de l'arc dans *Rose et Colas*, il mériterait la réputation d'excellent peintre des mœurs villageoises. Le second a pris un genre plus dramatique en donnant à ce mot l'acception moderne, mais quel charme dans ses tableaux ! Qui n'a versé des larmes délicieuses à *Lucile*, à *Sylvain*, à *Zémire et Azor* ? Par un travail différent MM. Piis et Barré ont secondé le jeu séduisant d'une actrice adorée du public, Mlle Lefebvre, en lui donnant occasion de se livrer, tantôt à sa gaîté si naturelle, et tantôt à cet attendrissement naïf et bonasse qui a tant de charmes.

Parmi les musiciens, M. Grétry s'est distingué de la manière la plus brillante ; il a trouvé la mélodie de la nature, il a créé une nouvelle musique dramatique : on balance entre ces deux hommes comme entre la Belle et la Jolie ; quelques-uns préfèrent la belle femme, mais presque tous courent après la Jolie.

Quant aux acteurs et aux actrices, on est étonné de la foule dans un talent aussi rare que celui des grâces et de l'amusement. D'abord, Favart se présente avec le grelot de l'aimable folie et du vaudeville, prêtant un nouveau charme aux productions pleines de fraîcheur de son mari ; couple assorti s'il en fut jamais. Le mari créait des pièces vives, légères, enfants gâtés de la nature, et l'épouse les représentait.

Tandis que les yeux enchantés sont fixés sur Favart, quels sons mélodieux frappent l'oreille ? Est-ce Erato ? C'est Laruette qui s'avance, précédée de la muse de l'ariette ; sa voix brillante, son jeu noble et gracieux, son gosier plus souple et plus éclatant que celui du rossignol, tout en elle excite l'admiration.

Mais, au même instant, des sons moins forts, et plus doux peut-être, retentissent à l'âme ; une jeune et naïve beauté s'avance : c'est Mandeville.

Quelle est cette éveillée qui se précipite en courant sur la scène ?

Sa voix enfantine annonce à peine dix ans : ou c'est Hébé, la jeunesse et la vivacité même, ou c'est Beaupré.

Une duègne la suit ; on voit dans ses yeux noirs les restes de la vivacité : c'est Deschamps.

Mais voici la reine Berthe, autrefois si vive et si jolie dans les soubrettes : c'est Desglands, tenant par la main Carline dont le parler plus harmonieux que toutes les musiques remue le cœur et fait sentir le besoin d'aimer.

Une voix douce, d'un timbre clair, argentin, charme l'oreille par un air italien : c'est Billioni.

Dieu ! que de charmes ! Quelle est cette jeune déesse qui s'avance avec la ceinture de Vénus ? C'est Colombe ; elle porte le nom de l'oiseau de Cypris.

Une toile se lève ; on découvre une foule de jeunes talents ; à leur tête s'avance la Gaîté sous les traits de Lefebvre; elle est suivie des Grâces, de Ménars, de Fayel, d'Adeline, de Desbrosses, de Julie, de Lacaille, de Burette, de Desforges ; sous un portique à gauche on voit Pitrot, que Marivaux eût adoptée, Raymond, Verteuil, Lescot, Gontier, et, plus loin, une jeune Colombe suivie de neuf ou dix autres.

Les Actrices des pièces du Funambule

Il est à Paris un théâtre unique dans le royaume, qui rassemble tous les mauvais genres de spectacles de l'univers, depuis la Chine, le Japon, les Indes, l'Amérique même, jusqu'à Londres ; on y voit des comédies farces comme on en donnait en France il y a cent cinquante ans, des tours de force et des danses de corde comme dans les Indes, en Espagne, en Italie, etc., des pantomimes qui ressemblent aux spectacles bizarres des nations sauvages. On y voit même une ou deux pièces du bon genre, afin qu'il y ait de tout, car l'*Amant borgne et boi-*

teux et *la Corne de la vérité* pourraient, avec quelques changements, faire honneur au théâtre italo-français. Nicolet, directeur-propriétaire de ce théâtre, manque de goût, mais il est riche ; on voit chez lui un monstrueux amas de choses qui étonnent : c'est un chaos que l'esprit ne peut débrouiller et qui n'est propre qu'à divertir cette espèce de spectateurs qui ne voit que machinalement et qui ne comprend rien. Audinot, au contraire, est plein de goût, mais, contrarié dans ses vues par des causes extérieures, gêné par le genre de son spectacle, il ne peut sortir du cercle de la frivolité. Cependant, il lutte contre son voisin avec le goût seul, tandis que Nicolet tâche de l'accabler sous le fatras de ses danses de cordes, de tours de force, de la corde lâche à laquelle un homme se suspend par un orteil, de ses pièces saugrenues, de son singe sur le fil d'archal, de son tambour de Basque, de ses forces d'hercule, de sa tourneuse, de son équilibreur, de son petit diable, de ses pantomimes à machines où l'on voit des combats, des mers, des incendies, des châteaux, des montagnes, des précipices, des sorciers, des enchanteurs, des enfers, des naufrages, des ballets dégingandés, car une seule représentation donne tout cela, outre trois comédies. Mais tel est l'empire du goût, même sur la populace, que le Funambule n'est jamais parvenu à faire déserter le Théâtre éphébique. Ce n'est pas que Nicolet ne soit très estimable de donner à la Capitale, avec des dépenses considérables, un spectacle propre à une certaine classe de citoyens : on lui doit de la reconnaissance, et le gouvernement lui donne protection ; on ne peut même trop lui reprocher son manque de goût : s'il joignait cet avantage à tous les autres, il aurait fait déserter l'Opéra, et peut-être le Théâtre National ; on aurait été forcé, pour ne pas anéantir nos chefs-d'œuvre, d'interdire son spectacle ou de les lui laisser représenter. Ainsi, tout est bien, comme disait le docteur Pangloss. Quand nous voudrons du goût, du vrai beau, nous irons à l'Opéra tel qu'il est aujourd'hui ; quand nous voudrons nourrir l'esprit et le cœur,

nous irons au Théâtre National pourvu qu'on n'y donne pas *le Roi de Cocagne ;* quand nous voudrons du joli, du superficiel, nous irons au Théâtre ariette, pourvu qu'on n'y donne pas des drames. Quand nous voudrons du vide newtonien, nous irons chez Audinot ; quand nous voudrons nous replonger dans le chaos des anciennes farces, nous irons chez Nicolet.

La jolie Paradeuse

On peut distinguer deux sortes de parades. La parade proprement dite, qui se faisait naguère sur une sorte de balcon, au-devant de la salle du Funambule et des petits spectacles, et les comédies parades, qui tirent leur nom de la première, telles que *la Tête à perruque, Cassandre et Isabelle, Colombine et Léandre,* etc. Il ne sera pas question de l'actrice de la comédie parade, qui n'est pas un genre particulier ; ce n'est pas trop, pour le bien jouer, que tout le mérite d'une actrice consommée. Je ne prétends historier ici que la paradeuse du genre le plus bas, telle qu'on en a vu cent fois préluder aux jeux scéniques du Funambule et des marionnettes. Ce genre n'existe plus au Boulevard avec une certaine étendue, c'est-à-dire qu'on n'y donne plus de petites parades régulières, si l'on peut donner cette épithète au genre le plus imparfait et le plus immoral. La police a sagement interdit ce genre d'amusement dont le moindre inconvénient était d'attirer sur le Boulevard des ouvriers de toutes professions qui perdaient leur temps, des enfants qui faisaient l'école buissonnière, et des jeunes filles qui trouvaient là des occasions très dangereuses. Les actrices qui jouaient à ces parades devaient avoir abjuré toute pudeur et, par là même, blessaient par leurs lazzis et par leurs discours celle des jeunes spectatrices. Aussi n'y exposait-on que de vieilles actrices sans talent, ou de jeunes filles publiques qui en avaient encore moins.

Conclusion

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas ;
Cum volet illa dies quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi.
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum.

(Ovide)

Je viens d'achever un ouvrage que rien ne pourra détruire, ni la fureur des cagots, ni la rage des célibataires corrupteurs, ni la jalousie écumante des écrivains ampoulés, ni les sourdes menées des intrigantes, ni les grossières injures des catins, ni la morgue altière des prudes impérieuses. Je mourrai lorsque le nombre de mes jours sera rempli, et j'entraînerai dans mon tombeau toutes les critiques, périssables comme ce corps chétif est mortel, mais je vivrai à jamais par la portion la plus noble de moi-même ; mon nom franchira les mers ; on lira mes *Nouvelles* dans les deux mondes, dans toutes les langues ; chaque peuple y reconnaîtra les aventures racontées dans ses villes, dans ses villages, et on dira : « Comment Nicolas-Edme a-t-il pu deviner ce qui se passait à deux mille lieues de lui ? »

O mon honnête et bienveillant lecteur ! c'est que je n'ai jamais voulu rien écrire d'imaginaire. J'ai pendant trente ans amassé les faits dans le magasin de ma mémoire, et j'en ai employé six à les publier pour être utile à mes semblables en leur montrant le vice odieux et la vertu aimable. Combien de fois, au milieu des rues où je méditais silencieusement parmi les embarras des chars rapides, des pesantes voitures de bois, de boue, de pierres,

environné de troupeaux de moutons et de bœufs, entraîné par la foule qui sortait des églises, des spectacles, ou qui poursuivait un voleur, combien de fois ne me suis-je pas vu retenu par le bras ! — Vous avez bien peint M. Tel avec M^me^ Telle ! C'est leur aventure mot pour mot. — On m'apprenait que j'avais dit la vérité, ou, plutôt, on me découvrait que les faits déjà connus, que j'avais employés, n'étaient pas arrivés une seule fois. En effet, en 1782 on imprima la *Nouvelle* des *Charcutières* faite six mois auparavant ; dans l'automne de 1783, j'ai vu le trait principal se vérifier sous mes yeux. Mon étonnement fut extrême. J'avais été prophète autant qu'historien. Cent fois la même chose est arrivée dans les *Nouvelles* que vous achevez de lire. O mon lecteur ! donnez-moi votre confiance. Mes vues sont pures, et je ne vous transporte jamais au pays des chimères : je vous promène dans nos villes, quelquefois dans nos villages ; vous êtes toujours avec des hommes qui pensent et qui agissent comme ceux avec qui vous vivez. Jeunes filles qui ne connaissez pas encore le monde, lisez-moi sans crainte. *Les Contemporaines*, comme les lois, ont deux parties : par l'une j'encourage à la vertu que je peins aimable ; par l'autre, je donne horreur du vice que je représente hideux ; ces deux manières sont inséparables et sont également utiles : que dis-je ! elles sont également nécessaires. Ami du vrai, mes récits naïfs, naturels, n'ont point l'art du rhéteur : je le dédaigne ; je raconte comme ces vieillards respectables ennemis du mensonge, et non comme les petits-maîtres hâbleurs qui clinquantent, colifichètent ou boursouflent toujours la vérité. Adieu, mon honorable lecteur ! Je ne ferai plus de *Contemporaines*.*

II

LES FRANÇAISES

LES FRANÇAISES

La Chandelle d'Iroire

UNE nuit, la fille de la bonne Anne-Marguerite, d'Ancile-Franc, mariée à Iroire, s'était couchée seule parce que son mari était en campagne. Vers le minuit elle s'éveille et voit de la lumière. — Ah ! dit-elle, je n'ai pas éteint la lampe. — Elle ouvre ses rideaux, descend du lit et va pour la souffler. Au lieu de la lampe, c'était le reste du cierge, avec quoi elle avait rendu le pain bénit, qui brûlait. — Mon Dieu ! dit-elle, à quoi pensais-je d'allumer le cierge bénit ! C'est par distraction. — Elle éteignit la lumière, se coucha et se rendormit. Une heure après, elle sentit sur son visage une main froide qui la réveilla. Elle frémit et passa la tête hors de ses rideaux : elle vit encore le cierge allumé et, sous la cheminée, comme un cercueil recouvert du drap mortuaire. Elle eut peur et fit le signe de la croix en disant : — Mon Dieu, ayez pitié de moi, et de mes pauvres parents décédés ! — Elle n'osa se lever, et elle se tint tremblante dans son lit, tant qu'elle se rendormit un peu. Alors,

elle sentit qu'on lui donnait un soufflet. Elle sauta du lit, effrayée, se jeta vite à genoux et se mit à se recommander à Dieu en disant : — Mon Dieu ! mon Dieu ! S'il est arrivé quelque malheur dans ma famille, ayez pitié de l'âme de mon père, de ma mère. — Au mot de « ma mère » la lumière s'éteignit, et la fille entendit un profond soupir. — O mon Dieu ! s'écria la fille, ma pauvre mère serait-elle à l'agonie? — Et elle se mit à réciter le *De profundis*. A chaque verset elle entendait soupirer, mais moins fort au dernier verset, qu'elle entendit : — Grand merci, ma pauvre enfant ! — Elle continua les sept psaumes de la Pénitence, pendant lesquels elle entendit toujours soupirer, si ce n'est au dernier verset que cela dit tout bas : — Mon Dieu ! me voilà bien soulagée ! — La fille, un peu remise et voyant le jour, se leva et se dépêcha de s'habiller. Elle courut à Anci-le-Franc, où elle apprit que sa pauvre bonne mère était morte à minuit. Elle se mit à se lamenter, à se récrier, en disant : — O ma pauvre mère ! Vous m'êtes venue dire adieu, dire adieu à votre pauvre Jacqueline qui vous aimait tant, mais qui vous avait fâchée sans le vouloir ! Ma pauvre mère, que je vous voie encore ! — Et elle défit le linceul, vers la tête, pour revoir sa mère, qui avait sept taches blanches sur le visage. Celle qui l'avait ensevelie, et qui voyait ça, dit à la bonne fille : — O ma pauvre Jacqueline ! Qu'est-ce que je vois là ? Ces sept taches blanches, quand j'ai enseveli votre pauvre mère, étaient noires comme de l'encre, et les voilà blanches comme de la neige ! — La bonne fille pensa aux sept psaumes ; elle les récita encore, et les sept taches disparurent tout à fait : ce qui lui fit bien voir que les sept taches étaient les sept péchés mortels, un peu blanchis par la prière, qui peut les effacer. »

Quand la jeune Babet eut entendu ce conte, on s'aperçut qu'elle était tout en sueur et prête à se trouver mal. Ses compagnes la rassurèrent en lui disant que cela ne devait pas l'effrayer, puisque c'était une pauvre mère qui demandait des prières à sa fille. Mais l'imagination de Babet était blessée à cause du ton de vérité

qu'avait su prendre la raconteuse. Celle-ci, qui était méchante, triomphait intérieurement. Elle déclara qu'elle ne voulait plus raconter d'histoires, puisque cela produisait un mauvais effet. C'était pour se faire presser. On la pressa effectivement, et, après avoir résisté longtemps, sous prétexte que le conte était effrayant, elle céda enfin et commença en ces termes :

Le mauvais Riche

Il y avait, à Lile-sous-Moréal*, terre appartenant à la maison de Nassau*, un homme bien riche et bien dur. Il prêtait à usure et ruinait toujours ceux qui avaient eu le malheur de lui emprunter. Sa plus vilaine action fut envers une pauvre veuve qui lui emprunta une somme de six cents livres pour deux ans : comme elle ne savait pas écrire, il fit mettre six mille livres au lieu de six cents. Si bien que, le terme étant échu, la veuve, qui avait ses petites ressources, lui porta les six cents livres, et soixante livres au denier-dix, comme il avait prêté pour les deux années d'intérêt. — Voilà un bien petit acompte, lui dit-il ; mais je m'en contenterai. — La veuve lui fit observer que c'était tout. Il s'emporta, il la chassa en lui donnant tous les noms qu'on donne aux malhonnêtes gens. Elle s'en revint désespérée.

« Dans la même nuit, le méchant homme eut une attaque d'apoplexie, dit-on. Or, dans la vérité, ce fut le Diable qui lui tordit le cou. Dès qu'il fut mort, toutes les cloches sonnèrent ; deux prêtres vinrent passer toute la journée auprès du corps ; on récita des prières. La nuit, il fut veillé par de bons religieux. Mais voilà que, vers le minuit, on entendit un grand bruit sur le ciel du lit, comme des gens qui trépignaient et se battaient. Les bons moines virent bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, et ils redoublèrent leurs prières pour le défunt. La nuit se passa dans le trouble. Le matin, on exposa le corps devant la porte.

Il y était à peine qu'on vit un gros chien noir venir se cacher sous le poêle et montrer les dents quand on voulait le chasser : il avait les yeux étincelants comme des chandelles. Les prêtres arrivèrent enfin avec le curé de la paroisse, en étole et en surplis. Au premier jet d'eau bénite le gros chien se mit à hurler, ce qui effraya le clergé. Mais le pasteur, vénérable vieillard, ayant pris le goupillon, il en toucha le gros chien qui s'enfuit en jetant des flammes et de la fumée par la gueule. On porta le corps à l'église où était la sépulture du richard, et, après le service et l'office des Morts, on le descendit dans son caveau. Mais, comme le pasteur approchait pour lui jeter la dernière eau bénite, il s'aperçut que le cercueil se dressait. Les porteurs s'enfuirent effrayés. Le bon curé cria au mort : — Que demandez-vous ? — Je suis jugé, répondit une voix lamentable. — Puisse être en bien ! reprit le pasteur. — Et il dit qu'on mît la pierre.

« Le lendemain, en arrivant à l'église, le sonneur trouva la pierre ôtée. Il s'en fut avertir le curé, qui vint avec l'étole et l'eau bénite. — Que voulez-vous ? dit-il au mort. — Je suis jugé et condamné. — O mon Dieu ! s'écria le pasteur, que ce ne soit pas au feu éternel ! — Et il fit remettre la pierre. Le surlendemain, on la retrouva encore soulevée. Le pasteur revint faire la même demande. — Je suis jugé et condamné au feu de l'enfer, dit le mort. Ne priez plus Dieu pour moi : vos prières augmentent mon supplice. — On ne pria donc plus pour le richard, et l'on jeta son corps hors de l'église. Deux gros chiens noirs l'emportèrent aussitôt, et on ne le revit plus. »*

Les Auteurs

PRÉTENDUS sages qui vous regardez comme la lumière du monde, ô mes confrères ! qu'êtes-vous ? Des histrions, de vils baladins, des paillasses qui faites rire, des polichinelles qui faites pleurer. Qu'était Voltaire ? Un histrion célèbre, un baladin dans tous les genres, qui pendant soixante-dix ans a ri comme Démocrite, fait rire les sots, pleurer les imbéciles et enrager les cagots, autre espèce de baladins cent fois plus vils. Qu'était Rousseau ? Un baladin toujours misanthrope, un Héraclite pleureur qui se désolait de peur qu'on ne s'aperçût que son rôle lui donnait quelquefois envie de rire. Qu'est Buffon ? Un acteur qui joue dans le haut genre et prétend nous instruire, mais qui n'en prostitue pas moins son esprit à tous les sots qui le lisent sans l'entendre et le jugent sans l'avoir compris. Oui, je soutiens qu'il faut avoir perdu le sens et toute honte pour mettre son nom à un ouvrage. Je soutiens que celui qui écrit et qui veut instruire doit se cacher comme un enfant qui fait de petites malices : il sait qu'en se montrant elles n'auraient plus de sel. Quoi ! un homme fait le plaisant, et il se montre ! Aussi effronté que le paillasse de Nicolet, il ose nous dire : — Hé ! riez

donc ! C'est moi qui débite ces jolies choses ! — Un philosophe veut instruire, et il se montre arrogamment à découvert devant ses égaux. — Ignorants, c'est moi qui vous instruis, qui suis votre pédagogue ! — Pauvre homme ! Parmi tes lecteurs, cent, peut-être mille, ont les vues plus saines, plus étendues, et se moquent de toi. Certainement, il est des hommes plus instruits que d'autres, mais la grandeur et la petitesse de l'esprit ressemblent à la taille : il n'est presque pas d'homme qui soit moitié plus grand et moitié plus petit qu'un autre. Que diriez-vous d'un homme de six pieds six pouces qui viendrait s'étaler au milieu de la place publique en vous disant : — Citoyens, admirez-moi ! — Vous lui ririez au nez, en lui répondant : — Que nous fait ta grandeur? Il te faut plus d'étoffe pour t'habiller, et, quand tu mourras, ta fosse sera de huit ou dix pouces plus grande que la mienne. — De même, quand Voltaire faisait ses ouvrages, il vous disait : — Citoyens, admirez combien j'ai d'esprit ! Voyez ces jolis riens ! Avec quel art j'avilis une célèbre héroïne en l'ennoblissant à ma manière ! Voyez-moi peindre Mahomet en caricature ! Vous frémissez. Ce n'était pas là le caractère de ce grand homme, mais j'avais mes raisons pour en faire un fourbe ; tous mes écrits tendent au même but, et voyez avec quelle adresse ! Ce n'est pas sans dessein que j'ai ridiculisé Jeanne d'Arc d'une manière charmante et fait de Mahomet un vil imposteur. Changez les noms, et vous trouverez ce que j'ai voulu dire. Voyez comme j'ai embrassé tous les genres, comme j'ai tout dit ! — Bavard ! lui crieriez-vous, hé ! que nous restera-t-il ? Mais non, tu n'as pas tout dit, et, quand tu aurais tout dit, qu'est-ce que cela nous ferait ? Il faut t'acheter et te lire pour le savoir.

Quand Rousseau, la tête exaltée, déclamait contre les sciences, les arts et la civilisation, il semblait vous dire : — Citoyens, redevenez sauvages et rentrez dans les forêts ! Admirez mon éloquence, capable de vous la persuader ! — Charlatan, eussiez-vous répondu, que veux-tu que nous admirions ? Que tu dois

tout à ce que tu déprimes, que, sans les arts, les sciences et la civilisation, tu ferais un triste sauvage, assis à l'entrée de ta cabane, rêvant la vengeance et ayant soif de sang.

Buffon paraît, et, par ses ouvrages, il vous dit : — Citoyens, j'ai scruté la nature ; j'ai fait l'histoire de ses productions, j'ai deviné notre origine et prévu notre fin. Qu'en dites-vous ? — Un grimaud, bien inférieur à Buffon, saisit la réplique : — Nous te remercions de tes peines : nous sommes charmés de voir ce que tu nous dis des animaux que nous ne connaissions pas, de la manière dont tu ennoblis ceux que nous connaissons : si nous étions chevaux, anes, bœufs, béliers, chameaux, éléphants, etc., et que nous eussions notre raison actuelle, nous te dresserions des autels. Mais nous sommes des hommes ; ton opossum et ton carigua nous importent peu : ta girafe même, et ton autruche, ne sont que de faibles objets de curiosité : nous préférons un conte de Marmontel, qui peint naïvement le cœur humain, à toute ton histoire naturelle. Quant à tes découvertes prétendues, de notre origine, à ta prévision de notre fin, c'est autre chose : cela nous intéresse. Nous te lisons avidement, et, quand nous avons fini, nous raisonnons. Cela est-il vrai ? Notre origine, à soixante-quatorze mille ans, nous paraît probable, et ton hypothèse n'a rien qui nous ravale, mais ton système d'extinction de la vie est mal vu ; celui du commencement ne l'est pas moins, relativement au temps que tu donnes comme nécessaire au refroidissement : il est vrai que tu parles hypothétiquement et que tu dis : « *Les choses étant comme nous les connaissons* » ; mais il ne fallait pas s'en tenir à cette hypothèse, visiblement fausse à l'examen, à celle de tes planètes échauffées dans le soleil comme des boulets rouges, ce qui est ridicule ; tu fais travailler la Nature comme un fondeur, comme un directeur des mines de Montbard ; ce n'est pas ainsi qu'elle opère, tu le sais bien. Veux-tu que je te dévoile le secret de la nature ? Je ne l'ai pas étudiée avec autant de secours que toi, mais la force de mon génie a suppléé à ce qui

me manquait de moyens. Le Soleil, tu en conviens, est le père, le formateur des planètes et leur absorbeur ; il les lance hors de lui-même et les y reçoit après une révolution de plusieurs milliers de siècles, qui constitue l'ère de la Planète. Je suis instruit par la Nature même. Le centre du soleil ne lance jamais de planète proprement dite, mais une comète : la force expulsive du ressort du soleil est si puissante qu'elle imprime au corps lancé un mouvement presque direct ; mais, enfin, ce mouvement forcé cède insensiblement au mouvement circulaire du Soleil ; car il remplit tout son système, et ce sont les couches de sa substance qui forment l'éther dans lequel nagent les comètes et les planètes. Mais son centre a une chaleur et une force incomparablement plus grandes que ses extrémités ; ce centre est à notre Univers ce que le cœur, le cerveau et les autres viscères, sont aux corps animés : voilà mon cher Naturaliste, la véritable idée qu'il faut s'en former. Je disais donc que la planète, lancée hors du centre du Soleil comme une excrétion, suit d'abord la ligne presque droite et s'éloigne, mais qu'insensiblement, et presque parvenue aux extrémités du système solaire, elle fléchit et circularise. La comète, à chaque révolution autour de son père, diminue insensiblement son ellipse pour se rapprocher de la circularité ; et c'est lorsqu'elle est parvenue à n'avoir plus qu'une excentricité convenable qu'elle se classe, suivant sa grosseur, après Saturne ou la planète d'Hertschel, ou dans un espace moins éloigné, de sorte qu'il peut arriver qu'une comète postérieure se classe dans l'espace intermédiaire ; mais ce cas est extraordinaire. Le plus commun, c'est que les petites comètes lancées après les grosses, en s'approchant de celles-ci, deviennent leurs satellites et fassent comme une seule masse avec elles, en se tenant néanmoins à la distance nécessaire par la différence de pesanteur. Voilà, mon cher Naturaliste, comment les comètes deviennent, et planètes principales, et planètes secondaires, ou satellites. Vous n'en avez pas dit un mot. Je continue.

Les comètes sont couvertes d'êtres vivants qui sont d'un tempérament convenable à leur température dès qu'elles sont lancées hors du Soleil ; il ne faut pour cela que le temps ordinaire aux opérations de la Nature. Le tempérament et la manière de vie des habitants des comètes changent à mesure qu'elle change elle-même de manière d'exister. Devenue planète, les habitudes et les mœurs de ses habitants changent encore, mais insensiblement : nous nous apercevons de ce changement ; quoiqu'insensible, il est assez prompt pour être remarquable en trois ou quatre mille ans. Notre histoire ne date que de cette époque, parce que les changements antérieurs ont détruit pour nous tous les monuments des sciences. Il est à présumer que les habitants des comètes et des planètes ne commencent point par la maturité, mais par l'enfance, que l'adolescence, la jeunesse et l'âge mûr se succèdent. Enfin, la température s'altérant, la vieillesse, la caducité, la mort, surviennent. Et voici comme cela s'opère : il suffit de consulter et d'observer ce qui se passe relativement à nos corps ; ils sont en petit ce que la planète leur mère est en grand.

Il est reconnu que notre planète s'approche du Soleil d'une minute de degré en cent ans, c'est-à-dire qu'au bout de cent années la révolution de notre Terre autour du Soleil est plus courte d'une minute. Ainsi, le presque cercle décrit par la Terre diminue insensiblement parce qu'elle s'approche du Soleil ; autrefois Vénus était aussi loin du Soleil qu'en est aujourd'hui la Terre ; la planète Mercure était visible à l'œil, et elle ne l'est presque plus. On pourrait calculer le moment où Mercure tombera dans le Soleil, qui l'attirera comme un gouffre dès qu'il ne sera plus qu'à quelques millions de lieues de son centre. Le soleil est le tombeau des planètes, qui s'y dissolvent, comme la Terre est le tombeau de nos corps, qui s'y résolvent dans leurs principes. Ce Père dévoreur, dont l'ancien Saturne était l'image dans la théogonie de nos pères, semble se nourrir de ses enfants ; mais il en reproduit d'autres, jeunes, épurés, dès qu'il est assez saturé

par ses absorptions. Voilà, monsieur de Buffon, le système hypothétique qu'il fallait proposer, et non celui de vos planètes à boulets rouges.*

Auteurs ! Si un grimaud ignorant tient ce langage à Buffon, au grand, à l'illustre Buffon, que vous dirait-il, insectes éphémères ? Que dirait-il de ces vils sycophantes qui, courbés sous le joug de la bassesse, mentent la religion et la philosophie de leurs écrits absurdes ? Hommes sans mœurs et sans principes, ils parlent en dévots ou en philosophes. On les voit poursuivre, avec leur plume trempée dans le fiel le plus amer, dans l'humeur la plus âcre, les vices qui sont dans leur cœur. Hé ! ne croyez pas qu'ils les déguisent dans leur conduite ! Non, non ! ces infâmes ne sont tartuffes que dans leurs écrits ; dans le monde, dans leurs sociétés particulières, ils ne se déguisent pas. N'a-t-on pas vu naguère cet impudent B-b-R-m-y se présenter aux portes du Temple des Muses et en forcer l'entrée ? N'a-t-on pas vu B-b-Y-r-x déclamer contre les incrédules et s'avouer athée partout où il dînait ?

Mais cessons de parler de ceux qui se déshonorent eux-mêmes. Considérons ces écrivains qui, persuadés des saintes vérités de la morale, les annoncent et tâchent de les faire aimer. Fénelon se présente d'abord. Avec quel art charmant il encadre la morale la plus pure dans l'historique fabuleux du fils d'Ulysse ! Quel livre plus utile aux hommes que celui qui leur fait aimer la vertu en les amusant? Auprès de Fénelon que sont, et Pascal, et Bossuet, et l'aride Duguet, et le pesant Letourneux, et le pointilleux Arnaud ? O tendre Fénelon ! que ne t'en tenais-tu à ton vertueux roman ? Pourquoi t'égarer dans les maximes de la mysticité la plus profonde ? Ton heureux génie s'était-il affaibli, ou ta belle âme voulait-elle le disputer à Dieu même en générosité ?

Je vois ensuite le studieux Rollin. Par d'immenses travaux il a rassemblé les faits de tous les temps ; il présente aux hommes le livre le plus intéressant pour l'humanité, la réunion des diffé-

rents âges du genre humain ; il les instruit par l'exemple des hommes ; il les enflamme de l'amour de la vertu par le récit des sublimes actions des Grecs et des Romains. Mais, bientôt, il s'égare, il s'appesantit sur des fables ; il s'efforce de donner, par la prolixité, une certaine importance à ce qui n'en a point. On s'impatiente ; on le quitte ; on méprise tout ce qu'il a dit de bon, parce qu'il s'est complu dans des inepties. Il tombe enfin, et, pour le faire lire aux femmes, une compagnie d'auteurs mercantiles l'abrège et le défigure.

Voici Molière. Immortel auteur du *Tartuffe*, du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*, pourquoi peut-on te reprocher, et *l'Ecole des Femmes*, et *l'Ecole des Maris*, et *Georges Dandin*, et *Pourceaugnac ?* Ah ! dis-moi, pourquoi la morale corruptrice que tu a mises dans ton *Ecole des Maris ?* D'où vient souris-tu au vice dans *Georges Dandin*, à l'effronterie corruptrice dans ton *Ecole des Femmes ?* Tu as détruit, par ces trois pièces, tout le bien que ta sublime philosophie aurait pu faire par les trois autres.*

Corneille, vaste et puissant génie, toujours incorrect, souvent sublime, que Voltaire a commenté par jalousie, je ne te dirais pas, comme lui, d'où vient as-tu des vers comiques dans la tragédie ? C'est par une ridicule pédanterie que Voltaire te fait ce reproche : comme si les héros devaient toujours être guindés, boursouflés ! Oui, et je le soutiens, tes vers simples, naïfs, comiques, enfin, dans le sens que Voltaire donne à ce mot, sont placés dans tes pièces ; ils me rappellent que ce sont des hommes qui parlent, qui agissent ; dans Racine même il existe de ces vers comiques, et ils y font à merveille. Mais, ô Corneille ! par quelle folie as-tu choisi un sujet comme *Théodore* ? Pourquoi as-tu fait la faute grossière de faire du *Cid* une tragi-comédie ? Car c'est ainsi que tu l'avais intitulée, et c'est son vrai titre. D'où vient, d'où vient as-tu fait des *Pertharite*, des *Toison d'or*, des *Othon*, des *Agésilas*, et surtout des *Attila*, des *Pulchérie*, des *Surena ?* Mais je pourrais demander, avec plus de raison encore, à Voltaire,

d'où vient-il critiquer un de tes vers, nécessaire, et qu'il loue, comme sublime, un mot, qui n'est qu'une sottise : c'est ton *Qu'il mourût !* des Horaces. Quoi ! un Romain qui sait que la mort de son fils assujettissait Rome à la ville d'Albe eût répondu à Valerius qui lui dit : — *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût !* — Et à quoi servait sa mort ? La réponse naturelle du Romain est celle que tu fais dans ton second vers, si vivement critiqué, regardé comme un hors-d'œuvre, comme une cheville : « *Que son désespoir alors le secourût.* »* Ecrivains, comme vous êtes jugés ! On vous loue de vos fautes ; on vous blâme de ce qui est bien et sagement dit ; pour trente sous, assis aux loges, un laquais peut à présent vous siffler.

Racine, le front couronné de lauriers et de myrtes, s'avance modestement, mais satisfait. On joue la *Phèdre*. Quel art, quels vers ! Mais d'où vient cet Hippolyte amoureux ? Voilà une critique judicieuse. C'est qu'il n'était pas libre au poète de changer la caractère d'Hippolyte ; il ne l'a fait qu'en se rendant coupable d'un contresens. O Racine ! cette tache sur ton chef-d'œuvre est ineffaçable, et je ne sais si je n'aimerais pas mieux ta faible *Esther*. Mais quels applaudissements nouveaux ? C'est *Athalie*. Dieu ! quel sujet ! quel choix ! qu'il est odieux ! Quoi ! c'est pour des jeunes filles innocentes que ce spectacle se prépare ? Laissons, laissons ces horreurs à l'histoire. Elle peut, elle doit peut-être les conserver, mais ne les représentons pas. C'est une épouse, une mère, une aïeule, massacrant tous ses fils et ses petits-fils pour régner ; c'est un rejeton conservé dans l'obscurité du temple qui paraît tout d'un coup au grand jour, au nom duquel on traîne par les cheveux sanglants, hors de sa présence, son aïeule poignardée, qu'on achève, et dont il entend les cris ! O Dieu ! est-il possible que cette horreur souille encore nos yeux ? Et quelles mœurs, quels cœurs ont donc ceux que je vois et que j'entends l'applaudir !

Faible Campistron, ingénieux mais froid Regnard, je vous

laisse à votre sort : l'un de vous est presque oublié ; l'autre est presque déshonoré par son *Légataire universel*. Destouches relève l'art ; Lachaussée l'épure. Mais quel ridicule (non mérité, j'en conviens), n'a-t-on pas jeté sur lui! Piron, son antagoniste, fait *la Métromanie*, chef-d'œuvre de l'art, mais non de morale, et par un seul succès, surnageant cent mauvais opéras-comiques, met les rieurs de son côté ; mais il finit par une pitoyable tragédie et par un drame, lui qui s'était moqué de drames beaucoup meilleurs.

Crébillon, l'air sombre, les yeux égarés, nous apporte *Atrée*, sujet moins odieux qu'*Athalie*, peut-être ; dans toutes ces pièces on ne voit que des incestes, des crimes horribles. Le parricide Idoménée, la parricide Semiramis, le parricide Rhadamiste, un Pyrrhus dont le sang doit sceller un traité... Hé ! gardez ces horreurs au fond de votre âme féroce. Laissez, laissez-les reposer cachées dans l'histoire, pour n'être publiées qu'avec précaution, aux têtes saines.

Il faut aux écrivains des crimes atroces ; leur esprit ne peut se monter qu'au ton des horreurs. Voici Warwick, voici Gustave, voici Philoctète, dont les cris effrayants m'épouvantent. Une coupe : est-ce du sang ? Est-ce Atrée qui l'a présentée ? Non ! c'est un cœur que regarde Gabrielle effarée. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ces crimes incroyables ? Laissez, laissez-les reposer cachés dans l'histoire. On va brûler une veuve. Je vois des Français aux Indes, des Bramines français, des mœurs françaises ; est-ce pour empêcher nos veuves de se brûler qu'on donne cette Tragédie ? Une lampe à la main, Hypermnestre s'avance : va-t-elle poignarder son époux? Non : elle va le sauver. Pourquoi donc ce poignard ? Il vaut cent beaux vers. Quelles maximes sublimes ! Quel est cet homme, grand par l'expression, grand par les sentiments, qui fait frémir mon cœur en mettant le remords en action, dans Macbeth? Ah ! voilà le genre tragique ! D'où vient la pièce n'a-t-elle pas de succès ? Les tableaux sont mal dessinés.

Une faible tragédie, pour un grand sujet, non représentable, est suivie d'une bagatelle aimable : ce n'est pas du Molière, ce n'est pas du Lachaussée, encore moins du Regnard. Qu'est-ce donc ? Du colifichet ; une feinte délicieuse, délicieusement jouée, m'occupe, m'amuse, m'intéresse, comme si c'était quelque chose. Mais quelle foule ! quelle vogue ! Dix fois, je ne saurais parvenir jusqu'à la porte, et je m'en retourne même avec mon billet. J'entre à la vingtième. Je vois des apprêts de noces ; une jolie femme de chambre à marier, une maîtresse bien intéressante trompée par un mari volage et prête à succomber aux tendres sentiments d'un jeune homme qu'elle croit naïf. Je vois ensuite des tableaux piquants, des peintures délicieuses, de jolies actrices, de bons acteurs, des personnages qu'on aime à trouver ridicules; j'entends des vérités fortes qui me font m'applaudir de vivre dans un pays ou l'on peut les dire, même sur la scène. Cependant, quelles clameurs ! Je vois les petits-maîtres de la cour, tous les faquins de la ville, toutes les femmes à la mode, et toutes les dévotes se récrier. Mais la plupart de ces gens-là voient jouer, sans scandale, *les Trois Cousines!* Il est vrai, j'en conviens, que Dancour ne vaut guère la peine qu'on se scandalise.

Fi de la tragédie ! Je n'en veux plus; mais je vois un Jaloux et une Jalouse qui fixent tous les regards. Peut-être a-t-on tort dans le Jaloux; cette passion est indifférente à la femme vraiment sensible : que lui importe, si chaque marque de jalousie lui dit : Je t'adore ! vois combien ton cœur est un bien précieux pour moi ? Tant que son époux est jaloux, jaloux à l'excès, elle est sûre de son cœur ; elle peut dormir tranquille : son époux même lui fournit la plus forte preuve de sa constance. Qu'a-t-elle à faire ? Rien, qu'à le bien aimer, lui assurer qu'il possède son cœur, qu'elle ne s'occupe que de lui. Dès qu'une femme se plaint de la jalousie de son mari, concitoyens, soupçonnez ses mœurs. Elle ne l'aime plus : son attachement l'importune. Concitoyens, faites-lui honte, car elle va devenir méprisable, si elle ne l'est déjà ! Ah ! quelle

impudence il faut qu'ait une femme pour oser se plaindre de la jalousie de son mari ! Quelle corruption est déjà dans son cœur ! Taisez-vous, impudente ! Rentrez dans le devoir et la modestie. Mais, la Jalouse, c'est autre chose : oh ! qu'elle est à plaindre ! qu'elle est malheureuse ! Mille trompeuses apparences peuvent la décevoir. Infortunée, pourquoi empoisonner ta vie ? Ah ! du moins, si tu ne peux t'empêcher d'être jalouse, ne te rends pas odieuse. Ton mari est devenu froid, ou moins empressé ; rassure-toi, tendre épouse : il n'est pas infidèle, il n'est pas même inconstant ; c'est l'effet naturel de la satiété. Fais-toi valoir au lieu de suivre ses pas, de paraître attentive à ses démarches. Fais valoir, dis-je, ta beauté, tes appas : la recette est infaillible. Plus tu seras jalouse, plus il faudra que tu sois belle, attentive, douce, gaie. Avec cette recette tu ramènerais un infidèle, tu fixerais un volage : juge si tu ranimeras un cœur affaissé ! Quel charme dans notre femme jalouse ! Que la naïve et touchante Carline y est délicieuse ! Elle l'est trop, car elle diminue l'intérêt que devraient inspirer, et la femme jalouse, et cette fille clandestine qui fait le dénouement de la pièce.

Sans le changement trop brusque, trop peu motivé, parce qu'il est trop complet, ta coquette, ô Lanoue! aurait plus de mérite que le chef-d'œuvre de Piron. Elle réunit le comique du *Misanthrope* à l'intéressant de Lachaussée, au coloris de Dorat.

Mais laissons le théâtre. J'aime mieux ce moraliste qui nous embellit Shakespeare, qui amalgame son génie à l'anglais, de façon que l'anglais y gagne toujours, soit qu'il traduise Young, ou les poésies d'Ossian. O Letourneur! quelle différence de toi à l'ancien et pesant Letourneux, père de douze gros volumes, somnifères tout-puissants ! Et, néanmoins, combien de gens ont blâmé ton Shakespeare ! N'a-t-on pas vu naguère le vieillard de Ferney, semblable au Pluton d'Homère, s'éveiller, effrayé de tes succès, et s'écrier qu'ils allaient corrompre notre littérature ? Comme si, l'enrichir, c'était la corrompre ! Ah ! si tu n'avais pas nommé

ton auteur et que tu eusses produit ses mâles beautés sous le nom de L.— H.—, ou de quelque jeune écrivain protégé, tu aurais vu l'oracle de la littérature se répandre en éloges, et t'exalter avec enthousiasme. Mais Voltaire, tout grand homme qu'il est, avait un défaut : c'était de n'estimer que le goût français, parce qu'il le possédait au degré suprême, et de vouloir que toutes les nations adoptassent ce goût et se dénaturassent ! Idée folle, que la réflexion eût rectifiée si l'orgueil n'avait empêché de réfléchir.

Ah ! pourquoi les auteurs se nomment-ils ? Pourquoi cet insupportable orgueil qui les porte à vouloir mettre leur nom et leur attache aux lambeaux de l'éternelle morale qui se trouvent dans leurs ouvrages ! Socrate a dit... Mais, deux mille ans avant Socrate, on avait défini la beauté : *l'accord parfait des parties*. Bien avant Socrate, on avait dit que la beauté du corps était le type de celle de l'âme et que, lorsqu'une belle ou un beau, était méchante ou méchant, c'était le malheureux effet de l'éducation. Il y a quatre mille ans et plus que toutes les vérités du livre sur les physionomies du Suisse Lavater sont connues de tous les hommes. D'où vient donc, ô mortel ! t'emparer d'immortelles vérités ? D'où vient y mettre ton cachet et dire : *Emile ou de l'Education*, par J.-J. Rousseau, citoyen de Genève ? Comme si les éternelles vérités qui sont dans ce livre étaient du petit homme, citoyen d'une petite République située près d'un petit lac que les enfants du pays croient une mer ? Si tu remplissais ta devise, ô Jean-Jacques ! si tu consacrais ta plume et ta vie à la vérité, ne devais-tu pas dire : — Citoyens, voici d'éternelles vérités que je répète ; elles devraient être désignées dans mon livre par des « » ; je ne veux pas être un plagiaire, mais, s'il s'y trouve quelque paradoxe que m'a suggéré l'amour de la singularité, citoyens, ces paradoxes-là sont de moi. — Mais il aurait mieux fait encore de publier son livre sans se nommer, de le jeter inconnu au milieu du monde. Alors, les hommes, n'étant plus humiliés par la vue de leur régent, eussent admiré davantage les belles vérités ; ils eussent regardé

les paradoxes comme le sacrilège impie d'une plume adultère. Les Anciens étaient bien plus sages que nous. Chez les Indiens les livres étaient dictés par Dieu même ; il n'est pas jusqu'au poème d'Homère dont l'auteur n'ait eu l'art de se cacher, car il n'est pas sûr qu'il se nommât Homère. Il en devrait être de même de tous les livres. Personne ne devrait avoir le droit de se nommer. Les grands écrivains, irrésistiblement poussés par le génie, n'en écriraient pas moins, et les fats, les sots qui ne sont poussés que par la folie de la vaine gloire, resteraient dans leur néant. Les livres en seraient, et plus utiles, et plus respectables, et plus respectés. Par exemple, n'est-il pas indécent, impudent, de voir un homme obscur, sans mérite, sans talents, chargé de la rédaction d'un journal, s'arroger une magistrature littéraire et nous donner ses insipides remarques pour les oracles du bon goût ? Tandis que, souvent, hélas ! il n'est guidé que par l'odieuse prévention et la coupable partialité. Quelle audace ! Quelle criminelle effronterie !

Mais les journalistes sont des hommes. Que penser d'une femme qui, bravant la pudeur, fait un livre et y met son nom ? Quoi ! vous, dont l'apanage est la modestie, dont le devoir est la réserve, la retenue, le silence, vous vous élevez sur la scène du monde comme un baladin, comme une impudente Sapho, et vous venez régenter les hommes, les élever, les former, les instruire !... Hé ! rentrez dans l'obscurité qui vous convient, jeune étourdie : car, eussiez-vous soixante ans, sachez que la femme la plus spirituelle n'a que la raison d'un garçon de seize ans. Fussiez-vous Sapho, Deshoulières, fussiez-vous Riccoboni, c'est la vérité. Vous êtes Voltaire à seize ans, je vous l'accorde, et certainement. Celles que je viens de nommer le méritent, mais quel législateur à seize ans que Voltaire ! Il pouvait, à la vérité, dire de jolies choses, écrire de jolies lettres, faire de jolis vers pour recouvrer sa tabatière, mais régenter le monde ! donner à l'Europe des leçons, faire des ouvrages !...

Cependant, il est des corrupteurs qui veulent que les femmes s'instruisent, qu'elles deviennent savantes, pédantes. On lit, dans un écrit périodique, cette annonce :

« On exige aujourd'hui que les femmes soient plus instruites qu'elles ne l'étaient autrefois. Leurs études ne doivent pourtant pas être aussi étendues que celles des hommes, et il y a beaucoup de matières sur lesquelles il leur convient de se borner à des notions générales et précises. Mais comment choisir les livres qui peuvent les leur donner ? On n'avait pas encore songé à publier un cours d'études propre à remplir cet objet qui est très important, puisqu'il s'agit d'augmenter le bonheur et les ressources de la partie la plus intéressante de la société. Le projet d'une *Instruction publique de dames* est donc très bien conçu, cette collection devant renfermer tout ce que peuvent fournir de connaissances utiles et agréables les voyages, l'histoire, la philosophie, les belles-lettres, les sciences et les arts. Par exemple, les anciens connaissaient la sphéricité de la terre : Pythagore lui donnait cette forme et la croyait habitée jusque dans les antipodes, soutenant que les hommes pouvaient se tenir droits sur leurs pieds dans une direction opposée à celle que nous suivons dans notre hémisphère. » Il pouvait dire mieux : c'est qu'à midi tous les hommes ont la tête en bas, parce que, le soleil étant le centre, tout ce qui le regarde est relativement plus élevé ; à minuit, au contraire, tous sont droits sur la convexité ; à six heures, c'est-à-dire quatre fois en vingt-quatre heures, ils sont horizontaux, etc. Les savants envoyés par Louis XV vers le pôle et sous l'équateur ont démontré qu'en vertu de sa vitesse de rotation et de l'attraction mutuelle de ses parties la terre a quitté la figure d'un globe parfaitement sphérique pour prendre celle d'un sphéroïde, c'est-à-dire d'un globe plus élevé vers l'équateur et plus abaissé vers les pôles. Quant à son étendue, les recherches des modernes n'ont fait que confirmer encore davantage l'exactitude des découvertes de l'antiquité. Environ trois mille lieues de dia-

mètre et neuf mille de circonférence forment, aujourd'hui comme autrefois, l'étendue que la science assigne à la terre. Dans le reste de ce discours on considère le globe terrestre sous deux grandes divisions : d'abord, en ancien et nouveau continent, ensuite, en terre et en eau. Pour la première distribution les auteurs s'étayent du témoignage de l'historien de la nature, « de ce grand homme qui, resté seul aujourd'hui de ce beau triumvirat littéraire par qui notre siècle a vu s'opérer, dans toutes les pensées de l'homme, une révolution mémorable, sait si bien l'art de donner de la nouveauté aux conceptions anciennes et aux conceptions nouvelles du poids et de l'autorité. Ils nous montrent donc, d'après M. de Buffon, deux bandes de mer divisant la surface d'un pôle à l'autre, l'ancien continent formé par la plus considérable de ces deux bandes, et une ligne de trois mille six cents lieues tracée par le même écrivain, laquelle ne donne pas seulement la plus grande longueur de cet ancien continent, mais qui en assigne encore le vrai milieu, puisque, des deux côtés de cette ligne, la surface du terrain fournit aux calculs de l'arpentage un nombre presque égal de lieues carrées. Une autre ligne tracée sur le nouveau continent donne environ deux mille cinq cents lieues de longueur. Les auteurs de ce discours jettent aussi un coup d'œil rapide sur les îles les plus fameuses, en observant qu'elles se trouvent en grand nombre dans le voisinage des terres, en très petit nombre au contraire au milieu de la pleine mer ; qu'elles sont multipliées sous la zone torride et deviennent rares à mesure qu'on s'élève vers le pôle boréal. Enfin, ils promènent le lecteur sur les différentes mers, sur les grands lacs, suivent le cours des fleuves les plus considérables et n'omettent rien de ce qui a été découvert au sujet de l'organisation extérieure du globe. Ce beau discours ne peut manquer de prévenir favorablement pour la grande collection à laquelle il sert, pour ainsi dire, de frontispice, et prouve combien elle doit être distinguée de la foule des compilations. Le style en est noble, sans enflure, c'est-à-dire proportionné à

la grandeur du sujet. Les divisions méthodiques y jettent beaucoup de clarté, et, pour le fond des connaissances qui y sont répandues, les auteurs, toujours appuyés sur des autorités respectables, n'emploient jamais que les observations les plus frappantes et les plus susceptibles d'être généralement adoptées. »

Arrêtez, corrupteurs, arrêtez ! Laissez les femmes à leurs occupations ! Ne les instruisez pas : elles ne doivent point l'être. Et plût à Dieu qu'elles ignorassent, comme l'agneau qui bondit sur l'herbe, et la maladie et la mort. Tout ce que nous acquérons en science, nous le perdons en bonheur, en tranquillité. Mais l'homme doit savoir, il le doit, pour préserver la femme et les enfants. Qu'il soit seul malheureux !

Que je plains la femme auteur ou savante ! Jeunes personnes, elle est réellement à plaindre. Elle a perdu le charme de son sexe ; c'est un homme parmi les femmes, et ce n'est pas une femme parmi les hommes : si ses ouvrages ont du mérite, on ne veut pas croire qu'elle les ait faits ; s'ils en manquent, elle devient ridicule : qu'a-t-elle donc gagné ? Ce que je viens de dire : le ridicule. A moins que, prudente comme la sage Riccoboni, elle ne soit restée dans un genre convenable à son sexe, dans ce genre aimable, moral, quoique léger, où le style de femme se fait sentir, malgré les audacieux détracteurs qui ont voulu lui enlever sa gloire. Je défie à un homme, quel qu'il soit, de faire les *Lettres de Catesby*, et même les *Lettres de Fanny Buttler*. Il les imitera, mais de loin ; jamais il ne fera de même, fût-il Voltaire, et y mît-il toute sa capacité. Mais Riccoboni* est la seule qui ait cette manière de sexe, châtiée, sans pédanterie et parfaitement agréable.

Les Romans (1)

A ce mot, combien de mères sages sont effrayées ! Les romans, dit un père sévère, ne peuvent que corrompre le cœur et l'esprit. C'est ainsi que les parents, en condamnant sans examen et sans réflexion, enlèvent à leurs fils, et surtout à leurs filles, l'instruction la plus efficace, dans un siècle comme le nôtre. Hé ! ne jugez pas d'après certains moralistes qui méprisent ce qu'ils ne connaissent que par des lectures mal choisies. Concitoyens, si les romans étaient tous condamnables, le vertueux Jean-Jacques eût-il fait des romans ? Richardson, plus sage et plus vertueux encore, eût-il passé une partie de sa vie laborieuse à composer ses trois immortels ouvrages : *Paméla, Clarisse, Grandisson*, qui semblent renfermer toutes les leçons qu'on peut donner au genre humain, dans l'état de fille, d'épouse et de mère ? L'ouvrage du citoyen de Genève n'est pas propre à toutes les filles ; il pourrait être dangereux à celles qui ressemblent à Julie par la profondeur de l'âme, au lieu que les romans de Richardson sont adaptés à tous les caractères ; la fille

(1) *Cet article est de M. Marivet-Courtenay, compatriote de l'auteur.**

mal disposée deviendra meilleure en les lisant ; la fille spirituelle, ardente, y trouvera de quoi calmer sa fougue et son effervescence, ou du moins de quoi la régler, la sotte, de quoi se former, la naïve, de quoi s'instruire.

Outre ces deux grands hommes, il est un troisième auteur de romans qui les suit de près ; c'est Prévôt. Ce précieux écrivain n'avait pas le mérite de Richardson, dont il a été le traducteur ; il a mêlé pesamment les réflexions et la morale à ses récits ; il n'a pas eu l'art de l'enchâsser en la mettant par petites parties dans la bouche de ses personnages, ou, s'il les fait réfléchir eux-mêmes, c'est si fort à la manière de l'auteur qu'on le voit toujours derrière son philosophe. Un autre défaut de Prévôt, c'est qu'il a mêlé dans ses romans trois ou quatre genres : le français en est le fond, l'anglais, la bordure, l'espagnol lui fournit des ornements, et quelquefois l'italien. Je ne parlerai pas des romans de Voltaire : ce sont plutôt des allégories fines et spirituelles que des romans qu'a produites sa plume élégante, son chef-d'œuvre, *le Huron*, non excepté.

Que dirai-je de mesdames de Villedieu, de La Fayette, de Villeneuve, Riccoboni, Beauharnais, Genlis, Demalarme, Benoît ? La première a fait des romans attachants, purement français, et qui sont des modèles à citer pour notre genre, mais je ne dis pas des modèles à imiter. L'*Hippolyte* de M^me^ D'Aunoi est bien fait, mais on se demande où est le but moral. La *Princesse de Clèves* est le premier roman français où la vertu d'une femme mariée triomphe de l'amour, et, sous ce point de vue, c'est un roman estimable, mais peu propre aux jeunes personnes. M^me^ de Villeneuve, dans sa *Jardinière de Vincennes*, la meilleure de ses productions, n'a donné qu'une historiette sans vraisemblance, mais agréable et pleine d'intérêt. Quant à M^me^ Riccoboni, il n'est pas un de ses romans que les jeunes personnes ne puissent lire : le fond en est aussi châtié que l'expression en est pure. La célèbre comtesse de Genlis a tiré le roman français dans la futilité ; cha-

cun de ses ouvrages est un traité de morale comme le *Télémaque* qui, quoi qu'on en dise, n'est pas un poème épique, mais un véritable roman et le premier de tous, après ceux de Richardson. La comtesse Demalarme a un genre non convenable pour les jeunes filles, mais les femmes mariées peuvent la lire avec fruit ; quant à la dernière que j'ai nommée, je ne sais trop à qui conseiller la lecture de ses ouvrages ; son *Elisabeth* peut convenir aux hommes ; mais *le Colonel Talbert*, son *Agathe et Isidore*, et surtout ses *Bévues d'une femme d'esprit* (1), je ne sais en vérité à qui les conseiller.

Nous avons encore des romans d'un genre absolument différent : ce sont les *Nouvelles ;* celles de M^me^ de Gomez, pour ne point parler de celles de la reine de Navarre et de Miguel de Cervantès, et *les Contemporaines* de N.-E. Restif de la Bretone, ne ressemblent pas plus aux autres romans qu'elles ne se ressemblent entre elles. Mais, avant d'en parler, je vais examiner un genre qui m'y paraît fort analogue s'il n'est pas absolument le même : c'est celui des contes moraux. M. de Marmontel en est l'inventeur, et il y a excellé. Ses *Contes*, à quelques-uns près, sont très instructifs, très moraux. M. de la Dixmerie l'a suivi de près, mais sa marche est moins active, moins légère. M. Mercier a voulu être plus moral que son modèle. Il a négligé les fleurs dont M. de Marmontel s'est orné ; il a dédaigné tout ce que M. Darnaud met d'art dans ses *Anecdotes*, (autre genre de contes moraux ou de nouvelles), pour ne s'occuper qu'à mettre des choses fortement morales ; son style est vigoureux, et quelquefois dur, mais il n'en est que plus propre à rendre certaines idées qui lui sont particulières ; les Drames de cet auteur sont des espèces de contes moraux adaptés à la scène, son *Molière* est une histoire en drame. Chose singulière, qu'il ait réussi à renfermer presque toute la vie d'un homme et d'un grand homme en vingt-quatre heures. Les ouvra-

(1) *L'imprimeur avait, de son chef, intitulé ce roman :* les Erreurs d'une jolie Femme, *mais cette femme n'est ni hérétique, ni jolie.*

ges de ces quatre auteurs sont utiles aux jeunes lectrices. M. de Marmontel leur fait connaître le monde sans danger. M. de la Dixmerie instruit, attache, sans trop échauffer le cœur. M. Mercier étonne, en donnant horreur du vice ; tous les ouvrages de M. Darnaud respirent l'honnêteté, les doux sentiments de la nature, de la piété filiale, l'attachement maternel ; s'il peint l'amour, c'est vertueux jusqu'à l'héroïsme. Aucun des ouvrages de ces nobles écrivains ne peut égarer une âme innocente, et il n'en est pas qui ne puisse rappeler à la vertu celles qui s'en écartent. Je reviens aux *Nouvelles*, dont j'ai différé de parler.

Celles de la reine de Navarre sont quelquefois très morales : la plupart n'expriment plus nos mœurs, ni dans les vertus, ni dans les crimes ; elles sont d'une médiocre utilité. Celles de Miguel de Cervantès sont d'une vue plus générale, et il en est, comme *le Curieux impertinent* et *les Chiens de Mahudès*, qui renferment des vérités éternelles.

M^me^ de Gomez a fait cent *Nouvelles*. Mais dans un aussi grand nombre, les *Nouvelles* absolument morales sont très rares ; au lieu que les contes de Marmontel sont tous moraux, ainsi que ceux de La Dixmerie et de Mercier.

Mais, le moraliste le plus marqué, le plus utile, celui qui n'a en vue que le bonheur de ses semblables, c'est l'auteur des *Contemporaines*. Non seulement ses 346 *Nouvelles*, nombre qui surpasse tout ce que les autres ont produit ensemble, sont un système suivi de morale, mais tous ses autres ouvrages ont pour but l'utilité*. Je commence l'examen par ses *Nouvelles*.

On y voit qu'il n'a d'autre but que l'exposition des moyens d'être heureux en ménage ; s'il s'y rencontre des *Nouvelles* dont les personnages ont de mauvaises mœurs, ces *Nouvelles* mêmes sont quelquefois les plus utiles. Mais combien celles où les mœurs des personnages sont bonnes ne paraissent-elles pas attendrissantes*! C'est un charme dont on ne peut se défendre. L'auteur était dans une délicieuse ivresse en les mettant sur le papier, et

il la fait passer à ses lecteurs. Après en avoir publié 272, cet infatigable auteur a senti qu'il n'avait pas encore touché un genre neuf ; on le croyait épuisé, on croyait qu'il avait traité tous ses sujets, et voilà que quelqu'un lui parle de faire un choix de ses *Contemporaines*, propre à être mis entre les mains des jeunes personnes, sous les yeux des mères les plus scrupuleuses. Il sort de cette maison, la tête remplie d'une idée si futile ; il examine ses *Nouvelles*, il en repasse tous les sujets dans sa mémoire en se promenant seul, le soir. Il ne voit qu'un travail facile et de compilateur, mais qui, à moins de grands changements, ne remplira pas le but. Pourquoi, pense-t-il, mutiler mes *Nouvelles* ? Laissons aux esprits secs cette aride besogne ! Mettons-nous à l'ouvrage et composons quatre volumes tels qu'on les demande. Aussitôt, il s'informe, il cherche des sujets ; il en trouve ; il commence ; il est deux jours à faire la première *nouvelle*. Toutes les autres sont conçues le soir à la promenade, d'après les récits qu'on lui a faits dans la journée ; il en écrit une régulièrement chaque matin, tout d'une haleine.* Il me les a montrées ; toutes sont d'une morale plus ou moins intéressante, suivant la nature des faits. Quelle prodigieuse facilité ! En trente-quatre jours, trente-quatre exemples ! Un volume par semaine ! Qu'aurait pensé Scudéri ? qu'aurait dit le satirique Boileau ? Mais les génies chauds, tels que celui de l'auteur des *Contemporaines*, n'écrivent pas comme les autres : leurs productions lentes sont mauvaises ; les seules hâtives et promptes portent l'empreinte du génie. Cependant, les 34 exemples se sentent de la contrainte morale de l'éditeur. Il n'osa s'élancer quand l'occasion s'en présentait ; il éteignit les étincelles trop vives.

Mais son chef-d'œuvre est *Le Paysan et la Paysanne pervertis !* Quel admirable ouvrage, et pourquoi faut-il que, par sa nature même, il effraye les vertueuses mères de famille ? Mais il est nécessaire aux hommes, aux garçons de vingt ans et au delà, qui viennent de la campagne dans les grandes villes. *Le Paysan* m'a frappé,

il m'a saisi. Jamais aucune lecture ne m'a fait une impression si profonde. Mais, lorsque dans *la Paysanne* j'ai vu les lettres de Fanchon, femme de Pierre, j'ai été tenté de m'agenouiller : mon âme s'est élancée vers l'Etre Suprême, et je l'ai béni d'avoir formé des cœurs aussi bons que ceux de la mère Rameau et de sa vertueuse bru Fanchon Berthier. Ames froides, âmes stagnantes ! Lisez, lisez la lettre de l'arrivée d'Edmond chez ses bons parents à sa convalescence, et dites-moi s'il est, s'il fut jamais aucun ouvrage où la bonne nature soit peinte avec autant d'action et de vérité. Quelle piété touchante ! quelle tendresse maternelle ! quelle paternelle autorité ! quel respect filial ! Ames de boue des grandes villes, lisez cette lettre pour vous élever au-dessus de vous-mêmes, pour sentir la dignité de la nature humaine, et combien elle est aimable et bonne quand elle n'a pas encore été corrompue par les vices qui vous dénaturent. Ah ! l'homme est né bon, disait J.-J. Rousseau, et il disait une sublime vérité. Car, s'il est quelques méchants, ils le sont devenus par les circonstances.

Après cet ouvrage, le plus utile et celui qui est recommandable à tout le monde, c'est *la Vie de mon Père*, ouvrage céleste par sa naïveté touchante, et par sa vérité historique. Voici comment un de nos compatriotes, établi en Normandie, s'exprime au sujet de cet ouvrage dans une lettre à l'auteur :

« Je viens de lire celui de vos ouvrages qui, à mon avis, doit vous honorer le plus : c'est *la Vie de mon Père*. J'avais, selon ma coutume, le crayon à la main pour marquer les endroits qui m'affectent et dont je veux me souvenir. J'ai eu bientôt noirci toutes les marges, et on lisait partout : *Bon ! très bon ! excellent ! encore mieux !* Ici, je me récriais sur la vérité d'un tableau champêtre, là, sur la douce image des mœurs villageoises ; quelquefois j'écrivais : *O la scène délicieuse !* ensuite : *O le généreux sacrifice ! ô sainte vie des patriarches ! tu conserves donc encore des modèles parmi nous !* Enfin, j'avais achevé ma lecture sans avoir fait une

de ces notes qui me servent, dans mes analyses, d'indice de désapprobation ; car, excepté dans les sciences exactes, j'en suis pour le premier effet, pour le premier sentiment qu'on éprouve. Mais j'avais les yeux baignés de larmes, et j'éprouvais une sorte d'attendrissement qui allait presque jusqu'à la défaillance ; je n'osais plus me considérer : j'avais honte de moi et de tout ce qui m'entoure. Oh ! disais-je, qu'il y a loin de ces citadins contempteurs à ces campagnards méprisés ! Oui, c'est parmi ceux-ci qu'est la vraie vertu, et, si les vices ont quelquefois pénétré sous leurs toits champêtres, ils nous doivent cette contagion. C'est dans nos enceintes qu'ils sont venus la puiser. Trois fois heureux, donc, le paisible hameau éloigné de nos villes et l'humble villageois qui ne les connaît pas ! Content de peu, ne désirant rien, ses mœurs sont pures, sa tranquillité fait sa richesse. Elle fit la tienne aussi, vénérable Berthier, toi, dont les leçons et l'exemple produisirent plus de bien dans un village que tous les pédagogues moraux n'en opérèrent jamais par leurs discours ou par leurs écrits. C'est qu'ils n'ont voulu que des admirateurs, et que peu d'entre eux ont pratiqué, ou même cru, ce qu'ils enseignaient.

« Ce fut à l'école de ce magister, dont l'éloge fera sans doute sourire nos dédaigneuses, c'est là qu'Edme Restif puisa les premières maximes de sagesse ; ce fut là qu'il apprit à faire le bien sans intérêt et à se sacrifier à ses devoirs ; c'est dans ce lycée rustique qu'il se forma aux vertus qui lui méritèrent le glorieux surnom d'Honnête homme. Mais, le trait le plus héroïque dans *la Vie de mon Père*, monsieur, c'est l'acte de son premier mariage. Non, l'obéissance du fils d'Abraham n'est pas plus admirable à mes yeux. Ah ! le bonheur est-il moins que la vie ? Mais, où je me plais à te contempler, respectable citoyen, c'est dans ta maison, dans ta famille et dans les fonctions délicates de la justice ; c'est quand tu t'occupes du pauvre et de l'affligé : aussi, de quel amour payait-on cette charité, ces soins ! Je me rappelle cette occasion où une épouse alarmée jette l'épouvante dans la

paroisse. Il était nuit ; les habitants se lèvent en hâte, ils s'arment, ils accourent ; l'honnête homme est en péril : ils vont le venger ou le défendre. Ah ! mon ami, vous avez raison, dédaignez de compulser des papiers poudreux pour y déterrer de vains titres : quels titres vous honoreraient davantage que le père dont vous tenez le jour ? Ne vous glorifiez que de lui : laissez dans l'obscurité vos incertains aïeux. Hé ! qui ne compterait pas dans sa famille des scélérats et des rois ? Mais aussi, monsieur, ne vous avilissez point. Vous êtes resté inférieur à votre père ; en étiez-vous moins fait pour l'égaler, si ce père, qu'aveugla sa tendresse, ne vous eût lui-même arraché au genre d'occupation qui fit sa gloire et lui permit d'être le bienfaiteur de son pays ? L'amour et la fortune avaient voulu deux fois couronner dans Paris le mérite modeste d'un jeune homme aussi aimable que sage ; voilà ce qui le séduisit. Mais, vertueux et naïf Edmond, quelle était votre erreur ! Cette immense cité, l'admiration et l'effroi de ceux qui la connaissent, n'est pas ce qu'elle vous parut : elle n'est pas telle que l'un de vos fils a voulu nous la peindre : l'illusion était toute dans votre âme ; c'est elle qui embellissait les objets autour de vous. La belle Rose Pombelins eût assuré votre félicité domestique, je le veux ; mais, dans votre isolement au milieu de ce chaos où tout est confondu, heureux pour vous seul, quel bien extérieur auriez-vous fait ? Comparez le bourgeois de Paris sans autorité au juge intègre d'une paroisse, au père, au consolateur des pauvres, au défenseur des opprimés, rapprochez-le du citoyen obscur d'une grande ville où les vertus même sont enfouies, et vous sentirez à quel point ils diffèrent. Dans ton pays, ô Edme écouté, consulté comme un oracle ! tes lumières éclairaient l'ignorance, et j'aime à t'entendre, en traçant des sillons, instruire ton valet sur l'utilité des impôts ; mais qu'à Paris ces justes maximes fussent sorties de la bouche d'un marchand, qui les aurait entendues ? Qui en aurait profité ? Là est le siège de l'égoïsme et du sot orgueil. Personne ne veut recevoir l'instruction, et la vérité même y est contre-

dite ; jamais nos économistes, nos philosophes et nos nombreux législateurs, sans titres ou avec titres, n'exposèrent sur cette matière une doctrine plus évidente ni plus précise, mais chacun s'en tient à son opinion et rejette fièrement celle de son voisin, que même il dédaigne de connaître. Non, non, vénérable père de mon ami, tu n'aurais goûté ni tant de bonheur, ni tant de gloire, ni produit tant d'utilité, si la Providence ne t'avait retenu dans ton village. Homme digne des plus grands respects, reçois mon hommage pur ! Tes enfants ne peuvent t'honorer plus que je ne le fais ; la vertu n'appartient pas à une seule famille, elle est comme le soleil : elle sert à tout le monde.

« Mais que vous dirais-je des autres personnages, de cette tendre et respectable Marguerite Simon, du bon curé Foudriat, de cet excellent homme, de ce rare pasteur, du vrai philosophe Pinard, de la simple, mais vertueuse femme, qui fut la première épouse de votre père, et de cette Bibi Ferlet dont je ne puis, sans m'attendrir, entendre prononcer le nom, tant je trouve de rapports entre cette femme aimable, vive, spirituelle, prudente, et ma mère, ma tendre mère, qui emporta au tombeau une partie du bonheur de son fils ? O ma mère ! je ne me rappelle ton cher souvenir qu'avec larmes ! Mais il m'est doux de te nommer à côté de Barbe Ferlet : vous êtes l'une et l'autre dans les demeures célestes ; la sympathie de vos humeurs vous a rapprochées sans doute, et, dans le sein de l'éternel repos, vous vous entretenez encore de vos enfants. Que cette idée me flatte ! Ah ! oui, ma tendre mère, oui, malgré les liens qui m'attachent à la vie, je sens que la consolation de te revoir diminuera pour moi l'amertume de mes derniers moments.

« Et il y a donc eu, monsieur, des cœurs froids, des âmes insensibles, qui vous ont lu d'un œil sec ? Mais je ne m'en étonne pas ! Est-ce un égoïste Parisien, sont-ce des femmes coquettes ou dissipées, qui peuvent goûter ces tableaux de la vie pure de nos anciens patriarches ? Froids épilogueurs ! âmes de boue ! vous

osez critiquer quand vous êtes instruits, quand vous êtes émus peut-être ? Vous vous défiez de cette émotion même, et vous nommez surprise l'effet infaillible de la vertu sur vous. Que je vous plains !

« Mon ami, j'aurais pu, comme tout autre juge, éplucher votre ouvrage, blâmer cette apparition de M. Pombelins, puisque de la rencontre d'un prêtre dans une église il n'était pas besoin de faire un fantôme ; j'aurais, sans égard pour son profond sens, taxé de dureté votre aïeul, et de bigotisme l'aîné de vos frères ; j'aurais bien trouvé à dire sur ce mariage à côté des funérailles et sur la double aventure du père et du fils avec une Rose et une Eugénie de la même famille, de la même maison, et à quarante ans d'intervalle. Mais j'ai dit : « Si tout cela est vrai, dois-je faire un crime à l'auteur du récit de la vérité ? » Des gens superficiels, à qui tout sert de prise, peuvent gloser sur les noms de Thomas Dondaine, de Pandevant, de Pinard ; mais les noms ne sont rien : c'est l'homme qu'il faut apprécier.

« Par ma retraite du service, me trouvant, monsieur, beaucoup plus de loisirs, je m'occupe à lire vos ouvrages, mais je n'en ai pas encore trouvé et je doute que vous en fassiez qui surpasse l'utilité de celui dont je vous entretiens. Tant pis, véritablement tant pis si vous avez cru pouvoir y mêler de la fiction ! Pour moi, je n'en veux rien croire, et ce livre me semble précieux sous tel point de vue que je le considère. Toutes les physionomies y sont bien marquées ; l'avocat Restif est d'un caractère frappant, ainsi que votre aïeul. On reconnaît M. de Caylus, évêque d'Auxerre, dans les actions et les paroles que vous rapportez de lui. Mais j'aime surtout votre père Scribo quand il dit à Edme Restif : « Avec votre conduite, mon ami, tous les sentiments sont bons. Entendez-vous ? tous les sentiments sont bons. »

« Telle fut la facile morale des Jésuites. Ah ! s'ils ne s'étaient jamais plus écartés du vrai !

« Que j'aime encore votre longue table où vingt-deux per-

sonnes, père, mère, enfants, valets, mangent tous le même pain ; et ces lectures de la Bible, vrai trésor de morale sous tel point de vue qu'on envisage ce monument antique et sacré !

« Hé ! quoi de plus charmant que cette naïveté délicieuse d'Eugénie Pombelins ! Que d'esprit et que de sens elle met dans la gaîté !

« Croyez-vous que les réflexions du père Bras-d'Argent ne m'aient pas frappé aussi ? Heureux et infortuné vieillard, ta longue vie est sans doute la récompense de ta vertu, mais qu'il est dur de survivre à tous les siens !

« On est affligé, je l'avoue, de la dure correction de Pierre à Edme, son fils, pour une faute qui paraît légère. Mais, quand ensuite on trouve ce maître inflexible pleurant dans son jardin, la tête appuyée contre un arbre que les mains de son fils ont planté, quand il ôte à ce fils la bêche dont il remuait un carré et lui dit : « Mon fils, c'est assez de travailler pour un jour : allez vous reposer, je vais achever », qui est-ce qui ne voudrait pas supporter la dureté pour le dédommagement ? O saintes lois de la nature ! ce n'est que dans les villes qu'on s'efforce de vous méconnaître.

« Mon compatriote, mettez-moi toujours au rang de vos amis et de vos admirateurs. S'il était vrai que vos grandes leçons ne fussent que dans vos livres, je vous plaindrais, mais ces livres n'en seraient pas moins précieux. Ils resteront après vous ; savourez cependant les louanges que je vous donne, car elles partent d'une bouche amie de la vérité. Je vous ai fait preuve que le déguisement n'était pas dans mon caractère, et, si vous aviez besoin d'en être mieux convaincu, vous le seriez par une brochure que je prépare sous le titre de *Lettres impartiales sur les Contemporaines*. Vous verrez que je n'y déguise pas vos défauts ni vos torts. Hé ! pourquoi le ferais-je ? Vous avez tant de qualités à vous, que vous n'avez pas besoin qu'on vous en suppose. Adieu, mon ami ; laissez, si vous le voulez, cette lettre et les précédentes sans

réponse. Vos loisirs sont précieux : vous les consacrez à l'amusement et à l'instruction publiques [*sic.*] J'irai puiser là avec tous les autres; ne perdez pas un moment à vous entretenir avec moi. »

On ne peut rien ajouter à cet éloge mérité.

Le Nouvel Abeilard est celui des ouvrages du même auteur qui peut être mis le plus utilement entre les mains des jeunes personnes. Quelle admirable idée que celle de faire d'un amour sans danger l'appui de la vertu ! Quelle utile invention que celle de remplir le cœur de la jeunesse par un amour changé en vertu pour la préserver des coquettes et des corrupteurs ! Non content de suggérer aux parents cette lumineuse idée, l'auteur donne six modèles de conduite en ménage dont le II est un chef-d'œuvre ; le III est délicieux et singulier ; le IV, attachant, quelquefois sublime ; le V, amusant au moins et très instructif ; le VI présente une excellente idée pour faire l'amour ; c'est un nouveau plan, dans le plan général, qui semble dire : « Si vous ne voulez pas préserver vos enfants, que vos enfants, plus sages que vous, réparent votre faute en suivant la nouvelle route que je leur trace. » Je ne dis rien du *Quadragénaire*, où il se trouve des morceaux très heureux, comme *l'Amour juif*, ni de *la Malédiction paternelle*, dont le premier volume est sublime, ainsi que la fin du quatrième, ni de la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, dont l'utilité excuse la vérité, ni de *la Découverte australe*, ouvrage absolument neuf, plein de sublimes vérités que la sottise parisienne n'a pas même entrevues, ni de *la Prévention nationale* où l'auteur montre sous trois formes différentes un même ouvrage ; ni d'*Oribeau et Oribelle*, auquel le libraire à mis le titre de *Veillées du Marais*, ouvrage plein de sel, et qui, tel qu'il est resté, doit être plus utile à un jeune prince que le *Télémaque*, ni de *l'Ecole des Pères*, faite d'après les mêmes principes que l'*Oribeau*, ni du *Fin matois* dont l'auteur n'a créé que le III^e^ volume, les deux autres étant traduits de Quevedo, ni des *Nouveaux mémoires d'un homme de qualité*, production faible, ni du *Ménage parisien*, bro-

chure pleine de vues et d'esprit, mais de mauvais goût, ni de *la Femme dans les trois états...*, ouvrage bien supérieur aux deux que je viens de nommer et dont on a tiré *les Maris corrigés*, pièce restée au Théâtre-Italien, en mettant en vers et en dialogue la seconde partie, ni des *Lettres d'une fille à son père*, roman excellent, et qui peut-être l'eût emporté sur toutes les productions de l'auteur si, au lieu de le dépouiller pour en mettre les histoires dans *les Contemporaines*, il en eût fait une seconde édition, ni de l'*Ecole de la jeunesse*, ouvrage faible, difficilement fait et fatigant à lire, quoiqu'il contienne de bonnes choses, ni de *la Fille naturelle*, chef-d'œuvre d'intérêt, mis dans *les Contemporaines* sous le titre de *la Sympathie paternelle* et de *la Fille reconnue*, en deux Nouvelles, et en drame dans *les Françaises*, ni de *la Confidence nécessaire*, autre production faible et difficilement faite, mais qu'on lit à cause des tableaux, ni du *Pied de Fanchette*, production aimable, qui aurait pu être bien meilleure, ni de *Lucile, ou les progrès de la vertu*, fondue dans *les Contemporaines* sous le titre *les Crises d'une jolie fille*, ni de *la Famille vertueuse*, premier ouvrage de l'auteur, dans un temps où, par conséquent, il n'avait pas de manière à lui et où il s'efforçait de prendre celle de M^me^ Riccoboni dont il imprimait les estimables ouvrages. Mais je recommanderai aux jeunes hommes la lecture de son *Pornographe*, où il expose avec tant de force les dangers de la débauche ; je recommanderai aux deux sexes celle de sa *Mimographe, ou le Théâtre réformé*, celle de ses *Gynographes*, surtout, *ou la Femme réformée*, et celle de son *Anthropographe, ou l'homme réformé*, qui en est le complément. O mes concitoyens ! je vous préviens que cet homme est mon ami, mais, ne le fût-il pas, je m'écrierais encore : « Lisez ses ouvrages : ce sont les plus utiles en morale qui aient été publiés depuis qu'on écrit des romans ; je n'en excepte pas Richardson ; je n'en excepte aucun moraliste. Aussi l'a-t-on vu persécuté par les plus vils des hommes, par un Th***, par un Le*** d'Abbeville, qui sûrement n'avaient que des

vues basses et criminelles ! Elève, élève-toi au-dessus des vils insectes qui veulent te souiller des marques de leurs piqûres, ô La Bretone ! Ils rampent dans la poussière : tu planes dans la région supérieure ; ne t'abaisse jamais à leur répondre : tu les honorerais trop !

Aprés avoir passé en revue les principaux auteurs, je vais à présent examiner les romans en eux-mêmes.

Les romans sont-ils utiles ?

Pour répondre à cette question, il faut la poser d'une manière plus claire et demander : est-il possible de présenter la morale aux hommes sous la forme historique, avec le puissant excitatif de l'exemple, du touchant, de l'attendrissant, si l'on veut les porter à l'imitation, du ridicule ou de l'horrible, si l'on veut les porter à la suite ? Voilà le véritable état de la question. L'exposition seule la décide. Rien de plus utile, pour l'instruction des hommes, que l'histoire vraie, ou simulée, mais que dis-je ! simulée ? Elle est toujours vraie dans les romans naturels comme ceux de Jean-Jacques, de Richardson, de Marmontel et de La Bretone ; n'a-t-on pas reconnu tous les héros de ce dernier lors même qu'il ne les connaissait pas ? Ne s'est-il pas lui-même surpris en prophétie lorsqu'il voyait arriver postérieurement les faits qu'il avait décrits ? Personne n'a voulu croire que la Julie et la Claire de Jean-Jacques fussent des êtres imaginaires ; tout le monde s'est écrié : — Jean-Jacques nous a peint celles qu'il a vues et que peut-être il a aimées. — Tous les romans des hommes que je viens de citer sont donc historiques. Et c'est, comme je le disais, la manière la plus efficace d'instruire les hommes que de les instruire par l'histoire ; il n'en est aucune autre qui la vaille. Qu'est-ce qu'un moraliste qui vous détaille sèchement vos devoirs ? C'est un pédant maladroit qui veut que vous le croyiez sur sa parole lorsqu'il ne vous dit que des vérités souvent métaphysiques. Qu'est-ce qu'un romancier ? C'est un moraliste qui ne vous dit pas impérieusement : faites ceci ! faites cela ! mais un

adroit Nestor qui vous expose ce qu'ont fait d'autres hommes, d'autres femmes, dont il vous retrace la conduite, en bien ou en mal, souvent des deux manières à la fois. Le romancier tient la carte à la main et vous montre la route. Les moralistes ne vous donnent que des sons qui ne peignent que faiblement à l'esprit et qui sont oubliés dès qu'on cesse de les entendre.

Jeunes personnes, ce ne sont pas les romans qui sont condamnables, mais les mauvais romans, comme ce n'est pas le discours qu'il faut blâmer, mais les mauvais discours. Rien de plus utile que les leçons des romans tels que *Paméla, Eloïse, les Illustres françaises, Gil Blas, le Père avare, les Lettres de Roselle, Manon Lescot, le Paysan perverti, les Contemporaines ;* ces romans sont autant au-dessus de l'apologue que leurs personnages surpassent ceux d'Esope, de Phèdre et de La Fontaine. Que les cagots ne viennent donc plus déclamer contre les romans ; qu'ils distinguent les ouvrages : qu'ils ne les englobent pas, comme ils font journellement par une odieuse mauvaise foi, qu'ils distinguent entre pièce de théâtre et pièce de théâtre ; peut-on apparier *la Gouvernante* de Lachaussée avec *les Trois cousines* de Dancourt ? L'une est une pièce morale, admirable, intéressante, l'autre, une farce à pointes ordurières, sans morale, ou en ayant une très mauvaise; englober ces deux pièces et les condamner toutes deux comme des comédies, c'est choquer le bon sens. Mais certains moralistes font gloire d'insulter au bon sens et à la raison. Ce sont les ouvrages qui doivent se faire à eux-mêmes leur propre sort, et non leur dénomination, souvent insignifiante et trop vague. Pour justifier les bons romans il suffit de les définir. — « Qu'est ce qu'un bon roman ? C'est un ouvrage d'imagination, « en partie fondé sur la réalité, ne sortant jamais de la classe des « possibles, dans lequel on se propose de tracer l'histoire des sen- « timents et de la conduite d'un héros ou d'une héroïne, d'une « manière capable d'instruire doublement le lecteur : par ses « vertus, par ses succès, par ses chutes, par ses imprudences et

« par ses malheurs. C'est un ouvrage où l'auteur met une morale « vivante, d'autant plus instructive qu'elle joint l'exemple au « précepte. » Tels sont tous les bons romans. — Qu'est ce qu'un mauvais livre ? « C'est un ouvrage où la saine morale est tournée « en ridicule, où les héros mâles et femelles se livrent au vice, « à la débauche, avec une sorte de bonheur séduisant parce que « le coupable auteur a soin de cacher adroitement leurs remords ; « c'est un ouvrage qui excite au vice, à l'impureté qui outrage « la nature, aux crimes de toute espèce. » Jeunes personnes, c'est d'après cette double définition que vous pourrez à l'avenir juger les livres estimables et condamnables, et non sur une simple dénomination générale. Un sot dévot trouve *Paméla* dans une maison. — Ah ! ciel ! s'écrie-t-il. Un roman ! — Et il condamne le livre : s'il parle à des esprits faibles, il le fait jeter au feu. Malheureux ! tu as fait brûler un livre qui dit cent mille fois mieux que toi les plus excellentes choses. Tu as blasphémé la saine morale, tu viens de te rendre coupable du crime de profanation. O filles aimables, espoir de la génération future, ne vous laissez pas séduire par la sombre et dangereuse tourbe des cagots ! Rapportez-vous-en, pour vos lectures, à votre père, à votre mère. Et vous, parents, consultez un honnête homme du monde, prudent, éclairé, sur les livres à mettre entre les mains de vos enfants. Méprisez les scrupules frivoles des bigots, et sachez fermement qu'un bon roman est le plus efficace des moralistes.

III

LES PARISIENNES

LES PARISIENNES

L'Épouse laborieuse, et la silencieuse

IL est rare que les femmes de Paris, même avec du mérite, soient laborieuses. Cependant, il est des exceptions. Suzanne Solavie, jeune et jolie brune du faubourg Saint-Antoine, fut entrevue par un homme du quartier du Palais-Royal, qu'elle intéressa. Elle était en visite chez une parente qui occupait une assez belle maison vis-à-vis la rue des Bons-Enfants. M. de Sondonville s'informa de cette jeune personne, et il apprit qu'elle était fille d'un directeur de manufacture. C'était une naissance honnête ; il ne s'embarrassa ni de son caractère, ni de ses mœurs : il se trouvait pris par la figure ; le reste l'occupait assez peu. C'est assez l'ordinaire des hommes ; et voilà comme on gâte les femmes. Sondonville se proposait de faire un établissement considérable en Normandie ; son projet avait d'abord été d'épouser la fille d'un richard de cette province, mais les beaux yeux de Suzanne firent évaporer cette idée et renversèrent tous ses projets. Il la revit, et elle acheva de le charmer ; il lui parla chez M^me^ de Thibaucourt, sa parente, et il prit d'elle une excellente opinion. Enfin, il la demanda, l'obtint, et, au lieu d'aller en Normandie, il fit un établissement à Paris, dans

un endroit très agréable, aux environs des boulevards neufs.

Mme de Sondonville, le lendemain de son mariage, se trouva maîtresse d'une maison nombreuse et d'une manufacture. Elle n'avait jamais gouverné celle de la maison paternelle, mais il faut dire qu'elle était accoutumée à voir mener autour d'elle une vie active, et qu'en passant elle avait toujours attrapé quelques notions, tant par les discours de sa mère que par les plaintes que faisait quelquefois son père au sujet des ouvriers. Elle s'aperçut que son mari n'avait pas compté sur elle, qu'il l'avait prise parce que tel avait été son plaisir, qu'il n'avait songé, ni à l'épouse, ni à la mère de ses enfants, mais seulement à la jolie fille qui devait lui donner des plaisirs fort vifs dont il n'avait pas même calculé la durée. Suzanne souriait de cette réflexion dans un moment où son mari avait les yeux sur elle. — De quoi ris-tu, ma belle ? — Mais je ris d'une idée plaisante. — Ah ! je la saurai. — Oui, mais à une condition : c'est que tu me diras si j'ai bien deviné. — Je te le promets ; j'aurais pu te mentir avant le mariage, mais, après, on est sincère ; ainsi je compte sur ta parole. — Elle lui avoua sa réflexion sur la manière dont il pensait à son égard. — En vérité ! s'écria son mari, tu l'as deviné. Mais, ma chère femme, cela n'a rien de désobligeant pour toi ; je te dois le bonheur que tu me donnes ; nous avons chacun notre manière. — Mon cher mari, je ne demande pas à être heureuse par l'inutilité ; au contraire : tu n'as qu'à me donner mes fonctions, et tu verras si je sais les remplir. Sois sûr qu'une femme qui ne s'occupe que de riens s'en ennuie bientôt, et qu'il faut qu'elle les quitte pour faire mieux ou pis. Je te demande à faire mieux ; je me sens du goût pour toute occupation utile, parce que je crois que tout ce qui est réellement utile est honnête. — A merveille, mon amie ! Voilà de la raison, et je me félicite d'avoir trouvé un double trésor en toi. Nous partagerons les occupations ; nous nous consulterons mutuellement, et tu te chargeras de faire aimer le travail que je recommanderai. Tu visiteras les ateliers ; tu encourageras les

paresseux, tu souriras aux bons travailleurs, et tu verras que les âmes les plus grossières sont sensibles au charme de la beauté. — Suzanne sourit ; et voici la conduite qu'elle tint dès qu'elle eut l'agrément de son mari.

Elle commença par régler l'intérieur de sa maison ; car c'est ici la base de la bonne conduite d'une épouse : faire le dehors, et, négliger le dedans, c'est gaspiller, et non travailler. Voici l'emploi de sa journée, et de celle des domestiques des deux sexes, tel qu'il fut réglé par elle-même ; elle fit ensuite donner la sanction de son mari à son réglement.

Le matin, les femmes en déshabillé, les garçons en veste, mettaient tout en ordre, excepté les lits, qu'on ne faisait que le soir pour les aérer et qu'ils fussent plus sains. On déjeunait ensuite, la maîtresse elle-même. Elle distribuait l'ouvrage de la maison, c'est-à-dire le travail et les commissions à faire. Elle profitait de ce temps pour aller dans la manufacture. Elle allait à tous les métiers les uns après les autres et s'informait bonnement de la santé de la femme, des enfants, des pères et des mères de ces bonnes gens. Elle avait observé chez ses parents que souvent sa mère, en visitant les ateliers de sa manufacture, était en déshabillé sans goût, et même sale, et d'une négligence rebutante ; elle l'avait entendu tourner en ridicule par cette raison. Elle en profita pour ne se montrer dans celle de son mari qu'en déshabillé appétissant. Elle observa qu'on exécute toujours bien, qu'on reçoit toujours en bonne part les remontrances d'une femme dont le vêtir plaît, et que la *mise** est une partie de l'éloquence. Après sa tournée, Suzanne revenait à ses domestiques, et elle se mettait à l'ouvrage avec ses femmes. Elle songeait ensuite au dîner. Il y avait souvent du monde, et les apprêts étaient un travail ; elle s'y livrait en bonne économe, mais aussi comme une maîtresse de maison qui voulait faire honneur à son mari et que tous les convives fussent satisfaits. Elle donnait une demi-heure à sa toilette, parce qu'elle était coiffée dès le matin, que le bain

fréquent la tenait propre et qu'elle n'avait, au moment de se mettre à table, qu'une robe à passer et un soulier à chausser, au lieu d'une mule. Elle y paraissait brillante. C'était la tenue de la table qui était son chef-d'œuvre. Elle y était ravissante par ses charmes, par ses attentions, par ses grâces, par la politesse obligeante des choses qu'elle adressait aux convives, par l'attention à satisfaire leur goût en le devinant, par l'art qu'elle avait de tout faire sans gêne. Elle entremêlait aux propos décousus des choses spirituelles, car elle avait orné par la lecture son esprit naturel. Après le dîner, et tandis qu'on était encore à table, on la voyait rassembler avec grâce les petits verres et, sans se lever, en continuant la conversation, les passer dans l'eau et les faire serrer par le domestique. Elle allait ensuite faire un tour à l'office pour que tout fût mis en ordre et que rien ne se perdît ; elle revenait bientôt : les tables de jeu étaient dressées, mais c'était pour les convives ; elle ne jouait pas : elle s'occupait d'un ouvrage d'aiguille. Lorsque tout le monde était parti, elle faisait, ou se faisait faire une lecture, tandis qu'elle travaillait à un ouvrage non appliquant. Elle allait voir les ouvriers à des heures toujours différentes afin qu'on s'attendît à la voir à tous les instants. Dans l'après-dîner elle était toujours en parure, mais sans avoir moins d'aisance et d'honnête familiarité.

On voit que tous ses moments étaient remplis ; les jours qu'il n'y avait personne à la maison, ce qui arrivait trois fois la semaine, sans compter le dimanche, qui était toujours libre, l'ordre était encore mieux observé ; elle avait plus de temps pour la lecture et pour le travail ; les choses se faisaient avec plus d'attention : aussi était-ce là ses heureux jours ; les plaisirs bruyants la fatiguaient, et tel était son goût pour la vie réglée et sédentaire que le spectacle, qu'elle aimait passionnément, la dérangeait et l'attristait, parce que l'ordre était troublé, que tout allait au hasard pendant son absence ; elle y souffrait quelquefois plus qu'elle n'y avait de plaisir. Lorsque son mari connut parfaitement sa façon

de penser, il trouva un moyen d'épurer ses plaisirs, c'est-à-dire d'en ôter l'inquiétude et l'angoisse : il avait soin que des considérations puissantes la déterminassent à faire telle ou telle partie de plaisir ; par ce moyen, madame de Sondonville, qui voyait un but d'utilité, se faisait une raison, et elle disait quelquefois à ses familiers : « Heureusement que le temps donné au spectacle n'est pas perdu ! Mon mari m'a fait voir l'utilité de la complaisance que je vais avoir ; qu'importe ce que l'on fasse ! Pourvu que cela soit utile, c'est toujours travailler. »

Je ne cite ces traits, qui paraîtront peut-être singuliers, que par un motif que voici : c'est que le goût de l'occupation et de l'utilité est toujours la sauvegarde des mœurs ; c'est une passion heureuse et solide qui remplace les passions honteuses et criminelles. Aussi madame de Sondonville ne fut-elle jamais attaquée par les *procateurs* (1). Cependant, il lui arriva une petite aventure, mais sans aucun danger pour elle.

Outre les ouvriers, il y avait des ouvrières dans les manufactures ; les hommes et les femmes étaient séparés par un simple treillage, et ils se parlaient aux heures des repas. Loin que ce fût un mal, c'était un grand bien, par le bon ordre que Suzanne faisait observer. En effet, les deux sexes, au lieu de se corrompre mutuellement, se préservent au contraire des écarts ; la vie chaste la plus difficile est celle des moines et des séminaristes éloignés, séquestrés ; celle des ouvriers dont les occupations excluent absolument les femmes serait corrompue au plus haut degré s'ils ne se répandaient pas dans la société journellement ; encore sont-ils plus dangereux que d'autres : ils sont d'ailleurs grossiers, brutaux, mal embouchés, ivrognes, etc. Ceux, au contraire, dont les femmes partagent les occupations, sont plus doux, plus rangés ; leur imagination s'exalte moins. Telle était la raison qui avait engagé la maison Sondonville à disposer ses ateliers comme

(1) *Du latin* Procator, *galant des femmes mariées.*

ils l'étaient. On avait établi, dans chaque partie, un surveillant et une surveillante, qui avaient une certaine autorité et la haute paie de douze sous par jour en sus. C'étaient le plus excellent ouvrier et la meilleure ouvrière ; leur place était comme celle des protes d'imprimerie.

La Silencieuse

Il y avait parmi les ouvrières de cette manufacture une grande fille très jolie. Du moment où elle arrivait le matin jusqu'au soir elle s'occupait de son travail sans presque lever les yeux. Aux deux demi-heures du goûter et du déjeuner elle se mettait à l'écart, mangeait un morceau et employait le reste du temps à lire un bon livre : c'était surtout *Paméla*, *Grandisson*, et *Clarisse*. A l'heure du dîner elle sortait, et elle allait seule. Mme de Sondonville l'observait depuis longtemps, et, la Première s'étant mariée, elle proposa la place à Sophie (c'est le nom de la silencieuse). — Non, madame, répondit la jeune personne ; cette place demande des lumières et une activité que je n'ai pas : permettez que je reste dans ma simplicité. — Suzanne fut frappée de la modestie de cette jolie fille. — Vous ne serez pas première, lui répondit-elle, mais, de vous à moi, vous aurez la haute paye ; je vous destinais cette place ; c'est votre modestie qui la refuse : la vertu ne doit pas être dupe d'elle-même. — Sophie se jeta sur la main de Mme de Sondonville et laissa couler quelques larmes. Depuis ce moment, cette jolie fille parut beaucoup plus contente, mais elle n'en était pas moins silencieuse. Elle ne parlait jamais, et on l'appelait la muette, dans l'atelier. Laissons-la un moment (nous la connaîtrons bientôt), pour entremêler ici l'aventure de Mme de Sondonville.

Parmi les ouvriers, il en était un qui était précisément ce qu'était Sophie parmi les femmes : il ne parlait jamais, ou très peu, et seulement pour dire à ses camarades des choses agréables.

Gaston Goor

Suzanne fut frappée de la modestie de cette jolie fille.
(P. 370)

Mais il n'avait pas toujours été ainsi ; on l'avait vu comme les autres. Ses camarades le tourmentaient un peu en lui disant qu'il voulait gagner le cœur de Sophie en affectant de lui ressembler. Il soupirait et ne répondait pas, ce qui les confirmait dans leur idée. Suzanne était trop attentive à ce qui se passait pour ignorer longtemps ces propos. Dès qu'elle en fut instruite, elle prit Sophie en particulier, sans que personne s'en aperçût, et elle la pria d'être sincère au sujet de l'ouvrier Nicolas. — Je vous assure, Madame, qu'il ne m'a jamais dit un mot, et je vous proteste que je n'ai jamais songé à lui. J'ai cependant quelquefois entendu la comparaison qu'on faisait de lui à moi, mais cela ne m'a pas occupée. — Et elle se tut, mais sans trouble ni rougeur. — Je vous crois, Sophie, lui répondit madame de Sondonville ; je ne vous en parlerai plus. — Elle se ménagea ensuite un entretien particulier avec Nicolas, qu'elle fit avertir par une de ses femmes. Il était tout tremblant lorsqu'il parut devant elle. Suzanne ne doutait pas qu'il fût très amoureux de Sophie, et très timide. Dans cette idée, elle ne lui parla qu'avec bonté. — Vous savez, lui dit-elle, Nicolas, que j'aime tous mes ouvriers et toutes mes ouvrières : ce sont mes premiers amis. J'ai entendu quelques mots qui m'ont fait penser que vous aviez une passion violente dans le cœur : je suis prête à vous obliger ; j'ai voulu vous parler pour vous en donner l'assurance. — A ces mots, Nicolas tomba aux genoux de sa maîtresse. — Oh ! madame, que c'est avec justice qu'on vous adore ! Vous méritez de régner sur tous les cœurs. — Il se tut. Suzanne, étonnée de ce langage, pensa que Sophie et Nicolas, ou tout au moins ce dernier, pouvaient bien être d'une condition honnête dans la bourgeoisie, qu'ils s'aimaient et qu'ils avaient pris la ressource de la manufacture, où le travail était facile, afin de s'aimer en liberté. Dans cette idée, elle répondit : — Mon cher ami, je vous promets d'être aussi zélée à vous servir qu'indulgente pour votre passion, peut-être un peu inconsidérée ; cependant, je voudrais avoir quelques détails : donnez-les-moi. — Nicolas

garda quelques instants le silence. — Quelle adorable bonté ! s'écria-t-il enfin. Ah ! madame ! Elle est digne de votre vertu. Eh ! que peut avoir à craindre une vertu comme la vôtre ? Elle est indulgente parce qu'elle est sûre d'elle-même. Oui, oui, et c'est ma consolation : en vous adorant je ne vous expose pas au moindre danger. — Suzanne était si éloignée de penser à elle-même qu'elle n'entendit rien à ce langage. Elle s'attribuait le respect et la reconnaissance et comprenait que l'amour était pour Sophie. — Je ferai tout ce que je pourrai pour vous, reprit-elle ; mais vous n'avez donc jamais parlé à Sophie ? — Non, madame. — Je suis charmée que cette jeune personne soit vraie ; vous êtes faits l'un pour l'autre, s'il n'existe pas des obstacles inconnus ; et, puisque vous aimez avec tant de délicatesse, je ferai tout ce que je pourrai. Mais vous paraissez d'un être au-dessus de celui de simple ouvrier. — Non, madame. Je suis fils d'un crocheteur que vous connaissez, nommé le père Durand ; j'ai eu quelque éducation ; j'ai été jusqu'en troisième avec le fils d'un riche libraire qui m'avait donné pour émule à son fils. — C'est bien ; mais que pensera Sophie ? Je tâcherai de savoir ce qu'elle est. — Je le sais, madame ; elle est fille d'un pauvre orfèvre ; elle n'a que sa mère : c'est une très méchante femme, qui a voulu la perdre, et Sophie la nourrit parce qu'elle s'y est engagée pour que sa mère la laisse tranquille ; c'est une demoiselle infiniment respectable, que Sophie; mais ce n'est pas elle que j'aime. — Ce n'est pas elle ! — Ah ! je suis perdu ! Je vous ai offensée, madame. — Suzanne fut éclairée par ce dernier mot. L'ouvrier était devant elle, tremblant, anéanti ; et, comme il l'avait dit lui-même, il n'y avait pas l'ombre de danger pour M^me^ de Sondonville. Après un moment de silence elle lui dit : — Nicolas, je ne vous fais pas un crime d'une passion involontaire. Allez à votre ouvrage ; je vous promets la place de premier dès qu'elle sera vacante, mais à une condition : c'est que vous vous efforcerez de vous attacher à une des ouvrières, celle qui vous conviendra davantage, et je

la doterai de mille écus ; si c'était Sophie, elle en aurait deux mille, que je prendrai sur mes épargnes. Vous me connaissez assez, je pense, pour ne pas attribuer mon indulgence à la faiblesse ; quant à ma générosité, elle est un effet de ma reconnaissance ; vous m'aimez : sûrement vous me voulez du bien, mais vous êtes sans pouvoir ; moi qui en ai, je vous en fais. Conservez toujours des sentiments honnêtes ; soyez sage, laborieux, et racontez un jour à votre femme et à vos enfants ma conduite à votre égard. — Nicolas avait des sentiments ; il fut pénétré. Jamais peut-être on n'a été aussi vertueux qu'il le fut en cet instant, malgré son amour ; ou, plutôt, ce fut son amour qui augmenta sa vertu. Revenons à Sophie.

Cette jeune fille était en effet tranquille avec sa mère, depuis son augmentation de salaire. D'ailleurs, la vieille orfèvre était devenue infirme, et le vice l'avait quittée. M^me^ de Sondonville, qui la connaissait par Nicolas, s'occupa davantage de Sophie ; elle la fit venir les dimanches ; (car le dimanche était la seule fête de la manufacture ; toutes les autres étaient supprimées comme nuisibles, et chaque ouvrier avait ses semaines rondes ; une fête ôte le sixième du produit et double la dépense : ce sont les fêtes qui font la misère des ouvriers). Elle la fit venir le dimanche, s'informa de la situation et lui témoigna tant de bonté qu'elle excita sa confiance. M^me^ de Sondonville alla voir la mère Nicard et, par ce qu'elle lui dit, assura la tranquillité de Sophie à jamais.

Le caractère de cette aimable fille n'était pas la taciturnité, mais le recueillement ; comme elle avait eu dès l'enfance des sujets de chagrin, au lieu de devenir aigre, acariâtre, l'excellence de son caractère l'avait rendue silencieuse. Elle portait cette qualité si loin qu'elle avait passé des dimanches entiers chez M^me^ de Sondonville, au milieu de trois femmes de chambre, sans ouvrir la bouche ; elle avait répondu par un sourire. Cette qualité la faisait chérir de Suzanne, qui disait souvent que le silence était le premier ami du travail ; cependant, un jour Sophie parla ; elle

raconta même un trait de sa vie en déguisant son nom. Mme de Sondonville fut la seule qui l'entendît.

— Une jeune fille était exposée par son malheur et par la mauvaise volonté d'autrui ; un homme corrompu avait été introduit auprès d'elle. Il lui parla. Elle ne répondit rien ; seulement elle versa quelques larmes, et le méchant homme insista longtemps, mais il n'obtint pas une parole. Il sortit enfin en disant : « C'est une bête, une imbécile : faites-la peindre ; j'aimerai mieux son portrait qu'elle; du moins, il ne saura ni pleurer, ni résister. » Elle raconta une historiette :

— Il y avait dans notre voisinage une jeune fille adorée de ses parents parce qu'elle était unique ; elle n'était pas triste ; mais elle ne parlait guère : elle était quelquefois des journées entières à côté de sa mère sans lui dire un mot. Ses parents, et surtout sa mère, étaient bien chagrins. Ils croyaient que leur fille souffrait et qu'elle ne vivrait pas. Ils consultèrent un médecin. Celui-ci, qui était jeune, et garçon, devint amoureux de la demoiselle ; il parut effrayé, et il effraya terriblement le père et la mère. On le pressa de parler. — Il n'y a que moi, comme médecin, qui puisse faire cette cure. — Mais de quoi notre fille est-elle menacée ? — De la poitrine ; et voici comment : elle ne parle pas ; les glandes salivaires ne sont mises que faiblement en action et n'humectent pas suffisamment la poitrine ; donnez-la moi pour femme, et, par mes attentions, je la ferai parler suffisamment, car il ne faut pas qu'elle parle trop. — Les parents, craignant de perdre leur fille, la voulurent donner au médecin, quoique un peu à regret : mais la jeune Scolastique trouva sa langue pour leur résister, parce qu'elle aimait un jeune homme en secret. Elle l'avoua enfin ; on les maria, et la silencieuse, qui continue à l'être, se porte à merveille.

— Il faut espérer, dit Mme de Sondonville, que vous en ferez autant que Scolastique, et que vous me direz si quelque jeune homme n'a pas trouvé le chemin de votre cœur. — Sophie rougit

et baissa la vue. — Je vous promets de vous le faire avoir, pour peu que la chose soit possible, reprit Madame de Sondonville. — Sophie dit alors modestement : — Madame, vous êtes si bonne que j'oserai parler. Depuis le mot que vous m'avez dit de M. Nicolas, je l'ai trouvé estimable. — Voilà une expression convenable, ma fille. Vous serez unis, car je ne crois pas qu'il s'y refuse ; vous êtes trop aimable, et vous avez trop de mérite pour cela. — En effet, Suzanne eut le plaisir de faire ce mariage. Et ce ne fut pas le seul.

Elle unissait, autant qu'elle le pouvait, ses ouvriers avec ses ouvrières, et, lorsqu'il y eut un certain nombre d'enfants, elle donna un des jardins de la manufacture, en bon air, où elle paya une femme, d'abord, puis deux, pour en avoir soin; ces femmes les apportaient à leurs mères, qui leur donnaient le sein. Les nourrices y couchaient, et, lorsque les enfants étaient sevrés, on les élevait tous ensemble ; on les fortifiait par l'exercice et le bon air. Les dimanches, les mères, et même les pères, pouvaient passer la journée avec leurs enfants ; on les traitait aux dépens de Suzanne. M^me^ de Sondonville visitait tous les jours ce petit séminaire ; elle donnait la plus grande attention à ce que les enfants y fussent proprement tenus et prissent une nourriture saine. Lorsqu'elle eut elle-même des enfants, elle leur donna un pavillon particulier, entre ce même jardin et un autre, pour eux seuls, et leur bonne les menait tous les jours, à l'heure de la récréation, jouer avec ceux des ouvriers, environ deux heures.

Je finis par ce trait de la conduite de M^me^ de Sondonville, que j'aurais pu détailler davantage.

IV

LE PALAIS-ROYAL

PAR UN INDAGATEUR QUI SE NOMMERA QUELQUE JOUR

LE PALAIS-ROYAL

PAR UN INDAGATEUR QUI SE NOMMERA QUELQUE JOUR [1]

PREMIÈRE PARTIE

LES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS

Préambule

Eh ! quelle histoire ! — Ah ! ah ! monsieur, madame ou mademoiselle, ne faites pas fi ! fi ! Vous lisez bien l'histoire des singes, celle du bœuf, de l'éléphant, du rhinocéros, et Buffon a su nous intéresser pour l'âne. Nous allons, nous, vous parler d'êtres humains ; nous allons faire un livre très moral sur de très immorales créatures qui, malgré quelques ressemblances, sont fort au-dessus des juments, des ânesses et de toutes les montures possibles. Les belles du Palais-Royal sont très jolies, surtout les jeunes ; quant aux vieilles, c'est comme partout : une vieille bête n'est jamais belle.

Quoi qu'il en soit, nous allons vous peindre des mœurs singu-

(1) *Nous composons ce petit ouvrage anti-philosophique dans un voyage fait très clandestinement à Paris, cette année* 1789.

lières, insolites, et beaucoup plus piquantes aujourd'hui qu'il y a six mois. Nous vous en dirons la raison.

Mais, auparavant, donnons une idée de la figure, de l'âge, de la taille, de la mise (1)*, de la marche, des mœurs et des talents de ces belles sous les noms de guerre qu'elles ont adoptés.

La première de toutes, par l'importance qu'elle se donne, est Filumène, nom savant qu'on a prêté sans doute à cette nymphe, lors de son début, à cause de sa taille joncée*. Elle marche lentement, avec dignité, portant autour d'elle des regards quêteurs qu'elle s'efforce de rendre languissants. Elle est ordinairement en caraco bleu-ciel, avec la jupe de gaze traînante. Elle est mieux chaussée que ses compagnes, et jamais à plat.

II. Bouton-de-rose est une petite et jolie personne, toujours en linon : elle affecte la marche de Filumène, à peu près comme on voit qu'au ciel, à la même heure où ces deux belles se montrent, la Petite affecte de ressembler à la Grande-Ourse.

III. Mélanie est une grande fille, mise grandement, dont ordinairement la jupe de gaze est bordée d'un large ruban violet. Elle a les cheveux du plus beau noir, mais elle n'est pas jolie. Cependant, elle a des amateurs, qui vont chez elle admirer la grande nature.

IV. Aglaé. C'est une jolie fille, un peu moins grande que Filumène, et qui lui ressemble, car souvent on la prend pour celle-ci. Elle est mise avec goût, mais moins bien que son modèle ; pour qu'elle brille, il faut que Filumène ait mené quelqu'un à la maison.

V. Rosemonde. C'est une Allemande charmante, d'un blond cendré très agréable, et dont la marche, ressemblante à celle de la princesse de ... et d'une belle encore plus relevée, inspire la volupté. Elle est presque toujours en gaze, coiffée en fleurs, ou seulement de ses beaux cheveux, qui sont moins touffus depuis quelques mois. Elle demeure rue du Bouloi.

(1) *Mlle Minette S..... n'aime pas cet agreable mot. Pourquoi ? il est pittoresque et vaut dix mille fois mieux que le célèbre conséquent de nos catogans et de nos farauds.*

VI. Bienfaite. C'est une brune, à couleurs fortes, qui peut-être a pris son nom de sa taille parfaite. Elle est très brune et très sotte.

VII. Fayelle. Grande femme, avec une grande bouche, demi-blonde, qui a pris son nom de sa ressemblance avec une actrice de la Comédie-Ariette.

VIII. Chouchou, petite fille très jolie, ou plutôt mignonne, d'environ douze ans, que conduit une grosse femme dont l'air annonce tous les vices.

IX. Cécilia. C'est une blonde faite au tour, ayant la démarche voluptueuse, l'air distingué. Elle est ordinairement en jupe de gaze, avec un corset brun uni, ou tout en blanc. Elle ne va jamais seule et donne toujours le bras à une sorte de cuisinière ou de femme de chambre. On l'appelle la Blonde voluptueuse.

X et XI. Cécile et Rosette, deux petites filles d'environ quatorze à quinze ans, toujours ensemble. Cécile est très jolie, mais coquine, insolente ; Rosette est brune, un peu pâle, mais douce, complaisante : on va à la maison pour Cécile ; l'on y reste pour Rosette.

XII. Zaïre. Fille svelte, presque toujours mise en rayé brun. Elle est d'une jolie figure arrondie et riante. Nous l'avons connue dans une occasion singulière. Le 1er octobre 1789, un Garde-National la rencontra dans l'allée la plus proche du Club et lui parla ; après une vingtaine de pas, elle voulut le quitter et prendre l'allée du milieu. L'homme la retint, et, lui saisissant assez rudement le bras, il lui dit : — Marche, là, devant moi, sur cette ligne. — Et elle marcha, mais en lançant un regard désarmant, si doux, si touchant, qu'il nous fit impression. En effet, cette soirée-là, les filles du Palais-Royal étaient le jouet de la jeunesse indisciplinée qui les entourait, les troussait et les fouettait. Nous ne sommes ni les soutiens, ni les apôtres du vice, mais nous disons que cette coupable licence, que l'on souffre sans mot dire, accoutume une jeunesse, composée d'apprentis, à devenir cannibale.

Aussi, la pauvre Zaïre tremblait-elle que le jeune Garde-bourgeoise ne la livrât à ces tigrots. Elle fit tout ce qu'il voulut. Nous observâmes qu'un des ordres qu'il lui donna fut d'aller embrasser un abbé, puis de se trousser au milieu de l'allée. Il fallait voir l'air de Zaïre ! Elle nous fit pitié ; nous la délivrâmes, malgré notre infirmité notoire.

XIII. Adélaïde. Grande et charmante fille, ayant l'air aussi décent que son état l'est peu. Elle paraît rarement, et toujours avec une grosse femme qui, dès qu'on l'a regardée, dit : « Nous allons à la maison. » Et elle y va. On la nomme l'Athénienne.

XIV. Dorine, ou la Philosophe. C'est une fille de vingt-quatre ans, l'air distingué, ordinairement vêtue en mousseline sur un fond rose ; elle marche avec grâce et lenteur, ce qui lui sied, à cause de sa délicatesse. Elle est très jolie, et sa conversation a des charmes.

XV. Coquine. C'est une petite friponne, souvent en corset rose, bleu ciel, ou aurore, avec la jupe de gaze. Elle est très jolie, très effrontée, très provocante, et elle a choisi le nom qui la caractérise.

XVI. Elise. Femme taillée par la volupté plutôt que par les grâces : elle a vingt-cinq à vingt-six ans ; sa taille est épaisse, mais admirablement coupée ; sa marche, son tour de jupe, son port de tête, inspirent la volupté. On ne la voit qu'en blanc, en jupe non traînante : celle à la mode, malgré sa grâce, lui ferait perdre quelque chose.

XVII. Eléonore. C'est une éveillée, le plus souvent en corset brun, avec la jupe de gaze traînante ; elle est vive, enjouée, et donne plus de plaisir par Momus que par Cypris.

XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, Sophie, Angélique, Adèle, Zéfire, Zoé, Esther, Zilia : jeunes personnes qui viennent rarement dans le jardin le soir, quoiqu'elles demeurent dans une maison voisine, chez une célèbre matrulle. On les nomme les houris. Sophie est brune, Angélique est blonde, Adèle

est rouge, et Zéfire cendrée. Lorsque vous entrez, on vous livre à Sophie qui, modestement parée, vous reçoit avec une politesse bourgeoise et vous persuade que vous êtes avec une honnête fille. Elle aiguise les désirs et ne les satisfait pas. Au moment où vous devenez pressant, une porte s'ouvre, vous poursuivez la belle, et vous tombez dans les bras d'Angélique, qui a beaucoup plus d'éclat.

Vous trouvez ici une douce langueur et tout ce qui peut flatter la vue, des pieds à la tête. Excité par tant de charmes, vous voulez jouir. Angélique se dérobe, et vous trouvez Adèle.

Cette belle rouge ne blesse par aucun défaut de sa couleur : elle n'a ni odeur, ni taches rousses ; c'est une blancheur éblouissante ; elle est plus parfaite qu'Angélique : vous êtes en feu. Elle disparaît comme les deux autres, et vous trouvez Zéfire.

C'est une céleste créature que celle-ci, et la plus belle des quatre. Ses cheveux fins, son air touchant, ses manières caressantes, vous empêchent de regretter ses compagnes. Vous ne vous possédez plus, et la délicate Zéfire ne pourrait se défendre d'un homme vigoureux. Quatre nouvelles filles viennent à son secours, vous enlèvent; elle fuit, et vous vous refroidissez avec une des quatre.

Zoé est destinée à doubler Zéfire, et non à la remplacer : c'est une charmante blonde, mais ce n'est pas Zéfire.

Esther est une noire parfaite, ayant l'air tendre, languissant. Elle parle à peine français, mais ses demi-expressions sont touchantes et voluptueuses. Elle est née en Afrique, au royaume de Juda ; c'est une des filles d'un grand du pays ; le fils aîné, héritier unique du père, la vendit avec sa mère aux Européens.

Zilia est métive, un peu cuivrée, et paraît descendre d'une Péruvienne et d'un Français ; elle a de belles couleurs rosées, et la peau d'un satiné admirable. On vous demande votre goût : on vous donne Esther, s'il est noir, mais on ne vous la laisse pas : Zilia survient. Elle est unique, et jamais elle n'accorde le complément ; de jolies mais ignobles créatures la substituent.

On donne, pour tout cela, depuis un louis jusqu'à deux, et l'on a de la volupté pour son argent. Mais, après avoir passé par les mains de ces créatures, il n'est plus d'homme qui soit homme avec les femmes honnêtes ; il les fuit, il est blasé ; il est nul pour le mariage et la génération. Un jeune seigneur, pour avoir un héritier, a été dernièrement obligé de conduire sa jeune épouse dans cette maison sans la lui faire connaître ; elle a succédé à Zéphire, et elle est devenue mère. Je ne sais, mais il me semble que l'enfant ainsi conçu, dans le délire de l'imagination d'un père affaibli, sera languissant, imbécile, ou vicieux. Les six belles, Sophie, Angélique, Adèle, Zéfire, Esther et Zilia, se nomment les houris. On assure qu'elles sont encore vierges, et qu'au moment où elles auront cessé de l'être la matrulle leur en substituera d'autres, qu'elle fait élever pour ce rôle dans une maison séparée.

XXV, XXVI, XXVII, XXVIII, Dorothée, Jeanne, Agnès, Corisandre. L'art de la débauche est aujourd'hui porté, à Paris, beaucoup au-delà de ce qu'il était chez les Romains du temps de Pétrone, de Juvénal et de Martial, c'est-à-dire sous les Néron et les Domitien. Les quatre filles que nous venons de nommer expriment par leurs noms, leurs charmes et leur caractère, celui des quatre héroïnes de *la Pucelle* de Voltaire. Pour un louis, elles se succèdent ; pour six francs, on n'en a qu'une, et l'on choisit ; l'un veut Jeanne, qui est terrible, l'autre, la douce et tendre Dorothée, celui-ci, Agnès la timorée, celui-là, la sotte Corisandre.

XXIX, XXX, XXXI, XXXII. Une autre matrulle du Palais-Royal a trouvé un moyen nouveau de gagner de l'argent. Elle est riche ; elle a fait en grand son métier, qu'elle a pris par goût : avant d'être artiste, elle était amateuse. Elle cherche partout de jolies fillettes qui ressemblent aux plus belles femmes de la cour et de la ville ; elle les leur fait voir par des moyens qu'elle paie sans doute aux domestiques, les leur fait imiter du plus près possible, les habille comme elles, leur fait affecter le même son

de voix, les mêmes nuances, adopter les mêmes mots favoris, les mêmes tournures ; et, quand elle a réussi, elle découvre les hommes hors de portée qui sont amoureux de ces dames et leur fait payer cher une illusion ixione. Elle a ainsi vendu en effigie tout ce qu'il y a de grand à la cour et dans le royaume. Elle donne à ces filles les noms de leurs ressemblances ; et, comme les dames sont plus âgées, la matrulle, par la parure, fait avancer l'aiguille du temps sur ces statues animées. On n'ose ici dire les noms qu'ont portés les quatre filles dont il est question dans cet article. On les appellera seulement Gertrude, Isabelle, Rosière et Polhimmie : la matrulle se nommait Cunégonde.

Parlerons-nous des crabes, des grenouilles, des araignées, des chauves-souris du Palais-Royal ?

D'une Louise, déjà vieillotte, qui fait l'enfant à cause de sa petite taille ?

D'une Marguerite qui se fait appeler Aménaïde, et qui va toujours disant qu'elle vous a reçu chez elle en vous citant le jour et les circonstances ?

D'une Rose, avide sangsue, qui accoste les plus jolies filles pour se donner un prix ?

D'une Françoise qui se fait appeler Française parce qu'elle va toujours avec une certaine Fanni, qui se dit Anglaise et qui fait l'auteur ?

D'une Denise, vieille comtoise, qui en impose le soir par sa taille guêpée ?

D'une Reinette, grande grenadière au ton soldatesque ?

D'une Trotine, ainsi nommée de sa marche provocante et de son air affairé ?

D'une Toinette, que sa petite taille fait paraître une enfant de cinq ans ?

D'une Louise qui, malgré sa figure commune, se croirait deshonorée si elle se promenait dans les allées ou si elle passait sous les arcades du Club ?

D'une Jeannette qui se met en petite couturière proprette, passe auprès de vous en vous lançant un long regard modeste, mais qui n'en est pas moins une insatiable harpie ?

D'une Claudette qui fait la niaise en parlant et en marchant, mais auprès de laquelle vous ne trouvez rien de naïf dans le tête-à-tête ?

D'une Raimonde, blonde très jolie, qui s'est recrépie on ne sait comment ; car elle paraît plus jeune qu'il y a dix ans, et deux dents qui lui manquaient sur le devant sont revenues ?

D'une Mimi qui porte ce nom par antiphrase, car c'est un colosse qui se met en cuisinière propre : sa taille n'a de grâces que par devant ?

D'une Aimée, petite honteuse qui a l'art de rougir dès qu'on la regarde, et qui semble toujours être à son premier raccroc ?

D'une Nina, espèce d'endolorée qui affecte de faire la folle et de se coiffer comme M^me^ Dugazon ?

D'une Renaudette qui ressemble fort à mademoiselle Renaud l'aînée, ressemblance qui lui aurait immanquablement procuré quelques bonnes fortunes si elle n'était pas amoureuse de tous les jeunes gens de seize ans et aussi grossièrement impudente que son modèle est timidement modeste ?

(Elle a, dans le commerce, deux sœurs : une cadette, très jolie, qu'on nomme Joséphine ou la Cerise, et une aînée, dite la Graveline, d'environ vingt-cinq ans, belle femme, mais très méchante. C'était un beau sang ! On doit regretter que trois belles filles se soient perdues pour la génération présente dans la classe précieuse des artisans, pour être des catins médiocres.)

D'une Nicolette, jolie, charmante, qui retrace les attraits d'une brune brillante qu'on rencontre souvent dans la rue Saint-Jacques ? Elle est douce, complaisante, mais elle manque d'esprit ; elle ne parviendra jamais.

Non plus qu'une Marie-Jeanne, jolie poissarde, toujours mise dans son costume, mais qui, ayant eu le malheur de se laisser

Cette infortunée sera perdue avant que d'être fille. (P. 387)

contagier à son premier début, a pris au traitement un fumet oral : son souffle repousse ceux qu'attirait sa beauté ?

D'une Pélagie-Teillovi qui s'est débauchée pendant que son père était colporteur au Palais-Royal ? Elle a séduit, avec des chatteries, trois sœurs qu'elle a: Florence, Reine, et Tobiette.

D'une Nannette, une fille de fruitière, qui vous conduit dans des allées à l'aide d'un petit frère qui fait le guet ? Cette infortunée sera perdue avant que d'être fille.

D'une petite Manette, orpheline de neuf ans, dont une odieuse créature s'est emparée pour en profaner l'enfance ? Elle demeurait chez un chandelier à la porte Bussi.

D'une Flipote, jeune femme d'ouvrier, débauchée par la corruptrice de la précédente, sous prétexte que, le mari étant valétudinaire, elle a besoin de gagner ?... Etc.

Non, non, nous ne parlerons pas de ces ignobles malheureuses dont hier nous défendîmes une des plus jeunes contre les attaques de dix petits garçons qui la voulaient obliger à satisfaire, dans le jardin même, le plus âgé d'entre eux. Car la police est horriblement négligée depuis quelque temps.

Nous conduirons ensuite nos lecteurs au Cirque, et nous passerons en revue différents ordres de filles qu'il sera bon de faire connaître dans les deux parties suivantes, savoir :

Les Sunamites, ou les restauratrices, qui deviennent ensuite Berceuses, Chanteuses ou Cantatrices, et Converseuses.

Enfin nous terminerons par cinq historiettes intéressantes : les quatre Gentilshommes populaires, avec la mère Grandomane et le Curé patriote.

SECONDE PARTIE

LES SUNAMITES

TROISIÈME ET QUATRIÈME SUNAMITES

Rosalie et Fanchette

LE jeudi, l'Alsacienne nous attendait. Elle vint à nous dès que nous parûmes.

— Je me suis doutée, nous dit-elle, que vous voudriez savoir des aventures et les terminer, comme j'imagine que vous avez terminé celle de Clovise et de Javote Serpentine. Gage que vous avez eu la fleur de cette enfant ? Je veux dire Clovise. — Nous répondîmes que cela n'était pas dans notre caractère. — Il en sera ce qu'il en doit être, mais je vous procurerai une ample moisson ; car, non seulement je vous ferai les histoires, mais je serai votre agente, et j'attirerai au Cirque toutes celles que je saurai dignes de vous, des deux manières. — Bien ! — Vous voyez, reprit Maine, ces deux jeunes filles ? — Elles sont charmantes, répondîmes-nous, et ne paraissent pas plus de quatorze ans. — Elles en ont quinze et sont à la fin de leur noviciat. — Comment ! de leur noviciat ? — Oui. Elles sont chez une femme qu'on nomme la Restauratrice. — Je ne connaissais pas

encore ce genre-là, et je ne croyais pas que les deux titres de femme de plaisir et de restauratrice pussent jamais s'allier. — Ils s'allient très bien par l'art de M^me^ Janus, qui a plus de quarante jeunes filles de cet âge prises dans les faubourgs et les provinces ; car rarement elle se fournit de filles nées au centre de la ville. Tenez, elle les a toutes amenées aujourd'hui voir le Cirque. Je vous les détaillerai tout à tour.

« Rosalie, cette petite brune aux couleurs un peu ternies, mais qui les avait d'une extrême fraîcheur il y a six mois, et Fanchette, cette blonde encore vermeille sont des Sulamites. — Des Sunamites, donc. — Soit. Le métier de M^me^ Janus, ancienne femme de charge d'un médecin célèbre, est de restaurer les vieillards. Elle leur donne deux de ses élèves qu'elle tient dans une grande maison bien aérée, au-delà du boulevard, qu'elle nourrit des aliments les plus sains, et qu'elle fortifie par un exercice journalier. Elle prend un louis par nuit. Chaque fille a six francs et, elle, douze. Les premières fois, elle est là. Le vieillard est mis par elle dans un bain aromatique. Elle l'essuie elle-même avec la main qu'elle roule sur son corps jusqu'à ce qu'il soit d'une propreté complète. Cela fait, elle lui met une muselière solide et le couche avec les deux sunamites, dont la peau touche exactement la sienne. Il s'entrelace dans les deux vierges, car il faut qu'elles le soient.

« Une fille ne peut servir que huit nuits de suite. On en substitue deux autres, et les deux premières se reposent en prenant des bains les deux premiers jours, et en se divertissant les autres, pendant quinze. Car il faut à un vieillard trois paires de filles.

« On a la plus grande attention à les conserver vierges, vu que, cette qualité perdue, elles deviendraient nuisibles, surtout pendant la grossesse. Si un vieillard jouissait d'une fille, il se ferait beaucoup de mal, et, en outre, il perdrait une somme déposée dès le premier jour. Une fille sert depuis sa nubilité déclarée jusqu'à trois ans au-delà. Plus tard, elle dominerait le vieillard

et repousserait ses effluences, sans influer en lui si elle était neuve ; et, si c'était une de ses anciennes sunamites, elle lui réinfluerait les humeurs peccantes qu'il lui aurait influées. Une fille peut servir un an au plus, en l'employant tous les jours. Voilà sans doute ce que vous vouliez savoir ?

« Rosalie et Fanchette sont deux cousines prises à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine. Elles ont été achetées par M^me^ Janus, à l'âge de quatre ans, d'une femme qui les conduisait, après la mort de leurs parents, à l'Hôpital général. M^me^ Janus, qui avait dès lors ses vues, vit ces deux enfants qui pleuraient : elle s'informa. La femme lui dit que l'une était fille de ce malheureux jeune homme du faubourg qui aimait sa sœur, et qui l'avait poignardée, (c'est Rosalie), et d'une fille que cette sœur honnête avait substituée à sa place dans une occasion périlleuse ; l'autre, de la sœur elle-même, et d'un amant.

« Surprise un jour par ce furieux, elle ne le calma qu'en promettant de coucher avec lui la nuit suivante. Ils convinrent entre autres du silence. Fanchette avait une amie, appelée Rosalie, qui ne haïssait pas le frère cruel. Cette sœur infortunée se jeta dans ses bras, lui fit sa confidence et parvint à la déterminer à coucher avec le furieux. Elle espérait les marier un jour. Pour mieux cacher son jeu et pour tenter les remords dans le cœur de son frère, Fanchette, adorée d'un amant aimé qui n'osait l'épouser de peur d'être tué par son beau-frère, voulut qu'il couchât, et se livra. Les deux amies devinrent enceintes. Le frère barbare crut avoir joui de sa sœur, qui le supplia de lui sauver l'honneur en la mariant. C'était ce qu'elle avait espéré, mais le féroce ne voulut jamais y consentir. Fanchette épousa néanmoins son amant en secret. Les deux amies accouchèrent le même jour : Fanchette, de Rosalie, Rosalie, de notre petite Fanchette. Quelque temps après, le frère voyant sa sœur familière avec son mari et ayant été pressé d'épouser Rosalie, il eut des soupçons qu'il éclaircit en écoutant un entretien entre elles. Dès qu'il sut que

la petite Rosalie, qu'il adorait, n'était pas sa fille, mais seulement sa nièce, et qu'il était père avec une autre, il sortit de sa cachette et, trouvant sa sœur seule, il la poignarda. On sait qu'il ne chercha pas à se sauver. Il se jeta aux genoux de Fanchette expirante, lui demanda pardon, but de son sang et monta sur les toits. Là, prêt à se précipiter, parce que, dit-il, une fille comme sa sœur ne devait pas être déshonorée par un rompu, il eut la singulière attention de ne vouloir blesser personne. Il cria « gare ! » trois fois et ne se précipita que lorsqu'il vit la place vide.

« Tel fut le récit qu'on fit à Mme Janus en lui cédant les deux orphelines pour six francs pièce. Je dis : les deux orphelines. Rosalie-mère mourut de douleur, et l'amant de Fanchette alla sur mer, où il a péri. Les deux petites, abandonnées de tout le monde, furent laissées à une fruitière-allumettière qui ne put les nourrir plus d'un mois, et qui ne reçut les douze livres que pour se dédommager de sa dépense.

« Mme Janus éleva ces deux enfants de la manière la plus saine, et elle en a fait ce que je vous ai dit.

« Rosalie et Fanchette sont les restauratrices d'un vieillard qu'elles ont tellement fortifié qu'il les a possédées toutes deux à une époque différente. Mme Janus a été furieuse. Elle les a ôtées du nombre de ses Sunamites, a placé sur leurs têtes l'amende encourue par le vieillard, leur donne encore le coucher et la table, mais les laisse libres, comme vous voyez. »

Nous remerciâmes l'Alsacienne au long visage de son intéressante narration, pendant laquelle Mme Janus était partie avec ses élèves, et nous joignîmes les deux ex-Sunamites, résolu de leur être utile à la manière de notre ancien ami, l'auteur des *Nuits de Paris*.

Nous mîmes tant de politesse dans notre abord que nous nous conciliâmes la bienveillance des deux jeunes filles. Elles consentirent à sortir avec nous, et nous les reconduisîmes chez Mme Janus dans notre voiture.

Arrivé dans une maison riante et commode, nous y remîmes les deux jeunes filles à la dame elle-même, qui, nous voyant jeune, nous offrit une liaison de cœur avec l'une ou l'autre des deux ex-Sunamites. Nous la remerciâmes en lui disant que nous avions une amie adorée, ce qui nous attira des louanges de sa part et de celle des deux jeunes personnes. Nous offrîmes néanmoins d'être utile à Rosalie et à Fanchette de la manière qu'on nous indiquerait. Nous sortîmes après avoir promis de venir le lendemain, de bonne heure, afin de voir toutes les Sunamites, avant le départ de celles en exercice...

TROISIÈME PARTIE

LES CONVERSEUSES

Le Curé patriote

ON publie ce conte sans craindre d'être accusé d'immoralité. On se connaît en morale tout comme un autre, et peut-être mieux : vous laissez des prêtres célibataires ; vous paraissez frémir à la vue d'un curé qui veut prendre femme. Et vous ne frémissez pas d'envoyer vos filles à confesse à un célibataire fougueux* ou corrompu. O insensés ! ô fous ! on va dire ce qu'a fait un curé. On ne le nommera pas. Cependant, on le connaît. Un autre, très honnête homme, ne désirait ni la jouissance, ni même l'attachement d'une femme, mais il était dévoré du désir d'avoir un enfant sur lequel reposeraient ses affections paternelles : il prit une fille, une infortunée ; il en eut un fils. La fille, mal conseillée, lui donna des chagrins. Elle empoisonna sa vie. L'enfant est mort ; il va quitter cette injuste créature et se marier.

Tout le monde sait à quels excès un certain abbé, très vigoureux, a osé se porter. La capitale a retenti du bruit d'un attentat

vraiment criminel contre la femme de son ami. On pourrait citer une foule d'autres traits qui le concernent et qui, tous, prouvent combien le riche bénéficier contrarie la nature en demeurant célibataire. Et, cependant, qui le croirait ? cet abbé se montre, en toute occasion, un des plus ardents prôneurs du célibat sacerdotal.

Un autre abbé, qu'un district a tellement épouvanté qu'il a fui au-delà des monts, avait si besoin d'une épouse qu'il paraissait quelquefois enragé dans les rues : il se jetait sur les femmes et les filles avec une indécence qui le faisait dire atteint de la maladie des... chiens. On raconte le trait de la petite Loûche, très attrayante, qui fut si effrayée d'une des attaques de M. l'abbé qu'elle épousa un homme qui l'adorait, et qu'elle n'aimait pas, à condition qu'elle ne coucherait jamais seule. La pauvre enfant s'était mariée à propos ! Elle accoucha la première nuit de son mariage et n'en fut pas moins aimée de son mari, qui allait disant partout : « Moi ! me plaindre ! j'ai obligation à M. l'abbé *** ! Sans lui, je n'aurais jamais obtenu mon aimable Rosalie. »

On a vu, rue des Carmes, un abbé destiné à l'épiscopat attaquer une grande et jolie fille, qui le repoussa. Le lendemain, il lui mit dans le coqueluchon de son mantelet un billet par lequel il la menaçait d'un ordre du Lieutenant de police pour l'Hôpital, si elle ne l'écoutait pas. Hé ! monsieur l'abbé, mariez-vous ! Vos érotiques vapeurs calmées, vous serez peut-être un bon évêque.

Dans les histoires des Gentilshommes populaires, sera-t-on immoral ? Non, non. L'on a peint les mœurs, on les a révélées. On établit, par là, l'insuffisance des lois non aimées, publiées par des maîtres. Nous posons en fait qu'il ne serait pas inconvenable de laisser à la discrétion des hommes d'épouser plusieurs femmes ; ceux qui s'y détermineraient eussent fait pis, étant gênés.

Voilà une longue préface pour un petit conte. Mais on ne sau-

rait trop réclamer contre l'immoralité dans un temps où les aristocrates font crier (4 et 5 mars,) les titres les plus scandaleux !

Il faut, quand on prend un état, savoir si l'on y est propre. C'est ce que ne fit pas un bon curé de Picardie. La nature l'avait constitué pour être patriarche, et il s'était voué au célibat. C'est que son tempérament se développa tard, mais ce fut pour être plus terrible.

Il était déjà curé. Il avait pour gouvernante (car un curé, serviteur des serviteurs de Dieu, ne doit pas avoir une servante), il avait, disions-nous, une gouvernante canonique, de quarante ans tout juste, qu'on appelait, dans le pays, Mlle Margot. C'était autrefois une coquette, une fringante, et elle avait encore de la figure, des grâces, et surtout de la propreté. Un jour que le bon curé causait avec elle, le pied de Mlle Margot, par hasard, se posa sur le sien. Or, Mlle Margot était toujours bien chaussée. Le bon curé n'avait pas encore senti l'aiguillon de la chair : il fut tout émerveillé de ce qu'il éprouvait. Il appela Mlle Margot « ma chère sœur », et il l'embrassa. La gouvernante se troubla un peu, par réminiscence ; le bon curé la rembrassa, Margot le lui rendit, et il n'en fallut pas davantage pour mettre le feu aux étoupes.

La chose faite, M. le curé se trouva tout penaud. Il jeta sur Margot un œil d'indifférence et se retira dans sa chambre sans rien dire. Il soupa, se coucha, dormit, et, en s'éveillant, il songea au plaisir que lui avait donné Mlle Margot. Il la désira. Il se leva, fit ses affaires, dîna, embrassa Margot, soupa. Au moment de se mettre au lit, que bassinait Margot, il pensa qu'il avait désiré sa gouvernante. Il craignit de la désirer encore, et il lui proposa de se mettre au lit avec elle. Margot rougit, il la pressa ; elle éteignit toutes les lumières par modestie, se déshabilla et se coucha.

C'était l'hiver. — Il n'est tel que de coucher deux en hiver pour avoir chaud ! dit le bon curé. C'est une belle invention que

le mariage ! Autrefois les prêtres étaient mariés. — Tout en parlant ainsi, le pasteur et la gouvernante s'entrelaçaient. Puis ils... s'endormirent.

Le lendemain matin, le curé se trouva dans la même situation que la veille à pareille heure. Il fut enchanté d'avoir là sa gouvernante. Bref, on se leva, et Margot, la propreté même, passa dans sa chambre où elle prit un demi-bain.

Ce fut Margot qui développa le tempérament du pasteur. Elle lui donna une fille. On pense bien qu'elle cacha sa grossesse et qu'elle vint accoucher à Paris.

Pour soigner le curé pendant son absence, elle avait mis au presbytère une grande fille, un peu sa parente et sa filleule, appelée Marianne. Elle dit à M. le curé : — Ah ! çà, prenez garde. C'est une fille de seize ans ; elle a ses parents ici : n'allez pas vous aviser !... Prenez garde ! Vous seriez perdu. — Le curé fit les plus grandes promesses de se contraindre. Margot partit.

Le premier jour, le jeune curé se disait à lui-même : — Margot a bien raison. C'est une enfant, que sa filleule. Cela jaserait. — Or, il y avait dans le bourg une jeune femme d'une très jolie figure, appelée la Chevrier. Elle était stérile depuis trois ans de mariage ; elle se tenait bien, et on l'aurait prise pour une fille par sa fraîcheur. Le pasteur alla s'imaginer que le mari de cette belle était impuissant et que c'était une œuvre méritoire de le remplacer auprès de sa brebis mal soignée. Il fut trouver la jeune femme, qui l'accueillit. On envoya le mari à Soissons, pour affaire ; il devait passer à Laon, puis gagner Amiens. Le voyage devait être de dix jours.

Dès le premier jour du départ, la jolie Chevrier vint doucement, à nuit close, chez le curé qui lui ouvrit une porte de derrière. Elle entra dans sa chambre, et ils se mirent au lit. Le bon curé trouva celle-ci plus agréable encore que Margot ; mais, le matin, avant l'aurore, la belle le quittait et se retirait lestement chez elle.

Tout alla bien pendant neuf nuits. Mais, à la dixième, comme c'était la dernière, dame ! on s'en donna, et l'on ne s'éveilla qu'au grand jour. On parla. La petite Marianne, qui était venue à la porte du pasteur pour faire sa chambre, entendit causer et reconnut la voix de la Chevrier. Elle colla son œil à un petit trou négligé par le curé, qui avait tout bouché ; elle vit la Chevrier sortir du lit. Elle se tut, le cœur serré. La Chevrier s'en alla en plein jour, comme si elle était venue le matin chez le pasteur. Son mari arriva dans la journée, et elle ne vint pas le soir.

Au moment de se mettre au lit, le pasteur entendit sangloter Marianne qui bassinait, cachée derrière le rideau. — Hé ! qu'avez-vous, ma chère fille ? lui dit le pasteur. — Rien. — Mais qu'avez-vous ? — Mot. — Parlez-moi ? — Et il alla près d'elle. Marianne était en pleurs. — Vous me regardez comme une enfant, dit-elle enfin. Cependant, je suis assez grande, et ma mère, il y a quelque temps, m'a dit que j'étais grande fille. Est-ce que vous croyez que je ne coucherais pas aussi bien avec vous que ma cousine-marraine Margot et notre voisine Chevrier ? Essayez : vous verrez. — Tout effrayé que fût le curé de la découverte de son intrigue avec la stérile Chevrier, il ne put s'empêcher de sourire de l'excès de naïveté de Marianne. Il la considéra : elle était faite au tour, assez jolie, et surtout elle avait cet air de seize à dix-sept ans qui seul égale tous les attraits. Il lui dit bonnement : — Eh ! bien, ma fille, j'y consentirai ; mais, si vous voulez me prouver que vous n'êtes plus une enfant, de la discrétion tant pour votre compte que pour votre cousine et pour M^me^ Chevrier. C'est par là que je vous estimerai, et que je saurai que vous êtes bonne pour les grandes affaires.

Ils se couchèrent. M. le curé se rappela pour lors vivement ce que lui avait dit Margot. Il résolut d'être chaste avec Marianne. Ils dormirent. Ils s'éveillèrent et se levèrent comme ils s'étaient couchés.

Marianne, dans la journée, était rayonnante. La gloire est ce

que notre imagination la fait. Cette jolie enfant avait mis la sienne à coucher avec M. le curé ; elle en était toute fière, et son unique peine était de ne pouvoir le dire. Mais elle l'avait promis, et l'idée de redevenir une enfant par son indiscrétion la retenait suffisamment.

La jolie Chevrier devint enceinte. M^lle^ Margot mourut en couches, parce que l'enfant était trop fort : celle-ci vécut. M^me^ Chevrier eut un fils et une fille, ce qui combla de joie son mari et le pasteur.

Un soir, Marianne dit au curé : — Est-ce que vous croyez que je ne sais pas que ma cousine a fait un enfant ? C'est une fille. Margot est morte en couches. M^me^ Chevrier n'est pas morte, elle, quoiqu'elle en ait fait deux ; mais elle a bien manqué ! Oh ! comme vous faites de gros enfants, et jolis ! Est-ce que vous ne m'en ferez pas un ou deux ? — Si, si. — Je serai donc madame la curée ? — Le pasteur alors instruisit Marianne. Il lui dit qu'il ne lui ferait pas d'enfants parce que les curés ne se mariaient pas, qu'elle était fille, et qu'une aventure l'obligerait à se cacher ou la perdrait d'honneur. Marianne l'écouta, réfléchit un moment et lui répondit : — Je ne saurais vous dire combien je désire avoir une aventure, de me cacher, d'être importante comme une personne raisonnable. Faites-moi une aventure, je vous en prie, prie ! Je me cacherai. On dira dans le bourg : « Où est-elle? Qu'est-elle devenue ? » On soupçonnera. Et c'est un si grand plaisir d'être soupçonnée! On parle de vous. Tout le pays s'en entretient. Vous reparaissez. Tout le monde vous regarde. On vous montre. On dit : « La voilà ! la voilà ! » On court. On s'empresse. On vous entoure. Ceux qui sont derrière se haussent sur la pointe du pied. Ah ! quel plaisir ! quel plaisir ! — M. le curé ne put s'empêcher de rire de ce caractère singulier. Margot n'était plus : il coucherait avec Marianne. Il lui fit une aventure.

Tout alla comme la jeunesse l'avait prévu, mais le curé manqua de perdre sa cure. Il en dut la conservation à la discrétion de

Marianne qui ne se démentit pas. Elle resta dans le bourg, cacha sa grossesse par sa grandeur, parut tous les jours, accoucha d'une fille assez délicate, ne s'arrêta pas et couvrit ainsi le pasteur.

Cependant, les bruits couraient. La renommée, qui voit tout par le tuyau des cheminées, et qui le raconte aux vents, qui le murmure comme les joncs du barbier du roi Midas, la renommée publiait que la jolie Marianne était accouchée d'une fille. Mais on ne voyait pas l'enfant ; on avait toujours vu Marianne, et la raison démentait la vérité. Marianne était au comble de la joie de se voir le sujet des conversations, des gageures, d'apprendre qu'un téméraire, qui avait gagé pour sa grossesse, venait d'être obligé de payer. Ce fut pour elle un moment délicieux que celui où elle apprit ces détails.

M. le curé, lui, était pensif. Lorsque Marianne fut rétablie, il ne la pressait pas de recoucher avec lui. Un soir, qu'elle était dans sa chambre après souper, elle lui dit : — Est-ce que vous ne me ferez pas encore une aventure ? — Je crains ! — Oh ! moi j'en veux une. Je ne serai pas contente que je n'aie deux enfants à la fois comme la Chevrier. J'ai eu trop de contentement à la première aventure pour n'en pas désirer une seconde. Concevez-vous, concevez-vous le plaisir que j'avais à cacher ma grossesse, à tromper tout le monde, à me moquer d'eux en voyant leur curiosité en dessous ? Comme j'affectais d'être agile, surtout dans les derniers temps ! — C'était donc là tout votre plaisir ? — Non, mais c'est celui qui durait toujours. — Le bon curé ne put résister à tant de gaieté, de grâces, de charmes et de naïveté. Il lui fit une seconde aventure.

Cependant, il n'avait pas encore ces principes philosophiques si bien exprimés dans le discours de M. Cournan, et qui depuis l'ont guidé, si ce n'est une ombre qu'on a entrevue avec la belle Chevrier. Ce ne sera que dans quelque temps qu'on le verra rechercher toutes les femmes délaissées, toutes les épouses stériles, toutes les filles déterminées au célibat, pour les tirer de l'inutilité,

de la stérilité, et les mettre, comme il disait, dans l'état de nature qui veut que toute plante porte fleur et fruit, que tout animal se reproduise, etc.

Marianne, enceinte de nouveau, se cacha encore plus heureusement que la première fois. Elle eut deux enfants, mâle et femelle, comme elle l'avait désiré. Le curé, qui avait fait à Paris, pendant la grossesse, un petit cours secret, l'accoucha lui-même ; et, dans la suite, il a été constamment le sage-homme de toutes celles qu'il a rendues mères. Marianne a eu dix enfants sans aucune malencontre.

Il y avait à Paris une jeune femme, très jolie, qui avait quitté son mari. Nous avons oublié de dire que, la seconde année de son curiat, le pasteur avait hérité de dix mille livres de rente par la mort de trois neveux et de leur père, causée par des champignons. Sa cure, avant la réduction, valait six mille livres, qu'on lui conserva. On ne pouvait mieux faire ; ce digne imitateur de l'abbé de Saint-Pierre a soixante-dix enfants, et il n'est pas au bout. Revenons à la jolie dame de Paris. Le mari était un monstre, un fou, qu'aucune loi ne pouvait retenir. Depuis trois à quatre ans cette jolie terre était inculte. On voulait faire quitter Paris à la jeune dame. Un ami commun en parla au bon curé. Marianne était alors regardée comme une servante-maîtresse ; on reprochait publiquement au curé ses déférences pour cette jeune fille. Ils se consultèrent, et le curé parla de la jeune dame de Paris. — Faites-la venir, dit Marianne ; vous me la donnerez pour maîtresse ; je lui paraîtrai soumise ; je lui obéirai ; elle me gourmandera, et tous les bruits cesseront. Je suis capable de souffrir jusqu'à des mépris réels pour vous prouver mon attachement. Vous êtes mon mari, et je dois tout faire pour vous. — Ce discours acheva de décider le curé, si propre à remplir le rôle de patriarche turc qu'une seule femme ne lui suffisait jamais. On manda la dame, qui se nommait Ingénue.

A l'arrivée de la Parisienne, l'âme du curé fut bouleversée.

Une passion comme il n'en avait jamais éprouvé s'empara de son cœur et dirigea les élans vigoureux de son tempérament.

(Nous supprimons une partie de l'histoire du curé-patriote.) (1)

Le curé patriote employa divers moyens pour rendre à la population différents monastères de femmes. Quant à ceux d'hommes, il observa qu'ils y nuisent beaucoup plus qu'ils n'y servent, parce qu'ils ne font que de stériles catins. Il disait à cette occasion : — Qu'on me donne deux pays à peupler, le Thibet, par exemple, où il y a cinq hommes contre une femme : j'aurai beaucoup de peine ; il me faudra employer toutes mes lumières, tous les secours de l'économie politique, empêcher qu'aucune femme ne soit perdue, tant par la débauche, le libertinage, que par d'autres causes. Une femme sera un bijou précieux qu'il faudra enchâsser pour la livrer à l'homme à propos. Je serai forcé, pour doubler la femme, d'avoir recours au lait des animaux afin de nourrir les enfants et de faire porter annuellement la femelle. Ce seront des soins à ne pas finir. Mais, au contraire, qu'on me donne à peupler un pays comme Abbeville et ses environs, où il se trouve trois filles contre un garçon : j'aurai toutes les facilités possibles. Jamais mes femelles ne manqueront de mâles ; un suffirait pour en féconder vingt ou trente ; je dis : féconder, et non : satisfaire le tempérament. Mon pays sera peuplé en moins d'un siècle sans d'autres soins que d'y faire abonder les subsistances. Aussi, je voudrais qu'en France on fît une pépinière de cette partie de la Picardie. Cela serait très utile pour recruter Paris. On obligerait les jeunes paysannes des provinces, moins féminipares, à rester dans leur pays, et on extrairait tout le servitiat de la capitale de l'abbé Ville-page. »

On voit que le curé patriote ne se bornait pas à la pratique ; il y joignait une théorie éclairée, mais la pratique était son fort.

(1) *Ce texte est de Restif.*

Il est encore vigoureux en 1789 ; il voit l'anéantissement des couvents, et il en tressaille d'allégresse. On nous a communiqué un plan qu'il se propose de présenter à l'Assemblée Nationale. Nous l'avons trouvé si beau que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter :

« Lorsqu'on anéantira les monastères, il n'est pas juste de renvoyer les Français et les Françaises qui les habitent surcharger leurs familles ou augmenter le nombre des rentiers. Il faudra tout d'un coup en former des familles nouvelles, sous le nom des différentes portions de terres qu'on leur départira. On mariera chaque jeune moine avec une jeune religieuse ; on obligera le moine à s'exercer au labourage deux mois avant le mariage, et, comme il se pourrait qu'il n'y réussît pas, on fera, de ces nouveaux paysans, les pâtres publics où il y en a, les maîtres d'école où il en manque, les sonneurs, etc., et la paroisse cultivera pour eux, tel jour un tel, tel jour tel autre, mais cela ne durera qu'une génération ; les enfants du moine seront élevés au travail comme les autres paysans.

« Quant aux moinesses, on sent que chacune d'elles sera propre à tous les détails de l'économie rurale. La simplicité des couvents lui tiendra lieu d'usage, et elle sera la souche d'une bonne famille de paysans sains.

« A l'égard des moines qui seront au surplus des religieuses, comme ce seront les plus âgés et les plus faibles, on pourra les employer comme ecclésiastiques et fermer pour quelques années les séminaires, abîmes où s'absorbe une florissante jeunesse qui s'y déprave par la masturbation, l'égoïsme et tous les autres vices infâmes que contractent les hommes séparés des femmes. On établira même, pour règle, que les jeunes moines mariés aux religieuses deviendront curés à leur tour, de préférence à de jeunes séminaristes, qui pourraient faire autre chose.

« Par ce moyen, l'on ne vendrait pas les biens des monastères, mais on les mettrait dans la commune ; et, quoique l'avantage

n'en fût pas d'abord sensible, il serait immense par la suite, à raison de la culture et de la population.

« Restent les bois. Il faudrait bien se garder de les détruire. On les administrerait sévèrement pour l'Etat, avec les précautions convenables pour en empêcher la dégradation. Et, lorsque les finances de l'État ne seraient plus dans la gêne actuelle, on donnerait les bois aux communautés, à la charge de les conserver soigneusement et d'y avoir un canton de réserve.

« Quant aux chanoines, il faut les anéantir. C'est un luxe de ministres.

« A l'égard des curés, je sais par mon expérience qu'il faut absolument les marier, à condition que chaque curé aura pour ses garçons, sur les biens du clergé, une quantité d'arpents de terre égale à celle d'un laboureur paysan qui peut vivre de son bien. Ces enfants retomberont ainsi dans la condition cultivatrice. Si un fils de curé devient curé, rien : ses études seront sa dot ; si chirurgien, médecin, homme de plume, peintre, etc., rien : son éducation sera sa dot. Aux filles de curé, rien, mais on les mariera à un homme qui aura suffisamment si elles ne trouvent pas d'elles-mêmes. On fera aussi de ces filles, en général bonnes porteuses, des sujets de colonies, et elles seront alors traitées avec la plus grande considération. Les supérieures des communautés, si elles sont encore jeunes, seront données de préférence aux évêques et aux curés.

« Il faut bien se mettre dans l'esprit que, le seul état à encourager, c'est l'agriculture ; il faut laisser tous les autres à eux-mêmes, mais celui de cultivateur doit être encouragé. Voici les moyens que je propose en bon patriote, d'après les lumières que m'a données l'expérience.

« Quand un paysan viendra pour ses affaires à la ville, tous les citadins seront obligés de lui parler honorablement. Les plus aisés l'inviteront à dîner, l'un, à coucher, l'autre, suivant ses affaires. Les gens de justice, ou les autres personnes qui auront

affaire à lui, l'expédieront sur-le-champ en le faisant passer avant les citadins. Mais, d'un autre côté, le paysan ne pourra venir à la ville, pour ses affaires particulières, que les fêtes, le dimanche ou les fêtes publiques. Ces jours-là lui seront dévolus chez les magistrats et autres. Il sera obligé d'être poli, reconnaissant envers les gens des villes, qui ne pourront jamais aller chez lui, l'induire en dépense, que le paysan n'en ait obtenu la permission du juge et du curé de son village qui connaissent ses facultés et qui ne le permettront qu'autant que la réception des citadins n'incommodera pas le paysan. Ce ne sera jamais dans le temps des travaux, mais uniquement dans le mois qui est entre la moisson et les vendanges, c'est-à-dire au mois de septembre. En tout autre temps, les citadins ne pourront venir se divertir chez leurs amis de village, excepté pourtant la semaine de Noël, si l'envie leur en prenait, ou les fêtes de Pâques, pendant trois jours, y compris le samedi.

« Tout paysan, en qualité de paysan, sera de condition honnête, et, comme tel, susceptible dans sa personne, ou dans celle de ses enfants suivant leur capacité, de toutes les places, emplois, charges, députations, ambassades. Il mettra pour titre : Tel, laboureur, fils de laboureur, et ce titre sera l'égal de tout autre, plus relevé en apparence, et supérieur à l'exercice de tout art et métier.

« Tout paysan fainéant ou débauché, ou incapable par sa faute, sera dégradé du titre de paysan et obligé de prendre un métier ; mais les enfants pourront demeurer laboureurs.

« Quiconque aura outragé un honnête laboureur dans sa personne, celle de sa femme, de son père, de sa mère, de ses enfants, de ses alliés, etc., sera puni comme ayant insulté une personne sacrée.

« Si le paysan-cultivateur insulte, on examinera soigneusement s'il a tort. Et, alors, malheur à lui ! Car il sera puni plus sévèrement qu'un artisan ou qu'un homme de toute autre condi-

tion. La raison en est qu'ayant le privilège de faire punir sévèrement ses insultes, celui d'être partout considéré relativement à son utilité, il ne faut pas qu'il puisse en abuser. S'il manque essentiellement à un concitoyen quel qu'il soit, il sera puni comme profanateur de sa dignité de cultivateur, qui sera la première des conditions après la législature, le ministériat et la magistrature citoyenne. C'est-à-dire que, réellement, la culture sera le premier des états parce que ceux qu'on vient de nommer ne sont pas proprement des états, mais la crème des autres.

« Qu'il soit libre à tout homme qui aura des enfants de demander pour eux un établissement au loin, dans des pays déserts qu'il aura découverts, à condition néanmoins qu'il ne fera pas de lacune dans sa patrie et que la colonie nouvelle y tiendra par les liens politiques. Si, néanmoins, un particulier, qui aurait obtenu la permission de s'établir, dans une île par exemple, s'y établissait sans aucune charge pour le gouvernement, qu'il cultivât, prospérât, etc., ce particulier pourrait former un État souverain, indépendant, qui ne tiendrait à la mère-patrie que pendant cent ans.

« Si, au contraire, on formait une colonie de mauvais sujets ou de mendiants auxquels on avancerait tout, cette colonie resterait dans la dépendance absolue de la mère-patrie, par contrat, pendant cent ans.

« Tout homme qui, en se présentant à l'assemblée de son département, dira : « Je ne veux point de vos lois, elles me déplaisent : je veux vous quitter et aller au loin dans des déserts, y vivre à ma guise », tout homme de cette espèce sera écouté. On s'occupera de son bien-être en lui proposant un endroit libre, s'il n'en connaît pas ; et, s'il en connaît, on l'y fera conduire avec sa femme, ou telle femme qui voudra l'accompagner, ou avec une condamnée, et la Société qu'il abandonne sera sa bienfaitrice ; mais elle ne retiendra personne par force dans son régime. Bien mieux, si plusieurs personnes de ce genre se réunissaient, on leur

donnerait, en attendant leur exportation, une maison où ils seraient libres entre eux, avec la seule prohibition d'être nuisibles aux citoyens du dehors, et on les transporterait tous ensemble, en nombre, à l'endroit désert où ils voudraient aller, avec la faculté de se repentir et de revenir. Le but de cette loi, qui paraît d'abord singulière, serait de rendre plus chères aux individus, et la patrie, et les lois, par une augmentation indéfinie de liberté. Ce n'est pas en faveur des sans-joug qu'on leur ferait tout le bien possible, mais en considération des bons citoyens, qui en seraient plus heureux.

« Je proposerais encore aux Etats généraux de permettre le divorce à volonté sans en détailler les causes, pourvu que les deux époux s'accordassent à le demander, et en détaillant les causes si l'un des deux s'y opposait. On ne pourrait trop étendre cette loi du divorce qui jusqu'à présent a paru l'épouvantail de la société. Elle seule peut rappeler les mœurs, le bonheur et l'union dans les ménages.

« Je sais combien il est essentiel de marier les curés, les évêques même, mais leur permettra-t-on le divorce ? Oui, dans le cas où l'épouse serait scandaleuse, et alors elle serait punie. Dans tout autre cas, le divorce leur serait interdit : les épouses sacerdotales seraient averties qu'elles doivent être des modèles de vertu. La chasteté des curés consisterait à s'en tenir à leur femme, et ils seraient encore suffisamment mortifiés. Henri de Gueldres, évêque de Liège, avait fait quatorze enfants en vingt-deux mois ; c'était un homme comme moi ; je suis un homme comme lui. Si tous les curés nous ressemblaient, il faudrait nous donner autant de femmes que nous en pourrions nourrir et nous distinguer par là des laïques. Mais on ne fait pas une loi sur une exception. Une femme belle et vertueuse aux pasteurs, sans divorce, à moins de scandale, d'adultère ou de méchanceté : voilà ce que je demande. »

Et, nous, voilà tout ce que nous avons pu recueillir des dits et

gestes du curé patriote qui a, ce premier Janvier 1790, soixante-douze enfants.

Puissions-nous, par ces faits, fixer un moment l'attention et faire sourire ces Français qui ont remplacé le grelot de la folie par des baïonnettes !

V

ANNÉE
DES DAMES NATIONALES

ANNÉE DES DAMES NATIONALES

Rouvraine saintement engrossée par un fourbe

ROUVRAI, à 56 lieues sud-est de Paris et 4 d'Avallon, se trouve à l'entrée du Morvant sur la grande route, avant la séparation de celle de Lyon d'avec celle qui passe par Dijon. Ce qui le fortifiera petit à petit.

Un jeune homme de Saci, nommé Bœrald, et Bœrault* par corruption, allait de son village à Dijon pour y travailler d'une profession qu'il avait apprise à Auxerre. Ses parents, peu fortunés, étaient chargés d'une nombreuse famille. Ainsi, quoique bien né, Bœrald avait pris une profession mécanique, ne devant pas avoir assez de terres pour être laboureur ou vigneron. Ce jeune homme avait fait ses études sous un de ses frères aînés, curé de Bene, près Chablis. Il était menuisier, mais il savait en outre la serrurerie, la tonnellerie, et, au besoin, il était bon charpentier. A Rouvrai le jeune homme entra dans une petite auberge pour dîner. L'hôte, bon homme, lui proposa un bouillon de son pot-au-feu avec des œufs. Bœrald accepta le régal et causa. L'aubergiste avait été postulant frère-cordonnier à Paris ; il était un peu Janséniste : en un mot, il avait une forte instruction. Bœrald était également Janséniste par l'éducation qu'il avait

reçue de son frère le curé. Voilà nos deux Bourguignons qui parlent de Saint Pâris, des miracles, etc. Les voilà frères et amis. Après cela : — Où allez-vous ? — A Dijon. — Que faites-vous ? — Je suis menuisier, serrurier, tonnelier, même imprimeur *. — Amples détails. — Vous êtes mon homme. Restez ici ; vous y ferez vos affaires, car Dieu bénit les siens. J'ai une fille ; elle n'a que huit ans, mais elle est jolie de corps et d'âme, et elle aura quelque chose. Je voudrais bien qu'elle fût conservée vierge chrétienne, mais elle serait trop exposée. Je ne donnerais volontiers cette tendre brebis qu'à un élève des honnêtes gens. Elle est là... Agape ! Venez, ma fille... Je ne la tutoie pas, voyez-vous, par respect pour son baptême. — Agape entra modestement, sans lever les yeux, et dit : — Me voici. Que me voulez-vous, mon cher père suivant la chair ? — Cette expression ridicule fit se surgir de gloire son imbécile de père, que tout Rouvrai écoutait comme un oracle. Bœrald fut enchanté comme il devait l'être. Il trouva la jeune Agape Cœnacommun* très agréable. Elle avait de grands yeux dont les cils venaient au milieu de ses joues, un beau teint, la peau fine ; elle était faite au tour, et elle avait le rire séduisant. Bœrald se fixa donc à Rouvrai parce qu'on lui dit que Cœnacommun était extrêmement riche ; son beau-père futur le logea. Le jeune homme, dès le lendemain, se mit à travailler en tonneaux. Il enchanta bientôt Cœnacommun par la propreté, la solidité de son ouvrage. Il fit des meubles, il éleva des bâtiments. Enfin, dans un voyage à Paris, il se procura une petite imprimerie sous le nom de Causse, de Dijon ; il montra la case à Cœnacommun, et ils imprimèrent pendant longtemps les Nouvelles Ecclésiastiques. Ce fut en se livrant ensemble à ce dernier travail que le beau-père prétendu fit ses confidences à son gendre futur. — Je vous vois si bien disposé, lui dit-il, à l'égard de mon Agape, que je crois ne plus rien risquer à vous tout déclarer. Et, pour commencer par moi, j'ai une étrange origine. Vous voyez en moi... le croiriez-vous ? le fils du bienheureux Pâris ! Mais n'en tirez

aucune induction contraire à sa vertu. Il était jeune encore, et sa chair, picotée par le cilice, était électrisée. Il avait vu Mlle Lemore, de l'Opéra, dans un Concert Spirituel*; elle ne lui sortait pas de la tête. Le diable s'en aperçut, et il vint en succube, sous la figure de cette belle damnée, dans la couche du jeune saint. Vivement caressé par elle, il s'éveilla, et, au moyen d'un phosphore diabolique, il la vit nue dans ses bras. Il n'eut pas le temps de faire le signe de la croix : l'œuvre de la chair se consomma. J'en suis le fruit. Je suis fils d'un saint et d'une diablesse. Aussi ne puis-je me reproduire, étant mulet ; et cette belle enfant que vous me voyez est le fruit de mes ardentes prières, car la foi peut tout. J'avais épousé la belle Toinette Dominé, de Tours, si célèbre dans tout le Morvant par ses grâces. Je m'aperçus de mon infirmité. J'en devinai bien vite la cause. Je dis à ma femme de se mettre en prières avec moi deux heures par nuit, pour que Dieu vînt à notre aide. Nous n'eûmes pas ainsi prié neuf nuits que j'entendis, après la lumière éteinte, ma chère femme pousser de grands soupirs. — Qu'avez-vous, belle Toinette ? lui demandai-je ; car elle m'avait engagé à me mettre dans un autre lit. — Mon ami, me répondit-elle d'une voix entrecoupée, c'est Gabriel qui m'opère. — Je me jetai aussitôt à genoux sur le carreau, voyant bien que nos prières étaient exaucées, tandis que ma femme, de son côté, invoquait le saint dans lequel elle avait plus de dévotion. — Monsieur Nicolas! Monsieur Nicolas! répétait-elle. — Il en provint ma petite Agape. Hélas ! j'ai perdu ma Toinette. Elle fit un voyage à Paris et n'en est jamais revenue. On l'aura assassinée. — Tel fut l'étrange récit de Cœnacommun à son futur gendre Bœrald. Or, celui-ci s'était fort enrichi par le commerce des tonneaux dans une année d'abondance qui avait suivi plusieurs années de disette. Il avait envoyé ses tonneaux à Joux, Saci, Nitri, Vermanton, Crevan, Iranci, Saintbris, Saintoir, Courgis, et jusqu'à Auxerre.

Cependant, Agape embellissait en grandissant. Elle avait quinze

ans, et elle était charmante, quand il passa par Rouvrai un monsieur qui vint loger chez Cœnacommun, se disant Janséniste. C'était un libertin, nommé Dupile, qui avait entendu parler de la beauté d'Agape, de son singulier père et de son prétendu. Il les voulait jouer tous trois et souffler au gendre futur ce que jadis un autre avait soufflé au superstitieux beau-père. Le sycophante se fit appeler M. Clément. Il dit qu'il était de Paris, qu'il était parent par les femmes du sous-diacre, qu'il avait entendu parler de l'illustre filiation et de la piété de frère François Cœnacommun ainsi que de celle de frère Bœrald, et qu'il venait les visiter. Frère François se mit aux genoux du parent et lui demanda sa sainte bénédiction. M. Clément-Pâris la donna.

Le dévot personnage eut la permission d'entretenir Agape en particulier. Il lui parla dévouement, abnégation, œuvre de Dieu, convulsions. Enfin, il en vint à persuader à François et à sa fille que, vu la beauté d'Agape, il venait chez eux pour une épreuve comme celle que fit Robert d'Arbrisselle. On sait que cet instituteur de Fontevraut couchait par mortification auprès d'une jeune beauté, afin de souffrir infiniment en surmontant ainsi l'aiguillon de la chair. M. Clément-Pâris expliqua cela si bien, si clairement, il fit tellement voir à frère François que les œuvres de Dieu sont si fort au-dessus de nos œuvres et qu'il ne faut pas les juger les unes par les autres, qu'il soumit sa raison au joug de la foi. Il obtint par le père le consentement d'Agape. Tout cela se faisait dans le plus grand secret. Le saint et beau personnage se montrait à peine. On se cachait surtout du gendre futur. Dupile fut introduit dans le lit de la jeune vierge.

Après que l'opération divine fut amplement terminée, c'est-à-dire après cinq à six épreuves en autant de nuits, Clément-Pâris s'en alla, non sans promettre des effets de sa protection. On n'entendit plus parler de lui, mais Agape se trouva grosse. François Cœnacommun ne fut pas encore désabusé. Cependant, il dit à Bœrald : — Mon frère, il est temps que vous secondiez

sur Agape l'œuvre du Seigneur et que vous l'obombriez de votre ombre. — Bœrald ne demandait pas mieux. Agape, depuis son accointance avec le saint, était devenue excessivement provocante. Elle l'avait souvent réduit aux plus dures extrémités. Il épousa donc. La nuit, Bœrald s'y prenait mal. Agape le dirigea, et le nouvel époux remercia Dieu d'avoir une femme d'esprit. Trois mois après, Agape mit un fils au monde. Bœrald dit à son beau-père : — Je suis sûr de ce que j'ai fait. Que voulez-vous que je pense en voyant votre fille accoucher au bout de trois mois d'un gros garçon ? — Mon fils, répondit frère François, ouvre ton oreille pour m'écouter, et sois attentif aux paroles qui sortiront de ma bouche. C'est ici une grande œuvre. Prends garde à ce qui doit arriver, car cet enfant est tout à fait du sang de Celui que nous honorons, et ton premier-né, ouvrant la vulve, lui était dû suivant l'Ecriture. Au lieu de le prendre, le Saint est si bon qu'il te le donne de son propre sang. Adore et soumets-toi. Tu te rappelles le serviteur de Dieu qui est ici venu ? Le précieux enfant est son ouvrage. Mais, comme tu pourrais manquer de foi et qu'en qualité de mari tu as droit de tout connaître, le saint et beau jeune homme, (car il était beau comme l'ange Gabriel) y a pourvu. Voici une boîte, scellée de son sceau et cachetée de son cachet, que je n'ai la permission d'ouvrir qu'au bout de neuf mois. Ils s'accomplissent à l'instant, comme je le vois à notre coucou. Ouvrons donc. — Il ouvrit. D'abord, il trouva une lettre, puis un couvert d'argent, une tasse du même métal avec un gobelet d'accouchée, qu'on nomme gondole, lequel était rempli par cinquante louis. On lut enfin la lettre après cet inventaire.

« Je me suis moqué de vous, frère François. Je ne suis ni Jan-
« séniste, ni parent de l'imbécile que vous nommez le Sous-Diacre :
« je voulais me divertir et gagner une gageure. J'avais vu votre
« fille à la foire d'Avallon; je l'avais trouvée jolie, et j'ai voulu
« en passer mon caprice. Cela vous apprendra que la sottise est
« toujours dupe de l'air cafard. Adieu. Je ne mets pas mon nom,

« parce que les dévots trompés sont très vindicatifs. Comme le « parfait dévouement de votre fille ne me laisse pas douter de « sa fécondité, je vous laisse des présents d'accouchée, et je paye « mon écot. » Frère François avait commencé cette lettre, mais elle lui était tombée des mains, et ce fut Bœrald qui l'acheva. — Le secret ! dit le gendre. Je vois que votre fille n'est pas coupable d'inconduite, ni, vous, de bassesse. Laissez-moi faire. J'attrapperai l'attrapeur. — On ne dit mot. Bœrald aima sa femme et vécut bien avec elle. Il attendit, observant tout le monde qui venait à la maison. Il ne découvrit rien. Dupile était en Amérique.

Bœrald eut d'autres enfants, mais il éleva le fils du sycophante, voulant voir ce qui arriverait. Il arriva, en effet, que le petit garçon fut enlevé vers l'âge de onze ans et qu'on n'en entendit plus parler. On laissa tous les autres à Bœrald. Ce ne fut qu'au bout de douze ans qu'il reçut une lettre pour donner son consentement au mariage du jeune homme. Il le refusa si on ne le faisait lui parler. On amena le jeune homme, et Bœrald lui-même sentit la nécessité du secret. Son beau-père est mort. Aussitôt après, Bœrald fut invité à quitter Rouvrai pour aller s'établir à Paris, où il est protégé par son fils putatif, qui a marié son frère ainsi que ses trois sœurs. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'Agape ne croit pas à la lettre qu'elle regarde comme un tour du diable, et qu'elle se croit très protégée de saint Pâris.

Une chose étrange que nous apprenons en ce moment, c'est que Francois, corrompu à Paris, avait vendu sa femme, puis sa fille, par avarice, et qu'il s'était moqué de Bœrald tant par ses récits que par la lettre.

Saxiate, séduite par un prêtre, épouse son frère

SACI, dans le Tonnerrois, n'est qu'un village à 1 lieue et demie de Vermenton, 3 de Tonnerre, 3 d'Avallon, 3 de Noyers, 4 de Vézelai, 7 d'Auxerre et 51 de Paris. C'est à l'ouest-nord de son territoire qu'est le franc-alleu de Courtenai donné par un des anciens comtes d'Auxerre à Maribert, son fils naturel*.

Genovèfe Hasbel*, dont les malheurs ont retenti au loin sous un autre nom, les dut à sa beauté plus qu'à son imprudence. Elle était sœur jumelle de Catherine Hasbel, non moins malheureuse, mais inconnue. Dès l'enfance, Genovèfe était l'idole de sa mère, qui la préférait à tous ses autres enfants. Elle se plaisait à la parer et alla même jusqu'à lui faire venir des chaussures de Paris. On ne la nommait dans le pays que la belle Genovèfe, sa mère n'ayant pas voulu qu'on l'appelât Geneviève. Elle était aussi du sang des Quatrevaux et de celui des Courtenai par les femmes. C'était le plus beau sang du canton, et Genovèfe réunissait toutes les grâces de ces deux maisons avec celles de la famille des Hasbel. Ses deux plus intimes amies étaient une cousine de Joux-la-Ville, qui était Hasbel, et une autre cousine d'Accolai, du côté maternel.

La première s'appelait Edmée, la seconde, Laurette. Lorsqu'elles étaient ensemble, on voyait réellement les trois Grâces; si Colette s'était trouvée à leur tête, elle aurait été Vénus. La belle Genovèfe parvint à l'âge de seize ans avant de quitter Saci, excepté huit mois environ qu'elle fut en apprentissage à Vermenton avec ses deux cousines pour les ouvrages de femme. Tout se réunissait dès lors pour perdre cette jeune fille. Elle inspirait une passion ardente à son frère aîné de quatre ans, et elle rajeunissait tous les vieillards. Mais, dans le séjour de l'innocence, ces goûts, bien qu'ils produisissent quelques attaques, n'étaient pas dangereux. Hasbel rougissait du sien et déguisait le motif de ses caresses, de ses attouchements. Il s'efforça même d'aimer l'une de ses deux cousines ; c'était Laurette, et il crut pendant quelque temps y avoir réussi. Il vint alors à Saci une dame de Paris, bru de M. Clætol. Elle fut frappée de la beauté de Genovèfe. — C'est un meurtre de laisser ici cette fille-là, dit-elle aux parents. Confiez-la moi. Je l'emmènerai à Paris, et je suis sûre qu'elle y fera un établissement avantageux. — Le père et la mère de Genovèfe, qui avaient beaucoup d'enfants, agréèrent la proposition, et Genovèfe, enchantée d'avance de voir la capitale, partit sans regret. Son frère aîné devint le mari de sa cousine Laurette, et un frère cadet épousa Edmée. Cependant, Genovèfe était à Paris. M^me^ Clætol la jeune la montra partout. Genovèfe devint célèbre sous un nom connu. Ce que M^me^ Clætol avait attendu n'arriva pas. Les égaux de sa protégée ne se soucièrent pas d'une beauté sans dot, et les hommes au-dessus cherchèrent à la séduire. Le mari de M^me^ Clætol fit aussi des tentatives, ainsi que M. Ornifflessi*, son beau-frère ; mais ils ne réussirent qu'à effrayer la protectrice de Genovèfe. Elle cacha la beauté convoitée chez des ouvrières de la rue des Cinq-Diamants dont la maison n'était destinée qu'à des filles de bourgeois. Malheureusement, ces maîtresses étaient vieilles et dévotes : c'est dire qu'elles avaient une confiance entière dans les prêtres. Genovèfe avait encore les prin-

cipes de son village ; elle goûta la dévotion. Mais combien n'est-il pas dangereux qu'une certaine pratique de religion soit indifféremment abandonnée à tous ses ministres ! Le confesseur de Genovèfe était un bel homme de trente-six ans. Ce fut son séducteur. Il était un saint aux yeux des vieilles dévotes. Il feignit une maladie. C'était l'amour. Les demoiselles Gomcelin le servirent, elles le firent servir par leurs élèves. Quand ce fut le tour de la jeune Hasbel : — Sans vous, je me meurs, belle et pieuse Genovèfe! Vous seule pouvez me sauver la vie. Me laisserez-vous mourir ? — Il la trompa avec des paroles, puis, la voyant demi-vaincue, se jeta sur elle et la viola.

Ce n'est pas que ce confesseur soit très coupable. Quel homme de tel âge et de telle santé pouvait résister à tant d'attraits ? Dusautoir, c'est le nom du prêtre, pour tranquilliser une conscience timide, fit entendre à Genovèfe qu'il y avait entre elle et lui une sorte de mariage ; il lui donna un anneau. Mais, bientôt, effrayé de son crime, il perdit la tête et chercha les moyens de le couvrir par un autre. Il connaissait un marquis riche et libertin : il arrangea les choses pour qu'il vît Genovèfe, infiniment provocante sous une propreté dévote. Le marquis la désira. Dusautoir l'enflamma par les difficultés. Il la lui fallut. Il l'enleva. Mais le marquis ne put en triompher. Dusautoir, par un nouveau crime, vint démontrer à la naïve Genovèfe qu'il sacrifiait son propre bonheur pour lui faire un établissement avantageux, et qu'il venait la marier avec M. le marquis comme concubine, les gens de cette qualité ayant le droit d'en prendre dans le goût de celles de Salomon. Rien ne fut plus facile que de persuader Genovèfe. Elle fut concubinisée dans une cérémonie bouffonne où figurèrent tous les valets. Dusautoir y officia. Ensuite, le marquis, libertin blasé, se fit déclarer qu'il fallait que le petit mariage avec une concubine fût consommé devant tout le monde, pour que l'état de la femme fût parfaitement constaté. Un thalame, lit nuptial, fut élevé dans l'après-dînée sur une sorte de théâtre ;

le soir, le marquis fit déshabiller la mariée devant tous les témoins à la lueur de vingt-quatre bougies. Elle resta nue, sans chemise, pendant dix minutes ; puis, on la lui passa avec des démonstrations cérémonieuses. Enfin, le marquis se mit auprès d'elle et la consommation se fit à découvert avec tout ce qui pouvait exciter la lubricité. Aussi le

Masturbabantur phrygii post ostia servi

de Martial se renouvela-t-il. Mais laissons ces images. Tandis que le perfide directeur livrait Genovèfe à la lubricité du marquis et que celui-ci se retrouvait lui-même auprès d'une jouissance neuve, les parents et les maîtresses de la jeune Hasbel étaient au désespoir. On la chercha vainement. On la crut assassinée, et Dusautoir profita de cette erreur pour envoyer à Saci un faux extrait mortuaire. Or, le frère aîné de Genovèfe, mari de Laurette, avait assez bien fait ses affaires à l'aide de son beau-père qui l'avait associé dans son commerce de bois. Sa femme disparut alors avec Edmée sans qu'on sût d'abord ce qu'elles étaient devenues. Ni l'une ni l'autre n'avait eu d'enfants ; leurs maris étaient tellement constitués que la seule approximation extérieure terminait le duel amoureux. On eut ensuite la prétendue preuve, par leurs dépouilles trouvées dans le bois de la Fâe, qu'elles avaient été tuées ou dévorées. Or, les affaires d'Hasbel l'aîné le conduisaient souvent à Paris. Il y chercha des traces de sa sœur, qu'il regrettait plus que sa femme, moins par les sentiments de la nature que par une suite de son ancienne passion non éteinte.

Genovèfe, de son côté, fut bientôt corrompue par la société que le marquis lui donna. Les hommes, les femmes surtout, l'égarèrent d'une manière effrayante. Ce fut déjà corrompue qu'elle désira ses deux cousines et qu'on les enleva pour les lui donner. A l'aide de l'hypocrite Dusautoir, on les eut bientôt rendues comme elle. Alors, ce ne furent plus que des orgies. Le marquis

voulut avoir les deux belles-sœurs, et il les eut. Genovèfe, piquée de l'inconstance de son concubin, s'en plaignit. Elle fut excitée à la vengeance et surprise en infidélité. Son amant l'aimait encore. Il fut comme un enragé. Dans son premier accès il se voulut ôter à lui-même la puissance de pardonner. Il la fit porter sur le Thalame ; elle fut liée et rasée par tout le corps, même les sourcils ; puis, il la fit posséder par Dusautoir, dont il ignorait les premières jouissances, et par ses laquais. Elle fut ensuite renfermée. L'avis de Dusautoir était qu'on la fît périr. Les deux cousines, effrayées pour elles-mêmes, parlèrent à une pourvoyeuse du marquis, qui, tentée par l'espoir d'un double gain, offrit de les prendre toutes trois. Mais cette femme les trahit et offrit de les empoisonner après en avoir tiré tout le parti possible. Le marquis eut horreur de ce crime, inutile pour un homme comme lui. On livra les trois femmes à l'appareilleuse. Ce fut alors qu'Hasbel l'aîné, devenu riche, corrompu lui-même par son séjour à Paris, trouva, le soir, aux Tuileries, une femme qui lui parut très agréable. Il l'aborda et lui proposa de la suivre. Ils allèrent rue du Bouloir. Cette fille ne se donnait jamais qu'à la lueur d'une veilleuse élevée ; elle grasseyait, et son accent était celui d'une Allemande. Ils restèrent ensemble environ une demi-heure. Hasbel fut si content de la demoiselle qu'il lui proposa de la prendre comme concubine. — Ah ! jamais ! lui répondit Aménaïde ; ça porte malheur. — Eh ! bien, je vous épouserai, mais bien secrètement : je vous aime assez pour cela. — Aménaïde y consentit, et l'on ne remit qu'au lendemain à prendre les arrangements. Dès le soir même Hasbel emmena Aménaïde et deux jolies cuisinières dans un appartement honnête dont les meubles étaient à lui.

Le lendemain, avant que sa maîtresse fût éveillée, il la considéra. — Si ma sœur n'était pas morte, que cette fille ne fût pas allemande, je croirais que c'est Genovèfe. Allons ! elle m'en sera plus chère. — Il ne l'éveilla pas, et sortit.

Une heure après, Hasbel fut de retour avec ses deux frères.

Ils trouvèrent Aménaïde levée et mise avec une grâce enchanteresse. Les deux cuisinières elles-mêmes étaient charmantes, sémillantes, et l'accent étranger leur allait très bien. Hasbel se dissuada que ce fût Genovèfe : il y avait trop de différences. Et, quant à Zadigue et Zaïre, l'une, Laurette, l'autre, Edmée, elles étaient si changées en mieux, depuis cinq ans, qu'elles ne furent pas même soupçonnées. — Voilà deux Allemandes qui ressemblent bien à nos femmes ! disaient entre eux les deux frères. — Hasbel cadet devint amoureux de Zadigue et dit qu'il coucherait avec elle la nuit suivante. Ce qui fut agréé. En conséquence, il promit d'amener un de ses amis à Zaïre, sa femme. Les deux hommes, d'après leur plan, se dirent frères, qu'ils s'appelaient Rameau et qu'ils étaient de Dijon, les trois femmes, qu'elles s'appelaient réellement, l'une, Wilhelmine, la deuxième, Frédérique, la troisième, Enéïde Wawomell, et qu'elles étaient d'Altkirck, en Alsace. Les choses ainsi préparées, les deux frères sortirent pour jusqu'au dîner. — Mais ce sont nos maris ! dit Zadigue en riant. — Après ? répondit Zaïre ; quand cela serait ? Nous n'avons plus l'âme villageoise, et je serai très aise d'épouser l'ami de mon mari, supposé qu'il me convienne. — Et, moi, ton mari. Mais Aménaïde épousera-t-elle son frère ? — Pourquoi non ? Le plus fort en est fait. — Ajoute qu'il l'a toujours aimée. Dans mes bras, je l'ai souvent entendu la nommer. D'ailleurs, peut-être nous reconnaissent-ils, et qu'ils dissimulent pour contenter leur passion. — Tant mieux, si c'est mon frère ! s'écrie Aménaïde. Ce chien de prêtre m'a ôté tous principes ; je suis blasée, et il me faut du fort pour me ranimer. — Les femmes, une fois corrompues, portent le vice à l'extrême. Il fut donc convenu entre les trois femmes qu'on laisserait aller les choses. A dîner, les deux frères amenèrent leur ami, qui convint. Tout fut bientôt terminé. On se dit protestants, et l'on se maria au dessert, c'est-à-dire sous la cheminée, en présence de trois témoins. Qu'arriva-t-il ? Les trois ménages furent heureux pendant vingt ans, sans que trois femmes de cet acabit

fussent indiscrètes. Quand douze enfants, qui étaient également provenus, furent à marier, on les unit ensemble, et ces six unions présentent un spectacle enchanteur. Dusautoir reparut à cette époque, âgé de cinquante-huit ans. Il avait beaucoup voyagé. Il s'était fait protestant en Angleterre, grec en Russie ; il avait pris le turban à Constantinople, il avait vénéré Fo à la Chine. Partout il avait été malheureux et bafoué. Il mendiait en arrivant à Paris. Il reconnu Genovèfe, il s'informa, il apprit son bonheur. Il se présenta et lui dévoila ses perfidies. — Voilà donc pourquoi nous sommes heureuses, malgré Dieu ! s'écria-t-elle. Il nous avait exposées à une séduction au-dessus de nos forces, et il n'ose nous punir. — Vous avez donc rempli vos devoirs ? — Sans doute. — Voilà tout le miracle.

Nitriote Palais-Royal adoptée par un vieillard

NITRI, à 52 lieues sud-est de Paris, est un village autrefois agréable et riche à 1 lieue de Saci et 8 à l'orient d'Auxerre.

On voyait tous les soirs au Palais-Royal, couvert d'un habit fourré, un vieillard après lequel couraient quatre filles, les plus jeunes et les plus jolies des dix-huit qu'avait la Barnave à droite de l'entrée par la rue Vivienne*. Je fus curieux de connaître cet homme et de savoir ce qui attirait autour de lui ces quatre petites créatures qui paraissaient le chérir. Quelqu'un de ma connaissance, habitué du Palais-Royal, me dit : — Je vais vous instruire. Cet homme est un philosophe ; il sait qu'il faut des filles, que leur misérable état est nécessaire, mais que ce malheureux état consume un trop grand nombre d'individus femelles, qu'il dévore même les mâles par les maladies. En conséquence, il s'est établi le conservateur de plusieurs de ces jeunes infortunées les plus jolies. Non seulement il veille à leur santé et, par suite, à celle des hommes, mais il empêche que la... maquerelle ait besoin d'en faire séduire d'autres pour les remplacer. Tenez, les voici : observez-les. La plus jeune se nomme Rose. Elle a été

mise dans le monde à dix ans. Elle a toujours été naïve et d'un bon caractère. La grande, si bien faite, qui la suit, est Cécile, sa sœur. Elle est douce, mais elle était un peu médisante. Voici Adélaïde, qui arrive en courant. Elle est plus grande, et sa taille a la coupe encore plus voluptueuse que celle de Cécile. On la nommait, il y a deux ans, la Polissonne, parce qu'étant petite et mince elle se glissait entre les hommes et leur faisait des malices bien singulières, comme de déboutonner les culottes, etc. Elle donnait des coups de baguette et disparaissait. Henriette, ou Estelle, est la quatrième des protégées du vieillard. Elle a été aussi méchante qu'elle est jolie. Imaginez qu'elle a commencé par l'insulter, le battre, même. Elle est de Nitri, village où les femmes sont amplement rossées par les hommes. Elles s'en dédommagent quand elles sont à Paris et ont toujours, comme elles disent, le poing à la main. Le vieillard, étonné de son caractère, a voulu la dompter. Si les quatre filles sont à causer avec quelqu'un au moment où leur protecteur arrive, elles quittent sur-le-champ et courent à lui. Elles lui prennent les mains, qu'elles baisent en le nommant leur papa. Il leur donne à chacune six francs tous les jours, avec un cornet de bonbons. Il les mène ensuite prendre une glace au pavillon du café de la Foi pour aiguiser l'appétit du dîner. Il les habille élégamment, comme vous voyez. Il les loge à proportion. A trois heures, il les mène dîner chez le restaurateur au-dessous du libraire Denné, précisément sous le passage de la rue Vivienne : c'est un vrai régal, et les jeunes filles n'auraient pas besoin d'autre repas. Cependant, il vient toujours à onze heures leur donner à souper. — Malgré ces éclaircissements, je témoignai ma surprise qu'un homme riche, puisqu'il faisait tant de dépenses pour ces jeunes filles, eût le singulier travers de les laisser au public. Je lui supposai un goût crapuleux et bizarre, mais je n'en cherchai pas moins une occasion de parler à lui-même. Je la trouvai facilement. Un soir que ses quatre filles venaient de l'aborder, je lui adressai la parole. — Monsieur, tirez-moi donc d'une inquié-

tude et pardonnez-moi une indiscrétion. — Quelle est votre inquiétude ? — Je crains que vous n'exposiez votre santé avec ces quatre jeunes filles que je sais être au public. — Je tranquilliserai votre inquiétude quand vous aurez commis votre indiscrétion. — Elle consistera, monsieur, à vous représenter qu'un homme de votre âge et de votre état se compromet avec ces jeunesses et qu'il ferait mieux, puisque vous avez de la fortune, de les tirer du désordre. Mais, pardon. — Je vais à présent vous répondre. Qui êtes-vous ? — L'auteur des *Contemporaines*, des *Françaises*, des *Parisiennes* et des *Nuits de Paris*. — Ah ! je vous estime, et je vous exposerai volontiers les motifs de ma conduite. Je ne ressemble pas à cet insensé dont vous avez sans doute entendu parler, amateur immoral des filles du Palais-Royal, qui a dissipé sa fortune à donner un écu à toutes celles qu'il rencontrait. Venez prendre une glace avec nous. Je vous régalerai. — J'y consentis. — Vous voyez ces quatre enfants ? Je les ai trouvées ici dans leur état. Elles m'ont intéressé. Je les aurais bien retirées tout d'un coup, mais, sans autorité sur elles, peut-être n'aurais-je jamais eu l'avantage de les rendre à la sagesse. Ma conduite avec elles, depuis le moment où elles m'ont plu, consiste à les empêcher d'avoir besoin du vice. Je les aime, et je cherche à m'en faire aimer comme peut l'être un homme de mon âge. Chaque jour, je leur donne six francs, à déjeuner ici, à dîner chez moi, à souper comme vous allez voir. Je les habille et les loge à leur goût ; je ne leur dis que des choses agréables, et jamais je ne force leur âme à se replier douloureusement sur elle-même, et j'observe. Les premiers jours, elles ont fait leur misérable métier sans me le cacher. Ensuite, elles se sont cachées, puis, elles ne l'ont plus fait. Elles ont pris plaisir à braver les hommes qui les avaient si cruellement humiliées. Car je les ai suivies, déguisé en vieille, et j'ai vu toute leur conduite, et j'ai senti que c'était la marche de la nature dont il ne fallait pas troubler les opérations. Si j'avais fait le rôle de rédempteur de filles, ma manière

aurait été trop coûteuse, mais je ne veux que celles-ci, que j'aime exclusivement par une raison que je vous dirai quelque jour. J'ai remarqué qu'elles aimaient à se faire suivre par de jolis fats pour les éconduire, que, fraîches et bien mises, elles les ont amenés à leur offrir de l'argent pour le dédaigner, faisant ainsi le personnage de fées au-dessus de l'humanité, qu'elles aimaient à causer avec leurs compagnes et, quand elles se voyaient attaquées, à leur céder leurs chalands d'un air de dédain. Tout cela n'était pas encore ce qu'il me fallait. Je l'ai obtenu enfin. Elles ne parlent plus aux hommes qu'honnêtement et de choses honnêtes. Elles ne parlent plus à leurs anciennes compagnes que pour leur rendre quelques services. Elles m'ont déjà prié de leur donner un état qui les occupe et les empêche de vaguer. Mais ce n'est pas Henriette, et j'attends que ce soit elle qui me prie ; je veux d'ailleurs laisser fortifier leurs motifs de désirer un état.

Voilà ce que m'apprit le vieillard. J'assistai au souper, qui fut très gai. Les quatre jeunes filles étaient infiniment aimables, surtout Henriette, si ce n'est que ses réparties étaient trop libres. Adélaïde avait des grâces nobles et de la dignité dans le maintien, son entretien était décent, et elle était bonne compagnie. Cécile parlait peu, mais elle avait de beaux yeux qui causaient pour elle. Rose était caressante, et ç'aurait été jusqu'à l'importunité si elle avait été moins jolie. Quelque temps après, je retrouvai le vieillard. Je ne voyais plus les quatre filles, et j'étais curieux de savoir ce qu'elles étaient devenues. Je courus à lui. — Vous me devez la fin de l'histoire de vos élèves, lui dis-je ; j'ai trouvé un admirable philosophe dans les motifs de votre conduite à leur égard. Qu'en faites-vous ? — Le voici en peu de paroles. Mes filles, se trouvant dans l'aisance, ont désiré d'être estimées, honorées. D'elles-mêmes, elles en ont pris les moyens : c'était de se faire oublier, d'être honnêtes et de voir un monde tout nouveau. Ces idées sont venues d'Henriette. Toutes quatre sont mes filles*. J'ai eu Henriette de la fille d'un homme veuf, de Nitri, nommé

Paneterat, qui se livrait aux riches ecclésiastiques pour nourrir son père infirme. Elle est ensuite venue à Paris où sa fille s'est perdue, et l'a retrouvée avec moi, et me l'a fait reconnaître ainsi que ses trois compagnes, car, ayant toujours beaucoup aimé les femmes, j'avais quatre maîtresses pendant que je me tenais caché à Nitri. Adélaïde est fille d'une jolie blonde, nommée Catin-Doré, que sa mère me vendit à condition que je paierais les frais d'un procès de gabeliers et que je tirerais son mari des galères. Sa fille vint ici grosse, avec son père et sa mère ; elle y est morte il y a trois ans, et aussitôt la vieille vendit sa petite-fille à la Barnave. Cécile et Rose passent pour sœurs, mais elles ne sont que cousines germaines : je les ai eues des deux sœurs Ursule et Madeleine Balton, dont la mère me vendit la fleur pour tirer leur frère de prison. Elles vinrent à Paris avec leur mère et se mirent blanchisseuses. La première a vendu ses petites-filles dès qu'elles ont eu dix ans. J'ai retrouvé mes enfants, et je les ai sauvées ; je suis plus heureux que je ne mérite. Je les établirai dans quelque temps.

En effet, le vieillard vient de marier ses quatre filles en 1792, avec une dot et des mœurs.

Les Talons élevés

C'EST aux femmes de Paris qu'on doit la mode des talons hauts et minces : elle fut nécessitée par la boue presque perpétuelle de la capitale ; un talon mince enlève peu de crottes et en distribue moins au bas de la jupe. Or, la propreté des parties inférieures est ce qui est le plus essentiel aux femmes. On en sent la raison. Bientôt, tout le monde s'aperçut que le talon élevé donnait un sexe au pied des femmes et qu'il affinait leur jambe. Cette observation confirma, par la coquetterie, une mode d'utilité, jusqu'à ce qu'un plat écrivain se soit avisé de mettre dans le *Journal de Paris* un plat article pour exhorter les femmes à porter des talons plats afin d'être plus ingambes. Or il faut savoir que les femmes de 1782, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 90, 91, 92, 93, voulaient devenir hommes, qu'elles portaient un chapeau, des lévites d'hommes, des culottes, etc., etc. Elles adoptèrent l'idée d'être ingambes ; elles ne donnèrent plus le bras ; elles marchèrent seules, une baguette à la main, et elles furent des hommelettes tout plats qui tombèrent au-dessous des femmelettes. O femmes ! moitié du genre humain, qui avez dans votre lot les charmes, la ceinture de Vénus et les plaisirs, redevenez femmes, je vous en conjure, ou le monde va manquer de son plus bel orne-

ment. Redevenez femmes. La femme est nécessaire, et une femme-homme est presque aussi méprisable qu'un homme-femme. Lisez le trait suivant, qui va vous montrer le pouvoir de votre sexe. M. et Mme Ferlet, riches bourgeois, avaient un fils unique, beau brun, qui avait pris les femmes en horreur, à peu près comme ces anciens Romains dont parle Martial. Il avait été gâté dans les collèges par les patelineries de ses régents, et il était accoutumé de faire le rôle de l'autre sexe. Sa mère, espèce de virago. entabaquée comme un bénédictin, ayant de gros pieds toujours chaussés en mules d'homme, de grosses jambes, un gros corps, une tête herculine au lieu de cyprienne, avait encore augmenté son dégoût, car cette dame, le matin, était à faire soulever le cœur. Ferlet n'aimait que les hommes.

Cette dépravation ne tarda pas à frapper son père, homme d'esprit, excellent cœur. Il fut effrayé de l'anéantissement de son nom, et plus encore de celui de l'honneur de sa famille toujours illustrée, depuis deux cents ans, par des pères de famille recommandables par leurs bonnes mœurs. Crier, châtier, ne change pas le cœur. Il chercha d'autres moyens, et ce fut par une femme qu'il voulut détruire un goût antiphysique. Il en fallait une également aimable, jolie, belle, prudente ; il fallait un ange qui parût au-dessus de l'humanité, dont la beauté fût sans défaut et dont la pudeur cachât les besoins. M. Ferlet trouva tout ce qu'il désirait dans Mlle Hamadriade Sprote, fille d'un échevin, son ancien camarade de collège. Il serait difficile de donner une idée de cette charmante créature. Elle réunissait à une charmante figure l'enjoûment, la modestie, les roses, les lys, le joncé de sa taille aux proportions les plus sveltes. Quand elle marchait, on aurait dit qu'elle ne touchait pas la terre ; chaque mouvement, chaque tour de jupe, faisait éclore une grâce et un désir (1).

(1) *Je puis donner à mes contemporains de* 1789 *et* 90 *une idée vivante de* Mlle *Hamadriade : qu'ils regardent la jolie* Mme *Filon, horlogère, rue Saint-Honoré.*

« Voilà celle qui peut changer mon fils, pensa M. Ferlet, ou personne. Mais, auparavant, il faut connaître ses goûts, savoir ce qui lui plaît, ce qui le repousse. » Il examina scrupuleusement. Il s'aperçut que toute femme qui avait dans son habillement quelque chose qui ressemblait à celui des hommes était mise au-dessous de ceux-ci. Un jour qu'ils étaient ensemble au nouveau Palais-Royal, non encore achevé, ils y rencontrèrent deux femmes, l'une, belle et jolie, l'autre, jolie seulement. La belle était chaussée d'un soulier noir à talons élevés, fait à ravir. Elle marchait avec une noblesse, une grâce, une majesté, qui frappaient d'admiration. M. Ferlet s'aperçut que son fils regardait la dame à talons élevés et que machinalement il la suivait. Il n'interrompit point sa méditation profonde, car il ne parla plus. Après cinq à six tours, les dames s'assirent. M. Ferlet attendit son fils. — Voilà, dit enfin le jeune homme, deux femmes bien différentes. Celle en noir est, dit-on, femme d'un fermier-général, l'autre, en taffetas rose, est marquise. Elles sont sœurs, mais quelle différence ! La financière est la seule femme que j'ai encore vue. La marquise n'a l'air que de sa femme de chambre, d'un colifichet, non par la figure : elle est très bien, quoique moins noblement belle que sa sœur, mais... vous allez rire, mon père !... par la chaussure. Qu'on donne à la marquise les mêmes talons qu'à son aînée, elle aura la même noblesse, la même importance. Voilà bien la première fois que je sens l'effet de la différence de sexe. — Ce peu de mots donna de grandes lumières à M. Ferlet. Il ne répondit rien, parce que ses réponses auraient profané cette première impression. Il continua d'examiner son fils, et il s'aperçut que les femmes ne le frappaient qu'autant qu'elles étaient absolument femmes. Cette découverte bien assurée, M. Ferlet alla trouver M^lle^ Hamadriade, et, avec la permission de ses parents, il lui représenta son fils en beau, comme un Hippolyte, ennemi du sexe, et qu'il serait glorieux de soumettre. Hamadriade fut sensible à cette gloire. Ferlet était joli garçon ; elle entreprit

de le soumettre. — Pour cela, mademoiselle, dit le père Ferlet, il faut suivre mes avis ; il faut que tous vos charmes soient voilés, mais entrevus. Il faut que vous paraissiez un ange de douceur, de naïveté, d'esprit, sans besoins corporels, sans infirmités. Il faut que, dans votre habillement, il n'y ait rien que de sexuel, d'agréablement femme, que tout y tranche avec le vêtir des hommes, au point qu'il ne s'y trouve pas le moindre rapprochement. Par exemple, il faut que vous abandonniez ce petit chapeau rond qui vous va si bien ; vous ne porterez plus que des bonnets seyants, faits avec une grâce infinie, ou vous aurez une coiffure en cheveux avec des fleurs, un bandeau d'amour, etc. Mais, le plus important, c'est la chaussure. Il faut que la vôtre, déjà mignonne, s'éloigne encore davantage de celle des hommes par un talon mince, bien fait, élevé, qui vous rende plus sylphide, plus aérienne que vous ne l'êtes. Je vous en donne ici un modèle dans cette estampe de *la Prévention Nationale*, où Zoé se trouve entre les deux amis, Dulis et Loiseau. Voyez ce talon élevé, bien fait. Vous paraîtrez sévère, craintive, un peu sauvage, quand votre Hippolyte vous verra. Vous êtes modeste, prudente ; il faudra l'être à l'excès, le fuir en rougissant, ne pas lever les yeux. »

Hamadriade mit ces conseils en pratique parce que Ferlet lui plut et qu'elle ne connaissait pas son vilain penchant. A la première visite qu'il lui rendit, comme par hasard, avec son père, elle était chaussée aussi haut que la jeune veuve Richer, mais avec encore plus de grâce ; elle marchait noblement, les yeux baissés. Le jeune Ferlet fut subjugué par ce charme tout-puissant. Il rechercha la belle Hamadriade, qui eut soin de le fuir. L'amour naturel naquit. Hamadriade parut le redouter. L'amant s'enflamma. Il la fit demander en mariage. Hamadriade pleura quand on lui ordonna de se préparer à recevoir la main de son amant. Le soir des noces, elle fit mille difficultés pour s'en laisser approcher ; elle ne se rendit même pas, et il fallut lui faire une sorte de violence. Ces difficultés soutinrent le goût naissant du jeune

homme. Jamais Hamadriade ne se rendit volontiers. Mais on observa que la nuit il était froid auprès d'elle : c'était le jour, lorsqu'elle était parée et chaussée, surtout, lorsque, seulement en corselet, sa jupe courte laissait voir sa jambe fine et son pied à découvert. Alors Ferlet ne pouvait commander à ses désirs. Depuis environ huit à neuf ans de mariage, elle a une ressource qui manque aux autres femmes : elle ranime, quand elle veut, le goût de son mari par une chaussure élégante, mignonne, à talons minces. On a observé que, son époux étant devenu amoureux de la belle dame du Palais-Royal qu'il eut occasion de rencontrer dans une maison d'amis communs, elle se faisait donner tout son hommage en se chaussant mieux qu'elle. O goûts factices de la société ! vous avez vos inconvénients, mais les avantages les surpassent.

La jolie Jambe et la Marche aisée

ON a connu à Paris une jeune personne appelée Rose Maris. Sa mère avait toujours eu un goût exquis pour sa chaussure. Mais ce goût avait sa cause dans la nature. Elle avait une jambe parfaite, et l'on aime à faire briller ce qu'on a de joli. Cette femme n'avait cependant pas la marche remarquable par son tour voluptueux : elle l'avait seulement assez agréable. Elle eut deux filles. L'aînée était très jolie. Sa mère lui dit un jour : — Ma fille, je n'avais rien ; j'étais une petite couturière, j'avais plusieurs rivales parce que votre père était joli homme et rangé. Il me préféra parce que je sus parler aux sens par ma propreté, surtout par une jolie jambe. Il me fallait une chaussure de goût. J'adoptai celle de la dame de nos pratiques la plus voluptueuse et la plus entendue dans son habillement. Tu es d'un cran au-dessus de ce que j'étais. Il te faut donc, à présent que tu entres dans ta seizième année, adopter ce qui sera plus coquet sans coûter davantage, afin de donner une haute idée de ton bon goût. Et sois sûre que tu contribueras par là, plus que par toute autre chose, à te procurer un établissement au-dessus de ce que tu pourrais espérer. »

Toinette Maris suivit à la lettre les conseils de sa mère. Jamais on ne vit chaussure aussi agréable que la sienne. Mais il ne faut pas anticiper sur la nouvelle suivante. Il suffit de dire que Toinette enleva, comme avait fait sa mère, un excellent parti à ses rivales. Il est vrai qu'elle joignait des qualités à son goût exquis.

Rosalie, sa sœur cadette de six ans, annonça dès l'enfance ce qu'elle devait être. Sa jambe avait plus de perfection que celle de sa mère, qui avait toujours été admirée. Aussi, la dernière, en la voyant quelquefois se chausser, lui disait-elle : — Rosalie, voilà ce qui te mariera. — A seize ans, la jeune Maris était dans toute sa perfection. Sa marche n'avait ni un tour affecté, ni voluptueux, mais elle avait une aisance qui frappait d'admiration. L'on regardait ensuite sa jambe, et l'on était encore plus émerveillé. Lorsqu'elle sortait par un temps un peu mauvais, on voyait tous les hommes de sa connaissance la suivre pour attendre le moment où la traversée d'un ruisseau l'obligerait à soulever sa jupe. Il est inutile de dire qu'elle était toujours bien chaussée. Cependant, son soulier n'avait pas la recherche de celui de sa mère et de sa sœur aînée. Il était plus simple. C'est qu'elle n'avait pas besoin de cet excès de recherche, et que, d'ailleurs, son principal charme étant dans sa jambe et dans l'aisance de sa marche, il fallait qu'elle fût chaussée plus commodément. Il n'était pas possible de voir le léger soulèvement que sa main donnait avec tant de grâce à sa jupe sans ressentir des désirs. La mère suivait aussi quelquefois sa fille, mais c'était pour entendre ce qu'on disait et prendre ses arrangements en conséquence. Enfin, au milieu de plus de vingt partis, il s'en trouva un qu'elle crut mieux convenir que les autres. C'était un garçon de quarante ans, riche, encore assez bel homme, mais froid, et qui parut tout d'un coup échauffé par les grâces de Rosalie. Il la suivait partout sans affectation et allait jusqu'à se mettre dans les allées devant lesquelles elle devait passer pour lui crier un compliment, quelquefois un peu saugrenu. M^me^ Maris tâcha un jour de lier conversation avec

lui, comme voisin. Après des choses indifférentes, il parla de Rosalie. On sourit. Encouragé par là, il dit à la mère : — Madame, vous êtes trois femmes dans cette maison, et vous êtes les seules qui m'ayez inspiré des désirs. Vous étiez mariée quand je vous ai connue. Je vous suivais souvent, et, si j'avais eu moins de principes, j'aurais cherché à vous séduire. Quand votre fille aînée parut avec toutes ses grâces, je fus souvent tenté de la demander en mariage ; une sotte vanité me retint. Cependant, son mariage s'étant fait tout d'un coup, je fus très fâché de ne pas avoir parlé. Mais je vous assure que, si j'étais plus jeune, je ne laisserais pas échapper votre cadette. Je le répète : vous êtes les seules femmes pour moi, car vous êtes les seules qui m'ayez inspiré des désirs. — Mme Maris se prit à rire. Elle lui promit Rosalie s'il savait se rendre bien aimable. Elle lui en dit les moyens. — Quand un homme plus âgé que sa maîtresse veut s'en faire aimer, il est un air, des manières qu'il faut prendre, de la simplicité propre dans les habits, point d'affectation dans les manières, point de cynisme dans la mise négligée, et encore moins dans la conversation. Il faut qu'il joue une sorte d'impassibilité douce. Lorsqu'il veut exprimer du sentiment, il faut que ce soit du plus affectueux, sans hyperbole. Il doit être grave, c'est-à-dire point badin, bon sans faiblesse. Quand il fait des compliments ils doivent être flatteurs, mais courts. — Je comprends tout cela, interrompit M. de Linon. Mais je vous avouerai que le goût que toutes trois vous m'avez inspiré allait quelquefois jusqu'à la frénésie. — Gardez-vous d'en montrer ! s'écria la mère ! — Si vous ne m'inspirez plus, ce sont vos filles qui ont été vos rivales. Si elles n'existaient pas, je vous désirerais encore aussi ardemment. L'un de ces jours, je vous ai rencontrée sur l'Ile Saint-Louis ; vous étiez aussi appétissante qu'il y a vingt-cinq ans. — Ici, la dame coqueta un peu, et l'on prétend que cela fut porté si loin qu'elle eut besoin d'appeler sa fille pour apaiser sa fougue. Rosalie était à sa toilette, en jupon piqué court, chaussée à neuf pour les bas de soie et un sou-

lier de maroquin, le mieux fait qu'elle eût encore porté. Cette vue suspendit la première attaque. La mère crut pouvoir sortir un moment. Elle alla réparer le désordre. De Linon dit à la belle qu'il venait de la demander en mariage. Rosalie fit une révérence en rougissant. Linon l'embrassa. Il sentit le mouvement de sa gorge. Il ne se posséda plus. Il voulut voir sa jambe, et il la vit. Il renversa Rosalie, qui ne cria pas, faute de connaître le danger. Linon se tuait de lui répéter qu'il était son mari. Elle le crut sans doute, car elle ne résista presque pas. La mère rentra... au plus fort du mariage. Elle fut stupéfaite. Enfin, elle envoya sa fille au bidet et se mit à faire des reproches. — Qu'elle soit ma femme dans huit jours ou qu'elle le soit aujourd'hui, interrompit Linon, n'est-ce pas la même chose ? Laissez-nous marier, vous gronderez après. — Ceci calma la dame. Les huit jours accomplis, Rosalie fut M^me^ Linon.

Réflexions du républicain Miserosite

LORSQU'IL y a vingt-cinq ans j'attaquais indirectement la superstition chrétienne sous le nom d'une superstition étrangère, (voyez une note de *la Mimographe*, p. 49-50), j'étais loin d'imaginer que le siècle, déjà en 70, ne dût pas aller jusqu'en 94 sans que le christianisme et son ère ne fussent supprimés. Je l'ai attaqué dans *le Paysan perverti*, dans tous mes autres ouvrages de la manière la plus forte et la plus adroite en employant les lumières de la physique. Dans les *Nuits de Paris* j'ai proposé le changement du calendrier et des noms des mois, le commencement de l'année à un point fixe, comme le solstice d'hiver. On a choisi l'équinoxe d'automne, et je préfère cet arrangement au mien. Mais, une chose dans laquelle le nouveau calendrier me surpasse infiniment, c'est la division par décades qui, d'un seul coup, anéantit, et les dimanches de la superstition, et leur nom, et bouleverse ses fêtes abusives. Le dimanche devenu simplement soldi, et les semaines, ou plutôt dizaines, mises à dix jours au lieu de sept, déroutent les dévots, dérangent, et leurs fêtes, et leurs idées. Plus de jeudis pour les painolâtres ; plus de dimanches pour les pâquistes et les pente-

côtiers ; les noëlistes ne retrouveront plus le jour de leur messe à minuit sans un effort de calcul. J'admire donc la marche qu'on a suivie avant d'attaquer directement le culte catholique : on l'a pour ainsi dire dessolé, détemporisé. C'était une préparation nécessaire que le gouvernement seul pouvait employer. Après ce préparatif efficace, on a paisiblement attendu le peuple. L'effet naturel du changement du dimanche en soldi a été de rendre inutiles les églises, car le nouveau décadi est un jour de repos, et non un dimanche religieux. Cette réflexion, que beaucoup d'esprits justes ont faite, a dû amener la descente des cloches, l'offre de l'argenterie des églises et de leurs ornements, la renonciation de prêtres éclairés à des fonctions qui allaient cesser d'elles-mêmes. De là au sarcasme matériel, à la dérision amère, il n'y avait qu'un pas. Les modérés ont blâmé le revêtissement des ânes en pontifes, les mascarades en chasubles et en chapes. Je pense différemment. Quand on veut anéantir un culte abusif, idolâtre, coupable, il le faut avilir. Quel est l'évêque qui osera porter un ornement qui a bâté l'âne, enharnaché le cheval, etc. ? On brave l'infamie, la violence, jamais le ridicule. Examinons maintenant le fond de la chose. Est-ce un mal d'anéantir le christianisme ? Pour répondre à cette question unique en deux membres, il faut examiner l'état des choses. La religion chrétienne est-elle crue ? Par qui l'est-elle ? Et qui ne la croit pas ? C'est de la réponse à ces trois questions que nous aurons pour résultat son utilité ou son inutilité absolue.

La religion chrétienne est-elle crue ? Non, par tous les gens éclairés. Oui, par la plus grande partie de ceux qui ne le sont pas. Or, les gens éclairés n'ont jamais besoin de la religion, qui n'est qu'un frein moral sans autre base qu'une crédulité fondée sur l'ignorance. L'homme éclairé n'a besoin que de la réciprocité pour être bon citoyen ; l'unique base de sa morale c'est la maxime sacrée : « *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît* », et : « *Ne fais pas*, etc. » Toutes les personnes non éclairées qui ont l'âme bonne

n'ont pas besoin de la religion. Naturellement elles ne feraient pas de mal. Et c'est dans cette classe seulement que se trouvent tous les vrais croyants. Les scélérats, éclairés ou non, ne croient pas la religion, ou ont l'énergie de méchanceté suffisante pour la braver. Elle leur est donc parfaitement inutile comme frein, et elle double leur méchanceté naturelle de deux manières : elle la couvre par l'hypocrisie, elle l'irrite par le ressort naturel que donne la défense au désir de l'objet défendu. Ainsi, un scélérat se sert du masque de la religion pour mieux tromper. Un autre scélérat, qui ne le serait que jusqu'à tel degré, l'est sans mesure pour la braver davantage. Résumons. Les gens éclairés ne croient pas la religion, elle leur est donc inutile. Les bonnes gens n'en ont pas besoin pour être bons. Elle leur est donc inutile. Elle aide la méchanceté de certains scélérats par l'hypocrisie. Elle double la méchanceté d'autres scélérats par le plaisir de la braver. Elle est donc nuisible. Inutilité, mal réel. Voilà le résultat de toutes les fausses religions. On ne peut trop les avilir, en faire trop rougir les hommes.

Mais est-il une religion qui n'ait aucun des inconvénients des religions théologiques telles que le judaïsme, le christianisme, le mahométisme, le bramisme, le lamisme, etc. ? Oui, sans doute. Mais cette religion fondée sur la nature n'aura rien qui la fasse ressembler aux autres, si ce n'est pourtant à l'ancienne religion physique, corrompue par les Egyptiens, beaucoup plus par les Grecs, et davantage encore par les Romains. Quelle sera cette religion ? Le voici. L'homme existe. Il ne s'est pas fait lui-même. Il est le produit de la terre fécondée par le soleil. La terre ne s'est pas faite elle-même, toutes les analogies le prouvent. Elle doit donc son existence à un être plus grand, plus puissant. Le soleil est son père et son époux. Nous voilà au soleil. Le nôtre n'est pas unique dans son genre. Il est incontestable que toutes les étoiles fixes sont autant de soleils. Notre soleil n'étant pas unique, il n'a pas le caractère distinctif de l'Etre principe. Il existe donc

un centre général, unique, principe universel de vie, soit que ce centre se trouve immédiatement au-dessus des soleils, soit qu'il existe d'autres Etres intermédiaires entre eux et l'Etre principe, source incessable de vie. Peu nous importe pour notre religion de connaître s'il existe des Etres intermédiaires. Cela posé, quelle sera donc notre religion ? Une fois l'année, par le plus beau jour, qu'on attendra, au solstice d'été on s'assemblera dans un endroit vaste, découvert et commode, au milieu duquel sera, non un autel, mais une butte sur laquelle montera le premier fonctionnaire public, tel que le président du Corps législatif. Les instruments d'une musique majestueuse résonneront les airs les plus ravissants. Après un temps suffisant pour que tous les spectateurs prêtent leur attention, le souverain pontife, qui ne le sera qu'une fois en sa vie, puisque ce sera toujours le président du Corps législatif, professera ces paroles qui seront répétées par des coryphées dispersés dans l'assemblée, un pour cent personnes : « Terre ! « ô Terre, notre mère ! Soleil ! ô Soleil, notre père ! portez à l'Etre, « source de vie, notre hommage avec le vôtre ! » Aussitôt après cette courte prière répétée par tous les assistants, on formera des rondes de cent personnes pour danser au son des instruments qui se partageront. Les danses dureront un quart d'heure. Ensuite, tout le peuple ira sous des toiles tendues se mettre à des tables dressées.

Tous les départements de la République donneront la fête chacun à leur tour dans la capitale, mais tous la célèbreront aussi chez eux le même jour. Voilà le seul acte de religion qu'on fera dans toute l'année. Mais tous les jours on enseignera et l'on pratiquera la morale, dont la base sera la maxime éternelle de la réciprocité. « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît » ou : « Ne fais pas, etc. » Par ce moyen, l'on n'aura jamais de prêtre de métier : point de charlatanisme ni de temps perdu. L'on aura pour théologie l'unique maxime : « On honore l'Etre principe par l'usage raisonnable et modéré de toutes ses facultés. » Cette

maxime sera l'autre base de la morale qui en aura trois. La maxime: «Fais à autrui», celle: «L'Etre principe nous a faits pour être heureux », et enfin celle : « La liberté sans nuire est le droit de tout homme ». Comment les hommes, depuis qu'ils existent, n'ont-ils pas senti qu'en s'emmaillotant de lois, de religions, de maximes obscures, ils rendaient le bonheur un travail, et par conséquent commençaient par le rendre impossible en prétendant le faire ? Je ne le concevrais pas moi-même si, par la fréquentation des Sections, je n'avais pas vu combien le sens droit est rare, même dans ceux qui veulent réellement le bien. La difficulté avec laquelle ils expriment leurs idées marque combien peu elles sont nettes, combien peu ils s'entendent eux-mêmes, loin de pouvoir se faire entendre aux autres. Ils accouchent péniblement d'une idée informe qu'il faudrait qu'un homme éclairé rectifiât en la changeant aux trois quarts. Nous avons aujourd'hui la vraie liberté de penser, et, malgré la malveillance, nous aurions la liberté civile la plus étendue si jamais nous n'avions cloché dans le patriotisme. On peut braver toutes les superstitions. Quelle liberté que celle-là, et qu'elle est précieuse ! J'ai conçu l'espérance fondée de présenter, de faire adopter peut-être, le plan si simple d'une religion naturelle. Mirabeau, dans son *Système de la nature* composé par le baron d'Holbach, est matérialiste pur : il refuse l'intelligence à l'Etre principe, parce, dit-il, que le Tout n'en a pas besoin : il n'a besoin que de vie. Les soleils n'en ont pas besoin, parce qu'ils n'ont aucune relation contactuelle avec les Etres qui les environnent, pas même avec leurs comètes et planètes ; les dernières n'en ont également pas besoin, parce qu'elles n'ont aucun contact, aucune conversation entre elles, qu'elles ne sont pas réduites à se procurer leur nourriture par leur intelligence, etc. Mais l'homme et l'animal, êtres bornés, qui ont besoin de sens et d'intelligence pour entretenir leur vie, ont l'intelligence, etc... Il faut convenir que ce sophisme est séduisant. Mais une grande vérité le renverse *funditus.* L'homme étant

seul intelligent, l'univers n'existe que pour lui. L'homme détruit, l'univers tombe dans le néant, car, dès que ce qui existe ne se connaît pas lui-même et n'est connu de personne, il est encore, mais il n'existe pas, ce qui serait la plus absurde des absurdités. Quel Dieu de l'univers que l'homme du globe terrestre, que l'homme, ou son parallèle dans les autres planètes ou comètes ! C'est ici une de ces vérités par les causes finales, à la Descartes, qui sont irréfutables, parce qu'elles sont appuyées sur la raison. Il y aurait une autre manière de raisonner si celle-là n'était pas suffisante. C'est que, l'homme n'étant qu'une fraction du Tout, cette fraction ne peut avoir ce que le Tout n'a pas. La fraction a l'intelligence ; le Tout l'a donc, car il n'aurait pu la donner s'il ne l'avait pas ; il l'a infiniment supérieure, puisque jamais la fraction ne peut égaler le tout dans aucune de ses qualités ou modifications. Ce n'est pas tout, car, cette vérité que le Tout est intelligent parce que moi, sa fraction, je le suis, est si fortement appuyée que tout la confirme. Non seulement le Tout est intelligent, mais ses grandes fractions doivent l'être à proportion de leur grandeur et de leur importance. Ainsi, les soleils, supposées les très grandes modifications du Tout, sont les plus intelligents après lui. Les planètes et les comètes le sont ensuite à proportion de leur grandeur. Nous pouvons apprécier leur intellectualité par comparaison avec la nôtre ; nous ferons le point connu, et nous dirons : « Autant la terre est plus considérable en grandeur que l'homme terrestre, autant elle le surpasse en intelligence. Ainsi, ce qu'est l'homme, avec ses trois pieds de diamètre, à la terre, ayant trois mille lieues de diamètre composées de douze mille pieds chacune, la Terre l'est à l'homme pour l'intelligence comme pour la grosseur. » Ce résultat est la conséquence nécessaire des analogies. Enfin, nous avons encore d'autres raisons qui résultent de notre premier principe posé, savoir que la non-connaissance équivaut à la non-existence. Par conséquent, si l'homme seul était doué d'intelligence, il n'existerait réellement que ce que l'homme con-

naît. Or, l'homme ne connaît pas l'Etre principe, il ne fait que le conjecturer, d'où il suivrait que l'Etre principe, malgré qu'il soit tout, malgré son existence nécessaire, ne serait tout au plus qu'une conjecture. Si le soleil n'est pas intelligent, il n'existe pas pour lui-même, mais pour nous seulement. Or, nous ne le connaissons que très imparfaitement, lui, la source de notre existence. Il en sera de même de la Terre. D'où il faudrait conclure que les Etres principaux seraient de viles machines formées aveuglément par un Dieu aveugle et fortuit, ce qui répugne au bon sens que nous tenons de la nature. Je crois entrevoir que Mirabeau a été conduit au matérialisme absurde par ce mot de Bacon : *Investigatio causarum finalium Virgo innupta quae nil parit.* Mais il est deux sortes de causes finales : celles que mon nez a été fait pour porter lunettes est une ridiculité ; une plus ridicule encore, c'est que ma bourse a été faite pour les escrocs du Palais-Egalité, puisqu'ils me l'enlèvent infailliblement. Mais celles que je viens d'exposer sont d'un tout autre genre, et elles sont réellement des preuves. L'auteur du *Système de la nature* a posé des principes, il est vrai. Il en tire des conséquences rigoureuses, et elles sont justes aux yeux de quiconque n'a pas l'esprit d'analyse suffisant pour discuter les principes posés. Ils le sont adroitement. On laisse de côté toutes les objections capables de renverser les principes ; on suppose, par exemple, toujours le mécanisme mort, au lieu de supposer la vie qui existe clairement dans toutes les parties de l'univers. C'est ainsi que Buffon, en supposant un mécanisme mort, nous a chauffé les comètes et les planètes à boulets rouges. Système infiniment ridicule, et qui n'a cependant été relevé par personne, parce que nos Lalande, nos Monnier, nos Cassini, sont des astronomes de métier, non des philosophes scrutateurs et conséquents. Le seul principe vrai, qu'il faut toujours donner pour base à la grande physique, c'est que tout est vivant dans la grande nature. C'est le contraire dans la petite nature, la nature partielle et chimique. Le chimiste ne prend, pour opérer,

que des particules élémentaires et séparées, éléments des corps vivants, mais non des corps doués de vie, et c'est d'après cette petite nature, qui, quand elle aurait la vie qu'elle n'a pas, serait tuée dans l'opération, que nos taupes physiques argumentent, opèrent et concluent. Oui, Buffon n'était qu'une taupe à courte vue. Non, Buffon n'avait pas de génie ; cet homme-taupe n'avait que de l'orgueil, de la petitesse et de la facilité. Me nomme téméraire qui l'osera, mais, avec les moyens qu'avait Buffon, j'aurais été cent fois plus loin que lui.

Je renvoie pour tout le reste à la *Philosophie d'un homme libre*, qu'on doit trouver à la fin des *Ressorts du cœur humain dévoilés*. Cependant, avant de terminer cet article important, il me reste à exposer une vérité qui, au premier coup d'œil, en paraît détachée. C'est que le sceptre de l'animalité tenu donne toujours à l'espèce qui le tient une supériorité physique centuplée. L'espèce qui tient le sceptre empêche nécessairement la civilisation et la perfectibilité de toutes les autres, tandis qu'elle, elle a tous les moyens de se perfectionner. Il y a plus. Une Nation qui en retient une autre esclave la conserve dans une grossièreté, un avilissement qui la rend absolument inférieure à la Nation dominatrice. En lisant toutes les histoires anciennes, même celles qu'on appelait naguère « sacrées », on y voit, à ne pouvoir en douter, qu'il a existé des géants. Or, ces géants ne pouvaient être de notre espèce. Ils étaient donc une espèce supérieure que la force juvénile de la terre pouvait alors entretenir et comporter. Tant que cette grande espèce a tenu le sceptre, il est infiniment probable qu'elle a retenu notre espèce dans l'état sauvage, habitant les forêts et les cavernes, comme les troglodytes. Il est infiniment probable que c'est une des causes de la récence de notre histoire, soit qu'elle ait été simultanée avec le déluge occasionné par l'approximation d'une comète, soit que cette récence ait pour cause encore un déluge causé par l'acquisition de notre satellite qui est la lune. Le fait certain, c'est la récence de notre histoire, récence incon-

cevable vu la longévité du globe, si la cause que nous en assignons, savoir l'anéantissement des géants qui a donné le sceptre à notre petite espèce, ne vient la rendre naturelle et palpable. Mais notre espèce tiendra-t-elle toujours le sceptre de l'animalité ? Rien ne nous l'assure. Elle peut s'anéantir, parce que le globe, en vieillissant, peut n'avoir plus la vigueur nécessaire pour comporter un Être aussi parfait que l'homme. Alors, une autre espèce, la première des singes, par exemple, prendrait le sceptre. Mais cette espèce n'est pas omnicole comme l'homme ; elle laisserait tous les pays tempérés à une espèce inférieure qui me paraît être celle des chiens. L'univers alors n'aurait plus ni villes, ni langages, ni civilisation entière. Mais l'espèce, ou les deux espèces dominantes, se perfectionneraient autant qu'elles seraient perfectibles. Les géants faisaient de plus belles choses que nous : les Pongos et les chiens en feraient de beaucoup inférieures. D'autres espèces, encore plus imparfaites, tiendraient le sceptre ensuite, jusqu'à l'anéantissement total de l'animalité. Buffon, dans son histoire de *Gastor*, et Swift, dans son *Brombdignac*, contiennent les éléments de cette vérité.

Nota. — Cet article est le préparatif au Calendrier républicain, qu'on doit placer à la fin de décembre.

Avis

Je n'entreprends pas de retracer ici l'histoire de toutes les femmes qui ont fait un rôle dans la Révolution, soit comme patriotes, soit comme condamnées. Je ferai seulement passer sous les yeux des lecteurs celles qui m'ont frappé davantage. Il en est quelques-unes, parmi celles que j'omets, qui peuvent avoir été des personnages, soit en bien, soit en mal. Mais apparemment je ne les ai pas connues, ou elles se sont effacées

de mon souvenir. Par exemple, la Kormann, qui n'est pas ici, se trouve placée dans les *Nouvelles*, etc., etc. Lorsque j'ai commencé la composition de cet ouvrage en 1788, et son impression en 1789, il n'était pas encore question des grands événements qui sont arrivés depuis. Le plan en aurait été tout différent, ainsi que la forme. Je n'aurais pas mis les titres et les noms de terre, qui cependant peuvent rester en toute rigueur, aux histoires qui précèdent leur abolition, puisqu'ils sont indicatifs du temps où les événements sont arrivés. Mais j'aurais autrement disposé le calendrier, déjà corrigé une fois, et que j'avais corrigé une troisième en imprimant alphabétiquement les noms des villes sur des tables divisées par décades. J'avais cinq volumes au moins d'imprimés au 10 auguste 1793, ce qui m'a beaucoup gêné. Je n'ai pu changer le titre de l'*Année des Dames Nationales* en celui de *Calendrier des Citoyennes* que j'ai mis en sous-titre aux trois derniers mois, comme j'ai changé le mot *Empire Français* en celui de *République Française* dès que nous avons été en République. J'espère que les patriotes trouveront ces raisons suffisantes. Car mes infirmités, ma pauvreté actuelle, me mettent hors d'état de faire les cartons nécessaires. J'observerai encore que le genre de cet ouvrage n'exige pas une correction morale comme un autre. Qu'est-il en effet ? C'est un recueil d'anecdotes, de faits véritables. Si je les avais déguisés, j'en aurais anéanti l'utilité, qui ne peut résulter que de leur vérité. Je peins les mœurs par les faits ; la moindre altération donne un tableau faux, une erreur, une idéalité, dont on ne peut tirer aucune induction réelle. Je n'en dirai pas davantage là-dessus. Les gens sensés m'entendront, et les autres ne me comprendraient pas en devenant encore plus clair.

*Nationales hors-d'œuvre**

XII. *Marie-Antoinette*, femme du dernier tyran des Français, est peut-être l'exemple le plus frappant de la vicissitude des choses humaines. Ce n'était pas ici une élévation à la Rienzi, à la Mazanielli. C'était une grandeur assurée par dix siècles. Et, cependant, qu'a-t-il fallu pour la renverser ? Des imprudences, de la dissipation, une immoralité marquée, de l'entêtement, de l'aveugle confiance dans les puissances étrangères, confiance qui amena l'insolence, l'intrigue, la conspiration, la trahison, et celle-ci à l'échafaud.

Marie-Antoinette était la fille bien-aimée de Marie-Thérèse, dernière fille de la maison d'Autriche. Elle fut élevée avec des soins infinis, tels que pouvait les donner une souveraine à sa fille destinée à l'être. On apprit à la jeune Antoinette à être aimable, à se donner des grâces. Elle y réussit d'autant mieux que la nature avait fait à son égard tout ce qu'elle pouvait faire et n'avait oublié que de lui donner un bon esprit.

A l'âge du mariage, le hasard avait formé un mari pour Antoinette, l'héritier du premier souverain du monde. Mais, dès la demande, Antoinette eut un malheur. On envoya pour la faire le plus immoral de tous les Français, ce Rohan d'abord nommé le Prince Louis, puis le cardinal de Rohan, enfin le Cardinal-Collier. Cet homme dangereux obtint de l'impératrice-reine la permission d'entretenir en particulier Marie-Antoinette sous prétexte de lui donner les préliminaires de la cour de France. Ce scélérat ne lui donna que des éléments de hauteur, de vanité, d'égoïsme, de volupté, de libertinage. Ce fut lui qui lui fit naître l'idée d'être la coryphée des modes, des futilités, qui lui inspira l'envie d'ôter l'empire des colifichets aux filles de l'Opéra. Il ne s'en tint pas à ces coupables frivolités : il enleva ses scrupules sur la fidélité con-

jugale ; il fit mépriser l'étiquette de la pudeur, enfin, il osa, dit-on, aller jusqu'à... prendre de criminelles libertés. Aussi, arrivée à Versailles et mariée, la vit-on se vautrer, jouer impudemment et demi-nue sur Louis XV encore au lit, lui souffrir et prendre d'étranges libertés. On se rappelle le mot que la Dubarri, connaisseuse en cela, disait à Louis XV : — La France, prends garde à la Rousse! Elle fera son mari cocu, et le premier duc de Bourgogne qu'elle te donnera sera un bâtard. — Nous ne passerons pas en revue toutes ses aventures. Elle a eu tous les beaux hommes de la Cour et des Écuries, puis d'Artois, Vaudreuil et cent autres. Son dernier tenant était un Suédois dont il a été beaucoup question en 1789. Elle a toujours été furieuse contre le peuple de Paris depuis la Révolution. Un jour, la femme du libraire Esprit, au bas de l'escalier du Palais-Royal, la considérait à la tribune de la chapelle des Tuileries sans la reconnaître. — Mon Dieu ! que voilà une femme qui a l'air méchante ! — Elle fut curieuse de la connaître. Elle s'informa. — C'est la reine. — La reine ? O mon Dieu ! qu'elle est changée ! Je l'ai prise pour une furie. — Cela ne m'étonne pas, dit un homme : c'est ce qu'elle est devenue.

XIII. Elle portait la complaisance jusqu'à favoriser certaines intrigues pour sa belle-sœur Elisabeth. On assure qu'elle lui a procuré plusieurs hommes auxquels auparavant elle donnait certaines instructions. Car la maxime était pour celle-ci : « *En amour, de la cavalerie, mais jamais n'ayons d'infanterie.* » On donnait aussi des femmes à Elisabeth : les plus expérimentées étaient tirées des couvents, où elles y avaient été élevées. Tant il est vrai que ces asiles du célibat l'étaient en même temps de la débauche la plus odieuse et la plus effrénée. Jamais, cependant, on n'avait parlé d'Elisabeth. Cela venait sans doute de ce qu'elle employait des précautions, au lieu que Marie-Antoinette se croyait au-dessus des discours et de l'opinion. Elisabeth, que le traître Hébert, avant sa mort, voulait faire aller sur l'échafaud, n'y a été qu'après lui. Elle fut tirée du Temple le soir du 20 floréal an II (1794) à

dix heures, traduite au tribunal révolutionnaire le matin 21 et jugée avant cinq heures du soir. Elle a été exécutée à sept, la dernière des vingt-cinq conspirateurs et conspiratrices. Elle avait l'air très pénétré et levait souvent les yeux au ciel. Elle n'avait presque rien répondu aux juges, si ce n'est : — Puisqu'on devait me faire mourir, pourquoi avoir tant attendu ?

XIV. Il y a moins encore à dire sur la fille Capet. Ce n'était qu'une enfant lors de la Révolution. Depuis, il n'a pu se rencontrer d'occasions de corruption. Nous n'ignorons pas cependant les bruits qui ont couru, surtout à la retraite de Simon, le surveillant du petit Capet, bruits qui ont persuadé beaucoup de personnes. Mais on pourrait y opposer d'abord la nature qui, avant son développement, est extrêmement sévère chez les jeunes filles. Nous ne croyons absolument pas non plus ce qui a été dit des libertés que la mère et la tante Elisabeth prenaient sur le petit Capet. A peine le croirions-nous s'il avait eu quinze, seize ou dix-sept ans. Nous croyons encore moins la prétendue conversation de cet enfant avec sa sœur, qu'il accusait d'avoir voulu badiner avec lui. A qui persuadera-t-on qu'une vierge immature est si preste à courir aux chatouillements voluptueux et à y provoquer la première ? Cela n'a pas d'exemple. Les mâles y sont plus disposés, et il en est de précoces, au lieu que les filles qui le sont davantage succombent peut-être alors, mais ne provoquent pas. Laissons donc intacte cette jeune fille, et regardons son frère comme un enfant qui, ayant reçu de mauvaises impressions, parle sans savoir ce qu'il dit. Nous ignorons quels sont ceux qui les lui ont données. On a quelque temps accusé Danton et l'infâme Hébert de ce projet, et il paraît qu'ils l'ont tenté. Une pareille conduite, au reste, était digne d'eux. Elle nous rappelle celle du tyran Denis à l'égard du fils de Timoléon ; dans tous les temps les scélérats ont eu les mêmes idées.

XV. *La fille d'Orléans.* Cette jeune personne, mal élevée par la Genlis, femme auteur, n'a jamais eu d'aventure d'éclat. Sa

gouvernante l'avait menée, dit-on, en Angleterre pour donner de l'amour, soit au prince de Galles et la faire reine d'Angleterre, soit au duc d'York, dans le cas où, d'Orléans ne pouvant être roi, il aurait été obligé de céder la couronne à la famille Brunswick. Elle n'a rien fait de tout cela, soit que ces projets fussent inexécutables, soit qu'elle n'eût pas assez de beauté ou d'esprit, soit que la Genlis ait manqué de talents. Elle est aujourd'hui en Suisse. On ne sait comment elle finira.

XVI. *La Genlis.* Cette intrigante fut longtemps, comme on sait, réduite à aller chanter à des tables de financiers, entre autres à celle de La Reynière où on lui donnait à dîner et douze francs. Elle fut épousée par Genlis, ci-devant comte pour rire ; elle entra ensuite dans la maison d'Orléans où elle fut la complaisante du duc de Chartres qui, devenu duc d'Orléans, la fit instituteur de ses enfants garçons et filles. Elle en fit des hommes-femmes, et de la fille une disposée intrigante. On voit le mauvais jugement de l'aîné des élèves par son attachement à Dumouriez devenu traître, par ses amourettes avec la Paméla, petite complaisante formée par la Genlis pour éteindre les premiers feux du tempérament dans le jeune de Chartres et ses frères. La Genlis, pour justifier le choix que d'Orléans, depuis Egalité, venait de faire d'elle pour être instituteur de ses enfants, devint auteur. Elle fit un roman, *Adèle et Théodore* (Paméla et Chartres). Mais, comme elle n'avait pas le talent d'écrire, elle choisit La Harpe pour son teinturier. Elle fit *les Veillées du Château* avec le même, puis des comédies de filles, puis un ouvrage où elle crache au nez de son teinturier dont elle n'avait plus que faire. Elle se croyait grand homme. Le teinturier, malgré son âcreté, ne put se venger de l'ingratitude de la Genlis qui venait de rendre à Orléans un service essentiel en lui donnant pour maîtresse concubine la bru à Buffon-grand-homme, femme de Buffon-gros-homme, guillotiné depuis la casation de cette feuille. Ce service-là doubla son crédit, et qui l'eût attaquée l'aurait payé cher. Ce qui n'empêcha pas

que d'Orléans ne rossât, quelques jours après, la Buffon belle femme, à Saint Mandé près Vincennes où ils s'étaient grisés ensemble. On dit que Buffon-grand-homme en est mort de chagrin et qui a obligation à la vilaine Genlis qui, malgré sa laideur, a voulu, dit-on, avoir les prémices de tous ses élèves. Elle est à présent en Suisse avec la fille Egalité, Egalité-Chartres et Laclos. L'exécution de Genlis-Silleri, son mari, ne lui permettra pas sans doute de revenir dans la République. Tel a été le sort de la plus astucieuse et de la plus immorale des intrigantes. Elle aurait prospéré sous l'Ancien Régime. Mais le nouveau, malgré tout ce qu'on en veut dire à Londres, a produit ce bien, qu'il a puni le vice.

XVII. *La Teroueigne.* Cette femme, assez jolie, avait été donnée à un ci-devant qui la jugea digne d'être trompée par un faux mariage. Il y aurait de quoi faire une belle histoire de ses aventures, mais on en trouvera dix pareilles dans notre immense collection. Elle eut de son faux mariage une petite terre qui lui produisit un petit revenu. Cette terre est située du côté des Ardennes. Elle vint à Paris en 1790 ou 1791 et se jeta dans la Révolution à corps perdu. On ne voyait qu'elle aux tribunes de l'Assemblée Législative et des Jacobins. Elle fut ensuite embrasée du désir de la propagande. Elle se rendit dans la Belgique ; elle y fut arrêtée, conduite à Vienne, en Autriche, entendue et jugée folle. On la méprisa, la regardant comme plus capable de faire du tort au parti qu'elle soutenait que de le servir. Elle fut relâchée. Elle revint dans la Belgique conquise par Dumouriez, dont elle fit son héros. Il ne s'en soucia pas, apparemment, quoiqu'elle fût jolie. Il avait alors celle dont nous allons parler. Teroueigne revint à Paris. Elle fut assidue aux Jacobins. Elle voulait faire un rôle. Ce fut elle qui se mit à la tête des héroïnes qui prétendaient obliger les femmes de la Halle à porter la cocarde. Celles-ci, qui ne voulaient pas être contraintes par d'autres femmes, fouettèrent dans Saint-Eustache l'héroïne Teroueigne. Ce fut la fin de sa brillante carrière. Soit que la flagellation ait été trop violente et qu'elle

en soit disloquée, soit que la honte ait été insurmontable, soit qu'elle ait été avertie que son zèle n'était pas selon sa science, elle a disparu depuis ce moment de la scène du monde, et l'on ne parle plus d'elle, si ce n'est pour dire qu'elle était fille d'un cabaretier de la Thiérache. Nous ne la croyons pas assez importante pour faire des recherches à son sujet. Nous sentons qu'il y a bien des inexactitudes dans ce que nous venons d'indiquer. Mais qu'importe au monde qu'une intrigante soit fille d'un aubergiste, d'un boucher ou d'un bourreau ?

XVIII. *La Rivarol.* Tout le monde a connu le fameux comte de Rivarol, auteur de différents ouvrages, entre autres du *Petit Almanach des grands Hommes*. Ce Rivarol était un des amis du célèbre médecin de Préval, chez qui nous l'avons connu, ainsi que ses deux sœurs. Ces filles sont beaucoup moins célèbres que leur frère, la cadette surtout, qui n'a fait qu'apparaître à Paris. Quant à l'aînée, elle a eu quelque réputation par Dumouriez dont elle a été la sultane favorite dans le temps de sa grande gloire. Nous aurions ici encore bien des choses à dire de ce Dumouriez, mais nous les réservons pour une autre circonstance. La Rivarol aînée était belle. On la disait fille d'un marchand de vin de Montauban. La vérité est que Rivarol père était gentilhomme, quand il y en avait, qu'il fit mal ses affaires, que, tombé dans la misère, au lieu d'avoir la faiblesse de se brûler la cervelle d'un coup de pistolet, il eut la force de prendre sa dernière possession, qui était une hôtellerie à Bagnères, de s'y établir lui-même hôtelier et d'y élever ses quatre enfants, deux garçons et deux filles. Ce sont les deux aînés, le fameux comte, aîné de tous, et l'aînée des filles, qui ont joué un rôle. Nous avons connu le comte et les deux filles chez le D^{r} de Préval qui venait de guérir l'aînée d'une syphilis donnée, dit-on, par son mari de Strasbourg, car on publiait alors qu'elle était mariée. Tout ce que nous savons, c'est que le docteur l'essaya ou la fit essayer par un de ses amis, après la guérison, pour bien s'en assurer. Ce ne fut que plus d'un an après

le traitement qu'elle appartint à Dumouriez ministre. Il la mena ensuite avec lui à la guerre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, Rivarol l'aîné étant aristocrate enragé et faisant un journal aristocratique, il ne s'opposât pas à l'entretènement de sa sœur par un démocrate. Au contraire, quand elle le fit consulter, il lui répondit : — Si vous allez à la célébrité par cet amant, qu'importe ce qu'il vous soit ? La gloire est tout : le reste n'est rien, surtout si l'argent accompagne la célébrité.

On ne sait ce qu'est devenue la Rivarol. Le frère cadet avait été arrêté pour l'aîné ; on l'a dit mis en liberté. La cadette est retournée dans son pays dès avant la Révolution. L'aînée est-elle avec Dumouriez, ou celui-ci a-t-il épousé la Paméla, élève expérimenticielle de la Genlis ?

XIX. *Olympe de Gouges.* Olympe est un nom adopté par cette femme qui voulait passer pour auteur, et qui n'était qu'une folle. Elle afficha le patriotisme le plus exalté dès le commencement. Mais elle prit pour son guide et son astre le perfide Dumouriez, en quoi elle fut l'émule de la Teroueigne. Elle était, comme la Rivarol, de Montauban ou de Carcassonne, et fille de marchand de vin. Nous ignorons comme elle est sortie de son pays, car nous ne regardons pas comme assuré le récit qu'on nous a fait, qu'elle a été emmenée par un homme riche qui l'a entretenue ici à Paris. Voici comme on dit qu'il obtint ses premières faveurs. Olympe, qui se nommait alors Babichon ou Babichette, était très attrayante pour une Carcassèse. L'homme riche, qui était logé chez son père, en devint amoureux. Il employa tous les moyens possibles pour la gagner, mais sans y réussir. Il lui vint dans l'idée de faire le malade. Il parut même fort bas, et toute la maison le crut prêt à mourir. Soit que le médecin fût un ignorant, soit qu'il fût séduit par l'or, il déclara que le moribond n'avait pas douze heures à vivre, à moins d'un dévouement de la part de la personne qui avait causé son mal. Il prit en particulier Babichette et lui dit : — C'est vous qui avez causé le mal, et c'est vous seule qui

pouvez le guérir. La chaleur vitale va cesser en lui : vous seule pouvez la lui rendre en vous mettant la nuit auprès de lui, chair contre chair. Comme il vous aime, vous le ranimerez ; il vous aura obligation de la vie, et il fera par reconnaissance votre fortune et celle de vos parents. — Babichette était alors naïve et crédule ; elle consentit. Elle se mit nue auprès du prétendu malade qui l'étreignit. Ils restèrent ainsi quelque temps étroitement unis. Enfin, l'homme riche ayant trouvé sa belle, posséda Babichette en lui faisant entendre que cet approchement était nécessaire à sa guérison. Il la retint ainsi toute la nuit. Le lendemain, parfaitement guéri, le convalescent fit un présent considérable à l'aubergiste et emmena la fille. Il ne crut pas pouvoir l'aguerrir trop tôt quand il fut à Paris. Elle sut qu'elle avait été trompée, et ceci la rendit si méchante que personne ne pouvait tenir auprès d'elle. L'entreteneur l'ayant quittée en lui laissant quelque fortune, il lui vint dans la tête d'effacer sa célébrité de fille par la célébrité d'auteur. Elle avait vu à la table de son producteur Rivarol, La Harpe, Marmontel, Mercier, Sautereau, Aubert, etc. Elle les consulta pour ses premiers ouvrages. Elle fit d'abord un roman, qui tomba malgré les secours étrangers, puis une pièce de théâtre qu'on fit jouer aux Français, et qui tomba, une pièce aux Italiens, qui tomba, une autre aux ci-devant Variétés, qui tomba. Elle fut mise en arrestation à l'Abbaye pour avoir clabaudé comme une folle. Elle y fit une affiche qu'elle montra au citoyen Darnaud qui y était alors, lequel lui dit que cette affiche, si elle la faisait appliquer aux murailles de Paris, la conduirait à la guillotine. Elle la fit imprimer, afficher. C'est le seul de ses ouvrages qui ne soit pas tombé, mais il a fait tomber la tête de son auteur. Tous ceux qui nous ont parlé de Furie de Gouges (nom qui lui aurait beaucoup mieux convenu que celui d'Olympe), nous ont assuré que c'était une méchante femme. Aussi avions-nous constamment refusé de la voir, quoiqu'elle nous y eût invité.

XX. *La Dubarry* était de Vaucouleurs. Sa mère était née à Arpajon. Le vrai nom de la fille est Marie-Jeanne Gomard de Vaubernier. Elle était fille d'un commis aux Aides à Vaucouleurs. Elle eut pour parrain M. Billard du Monceau, ordonnateur des vivres, qui se trouva chez son père à sa naissance et auprès duquel l'Arpajone et sa fille vinrent chercher un asile après la mort de Vaubernier. Marie-Jeanne avait treize ou quatorze ans. Elle fut d'abord mise à Sainteaure, où elle mécontenta. Tout le monde connaît l'histoire de cette femme depuis qu'elle fut liée au crapuleux Louis XV. On sait avec quelle bassesse Richelieu lui fit sa cour, comment Choiseul, qui l'avait dédaignée, revint à elle trop tard : il fut culbuté par une femme qu'il avait méprisée comme la plus vile des catins. En effet, les premiers bruits qui coururent sur son origine n'avaient pas le mérite de la vraisemblance, mais ils avaient celui de la méchanceté. On la disait fille d'un père Ange, Picpus, et d'une cuisinière. C'était une invraisemblance. Jamais une figure comme celle de la Dubarry ne fut jetée par un vilain moine dans le moule trivial d'une salope de cuisinière. Il faut des générations d'âmes douces pour amener une figure charmante comme la sienne. Nous nous indignons tous les jours lorsque nous entendons parler d'égalité immorale, tandis que la nature ne prêche que l'inégalité physique. Elle moule des figures viles, des figures vicieuses, esclaves, pour être le rebut, le fléau et le mépris de l'espèce. La nature est mère de toutes les classes, elle varie les êtres depuis le plus laid jusqu'au plus beau, depuis le plus méchant jusqu'au plus vertueux. Tout est légitime à ses yeux, le vice et la vertu ; elle a fait tous les possibles, et les hommes, véritables enfants, sembleraient vouloir qu'elle n'eût fait qu'une espèce, des beaux et des bons. O pauvres humains, pauvres fous ! Sans le laid, vous ne connaîtriez pas le beau, sans le méchant, le bon, sans le fou, le sage, sans la maladie, la santé, sans la douleur, le plaisir. La fille de l'Arpajone naquit jolie. Elle devait donc être bonne. Elle eut des vices, ils lui furent donnés :

Ingesta sunt, a dit un poète latin. Elle fut bâtarde ; c'est une calomnie du plat, de l'ignorant auteur employé par le scélérat Dhemeri, l'exempt de police, pour faire une *Vie* mal digérée, en 1774, mais qui se vendit à cause de son sujet. Voici ce que nous avons pu découvrir sur cette femme en consultant de meilleures sources que le méprisable auteur dont nous parlons, qui fit tout d'imagination et qui ne savait pas même le nom de famille de son héroïne. La fille de l'Arpajone est née, comme on l'a vu, d'une femme mariée, dont le mari était présent ; elle est donc légitime. Cette femme était la plus charmante personne du monde, et voilà pourquoi sa fille l'a été. Elle n'était cependant point fille de son père putatif, mais sa mère n'en était pas moins vertueuse. Un court récit en va convaincre. Un élève de mauvais peintre, beau jeune homme, était dans la petite ville de Brie, éperdument amoureux de la femme de son maître. Il était timide, la dame était sage et si parfaite, peut-être même trop, que son mari, apparemment mal proportionné, n'avait pu consommer le mariage. Angélique Prudhot avait pris son mari en haine et son élève en amour. Mais, sage, elle cachait son inclination, ou croyait la cacher. Le jeune homme ne s'en aperçut pas, mais il était le seul. Il avait pour Angélique la plus violente passion, et cette passion était encore plus physique que morale. Un dimanche, la dame, ramenée à la maison par son goût pour l'élève, quoiqu'elle se crût un autre motif, l'ayant trouvé, comme elle s'y attendait parce qu'il ne sortait presque jamais, eut envie de se délacer pour changer de chemise. Or, elle était lacée par derrière. Sa chambrière était absente : elle fut obligée d'avoir recours au jeune Monétot. Elle l'appela. Il la délaça, il vit sa taille légère, il entrevit sa gorge, il vit, quand la grande jupe fut tombée, une jambe fine, un pied mignon. Il se retira pour la laisser changer de chemise, mais il se tint à l'écart. Il vit la belle, nue, essuyer ses appas avant de mettre l'autre chemise. Enfin, elle la prend, elle va la passer. Monétot s'élance, saisit ce beau corps, profite du trouble, de

l'effroi, et triomphe. On dit qu'il ne fut pas monosye. Ce fut de cet acte quadruplé que provint Ange Dubarry, car Angélique, auparavant récalcitrante à raison des difficultés, consentit à beaucoup souffrir de son mari, qui crut avoir opéré. Ange fut élevée dans la maison maternelle jusqu'à treize ans. Comme elle annonçait de la beauté, sa mère veuve la conduisit à Paris auprès de son parrain qui la fit entrer à Sainteaure, d'où on la renvoya à cause d'un neveu de M. Billard, qui venait lui faire scandaleusement sa cour. Sa mère la mit alors en apprentissage chez une couturière, rue des Trois-Mores. Elle y resta six mois. Une marchande de modes de son pays, qui tenait une boutique rue Honoré, aux *Traits galants*, trois ou quatre maisons au-dessous du café de la Régence, dit à la veuve Vaubernier que c'était un meurtre de mettre une fille comme la sienne chez une couturière. Elle la demanda. Ange entra donc aux *Traits galants* à quinze ans accomplis, et elle y apprit les modes. Mais il venait dans cette boutique beaucoup de gens riches, et surtout des financiers. Billard neveu continuait à faire sa cour à Ange. Un jour qu'elle était sortie pour porter de l'ouvrage, il la rencontra près de chez lui. Il lui proposa de venir se rafraîchir. Ange refusait, mais enfin elle céda par innocence. Le jeune homme servit en effet une collation, ensuite, il badina, puis il cueillit la rose avec des difficultés inouïes, car il fallut que la nature et l'art le secondassent : il était ténu, et il employa les onctueux. Après cette entreprise, Billard neveu fut le premier à conseiller à Ange d'accepter les propositions d'un financier, homme de condition, nommé La Vauvenardière, qui était très amoureux d'elle. Ange suivit ce conseil, et au-delà, car elle aima le financier qui, mieux organisé, crut avoir eu la rose.

Ange fut heureuse deux ans avec la Vauvenardière, c'est-à-dire de quatorze à seize ou dix-sept ans. On ignore pourquoi son amant la quitta, si elle fut infidèle, ou s'il fut inconstant, ou s'il la céda. Un riche et vieux financier offrit, dit-on, de lui rendre toutes ses dépenses si, après la visite d'une duègne, Ange était aussi belle

qu'elle passait pour l'être. La Vauvenardière y consentit. Il mena son Ange chez la duègne qui, sous un prétexte plausible, la mit nue. Elle l'examina et la trouva plus belle encore que la renommée ne le disait. C'est à cette occasion que cette vieille sorcière dit le mot célèbre : « Quelle chute de reins ! » en passant la main sur ceux d'Ange. « Voilà pour faire une brillante fortune ! » Ange fut donc livrée au financier, qui tint les conditions.

Ce fut à la fin du bail de celui-ci que Dubarry le garçon découvrit Ange dans une partie dont la vieille duègne l'avait mise pour la dédommager des privations qu'elle essuyait avec son vieillard. Le premier but de Dubarry fut de la faire servir à mettre en vogue un tripot. Il est faux qu'elle fut dans un mauvais lieu public : une fille de cet état n'aurait pas été propre à remplir ses vues. Il lui fit même ses propositions de la manière la plus honnête. Ange ne tint pas le tripot plus de huit jours. Dès le deuxième, un pourvoyeur du Parc-aux-Cerfs, que la passion du jeu y conduisait, fut frappé de la vue d'Ange, et, ayant voulu l'avoir en payant, il la trouva si belle qu'il n'osa la posséder, disant qu'elle pouvait prétendre à la plus haute fortune. Il sentit qu'il ne fallait pas l'humilier, afin d'en être protégé avec plus de bienveillance. Quand Thierry fut avec elle dans le boudoir et qu'il eut examiné ses charmes, il lui demanda sérieusement si elle était vierge. Ange sourit. Thierry lui soutint à elle-même qu'elle était pucelle, et il l'assura qu'elle pouvait s'élever fort haut avec cette perfection-là. Il en parla le même jour à un autre pourvoyeur, qui avait une commission prochaine et qui la présenta au bout de trois jours, sans avoir d'aussi brillantes espérances que Thierry. Cet autre pourvoyeur ne la donna même qu'en tremblant, et pour une nuit. Mais quelle ne fut pas sa surprise le lendemain en voyant Louis XV faire les plus grandes éloges de cette nouvelle Checher Para, petit morceau de sucre ! Il ne pouvait en revenir. Louis XV la redemanda. Elle fut encore plus goûtée ; elle avait une perfection naturelle, et une artificielle, que ses deux premiers hommes et

la duègne lui avaient donnée sans doute, à moins qu'elle ne fût également naturelle. Une fois le goût de Louis XV décidé, Dubarry, qui était le vrai possesseur d'Ange, songea aux moyens d'en tirer parti. Il s'adressa au pourvoyeur en chef, le duc de Richelieu ; d'un autre côté, il sentit qu'une fille ne pouvait pas être maîtresse d'un roi : il fallait une femme. Il avait un frère qui, en toute rigueur, pouvait être comte tout comme un autre gascon ; il le proposa pour mari à la jeune Ange, qui sentit la force de ses raisons. On sait comme Richelieu fit décider la présentation au monarque. Ce fut une comtesse, et non une fille, qu'on présenta. Cela était bien plus décent, quoiqu'on se souciât très peu de la décence à cette Cour-là. La comtesse Dubarry renvoya son mari en Languedoc dès qu'elle fut mariée. Elle eut pour guide le pourvoyeur en chef Richelieu. Elle fit tomber Choiseul, qui avait, dit-on, empoisonné la Pompadour pour ne point avoir de maîtresse au-dessus de lui. Elle aiguisa les sens de Louis XV et le ranima sans le priver du changement, c'est-à-dire sans jalousie. Elle fut pour lui ce que Livie fut pour Auguste, auquel elle fournissait les plus jolis tendrons de Rome. Ce fut un de ces tendrons français qui donna la petite vérole à Louis XV et lui causa la mort.

La Dubarry devenue veuve fut renfermée au couvent de Pont-aux-Dames. Elle avait eu pour amie une certaine duchesse d'Aiguillon qui ne l'abandonna pas et qui s'y renferma avec elle. Peu de temps après, Marie-Antoinette se ressouvint qu'elle avait eu des liaisons, dans le temps de son dauphinat, avec Ange Dubarry ; en considération de leur ancienne amitié, elle fit lever la lettre de cachet pour le Pont-aux-Dames, et Ange eut la liberté de se choisir à Luciennes une retraite délicieuse. Elle s'y établit et y jouit de ses richesses. Au commencement de la Révolution elle voulut intriguer pour son amie Marie-Antoinette : elle fit deux voyages à Londres. Tout cela ayant été mal interprété par les républicains, elle fut arrêtée à Luciennes et amenée à Sainte-Pélagie, à Paris. On se ressouvint du scandale qu'elle avait donné

à toute la France, et surtout des effets de son mauvais exemple sur Marie-Antoinette, sur d'Artois et sa femme ; on la traduisit au tribunal révolutionnaire. Antoinette y avait bien passé ! Ange Dubarry ne devait pas être aussi étonnée de s'y voir qu'elle le parut... Elle fut condamnée. Elle alla au supplice comme le cochon de La Fontaine, en criant. Elle poussa un cri horrible en tombant avec la planchette, et sa vie, si longtemps consacrée au plaisir, finit par le plus cruel des élans de la douleur.

Ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.
(Ovide).

XXI. *La Momoro.* C'est avec peine que nous parlons de la moitié d'un être aussi méprisable que ce bas intrigant. Momoro descendait d'un commissaire de Besançon, originaire du village de Momoro en Franche-Comté, et qui avait oublié son nom de famille. Cet homme portait du papier pour un imprimeur de Besançon qui, ayant trouvé quelques dispositions au jeune Momoro, le prit en apprentissage. Ce n'était pas changer de condition, car un pauvre apprenti imprimeur est le dernier des valets, tant pour les ouvriers, naturellement despotes, que pour les domestiques de l'imprimeur. Quand Momoro eut fini son temps, il vint à Paris, où il fut prote. Car, plus un être vient de bas-lieu, plus il a d'énergie. Il fut renvoyé de sa place de prote. Mais, au lieu de se laisser abattre, il se fit recevoir libraire avec la dot de sa femme, fille de modes en chambre. La Révolution étant venue, Momoro, qui n'avait rien à perdre, fut le premier à lever une imprimerie pour se venger du XXXVI qui l'avait éliminé de chez lui. M^me^ Momoro n'était pas d'une grande sévérité ; nous avons connu un sacripant, assez joli de figure, que le mari renvoya parce que madame s'humanisait trop avec lui. Aussi était-elle souvent rossée, et elle avait un tiers de l'année

les yeux au beurre noir des coups de poing de son digne époux.

Sa conduite et sa figure jaune, occasionnée par ses galanteries, n'empêchèrent pas qu'elle ne fût Déesse de la Raison à une fête donnée au Temple d'André-des-Arts environ un mois avant l'exécution de son époux. Elle fut arrêtée la veille. Le jour même de l'exécution, elle fut transférée sur les huit heures à l'Hôpital. Elle allait souper avec deux œufs frais, qu'on ne lui laissa pas manger. Un des conducteurs qui, apparemment, ne l'aimait pas, lui dit : — Allons, g...., point de retard. — Elle est dans cette maison, jusqu'à ce qu'on statue définitivement sur son sort. Mais il paraît qu'elle n'a pas été regardée comme aussi coupable que la femme Hébert.

XII. *La femme Hébert.* Tout ce que nous savons de cette conspiratrice, c'est qu'elle était ex-religieuse et qu'elle participait aux complots de son mari, ce sale journaliste qui avait pris le vocabulaire des charretiers et des Halles. Il était parvenu, par ce moyen, non seulement à se passer de mérite, mais même de sens commun. On sait que le nom de *Père Duchêne* vient d'une pièce de Nicolet dans laquelle un bas marin est toujours prêt à jurer devant une marquise dont il doit épouser la femme de chambre. Quelque mince que soit le mérite d'avoir pris un pareil patron, Hébert ne l'avait pas. C'était un journaliste redolant l'aristocratie qui l'avait choisi d'abord, mais Hébert le trouva si heureux qu'il fit effrayer le premier auteur après sept à huit numéros. Ce pauvre homme s'enfuit, et le grand Hébert profita de ses dépouilles. Sa femme était laide. Il paraît que c'était par affectation de patriotisme qu'il avait épousé cette religieuse. Tout ce qu'ont fait ces deux êtres est affecté : ils avaient ourdi une machination trop au-dessus de leur force. Cet Hébert, autrefois receveur de billets de spectacle, se crut un grand homme après le 31 mai et tout ce qui s'était ensuivi ; le pauvre hère ne réfléchissait pas qu'il n'avait été là que comme mouche du coche ; il suffisait de lire ses vils numéros pour voir combien sa tête était

vide. Sa femme voulut faire aussi quelques numéros de *Mère Duchêne*, mais ils ne réussirent pas. Jamais complot ne fut plus criminel, puisqu'ils voulaient affamer Paris, de concert avec Ronsin, pour que les Parisiens se portassent à l'insurrection contre la Convention et au massacre. Tous deux ont payé de leurs têtes leur affreux complot.

XXIII. *La femme Lavergne.* L'épouse du commandant de Longwy, qui laissa prendre la place aux Prussiens, nous est plus inconnue que toutes les autres : nous n'avons à citer d'elle que le trait qui l'a conduite à l'échafaud. Elle prétendait être plus éclairée que tout le tribunal et plus digne de foi que tous les témoins. Car, lorsqu'elle entendit que son mari avait été condamné à mort comme traître, elle s'écria : — Vive le roi ! Mon mari n'était pas un traître ! — D'abord, elle aurait dû dire, dans le cas où elle aurait été sûre des dispositions de son mari et qu'il n'avait pas livré Longwy par trahison : « On vient de juger que mon mari a livré sa ville aux ennemis par trahison. L'on s'est trompé. Il est patriote. Vive la République ! » Car ni le tribunal, ni la Convention, n'avaient aucun intérêt à faire mourir Lavergne qui n'aurait été ni traître, ni lâche. Tout ce qu'on peut dire en faveur de cette infortunée, c'est que la douleur l'égara. Elle fut arrêtée dans la salle du Palais, conduite au tribunal, où elle fut interrogée et où elle persista dans ses cris de *Vive le roi !* Elle fut condamnée. Quand elle fut en bas, son mari était déjà sorti et montait dans la charrette. On ouvre la porte. — Attends ! attends ! lui crie sa femme ; je te suis. — Elle fut montée dans la même voiture, et ils moururent ensemble. Mais cette mort, belle dans une autre cause, ne le fut pas ici, puisqu'elle bravait la République trahie et qu'elle disait clairement que la femme Lavergne aurait préféré la vie de son mari au salut de la République entière. Nous n'avons pas fait de recherches sur son nom. Nous ne voulons pas qu'il passe à la postérité couvert de l'apparence d'une belle action.

XXIV. *La femme Danton* est une jeune infortunée qui a succédé à la fille Charpentier, cette brune du café du *Parnasse* qui fut connue de tout le monde, et qui jamais ne quittait sa mère, plus heureuse d'être morte, à la veille de la grandeur de son mari, que de l'avoir vu garde-des-sceaux. Il n'y avait pas six semaines que la fille Charpentier était dans la tombe que son mari rechercha une de ses amies, qui n'était ni fille, ni comédienne, ni petite ouvrière, mais une jeune personne dans une forte aisance. Nous n'entrerons pas dans les détails de sa dot reconnue par Danton : il est mort. Mais cette deuxième femme, mariée dans les plus belles espérances, n'a vécu qu'abreuvée de douleur. Elle vit les craintes, les transes de son mari devenu coupable, toujours cherchant à se rassurer et toujours tremblant. Elle eut en outre des peines domestiques... Qui croirait qu'épousée par inclination elle ait eu, pendant tout le temps de son mariage, à lutter contre quatre maîtresses ou concubines, dont l'une demeurait rue des Jeûneurs, n° 26 ? Elle ne fut donc heureuse que le jour de ses noces. Et tel sera toujours le sort de toute femme qui aurait épousé un homme vicieux, surtout un homme ambitieux, dans un temps de révolution. Son mari ayant été condamné, la femme Danton, en l'apprenant, tomba en faiblesse, et elle est morte dans les vingt-quatre heures. Cette mort prompte aurait marqué une âme sensible. On ajoute que, mal rétablie de ses couches, elle eut une révolution qui devait infailliblement lui causer la mort. Nous apprenons en ce moment qu'elle est folle furieuse et enchaînée sur une pierre à l'Hôpital. Nous ne parlerons pas de beaucoup d'autres femmes, qui ont subi la peine de mort pour crime de conspiration comme les deux jeunes Bretonnes, des seize condamnées, de différentes femmes qui ont porté la rage contre-révolutionnaire beaucoup au delà des hommes. Nous ne sommes pas de ceux qui s'attendrissent sur le sort de ces femmes qui, pour la plupart, ont plongé leurs maris dans l'abîme et ont nécessité la proscription générale du ci-devant Ordre de la noblesse.

Nous ne pouvons nous empêcher de regarder cette abolition des Ordres comme une justice enfin rendue au genre humain trop longtemps avili. Il n'est pas un Français qui n'eût applaudi à l'abolition des castes dans les Indes Orientales. Pourquoi n'applaudirions-nous pas à l'anéantissement des distinctions de notre Europe ? La Pologne serait aujourd'hui sauvée sans la manie de la noblesse. Cependant, il faut avouer ici que j'ai gémi en voyant condamner avec justice la citoyenne Senones, ci-devant marquise. A l'âge de dix-sept ans, j'ai vu cette femme, mariée à seize, nourrir son enfant de son lait, chérir son mari. Ah ! pourquoi la manie de la noblesse l'a-t-elle perdue ? Elle n'était pas noble, elle s'appelait Droülles ; elle était née à Domingue, aux Antilles. Mais on sait que les femmes épousées par des nobles tenaient plus à la noblesse qu'une Montmorency. Pleurons sur les bonnes mères de famille dont l'aristocratie a souillé les vertus ; mais, tout en donnant des larmes à l'amitié, sacrifions tous nos attachements, et nous-mêmes s'il le faut, à la patrie. N'imitons pas Osselin qui, devenu amoureux de la femme Charri, s'est perdu sans la sauver. Quel supplice que le sien ! Son criminel amour suspend la hache de la loi sur la victime pendant quatre mois, et le malheureux, qui existait encore, meurt trois fois, à son jugement, à celui de son amante, et à sa mort. O déloyauté, où nous conduis-tu ! Il est exécuté le trois messidor.

XXV. *La jeune Duplessis, femme de Camille Desmoulins.* Nous terminons ces *Hors-d'œuvre* par la plus à plaindre des femmes qui ont payé de leur vie. La jeune Duplessis n'était pas née dans le mariage. Mais le citoyen Duplessis, devenu amoureux et mari de sa mère, l'avait déjà adoptée. Camille Desmoulins avait eu entrée dans cette maison, comme Mercier, De Langle et beaucoup d'autres. Camille devint amoureux de la petite Duplessis qu'elle n'était encore qu'une enfant. Malheureusement, le citoyen Duplessis était tombé dans un état d'insouciance qui approchait de l'imbécillité. Camille n'avait à gagner qu'une mère, encore

jolie femme, et qui avait eu l'éducation la plus commune. Il persécuta cette mère pendant sept ans pour obtenir d'elle une des plus jolies personnes de Paris, avec de la fortune. Nous avons vu la jeune et belle Duplessis aux Italiens ; nous étions à côté d'elle, et nous fûmes ébloui de ses attraits. Camille, étourdi jusqu'à la folie, surtout très entêté, obtint enfin, à l'aide de Mercier, la main de la jeune infortunée qu'il devait conduire à l'échafaud avant l'âge de vingt-trois ans. Car il est certain qu'avec tout autre mari la jeune Duplessis n'aurait jamais songé à recevoir ou à donner de l'argent pour faire assassiner les membres du Tribunal révolutionnaire. On prétend qu'un homme du plus grand mérite était devenu amoureux de la jeune et belle Duplessis, mais qu'il ne voulait pas avoir pour rival un fou comme Camille. Il avait, dans ses connaissances, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, attaqué d'une maladie mortelle qui ne pouvait lui permettre d'aller au-delà d'un ou deux mois. Il alla le proposer pour gendre au citoyen Duplessis père-adoptant, en lui faisant entendre qu'il ne pouvait épouser sa fille adoptive, mais qu'il pouvait épouser sans difficulté la veuve d'un homme célèbre par son mérite. Le père-adoptant goûta ces raisons et proposa le mariage à sa femme. Mais celle-ci eut de la défiance. Elle consulta un de ses amis, qui malheureusement l'était encore davantage de Camille. A cette nouvelle, celui-ci entra en fureur. Il trouva moyen de parler à sa maîtresse et de lui persuader qu'il s'ourdissait une trame pour la livrer au plus odieux comme au plus dégoûtant des vieillards. Il lui donna une fausse idée des ruses qu'on devait employer, et cette fausse idée avoisinait la vérité. La jeune Duplessis se crut suffisamment prémunie par l'avertissement de son amant, et, lorsque sa mère, persuadée de la solidité des vues de l'homme de mérite, voulut le lui proposer avec le préalable convenu, la jeune personne au désespoir se jeta aux genoux d'une mère qui la chérissait, et lui déclara qu'elle préférait la mort à l'exécution de vues trompeuses et perfides, qui d'ailleurs coûteraient la vie

à son cher Camille. Cette femme eut la faiblesse de céder, et, dans un moment d'effervescence, excitée par le fougueux Desmoulins, elle consentit. Le mariage fut célébré.

Camille ne tarda pas longtemps à être rassasié de sa belle moitié. Il se jeta dans les grandes affaires ; il eut de basses intrigues. Il cessa même d'être aimé. Mais, lors de la conspiration dont les numéros du *Vieux Cordelier* étaient le soupirail, au moment où Camille était au tribunal, un fou vint proposer à la jeune Duplessis de sauver son mari. Elle se crut obligée par honneur d'y travailler. Elle reçut de l'argent et le distribua. Arthur Dillon proposa à l'ex-envoyé Laflore d'entrer dans la conspiration : celui-ci la dénonça. La malheureuse épouse de Camille fut accusée : elle était coupable, et le fou qui avait été son mari la tira encore après lui dans la tombe. O filles, prenez garde qui vous épouse ! O mères, veillez pour vos filles et connaissez pour elles ce qu'elles ne peuvent connaître !

NOTES

Restif fut moins un descriptif qu'un « descripteur » intempérant. (Il a créé tant de néologismes dont la plupart ne sont pas nés viables qu'on en peut forger, à son propos, un autre, qui aura même destin). La partie de son œuvre où, sous neuf titres différents et sous la forme de la « nouvelle », il a décrit son temps, est de beaucoup la plus importante, puisqu'elle comprend 79 volumes d'un total de 25.526 pages, qui se décomposent comme il suit :

Les Contemporaines, 1780-1783	42 v.	12.882 p.
Les Françaises, 1786	4 v.	1.220 p.
Les Parisiennes, 1787	4 v.	1.460 p.
Les Nuits de Paris, 1788-1794	8 v.	3.923 p.
Le Palais-Royal, 1790	3 v.	816 p.
L'Année des Dames nationales, 1791-1794	12 v.	3.825 p.
Tableaux de la vie, 1789	2 v.	354 p.
Les nouvelles Contemporaines, 1802	2 v.	429 p.
Histoire des compagnes de Maria, 1811	2 v.	617 p.
	79 v.	25.526 p.

Les Nuits de Paris constituent le premier volume de la présente édition. Je laisse de côté les *Tableaux de la vie* (ou *Monument du costume*), dont, aussi bien, Restif a replacé les histoires dans les premières nouvelles de *l'Année des Dames*... [Monselet, p. 171], *les Nouvelles Contemporaines*, « histoires libres, choisies dans les œuvres de l'auteur, surtout dans *Monsieur Nicolas*, et remaniées sous une forme moins personnelle, avec des dialogues et détails nouveaux ; mais tous les noms ont été changés pour déguiser la provenance des

nouvelles et leur ôter leur caractère de réalité. » [Paul Lacroix, p. 429], et l'*Histoire des compagnes de Maria*, d'un intérêt trop mince, ouvrage d'ailleurs posthume, en 3 volumes, mais dont le premier est tout entier occupé par l'étude que sur Restif écrivit Cubières-Palmézeaux. Si je retranche ces 6 volumes, de 1400 pages, il reste encore un ensemble de 73 volumes de 24.126 pages, d'une « justification » au-dessus de la moyenne, pour la plupart. Littérairement, c'est surtout ici qu'il en faut rabattre, où, sans conteste possible, Restif est plus faible que nulle part ailleurs, et pour cause.

A la Table qui fait suite au T. I des *Contemporaines*, on lit, après le n° 152 : « Tels sont les sujets dont les Canevas ont été déjà fournis ; mais la carrière peut s'étendre encore. » Les sujets à remplir vont de 153 à 204. « Les femmes qui auraient des sujets à faire traiter, ou qui auraient elles-mêmes composé leur histoire, pourront les adresser à la *Dame Libraire* avec celui des nombres vuides qu'elles auront choisi ; la *Nouvelle* sera fidèlement insérée. » Même son de cloche, même appel pour *l'Année des Dames*, dont le titre primitif fut, dans la pensée de Restif, *les Provinciales*. « J'invite les personnes zélées pour l'honneur de la Patrie d' [*sic*] envoyer à l'adresse de Maradan, libraire, rue des Noyers, près Saint-Yves, les traits de vertu de leurs aimables compagnes, filles ou femmes. Je ne ferai que rédiger ; le Public sera le véritable auteur de cet important ouvrage... » Beaucoup répondaient à l'appel, et leurs communications ne furent pas inutiles à la rédaction des six cent dix nouvelles dont l'ouvrage se compose. » [Paul Cottin, p. XCIV.]

A la fin du T. XXX des *Contemporaines* on lit un dialogue entre un médecin du voisinage et l'Editeur. De ce dialogue, il se peut que Restif soit l'auteur. Si oui, il se dit quelques vérités. Il s'en faut qu'il se les dise toutes, quand il estime que les 70e et 71e nouvelles sont un peu vides, que les 81e, 82e et 83e manquent de vraisemblance, que les 97e et 98e sont peu intéressantes et manquent d'art et de naturel. Je ne prétends pas qu'un auteur doive trouver mauvais tout ce qu'il écrit : si oui, il s'abstiendrait de prendre la plume. Ses « petits sont mignons ». Il n'en reste pas moins que Restif aurait pu juger de la même façon quantité d'autres nouvelles de cette longue série. Il ne l'a point fait : la postérité le remplace. Ce ne sont, pour la plupart, que des faits-divers sans valeur générale, que Restif les ait imprimés lui-même ou fait imprimer tels qu'il les a reçus, qu'il les ait retouchés, qu'il les ait empruntés à sa vie personnelle ou à l'histoire intime de son temps. En vain écrit-il, le 9 Août 1786 : « Je suis bien la dupe de mon idée, bonne au fond, de n'avoir voulu mettre que des choses vraies dans mes *Contemporaines*. Oh ! que le miel est pénible à faire quand on ne veut l'extraire que des fleurs de la vérité ! » [*Mes Inscriptions*, p. 228.] Ainsi Restif se plaignait-il des complications que lui valait cet ouvrage où beaucoup de ses contemporains et contemporaines retrouvaient

des aventures, qu'ils croyaient secrètes, de leur vie. Quelques-uns se trompaient : presque tous avaient raison. Tout cela eut pour Restif une importance que je ne discuterai pas. Depuis qu'il est mort, et les protestataires aussi, il ne reste que l'ouvrage. Or, il est évident que les « fleurs de la vérité » donnent de fort mauvais miel littéraire, ou, bien plutôt, que telles abeilles sont inhabiles à en extraire de bon. Mais je rappelle que Restif butinait le premier dans les calices de ces fleurs du ruisseau parisien : n'en eût-il rien tiré, qu'il lui resterait le mérite d'avoir tenté l'aventure. Ce n'est d'ailleurs point son cas ; il nous a laissé, là, quelques pots d'un miel qui n'a rien perdu de son parfum ni de sa saveur. Le reste n'est que déchet.

J'ajoute qu'un assez grand nombre de ces nouvelles reproduisent, de façon plus ou moins évidente, des faits qu'on retrouve dans d'autres ouvrages de Restif. Ainsi, la 16e, T. III, pp. 111 et s., met en scène Agathe de Saint-Leu qu'on rencontre dans *Monsieur Nicolas* sous le nom de Sanloci ; ainsi, la 18e, *ibid.*, pp. 177 et s., est une transposition d'une scène qu'on peut lire encore dans *Monsieur Nicolas* où Restif « paphise » Mme Lallemand et son amie à la mode de Lesbos et d'ailleurs ; ainsi la 50e, T. VIII, pp. 432 et s., reproduit son aventure avec Sara Debée, important épisode de sa vie dont il tira, en 1783, la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans* et qu'il replaça, en l'abrégeant, avec les vrais noms des personnages, dans la XIIe partie de *Monsieur Nicolas ;* ainsi il écrit, le 20 Janvier 1783 : « *Corrigo marchionem de T***.* (Je corrige *le Marquis de T****) : c'est-à-dire j'adapte des historiettes de cet ouvrage pour en faire des *Contemporaines.* » [*Mes Inscriptions*, p. 65.] Il serait facile et fastidieux de multiplier les exemples de ces doubles, voire triples emplois. Restif s'est beaucoup répété, avec beaucoup de variantes où le style n'a rien à voir et qui n'ajoutent rien d'essentiel à la rédaction définitive, même si celle-ci est antérieure.

Toutes ces observations, à peu de chose près, sont valables pour *les Françaises, les Parisiennes, le Palais-Royal, l'Année des Dames...* Est-ce à dire que, du fait de ces éliminations nécessaires, ne soient pas sacrifiés tels détails précieux ? Mais ces relatives perles, hors de leur monture, resteraient, je ne dis pas : sans éclat, mais sans signification bien définie. Cependant, je ne voudrais pas que fût perdu le début de *la Fille du Savetier du Coin.* [*Les Contemporaines*, T. XIX, 123e, pp. 72 et s.] C'est encore là, sans nul doute, une transposition d'un épisode de la vie de Restif, qu'il met au compte du jeune de Billi, « jeune homme de l'Auxerrois » qui quitte « la métropole des Bas-Bourguignons » pour venir à Paris. Il y a là de précieux détails de mœurs.

« Le jeune de Billi... s'embarqua un matin sur le coche d'eau, et, en trois jours et trois nuits, il arriva dans la capitale de la

France. Comme il avait peu d'argent, il alla dans une gargote où l'on mangeait à quatre sous par tête sans y comprendre le pain. Il y soupa copieusement, car cette grande ville de Paris est si admirablement ordonnée qu'on y vit à tout prix. On lui servit un morceau de rôti assez bon, avec une salade ; encore eut-il l'option d'un autre second mets. On lui rinça un verre très proprement, on mit sur la table un pot à eau qui tenait environ trois pintes, non sans lui demander s'il voulait du vin, et on lui coupa un gros morceau de pain en lui annonçant qu'il y en avait pour six liards. De Billi était dans l'admiration de se voir si bien servi et à si bon compte, sans autre incommodité que d'avoir auprès de lui des gens mal vêtus. Cependant, il y avait moins de désagrément qu'on ne pense à cette compagnie ; toute l'assemblée, qui était fort nombreuse et principalement composée de garçons-tailleurs, mangeait sans sonner mot. Chacun y remplissait à la lettre le précepte du sage : *Age quod agis.* Fais ce que tu fais. Après s'être rassasié, quoique clerc de procureur, de Billi appela l'hôtesse, grosse maman d'assez bonne mine, demanda ce qu'il devait et paya la somme de cinq sous six deniers, pour laquelle on lui dit grand merci. Il s'informa ensuite d'un petit logement à bon marché. — Julie, dit l'hôtesse à une petite nièce fort jolie, conduisez monsieur là-haut et montrez-lui nos cabinets vides. — Julie prit une lumière et mena de Billi, par un escalier étroit et raboteux, à un sixième étage où elle lui fit voir des cabinets. Il en choisit un qui donnait sur la rue, et, moyennant six livres par mois, (les autres, sur le derrière, ne se louaient que quatre), il eut l'assurance d'être logé, couché, fourni de meubles, c'est-à-dire d'une table avec deux chaises, d'un miroir, d'un pot à l'eau, d'une cuvette et d'un pot de chambre, durant trente ou trente-et-un jours. On le pria de payer le demi-mois d'avance, d'inscrire son nom sur un petit registre que Julie avait sous le bras ; ensuite, on lui remit une clef, on lui souhaita le bonsoir et on s'en alla... »

Je relèverai aussi la note qu'on trouve, *ibid.*, T. XXXI, p. 79, à la fin de *la Duchesse*. Restif devait mettre là, en opposition, *la Femme de Laboureur*. On la trouve au T. XXX, pp. 451-501, où Restif renvoie le lecteur. Il l'avertit, « en même temps, qu'il ne doit point chercher un modèle semblable à la Bonne Laboureuse aux environs de la Capitale ; la corruption a pénétré dans les villages qui l'avoisinent, et elle y est plus repoussante et plus nue que dans Paris même. » Après cela, après les peintures réalistes, c'est-à-dire exactes, que fit Restif de la vie aux champs dans *Monsieur Nicolas*, (la *Vie de mon Père* est un beau livre, mais où, de propos délibéré, tout est aux couleurs de l'innocence, de l'idylle, comme Balzac a fait avec son *Médecin de campagne*), après cela, dis-je, on est autorisé évidemment à parler du « caractère solide et sain, en même temps que très achevé, de la civilisation du dix-huitième siècle. » [*Revue universelle*, 15 juillet 1928, p. 239.] Ah ! Seigneur, délivrez-nous des partisans qui ne voient qu'un côté de la médaille, que ce soit l'avers ou le revers !

D'autres observations ne pourraient être isolées du contexte que d'un point de vue documentaire par quelqu'un qui les classerait sous différentes rubriques : nourriture, vêtement, logement, vie privée, vie publique, etc.

Il nous reste à voir, en détail, chacun de ces ouvrages.

A la fin du 42e volume des *Contemporaines*, « signé le 27 Mars 1785 », Restif donne la Table générale et écrit : « Cette table-ci est la seule exacte, la distribution des *Nouvelles* n'étant pas arrêtée lors de l'impression des deux premières *Suites* des *Contemporaines*. » Pour chacune des trois séries il trouve respectivement 110 nouvelles et 122 histoires, 84 et 179, 78 et 143, soit 272 nouvelles et 444 histoires. Ce que Restif appelle « nouvelle », c'est l'intégralité du chapitre, « histoire », c'est un ou plusieurs récits faits, dans le corps de la nouvelle, par un ou par plusieurs des personnages qui y figurent. Toutes les catégories sociales, toutes les professions, — ou il s'en faut de peu, — y sont représentées. C'est à partir du T. XVIII qu'apparaissent les héroïnes qualifiées, de façon assez vite agaçante, « jolie » ou « belle ». Nous voyons la jolie Fourreuse, la jolie Crémière, la belle Boulangère, la belle grande Charbonnière, etc., etc., etc. Comme il y en a, non seulement 272, mais beaucoup plus, — dans la 177e nouvelle elles sont au nombre de vingt, toutes « jolie », ou « belle », ou « gentille », « ou « aimable », on n'exigera point que je les énumère par le menu. Ce que je puis dire, c'est que leurs aventures, non déterminées par leur profession, sont pour la plupart interchangeables, et qu'on peut imaginer la belle Ecailleuse à la place de la jolie Lunetière dans telle conjoncture où le lit joue un rôle de premier plan et où la Bobelineuse-et-Affîcheuse se comporte à peu près, au fond, — ah ! oui ! — comme ferait « la Duchesse

ou la Femme-Sylphide ». La première édition (1780-1785) fut illustrée de 283 estampes faites sur les indications expresses de Restif. Toutes les femmes, du bas au haut de l'échelle sociale, y sont incroyablement distinguées : pieds mignons, taille de guêpe, seins débordants, chevelure merveilleuse échafaudée sur une tête minuscule. Un dessinateur, Brion, écrit à Restif, vers 1781, qu'à lui comme à d'autres les vignettes ont paru « dénuées de toute vérité ». Un autre, Sergent, de Chartres, lui écrit, le 26 Octobre 1783, que, « à force de vouloir donner aux femmes, et une belle taille, et de jolis pieds, on a poussé cela à un ridicule estropiement. » On croit que l'estampe de la 247e nouvelle, [T. XXXIX,] *la Belle Imprimeuse ou la Femme longtemps désirée*, reproduit les traits de Mme Fournier, d'Auxerre, que Restif a nommée Mme Parangon dans *Monsieur Nicolas*. (Bien entendu, c'est une transposition de plus d'un épisode de sa vie.) A la première édition Restif a ajouté, suivant son habitude, à la fin de presque chaque volume, des lettres qu'il avait reçues, des extraits de journaux, des canevas d'ouvrages en gestation, etc. La bibliographie des *Contemporaines* est assez embrouillée. Une seconde édition en parut en 1781 et années suivantes à Paris, non plus chez Belin, comme les 17 premiers volumes de la première édition, mais la totalité, soit 42 volumes, chez la veuve Duchesne. Il se rencontre que des collections complètes en soient formées d'exemplaires, partie de la première édition, partie de la seconde. Certains exemplaires portent même les dates de 1786, 1787 et 1788 avec l'adresse de Belin. Paul Lacroix a vu un Tome XXIX daté de 1790 : résultats de réimpressions partielles. Je pourrais donner l'infime détail des chiffres qui suivent : ce serait inutile. La première édition des *Contemporaines* comporte 12.882 pages, l'exemplaire qu'en possède la Bibliothèque Nationale, 12.968, la seconde édition, d'après Lacroix, 13. 218.

Les Françaises sont illustrées suivant les mêmes principes. Restif avait son siège fait. Elles comportent 34 Exemples ou nouvelles réparties sous quatre titres : les Filles, 8, les Femmes, 9, les Epouses, 9, les Mères, 8. C'est dans cet ouvrage que Restif a inséré XXI Lectures « sur différents sujets qui méritaient d'être approfondis ». Ces Lectures ne sont autres que des Juvénales qui devaient composer un autre ouvrage, projeté, en 4 volumes in-12, *le Hibou ou le Spectateur nocturne*, qui ne parut pas. On en retrouve la plupart des éléments dans *le Paysan et la Paysanne pervertis, la Malédiction paternelle, la Découverte australe, les Veillées du Marais, Monsieur Nicolas*, tomes XIV à XVI. Les XXI qui figurent dans *les Françaises* ne font que répéter ou développer les idées de Restif, que nous retrouverons ailleurs, sur l'éducation des filles, les écrivains, la langue française, le luxe, la religion, les spectacles, etc. Le mot « Juvénales » est un des nombreux mots que créa Restif. Il l'a forgé sur l'enclume du nom même de Juvénal. C'étaient, pour lui, des

diatribes, « morceaux pleins de chaleur contre les abus » et écrits « avec toute la véhémence de Juvénal ».

Les Parisiennes, semblablement illustrées, comportent 40 Caractères ou nouvelles, avec 8 discours. Restif dit 42, mis en action, avec 22 nuances, qui les portent à 64, dit-il à la fin du T. XXIV des *Contemporaines*. Au T. I des *Parisiennes* il annonce 40 caractères, à raison de 10 par tome, 4 subsidiaires au T. I, 6 nuances subsidiaires au T. II, 10 nuances au T. III, 3 subsidiaires au T. IV, en tout 63 caractères. Lui chercherai-je noise pour deux Caractères de plus ou pour une nuance de moins ? Il faudrait que j'eusse bien mauvais... caractère.

Le Palais-Royal forme la 4e série des *Contemporaines*, dit Restif lui-même, [*Monsieur Nicolas*, T. XI, p. 3.133] et les porte à 53 volumes. Cette fois, le compte y est : *les Françaises*, 2e série, font 46 volumes, *les Parisiennes*, 3e série, 50. *Le Palais-Royal* est en trois volumes et contemporain de la 15e partie des *Nuits de Paris*. Je n'ai rien de particulier à en dire, sinon que l'on a tort de considérer cet ouvrage comme vraiment licencieux, et qu'on fait une assez mauvaise affaire lorsqu'on l'achète assez cher, dans des ventes publiques ou privées, avec le seul espoir d'y trouver des scènes de haute ou de basse luxure.

L'Année des Dames Nationales offre une composition si particulière que j'en dois donner un aperçu. L'ouvrage est divisé en 12 parties correspondant aux mois. Janvier, 42 femmes, Février, 40, provinces à l'Orient de Paris. Mars, 46 femmes, Avril, 44, Mai, 44, Juin, 46, provinces au Sud de Paris. Juillet, 68 femmes, provinces au Sud-Ouest de Paris. Août [Auguste] 58 femmes, Septembre, 57, Octobre [Vendémiaire], 56, provinces à l'Ouest de Paris. Novembre [Brumaire], 54 femmes, Décembre [Frimaire], 60, provinces au Nord-Ouest de Paris. Ces chiffres sont ceux du « Kalendrier des Citoiennes » que Restif lui-même a établi pour ses douze volumes, à raison d'un par mois ; là aussi, il a fait bonne mesure en faisant l'année bissextile : son mois de Février a 29 jours. Ces chiffres, encore, donnent un total de 615 femmes : inutile de dire qu'ils ne sont point d'accord avec l'autre total qu'on trouve en additionnant les chiffres donnés par Restif en tête de chaque volume au fur et à mesure de la publication, qui dura de 1791 à 1794, total qui est de 634. Dans cette *Année des Dames*... figurent expressément, d'après le Calendrier, et mises à part, 85 Parisiennes, 3 « Ilefrancette » et une « Versailline », mais il est impossible d'en établir le décompte exact, Restif se contredisant lui-même. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Il en va de ses provinciales comme de ses femmes de Paris : ce qui arrive à la Cauchoise pourrait tout aussi bien être le fait de l'Auvergnate, à la Tourangeote, de la Bigorrine, et vice versa à l'infini, un infini limité, au surplus, à ses 615 ou 634 héroïnes.

Restif n'avait jamais vécu qu'à Sacy, à Auxerre et à Paris, et quelques mois à Dijon. Il ne connaissait rien des autres provinces, qu'il ne se pique d'ailleurs pas de décrire. Ce n'est pas qu'on ne trouve point, de-ci, de-là, — mais fort rarement, — des détails de mœurs particulières à telle province, ou même à telle ville, mais noyés dans des récits dépourvus de style, le mot pris dans sa plus haute acception.

Quant aux trois ouvrages de cette série auxquels rien n'est emprunté ici, sur les *Tableaux de la Vie* on trouvera de suffisants renseignements au n° 35 de la Bibliographie, 1er volume de la présente édition.

Les Nouvelles Contemporaines, dont j'ai parlé au début de ces notes, sont dépourvues d'intérêt. Restif s'y est répété inutilement. « L'épisode de Louise et Thérèse, » qu'il « s'est plu à développer dans le tome X de *Monsieur Nicolas*, pages 2788 à 2819, se retrouve dans le tome II des *Nouvelles Contemporaines*, pages 80 à 151, mais avec un caractère tout différent. Ce n'est plus un passage des mémoires particuliers de l'auteur : c'est une nouvelle intitulée *Louise-Elisabeth Allan.* » [Paul Lacroix, 429.]

Quant à l'*Histoire des compagnes de Maria*, Maria est le nom — ou le prénom, — que Restif donne à la comtesse Fanny de Beauharnais, née Marie-Anne-Françoise Mouchard, mais que tout le monde appelait Fanny. Elle était la tante d'Alexandre de Beauharnais, premier mari de Joséphine Bonaparte. Elle tenait salon littéraire où Restif fut introduit en 1787 par Sébastien Mercier. Il se peut qu'il y soit allé pour la première fois le 8 juin. [*Mes Inscriptions*, p. 304.] Ensuite, il y vint souper tous les vendredis. Elle fut sa bienfaitrice, et il la comparait à la marquise de Montalembert. Née en 1738, elle avait une cinquantaine d'années quand il la connut. Elle a publié plusieurs longs poèmes, des mélanges poétiques et quelques romans. En 1787 elle fit jouer *la Fausse inconstante*, comédie en cinq actes et en vers. Le 31 Janvier, Restif assista à la représentation, la première et dernière. « La pièce, » dit-il, « est tombée au 3e acte ; deux n'ont pas été joués. » [*Mes Inscriptions*, p. 280]. L'ouvrage de Restif est composé d'histoires qu'il a entendu raconter chez elle et qui ont trait aux compagnes qu'elle avait eues au couvent où elle fut élevée. De tels récits n'étaient pas « dans les cordes » de Restif : on ne le sent que trop à les lire.

I. LES CONTEMPORAINES

Les vingt Épouses...p. 11. «Au...rois». Lire : Auxerrois. — p. 12. Hernheutes. On écrit plus couramment Hernhute ou Hernute. « Les religieux dits *Frères moraves*, qui se sont distingués comme missionnaires, se recrutèrent parmi les débris des Hussites (1457). Reconstitués après des per-

sécutions en 1722, les Moraves se fixèrent à Hernhut en Lusace ; ce sont les *quakers* de l'Allemagne. Les Hernhutiens ont exercé une grande influence sur le méthodisme anglais au XVIII^e^ siècle. Ils ont fait des recrues jusqu'en Amérique et sont au nombre de plus de 100.000 aujourd'hui. » [Salomon Reinach. *Orpheus*. Paris, 1914, pp. 438-439.]

p. 30. Ici. Restif décrit par le menu, encore que brièvement, chacun des associés et sa femme.

p. 32. Toutes les épouses ne sont pas comme M^me^ Germinot. Delatouche faisant des avances à M^me^ Hizette, celle-ci ne les repousse pas ; mais on découvre leur intrigue commençante, et tout rentre dans l'ordre. Tout le monde est vertueux, et Restif termine ainsi : « J'ai rapporté cette Nouvelle, honorable lecteur, dans la vue d'engager d'autres citoyens à imiter cette heureuse association et de rendre plus vulgaire cet ordre de la Maçonnerie, infiniment supérieur à l'ancien et seul capable de ramener l'âge d'or sur la terre. »

LE PREMIER AMOUR. — p. 33. Dulis est un pseudonyme que prend Restif ici et dans telles autres de ses œuvres.

p. 34. Jeannette Rousseau. Cette aventure purement sentimentale — où Restif introduit ici un certain romanesque, — est un des principaux épisodes de l'enfance de *Monsieur Nicolas*. Il prétend que c'est elle seule qu'il a toujours aimée en ses innombrables maîtresses. Il pensait encore à elle en 1794. « Au moment de son divorce Monsieur Nicolas songeait à se remarier, fidèle au premier amour de sa vie, avec Jeannette Rousseau. La belle devait avoir soixante-trois ans. « Aujourd'hui 16 Nivôse (6 Janvier 1794,) attaqué en divorce par l'infâme Agnès Lebègue, je médite une lettre pour demander en mariage Jeannette Rousseau, née le 19 19 Décembre 1731. » Il parle même de son mariage avec l'incomparable Jeannette, en donne le détail, en décrit les circonstances comme s'il avait eu lieu. Quelques biographes y ont été trompés ; mais il apprenait, le 24 Mars 1794, que Jeannette était morte depuis quelques années. » [F. Funck-Brentano, *op. cit.*, pp. 375-376.]

LES DEUX FILLES DES DEUX VEUFS. — p. 67, en note. Joly. C'est, comme Dulis, un des pseudonymes de Restif. A l'éditeur supposé Timothée Joly, de Lyon, il attribue l'introduction des *Contemporaines*.

LA MATRONE DE PARIS. — p. 79. On ne trouve ici que la quasi préface de la Nouvelle, qui n'est, comme trop d'autres qu'écrivit Restif, qu'une succession d'incidents et d'accidents où la psychologie est loin de trouver son compte.

LA JOLIE FRUITIÈRE. — p. 92. Cette histoire finit en berquinade. L'héroïne épouse un bourgeois qui a 25.000 l. de rentes.

La jolie Agréministe. — p. 115. Même observation. L'héroïne se marie avec « un homme opulent ».

La jolie Parfumeuse. — p. 117. Regnault, p. 118. Loiseau. Amis de Restif lors de ses débuts à Paris.

p. 119. A cette « redingote bleue », on devine aisément qu'il s'agit de Restif. Elle fit longtemps partie intégrante de son costume de « sauvage », de « hibou ».

Les petites marchandes du boulevard. — p. 140. Ici, l'une après l'autre, elles chantent des chansons dont aucune n'offre d'intérêt bien particulier.

La jolie Poissarde... — p. 150. Comme Restif, Edme Rapenot avait travaillé à Auxerre chez l'imprimeur Parangon, c'est-à-dire Fournier. Comme Restif, il était venu à Paris, mais, au lieu d'écrire, il s'y était installé libraire-éditeur, rue Saint-Jean-de-Beauvais, près de la rue des Noyers. C'est lui qui édita en 1772 *Adèle de Com***, Lettres d'une fille à son père.* Il restait devoir à Restif 1.800 livres.

p. 151. Les Porcherons, à cette époque hors de l'enceinte de Paris, correspondaient plus ou moins à la partie actuelle du IX^e^ arrondissement que limiteraient, de l'ouest à l'est, les églises de la Trinité et de Notre-Dame-de-Lorette. Virgile Josz en a fait une description pittoresque. « La barrière franchie, son éclaboussement passé, et le Jeu de boules, et le cul-de-sac des Sergents, et *le Grand Vainqueur*, et *l'Espée de bois*, et *la Cunette*, chaumes hospitaliers où le feu clair flambe vite, la nappe est tôt mise, le pichet de vin et les gobelets prestement apportés, après ces réduits équivoques dont le pittoresque ne masque pas assez le lamentable, nids possibles cependant aux adultères et superbes fringales des bourgeoises amoureuses, après cette ceinture inquiétante dont la largeur n'excède pas une portée de mousquet, cette banlieue est exquise. Très verte dans les roseaux, les sureaux, les haies qui découpent les courtils séparés par le grand ruisseau qui vient de Ménilmontant. » [*Watteau des Porcherons à la Comédie-Française. Mercure de France*, Septembre 1902, pp. 610-611.] De tout cela, il nous reste le square de la Trinité !

Les jolies Crieuses... — p. 188. « Au bas de la Montagne. » Il s'agit ici de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, qui commençait à la rue des Noyers. Celle-ci, qui finissait à la rue Saint-Jacques, a été absorbée par la partie du boulevard Saint-Germain qui correspond à son ancien tracé, mais très élargi.

p. 196. Ici encore des chansons sont supprimées pour la raison précédemment donnée.

La jolie Fournalière. — p. 211. Même observation.

Les Journalières.— p. 232. Même observation. — Remarque générale :

on a pu noter que ces gens du peuple de Paris n'emploient à peu près pas un mot d'argot ; c'est sans doute que Restif, leur interprète, né et élevé ailleurs qu'à Paris, connaissait mieux le patois de sa région natale. Mais il y a les plus plaisantes déformations qu'on puisse imaginer. Quant à l'impression matérielle de ce langage, elle ne peut être que trop souvent défectueuse, surtout transcrite telle qu'elle l'a été par Restif. Je l'ai rectifiée plus d'une fois : il était impossible de le faire pour tous les mots.

La Femme de Laboureur. — p. 242. C'est ici, en quelque sorte, la *Vie de ma mère* qu'écrit Restif, comme il a fait la *Vie de mon père*. Le début seul en est un peu romancé, en ce sens que la réalité y est légèrement déformée. On en trouvera la mise au point dans la *Vie de mon père*. Le reste, ce sont d'exquises vignettes de la vie rurale au XVIII^e^ siècle ; c'est dans ce domaine qu'incontestablement Restif est maître, et un maître. Dans ce que lui inspirèrent les mœurs de Paris l'artifice intervient trop souvent. Son enfance aux champs l'avait marqué pour toujours. — Rameau, c'est Edme Restif, le père de notre écrivain.

p. 245. Vermenton (orthographe actuelle), Accolay *(id.)* et Cravant *(id.)* existent encore. Vermenton est le chef-lieu d'un canton (arrond. d'Auxerre,) où sont compris Accolay et Cravant.

p. 260. On appelait « Grandes Bibles des noëls » des recueils de noëls populaires que répandaient dans les campagnes les colporteurs à besaces. Ces noëls populaires étaient d'inspiration très libre. C'est avec raison que Restif établit une distinction entre eux et « les cantiques... beaucoup plus raisonnables », mais singulièrement fades.

La Baillive... — p. 299. Le Morvan ne fut jamais, comme le dit Restif, « au milieu de la Bourgogne ». C'est une région naturelle de montagnes, dont la plus élevée n'a que 902 mètres, qui, sous l'Ancien Régime, était partagée entre le Nivernais et la Bourgogne. La Constituante la répartit entre les quatre départements de la Nièvre, de l'Yonne, de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire.

p. 299. Même au temps de Guy Coquille, il n'y avait de vignes qu'à Sainte-Péreuse, aujourd'hui de l'arrondissement de Château-Chinon, donc au cœur du Morvan. « Sainte-Péreuse est encore la seule des communes morvandelles dont la superficie du vignoble ait quelque importance (26 hectares), mais son vin est détestable. L'absence presque complète de vignobles sur le massif ancien a été de tout temps une cause de profonds regrets pour le Morvandeau, qui aime le vin, et qui est le voisin des ceps fameux de la Bourgogne. » [J. Levainville. *Le Morvan*. Paris, 1909, p. 153.]

[Déclaration.] p. 307. A la fin du 42e et dernier volume des *Contemporaines* Restif donne la table des matières de l'ouvrage. Il dit : « Cette table-ci est la seule exacte, la distribution des *Nouvelles* n'étant pas arrêtée lors de l'impression des deux premières *Suites* des *Contemporaines*. »

Contemporaines mêlées : 110 nouvelles,	et	122	histoires.
» du commun : 84	»	179	»
» par gradation : 78	»	143	»
	272	444	»

Il a signé cela le 27 mars 1785.

p. 308. Darnaud. Il ne peut s'agir que d'Arnaud-Baculard dont Restif parle à la date du 29 Janvier 1787 dans *Mes Inscriptions* [p. 280.] François-Thomas-Marie Baculard d'Arnaud (Paris, 15 Septembre 1718-8 Novembre 1805), enfant prodige, poussé par Voltaire et par Frédéric II, auteur de vers, de drames et de romans, n'a même pas laissé ce qu'on appelle un nom. Fiez-vous donc aux grands hommes et au roi... de Prusse !

p. 308. Les initiales L. de V. désignent sans doute Laurent de Villedeuil, qui fut maître des requêtes et directeur du bureau de la librairie jusqu'en 1787, où il devint ministre. — J'ignore à qui s'applique la précédente initiale N.

[Déclaration.] p. 315. Restif ne fait pas souvent preuve d'esprit, d'ironie moins encore. Elle est si charmante, ici, qu'il eût été regrettable de ne point recueillir ce passage, surtout dans une de ces éditions qu'il a prévues.

Les Ariettes. — p. 316. « L'air des *Vaudevilles* est communément peu musical. Comme on n'y fait attention qu'aux paroles, l'Air ne sert qu'à rendre la récitation un peu plus appuyée ; du reste, on n'y sent pour l'ordinaire ni goût, ni Chant, ni Mesure. Le *Vaudeville* appartient exclusivement aux François, et ils en ont de très-piquans et de très-plaisans. » [Jean-Jacques Rousseau. *Dictionnaire de musique*. Paris, s. d.,pp. 522-523.] — « Ariette... Ce diminutif, venu de l'italien, signifie proprement *petit Air ;* mais le sens de ce mot est changé en France, et l'on y donne le nom d'*Ariettes* à de grands morceaux de Musique d'un mouvement pour l'ordinaire assez gai et marqué, qui se chantent avec des Accompagnemens de Symphonie, et qui sont communément en Rondeau. » [*Ibid.*, p. 34.]

Conclusion. — p. 324. J'ai tenu à ce que figurât ici cet appel de Restif à la postérité. Il a cité Ovide. Il pourrait aussi bien citer Horace :

Exegi monumentum aere perennius
Regalique situ pyramidum altius,
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum.
Non omnis moriar...

Quand on lit : « Je viens d'achever un ouvrage que rien ne pourra détruire », et que cet ouvrage est *les Contemporaines*, on sent, avec plus de force que jamais, à quel point Restif était dépourvu de goût, c'est-à-dire — et ce peut-être une des définitions fragmentaires du goût, — du sens des valeurs. La nature humaine étant ce qu'elle ne peut pas ne pas être, il est naturel que chaque écrivain ait de lui-même une idée avantageuse, en quoi ils ressemblent à tous les autres hommes. Il serait préférable, cependant, qu'un certain sens des valeurs les amenât à se situer, à deux ou trois échelons près, à celui que la postérité leur assignera vraisemblablement. Or, malgré toute la sympathie que j'aurai toujours pour la personne de Restif, il est certain qu'à propos des *Contemporaines* il a tort de monter jusqu'au plus haut barreau de l'échelle. Dans cette longue série — qui comprend aussi *les Françaises*, *les Parisiennes*, etc., — c'est de façon déplorable qu'il manque de style, et, le style, ce n'est pas ce que des cuistres enseignent « dans un pensionnat de jeunes demoiselles ». Le style, c'est la pensée même. On sent trop — et je l'ai déjà dit, — que Restif a bâclé ses narrations, lorsqu'il ne s'est pas contenté de reproduire ce qu'on lui faisait parvenir. De plus — et je l'ai dit aussi, — dans ce réaliste, dans ce naturaliste même, il y avait une tendance accentuée à l'idylle, à la « berquinade », du fait des prétentions qu'il avait à moraliser : il en résulte une systématisation un peu déconcertante et un déséquilibre évident. Sa pensée n'est pas libre : elle est flottante, également sollicitée qu'elle est par le réel quotidien, qu'il note en réaliste et en naturaliste, et par le possible, qu'il invente en « moralisateur ».

C'est pourquoi, malgré qu'il en ait, la postérité ne peut lui donner satisfaction, si tant est qu'il ait encore le moindre souci d'elle. La fureur des cagots, la rage des célibataires corrupteurs, la jalousie écumante des écrivains ampoulés, et le reste, n'y sont pour rien, rien, rien. La postérité, que je représente pour ma très modeste part, ne juge un écrivain que sur ses réussites professionnelles, que sur ses chefs-d'œuvre ou ce qui s'en rapproche, et, sur Paris, Restif n'a rien écrit de tel. Les vers d'Ovide, ceux — qu'il n'a pas cités, — d'Horace, il eût mieux fait de

les appliquer à la *Vie de mon père*, à *Monsieur Nicolas*, à *le Paysan et la Paysanne pervertis*.

Il n'en a pas moins eu raison de répéter, après Ovide : « *Nomenque erit indelebile nostrum* », et il aurait pu dire, après Horace : « *Non omnis moriar* ». Les trois ouvrages que je viens de citer en sont de sûrs garants, à quoi s'ajoutent, en arrière-plan, les meilleures pages tirées de ses autres livres, dont aucune n'est de premier ordre. Mais il faut donner de lui une image synthétique et, dans le détail, aussi complète et nuancée que possible.

II. LES FRANÇAISES

Le mauvais Riche. — p. 329. Lile-sous-Moréal. C'est aujourd'hui L'Isle-sur-Serein, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Avallon (Yonne). « On lui donnait autrefois le nom de L'Isle-sous-Montréal ; mais, à l'époque de la Révolution, les habitants, craignant sans doute que cette désinence *sous* Montréal ne rappelât à l'esprit le souvenir d'une servilité féodale quelconque, changèrent patriotiquement la finale du nom et la remplacèrent par celle de *sur* Serein. » [Victor Petit. *Description des Villes et Campagnes du département de l'Yonne...* 2e *volume. Arrondissement d'Avallon.* Auxerre, 1870, p. 145, col. 2.]

p. 329. « La maison de Nassau ». « Sous les ducs de Bourgogne de la seconde race l'Isle était considéré comme châtellenie et apparaît dès le milieu du xve siècle avec le titre de *Baronnie*. Un aveu rendu au roi, en 1580, par François Aux-Epaules, seigneur du lieu, nous apprend qu'une vingtaine de fiefs en relevaient alors ; l'importante seigneurie de Coutarnoux et partie de celle de Civry n'y ont été annexées qu'en 1745 par l'achat qu'en fit la princesse de Nassau à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre et au Chapitre de Notre-Dame de Montréal. » [*Ibid.*, p. 146, col. 1.]

p. 330. Ce conte et le précédent suffisent à donner une idée de Restif « folkloriste ». Ces légendes, nul doute qu'il ne les ait entendues, dans son enfance, au cours des veillées traditionnelles.

Les Auteurs. — p. 336. Restif a toujours pris position d'adversaire de Buffon, qui s'en tenait aux données variables, de siècle à siècle, de la science, alors qu'il se réclamait, lui, Restif, des conceptions permanentes de l'Occultisme, conceptions qu'il a faites siennes — nous le verrons au livre qui doit faire suite à celui-ci, — avec une imagination et une fantaisie qui lui manquent lorsqu'il parle des êtres et des choses d'ici-bas.

p. 337. Rien de plus curieux que ce soit Restif qui fasse, à Molière,

ce reproche d'immoralité. Ce n'est pas que je considère moi-même Restif comme un écrivain « immoral ». Il a dit ce qu'il a senti, pensé, vu et fait. Il a eu raison. Il eut tort, seulement, d'y mêler des idées de « moralité », alors qu'il ne s'agissait que de peintures. Molière aurait pu lui répondre, — c'est-à-dire son esprit, pour nous en tenir aux idées de Restif sur la survie : — « Mais, cher monsieur et écrivain, j'ai fait ce que vous faites, avec un peu moins de liberté dans l'expression. »

p. 338. *Que son désespoir alors le secourût*. Cet alexandrin, d'ailleurs réduit à onze syllabes par Restif, est si connu qu'il est inutile d'en rétablir le texte.

p. 346. Riccoboni. — Comme il le dit lui-même [*Monsieur Nicolas*, T. XIV, p. 6] cette femme-auteur fut le premier modèle dont il s'inspira. Née Marie-Jeanne Laboras de Mézières en 1714, morte en 1792, elle avait épousé Louis Riccoboni, écrivain italien, né à Modène en 1674, mort à Paris en 1753. Médiocre actrice, elle fut l'amie de Grimm et de Diderot et écrivit des romans dont ses contemporains firent de grands éloges, en particulier les deux dont Restif, quelques lignes plus haut, donne un peu inexactement les titres : *Lettres de Julie Catesby* et *Lettres de miss Fanny Butler*.

Les Romans. — p. 347, en note. Marivet-Courtenai, ou Marivert, ou Maribert, est encore un des pseudonymes de Restif. C'est donc lui-même, ici, qui fait son propre éloge. Je ne prétends point qu'il ne dépasse pas la mesure ; du moins a-t-il le mérite de dire tout haut de lui-même ce que la plupart des écrivains pensent d'eux-mêmes tout bas, à moins qu'ils ne le disent tout haut, eux aussi, dans des communiqués de publicité puérile.

p. 350. J'avoue de ne pas voir du tout en quoi les Nouvelles de Restif, pour ne parler que de lui, ont contribué en quoi que ce soit à la moralisation ou au bonheur de l'espèce humaine.

p. 351. Que Restif écrive, chaque matin, régulièrement, une Nouvelle de dimensions parfois considérables, on ne s'en aperçoit que trop.

III. LES PARISIENNES

L'Epouse laborieuse... — p. 367. *Mise*. Ce mot fut pour la première fois — sauf erreur, — employé par Restif dans ce sens.

IV. LE PALAIS-ROYAL

Préambule. — p. 380. Mise. Voir la note précédente.

p. 380. Taille joncée. Néologisme créé par Restif pour exprimer une taille fine et élancée qui fait penser à un jonc.

Les Converseuses. — p. 393. Célibataire fougueux. Avec plus d'ironie Flaubert a fait dire par M. Homais à propos du curé Bournisien : « Envoyez donc vos filles en confesse à des gaillards d'un tempérament pareil ! Moi, si j'étais le Gouvernement, je voudrais qu'on saignât les prêtres une fois par mois. » [*Madame Bovary*, p. 84.]

V. L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES

Rouvraine saintement engrossée par un fourbe. — pp. 411 et 412. Bœrault. A quelques détails près, de professions ou d'aptitudes diverses, ce « Bœrault » n'est autre que Restif qui, revenu à Sacy après un premier séjour à Paris, partit de sa paroisse natale, le 29 Juin 1759, pour Dijon. Il s'arrêta à Rouvrai chez un aubergiste janséniste.

p. 412. Cœnacommun. Encore un de ces mots forgés par Restif. Celui-ci, appliqué à un aubergiste, inutile d'en donner l'explication.

p. 413. Concert Spirituel. Les Concerts Spirituels furent créés à Paris, en 1725, par Anne-Danican Philidor. « *Concert* qui tient lieu de Spectacle public à Paris durant le temps où les autres Spectacles sont fermés. Il est établi au château des Tuileries ; les Concertans y sont très nombreux et la Salle fort bien décorée. On y exécute des Mottets, des Symphonies, et l'on se donne aussi le plaisir d'y défigurer de temps en temps quelques Airs Italiens. » [Jean-Jacques Rousseau. *Dictionnaire de Musique*. Paris, s. d., p. 111.]

Saxiate séduite par un prêtre... — p. 417. Maribert, son fils naturel. Voir la note p. 347. En tête de l'édition de 1788 de *la Femme infidèle*, signée Maribert-Courtenay, on peut lire : « On prononce Marivert ; c'est un ancien nom celtique ; il est de baptême. Comme mon nom est absolument nouveau dans la Littérature, il faut le faire connaître. Ce n'est pas de la ville de Courtenay que je le tire, mais d'un franc-alleu borné à l'est et au sud-est par le finage de Saci, au sud par celui de Vermanton, au sud-ouest par les terres de Cheuilli, à l'ouest par celles des Vauxgermains, au nord-ouest, nord et nord-est par la Loge. Ce franc-alleu fut donné par un seigneur de l'illustre maison de Courtenay à Maribert I, son bâtard, dont je descends. »

p. 417. Genovèfe Hasbel. Il s'agit ici de sa sœur Geneviève, qu'on retrouve principalement dans *la Paysanne pervertie*, où Restif a combiné ses aventures avec celles d'Ursule Rameau, également originaire de Sacy.

p. 418. M. Ornifflessi. Ce nom désigne l'imprimeur Fournier, d'Auxerre, chez qui Restif fit son apprentissage.

Nitriote Palais-Royal... — p. 424. Le vieillard n'est autre que Restif.

p. 426. Il avait cette manie de croire que beaucoup de filles publiques étaient ses filles.

NATIONALES HORS-D'ŒUVRE. — p. 448. Ce que Restif appelle ainsi, ce sont des histoires ou des portraits qu'il a, soit intercalés, soit mis à la fin de ses douze volumes. Il y a onze de ces histoires ou portraits dans les onze premiers volumes.

ERRATA

Je me félicite d'avoir pensé à écrire, p. 374 des *Nuits de Paris*, *Notes :* « Restif corrigeait mal ses épreuves, — ce qui n'est point un vice rédhibitoire. » Il faut que j'en dise autant de moi-même, et l'on m'en excusera. J'ai laissé, en effet, dans les *Nuits de Paris*, une vingtaine de fautes de caractères et une cinquantaine de fautes de ponctuation et de signes divers. Je dois aux lecteurs de Restif quelques explications.

L'orthographe et la ponctuation de Restif sont parmi les plus libres et les plus fantaisistes qu'on puisse imaginer. Je ne parle même pas de ceux de ses ouvrages qu'il écrivit, ou composa lui-même « à la casse », conformément aux idées nouvelles qu'il a exposées dans ce qu'il nous reste, *passim*, de son *Glossographe*. Je parle de ses autres ouvrages, qui ressortissent plus ou moins au non-conformisme. Son orthographe est discutable, sa ponctuation n'obéit à aucune logique. Par exemple, dans un dialogue, il met : dit-il, entre parenthèses. Ailleurs, à la fin d'une phrase, il remplace le point par deux points ; ailleurs, les deux points sont remplacés par point et virgule ; quant aux virgules, elles semblent jetées un peu au petit bonheur... pour le plus grand malheur du sens des phrases. Dans la transcription qui fut faite du texte, il en est résulté des variations et des fautes trop nombreuses pour qu'il ait été possible de les rectifier toutes.

TABLE DES MATIÈRES

I. Les Contemporaines

Les vingt Épouses des vingt associés. T. II. 10e nouvelle. (pp. 389-455.) 9
Le premier Amour. T. IV. 26e. (pp. 483-523). 33
Les deux Filles des deux veufs. T. X. 61e. (pp. 451-486). . 57
La Matrone de Paris. T. XIX. 106e. (pp. 191-192). . . . 78
La jolie Fruitière. T. XXI, 123e. (pp. 35-58). 79
Les Filles de modes. *Ibid.* 124e. (pp. 65-68). 92
Les jolies Couturières. *Ibid.* 125e. (pp. 165-170). . . . 94
La jolie Agréministe. *Ibid.* 127e. (pp. 235-265). 98
La jolie Gazière. *Ibid.* 129e. (pp. 303-304). 115
La jolie Parfumeuse. T. XXII. 135e. (pp. 535-544). . . 116
Les petites Marchandes du boulevard. T. XXVII. 157e (pp. 135-160). 122
La petite Oublieuse. T. XXVIII. 172e. (pp. 415-416). . . 148
La jolie Poissarde... *Ibid.* 175e. (pp. 523-590). 150
Les jolies Crieuses. T. XXIX. 176e. (pp. 3-41). 188
La jolie Fournalière. *Ibid.* 177e. (pp. 115-123). 207
Les Journalières... *Ibid.* 179e. (pp. 225-286). 212
La Femme de laboureur. T. XXX, 188e. (pp. 451-501). . 242
Les Femmes de garnison. T. XXXII. 190e. (pp. 525-563). 271

La dédaigneuse Provinciale. *Ibid.* 191e. (pp. 565-572). . 294
La Baillive et la Procureuse fiscale. T. XXXVI. 221e. (pp. 309-314). 299
L'Huissière... *Ibid.* 227e. (pp. 505-510). 303
[Déclaration] *Ibid.* (pp. 537-542). 307
La Femme de médecin. T. XXXVIII. 237e. (pp. 315-317). 310
L'aimable Apothicaire... *Ibid.* 240e. (pp. 417-422). . . 312
[Déclaration]. *Ibid.* (pp. 487-488). 315
Les Arietteuses. T. XLI. 265e. (pp. 249-256). 316
Les Actrices des pièces du Funambule. T. XLII. 269e. (pp. 351-353) 320
La jolie Paradeuse. *Ibid.* 271e. (pp. 405-406). 322
Conclusion. *Ibid.* (pp. 455-456). 323

II. Les Françaises

La Chandelle d'Iroire. T. I. (pp. 137-139). 327
Le mauvais Riche. *Ibid.* (pp. 140-142) 329
Les Auteurs. *Ibid.* (pp. 152-157). 331
Les Romans. T. III. (pp. 241-267). 347

III. Les Parisiennes

L'Épouse laborieuse. T. III. (pp. 68-86). 365

IV. Le Palais-Royal

Préambule. T. I. (pp. 9-30). 379
Rosalie et Fanchette. T. II. (pp. 29-38). 388
Le Curé patriote. T. III. (pp. 146-178) 393

V. Année des Dames nationales

Rouvraine saintement engrossée par un fourbe. T. III. (pp. 795-804). 411

Saxiate, séduite par un prêtre, épouse son frère. *Ibid.* (pp. 826-835). 417
Nitriote Palais-Royal adoptée par un vieillard. *Ibid.* (pp. 920-925). 424
Les Talons élevés. T. IX. (pp. 2599-2605). 429
La jolie Jambe et la marche aisée. T. X. (pp. 2887-2893). 434
Réflexions du républicain Miserosite... T. XI. (pp. 3510-3522). 438
Avis. T. XII. (pp. 3801-3802). 446
Nationales hors-d'œuvre. *Ibid.* (pp. 3802-3823). . . . 448
Notes. 469

LE PRÉSENT OUVRAGE, LE DEUXIÈME DE L'ŒUVRE DE RESTIF DE LA BRETONNE, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 OCTOBRE 1930 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE, A DIJON. LES CUIVRES DE GASTON GOOR ONT ÉTÉ IMPRIMÉS PAR J.-J. TANEUR, TAILLE-DOUCIER, A PARIS. IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 25 EXEMPLAIRES SUR ANNAM, AVEC UNE SUITE DE GRAVURES, NUMÉROTÉS DE 1 A 25 ; 100 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES, NUMÉROTÉS DE 26 A 125, ET 1500 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DU MARAIS, NUMÉROTÉS DE 126 A 1625. IL A ÉTÉ TIRÉ, POUR LES COLLABORATEURS ET AMIS DES ÉDITIONS DU TRIANON, 40 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR DIFFÉRENTS PAPIERS, NUMÉROTÉS DE I A XL.

EXEMPLAIRE N° 62